

C. RENOOZ

# L'ÈRE DE VÉRITÉ

HISTOIRE DE LA PENSÉE HUMAINE

ET DE

L'ÉVOLUTION MORALE DE L'HUMANITÉ A TRAVERS LES ÂGES  
ET CHEZ TOUS LES PEUPLES

LIVRE IV

## Le Monde Celtique

Celtes et Latins

Les Hyperboréens. — Les Atlantes. — Les grandes Déeses celtiques. — La science immortelle qu'elles ont créée. — Les Champs Elysées, appelés *Médiomatrices*, centre de la civilisation mondiale jusqu'à la Gaule romaine. — Ram, le grand perturbateur. — Les cités lacustres, refuge des persécutées. — La véritable origine de Rome. — La Mythologie grecque, caricature de l'histoire de la Celtide. — Les noms des femmes supprimés. — La Déesse Hémœra devient Homère.

PARIS (V)

ANCIENNEMENT M. GIARD ET E. BRIÈRE

MARCEL GIARD, SUCCESSEUR

LIBRAIRE-ÉDITEUR

16 RUE SOUFFLOT, ET 12, RUE TOULLIER

1926

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays à Miss Abadam, Présidente de la « *Feminist League* » de Londres  
et après elle à celles qui lui succéderont.

# L'ÈRE DE VÉRITÉ

## LIVRE IV

---

### INTRODUCTION

### CELTES ET LATINS

---

Il existe actuellement deux courants dans l'opinion des intellectuels : l'un qui prétend que la civilisation est venue des Latins ; l'autre qui affirme qu'elle est venue des Celtes.

Les Latins appuient leur opinion sur le droit romain qui a instauré la puissance paternelle et proclamé la déchéance de la Femme, et sur la littérature latine qui a sanctionné cet état de choses.

Les Celtiques appuient la leur sur le *droit naturel*, le règne de la raison représenté dans sa plus haute manifestation par la Femme, la Déesse-Mère, qui régnait dans les Républiques Celtiques.

Donc, le conflit représente la lutte de sexes, et la résume.

\* \* \*

Contrairement à ce que croient les Latins, la primitive civilisation prit naissance dans le pays qui fut le berceau des Celtes, et qui est compris entre la Manche et le Rhin. C'est là que s'est constitué le fond de la race celtique :

« Fixés sur leur base séculaire, dit M. Cailleux, ils occupent aujourd'hui les mêmes positions où l'histoire les a trouvés, la science ne peut sonder leur origine ni prévoir leur décadence. »

La race celtique a affirmé la supériorité de sa nature par son empire sur le monde entier où elle a porté la civilisation dont elle possède en elle les éléments, c'est-à-dire la supériorité de l'esprit, la bonté et l'audace. Il existe en elle un principe de vie,

une action secrète et puissante qui l'anime en tous ses mouvements et lui donne un empire qui n'appartient qu'à elle.

Ce sont ces caractères qui lui ont donné une si grande puissance de développement. Elle n'a pas reçu la civilisation comme les Grecs et les Romains, elle l'a créée.

La race celtique fut vaincue par les Romains, qui semèrent partout le désordre et l'impuissance. Leur séjour dans la Gaule fut une éclipse dans la vieille civilisation ; il laissa comme trace de son passage les luttes féodales, basées sur l'ambition et le despotisme de l'homme qui ne reconnaît plus aucune loi morale, puis les dissensions autour du principe de la monarchie dynastique, imitation de l'empire romain, qui firent régner pendant quinze siècles la barbarie latine sur le sol où s'étaient développées jadis, dans le calme et la sécurité, les Républiques Celtiques.

\* \* \*

Sur quoi prétend-on appuyer la culture latine ?

Sur la philosophie grecque qui avait renversé l'Ecole Pythagoricienne, dernier foyer de haute culture scientifique, auquel on substitua une série de sophismes qui aboutirent aux erreurs modernes.

Les Romains, héritiers et continuateurs des Grecs, allèrent plus loin encore, et de tout ce fatras incohérent firent le dogme surnaturel et superstitieux qui a envahi le monde.

Les principes de l'empire romain furent le despotisme de la puissance impériale, appuyé sur la force et sur le code romain qui donne à l'homme le droit de vie et de mort sur l'esclave, sur la femme et sur l'enfant.

Ce sont ces principes-là que l'impérialisme laïque ou religieux représente aujourd'hui ; c'est lui qui continue Rome, ce n'est pas la France républicaine qui est restée celtique au fond. Il ne lui manque plus que de rendre à la Femme la place que ses aïeux lui donnaient pour être revenue à la civilisation des anciens Celtes.

\* \* \*

C'est contre ce que Rome nous a légué de despotisme et d'erreurs que les civilisés actuels doivent se liguier, ce n'est pas pour

faire renaître la culture latine qui n'a été qu'une forme de la décadence morale. C'est sur les ruines définitives du droit romain que s'élèvera le monde nouveau, basé *sur le droit naturel*.

Si nous jetons les yeux autour de nous, nous voyons que, actuellement, les révolutionnaires de la pensée qui veulent plus de vérité et plus de justice sont presque toujours ceux qui n'ont pas fait *leurs humanités*, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas reçu l'empreinte fatale de la culture latine qui atrophie l'esprit et développe l'orgueil de l'homme; ceux-là sont les continuateurs des Celtes-Gaulois, ils cherchent en avant un progrès qui n'est qu'un retour vers la civilisation détruite par les Romains.

Pendant que les Latins brûlaient les Livres sibyllins, les Druidesses qui enseignaient dans leurs collèges formaient l'âme gauloise.

Rome, c'est le passé, c'est la barbarie basée sur l'erreur, la superstition, le mensonge.

Il nous faut un régime de vérité, un idéal nouveau que la Femme seule peut faire renaître.

---

# LE MONDE CELTIQUE

---

## CHAPITRE PREMIER

### LES CELTES

L'histoire du pays sur lequel nous vivons et qui s'appelle actuellement la France, la Belgique, et la Grande-Bretagne, a eu quatre périodes très distinctes les unes des autres :

1° La première époque fut la période celtique ou préceltique ; l'âge divin (féminin).

2° La seconde fut la période gauloise, que les historiens appellent l'âge du fer. C'est le millénaire qui précéda notre ère ; l'âge héroïque (masculin).

3° La période gallo-romaine.

4° La période franque.

Notre pays a accompli, à travers ces périodes diverses, tout le cycle de l'évolution humaine.

Dans le premier âge, l'âge heureux de la jeunesse humaine, une civilisation grandiose régna ; ce fut l'âge d'or, résultant partout de la première organisation sociale basée sur la Gynécocratie, la Théogonie, le Matriarcat. Ce fut l'époque celtique et préceltique.

Dans l'âge suivant se produisit la première révolte de l'homme contre le régime féminin.

Chez les Celtes, c'est l'âge du fer qui commence. L'homme dispute à la femme sa suprématie ; c'est la révolte des Gaulois (masculinistes), combattant les Celtes et leur disputant le pouvoir.

Vient ensuite l'âge de la décadence qui livre la Gaule à la puissance romaine.

Et cela se termine dans la quatrième période, l'âge de la corruption qui résulte partout du règne de la Force triomphante.

*Les deux sources de l'histoire*

Il y a deux manières de faire revivre le passé : l'une consiste à le remettre sous nos yeux en y réintégrant les deux sexes qui en ont été les auteurs ; l'autre expose sommairement ce que les hommes de l'époque étudiée ont dit ou fait, en se gardant de rien ajouter au témoignage de ceux qui se justifiaient de crimes, de délits, de fautes commises ; ceux-là multiplient les références parce qu'ils savent que les gens sincères peuvent leur reprocher leur partialité, puisqu'ils suppriment le rôle joué par la femme à l'époque qu'ils étudient. Ceci prouve qu'il y a toujours eu, dans le monde, deux partis bien tranchés représentant les deux sexes :

Des féministes affirmant leurs droits naturels et cherchant la justice dans le présent et dans le passé.

Des masculinistes donnant les droits féminins aux hommes et défendant leur usurpation par des ruses, des hypocrisies, des mensonges.

L'histoire écrite par les auteurs masculins s'occupe exclusivement de ce que font les hommes : la guerre d'abord, la conquête, le commandement, puis l'industrie et quelques notions concernant la vie privée, les mœurs, et ce qu'ils entendent par le mot religion.

Tout cela dans le but d'affirmer les droits donnés aux hommes par les codes masculins. Quant à la vie morale et spirituelle des femmes, il n'en est jamais question ; non seulement on néglige ce chapitre, mais on l'amointrit en le désignant dédaigneusement sous le nom de *fables* ou de Mythologie.

C'est cependant cette partie de l'histoire qui explique toutes les origines, en même temps que toute la vie intellectuelle des peuples.

Ainsi, ce qui distingue les Celtes féministes des Latins masculinistes et annonce une divergence entre eux, ce sont les conditions de leur civilisation, leurs pratiques religieuses, leur éducation, leur science, leur morale, leurs notions ethnographiques, leur gouvernement, c'est-à-dire tout leur programme de vie.

En un mot, les Celtes sont féministes, tandis que les Latins et

les Grecs sont masculinistes, et ces derniers sont si avancés dans la dégénérescence qu'ils ne cherchent de différence entre les peuples que dans les choses matérielles, concrètes ; le reste leur échappe, et ils traitent les plus « intellectuels », c'est-à-dire « spirituels », comme des ennemis.

Donc, quelle valeur donner aux documents latins ?

« Les qualités et les défauts des Celtes n'ont été rapportés que par leurs ennemis », dit Dottin (*Antiq. Celt.*, p. 44).

Les opinions des anciens sont du reste loin de concorder exactement.

Nous en trouvons de très favorables. Dans César, ils nous apparaissent comme livrés aux recherches de pure spéculation. Dans Tite-Live, ils franchissent leurs barrières pour répandre au loin leurs émigrations et leurs idées. « Nul peuple, à aucune époque, n'a élevé plus haut ses recherches et propagé plus loin ses découvertes. La colonisation de l'Inde par les anciens Celtes est connue. »

L'histoire glorieuse de la Celtide a été cachée par les historiens grecs et romains parce qu'elle était à la gloire des femmes.

C'était une gynécocratie fondée sur le droit naturel. Les détracteurs de ce régime nous représentent les habitants du pays celtique, avant l'invasion romaine, comme des sauvages occupant une contrée presque déserte, et dont la température était âpre et froide. Guizot ose dire : « Les rivières gelaient presque tous les hivers assez fort pour être traversées par les chariots », ce qui est faux, car il est avéré que la température, plus élevée dans les temps anciens, s'abaisse graduellement. Mais ce mensonge est destiné à faire croire que le régime de l'homme apporte tous les progrès, même ceux du climat.

Chacun, parmi les anciens, leur attribue ses vices. « Aristote, Diodore et Athénée ont accusé les Celtes de pédérastie parce que c'était leur cas, mais les écrivains romains ne leur attribuent pas ce vice » (DOTTIN, *Ant. Celt.*, p. 145).

La haine des Latins pour les Celtes est telle que certains auteurs vont jusqu'à leur attribuer tous les crimes. D'après Pausanias, les Celtes « buvaient le sang des petits enfants et goûtaient de leur chair » (Dottin, *Ant. Celt.*, p. 28, et description de la Grèce, 22, 3).

Remarquons aussi les ruses des savants modernes pour empêcher que la Vérité soit dite.

M. Dottin, que je cite souvent, dit dans ses *Etudes sur l'Antiquité celtique* (p. 54) ceci :

« Parmi les inscriptions découvertes dans les pays qui portent dans l'antiquité le nom de *celtiques*, il en est quelques-unes qui sont rédigées en une langue qui n'est ni le grec ni le latin », et la crainte d'en découvrir le sens est exprimée par ceci :

« Tant qu'on ne les aura pas expliquées d'un bout à l'autre à l'aide des formes anciennes des langues celtiques, actuelles, il serait téméraire de leur donner le nom d'inscriptions celtiques. Du fait qu'on y trouve des noms propres celtiques on ne saurait rien conclure. Si même on découvre dans une inscription quelques mots qui, expliqués à l'aide des langues celtiques, auraient un sens vraisemblable, il est peu scientifique d'en tirer une conclusion sur la langue de l'ensemble de l'inscription, les coïncidences fortuites entre les mots appartenant à des familles de langues différentes n'étant pas rares ».

C'est ainsi qu'on prépare d'avance des arguments pour répondre à ceux qui apporteraient des découvertes nouvelles en faveur de la cause féministe.

### *Les Préceltiques ou Hyperboréens*

On ne considère pas les Celtes comme les premières races ayant habité l'hémisphère boréal. Avant eux, on sait qu'une race préceltique a existé et peuplé la moitié de la terre, ce sont les Hyperboréens.

« Il est possible, dit Dottin, que le nom d'Hyperboréen, qui a désigné une race mythologique, peuple de l'âge d'or, habitant un pays fertile, ait été aussi une expression géographique. Héraclide du Pont, à la fin du iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, avait écrit que, d'après une nouvelle qui venait de l'ouest, Rome avait été prise par une armée qui venait de chez les Hyperboréens. A la même époque, Hécatee d'Abdère plaçait en face de la Celtique, le long de l'Océan, une île aussi grande que la Sicile, qui s'étendait vers le nord et était habitée par les Hyperboréens. Dans ces textes, le mot Hyperboréen semble être synonyme de Celte » (Dottin, p. 22).

### *Les Boréens et les Sudéens*

Toutes les races sont autochtones ; je nie les émigrations en masse de peuples entiers.

La race blanche habitait l'hémisphère boréal parce que c'est là qu'elle était sortie de la végétation boréale qui avait été son état embryonnaire.

Une race noire, plus ancienne, était sortie de la végétation tropicale d'Afrique et d'une partie de l'Asie.

La race rouge, moins connue, s'était développée sur les hautes montagnes de l'Amérique du Nord. Cette race avait possédé l'hémisphère occidental, pendant que la race jaune possédait l'oriental.

### *Leurs luttes*

Dès que ces hommes de races diverses furent mis en contact, des rivalités se manifestèrent. La race noire, qui avait mûri plus vite que les autres dans les régions de l'Equateur, était entrée dans la vie à une époque où la race blanche possédait encore la pureté de l'enfance. Cela causa aux blancs hyperboréens de l'horreur pour cette race, en même temps que la couleur noire de la peau des nègres les dégoûtait.

Fabre d'Olivet croit que la race noire fut appelée *Suthéenne* et que les blancs firent de leur pays le domicile de l'esprit infernal, appelé pour cette raison *Suth* ou *Soth* par les Egyptiens, *Sath* par les Phéniciens, et *Sathan* ou *Satan* par les Arabes et les Hébreux. Ce nom a servi de racine à celui de Saturne chez les Etrusques, et de Sathur, Suthur ou Surthun chez les Scandinaves, divinité terrible ou bienfaisante suivant la manière de l'envisager. C'est du celte saxon *Suth* que dérivent l'anglais *South*, le belge *Sugd*, l'allemand et le français *Sud*. Ce mot désigne proprement tout ce qui est opposé à l'élévation, tout ce qui est bas, tout ce qui sert de base ou de siège. Le mot *sédiment* en dérive par le latin *sedere* qui, lui-même, vient du celte saxon *sitten*, en allemand *sitzen*, s'asseoir (Fabre d'Olivet, *L'Etat social de l'homme*, t. I, p. 91).

Donc, d'après cette doctrine de d'Olivet, la première lutte des hommes avait été celle des Sudéens contre les Boréens, des noirs contre les blancs.

Les noirs sont plus forts que les blancs parce qu'ils sont plus avancés dans l'évolution sexuelle.

Mais les Boréens ont une supériorité morale, ils sont *purs*, alors que les noirs sont les *impurs*.

Et c'est ce qui explique que le mot Boréen est devenu un titre d'honneur, dont on a fait Baron en Europe. Le titre de Barons et de hauts Barons que s'attribuaient les Hyperboréens signifiait *vainqueurs*. Et c'est pour cela que ce peuple entraît dans la vie sociale avec la réputation d'un peuple *vainqueur*. Mais les Sudéens, pour se défendre, donnaient au mot qui les désignait une signification aussi glorieuse : « ils mettaient leur gloire dans le mot *Syd*, qu'on écrit mal à propos *Cid* » (Fabre d'Olivet, t. I, p. 129).

Les Celtes appellent leurs ennemis Pélasks, c'est-à-dire peaux tannées (Pélaskon, Pélasges). La région qui entoure toute la mer Méditerranée portait autrefois le nom de Pélasques, parce que des peuples noirs la possédaient.

Le Péloponèse, nom qui vient de *Pélops*, signifie archipel. Ce mot est remarquable parce qu'il signifie : ce qui domine sur la mer noire. Mais il peut se faire que le mot *noire* ait été pris symboliquement pour représenter la méchanceté ; alors, ce ne serait pas d'une lutte de races qu'il s'agirait, mais d'une lutte morale dans une même race.

Il est resté dans les anciennes traditions que les noirs sont les peuples ignorants, livrés aux instincts de la bête humaine, ce qui devait horripiler les femmes boréennes. Aussi la première lutte entre les deux races est au fond une lutte de sexes, c'est-à-dire une lutte entre les deux instincts spirituel et sexuel ; et ceci va mieux nous faire comprendre pourquoi cette première lutte est d'ordre moral.

Fabre d'Olivet dit : « Hébé, dans l'idiome phénicien, est le nom de l'amour *féminin spirituel*, Chaos est le principe masculin matériel. La secte qui adopta cette cosmogonie fut très répandue et très nombreuse : c'est celle des anciens Celtes. Le mot Chaos, opposé à celui d'Hébé, développe l'idée de tout ce qui sert de base aux choses, de résidu, comme le marc, l'excrément, le *caput mortuum*, c'est en général tout ce qui demeure d'un être après que l'esprit en est sorti » (*L'Etat social*, p. 295).

La couleur blanche représente la Vérité, la science chez les Celtes ; le mot blanc est synonyme de sage, de spirituel. On dit en allemand *Weiss*, blanc, et *Wissen*, savoir ; *ich weiss*, je sais. En anglais, *white*, blanc, et *wit*, esprit, *witty*, spirituel, *wisdom*, sagesse.

On donne le nom de *noir* aux pays occupés par des nègres.

Pélasgès, terre noire, était le nom de la Grèce quand elle était occupée par les peuples noirs. Les Héraclides qui vainquirent les Pélopidès sont des Boréens appelés Hérules.

Les peuples dont on trouve les noms dans les anciens auteurs, compris ordinairement sous le nom générique de Celtes ou de Scythes, n'étaient, au fond, que les divisions d'un seul et même peuple, issu d'une seule et même race : les Boréens. Le nom de Celtes qu'ils se donnaient, en général, à eux-mêmes, signifiait les supérieurs, les illustres, les purs. Le nom de Scythes que leur donnaient leurs ennemis signifiait, au contraire, les impurs, les réprouvés; il venait du mot *cuth*, ou *scuth*, appliqué à toute chose qu'on éloigne, qu'on repousse ou qui repousse. Il désignait au propre un crachat. C'était par ce mot injurieux que la race noire caractérisait la blanche, à cause de la couleur du crachat. De là l'habitude de cracher en signe de mépris.

## LES ATLANTES

Atala, la femme boréenne, a dépassé les hommes dans son évolution. C'est un fait connu que la jeune fille de 12 à 18 ans progresse en intelligence et en beauté plus que le jeune homme; elle dépasse le garçon retardé dans son évolution par la crise de l'adolescence.

Nous avons développé dans notre Livre I<sup>er</sup> cette doctrine qui est la base même de la religion, c'est-à-dire du culte que l'homme rend à la femme à l'époque où il la voit si supérieure à lui.

Les Hyperboréens sont donc une race supérieure, dans laquelle les femmes primitives ont devancé les hommes et ont organisé la vie sociale d'après leurs conceptions féminines. Cette primitive histoire a été conservée, quoique voilée, dans la légende des Atlantes.

« Les Atlantes, dit Diodore de Sicile, habitaient une contrée maritime et très fertile. Ils diffèrent de tous leurs voisins par leur piété envers les dieux (qui sont des Déesses), et par leur hospitalité. »

« Nympe est le nom que portaient toutes les femmes dans le pays des Atlantes. »

Le nom d'Atlante a servi à faire le verbe *Adelantar* (dépasser, surpasser) dans le vieux celtique; il s'est conservé en espagnol.

Adelante — qui veut dire « en avant » —, est resté un nom de femme : Adèle ou Atala (d'où Atlas qui soutient la force morale). Atlas qui porte le globe sur ses épaules, c'est Atala, la Déesse (1).

Les Atlantes n'étaient pas confinés d'abord dans des îles, ils étaient partout, puisque c'était la race primitive, qui se soumettait aux lois de la Gynécocratie et de la Théogonie. Mais, comme cette race fut partout persécutée, elle se réfugia dans les îles du grand Océan qui existait à l'Occident de l'Europe. Cet Océan prit le nom d'Atlantique parce que les Atlantes étaient venus s'établir dans ses îles.

Ce qui ne veut pas prouver, du reste, qu'il n'y eut pas un effondrement de terre dans la mer à une époque antérieure ou une augmentation des eaux qui submergea quelques îles...

On connaît la guerre des Athéniens contre les Atlantes, c'est-à-dire contre ceux qui défendaient le régime féministe. Elle est mentionnée par Platon dans son *Timée*, où il fait parler un prêtre égyptien qui dit aux Grecs :

« Vous ne savez pas quelle était, dans votre pays, la plus belle et la meilleure génération d'hommes qui ait jamais existé ; il ne s'en est échappé qu'une faible semence dont vous êtes les descendants. Nos écrits rapportent comment votre république a résisté aux efforts d'une grande puissance qui, sortie de la mer Atlantique, avait injustement envahi toute l'Europe et l'Asie. » (Cette grande puissance, c'est la Celtide.)

Bailly, qui rapporte ces paroles, ajoute : « Lorsque Platon parle de la plus belle et de la meilleure génération qui ait jamais existé, il veut peindre par la plus belle une génération éclairée et instruite ; quand il la désigne pour la meilleure, il entend qu'elle avait des mœurs et des lois respectées. Si nous ne considérons que le physique de ces expressions, le beau serait la nature régulière et fleurie, le meilleur la nature forte et puissante ; mais nous écoutons un poète philosophe : le beau, c'est l'instruction ; le meilleur, c'est la vertu. Platon parlait donc d'un peuple antérieur, savant,

(1) Aigle, en langue teutonne, se rend par *Adelaer*, et Adèle veut dire *Noblesse*. Atlas est formé de *Atel as* ou *Adel as*, chef de Noblesse.

Donc les Aigles représentent la Nation Atlante. Aëtos ou Aietos, en grec, signifie Aigle. C'est le nom donné au roi de Colchide, possesseur de la Toison d'or, frère de Circé, Déesse emblématique de la Communion religieuse des Atlantes (DE GRAVE, *Les Champs Elysées*).

*policé, mais détruit et oublié, aux Athéniens, à ce peuple spirituel, léger, aimable, semblable en tout à nos Français. »*

*« La conquête qui a tout bouleversé a mis la barrière d'un immense désert entre les peuples dont Platon nous parle et les peuples connus qui ont place dans l'histoire. »*

*On a daté de l'époque des nouveaux établissements, tout le reste est effacé.*

Mais ce qui a précédé cette époque est très intéressant.

Nous apercevons des peuples perdus comme celui que je vous ai fait connaître. Si les sciences nous ont prouvé la nécessité d'un peuple détruit, l'histoire nous en offre des exemples.

Le *peuple Atlantique*, le peuple qui lui a résisté, sont perdus pour le temps, on ne sait dans quel siècle on doit les placer ; ils sont perdus pour le lieu, car l'Atlantide même a disparu. On dit que les abîmes de la mer l'ont engloutie *comme pour nous dérober le berceau* de ces peuples.

Mais en même temps que Platon nous apprend leur existence, il nous montre une grande invasion qui motive la perte des arts, des sciences et des lumières. Cet événement mérite toute notre attention (c'est ce qu'on a appelé le déluge de Ram).

« Oh ! Solon, Solon, disait le sage égyptien, vous autres Grecs, vous êtes toujours enfants ; si âgés que vous soyez, aucun de vous n'a l'instruction et l'expérience de son âge. Vous êtes tous des novices dans la connaissance de l'antiquité, vous ignorez ce qui s'est passé jadis, soit ici, soit chez vous-mêmes. L'histoire de 8.000 ans est écrite dans nos Livres sacrés, mais je puis remonter plus haut et vous dire ce qu'ont fait nos pères pendant 9.000 ans, c'est-à-dire leurs institutions, leurs lois et leurs actions les plus éclatantes. »

L'antiquité parle de la merveilleuse république des Atlantes comme remontant à la même antiquité que l'Égypte. On a donné des chiffres. Bunsen dit 21.000 ans, M<sup>me</sup> Blavatsky dit 31.105 ans.

D'autre part, au rapport des prêtres égyptiens, il y a 12.000 ans que les habitants de l'Atlantide arrivèrent sur nos plages, envahissant l'Espagne, l'Italie, la Sicile.

Diodore de Sicile ajoute que ces peuples avaient inventé la sphère (ce qui veut dire qu'ils connaissaient toute la Terre représentée par l'Atlas), qu'ils avaient dominé le monde entier — et qu'ils fondèrent des villes.

Apollodore dit : « Les pommes d'or enlevées par Hercule ne

sont point, comme quelques-uns le pensent, dans la Lybie, elles sont dans l'Atlantide des Hyperboréens (*Mythog.*, liv. II). Hésiode dit que l'île des Hespérides — ou des Gorgones — est au delà de l'Océan, au bout du monde et dans le pays où habite la nuit (*Théog.*, p. 274). »

Olaüs Rudbeck place en Scandinavie l'Atlantide de Platon; Bailly met le berceau de toute la science, de tous les arts, de toutes les mythologies du monde au Spitzberg.

Il en est parlé dans le 6<sup>e</sup> chapitre du Sépher, sous le nom de Ghiboréens, dont les noms ont été si célèbres dans la profondeur des temps.

Les Ghèbres sont un reste de peuples appelés dans le Sépher Ghiborim (Ghiboréens) et que les Grecs ont connus sous le nom d'Hyperboréens, les seuls qui en ont conservé le nom.

« On trouve cent fois le nom des Hyperboréens dans les écrits des anciens et jamais aucune lumière sur leur compte. » Un certain Aristée de Proconèse, qui avait fait, dit-on, un poème sur ces peuples et qui prétendait les avoir visités, assurait qu'ils occupaient la contrée du nord-est de la haute Asie que nous nommons aujourd'hui Sibérie.

Hécatée d'Abdère, dans un ouvrage publié du temps d'Alexandre, les rejetait encore plus loin et les logeait parmi les ours blancs de la Nouvelle Zemble, dans une île appelée Elixoia.

Eschyle, dans son *Prométhée*, les plaçait sur les monts Riphées. Diodore de Sicile dit que leur pays est le plus voisin de la Lune.

#### *Origine du mot Celta (Celtæ).*

On a souvent cherché à pénétrer le sens de ce mot ethnique. Gluck le rapproche du latin *celsus* (*keltos* élevé). D'Arbois de Jubainville l'explique par *celui qui prend du butin*, « j'enlève », *to-cheli* (victoire) (*Les premiers habitants de l'Europe*, t. II, p. 396) ; Rhys par *guerrier* (cf. v. H. A. *hiltja*, « combat »).

De tout cela on peut inférer qu'après un combat ce peuple a remporté une victoire. Mais ce n'est pas une victoire guerrière, car à cette époque reculée il n'y a pas encore de guerre, c'est une victoire morale, et ce genre de victoire est toujours le résultat d'une lutte entre les hommes et les femmes. Or le triomphe dans une lutte morale, c'est une élévation, cela indique donc une

élévation collective de la race. C'est bien là ce qui a toujours distingué les Celtes des autres peuples.

Ils furent, dans cette antiquité reculée, les maîtres de l'univers, les héros, les *sachant*, c'est-à-dire les féministes connaissant et utilisant la science primitive sans la discuter.

### *Les races*

Nous venons de voir, dans les pages précédentes, que, avant que le nom de Celtes fût connu des anciens, les peuples celtiques avaient été compris sous la dénomination générale de Boréens ou Hyperboréens.

Puis des noms divers de peuplades celtiques nous sont transmis par les auteurs anciens, en grand nombre — on en compte plus de 150 —, ce qui prouve que dans cette unité primitive on fit des divisions.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils forment des tribus éparses sur de vastes territoires sous une dénomination qui indiquait, non des peuples différents, mais des initiés à la même vérité, vivant de la même vie. L'unité de civilisation n'implique pas la parenté de race, ni l'identité de langue. Toutes les races de la terre ont été gynécocrates pendant la jeunesse de l'humanité, et des changements profonds peuvent s'accomplir dans la vie matérielle, dans l'industrie, sans cependant que des changements se produisent dans les croyances, et les institutions qui en sont la conséquence.

L'histoire classique divise les Celtes en deux rameaux.

Les Gaëls, et les Gallois, appelés aussi Kymris ou Belges.

### *Les Celtes Gaëls*

Les Gaëls sont les peuples celtiques d'Irlande et d'Ecosse. Les Celtes d'Irlande sont les anciens Gàidel (ou Gôidel).

Les Celtes d'Ecosse sont les Calédoni (Kaledoni) ou Caledones (Kaldéens).

### *Les Celtes Gallois*

Le second rameau celtique, ce sont les Gallois (Galls, Galli, Galates, Galatæ).

Il comprend deux grandes divisions :

Les Kymris ou Belges, et les Gallois d'Armorique. Ce rameau diffère essentiellement du rameau gaélique d'Ecosse et d'Irlande.

### *Les Kymris ou Belges*

Les Kymris sont antérieurs aux Gallois d'Angleterre et à ceux d'Armorique. Des Belges, ayant occupé les côtes de la Grande-Bretagne, donnèrent leur nom au pays de Galles, et ce sont les Gallois de ce pays qui, plus tard, vinrent coloniser l'Armorique.

Le nom de Galls se dit Wal ou Wallon chez les Belges.

On a donné une origine des Wallons que voici (Dottin, p. 29) : « Les *Volcæ* sont partagés en deux branches : les *Arecomici* établis entre le Rhône et la Garonne ; les *Tectosages* dans la région de la Haute-Garonne. »

Le nom de *Volcæ* est devenu chez les Allemands *Walach*, puis *Walch*, d'où est dérivé *Welsch* qui désigne les peuples de langue romane, italien et français ; chez les Anglo-Saxons, *Wealh*, d'où le dérivé *Welsh* qui désigne les Gaulois.

Si cela était ainsi, les habitants de la Celtide galloise se seraient appelés *Welsch*, c'est-à-dire Belges, avant de s'appeler Gaulois.

C. Jullian pense que l'ancienne dénomination est *Kelte* et que *Galate* désignait primitivement les Belges (*Hist. de la Gaule*, t. I, p. 317). Pour César, les Belges, les Aquitains, les Celtes, diffèrent les uns des autres par la langue, les institutions, les lois.

« Quelles raisons conduisent un auteur grec ou latin à reconnaître pour celtique un peuple ou une tribu ? A quels caractères distingue-t-on un Celte ? » dit M. Dottin. A sa distinction native. Le type gallois ou wallon, c'est une âme spéciale dans la vivace petite nation belge.

La Belgique a fixé sa race dans un travail séculaire, dans une direction donnée qui fait le caractère d'un peuple. L'individu en est le type, il a créé et entretenu en lui l'*Esprit libéral*.

Les races qui habitent la Gaule au moment où l'histoire masculine commence, sont : les Ibères qui sont en Espagne, les Celtes ou Galls, les Belges ou Kymris. On fait venir les Celtes d'Asie pour rester fidèle à la tradition biblique qui les appelle les fils de Japhet. Mais c'est une erreur, ils sont autochtones.

D'autres les rattachent aux Aryas, qui seraient les habitants d'une terre appelée Arie. L'origine de ces peuples âryens fondateurs de la grande civilisation celtique est mal connue, elle a été dénaturée avec intention par les Grecs et les Latins.

Non seulement les Celtes ne viennent pas d'Asie, 1600 avant notre ère, comme on l'a dit, mais ce sont eux, au contraire, qui allèrent y porter la civilisation. D'après les mêmes historiens, les Kymris seraient venus en Europe dix siècles après les Celtes (600 avant notre ère).

Or ce nom de Kymris rappelle le nom des premières femmes régnant dans cette région, les Val-Kyries, qui donnèrent leur nom au pays.

### *Les langues*

Nous ignorons si une langue primitive a régné chez les peuples hyperboréens.

Au moment où on envisage l'histoire des Celtes, ils forment les deux grands rameaux dont nous venons de parler : les Gaëls (d'Ecosse et d'Irlande) et les Gallois (de Belgique et d'Armorique).

Les langues de ces peuples sont :

Le gallois ou kymraeg, appelé welsh par les Anglais, c'est la langue conservée dans le Wallon belge.

L'armoricain, bas-breton ou breyzard, conservé en Bretagne.

Le gaélique ou erse, parlé encore par les montagnards écossais. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de Gaëls, qu'ils écrivent, *Gaedheal*, et ils donnent à leur langue le nom de Gaelig.

L'irish ou irlandais ressemble tellement à la langue erse des Ecossais que ces deux peuples s'entendent quand ils se sont un peu familiarisés avec les différences de prononciation.

La langue erse est très propre à la poésie, ainsi que le prouvent les poèmes ou chants recueillis et imités par Macpherson sous le nom d'Ossian.

Le gallois ou kymraeg est de tous les idiomes celtiques celui qui a été le plus anciennement cultivé, son alphabet se compose de 16 caractères radicaux et de 27 caractères dérivés, faisant en tout 43 lettres. Chaque son de la langue est fixé d'une manière invariable. Le gallois est encore parlé dans le pays de Galles, où il fut porté par les Kymris, mais la race de

ces bardes, jadis si fameux, est complètement éteinte (le nom des Kmers semble une altération de kymreag).

L'armoricain ou breyzard est encore parlé dans la partie la plus occidentale de la Bretagne ; une population de plus de 700.000 âmes parle cette langue (dans le Finistère, le Morbihan, les Côtes-du-Nord). Elle est elle-même divisée en quatre dialectes :

1<sup>o</sup> Le *trégorien* ou breton-bretonnant, qui est le plus pur et le plus concis et qui est usité dans le diocèse de Tréguier.

2<sup>o</sup> Le *léonard*, qui se fait remarquer par sa douceur et qui se parle dans l'ancien diocèse de Saint-Pol-de-Léon.

3<sup>o</sup> Le *cornouaillier*, qui est dur et aspiré et qui se parle aux environs de Quimper-Corentin.

4<sup>o</sup> Le *vannetais*, qu'on regarde comme le plus corrompu, et qui est en usage dans l'arrondissement de Vannes, ancien pays des Vénètes (disciples de Vénus).

Le bas-breton est moins pur que le gallois, sans doute parce que l'armoricain s'est corrompu plus tôt en devenant une langue populaire (1), tandis que le gallois est resté la langue des intellectuels, il a été conservé longtemps comme langue sacrée et, avec le temps, employé seulement par les initiés (2).

D'après Edwards, les langues celtiques ont laissé des traces profondes dans le français.

Pictet a écrit, en 1837, *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*. Ces affinités doivent être nombreuses, et plus encore avec le zend, la langue de l'Avesta. La suite de cette histoire en donnera la raison.

Les Basques ont aussi un dialecte d'origine celtique.

Non seulement les langues d'Asie avaient été formées aux dépens d'idiomes celtiques, mais aussi le grec. « Tacite rapporte l'opinion d'après laquelle il y avait sur les confins de la Rhétie et de la Germanie des monuments et des *tumuli* portant des inscriptions en caractères grecs. » « Les plus anciennes monnaies gauloises portent des caractères grecs. » (Dottin, *Antiq. celt.*, p. 96.)

(1) Le breton armorique Volcke fait *Vulgas*, d'où vulgaire.

(2) C'est comme langue d'initiés que nous retrouvons des mots de l'idiome kymrique dans les termes restés dans toutes les liturgies, comme *Kyrie eleison*, *Kyrielle* (litanie), longue suite de peuples qui ne finissent pas.

*Colonisation*

Si nous suivons l'évolution sociale des Celtes, ou Keltés, nous voyons que, partis des bords de la Meuse, ils se répandent dans toute l'Europe et dans l'Asie.

Wallen ou gallen (wallon) veut dire voyageur. « Les Atlantes, dit de Grave, passant pour être les inventeurs de la géographie, nous devons nous attendre à la voir rédigée en idiome du Bas-Rhin, la langue de la Belgique. »

Les Celtes vainqueurs des peuples noirs, en même temps que de la noirceur des méchants, se répandirent sur toute la terre pour y porter la *Vérité* qui était leur grande force morale, et, pendant plusieurs siècles, ils portèrent leur civilisation partout, instruisant tous les peuples de l'Europe.

Les Celtes qui occupaient le nord de la France, de la Belgique et de la Hollande, franchirent d'abord la Manche et allèrent peupler l'Angleterre ; ils allèrent ensuite chez les Ibères et occupèrent l'Espagne où, mêlés aux indigènes, ils formèrent les Celtibères.

Les Serbes (Serves) sont aussi les descendants des anciens peuples de la Meuse. Leurs légendes racontent que, partis de régions lointaines, ils eurent pour guide une souris (*Maus*, pour Mosa, Meuse), qui coupait les montagnes, pontait les rivières et les établit finalement dans le pays devenu la Serbie.

*Maus* signifie souris en celtique, en latin et en grec (voir les poésies de M<sup>me</sup> Elise Vogart).

Ce sont les Celtes d'Ecosse qui allèrent en Asie et donnèrent leur nom au peuple primitif qui habita la Kaldée, les Ak-Kad (*Ak* signifie chef et *Kad* montagne). C'étaient les anciens montagnards écossais (Caledoni), qui étaient allés porter leur science et leur civilisation en Orient. Les Ak-Kad sont les pré-Kaldéens.

La ville d'Ask-Kaldan, appelée aujourd'hui Ascalon, célèbre par la naissance de Sémiramis, peut signifier peuple celté (kelte) aussi bien que peuple kaldéen. Les Hindous considèrent encore aujourd'hui la ville d'Ascalon comme sacrée.

Les Accadiens et les Sumirs, déduits de la traduction des tablettes, n'existent pas, disent les savants modernes, et ils ajoutent : « l'antiquité ne les a jamais mentionnés ». C'est une erreur. Les Ak-Kad, devenus les Kétas, ont été souvent mentionnés, mais

toujours avec l'intention de les rendre odieux parce que c'étaient des féministes ; on a fait disparaître leur nom aussi souvent qu'on a pu.

Réveilloud dit : « Les documents sont très rares concernant les Kétas ou Kétéens, qui avaient l'hégémonie asiatique que possédèrent plus tard successivement les Assyriens, les Babyloniens et les Perses. Ce que je tiens surtout à mettre en lumière, c'est ce fait que, plus on remonte dans les origines de la civilisation chaldéenne, plus on voit la situation de la femme être considérable. Il en est de même dans l'Egypte archaïque. »

Donc, c'est le mot Kad qui devint Kéta. Le peuple ainsi nommé est celui qui fut persécuté en Egypte et que les hommes avilissaient en les appelant « vils Kétas ». Ils s'exilèrent et vinrent en Phénicie. Les Phéniciens s'appelaient alors Kennanis, nom qui semble être une altération ou un dérivé du mot Kymris, et ce sont certainement les Belges-Kymris qui ont donné leur nom à cette peuplade d'Asie, cinq siècles avant le schisme d'Irshou, époque à laquelle on fait remonter les Kennanis.

Le chef des Kétas est appelé Kétasar ou Kétasou. Ils sont décrits par les masculinistes comme des tribus sémitiques de l'est de l'Egypte, *qui se livraient au brigandage*. On les trouve habitant des îles ; leur ville est surnommée Isah (Jérémie, L. I, 41) et le peuple est appelé *Ionah* (ce sont les Ioniens).

Quand Tyr est prise par les Kaldéens, sa flotte fait voile vers les Kétim (Isaïe, xxiii, 12) ; Hébron devient la capitale des Kétas, qui sont quelquefois appelés Rhétas.

Dans le Livre II de *L'Ere de Vérité*, nous disions : « Dans le traité d'alliance et de commerce qui fut conclu entre les deux nations des Kétas et d'Egypte, on remarque le rôle très important joué par la Reine des Kétas qui, de son propre chef, était Reine de Kidjautan » (voir la suite dans notre Livre II, p. 37).

Donc, les Ak-Kad et les Choumirs, c'est-à-dire les Kmers, seraient de la race celtique.

Les Kaldéens, en relation avec les émigrés de l'Inde (les Israélites), leur communiquèrent la science des Celtes, en même temps que leur langue. Ils en font un dialecte qui est le fond de l'hébreu. Quand ils s'en vont en Egypte, ils y portent cette langue qui se mêle à l'ancien égyptien.

Eburonis a fait hebrus ; hebrus a fait hébreu ; ce serait donc l'hébreu qui ressemblerait le plus au celte. La Tour d'Auvergne

a donné une liste de mots hébreux pris dans la langue celtique. Ce même auteur dit : « Les Celtes, peuple valeureux qui étendit la gloire de son nom jusqu'aux parties les plus reculées de l'Europe et de l'Asie et qui étonna l'univers » (*Origines gauloises*).

Les Assyriens et les Chaldéens, au moment où l'histoire nous les montre comme de grands peuples, avaient déjà une histoire ancienne, ils avaient hérité d'une civilisation acquise avant eux et qui leur avait été léguée par les Accadiens qui les avaient précédés. C'était une race gynécocrate qui avait fondé de sages institutions en même temps qu'elle avait fait des découvertes importantes. Les Accadiens parlaient une langue antérieure à l'Assyrien et avaient créé l'écriture cunéiforme. Un certain nombre d'ouvrages découverts dans la bibliothèque d'Assurbanipal étaient écrits dans cette langue et avaient été traduits en assyrien ; tantôt l'original et la traduction ont été trouvés ensemble, tantôt l'original est resté seul. Ceci est de la plus haute importance, car il est bien certain que c'est dans le passage de ce monde primitif au régime postérieur que se firent les altérations des légendes et des mythes accadiens. Le fond de la religion des Babyloniens et des Assyriens est tout entier pris aux Accads : leurs Déesses, leur culte, leurs connaissances astronomiques, leur mathématique et leur chronologie (leur système chronologique repose sur le nombre 60 pris pour unité), leur architecture, leurs travaux hydrauliques, le creusage des canaux, etc. Enfin, ce qui prouve que c'était surtout une race intellectuelle, c'est qu'ils ont laissé une riche littérature. Aussi ils sont restés longtemps considérés comme le phare qui éclaire et guide le monde, et leur langue est restée la langue de la religion et du savoir.

Les Déesses Wallonnes, appelées Val-Kyries, laissent la trace de leur passage en Asie ; de leur nom Kyrie, on fait le *Çri* sanscrit qui est un titre de suprématie ; et de Wall on fait Wali qui signifie *roi* en sanscrit (*validus* en latin). Leur nom Valia (Gaule de l'est) indiquait la force, la puissance, la valeur.

D'autre part, on trouve des mots sanscrits dans l'ancienne Celtide : ainsi, de même que la Meuse signifie *Muse*, la Dive (de Dêvâ) est une rivière qui se jette dans la Manche près de la petite ville de Dives (Calvados).

Les grandes traditions indo-européennes datent de cette époque.

Des faits importants, dont le souvenir a été conservé, nous montrent le grand rôle des femmes celtes : une princesse nommée Nanca, qui partit du 62<sup>e</sup> degré de latitude, arriva en Chine et y fonda la ville de Nankin (Cailleux, *Origine celtique*).

D'après une tradition recueillie par un compilateur grec anonyme, c'était une femme nommée Onomaris qui avait guidé les Galates lorsqu'ils franchirent l'Istros, et qui était devenue leur reine dans le pays qu'ils conquièrent (voir *Revue des Etudes anciennes*, t. VIII, p. 123, cité par Dottin, *Ant. Celt.*, p. 182).

Cependant, les auteurs modernes admettent difficilement cette origine de la civilisation.

### *Les Fées*

Donc, la femme primitive, sous des noms divers (Atala, Adèle, etc.), est représentée comme devançant l'homme dans son évolution.

Un nom qui lui est souvent donné est Andaté, Andrasté ou Andarta : Déesse de la Victoire.

Andarta vient du vieux celté *ande*, d'où *andar* (aller, marcher), de *an*, préfixe intensif, et *arta*.

Ces personnalités primitives forment dans la cité sainte ce que, dans le langage mystique, on appelle les chœurs, les chérubins, les séraphins, les anges et les archanges, les trônes et les dominations. Elles ont la sagesse divine, et la tradition naïve nous dira encore « qu'il leur a été donné tout pouvoir sur le feu, l'air, l'eau et la terre ; qu'elles font mûrir la moisson et cultivent la jeune fleur ». Puis on ajoutera qu'elles courbent le vieil arbre vers la terre, ce qui voudra dire qu'elles expliquent le mystère de l'origine végétale qu'aucun homme ne trouve par lui-même. Dans la langue celtique, on les désigne par un mot *Dusii*, qui indique une noblesse. Et Dottin dit (*Ant. Celt.*, p. 68). « Les dénominations honorifiques de ce genre, pour les Génies et les Fées, ne sont pas rares. » On a rapproché ce mot de *duchu* qui signifie esprit, souffle, âme.

Ce sont donc des esprits incarnés dans des corps, mais se manifestant librement, spirituellement, avant l'invasion du tourment sexuel.

Telles sont les primitives adolescentes, cette antique race de femmes : *Archaia Phyla Gynaïkôn*.

Les Fées, êtres charmants, ne paraissent irréelles aux hommes que parce qu'on a dénaturé leur rôle et leur nature. Les légendes qui racontent les travaux remarquables qu'elles accomplissaient paraissent si extraordinaires qu'on en a fait la base de récits merveilleux, auxquels plus tard le surnaturel s'est mêlé.

On leur donna la puissance de *créer*, parce que, en effet, elles sont créatrices de l'enfant. Elles savent embellir leur demeure, amasser des richesses. Elles sont des êtres bienfaisants, qui pouvaient donner la protection, le secours, la richesse et le bien-être que seul l'homme ne peut pas trouver. L'homme, en effet, se sent faible quand il est seul, quoiqu'il soit grand et doué de force corporelle, parce qu'il n'a pas *la force spirituelle*, il est déshérité des dons de l'esprit que possède la Fée. Il cherche un appui dans la nature, et cet appui, c'est la Fée qui le lui donne. C'est elle qui le soutient et qui le guide. C'est pour cela qu'on dit que tout homme est gardé, accompagné par un génie.

L'histoire primitive de tous les peuples est remplie des bienfaits de ces fées enchanteresses ; on cite des héros qu'elles ont comblés de biens. La première impression reçue dans le cœur humain reste si profondément gravée, que, dans une longue suite de siècles, on se souviendra encore des vertus et des bienfaits de ces primitifs *Esprits*.

Les « génies protecteurs », les « génies tutélaires » des empires et des hommes ont laissé des traces ineffaçables, inscrites dans les principes qui sont la lumière des peuples, la sagesse de la vie et le bonheur des empires ; ces principes gardent toujours quelques traits de la vérité au milieu des erreurs, parce que le génie a été au début l'ascendant de l'âme et de la pensée.

Les Fées, les Génies furent des êtres réels, naturels, qui vivaient, mouraient comme nous. Ce qu'elles avaient d'*immortel*, toute femme le possède : c'est le principe de vie déposé en elle, et que les actes sexuels n'entament pas. C'est pour cela qu'elles avaient une longue vie corporelle, la vie de la jeunesse humaine, antérieure aux maladies, et plus longue chez la femme que chez l'homme, comme cela a toujours été, du reste.

C'est chez les Celtes du nord de l'Europe que les femmes primitives furent appelées « Fées », mais ce nom fut d'abord Fæe. Les Latins diront Fæmina, et ce mot deviendra Femme. Pour rappeler que c'est de la Fée qu'est venue la lumière, on donnera le nom de Fax à ce qui éclaire : la torche, le flambeau, l'astre

(les Latins disaient *Facem proferre alicui*, montrer à quelqu'un le chemin).

Quand on croyait en elles, on employait le mot *Fateor* pour confesser sa foi, l'avouer, la reconnaître et, par ce moyen, s'accorder.

La Fée était glorifiée et son nom l'indiqua : *Faste*. Le jour où elle recevait les hommes était le jour *Fastus*. Sa parole prophétique s'appelait *Fatuor*, ses oracles *Fatum*. Faut-il encore rappeler que le rang le plus élevé s'appelait *Fastigium* (Faîte) et que cela désignait toutes les grandeurs ?

Elle est en même temps l'enchantement : *Fascinatio*.

Celle qui prédit l'avenir que son intuition lui révèle, *Fatiloquus*, *Fastidicus*. Elle est aussi celle qui a parlé, qui a dit, *Fastus* ; et les Livres sibyllins sont dits *Fatalis*. Les lettres créées par elle sont sacrées, elles sont *fatidiques*.

Tout cela justifie cette phrase de Chateaubriand : « *Les Gaulois trouvent dans la femme quelque chose de divin.* »

Aussi la justice divine se dit *Fas*, ainsi que le droit divin. Ce qui est permis est *fas*, ce qui est défendu est *nefas*. Leur histoire, leurs annales, *Fasti*, est inscrite sur les cromlechs celtiques (chaque pierre, marquant une année, représente un fait accompli dans ce temps). Cela deviendra le *calendrier*.

Dans les monuments celtiques, une aiguille parcourait successivement des degrés formant différentes figures ; ainsi, les pierres qui retraçaient circulairement les sept jours de la semaine et qui sont encore connues dans le Cornouailles sous le nom de *Seven Stones*, portaient chacune l'image d'une Divinité.

Les pierres qui figuraient le mois avaient des signes tirés de l'ancien Zodiaque.

Celles qui marquaient les années avaient des signes qui rappelaient certains événements survenus dans ces années, mais qui n'ont pas de signification pour nous, tel un caillou, un roseau, une maison, un lapin.

Il y avait à Avebury des petits cercles formés de 42 pierres qui servaient à déterminer les 42 jours de pénitence (devenus le carême) et de joie qui, chez les Celtes, en Egypte, à Ninive, à Mexico, dans tout le monde druidique, précédaient et suivaient la grande fête de l'expiation et de la réconciliation.

Cette fête s'appelle encore en Bretagne *un Pardon*. Sur chacune de ces 42 pierres, on avait inscrit un emblème moral.

Nous venons de voir que les pierres qui représentaient les sept jours de la semaine portaient chacune le nom d'une Divinité. Ces noms ne nous ont pas été conservés, ou, s'ils sont connus dans le Cornouailles, nous les ignorons.

Cependant, nous trouvons dans la tradition celtique le souvenir de sept Fées qui présidaient aux jours de la semaine. Ce sont :

1<sup>o</sup> La Fée Morgane.

2<sup>o</sup> Mélusine, la Fée de Lusignan.

3<sup>o</sup> Viviane, la Dame du lac, la bonne Fée de l'ordre et des forêts, la protectrice des chevaliers.

4<sup>o</sup> Mélanie, la Fée aux cheveux d'or.

5<sup>o</sup> Urgèle, la rêveuse, au front ceint de fleurs champêtres.

6<sup>o</sup> Alcine, l'enchanteresse (elle représente le jour du Sabbat).

7<sup>o</sup> La Dame Abonde, la douce messagère.

La légende nous dit que durant six jours elles apparaissaient sous la figure d'une jeune femme richement parée, mais que, en expiation d'un crime ancien, elles étaient condamnées à se changer en vipère le jour du Sabbat. Il était dit qu'on ne pouvait sans danger les contempler sous la forme reptilienne (sexuelle), mais elles étaient clémentes les autres jours.

Le Sabbat, c'était le jour de l'union. Alcine l'enchanteresse qui y présidait est dite *la sexuelle*, qui donnait à boire, aux chevaliers que ses charmes captivaient, un philtre magique qui leur ôtait toute résolution et les changeait en rochers (Promothée).

Enfin, les pierres sont abandonnées et remplacées par des édifices qu'on appellera *Fanum* (Temple), et c'est là que se développera l'enthousiasme de l'inspirée.

On trouve à Liège une petite église appelée *Fétine*.

C'est du nom de la Déesse Fanæ ou Fatuna qu'est venu le mot *Fanum*, qui signifie « endroit consacré » et où résidait certaine Divinité que l'on venait consulter. Plus tard, le culte des *Fanes* (les Fées chez les Celtes) fut imité par des hommes que l'on appela *Faunus*. Ils voulurent se mettre en face de la Femme et on les appela *Entheos-Fanæ*.

C'est ainsi qu'on désignait les prêtres grecs, et aussi les Galles, prêtres de Cybèle. Entre eux, ils ne prenaient pas en mauvaise part ces termes qui les désignaient, quoique, quand ils prenaient le nom de la Déesse Fatua, on les appelait *Fat* avec ironie et on les accusait d'*infatuation* (Faunus, Fatuellus).

Ils se vengeaient par l'insulte, de Fatua faisaient Fatalité et de Fanæ faisaient Fanatiques.

*La Divinité primitive chez les Celtes  
et les Scandinaves*

La mythologie celtique et scandinave est connue par un poème appelé la *Voluspa*, nom de Femme qui signifie : « Celle qui voit l'universalité des choses ».

La Femme est représentée sous plusieurs formes. Les principales Déesses sont : *Freya* ou *Frigga*, qui symbolise la paix, l'abondance, l'amour, qui est « secourable aux malheureux ». *Heimdal*, le bonheur, on la représente comme la gardienne du port qui conduit au ciel (le ciel allégorique, la vie heureuse). *Siofna* représente l'amour féminin. *Snota* symbolise la sagesse ; *Gefiorie*, la chasteté ; *Lofua*, le lien moral qui unit l'homme à la femme, dont on fait « hymen ». *Iduna* (indemne) symbolise l'immortalité de la femme, c'est-à-dire son intégrité psychique, inaltérable dans l'amour. Cette Déesse est représentée comme gardant les pommes d'or qui entretiennent la jeunesse des Dieux, c'est-à-dire des Déesses, allusion aux ovules, graine humaine, dont la sécrétion donne à la Femme une éternelle jeunesse d'âme et d'esprit. *Gna* (*Guna*), l'Iris, c'est la messagère, la jeune fille, l'ange de paix qui chevauche sur le coursier *Hofvarpir*.

*Germanie*

Si nous jetons un coup d'œil sur la très ancienne histoire de la Germanie, nous y trouvons les *Sagas*, qui sont prêtresses, chantent des hymnes et expliquent les lois de la nature. Elles soignent aussi les malades ; elles écrivent des *Runes* (espèces d'ordonnances) ; elles écrivent aussi l'histoire, et cela s'appelle *les écrits magiques*. Du reste, leur nom sert à désigner leurs écrits, et l'on appelle *sagas* les poèmes composés par ces femmes.

Chez les Germains, la médecine était placée sous la protection de la Déesse *Eir*, qui en était la fondatrice.

Les légendes héroïques allemandes parlent de femmes appelées « Dames des forêts et des eaux » comme des génies connaissant l'art de guérir, des *wilde wep*.

D'après un fragment resté d'un vieux poème allemand, une Dame de l'onde guérit le héros Alor : « elle le baigna avec soin,

du linge blanc et fin lui appliqua sur le corps ». Dans un autre poème, une Demoiselle Sylvestre (Dame des forêts) guérit les plaies de Dietrich de Berne.

Dans le « Chant de Gudrun », on nous montre que l'homme est instruit par la Femme ; on dit : « Hetel envoya des messagers, ils devaient chercher Waté dont ils avaient entendu dire qu'il était médecin et avait été instruit par une Femme Sylvestre (des forêts), une Dryade. »

### *La Femme chez les peuples italiques*

Les peuples italiques antérieurs à Rome, dont la fondation est relativement récente (746 ans avant notre ère), avaient une puissante civilisation basée sur le régime théocratique et gynécocratique.

La femme régnait — comme partout — dans la famille, dans la religion, dans la société.

Nous avons sur ces peuples une multitude de documents qui en attestent et qui nous permettent de reconstituer ces temps primitifs, qui sont bien réellement l'histoire de la Femme ; l'homme y a un rôle secondaire. Mais il faut savoir comprendre la signification des mots, en se reportant à l'esprit de ces temps, si différent de celui qui a existé pendant les époques suivantes sous le règne de l'homme.

La première chose dont il faut tenir compte, c'est que ces sociétés primitives vivaient au sein de la grande nature, ne connaissant encore rien des préoccupations mesquines, nées plus tard, de la vie difficile des grandes agglomérations humaines.

Il faut aussi avoir toujours présent à l'esprit que ce sont les temps de la jeunesse de l'humanité, dans lesquels règne la grande poésie qui résulte de l'amour idéal de la Femme, non encore possédée par l'homme, non encore assujettie à ses passions qui, du reste, ne sont pas nées alors.

Il est indispensable aussi de se rappeler que, pendant le temps de cette adolescence humaine, la jeune fille est beaucoup plus avancée dans son évolution que le jeune garçon. Elle a subi une avance si incontestable (reproduite dans la vie actuelle de 14 à 18 ans) que personne ne songe à la discuter, et c'est la suprématie intellectuelle et morale qu'elle possède alors qui lui donne son caractère divin, universellement reconnu.

L'humanité primitive ne connaissait pas encore le mensonge sexuel, elle vivait suivant les lois de la nature, et ce sont ces lois qui étaient la base de la vie sociale ; personne ne songeait à les nier, et c'est ce qui donna une force si grande au *Droit naturel*.

Rien d'étonnant donc que l'histoire primitive de la Femme se confonde avec l'histoire de la Théosophie, ou Théocratie, qui fut la première forme de gouvernement ; elle en est le pivot, la base et le développement, comme elle en sera le couronnement.

\* \* \*

Au début de l'histoire sacrée, nous trouvons surtout des collectivités féminines, dont les attributs semblent bien représenter le rôle social que les femmes remplissaient pendant ces époques bienheureuses.

Ainsi, voici les Dryades et les Hamadryades, nymphes des bois, qui gardaient les arbres et empêchaient de les couper. Evidemment, elles connaissaient notre origine végétale — l'arbre de vie — et étaient chargées d'en expliquer le développement, consigné dans tous les Livres sacrés, et d'enseigner la science qui s'y rapporte. C'est pour cela, évidemment, qu'elles étaient respectées et sacrées ; elles étaient les gardiennes de la science antique.

Après celles-là, voici toutes celles qui s'occupent des eaux : les Néréides, les Océanides, les Naïades.

Puis celles qui s'occupent de la terre : les Oréades, nymphes des montagnes ; les Napées, nymphes des vallons ; les Mélies, nymphes des prés.

Les *Sirènes* sont des Muses de l'Océan qui chantent dans des bateaux.

Les *Génies* représentent l'esprit féminin s'ingéniant à faire le bonheur des hommes. Elles sont les Divinités qui donnent l'être et le mouvement à tout. Chaque homme avait son génie tutélaire qui veillait sur lui. Il y avait dans chaque abri, dans chaque demeure, une femme regardée comme le génie protecteur de la famille. Elles étaient considérées comme les auteurs de ce qui est agréable.

Par extension, les villes et les Etats auront aussi, plus tard, le leur, et c'est toujours sous la figure d'une femme qu'il sera représenté.

Ces entités collectives servent de cortège aux Divinités supérieures — les grandes Déesses —, elles représentent les femmes des champs, des campagnes, des ports, mais combien poétisées !

Nous trouvons aussi celles qui s'occupent de la médecine ; on les appelle Sanitas, Hygie ou Hygée. Ce sont des Déesses couronnées de plantes médicinales. Puis Eudémonie (Félicité), qui, chez les Latins, est Daémone. Elle tient un caducée d'une main et de l'autre une corne d'abondance. Elle est assise sur un trône.

### CERIDVEN OU KERIDVEN

(Cérès)

Une grande personnalité divine est à l'aurore des temps celtiques : c'est Céridven (ou Kéridven), dont les Grecs et les romains feront Cérès.

C'est la Mère universelle, comme la Déméter des Hellènes, la Hévah des Hébreux.

Dans les mythologies masculines, elle sera représentée tenant en main deux épis dont on fera un symbole agricole, alors que c'est un symbole maternel. L'épi, c'est l'ovaire qui sécrète l'ovule, la graine humaine.

Céridven — ou Cérès — fut adorée dans des endroits appelés *Ædes Cereris*. Plus tard, on dira des temples.

La racine *Æd* réunie à la préposition *de*, en anglais *the*, en allemand *die*, arrive à former le mot *diète*, auquel on donne le sens de nourriture, Cérès représentant symboliquement le blé qui fait le pain.

Mais en réalité il s'agit de la nourriture de l'esprit, de la Vérité enseignée dans cette première religion maternelle.

En effet, c'est Céridven (Cérès) qui explique l'Univers et ses lois, la vie et ses mystères, qu'elle a trouvés spontanément par la grande lumière de l'intuition féminine. Elle connaît les lois cosmiques, elle sait qu'il existe sept principes de vie révélés par la couleur des étoiles du ciel, dont les radiations subtiles sont visibles autour de nous dans l'arc-en-ciel.

A travers le symbolisme déformé, on retrouve les grandes vérités des temps primitifs. Ainsi, Céridven est représentée comme la première Mère, celle qui enfante la Déesse des sept Etoiles. (Il faut, sans doute, entendre par là celle qui les expliqua.) C'est pour cela qu'elle est personnifiée par l'Iris, elle est l'arc-en-ciel.

Dans son vrai caractère de Céridven, elle était la Déesse celtique des sciences, la Minerve de Bretagne, celle qui inventa les lettres écrites.

Dans les chants archaïques des bardes, les plus hautes branches des premiers arbres étaient représentées comme l'*Arbre de la science*, et il était féminin. La tête de la tige était comparée à celle d'une femme issue de l'arbre par création naturelle spontanée.

Le nom de Gadhael est dérivé de Ked, la Mère, la branche de l'arbre de la vie. *Gwydd* est le bois de la race et devient le Gaël d'Irlande et d'Ecosse.

Cérès était aussi regardée comme la Muse inspiratrice, la voix vivante qui expliquait la périodicité des heures et des temps. C'est pour cela que de son nom Kéridven on a fait *Keer*, qui signifie une période de temps. Keer-mon, période, signifie mois lunaire (*maen*, lune). Les Grecs ont fait de ce mot *kairos* qui signifie simplement *temps*.

Cependant, Kéridven, la Déesse maternelle, source primordiale de la vie, représentera, pour l'homme, la source de l'amour, la *chair* féminine, qu'il appelle Keer, d'où le latin *caro* et le Grec *kreas* qui signifient *chair*.

Des fêtes, telle la Pâque, ont toujours été réglées sur le cycle lunaire (Keermon). C'est la Néoménie, nouvelle lune de printemps.

Comme ces choses constituaient l'enseignement religieux, on les désigna par le nom de la Déesse Cérès, et de Keer-mon on fit Coere-monia (1). Mais aussi on avait fait de ce mot *Keer-messe* (2).

Dans la région appelée Arduena Silva se trouve une ville appelée Cérès (Cæres), près de Arduaticci, non loin de la ville de Arduatuca (devenue Tongres), dans le Limbourg belge, à l'est des Nerviens (province de Namur). C'était la capitale des Eburons.

(1) Le mot al-manach, qu'on croit arabe, est formé de *al*, article, et *mane*, lune. C'est par lunes que les Arabes comptent encore le temps. C'est sur les révolutions de la lune qu'était réglé le calendrier sacré ou l'ordre des fêtes religieuses.

(2) Le terme celtique employé pour désigner un acte périodique, — un tour qui finit pour recommencer, — est Keer. De là on l'emploie pour désigner un tracé circulaire.

Et les Kymris proclamaient (et réclamaient) être les enfants de la grande *Vierge Mère* qui symbolisa la lumière.

La Celtide est la matrice des idées, le pays de la race-mère, la race-nature. Pour le Celte, l'idéal est dans la vraie réalité, dans la substance des choses qui sont abstraites, — non vues ; l'idéal est dans la vision de l'esprit, celle qui inspire les héros et les saints et fait de la vie la réalisation de l'éternel rêve de Vérité des temps qui furent — et qui devraient toujours être.

### *La Déesse Taoth*

Nous venons de voir que la Déesse Cérïdven était la Mère des sciences et que c'est à elle qu'on faisait remonter l'invention des lettres. Cependant, les Egyptiens attribuaient à la Déesse Taoth l'origine de toutes les connaissances humaines, géométrie, astronomie, astrologie, arithmétique, théologie, invention des lettres, nature et harmonie des mots, rituel du culte divin.

« Les prêtres assuraient, dit Diodore de Sicile, que Taoth avait inventé les sciences, les arts et les lois. »

Est-ce donc la même Déesse qui porta un nom différent chez les Celtés et chez les Egyptiens ? Ou bien l'une était-elle la Mère de l'autre, puisque l'on nous dit que Cérïdven est la mère de la Déesse aux sept Etoiles ?

Nous l'ignorons. Mais ce que nous savons, c'est que la Déesse égyptienne eut un grand rôle dans l'Europe celtique.

Son nom, déjà altéré en Phénicie où l'on disait Taout, va, dans les langues du Nord, s'altérer encore ; on y ajoutera les deux lettres *at* et l'on dira That-at ou Theut-at, et ainsi, peu à peu, ce nom va devenir Tath, Teutad, Teutatès.

Pour la race germanique, l'être divin est Teutatès. Il représente l'Esprit, les Arts, l'Intelligence.

De Teut-Sohn (fils de Taoth) on a fait *teuton*.

« Les Allemands appellent encore leur pays Deuth-land (terre divine), terre de Taoth », dit Fabre d'Olivet (*Etat soc.*, p. 157). Du mot Teut-AEsk qui signifie « le peuple de Taoth », on a fait Tudesque.

C'est sous les traits d'une belle jeune fille blonde que cette « Terre divine » est représentée.

Le principe du mal, c'est *Teufel*, de *Tiefe*, « l'abîme ». C'est la pierre brute qu'il faut travailler, c'est-à-dire discipliner, ce qui

nous explique que la Germanie a fait de son nom Teuth le synonyme de discipline. On disait Teuth-land, qui voulait dire pays discipliné.

On donnait à tous les livres scientifiques le nom de Thoth.

Jablonski, dans son *Panthéon égyptien*, remarque que les vastes connaissances qu'on attribuait à Thoth étaient inscrites ou gravées sur des colonnes de pierre nommées *stèles* (en grec *stylaï*), et qu'on donnait à ces stèles le nom de « Livres de Taoth ». Ces livres contenaient l'histoire de la civilisation de l'Égypte.

Les Égyptiens ont donné au premier mois de leur année et au premier jour de ce mois le nom de Taoth.

Chose curieuse, parmi les Grecs, le premier qui a parlé de cette Déesse, c'est Platon, et il en fait un dieu qu'il nomme Theüth, ainsi qu'on le prononçait chez les Germains.

### *Le symbole du Lion*

M. de Grave, qui fait remonter les premières manifestations de l'esprit au pays des Kymris, ne manquera pas de nous dire que la science intuitive de la Déesse Taoth a été symbolisée par la Sphinx (qu'il met au féminin), et que la Belgique a adopté le même symbole en le modifiant un peu, que nos proto-parents ont mis le lion dans les armes de leur république. Il dit : « Les villes belges avaient adopté pour leurs armes la Sphinx, mais représentée autrement. La Vierge est assise, le lion couché à ses pieds, la tête posée sur ses genoux ». Telle est la figure qu'on donnait aux armoiries des grandes communes et qu'on voit encore sur plusieurs portes de villes.

On l'appelait MAEGD (la Vierge de la cité) (De Grave, *Les Champs Élysées*, t. III, p. 110).

En Égypte, la Sphinx est placée devant les temples comme symbole des *Oracles*.

Euripide l'appelle *Sapiens Virgo*.

Les Hébreux donnaient au lion symbolique le nom d'*Arish* et les Syriens celui d'*Arya*.

Le Sphinx est un symbole dans lequel le lion et la vierge sont réunis.

Un poète ancien a représenté l'administration de l'Univers sous l'emblème d'un vaisseau dirigé par douze pilotes au milieu desquels s'élève la figure d'un *Lion*.

M. de Grave y voit le Lion belge.

Le *Journal du Commerce* du 10 juin 1805 écrit de La Haye : « Le sceau de l'Etat portera les mêmes armoiries qu'avant l'époque des changements survenus en 1793, c'est-à-dire *un Lion avec un faisceau de sept flèches* » (les sept Etoiles).

### *Les Déeses-Mères*

Le caractère général qui unit les Celtes, c'est le gouvernement maternel, en même temps que le culte de la Mère divine ; c'est là qu'est le fondement des anciennes croyances des âges archaïques, chez les peuples celtes. Ce fut, du reste, après eux, la base de la religion dans toutes les parties du monde.

La base légitime et idéale du pouvoir de la Femme réside dans sa nature spirituelle et maternelle. Elle produit l'œuvre de la création. Elle fait naître l'enfant, elle le guide, elle le soutient, elle est la source de la lumière qui l'éclaire.

En dehors de cette cause idéale, il n'en existe aucune qui légitime la domination du monde. Par la vertu de cette cause naturelle, tout enfant créé bénéficie de la nature bienfaisante maternelle, réelle, vraie, connue.

La Mère divine, c'est la Grand'Mère (Edda). Son nom druidique de créatrice était Heuwen, *la Dame ancienne*, la primordiale source de la vie, Dame des eaux de la vie.

Dans toute l'étendue des Iles Britanniques, le culte primitif s'adressait au principe féminin dans sa nature vivante (Déesse *vivante* dont on fera le Dieu vivant).

Partout on trouvait des enclos de pierres, de forme circulaire, semés dans les montagnes et les vallées, représentant la place mystérieuse de l'acte de vie, l'abri, le home.

*Ker* (de Kéridven) signifie « foyer maternel », demeure. Et, dans la première astronomie comme dans l'eschatologie, ce *cercle* est appelé du nom de *Ked*, le centre des pouvoirs créateurs de la Grande Mère.

A Edimbourg, cela s'appelait *Arthur's seat* (le siège d'Arthur), place de la Mère, le séjour natal de l'enfant (Arthur était la *parole* ou la fille d'Arth).

Ceci explique l'origine du prestige attaché aux mots *Saint-Siège*, dont l'hiéroglyphe, en Egypte, était une chaise portée sur

la tête. Et c'est de là que vient la prérogative de la Mère, de la Femme, qui reste assise quand l'homme est debout.

La primitive Gaule celtique a aussi connu le culte des Déesses-Mères.

Dottin, dans ses *Antiquités celtiques*, dit (p. 316) :

« Les Déesses-Mères, *Matres* ou *Matronæ*, auxquelles sont adressées en Gaule de nombreuses dédicaces, sont des divinités répandues surtout chez les Celtes et les Germains. Elles sont souvent groupées deux ou trois. Les *Matronæ Dervannæ* ou *Fatæ Dervones* portent un nom qui s'explique par le nom celtique du chêne. Les *Ambiomarcæ*, les *Uro-brocæ*, les *Nemetiales*, les *Oll-totæ*, semblent aussi porter un nom celtique. Nous ne savons rien des *Dii Casses* dont le nom est comparable au premier terme des noms gaulois *cassi-gnatus*, *cassi-mara*, *cassi-talus*, *cassi-vellaunus*, et auxquels ont été faites des dédicaces sur les bords du Rhin. » (Voir d'Arbois de Jubainville, *Les noms gaulois chez César*, pp. 187 et suiv.)

Et M. Dottin nous dit encore : « Les Déesses-Mères portaient des chapeaux à larges bords » (p. 171), et il ajoute (p. 172) : « D'après les bas-reliefs des Déesses-Mères, on peut conjecturer que les femmes gauloises ont porté une tunique descendant aux talons et un manteau attaché sur le devant par un noeud, un bouton, ou une fibule. »

Donc, si on dit peu de choses de leur rôle social, on sait au moins comment elles étaient habillées.

Quelques-uns de leurs noms sont restés. Dottin cite les suivants (p. 315) :

Ancasta et Latis en Grande-Bretagne.

Bergusia à Alise.

Brigantia (Nympha ou Victoria) en Grande-Bretagne. Ce nom est identique à celui de Brigit, la Fée du moyen âge irlandais, qu'un texte appelle « Mère des dieux » (1).

Burorina à Damburg.

Camuloriga à Soissons.

Camiorica à Soissons.

Dexsiva dans le Vaucluse.

Icaunis à Auxerre.

(1) *Revue Celtique*, T. VII, p. 398. Cf. Rhys, *Hibbert Lectures*, pp. 74-76.

Icovellauna sur les bords du Rhin.

Moguntia à Metz.

Noreia dans l'ancienne Norique.

Rosmerta dans la Côte-d'Or.

Segeta dans la Loire.

Soio à Soyons (Ardèche).

Sanuxsalis sur les bords du Rhin.

Temusio à Saint-Marcel-lès-Chalon (Saône-et-Loire).

Virodactis à Mayenne.

Voici des sources où l'on peut trouver des développements sur cette question :

F. Valentia, *Revue celtique*.

Hild, article *Matres*, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio.

Ihm, chez Roscher, *Ausführliches Lexikon*.

Gassies, *Revue des Etudes anciennes*, t. VIII, pp. 55-58.

Friederichs, *Matronarum monumenta*, Bonn, 1886.

Renel, *Les religions de la Gaule*, pp. 274-286 (carte).

On trouvera de nombreuses représentations de Déesse-Mères chez Espérandieu, *Recueil général*, t. I ; C. Julian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 131.

### *Origine divine de la propriété territoriale*

La famille chez les Celtes, c'est la Tribu matriarcale, gouvernée par une Mère, une Déesse-Mère, dont les descendants sont groupés sous son obédience.

La Déesse-Mère avait la domination sur les habitants de la Tribu et jouissait du droit honorifique de propriété. Toutes les terres non occupées dépendaient d'elle, elle les concédait aux nouvelles familles à mesure qu'elles se formaient et disposait également des domaines devenus vacants par l'extinction des familles anciennes.

Donc, la Tribu vivait sur la terre qui appartenait à la souche familiale maternelle, mais chacun, dans la Tribu, avait son lot de terre à cultiver.

La Tribu, c'est le domaine ; de là le nom de *Domina* donné à la Mère : la DAME.

La possession réelle de la terre, la possession *instinctive*, est liée à la natalité ; c'est la *nation* (*natus*, natalité, nation).

La terre appartient à la Mère parce qu'elle y donne le jour à l'enfant, ce qui la fait devenir une *nation* (lieu où l'on est né). La législation théocratique la sanctionnera.

L'homme, quel que soit son rang, vivra sur la propriété territoriale d'une Déesse dont il dépendra moralement et économiquement.

Le roi (quand il y en eut) était le représentant temporel de la Déesse qui avait seule l'autorité spirituelle. Le roi devait hommage à sa souveraine ; c'est elle qui lui avait concédé un titre, une charge.

Une concession faite à l'homme ne lui donnait pas un droit sur la terre.

Sans ce droit spirituel de la Déesse-Mère, il n'y aurait jamais eu de civilisation.

Le premier qui a dit : *Cette terre est à moi*, a été un impie qui a méconnu le droit maternel.

« Pour le Celte, la terre est toujours la MÈRE TERRE, la langue la MÈRE-LANGUE, à laquelle il s'accroche et qu'il continue à parler dans les montagnes du pays de Galles ou chez les Ecossais », dit le professeur Ridgeway dans son *Adresse* (p. 3).

## LES CHAMPS ÉLYSÉES

Ce régime maternel, que nous venons d'esquisser rapidement, c'est l'*Age divin*.

La mythologie des hommes l'a situé dans un séjour délicieux appelé *les Champs Élysées*.

C'est de là que serait partie la première impulsion qui a créé la grande civilisation des temps anciens.

Diodore de Sicile, dans ses rapports sur les Atlantes, dit qu'ils avaient étendu leur empire sur la presque totalité du globe, ce qui veut dire qu'ils avaient propagé leurs principes et leur culte chez la plupart des nations.

De Grève dit : « Les Atlantes ont été, les uns les fondateurs des nations, les autres les fondateurs des villes (les *grands Architectes*) et des républiques ». Et il ajoute que tous les peuples étrangers, que les Grecs même, rapportent généralement l'origine de leur civilisation aux Atlantes.

On appelle Démourgos ces premiers législateurs, qui sont des créateurs de peuple ; on les a relégués dans un passé fabuleux, ce qui fait dire à de Grave : « L'histoire des fables doit être la tradition allégorique de l'objet le plus intéressant qui ait existé pour le genre humain » (*Rép. des Ch. E.*, t. I, p. 7).

En effet, la mythologie, c'est l'histoire du monde primitif, mais falsifiée et parodiée par les Grecs pour y introduire leur masculinisme. Ce peuple orgueilleux a voulu se glorifier de tout ce qui a été fait par les autres peuples, comme si la Grèce avait été véritablement la patrie des Déesses et la scène des événements de l'histoire.

C'est dans les Champs Elysées qu'on trouvait une vie de repos, la connaissance de la Vérité, des lois de la Nature, et enfin tout ce qui fait le charme de l'existence.

Aux Champs Elysées se trouvaient des prés fleuris, des fruits délicieux, des concerts à l'ombre des bois, mêlés à l'entretien des sages, et point de passions troublantes, on n'y sentait pas cette inquiétude dévorante qui trouble la paix intérieure et empêche l'éclosion des sentiments élevés, des tendresses calmes.

Dans l'*Odyssée* (t. IV), Protée dit à Ménélas : « Les dieux vous enverront dans les Champs Elysées, à l'extrémité de la Terre, où la sage Rhadamante donne des lois, où les hommes passent une vie douce et tranquille, où l'on n'éprouve point la rigueur des hivers, mais où l'air est toujours rafraîchi par les douces haleines des zéphyrs venus de l'Océan. »

Le lieu de délices que les Perses appellent « Erien-Vedjo », que les Israélites appelleront l'Eden, c'est la Terre pendant l'Age d'or, c'est-à-dire avant la domination de l'homme.

« Rien n'égalait la beauté de ce lieu de délices que j'avais donné, dit Ahura-Mazda. J'ai agi la première, et ensuite Pétiaré Ahriman, plein de mort, fit dans le fleuve la grande couleuvre mère de l'hiver » (symbole de l'ignorance qui stérilise et persécute).

De Grave, savant belge, a écrit, en 1806, un ouvrage intitulé *République des Champs Elysées*. Nous y lisons ceci (t. I, p. 43) :

« La République des Champs Elysées avait attiré la vénération des peuples, tant à cause des jours heureux que, dans l'innocence des mœurs, on y coulait, sous l'égide de la plus excellente des constitutions sociales, qu'à cause des grands bienfaits que,

par leurs lumières scientifiques et religieuses, les législateurs élyséens avaient répandus chez la plupart des nations de la Terre.

« Sous ces rapports, l'Elysée était un lieu de délices *morales* ; c'était un jardin de cette volupté d'âme, compagne fidèle d'une vie pure et vertueuse. Les Elyséens étant déchus de cet état de félicité, la mémoire ne s'en effaçait pas tout entière, elle était trop profondément gravée dans les esprits. Mais elle fut altérée. On se rappelait toujours ces heureux siècles ; on s'entretenait, d'âge en âge, des demeures fortunées de nos premiers parents ; les regrets même qu'on ressentait de la perte de cet ancien état de choses en perpétuaient la tradition. Mais les hommes, ou trop attachés aux sens, ou trop avides de merveilleux, ne se souvenaient plus de l'Elysée que comme d'un lieu de délices sensuelles ou surnaturelles. Les uns ne voyaient dans les Champs Elysées qu'un lieu consacré à la demeure des Justes dans l'autre monde ; d'autres ne les regardaient que comme un jardin de délices terrestres. »

Homère, dans l'*Odyssée* (IV<sup>e</sup> livre), fait la description des Champs Elysées. Il dit :

« Ton destin ne te laissera pas mourir à Argos ; les dieux immortels t'enverront dans les *Champs Elysées*, à l'extrémité de la Terre, où les hommes trouvent une vie très facile. Le temps des neiges, de l'hiver et des pluies, n'y est pas long ; mais l'Océan y envoie sans cesse des vents doux pour rafraîchir les habitants. »

On a cherché à déterminer où se trouvaient les Champs Elysées.

« Nous venons de voir que dans l'*Odyssée* le poète commence par dire que le Champ Elyséen est situé à l'extrémité de la Terre, mais quelle est cette extrémité ? Homère ne le dit pas, sans doute parce que de son temps elle était connue. Virgile va nous l'expliquer : « L'extrémité de la Terre, dit le poète latin, est le pays des MORINS, et la double embouchure du Rhin ». Sur ce point, Virgile est l'organe de toute l'antiquité. La côte maritime de la France, dit Solin, était le bout du monde.

« Hélium était le bras du Rhin appelé depuis la grande bouche de la Meuse, *magnum ostium Mosæ*.

« Ne perdons pas de vue que *Hélium* était le point central de la mythologie. Dans la langue du Bas-Rhin, Hélium, c'est Helisch (ou Helish), d'où Helische ou Helishe Kampen, traduit par Champs Elysées. »

J'ajoute à cette citation de de Grave que de ce mot il est resté un nom de femme : Elisa.

Tacite mentionne les Elysii parmi les peuples de la Germanie.

Remarquons que la Meuse s'est appelée d'abord Hélium, avant de s'appeler *Mosa* (Muse).

De Grave dit encore ceci : « Les monuments les plus respectables de l'antiquité ramenaient toujours les Champs Elysées et la patrie des Dieux au même endroit du globe, et cet endroit a pour point central le territoire du Bas-Rhin » (t. I, p. 75).

Là où nous découvrirons les Atlantes, nous y trouverons le berceau des arts et des sciences. Les Atlantes sont les législateurs des nations, ils étaient, selon Diodore de Sicile, les chefs de plusieurs peuples, et leur empire scientifique s'étendait sur toute la Terre. Les familles les plus illustres de la Grèce se faisaient gloire d'en descendre.

Les cités des Hyperboréens, les Ari-maspiens, et les Champs Elysées, sont des républiques d'hommes justes. Ari-maspien est le nom des gouvernants ; selon Pomponius Méla, les Hyperboréens sont les mortels les plus vertueux de la Terre ; Salin les appelle *un peuple heureux* par excellence, GENS BEATISSIMA.

Apollonius de Rhodes leur donne le titre de *nation sacrée*.

Platon et Diodore de Sicile parlent des Atlantes dans le même sens. Ce peuple se distinguait par sa justice et la pureté de ses mœurs ; sa demeure était appelée *sainte*. Poètes, historiens, tous s'accordent à célébrer un ancien peuple supérieurement juste, religieux, et dont la longue et heureuse existence a été appelée *l'Age d'or*.

### *Le Jardin des Hespérides*

Les anciens confondaient le *Jardin des Hespérides* avec les Champs-Elysées. Helish ou Heilich sont les équivalents de saint, de mystérieux.

Hésiode, dans sa *Théogonie*, parle plusieurs fois des Hespérides, qu'il situe toujours à l'extrémité de la Terre (*in finibus Terræ*), à l'extrémité de l'Océan ou *au delà de l'Océan*. C'est là, dit-il, qu'Atlas soutient le poids du ciel, près du séjour des Hespérides.

Le roi Aëtès dit, dans les Argonautiques, que sa sœur Circé demeure dans l'Hespérie.

Qu'est-ce donc que ces pommes d'or et que ce jardin dans lequel on les trouve ?

Pendant cette époque bienheureuse, qui dura longtemps, il y avait déjà des unions, puisqu'il y avait des Mères.

Cette belle jeunesse, exubérante de vie, cherchait des rapprochements qui devaient être soumis à certaines conditions ; il fallait être l'*élu*, et nous devons croire que c'est au sein de la grande Nature, dans un jardin d'une beauté idéale, que les unions avaient lieu.

Les adolescents modernes n'ont-ils pas encore un atavisme secret qui leur rappelle, dans une vision lointaine, un lieu de délices où nulle entrave, nulle indiscretion, ne venait s'opposer à leurs premiers bonheurs ?

C'est pour cela, évidemment, que Diodore de Sicile dit des Atlantes qu'ils occupent *une contrée heureuse* dans la proximité de la mer.

En ce temps-là, l'amour était sacré et sanctifié. On ne l'avait pas encore profané par des abus, des excès, des débauches immondes.

Il y avait, sans doute, des jours consacrés, et ces jours étaient attendus, ce qui peut nous faire supposer que *hespéride* fut l'origine du mot *espérance*.

« Ils se distinguent par leur piété *envers les dieux* » (qui alors sont des Déesses), disent les anciens.

Platon donne à l'Atlantide l'épithète de *sainte*. Il dit que le pays des Atlantes formait une île, qu'elle renfermait d'autres îles nommées *Fortunées*. De Grave répond à cela que les îles situées dans les eaux du Bas-Rhin portent encore, de nos jours, le nom de *Fortunées*, et que l'Atlantide est encore également appelée pays *heureux*.

Pourquoi la mythologie des Grecs a-t-elle mis dans ce jardin des pommes d'or, car elle nous dit qu'Hercule a volé les pommes d'or du jardin des Hespérides ?

Ces pommes d'or représentaient la séduction, comme la pomme du jardin d'Eden offerte à Eve par le serpent. Le mot *pomme*, pris comme symbole, vient d'un jeu de mots que nous avons expliqué dans notre Livre III, p. 92.

Rappelons qu'on appelait *malum* la déchéance morale, les troubles du cerveau ; comme ce mot signifiait aussi *pomme*, on embrouilla les textes à dessein pour les rendre obscurs, et de *malum habere*, qui signifiait « être puni du péché », on fit cette expression : *manger la pomme*.

Il est des gens naïfs qui, ne connaissant pas le langage conventionnel du symbolisme, prennent les choses à la lettre. C'est ainsi que certains ont vu, dans les pommes du Jardin des Hespérides, des oranges, et pour cela ont situé ce jardin en Espagne, pays des oranges. Peut-être aussi en Afrique, ce qui donne à Apollodore l'occasion de répondre « que les pommes d'or enlevées par Hercule ne sont point, comme on le pense, dans la Lybie, elles sont dans l'Atlantide des Hyperboréens ».

Il en est d'autres qui ont traduit Hespérides par *Filles de la nuit*.

De Hesper on a fait Vesper, et de Vesper on a fait soir.

Quand les Prêtres ont pris la direction de la religion, ils n'ont pas manqué d'y remettre l'idée d'un lieu de délices dans lequel l'homme trouve la satisfaction de ses instincts.

Le paradis d'Odin, et, après lui, celui de Mahomet, sont inspirés par le souvenir atavique de ce jardin délicieux dans lequel l'homme jeune rencontrait des houris toujours belles et *toujours vierges*, dit la tradition, ce qui représente bien l'éternelle virginité spirituelle de la Femme, mais ils n'ont pas mis dans ce séjour idéal la vie de l'Esprit qui était celle de l'Atlantide, ils l'ont négligée et n'ont vu que deux choses à mettre dans un paradis masculin : la domination et l'amour.

## LES PREMIÈRES INSTITUTRICES

### *Minerve*

Toutes les sciences, toutes les institutions, émanent d'une source unique : celle des Institutrices Elyséennes.

Les prêtres de toutes les religions les ont altérées et les ont propagées dans tous les pays en les masculinisant ; c'est le fond de la mythologie.

Mais remontons à la source de cette Ecole unique et nous verrons qu'un nom est resté pour la représenter : c'est Minerve.

Le mot Minerve (min-erve) est composé de min, minne, qui signifie mémoire, esprit, intelligence (en latin *mens*). *Ment* en Irlandais signifie encore *institutio*, *institut*, et, dit Ihm, « pour ainsi dire, *mentis cultura*. Le mot *Mentor*, dans la même langue, signifie *eruditus*, *institutor*, *savant*, *pédagogue* ». Mentor vient de *men* (esprit) et *tor* abrégé de *thorah* (loi). *Erve* signifie culture, par extension champs labourés, mais primitivement culture de l'esprit.

D'autre part, le surnom de Minerve, Athéné, est formé de At-aland, qui a la même signification que Atlante ou Athélé.

Il faut donc croire qu'une Déesse a été réellement connue sous le nom d'Athélé « et même par ceux, dit Athénagore, qui traitent la chose avec le plus de mystère, c'est-à-dire par les savants qui sont les mieux instruits de l'origine de la nature de la Déesse ».

Ce qui prouve, du reste, que Minerve fut une femme réelle, c'est qu'on l'appelle la Déesse aux yeux pers (1). Et Homère donne constamment à Minerve le surnom de *Glaukopis*, Déesse aux yeux bleus. Pausanias veut expliquer pourquoi elle a les yeux pers (verts). Donc, Minerve fut la première maîtresse d'école, c'est elle qui a fondé ce que, plus tard, on appellera les Collèges des Druidesses.

On se sert du mot *Druidesse* pour désigner les grandes femmes de la Celtide qui dirigeaient la vie spirituelle de la nation, mais ce nom n'est pas celui qu'on leur donnait et ne semble avoir été employé par les Grecs et les Latins que pour donner un féminin au mot *Druide*, qui représentait le degré supérieur de l'initiation quand on institua des Mystères.

Il est certain que, puisque les Déeses conféraient aux initiés des Mystères qu'elles avaient fondés des titres tels que Barde, Vate, Druide, elles ne pouvaient pas, elles-mêmes, porter un titre qui aurait été le féminin de celui qu'elles donnaient à leurs élèves. C'est pour cela que le mot *Druidesse* ne se trouve nulle part avant le premier siècle de notre ère.

### *L'Ecole*

On s'est habitué à rapprocher le nom de Minerve de celui des Muses et du Mont Parnasse.

Ceci a une cause lointaine qu'il faut expliquer.

« Parnasse se disait antérieurement *Larnassas* (voir Noël, *Dictionnaire de la Fable*), mot qui signifie *Ecole*. Il dérive du verbe *laren* ou *leeren*, enseigner en anglo-saxon. *Lar* signifie doctrine, et *Lareow* Maître ou interprète de la *parole divine*. Il existe dans la Belgique

(1) On devinait la patrie des Cimbres à la couleur de leurs yeux. Cérès est appelée « la blonde », Vénus aussi. La plus célèbre des Sibylles s'appelait Erythrée, Sibylle rouge ou rousse.

plusieurs endroits nommés *Laerne*, *Leerne*, *Lerne* ; c'était des lieux consacrés à l'instruction du peuple.

« Les dieux *Lares* étaient, dans leur origine, des précepteurs du public. Diane était réputée *Larc* » (De Grave, *Ch. E.*, t. I, p. 96).

Il s'est donc formé, chez les Celtes, une catégorie de Maîtresses d'Ecole qui a porté différents noms.

On les appelle souvent des *Normes* (d'où normale), et on nous représente trois Normes fondant un collège chez les Germains et les Scandinaves ; de là le mot *Dryade* (*dry*, trois). Mais le nom qui a surtout été conservé est *Druidesse*, féminin de *Druide*.

D'où vient-il ?

Fabre d'Olivet dit (*Etat social de l'homme*, t. I, p. 165) :

« Le mot *Drud* signifie l'enseignement radical, le principe de la science. Il vient du mot *rad* ou *rud* (mots qui ont fait irradier et radiation), qui veut dire une racine. De là le latin *radix*, l'anglais *root*, le gallois *grêdham*, etc. »

Chez les Irlandais, il est quelquefois question de *Druidesses* appelées *ban-druí*, et plus souvent de *ban-filé*, qui, comme les *filé*, étaient à la fois devineresses et poétesses.

Or *ban* signifie Mère. Ce mot *ban-druí* voudrait donc dire *Mère-Enseignante*.

Dans la mythologie, on résumera cet enseignement en quelques mots, on dira que la parole des femmes éclairées était l'*oracle des voyantes*. On nous parle de l'enseignement des *Prêtresses* qui était oral, et on nous dira aussi que, si elles ont laissé des écrits, ils ont été détruits.

Mais ce qui est certain, c'est qu'elles ont laissé une tradition qui s'est perpétuée de Mère en fille, et c'est cela qui est le fond même de l'éducation.

Dans l'île de Trinacrie, qui serait l'Angleterre, les compagnes de Minerve sont appelées *Etairoi*. « Nom encore en usage en Flandre », dit de Grave (t. II, p. 163).

C'est de ce nom qu'on a fait hétaire (prêtresse).

### *Education*

A l'époque reculée où l'homme n'avait encore pour mœurs que ses instincts, on avait remarqué combien sa nature le portait à l'opposition, à la contradiction, à la domination.

C'est pour enrayer ses mauvais instincts que les Mères insti-

tuèrent une discipline élémentaire (1) qui est toujours restée depuis dans la société, et qu'on désigne encore par les mots « éducation », « convenance », « savoir-vivre », « manières comme il faut ».

C'est cette *retenue* des mauvais instincts qui fut d'abord la Religion. La connaissance que l'on avait des lois qui régissent la nature humaine avait fait comprendre que l'homme doit être *discipliné*, « apprivoisé », pourrait-on dire, afin de pouvoir vivre dans la société des femmes, des enfants et même des autres hommes.

On institua donc une règle de vie commune, dont l'homme comprenait la nécessité, car il s'y soumettait volontairement. C'est dans cette vie calme et bien organisée qu'on élevait son esprit vers la pensée abstraite et qu'on lui donnait les moyens de vaincre les sens dont on sut bientôt que l'usage abusif mène à la folie.

Dans cette société idéale, l'homme ne s'appartenait pas à lui-même, il était à la vie familiale qui devint la vie sociale, et c'est cela qu'on exprime par le mot civilisé (*civis*, citoyen, à Rome, était l'homme affilié à la communauté).

Toutes les communes, toutes les républiques furent primitivement des associations de vie et de travail, sous les auspices d'une Déesse nationale. Et ces républiques ont été puissantes tant qu'un même lien unissait les citoyens entre eux comme des frères, et les unissait avec la Déesse comme avec une Mère.

La dissolution des Etats, c'est-à-dire le désordre, commença quand certains hommes, troublés par le mauvais esprit qui engendre l'orgueil, voulurent mettre leur personnalité au-dessus des autres, s'affranchir des lois établies et dominer les faibles. Cette révolte fut le commencement de l'erreur sociale, c'est-à-dire de l'injustice.

L'éducation était encore donnée chez les Gaulois par les grandes prêtresses et prophétesses que les Romains trouvèrent dans la Gaule et dans la Germanie lorsqu'ils allèrent combattre les guerriers de Vercingétorix et d'Arminius.

Dion parle de Gama, vierge voyante des Marcomans ; Strabon, des prophétesses chez les Cimbres ; il dit des Gauloises qu'elles sont « fécondes et bonnes éducatrices ».

(1) De disciple, *discipulus*, latin, de *discere*, s'instruire.

*La science astronomique*

« On prétend, dit Diodore de Sicile, que c'est du peuple des Atlantes qu'est descendue la race des dieux. » Et il ajoute :

« L'empire d'Uranie s'étendit presque par toute la terre, mais surtout à l'occident et au nord. » C'est que, en effet, pendant cette première époque de l'histoire celtique, toutes les lois de la cosmologie et de la biologie furent trouvées.

C'est la Déesse Coronis, celle qui donna son nom au Cornouailles, qui découvrit la périodicité des éclipses de lune.

Il est curieux de connaître le procédé employé par elle pour trouver les conditions d'un phénomène qui a toujours semblé merveilleux.

Dans le Cornouailles était le fameux *circle of stone* de Biscawen, qui se compose de 19 pierres druidiques. Ce cromlech servait à mesurer les mouvements luni-solaires, au moyen d'une aiguille qui avançait d'une pierre chaque année : de là le mot *Meten* (mesurer).

(Le *Meten* celtique a fait *Mathein* en grec, mot qui signifie mesurer astronomiquement, d'où Mathèse et Mathématique.)

La dix-neuvième et dernière année était célébrée par des fêtes, ou, comme disaient les Saxons, par des *Guildes*, et, comme ce dernier mot signifie aussi *doré*, la période de 19 ans fut appelée nombre d'or.

Voici maintenant ce que la mythologie des Grecs en a fait. Elle nous dit ceci :

« Les Grecs connaissaient à l'Occident une île des Hyperboréens ; cette terre merveilleuse était située, d'après les auteurs anciens, dans l'Océan, en face de la Celtide, et, par conséquent, dit Malte-Brun, répondait à la Grande-Bretagne. Dans cette île, Apollon descend tous les 19 ans, durant lesquels les astres achèvent leur révolution ; la lune s'y montre à peu de distance de la terre, de sorte qu'on distingue des montagnes sur son disque. Selon d'autres, le dieu a dans ce même pays un monument formé de grosses pierres, et les Celtes racontent que l'ambre que les Hyperboréens y recueillent, ce sont les larmes que le dieu verse en pleurant son fils Esculape qu'il avait eu de Coronis. » (Cailleux, *Origine celtique*, p. 175.)

Du temps des rhéteurs et des faux savants, époque d'orgueil pendant laquelle on masculinisa tous les noms de femmes, du

mot *meten* (mesurer) on fit le nom d'un astronome, Méton, lequel aurait découvert la périodicité des éclipses de lune, qui fut appelée par eux *le cycle de Méton*.

Et voilà comment on a fait l'histoire.

Tout le monde sait qu'à l'aide du *cycle de Méton*, qui reproduit les mêmes éclipses dans une période de 19 ans, un enfant peut retrouver celles des temps passés et déterminer le jour où elles ont eu lieu.

Les astronomes modernes n'ont donc pas eu beaucoup de peine à trouver — ou plutôt à retrouver — la périodicité des éclipses, puisqu'elle était connue dans les temps reculés.

### *La science biologique*

L'archéologie celtique a conservé des dessins qui servaient à démontrer les lois les plus cachées de la Nature. C'est ainsi que l'histoire du grand sympathique, qui nous révèle la polarité inverse des sexes, base de toute la physiologie, était bien connue des anciennes Déesses.

Un dessin gravé sur une pierre antique nous montre l'influx nerveux qui monte dans un sexe et descend dans l'autre :  $\vee$  influx qui monte ;  $\wedge$  influx qui descend. De plus, deux signes représentant les sexes  $\vee\wedge\vee\wedge$ , origine des triangles dont on fait usage dans les sociétés secrètes.

Dans le même dessin se trouve une femme tenant un triangle au-dessus d'un disque.

Le disque O représente le sexe féminin. Le triangle symbolise la polarité féminine.

Un autre dessin indique les phases lunaires de manière à faire connaître les dates de fécondation qui déterminent le sexe de l'enfant.

Tout ce symbolisme a besoin d'être expliqué.

Chez les Celtes de cette époque lointaine, les astres servent à mesurer le temps, mais ils sont liés à un symbolisme sexuel qui prouve que c'est la Déesse qui en a, la première, établi les lois. Ainsi, le signe O, qui désigne le sexe féminin, représente un *anneau*, et, en même temps, comme il indique le temps de la révolution de la terre autour du soleil, de *anneau* on a fait *année*. Sur la tête, il représente la couronne (*croone*), c'est-à-dire la souveraineté, mais cette souveraineté est déterminée par la spiri-

tualité que la polarité féminine détermine. C'est pourquoi cette couronne — ou cet anneau — sera représentée par le nimbe des saintes, qui est un anneau mis au-dessus de la tête.

Le second astre monitoire qui détermine une durée de temps, c'est la lune, représentant la période menstruelle de 28 jours.

Le mois lunaire se divise en quatre phases distinctes, ce qui a donné l'idée de la semaine de sept jours. Nous avons expliqué ailleurs que c'est l'influence de la lune sur la végétation qui crée la différenciation sexuelle, suivant que la plante commence son évolution physiologique dans la période qui précède et suit la pleine lune (14 jours), ou dans la période qui précède et suit la nouvelle lune (14 jours).

« Des jardiniers bien instruits, dit de Grave, ne manquent pas de faire attention aux phases de la lune pour différents genres de culture. On peut juger déjà de l'extrême vénération que les anciens portaient à l'agriculture. On ne se contentait pas de mettre cet art au premier rang des devoirs et des travaux de l'homme, on lui consacrait la moitié des jours ouvrables de la semaine. »

La lune n'était donc pas seulement la « belle silencieuse » des poètes, c'était un astre monitoire de la révolution du temps.

Les Grecs appellent la lune *manè* ou *mènè*. Mais ils sont d'un masculinisme si exagéré qu'ils ne veulent même pas laisser à la Femme le mérite d'avoir trouvé l'explication des périodes menstruelles. Ainsi, Virgile, qui est de leur école, dit :

« C'est le PÈRE lui-même qui a averti sur ce que la menstrue lunaire enseigne. » (De *mane* vient *maenen*, *monere*, avertir.)

C'est de *maene* que vient le mot *maend* (mois), et c'est dans la même origine que nous trouvons le terme même de mythologie.

Autre exagération : les Arcadiens se vantaient d'être plus anciens que la lune, ce qui veut dire que la science qui s'occupe de la lune.

### *Minerve Bélisama*

Ces premières institutrices n'enseignaient pas seulement l'astronomie, la physique et la biologie, elles avaient acquis la connaissance des propriétés des plantes et en avaient fait la base

de l'art de guérir, premier mot des sciences médicales. Et c'est pour cela que Minerve est surnommée Bélisama, quelquefois aussi Hygie ou Hygiea. Ceacht est la Déesse de la médecine chez les Irlandais. Telles sont les institutrices philanthropes qui ont été nommées *Helisiens*, *Heilige* (médecin).

Nous comprenons maintenant combien les femmes qui savaient tant de choses devaient avoir de prestige dans ce monde primitif.

Nous disions plus haut qu'on a rapproché le nom de Minerve de celui des Muses et du mont Parnasse. Nous venons d'expliquer l'origine du mot Parnasse, il nous reste à expliquer celle du mot Muse.

Dans le pays des Atlantes qu'on appela les *Champs Elysées*, le séjour des Muses (les savantes) s'appelait Hélicon. Le pays, Hel-land, avait donné son nom au fleuve qui le traversait; on l'appelait *Helium*, pris symboliquement pour le soleil, parce qu'il arrosait la *maison sainte*, le *ciel* appelé Hemel. « Junon et Minerve étaient surnommées *hélotes*, qui veut dire surveillantes du Hel », dit de Grave (t. II, p. 92).

Helléniste vient de Helium, qui veut dire Hel-Land. Hel ou Hal a toujours servi à désigner un paradis (Wal-Halla, devenu Waux-Hal, jardin délicieux).

Nous avons déjà dit que c'est le fleuve appelé d'abord Helium qui finit par s'appeler du nom même des Déeses qui vivaient sur ses bords, les Muses, et c'est ainsi que dans la géographie ancienne la Meuse s'appelle Mosa.

## LES SUCCURSALES

### *La Thrace*

Nous avons donc trouvé le centre où s'est élaborée la science antique. Il nous reste maintenant à chercher la façon dont elle s'est propagée dans le monde ancien.

Nous trouvons d'abord qu'elle a trois succursales : l'une en Phénicie, une autre dans la Thrace, et la troisième en Etrurie.

\* \* \*

Attique et Atlante sont une même dénomination.

Les Hellènes, enfants du Hélium, ont transporté en Grèce les usages de leur nation et leurs dénominations.

« Delphes a été fondée au pied du Mont Parnasse par les Hyperboréens », dit de Grave.

La fondation de l'oracle de Delphes marque une époque très remarquable dans les fastes de la Grèce, c'est l'ère de la civilisation de ce pays.

« On donna à l'endroit où l'on construisit la ville de Delphes le nom d'OMPHALOS (nombril) ; on y érigea un temple dans lequel on plaça un monument de pierre blanche figurant un nombril, auquel fut attaché un ruban, en forme de cordon ombilical, et on sculpta sur la pierre l'image de deux aigles. » (De Grave, T. I, p. 92.)

Voilà du symbolisme facile à expliquer.

Le gouvernement maternel est représenté par le cordon ombilical qui attache l'enfant à sa mère ; et les deux enfants, représentés par les deux aigles, montrent que la mère enfante des fils et des filles qui doivent vivre en paix sous l'égide maternelle.

Comme *Helf*, dans les langues du Nord, signifie moitié, on s'est figuré que *d'Helf* (ou Delphes) voulait dire milieu (milieu de la Terre) ; c'est une erreur. Cela signifie égalité des sexes devant la mère, et cela répond, évidemment, à une prétention de domination masculine ; les Grecs donnant partout à l'homme le rôle de la femme, on a sans doute voulu lui rappeler qu'il n'est que la moitié de l'humanité. Delphes devint le siège de la religion, le centre des sciences et l'académie de la Grèce.

La ville de Delphes fut, plus tard, appelée Pytho (de *Put* qui signifie puits ou caverne), d'où les noms de Pythie, pythonisse (écrits comme ils doivent l'être, *Puthie*, *puthonisse*, qui dérivent du verbe *putten* (puiser), d'où cette expression : *un puits de science*).

Les Mystères de Samothrace furent apportés du Nord ; Pausanias appelle cette ville « une colonie de réfugiés ». (De *samen*, ensemble, et *trechein*, ce qui veut dire voyager, émigrer, se réfugier.)

Eleusis vient de El-hus, qui est synonyme de Hem-el (ciel maison sainte), quoique écrit autrement.

On sait que les Galates portèrent leur divinité Gala-thée dans la partie centrale de l'Asie Mineure.

### *Phénicie*

« Les Phéniciens, dit de Grave (T. I, p. 109), sont originaires de la côte septentrionale de la Gaule. Il existait, dans ces endroits, des peuples de ce nom du temps de César, ce sont les Veneti de la Gaule. »

Strabon nous donne les premières idées de cette origine en disant que les Vénitiens de l'Adriatique étaient une colonie des Vénètes gaulois. Vénitien et Phénicien sont des termes équivalents, le *ph* grec remplace notre lettre V.

Il y a plus : on sait que le mot Phénicie vient du mot *Phénix*. Or, si nous écrivons ce mot avec un V au lieu du *ph*, nous avons *Venix*, dont les Latins ont fait Vénus. Et les Vénètes sont les disciples de Vénus.

Les noms de villes phéniciennes se retrouvent également dans le nord de l'Europe.

On y trouve les Sidoniens-Atlantes, qui auraient fondé la ville de Sidon. On les appelle aussi *Sithoniens*. Par le mot *Sithoniens* on doit entendre les colons de Sithium, dans la Mœrinie gauloise. « La patrie des Saxons portait le nom de *Morinie*, mot que plusieurs écrivent *Moeres*. » (De Grave, T. III, p. 219.)

Les Sithoniens sont les Morisènes, qui s'écrit Morigènes. Morigène signifie aussi *né des Mœres*, c'est le même mot que *Mœrinie*. Sa signification n'est pas douteuse, c'est le pays où règnent les Déeses-Mères (Mœres).

Quelques-uns, pour cacher cette origine, ont fait venir Morinie de *mor* (mer), disant que, autrefois, *mor*, devenu *mar*, est devenu finalement *meer*. Et alors Morin veut dire marin et non *Mœrinie* (de Mère ou maternel). Et, pour soutenir cette origine, on nous dit que les Suèves vénéraient Isis sous la forme d'un bateau et que Suève vient de *swenen* (voguer). Mais tout cela ne prouve-t-il pas que les relations qui s'étaient établies entre le centre primitif de la culture et les diverses succursales se faisaient par mer ? Il y a longtemps que l'on sait que les Phéniciens étaient de hardis navigateurs,

Parmi les villes sacrées de l'Assyrie, nous trouvons Isthā-Kar. « Ce nom devrait être écrit *Ysdham-Khaîr*, c'est-à-dire ville divine », dit Fabre d'Olivet, parce que, dans l'ancienne langue des Celtes, *Is* est le nom de la Divinité. Exemple : *Is-ra-el* (El est un article qui se met après le nom).

Du reste, Fabre d'Olivet ajoute : « Dans l'ancien idiome des Iraniens, *Isdham* signifie Dieu ou Génie, comme il le signifie encore en hongrois. »

Ajoutons que le mot *Kar*, qui complète le nom, signifie chez les Celtes *demeure, maison*.

### *Etrurie*

Celles que nous avons appelées *les premières institutrices* sont désignées chez les Latins par le mot *Dryades*, mot qui signifie dans la mythologie *Nymphes des forêts*. Les Germains les appellent *les Dames des forêts et des eaux*. On disait aussi *Hamadryades*. Mais on ajoute que Dryade vient de *Drud*, et nous avons vu que *drud* sert à désigner l'enseignement des sciences. Voici comment Dottin l'explique (*Ant. Celt.*, p. 364). « Il est probable, dit-il, que le *dratis drasidæ dryaridæ* d'Ammien Marcellin repose sur une mauvaise lecture, ou est la traduction d'une étymologie populaire. Pour les copistes de Lucain et les historiens de l'*Histoire d'Auguste*, l'étymologie grecque de *druide* est si bien passée dans le domaine public que les druides et les druidesses sont devenus des *dryades, driadæ, dryadæ*. »

Voilà une explication qui met *après* ce qui est *avant* et fait venir les dryades des druides, alors que ce sont les druides qui ont remplacé les dryades. Nous n'avons pas à nous en étonner, c'est ainsi qu'on a écrit l'histoire.

Je cite encore de Grave, qui dit (T. I, p. 87) :

« Les savants élyséens, en propageant leur sublime doctrine, se sont affilié tous les grands peuples de la Terre, partout ils ont laissé des traces de leur science qui, souvent, nous serviront d'éclaircissement dans des points difficiles ».

Et ailleurs (p. 84), le même auteur dit ceci :

« Originairement, les savants étrangers sont tous frères des druides. Les brahmanes, les mages de Perse, les prêtres kaldéens, les pontifes d'Egypte, les philosophes grecs, les druides, ont tous une patrie commune ; et cette patrie, c'est la Répu-

blique Elyséenne ou des Atlantes, qu'on peut regarder, sous ce rapport, comme une OFFICINA GENTIUM. C'est de cette région que sont partis les savants philanthropes qui ont civilisé et endoctriné les nations : les brahmanes conviennent eux-mêmes qu'ils sont étrangers aux Indes. Le Zend-Avesta suppose la patrie primitive des prêtres chaldéens au 50<sup>e</sup> degré de latitude, où la nuit la plus longue est le double du jour le plus court. Les mots brahmanes et mages expriment dans la langue néerlandaise (flamande) la véritable profession de ces savants; brachman signifie *Gymno-Sophiste*, savant d'école et Mage *naturaliste* ou scrutateur de la nature divine et humaine. »

*Opinion de Bailly  
sur la science primitive*

De Grave dit (T. I, p. 30) : « Bailly, en fouillant dans les plus vieilles archives de l'astronomie, était parvenu à découvrir des vérités importantes, mais dont sa grande prévention en faveur de l'Asie l'a empêché de faire usage. Il s'était d'abord bien pénétré de l'idée que toutes les anciennes sciences sont découlées d'une source *unique*, et qu'elles appartiennent à un seul et même peuple. En parcourant le monde ancien, Bailly ne reconnaissait le peuple, auteur des sciences, dans aucune nation connue de l'antiquité. Tous les peuples qui avaient joui d'une grande réputation, tels que les Chaldéens, les Perses, les Egyptiens, ne furent, selon lui, que les dépositaires des débris de ces sciences. Le peuple auquel il fallait les rapporter était inconnu ; son nom avait disparu, mais il restait des traces vagues de son antique existence.

« L'auteur avait trouvé, et en cela sa découverte était juste, que ce peuple devait avoir demeuré vers le 50<sup>e</sup> degré de latitude boréale.

« Pour pouvoir déterminer le nom de ce peuple, l'auteur parcourt la liste des anciennes nations dont l'histoire fait mention avec quelque intérêt. Il y rencontre les Atlantes, dont Platon et Diodore de Sicile parlent si avantageusement. Il s'attache à ce peuple, et, en cela, il a encore raison. On connaît ses lettres sur l'Atlantide adressées à Voltaire, et le succès de cet ouvrage.

« Aristote, le même qui range les druides parmi les savants des grandes nations, est le premier qui rapporte la grandeur de la

circonférence de la Terre ; il la fixe à 400.000 stades, sans nommer les mathématiciens qui en étaient les auteurs.

« Bailly, après des recherches multipliées, est forcé de convenir qu'il ne reconnaît aucune nation en Asie ni en Afrique, à laquelle il puisse attribuer la découverte de cette mesure. Cependant, il parvint par des combinaisons bien méditées à établir deux points essentiels : le premier, que les 400.000 stades d'Aristote font le nombre 72.000.000 de coudées ; l'autre, que cette mesure répond au climat du 50<sup>e</sup> degré de latitude.

« Cette latitude, comme l'on sait, est celle de la Belgique.

« Rapprochons les 72.000.000 de coudées de la mesure de ce pays et nous aurons précisément le calcul d'Aristote.

« Le degré de latitude est évalué à 20 lieues belgiques ; 360 degrés multipliés par 20 donnent 7.200 lieues ; la lieue commune belge contient 15.000 pieds, et par suite 10.000 coudées ; le résultat de cette opération nous donne exactement la quantité de 72.000.000 de coudées. »

Ce renseignement, déjà probant, devait être complété par de Grave, d'une façon magistrale, par l'étude de l'origine des langues. Voici ce qu'il dit à ce sujet (T. I, p. 74) :

« Il y a quelque temps que les lexicographes ont aperçu une analogie frappante entre la langue grecque et la langue belge. Otho Reisius en a pris occasion de publier un livre sous le titre de *Belga Græcisans*, dans lequel il donne une liste immense de mots communs aux deux langues ; il démontre que le même esprit règne dans les règles de leur grammaire et de leur syntaxe ; mais l'auteur a omis un très grand nombre de mots, surtout de ceux qui ont trait à la mythologie ; or, comme nous serons enfin convaincus que la langue belge est la langue mère, le titre de *Græcus Belgisans* aurait mieux convenu à l'ouvrage.

« La langue des dieux, c'est la langue néerlandaise, où aucun livre ni grec ni latin n'a jamais atteint ; c'est là qu'il faut chercher l'origine des peuples et des langues de l'Europe et, en partie, le culte que ces peuples ont rendu à la Divinité, ses mœurs, ses lois et sa noblesse. »

C'est dans la langue belge que sont pris le nom du pays, le nom des dieux des Atlantes et celui de tous les sujets de la

mythologie (1). Mais la mythologie est embrouillée comme tous les systèmes de mensonge. Déjà, du temps de Platon, on n'y comprenait plus rien parce qu'on ignorait la science qu'elle parodiait.

### *Mediomatrici*

Nous venons de voir qu'on a beaucoup cherché dans quelle région de la Terre se trouvait le pays fortuné appelé les *Champs Elysées*.

Nous avons à ce sujet un document qui nous donne une certitude : ce sont les cartes de géographie qui nous montrent la Gaule du temps de César.

A l'endroit indiqué par les auteurs que nous venons de citer, c'est-à-dire à l'est de la Gaule-Belgique, nous trouvons une région appelée encore, du temps de César, *MEDIOMATRICI*. C'est évidemment là qu'était le centre du monde spirituel quand la religion des grandes Déeses celtiques régnait sur la Terre tout entière.

Cette région forme aujourd'hui trois départements : la Moselle, la Meuse, le Bas-Rhin.

La ville centrale de cette région était appelée *Divodurum*, nom qui signifie *tente des Déeses*, ou *forteresse des Déeses*. Cette ville est devenue Metz.

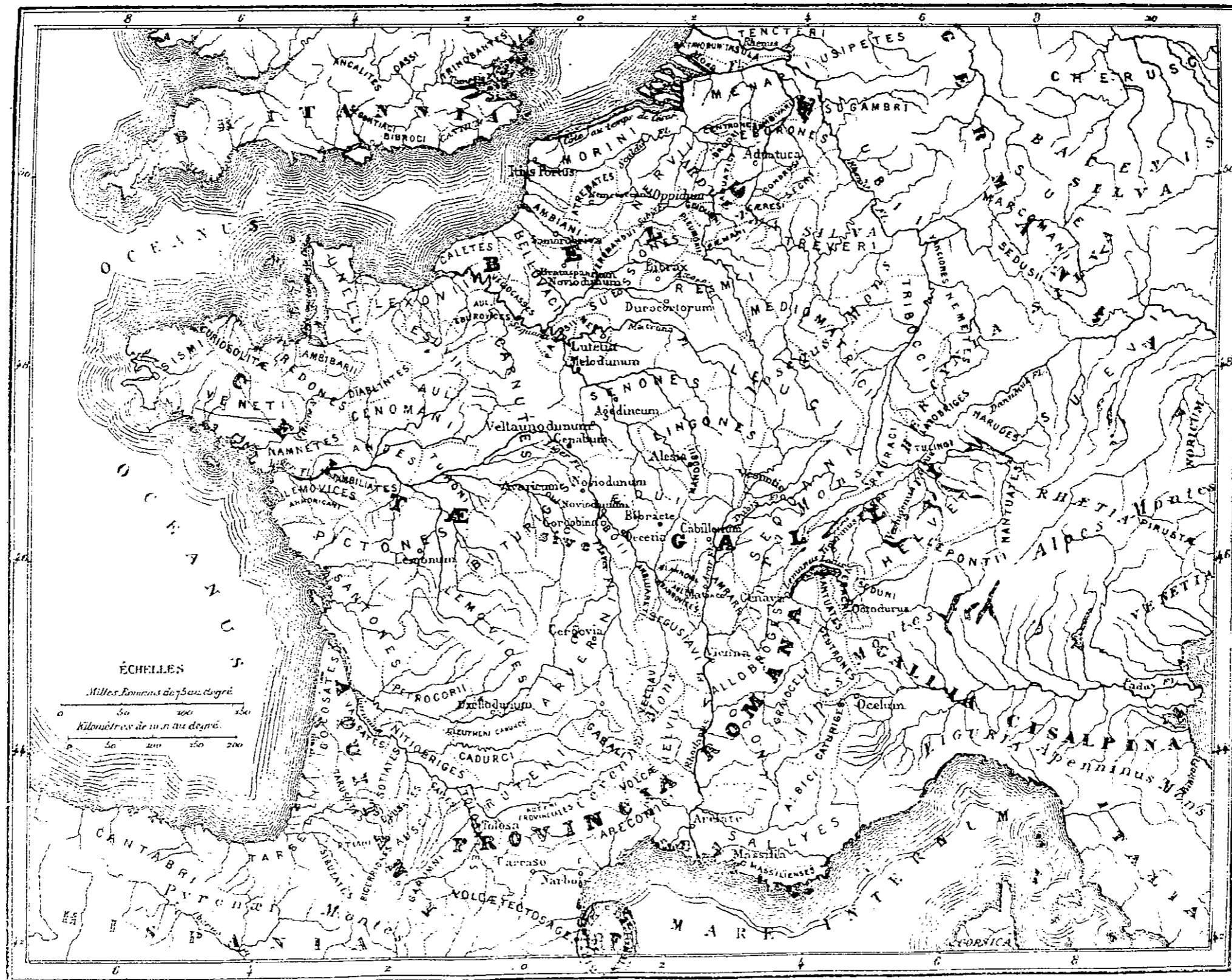
Nous ne savons, de ce centre de la vie spirituelle d'une époque qui fut grande et belle, que ce que la mythologie nous a conservé.

Cependant, dans les *Antiquités Celtiques* de Dottin, nous trouvons un nom : Nantosuela. Il dit ceci (p. 321) : « Sur un des autels de Sarrebourg (Médiomatrice), étudié par Salomon Reinach (2), est figuré un personnage debout, vêtu d'une tunique, tenant de la main gauche un maillet à longue hampe et de la main droite un vase. A sa droite est une femme de même grandeur, complètement drapée, tenant de la main gauche levée une longue hampe surmontée d'une espèce d'édicule et abaissant la main droite, qui tient une *patère*, vers un autel. Une

(1) Il existe en Belgique deux anciennes langues encore parlées par le peuple : le flamand et le wallon. Toutes les deux ont leur racine dans l'ancienne langue celtique.

(2) *Revue Celtique*, T. XVIII, pp. 253 à 266, avec figure.

# LA GAULE AU TEMPS DE CÉSAR



Carte de la Gaule du temps de César sur laquelle se trouve encore indiquée la région qui fut, d'abord, appelée les Champs Elyssés, puis ensuite MÉDIOMATRICI. Cette région se trouve à l'endroit occupé actuellement par trois départements : la Meuse, la Moselle et le Bas-Rhin.



inscription placée au-dessus du bas-relief nous apprend que l'homme s'appelle Sucellos et sa parèdre Nantosuela » (1).

Dans le vocabulaire de géographie comparée, publié à la suite des Commentaires de César, nous lisons :

*Mediomatrici*, peuple de la Belgique, au sud des Trévires, aujourd'hui partie de la Lorraine et de l'Alsace. Départements de la Moselle, de la Meuse et du Bas-Rhin.

*Mosa*, fleuve qui traversait la Belgique (Meuse). Si *Mosa* signifie Muse, Moselle n'est-elle pas le nom d'une petite Muse ? Et nous voilà bien près de Da-moiselle, qui fut un titre de noblesse.

Comme la femme est plus petite que l'homme, on se moque de sa petitesse et on l'appelle *Maus* (souris), au lieu de l'appeler *Muse*.

*Sequana*, fleuve servant de limite entre la Belgique et la Celtique ; aujourd'hui la *Seine*.

*Arduenna Silva*, forêt de la Belgique s'étendant du pays des Nerviens aux bords du Rhin. Aujourd'hui forêt des Ardennes.

*Matrona*, affluent de la Seine servant de limite entre la Celtique et la Belgique. Aujourd'hui la Marne.

*Lutetia*, Ile de Notre-Dame. Ajoutons que Liège s'appelait *Lüttich* et que c'est de ce nom qu'on a fait *Lutèce*.

*Paemani*, peuple de la Belgique, client de Trévires ; aujourd'hui province de Namur ; pays de *Famenne* (Fée, qui en latin a fait *Fæmina*).

### *La République des Atlantes*

On voit par le récit de Platon sur l'Atlantide que le gouvernement des Atlantes était fédératif. Il était partagé en dix *Matrices* dont chaque Déesse-Mère régnait sur ses propres sujets, et selon ses lois.

C'était une société de *souveraines*, qui a servi de modèle à celle des Amphictyons en Grèce.

De Grave dit (T. I, p. 51) : « L'Elysée était une République

(1) Voyez A. GRENIER, *Habitations gauloises et Villas latines dans la cité des Médiomatrices*, pp. 25-43. M. Grenier pense que Nantosuela tient à la main une réduction d'une hutte que d'autres prennent pour une cassolette à encens.

fédérative dont les chefs s'assemblaient à des temps donnés, pour délibérer sur les affaires de la généralité. »

Quels étaient ces *chefs* ?

On en met trois dans les Champs Elysées : Minos, Eaque et Rhadamante.

\* \* \*

Nous avons vu que Minos, comme Ménès ou Mena, est le nom donné partout au premier souverain, à la première autorité, qui est maternelle. Mannas est le titre symbolique des premiers fondateurs des empires. Mannas, c'est la Mère (1).

Minos, que les Grecs ont mis pour Manas, tient un sceptre d'or, symbole d'une administration douce et équitable.

Chez les Boréens, nous retrouvons ce nom dans Minnur ou Minner. (Les changements de voyelles sont fréquents chez les Scandinaves.)

Tous les neuf ans, ce Minos du Nord rendait des oracles. C'était les *Jugements du Nord* (les neuvaines), que l'on célébrait en Suède avec grande solennité.

Homère nous dit que Minos rendait des oracles tous les neuf ans.

Ce chiffre *neuf* a pour but de rappeler les neuf mois de la gestation. Tout le symbolisme primitif est maternel. On nous dira aussi que *Manou* est une intelligence législative qui préside sur la Terre d'un déluge à l'autre, c'est-à-dire d'un cataclysme social à l'autre. Rejetée par les masculinistes, on est obligé de la rappeler quand le désordre va trop loin. Alors elle rapporte une constitution providentielle qui remet la vie humaine dans la bonne voie.

\* \* \*

Le nom de Rhadamante vient de Radaman, qui signifie « un Juge Royal ».

*Rad* signifie un sénateur, un juge, comme red, dont on fait red-ligio (religion).

Homère donne à Rhadamante le surnom de *roux* ou *blond* : *Flavus Rhadamantus*, dit la version latine.

(1) On lui a fait un masculin Menos, puis Man (homme).

Les celtisants s'appuient sur ce texte pour montrer que c'est bien d'une personnalité du Nord qu'il s'agit.

On a décomposé le nom de Rhada-manto, et montré que Manto fut une grande prophétesse et une des fondatrices de l'oracle de Delphes.

N'y aurait-il pas un rapprochement à faire de ce nom, Manto, avec le nom trouvé sur un bas-relief dans la Médiomatrice, Nanto-suela ?

De Rhada-Manto, les Grecs et les Latins feront Rhada-Mantus.

\* \* \*

On ne sait pas d'où vient le nom d'Eaque, mais ce que nous savons, c'est que ses descendants sont les *Eacides*, parmi lesquels se trouvent Télamon, Pélée, Achille, Néoptolème, etc.

C'étaient des femmes bien vivantes qui étaient les juges suprêmes. On les a longtemps appelées les *anciennes*, parce que ces fonctions étaient remplies par les aïeules, les Mères, les Matrones ; et c'est pour cela que l'homme méchant a toujours continué à craindre la femme âgée, celle qui connaît la vie — et le connaît —, c'est-à-dire le juge.

Ceux d'entre les hommes qui avaient passé leur vie dans la Justice et agi selon la loi morale étaient reçus dans les îles fortunées, les prairies bienheureuses du pays des Déesses, où ils vivaient dans la félicité. Les méchants et les impies étaient relégués au Tartare, au pays des hommes.

### *Les Amphictyons*

C'est à Cérédven (Cérès) que l'on doit les codes qui ont été le fondement de la civilisation européenne. C'est pour cela, évidemment, que, parmi les appellations diverses données à la Déesse, nous trouvons qu'en Grèce et à Rome on a toujours continué à l'appeler *Thesmophore*, c'est-à-dire *Cérès Législatrice*.

Elle fonda le Conseil des Amphictyons, admirable institution élevée au-dessus des peuples et des rois, pour les juger également.

En Grèce, ce Conseil s'assemblait deux fois l'an, au printemps et à l'automne, dans le Temple de Cérès, aux Thermopyles, près de l'embouchure du fleuve Asope.

Les décrets de ce tribunal devaient être soumis à la suprême Déesse-Mère avant d'avoir force de loi, et ce n'est qu'après avoir été approuvés et signés par Elle qu'ils étaient gravés sur des colonnes et considérés comme authentiques.

Deux étymologies sont données du mot Amphictyon. Dans l'une, on nous dit que ce mot est composé de deux mots grecs, ἀμφι et χθων, et signifie proprement ce qui fait une contrée de plusieurs contrées et un peuple de plusieurs peuples.

— L'autre dit que le mot vient de *amphi*, *circa* (près), et de *trion* (ce qui est formé de sept étoiles). Ce sont les sept *lumières* nécessaires pour former le Conseil. Nous les retrouverons dans la fondation des Mystères.

Ceux qui en font partie sont les Eumolpides, c'est-à-dire les *parfaits*.

Quand les Grecs supprimeront les femmes et mettront l'homme partout, ils diront que la fondation de ce tribunal remonte à Orphée, qui résidait sur le Mont Sacré.

Henri Martin, qui continue la tradition masculiniste, nous dira que les Gaulois étaient partagés en nations (*matries*), en cantons et en tribus. Puis il ajoutera que chaque nation élisait un *chef civil* et un chef militaire.

Or le chef civil, c'est la Déesse-Mère, elle existait encore lors de l'invasion romaine ; le chef militaire, c'est l'homme qu'elle choisissait pour en faire l'exécuteur de ses ordres.

« Les Gaulois, suivant la tradition conservée dans le pays de Galles, disaient que, *selon l'ordre et le droit primitif*, une nation (*matrie*) est au-dessus d'un chef. »

Donc, l'autorité maternelle est au-dessus de l'autorité du chef militaire. *Et la vieille loi des Celtes d'Irlande, frères des Gaulois de France, dit qu'un roi injuste et un chef qui ne remplit pas ses devoirs peuvent être dégradés.*

Donc, il existe une autorité supérieure à eux et qui les juge !...

Remarquons que, parmi les noms collectifs donnés aux femmes, on trouve, dans les langues scandinaves, le mot *Queen*, qui veut dire *Reine* et s'applique à la Femme en général. Changez le *q* de *queen* en *g* et vous arrivez à *gun*, d'où *gunè* qui signifie femme en grec. Il est donc bien vrai que de la langue celtique dérivent toutes les autres.

*Le Tartare*

La mythologie a gardé l'idée d'un enfer dans lequel sont précipités les méchants, et d'un jugement qui précède leur condamnation.

« L'enfer était l'endroit consacré au jugement et à la sépulture des morts », dira-t-on.

Mais il ne s'agit que de la mort morale, et c'est cette question qu'on a le plus cachée, altérée, dénaturée, l'homme pervers ne se reconnaissant jamais coupable d'aucun méfait.

Chez les Grecs et les Latins, le mâle inférieur, c'est-à-dire sexuel, c'est le Faune, le Satyre, qui n'a de l'homme que la moitié du corps, la partie inférieure est celle de l'animal.

On a donné à l'enfer des Atlantes le nom de Tartare, qui fut, plus tard, celui d'un peuple révolté contre la loi divine (féminine). Mais primitivement ce tribunal ne devait pas porter ce nom, qui a dû être employé très postérieurement à l'époque dont nous nous occupons. C'est la mythologie grecque qui a embrouillé les dates. Le titre qu'il porte, *Tartare*, prouve que c'était le peuple tartare qui était considéré comme hors la loi, c'est-à-dire vivant sans direction morale (1).

Pluton règne dans ce séjour ténébreux.

*Pluton* vient de la racine *Blota*, qui signifie *égorger des victimes*. C'est en anglais *Blood* (sang), meurtre. Dans les langues du Nord, on appelle encore *blottries* les statues de Pluton, considéré comme l'homme qui tue. Sa statue est teinte de sang humain.

Les Grecs donnèrent à ce dieu le surnom d'Adès, qui vient d'Odin. Les blottries sont encore appelées *Odin*.

Les Grecs dénaturèrent tout ce qui venait du Nord, en masculinisant les idées féminines des Celtes qu'ils ne comprenaient pas. Ainsi, Plutarque dit qu'*Adès*, c'est ce qui plaît aux hommes, mais il n'ajoute pas que c'est le meurtre.

Le mot Odin vient de *ad*, *aüd*, qui, dans les langues du Nord, fait *auda* ou *oda* (détruire, perdre), d'où *Æden*, roi des enfers et des ombres. *Æden* devient *Oden*, puis *Odin*.

(1) Tartare — ou Tatar — est le nom d'un peuple masculiniste qui renversa la Gynécocratie au nord de l'Asie et à l'est de l'Europe ; leurs descendants furent les Huns, les Avars, les Bulgares, les Magyars, les Finnois, les Mongols, les Turcs.

Ce mot descendit en Phénicie, où *ed*, *aüd*, devint Adès, qui signifie *perte*, mort (morale), mais non cessation de la vie, mort de l'âme dans le corps vivant ; autrement, comment expliquerait-on que Pluton est un dieu vivant qui agit comme les vivants ?

C'est de Odin que, plus tard, on fit Adonis et sans doute *Odieu* ; peut-être aussi *Odyssée* et la ville d'*Odinsée*.

Les fleuves qui coulent dans le « Tartare » sont des symboles. On y trouve :

L'*Achéron*, dont les ondes sont amères comme la douleur, c'est le péché (*picros*, amer) ; son nom annonce l'angoisse et les lamentations. Il est fils de la Terre (symbole de ce qui est bas) ; il fut précipité dans les Enfers parce qu'il avait servi à *étancher la soif des Titans*.

Le symbole est transparent.

C'est ensuite le *Cocyste*, un marais formé des larmes que les méchants font couler.

Le *Phlégéon*, qui roule des ondes de feu (les passions).

Le *Styx*, où coule l'eau du silence et de la mort (mort de l'âme, obscurité de l'Esprit).

Et le *Léthé*, où l'on puise l'eau de l'oubli (perte de la mémoire, oubli de la science).

Ces noms des fleuves qui coulent dans le Tartare ne sont pas grecs, ils viennent du Nord et se sont altérés en s'acclimatant en Grèce.

*Achéron* vient de *gondt*, qui signifie *fond* ; l'a privatif en a fait *agondt* (sans fond), d'où est venu *a-chéron*. Le g ou le k sont deux articulations gutturales ; pour adoucir le mot *agondt*, les Grecs n'ont fait que substituer une articulation à une autre, et ils ont fait *akondt*, puis, en donnant plus de valeur au *scheva* ou à l'e muet qui dans la prononciation suit la consonne k, ils ont fait *a-keron*, et nous qui représentons les k par ch, nous écrivons *achéron*.

Le *Léthé* vient de *Lata* ou *Leta*, qui signifie oublier, abandonner (laisser).

Le *Cocyste* vient de la racine *Kota*, qui désigne une source bouillonnante.

Le *Styx* vient de *Stegg* ou *Stigg*, qui signifie une chose déplaisante, désagréable. (D'après Rudberk.)

*Phlégéon* vient de *flaga* ou *flogeld* — météore igné — et *thon*, fleuve. *Flogeldthon* veut dire fleuve de feu (passion).

Le lac Averno, dont Virgile fait un antre dont l'entrée est

facile et la sortie si rare parce qu'il représente la mort, est le symbole de la voie descendante de la sexualité mâle ; il prend son nom de *aa* qui signifie *eau* et de *werna* qui signifie renfermer.

### *Le tribut des hommes*

La barque de Charon, qui conduit au Tartare, est encore un symbole. Cette barque s'appelait dans le Nord *barin* ou *baar* (et *baren* signifie la *bière*, le cercueil).

Les morts (les hommes) sont représentés avec une obole dans la bouche, destinée à payer *Charon*. Cette obole, c'est le tribut que l'homme devait donner à la Femme pour être admis près d'elle, mais le plaisir de l'homme est lié à la mort de l'âme.

La femme est une *Cara* (chérie), d'où Caron ou Charon.

Pour être reçu dans le monde féminin, il fallait donner des garanties, c'est ce qui nous explique le certificat de bonne vie : *Je soussigné atteste qu'un tel a mené une vie juste, a eu de bonnes mœurs*. Cet usage est resté dans les coutumes du Nord, où un homme n'est admis dans la présence d'une femme que s'il donne des garanties de moralité, que l'usage moderne de la présentation résume encore.

Les hommes savaient qu'ils ne pourraient pas prétendre au séjour dans les Champs Elysées s'ils n'avaient pas une vie morale ; il fallait être pur et sans reproche pour vivre dans le Paradis des Femmes.

### *Cerbère*

Cerbère est le gardien de l'enfer. C'est un chien à trois têtes et à trois gueules, le cou hérissé de serpents.

C'est le traître, celui qui a trahi la Loi divine et les Mystères, quand il y en eut, et c'est parce qu'ils étaient fondés par trois Déeses qu'on donne à Cerbère trois têtes ; c'est le Satan qui espionne parce qu'on l'a chassé des assemblées où on enseignait la *science sacrée*.

Satan vient de *satur* (en latin *saturnus*). Il dérive de *saden*, — ensementer ; c'est le *semeur* : *sat*, *sact*, signifie semence, et *ur* temps et saison. Les Grecs donnèrent à Saturne le nom de *Chronos* (temps). Les *semeurs* sont nombreux. Hésiode donne à Cerbère 50 têtes.

Quoique la littérature grecque ait tout dénaturé, on y trouve des traces de l'ancienne histoire celtique. C'est ainsi qu'Aristophane, dans sa comédie des *Grenouilles*, nous montre un Bacchus qui désire se rendre aux enfers pour en retirer Eschyle et Euripide. Bacchus, ne connaissant pas le chemin de l'enfer, le demande à Hercule qui y avait été pour en retirer Cerbère. Hercule lui apprend qu'il y a de la Grèce en enfer *un long trajet de mer* (*longa navigatio*), qu'au bout de cette navigation on parvient à un grand lac qu'on passe dans une petite barque, conduite par un vieillard nommé Charon ; que c'est là qu'on trouve *les initiés*, dansant et chantant dans l'ivresse d'une joie pure et d'une vie heureuse, et un peu plus loin l'empire de Pluton.

## LES GRANDES DÉESSES

Quelques grandes femmes, supérieures aux autres, ont laissé dans l'histoire un nom immortel. Il en est qui jetèrent un tel éclat sur leur époque, que leur nom est resté dans la mémoire des peuples.

Nous trouvons dans l'histoire cachée des Celtes trois noms arrivés jusqu'à nous à travers des légendes fantastiques, mais l'obscurité la plus profonde règne sur les femmes réelles qui portèrent ces noms. Ce sont :

La Voluspa.

Ardui-Anaïta, surnommée Diana.

Et Vénus-Bélisama, surnommée Hémœra.

## LA VOLUSPA

*Auteur de l'Edda Islandorum*

Dans le Livre I<sup>er</sup> de l'*Ere de Vérité*, nous avons consacré quelques pages à la Voluspa. Nous pourrions y renvoyer le lecteur, mais, pour lui éviter ce dérangement, nous allons reproduire ici une partie de ce chapitre.

Nous connaissons la science primitive des Celtes par un poème intitulé *la Voluspa*, nom qui signifie : *Celle qui voit l'universalité des choses*.

On a comparé cette œuvre à un Livre sibyllin, et le nom de la

Voluspa a pris depuis la signification de *Prophétesse* ou *Devine-resse*. Il se dit aussi Volva.

Ce livre contient une histoire cosmogonique ; ce qui en reste se trouve maintenant intercalé dans l'*Edda Islandorum*.

(Edda signifie aïeule.)

L'*Edda* (l'Aïeule) est un poème composé de deux livres, l'un en vers, l'autre en prose (*Edda Islandorum*, Hæmiæ, 1665). C'est tout ce qui reste d'authentique touchant le culte des anciens druides, dit-on. Ce livre a été écrit pour les glorifier. La première partie date du XI<sup>e</sup> siècle et est attribuée à un poète islandais. Il fut découvert en 1643. Il chante les exploits des dieux mâles, Odin, Thor, Balder.

Le nom de ce poème inspire quelques réflexions : pourquoi *Is-landorum* ?

*Is*, divinité primitive chez les Celtes, *land* (terre), « terre des Déeses ».

Nous retrouvons la racine *Is* dans *Is-is*, *Isthar*, *Istacar*, *Is-ra-el*, *Isa-ac*, *Ish-wara*. Dans les langues scandinaves, *Is* devient *As* (l'un absolu).

La Voluspa était une grande Déesse qui, comme la Thaoth des Egyptiens, avait été favorisée de l'intuition totale ; aussi ses oracles étaient regardés comme des lois sacrées. Et, pour les vrais initiés, la science primordiale vient d'Edda. C'est d'elle que la reçurent les Iraniens, les Egyptiens et les Chinois.

Salomon Reinach, dans *Orpheus*, dit (p. 203) :

« Parmi les chants dont se compose l'*Edda*, l'un, la *Voluspa*, mis dans la bouche d'une prophétesse, renferme une véritable cosmogonie. »

Parlant ensuite des conceptions du Nord, il ajoute :

« Laissons-lui l'honneur d'avoir donné au monde les conceptions eschyléennes de la Voluspa, auxquelles rien n'est comparable, avant Dante, dans tout le moyen âge occidental. »

Voici une strophe de ce poème :

« Avant que le temps fût, Ymir avait été  
Ni la mer, ni les vents n'existaient pas encore.  
Il n'était point de terre, il n'était point de ciel.  
Tout n'était qu'un abîme, immense, sans verdure. »

Ymir est la matière première du monde, la présubstance universelle (Ether), d'où sort la matière organisée, vivante, quand

elle est fécondée par le feu primordial, le *Muspelheim* (radiation des soleils) faisant éclore la vie.

Dans ce poème, l'arbre de vie, ancêtre de l'homme, est dit « l'arbre de l'univers » et s'appelle « Yggdrasil ».

« Chez les Celtes, dit Fabre d'Olivet (*Etat social de l'homme*, p. 165), les Femmes du suprême sacerdoce exercèrent la première Théocratie. Un Collège de Femmes était chargé de tout régler dans le culte et dans le gouvernement. Les lois données par les Femmes étaient toutes reçues comme des inspirations divines (1). »

A la tête de chaque Collège de Femmes, car il y en avait dans toutes les contrées, était une Druidesse qui présidait le culte et rendait des oracles ; on la consultait dans les affaires particulières comme on consultait la Voluspa dans les affaires générales. Leur autorité était très étendue. Leur nom vient de *Drud*, qui veut dire *puissance directrice* de laquelle dépendent toutes les autres. Les Druides, les initiés que l'on voit à côté des Druidesses, ne faisaient rien sans prendre leur avis. Le peuple recevait avec le plus grand respect les ordres et l'enseignement de ces Prêtresses, qui exerçaient le pouvoir législatif, mais confiaient à l'homme le pouvoir exécutif. C'est ainsi que la Voluspa nommait un Kank (ou Kang ou King, qui signifia plus tard « roi »), qu'on regardait comme le délégué de la Déesse, institué par Elle, par sa faveur divine ; et le peuple se soumettait sans aucune hésitation à ce chef qu'elle avait nommé et qui était autant pontife que roi.

A cette époque primitive remonte la formation de la langue, la création de la poésie et de la musique qui étaient appelées « la langue divine ». On dira plus tard « la langue des Dieux », quand on mettra des Dieux à la place des Déeses, mais, à l'époque qui nous occupe, les Dieux ne sont pas nés.

Fabre d'Olivet dit encore (*Etat social*, p. 187) :

« Les Druides, en écoutant les oracles de la Voluspa, s'aperçurent que ces oracles étaient toujours renfermés dans des

(1) Edouard GRIMARD dit dans *Les Bibles* :

« Chaque peuplade avait sa *Grande Prêtresse* ; ces femmes jouaient un rôle plus ou moins semblable à la fameuse Voluspa des Scandinaves qui, avec une autorité que nul n'eût osé lui contester, dirigeait tout un collège de druidesses. Et tandis que les hommes, palpitants et terrifiés, tremblaient devant ces manifestations d'un monde inconnu, les femmes plus hardies, exaltées par leur enthousiasme, prophétisaient sous certains chênes centenaires, considérés comme sacrés. »

phrases mesurées, d'une forme constante, entraînant avec elles une certaine harmonie qui variait selon les sujets, de manière que le ton avec lequel la prophétesse prononçait ses sentences différait beaucoup du langage ordinaire. Ils examinèrent attentivement cette singularité et, après s'être habitués à imiter les intonations diverses qu'ils entendaient, parvinrent à les reproduire et virent qu'elles étaient coordonnées d'après des règles fixes. Ces règles qu'ils finirent, à force de travail, par réduire en système, leur donnèrent les principes des deux plus belles conceptions dont les hommes aient pu s'honorer : la musique et la poésie (1). »

Et ailleurs il ajoute (p. 73) :

« Tel avait été le décret divin que l'homme recevrait ses premières impulsions de la Femme et tiendrait de l'amour ses premiers développements. »

\* \* \*

Dans l'Edda, l'idée de chute et de rédemption est très longuement développée.

La chute, c'est l'orgueil de l'homme s'arrogeant d'exorbitants attributs — ceux de la Déesse — et voulant se placer sur une cime inaccessible à sa nature masculine.

C'est le mâle qui veut dominer la *fatalité*, c'est-à-dire la loi qui régit les sexes, et sur laquelle s'appuie le règne des *Faes* (les Déeses).

Le mythe dit : « Les dieux (masculins) ne pouvaient user légitimement de l'*or* et furent maudits dès qu'ils se le furent approprié ». On a compris, sans doute, que l'*or* est un symbole, puisqu'il régit les attributs sexuels. « Les dieux, ayant profané l'*or sacré*, furent maudits, ils moururent : telle est la faute, la chute. »

Mais la résurrection viendra *quand l'or sera restitué* aux ondines. La Femme seule peut sauver l'homme et lui restituer la *Science*.

(1) Les plus anciens écrits de tous les peuples ont été composés dans la forme poétique et chantés avant d'être récités simplement comme l'on parle. Dans les commencements, l'éloquence, la philosophie, l'histoire, sont confondues avec la poésie et la musique. C'est pour cela que les grandes révélatrices sont appelées des Muses.

C'est le sujet de la Tétralogie de Wagner. Ce qui est *or* dans un sexe devient *plomb vil* dans l'autre sexe. C'est sur ce symbolisme incompris qu'on a édifié l'alchimie et la transmutation des métaux.

Dans l'*Edda*, on mentionne neuf femmes rassemblées autour de la sage Mengleod (sans doute Minerve), sur une roche élevée, vers laquelle toutes les femmes, surtout les malades, se dirigent. La Déesse Eir préside à la médecine.

Ce sont les neuf Muses des Grecs sur le Mont Parnasse. On voit aussi dans ce poème des « Dames blanches » qui parcourent le pays en qualité de « voyantes » (prophétesses) et de médiennes. Elles chantent des hymnes, elles écrivent des *runes*, elles préparent des boissons pour les malades et leur donnent tous les soins nécessaires.

Elles écrivent aussi l'histoire et nous donnent la description des batailles, c'est-à-dire que dans l'*Edda* révisé on a introduit des récits de guerre qui ne pouvaient pas exister dans le poème original.

Dans l'épisode de Hromund Greipsson, nous voyons qu'un adversaire de ce guerrier lui ouvre le ventre ; il repousse les intestins dans la cavité abdominale, les maintient à l'aide d'une ceinture et court de nouveau à la lutte. Après la bataille, sa Svanhvit bien-aimée examine la blessure et la coud magistralement. Soigné par elle, il est bientôt guéri totalement.

Cet épisode nous apprend que ce sont les femmes qui, dans l'antiquité, ont trouvé et appliqué les procédés chirurgicaux, dont la médecine moderne a hérité et dont les hommes se font gloire.

Dans un autre épisode, on nous montre la bataille de Siklastad, le *Scale* Thormod Kolbrunarskal grièvement frappé, arrivant dans une cabane où étaient couchés nombre de blessés. Une femme était occupée à les panser, à laver leurs plaies avec l'eau chaude, et sur le feu bouillaient dans un *chaudron* des plantes odorantes qu'elle donnait en breuvage aux guerriers.

Les Sagas étaient très douces et très compatissantes. Elles se rendaient sur les champs de bataille et soignaient tous les blessés. Dans les duels, elles étaient aussi présentes pour soigner les blessures.

Quand Thorfin Selthorisson et Gudlang le riche se blessèrent l'un l'autre en duel, Thunt, la mère de Gudlang, les guérit et, ensuite, les réconcilia.

Voilà bien la Femme, guérissant l'âme et le corps et remettant l'homme dans la voie de la raison.

Le mot *Scale*, que nous venons de trouver dans cet épisode, est le nom de la Norme Skalda. C'est le nom qui, plus tard, sera donné aux prêtres scandinaves quand il y aura un sacerdoce masculin. On le dit dérivé de *Kalad* qui devint *Kalds*. Or Kalad a fait Kaldée, mot kabbalistique dans lequel se trouvent les trois lettres hébraïques kaph, lamed, daleth, qui ont un sens symbolique.

C'est de ce mot *Kald* que l'on aurait fait *Gals* et *Gaulois*. C'est du mot *Scale*, qui en dérive, que l'on aurait fait Celte et Celtique.

Je cite ces étymologies sans commentaires.

L'île sacrée de *Scaldia* est aujourd'hui Schouwen.

### ARDUINA

Arduina est la grande Déesse celtique qui donna son nom à une région de la Gaule-Belgique : la forêt des Ardennes, formant la région nord de *Médiomatrice*.

Nous lisons dans l'*Origine celtique* de Cailleux :

« Arduenna, surnom de Diane, régnait sur une vaste forêt des Gaulois, les Ardennes, qui gardèrent son nom. Dans les environs du Héliou (la Meuse), la Déesse Arduina avait une chapelle où ses affiliés lui apportaient leur tribut. Sa statue retrouvée nous la montre entre une biche et un chien. Chez les Eburons (pays de Liège), elle était la patronne des chasseurs. » (*Orig. celt.*, p. 152.)

Ailleurs, le même auteur dit aussi : « Diana représente souvent les trois fleuves (Meuse, Escaut, Rhin), ce qui la fait appeler Ilithye, c'est-à-dire Déesse du Héliou. »

Donc, c'est Arduina qui est Diane.

D'autre part, les Bouddhistes ont dans la pagode de Jikadzé (Petit Thibet) sept statues qui toutes s'appellent Erdeni (traduction de Arduina).

Mais elle a bien d'autres surnoms.

Nous savons maintenant que c'est cette Déesse qui est l'auteur de l'Avesta, qui la nomme Ardui-Souria-Anaïta.

Souria est un titre qui indique la souveraineté. Il nous reste à chercher la signification du nom d'Anaïta.

Mais, d'abord, un mot sur la localité qui semble avoir été le foyer principal d'où cette lumière a jailli.

Liège, dont le nom ancien est Luttich, a été appelée *la Ville ardente*. Ce surnom semble indiquer qu'elle fut le berceau d'*Arduina*. De Luttich on a fait Lutèce.

L'A-Vesta aurait été écrit dans la langue qu'on y parlait à cette époque et qui est devenue le wallon belge, reste d'une ancienne langue sacrée.

Plus tard, le livre a été porté en Perse par les *Mages*, qui en ont fait une revision qui l'a complètement dénaturé.

### *Anaïta*

Anaïta est un surnom qu'il faut écrire en deux mots : Ana-ita, ce dernier vocable étant un diminutif.

Ana signifie ancien ; Ahne, en langue teutone.

Ce nom a la même signification que le mot *Edda*.

Ce n'est pas seulement l'aïeule au point de vue de l'ascendance, c'est la *lumière ancienne*, la science primitive.

Le mot Ary-ana signifie « Terre d'Ana » (rapprochons *ary* de *aretz*, terre en hébreu). Ceci nous fait comprendre que l'opposition des sexes, qui est le fond de l'A-Vesta, est représentée par Ary-man, la *Terre de l'homme*, l'obscurité, tandis que Ary-ana, la *Terre ancienne des Déesses*, c'est le jour, la lumière.

Ana est la racine d'une multitude de noms de femmes.

Nous trouvons Anaïtis à Comare.

Chez les Kaldéens, *Ana* signifie ciel, ou lumière astrale, Anima Mundi, d'où vient Anaitia.

Dêvi-Durgâ, la femme de Shiva, est aussi nommée Anna-pûrnâ et Kanyâ (la Vierge).

*Umâ-Kanyâ* est un nom ésotérique et signifie « la Vierge de Lumière ».

C'est pour cela que les Catholiques ont appelé la Mère de la Vierge Marie Anne et qu'ils l'ont déclarée conçue sans péché.

Salomon Reinach, qui met l'origine de l'A-Vesta en Perse, comme toute l'Ecole moderne, dit : « La Déesse Anâhita (l'Anaïtis lybienne) est d'origine étrangère » (*Orpheus*, p. 97). Evidemment, puisque c'est un des surnoms d'*Arduina*.

C'est Artaxerxès Mnémon qui, le premier, vers 398, éleva des statues d'Anaïta.

*Diane*

Un autre surnom d'Arduina, c'est Diana. Les Parsis remplacent souvent le mot A-Vesta par le mot *Dîn*, qui signifie Loi en zend.

Dîn fait Dina et Diana, et l'expression *Daena A-Vesta* serait synonyme de Diana.

Diane a donc signifié *la Loi*, avant d'être le surnom d'une Déesse (comme la Loi d'Israël, Ha-thorah, est devenue le surnom de la Déesse Myriam qui en fut l'auteur). (Voir notre livre III.)

La Loi d'Ahoura, « l'Esprit Lumière de Diana », paraît constituer le fond du Vendidad.

Les auteurs relativement modernes ne savent rien de cette histoire ancienne.

Diodore de Sicile assure que Diane était particulièrement honorée chez les Perses et que *ces barbares* célébraient encore de son temps, en son honneur, les mêmes Mystères dont elle était l'objet chez les autres nations.

Donc, elle n'est pas originaire de Perse, mais y a été importée probablement à l'époque où régnait la magie des Zoroastres.

Dans le Zend-A-Vesta réformé du temps des Mages, on dit que les prêtres kaldéens sont originaires d'un pays où la nuit la plus longue est double du jour le plus court. Sur ces données, Bailly reconnaît que l'auteur désigne le 50<sup>e</sup> degré de latitude, qui est celui de la Belgique.

On sait que Diane était adorée à Bibracte ou Bibrax, dont elle était la grande Déesse.

Bibrax était située entre la Meuse et l'Aisne, non loin de Médiomatrice.

Au v<sup>e</sup> siècle, les Mages font une revision de certaines parties de l'A-Vesta et racontent les luttes de sexes au point de vue masculiniste. Cela s'appelle « le combat de Vistacpa avec Areiat-Acpa ou Arjaçp ». Ce nom *Areiat*, donné à la Femme, semble dérivé d'Aryane, avec la terminaison *at* ou *eth*, qui ridiculise les Déeses.

*Diane dans la mythologie*

Diane, dont le nom se retrouve dans Dhiava, Diva ou Daiva, signifie « le Jour », la lumière engendrée par le soleil. En latin

archaïque, on disait *Diis sub dio*, qu'on traduit par *sous le ciel*. Elle fut représentée par le soleil d'abord, et jusqu'au jour où les hommes lui disputèrent sa gloire ; alors ils la représenteront par la lune.

Dans l'ancien culte italique, on l'appelait *Dea, Dia, Bona Dea, Maïa*. Pour ses fidèles, elle représentait tout à la fois la Nature et la pureté féminine.

On lui consacrait une fête en décembre, sans doute à l'époque du Solstice, qui est le retour vers la lumière qui va réveiller la Nature endormie.

Diane est surnommée Propylæa, et aussi Lucifer, surnom donné aux antiques Déesses porte-lumière, que l'on nous représente un flambeau à la main, telle la Déesse Até. Elle est appelée aussi Phosphore-Lucifer.

Tous ces noms changeront de signification quand le principe mâle régnera. Alors c'est lui qui sera le dieu de lumière et la femme sera l'esprit du mal, les ténèbres.

### *Herta-Artémise*

Les grandes Déesses ont toujours une multitude de surnoms. Celle qui nous occupe est surnommée *Herta*, mot qui veut dire jardin.

N'est-ce pas pour rappeler le Jardin des Hespérides, l'Age d'or dans un Eden, symbole qui représente la vie heureuse de la première jeunesse ? Ce qui le prouverait, c'est que Herta est appelée Sainte Mère (Moëra, Dece Moerœ, Pomair, d'où Poméranie).

Les Latins, qui ne remontent pas si haut, ont donné, de ce nom, une autre explication ; ils nous disent que l'habitude qu'avaient les druides de faire leurs cérémonies religieuses dans les forêts se transmet aux peuples chez lesquels ils émigrèrent. « Les Germains, dit Tacite, les Perses, dit Hérodote, n'avaient point de temples abrités ; les uns en Europe, les autres en Asie se sont fait une religion de renverser les constructions en pierre, où l'on prétendait renfermer la Divinité. Les uns étaient disciples de Herta (de ce nom on fit Huerta, jardin), les autres appelés *Artoeis*. Or Herta, dit Tacite, n'avait pour temple qu'une forêt. » (La forêt des Ardennes.)

Herta était la Déesse des Suèves, et jamais, dit Tacite, aucun homme ne parut en sa présence *nisi vinculo ligatus*, sans porter

le collier de l'ordre. C'est dans le même sens que d'autres lui donnaient le nom de Diane, qui dérive de *Dienen*, servir, et désigne la Déesse dont on était le serf.

Au midi de la Baltique se trouvaient des hommes menant la vie druidique, et liés au culte de Herta ; Tacite les appelait *Semmones*, mais plus vulgairement on les appelle Germains.

Les mots qui signifient *morale* en celtique, en latin, en grec, ont aussi été pris pour désigner la vie druidique. En Celtique, *Sitten*, qui veut dire *mœurs*, a fait nommer Sitones les druides des îles scandinaves ; dans la Thrace ils étaient de même appelés Sithones ; ils étaient voisins des Semmones, et comme eux sous la domination d'une femme (Tacite, *Germania*). (C'est de ce mot Sitones qu'on a fait Sidonia, Sidon.) Sidi est un terme honorifique qui ne s'adresse qu'au personnage de qualité.

La Déesse Herta fut appelée Herta-Meisse par les peuples de la Méditerranée, qui écrivaient Artémise, et, comme Hert signifie cerf, on donna à Diane cet animal comme emblème (1).

Meisse signifiait jeune fille, d'où Miss.

M. Cailleux fait venir l'Arthémise persique de Herta-Mise. Et il ajoute : « Arthémis serait le nom de la Sibylle de Delphes, appelée aussi Daphné, nom donné aussi à Diane ».

Arthémis serait une variante du nom de la Déesse Arété consacrée comme Déesse. Elle est citée par Bachofen, qui dit qu'Eusthate considère son histoire comme une fable.

On a fait d'Arthémise une reine d'Halicarnasse qui se serait distinguée au combat de Salamine. Puis on a donné ce nom à une reine de Carie (iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère), célèbre par sa douleur à la mort de Mausole, son mari, et par le monument qu'elle lui éleva, monument connu sous le nom de Mausolée.

Tout cela, c'est de l'adaptation masculiniste, c'est-à-dire grecque.

On nous parle aussi de la fontaine d'Aréthuse où coulait la

(1) Salomon Reinach s'est demandé pourquoi Diane était accompagnée d'une biche, quelle fable il y avait derrière ce mythe. Voici ce qu'il trouve : « Diane, c'est Artémise ; Actéon est un grand cerf sacrifié par des femmes, qui se disent la grande biche et les petites biches ; on en fit le chasseur imprudent qui, pour avoir aperçu Artémise au bain, est transformé en cerf par la Déesse et dévoré par ses chiens.

« Dans la légende primitive, les chiens sont les fidèles du cerf sacré qui le déchirent et le mangent » (*Orpheus*, p. 123).

*source sacrée*, et on la place dans une île de la mer de Sicile. Ce serait encore le souvenir de l'ancienne Déesse.

### *Ariane dans la mythologie*

Quand les Grecs feront leur mythologie, qui a pour but de cacher le rôle de la femme, ils diront qu'Ariane était la fille de Minos, que dans le Labyrinthe de Crète Thésée se serait égaré *sans le fil d'Ariane* (c'est-à-dire la Science). Ce qui prouve bien que le Labyrinthe, c'est le symbole de l'erreur, de la parole de mensonge des imposteurs qui sont venus tout embrouiller en supprimant le rôle des femmes et en substituant des Dieux mâles aux antiques Déeses.

Dans les *Mystères*, la danse des jeunes Crétoises imitait les détours du Labyrinthe.

Dans l'Iliade (chant 17), nous lisons : « Vulcain sur l'armure qu'il prépare pour Achille a gravé des épisodes divers ». L'un représente « un chœur semblable à celui que, jadis, dans la vaste Cnosse Dédale forma pour Ariane, à la belle chevelure. Des jeunes gens et des vierges attrayantes se tenaient par la main, frappant du pied la terre, etc. » ; ils forment des danses, des quadrilles, etc.

Une autre légende, non moins mythologique, dit que le héros Thésée avait abandonné Ariane, malgré sa promesse de la placer sur le trône d'Athènes, mais que Bacchus la consola en l'épousant et lui donna une couronne d'or, qui devint, plus tard, une constellation. Souvent le mot Ariane est remplacé par le mot Ariadné.

Ariadné est une corruption de Ardui-ana. Quand on a mis les Déeses dans le ciel, Ariadné a été représentée par la *couronne boréale*, appelée couronne d'Ariadné.

### *Les noms hermaphrodites*

Dans la seconde période religieuse, celle de l'hermaphrodisme divin (le Polythéisme), nous allons voir le nom d'Ana subir la transformation qu'on imposait alors aux noms des Déeses. On va lui annexer la lettre idéographique I, J, ou Iod, qui représente le sexe mâle et qui ouvre la voie à la substitution des sexes qui se fera plus tard. Les Prêtres mettent devant les

noms de femmes la lettre qui est l'emblème de leur sexe et créent ainsi des couples divins.

Ana, précédé de J, va devenir Io-ana, Juno, Jonan, Johanna, etc., parce que sous cette forme nouvelle il subira des variations diverses.

### *Junon.*

Juno va faire Junan et enfin Junon.

Mais, si le nom varie, les attributs restent les mêmes.

Junon est la grande Déesse, « le Ciel sur la Terre », la lumière de l'Esprit.

Juno-Lucina était adorée dans des fêtes intitulées les *Calendes*, qui lui étaient spécialement consacrées.

Juno-Regina est « la Reine du Ciel ». On l'adore sur les hauteurs. Elle est la protectrice des villes et des maisons. De Junon on fera *Juvans* (favorable).

Saint Augustin, et d'autres auteurs, remarquent que la planète *Vénus* a été nommée autrefois Junon. Un endroit de la Campine consacré à Junon était appelé Coelena.

Junon est la première des Déeses italiques, la plus grande. On la nomme *Princeps Dearum*. La fleur qu'elle tient à la main désigne les Florales (les Mystères).

« D'une fleur que lui donna la Déesse Flore, naquit le dieu Mars », disent les masculinistes. Pour expliquer la pureté féminine, Pausanias dit que chaque fois que Junon perdait sa fleur, elle la retrouvait dans les eaux du Canœcthe, « ce qui nous retrace figurativement les Florales d'Aveburg, dit Cailleux. Au centre de ce magnifique Cromleck est la source de Kenneth, qui emportait dans la mer les impuretés de l'ancien Olympe. »

Le mois de Janvier (January) était sous la protection de Junon, et de son nom on fit Jonassa, nymphe qui présidait à la modération dans le gouvernement.

On appelait *Junonia* les fêtes en l'honneur de Junon.

Cette Déesse représentait si bien la psychologie féminine, que chaque femme invoquait sa Junon.

Elle était aussi surnommée *Moneta* (Juno-Moneta), parce que c'est elle qui inventa la monnaie, qui était frappée dans son temple. Près d'elle nous trouvons *Pecunia*, dont on fait la Déesse de l'argent monnayé.

\* \* \*

M. Nélis, membre de l'Académie Royale de Bruxelles, donne une autre origine du nom de Junon. Dans ce mot, l'I, c'est-à-dire J, se prononce comme un G. Pour lui, c'est le même terme que *gunè* qui signifie *femme* et qui, dans cette acception, est encore en usage dans la langue anglaise. Junon veut dire *femme par excellence*.

### *Réaction gréco-latine*

Quand les hommes introduiront dans le Panthéon des dieux à côté des Déeses, du nom de Junon, ils feront Jovino qui se confondra avec Jupiter.

La grande Déesse Junon deviendra alors la sœur de Jupiter, et on lui donnera les défauts de l'homme.

D'abord, on la représente comme une femme jalouse, par réaction contre les féministes qui assistaient à ces substitutions et reprochaient aux hommes leur jalousie de sexe.

Ensuite, on lui attribue l'orgueil masculin et on la représente sur un char traîné par des paons.

### *Vesta*

Confondant la Déesse Anaïta avec le titre du livre dont elle est l'auteur (l'A-Vesta), on va faire de Vesta la plus grande Déesse. Ce nom, du reste, désignait l'*Esprit féminin* ; c'est pourquoi on en fait la Déesse du *Feu sacré*. On lui rend un culte dont les Latins ignorent l'origine et qui remonte à une époque très reculée. On fait intervenir ce nom dans les vieilles légendes ; ainsi, on nous dit qu' « Amulius, roi d'Albe, détrôna son frère Numitor, et consacra sa nièce Rhéa Sylvia, mère de Romulus et Rémus, au culte de Vesta ».

Et Guillaume Postel nous dira que Vesta était fille de Noé.

Si Vesta est peu connue, les Vestales le sont davantage. On nous dit que ces Prêtresses ont mission d'entretenir le *Feu sacré*, sans nous expliquer, du reste, ce qu'était ce Feu sacré que l'on confondra avec le feu physique qui le symbolisera. On rattache cette idée à celle du gouvernement de la famille, on fait de la Vestale le « génie domestique », hôte de l'atrium qui est le centre de réunion et qui, pour cela, va s'appeler *Vestibule*, mot

érivé de *Vestale*. C'est là que brille l'Esprit féminin. Par extension, chaque ville aura sa Vesta et ses Vestales.

On appellera celles qui gardent le *Feu sacré Pritenitides*.

Hestia, un des noms d'Anaïta, donné aussi à Vesta, est souvent désignée par le mot *Men* ou *mois*, ce qui a fait croire qu'elle résidait aux périodes menstruelles, et on l'a confondue avec *una*.

En réalité, elle représente le mystère du sexe féminin qui, tout en sanctifiant sa sexualité, lui confère les prérogatives de la Divinité. C'est parce que cette loi était connue que toutes les femmes étaient appelées *Virgines Divæ*.

Les Vierges Vestales de la Rome antique portaient le swastika suspendu en collier ; c'était le symbole du sexe vierge quoique primitif.

L'auteur de l'A-Vesta, appelée *Mère de la race*, est bien réellement la fondatrice de la civilisation aryenne, qui remonte à une haute antiquité (on dit 9000 ans).

Le culte de Vesta fut universel, il est à l'origine de toutes les civilisations. Mais les Latins en ignoraient la source.

On sait que l'antique religion mazdéenne était appelée Sabéisme ou Sabisme. Ce mot resta pour désigner les affiliés au culte de Vesta.

Ne comprenant plus les idées primitives, ni la signification des mots, on nous dira que les Sabéens sont les adorateurs du feu, du soleil et des astres.

On trouve des Sabéens en Arabie, mais on en trouve aussi en Italie, et là on les appelle Sabelliens. Ils habitaient les Apennins et le versant de l'Adriatique. Ils se divisaient en quatorze peuplades : les Sabins, les Marses, les Picénins, les Lucaniens, etc.

### *Europe*

La chevalerie, qui est le culte primitif, a toujours représenté les chevaliers — initiés à la doctrine — munis d'un cordon qui est l'insigne de l'ordre. Ce cordon représente le lien moral qui attache l'homme à la Divinité, comme le cordon ombilical attache l'enfant à sa mère.

Le mot Europe le désigne (*Eu*, lien ; *rope*, corde, cordon, lien, ligature). Cette corde a fait *cordial*, lien du cœur.

C'est parce qu'une Déesse a créé la doctrine de Vérité, qui

est la base même de toute religion, qu'on la désigne elle-même sous le nom d'*Europe*. On sait que c'est un des surnoms de la Déesse Diane. Ce mot, traduit dans toutes les langues, est devenu chez les Latins *religare*, c'est-à-dire religion ; primitivement, on disait *red-ligio*.

La vie morale était tout dans cette société antique. Le lien qui unissait les hommes à la femme était la base de la domination de soi-même qui élève l'homme.

Le mot *serf* indiqua d'abord la soumission volontaire des hommes liés à la Déesse. Ce lien, fait d'affection, de tendresse, était si heureux qu'on le désignait par ces mots : « un doux servage ».

Les Déeses avaient toutes un peuple d'affidés (a préfixe, fides, foi) qui portaient sur eux, à découvert, l'emblème de leur dévouement. Chez les Celtes, les dévoués de la Déesse Néhal-Ennia portaient un anneau, et c'est du nom de la Déesse « Ennia » qu'on fit *annulus* (anneau).

Dans les pays où la Déesse était une Magicienne faisant des choses merveilleuses (des guérisons, des travaux de fée) qu'on désigne par le mot *sortilège*, l'anneau qui lie à elle s'appelle *sortija*.

Ceux qui portaient un collier autour du cou, appelé *cadena* ou *catena* (chaîne), étaient les *Catanes*, et ce nom resta longtemps pour désigner celui qui fait partie d'un ordre et en porte le cordon (1). Les affiliés de la Déesse Mâ-Bog avaient, imprimée au cou, la marque du collier.

La Déesse Bendis a des serviteurs qui s'appellent Bendès, Bender, ce qui veut dire lier (Dea, Déva, Dieva, Diana fait Dienen qui signifie servir). Dans la langue phénicienne, la discipline se dit Iaca. De ce mot dérive Jugum (joug), servitude volontaire, ainsi que l'oriental *yogi* (religieux), et *jacha huaca*, la maison disciplinée de Cusco.

Yago (dont les Catholiques feront Santiago) est un ancien nom donné au joug druidique chez les Callaïques. Les initiés portaient le collier de l'ordre, *Torques*, ce qui est l'origine de la

(1) Le cordon bleu est devenu l'insigne des chevaliers du Saint-Esprit. Quand, après la révolte de l'homme, on changera la signification des mots, on renverra à la cuisine la femme qui montre son esprit, et on dira d'elle par ironie : c'est un *cordons bleu* (voir Dictionnaire de Littré, mot *cordons*).

légende populaire qui donne pour disciple au patron de l'Espagne (Santiago de Compostelle) *San Torcuato*.

Cailleux, qui voit la source de toute civilisation chez les Celtes, dit dans son livre (*Origine celtique de la civilisation*, p. 384) : « Le principe de servitude volontaire ne se borna pas au pays des Celtes ; la discipline druidique se répandit partout, jusque sur le continent américain, jusque dans les îlots les plus reculés de l'Océanie. »

Le nom de druide est resté aux seuls fondateurs ; mais il fut généralement traduit dans chaque langue par un mot équivalent, c'est-à-dire renfermant l'idée de discipline. Ainsi, *Zahm* signifiant discipline, le chef des druides est connu sous le nom de *Samothée* ; *Zahm* en allemand signifie *privé*, apprivoisé, discipliné. C'est le nom donné aux druides et encore aux prêtres.

*Zahm* se traduit en hollandais par *Tam* ; c'est à cause du radical *Tam* (que les Orientaux prononce *Thamas*) que l'on appelle *Thamias* les prêtres qui apparaissaient dans les Mystères à Ephèse.

*Der-Widt* signifie aussi discipline, et c'est de là qu'on a fait *Derwiche*, nom donné d'abord à ceux qui pratiquaient la vie régulière, c'est-à-dire conforme à la règle établie par la Déesse (Derwiche, Dravida, Druides ont la même signification et la même racine).

Le mot *rishi* en sanscrit, le mot *roch* en celtique, signifient religieux parfait. C'est de là que dérive le mot *rochet*, qui désigne le surplis ailé « angélique » ; on dit encore « New-Richis », nouveau saint ; cette discipline existait encore à l'époque de la conquête romaine.

Il était des Déeses, comme Bhâvani aux Indes, dont le culte était continué par une série indéfinie de Prêtresses. Elle était surnommée Dordji Pa Mou, c'est-à-dire Sainte Mère.

« En considérant la Sainte Mère au Thibet, dit M. Cailleux, il est facile de voir ce que furent, dans les temps druidiques, les Abbesses de nos Monastères. Bhâvani habite un palais tout entouré de chapelles et de couvents ; quand elle sort, on la porte sur un trône ; les thuriféraires la précèdent, une foule pieuse et dévote se prosterne devant elle pour baiser le sceau qui sanctionne ses décrets. Elle possède donc encore dans toute leur plénitude les immortelles prérogatives de la Divinité (1).

(1) La maison-mère des druidesses de Bretagne était à Anglesey, et les

« Ses antiques sœurs des pays occidentaux, au contraire, sont depuis longtemps dépossédées de leur premier état, rentrant peu à peu dans la simple nature humaine. Elles n'étaient plus dans ces derniers temps, malgré le faste qui les entourait, que de simples mortelles » (*Origine Celtique de la Civilisation*, p. 210).

Il est impossible de citer toutes les Déeses qui furent honorées sur cette terre d'Europe, dont le nom est celui d'une femme : le nombre en est immense, parce que la plupart des femmes prenaient un rôle dans cette jeune activité humaine qui n'était pas encore entravée, et le mot Déesse les désignait toutes comme le mot Fée.

Donc, la religion des Celtes avait un idéal élevé. Les Druidesses qui l'enseignaient avaient un grand prestige ; le peuple les croyait douées d'un pouvoir surnaturel. Leur souvenir se confondait avec celui des Fées.

La parure d'un Celte était son collier ; il le portait en ambre ou en or, et ne le quittait jamais. On alla même jusqu'à enterrer nos morts avec leurs colliers, et dans les tombes on retrouve encore les aïeux parés de cette marque de noble servitude. Le collier indique que l'on fait partie du *parti de l'ordre*, c'est pour quoi on disait « collier de l'ordre ».

Les Druides, qui étaient les affidés des Druidesses, portaient un collier d'or, *Torques* en celtique, d'où *Torquatus* (voir Garcilaso, Histoire des Incas).

Le plus grand triomphe qui pût illustrer les soldats de Rome c'était d'enlever à un Gaulois le collier qui le vouait à la grande Déesse, et le surnom de *Torquatus* (de *Torques*, collier en latin) était la récompense accordée au héros qui avait obtenu ce succès.

## NEHAL-ENNIA

Nous lisons, dans les *Champs Elysées* de de Grave, ceci (T. 1, p. 261) :

« On a découvert sur les côtes maritimes de l'île de Walcheren des monuments très intéressants de différentes Divinités, qu'on a conservés jusqu'à ce jour ; quelques-uns représentent Nep-

Romains les appelaient *Ordovices* (*Ordo* en latin, *Orthos* en grec sont les racines de ce mot) ; leurs jugements s'appelaient *ordalies* (*oor*, grand ; *deel*, jugement).

tune, d'autres la Déesse Nehal-Ennia. C'est entre Domburg et West-Kappel qu'on a déterré les monuments qui regardent la Déesse Nehal-Ennia. Un violent vent d'est ayant éloigné les eaux de la mer à une large distance de la côte, en 1647, on aperçut dans les sables une grande masse de ruines dont la vétusté excita la curiosité des spectateurs, et on s'empressa de les retirer avant le retour des flots. Ces monuments consistaient en statues, autels, vases, médailles et autres pièces dont on peut voir le détail et les figures dans l'ouvrage de Vredims. La plupart représentaient une Divinité inconnue jusqu'alors, que les inscriptions nomment NEHAL-ENNIA. La Déesse y est tantôt debout, tantôt assise ; les symboles qui l'accompagnent sont communément un CHIEN, un panier de fleurs et de fruits, qu'elle porte sur son giron, et quelquefois une *corne d'abondance*. On la trouve aussi posant un pied sur la proue d'un navire, au bas de laquelle sont les lettres D et B.

« Il n'existe guère de monument qui ait enfanté tant de discussions ; on a fouillé jusque dans les langues orientales et grecques pour trouver l'étymologie du mot.

« L'inscription placée sur l'une de ses offrandes était *ob merces recte conservatas* (en reconnaissance de la bonne conservation des marchandises). Nehal-Ennia, qui joue un si grand rôle en Occident, est aussi appelée Diana. La terre occidentale était appelée le Royaume de Nili, c'est-à-dire de Nehal. »

## LA MÈRE, PROVIDENCE UNIVERSELLE

Dans toutes les antiques traditions, la Mère est considérée comme la Providence pourvoyant à tout et distribuant aux humains toutes les choses nécessaires à la vie.

Sous cet aspect, nous trouvons qu'on lui avait élevé un Temple dans l'île de Délos. On y voyait une femme âgée et vénérable qui tenait d'une main une corne d'abondance, les yeux fixés sur un globe vers lequel elle étendait une baguette qu'elle tenait de l'autre main, ce qui signifiait qu'elle répand l'abondance sur toute la Terre. Ceci nous révèle, à la fois, son rôle universel de Mère nourricière et de Mère spirituelle, enseignant aux hommes les lois de la cosmologie, toutes découvertes pendant cette époque primitive. Les grands Livres sacrés de tous les pays en font foi.

Nous trouvons aussi, dans les archives du passé, une Cérès *Mammosa*, ainsi nommée à cause d'une infinité de mamelles pleines qu'elle avait autour d'elle, comme une Mère nourrice de tout le monde.

Diane fut surnommée Pédotrophe (qui nourrit les enfants).

On appelle « Messies » les Déesses des moissons. Il y en eut une particulière pour chaque espèce de moisson.

\* \* \*

M. Désiré Deschamps a publié dans *La Question sociale* de 1888 une série d'articles intitulés *La Femme et la Civilisation*.

Je lui emprunte les lignes suivantes :

« Le souvenir de cet *Age d'or* a traversé les âges. Il vivra aussi longtemps que l'humanité.

« Du foyer où la Femme était la Mère-Abeille, sortit la plus belle série d'inventions qui ait illustré une époque. Créée la poterie, créée la vannerie, créé le fuseau, créé le métier à tisser, créée la corderie, créée la culture de la terre, créée la panification, créée la domestication des animaux, créée une quantité de ressources jusque là insoupçonnées. »

Gloire éternelle aux grandes femmes qui ont créé la civilisation antique, jamais dépassée ! Gloire et respect à la Mère Divine qui créa l'homme, son fils ingrat, qui la renversa de son trône et lui vola sa gloire !...

---

## CHAPITRE II

### RAM, LE GRAND PERTURBATEUR

L'apparition du Sépher avait provoqué un grand mouvement d'idées. Par toute la Terre on discuta les Principes exposés dans l'œuvre de la Déesse Hathor.

Ce sont les Phéniciens qui auraient apportés dans la Celtide l'histoire, cachée dans les *Mystères de Jérusalem*, de la grande Myriam, et c'est à partir de ce moment que cette histoire se propage et devient la base du culte d'une Déesse nouvelle, « Maria », dite aussi « Marjolaine », dont on trouve trace dans une quantité de souvenirs antérieurs à l'invasion romaine.

Mais cet événement eut un résultat inattendu ; il provoqua un déchaînement de jalousie pour la grande Déesse égyptienne et une formidable réaction contre son œuvre, à cause des révélations qu'elle faisait sur les causes de la déchéance masculine.

Cela provoqua une violente réaction chez certains hommes. Et le premier qui prit, chez les Celtes, la direction d'un mouvement d'opposition fut le fameux Ram dont le nom est resté dans l'histoire comme celui d'un formidable perturbateur. Sa doctrine et son mouvement révolutionnaire ne furent qu'une réaction contre la doctrine de Myriam-Hathor exposée dans le Sépher.

Il remplace la *Mère universelle* par le *Père universel*, la grande aïeule Kéridven par l'ancêtre Oghas ou Ogham (dont on fera l'ogre) ; c'est lui, Ram, qui est son représentant sur la terre, et c'est lui qui possède l'immortalité de la Déesse.

Ceci est une réaction contre le passage du Sépher où il est dit à l'homme que, s'il consomme sa substance de vie, il mourra. Il nie cette vérité et se donne les attributs de la Déesse. Du reste, il fait croire à ceux qui l'écoutent que son âme ne quittera son

corps terrestre que pour en prendre un autre afin de continuer à les instruire et à les gouverner ainsi de corps en corps jusqu'à la consommation des siècles ; c'est son autorité qu'il veut immortelle pour assurer l'éternité du mensonge.

Il crée le type de l'imposture messianique que tant d'autres vont imiter après lui en perfectionnant le système, c'est-à-dire en l'adaptant aux conditions sociales de leur époque.

Ram est un révolté contre la vie régulière et le travail des tribus matriarcales.

Déjà en Egypte une semblable révolte s'était produite ; Cécrops, personnage réel ou légendaire, avait réuni les chasseurs nomades en village et s'était emparé de terres qu'il avait déclarées propriété publique des hommes.

Cette prétention de Ram de s'affranchir du travail et de se déclarer prophète pour imiter les femmes avait semblé exorbitante aux habitants des tribus, ce qui le fit comparer au gui, plante parasite qui vit comme l'homme paresseux aux dépens des autres.

Voici comment il explique l'origine de cette surprenante révélation :

Endormi sous un chêne, il lui sembla entendre une voix forte qui l'appelait par son nom et il vit devant lui un homme d'une taille majestueuse, en costume de Druide, portant à la main une baguette autour de laquelle s'enroulait un serpent (le caducée dont on fera la verge de Moïse) et ce personnage mystérieux lui expliqua que le gui a des propriétés médicinales. Ram va donc se faire guérisseur en même temps qu'envoyé d'une Divinité nouvelle.

On se rappelle que le départ d'Egypte des Israélites avait été causé par une épidémie ; c'est ce fait que nous voyons invoqué ici : une épidémie.

La Femme avait son arbre sacré, l'Acacia, parce qu'il était *l'arbre de vie*, ancêtre du genre humain ; l'homme aussi aura le sien : ce sera le chêne, à cause de la forme de son fruit, le gland, qui désormais représentera la force du mâle (fort comme un chêne).

Ram ignore la science, mais il veut cependant en avoir le prestige. Lui aussi, il écrira un livre : *le Zodiaque*, parce que le *Zodiaque* de Myriam résumait sa doctrine. Mais dans son livre Ram remplacera la Torah par le taureau symbolisant la force,

et il donnera au mot Thorah un masculin, Thor, qui deviendra le dieu de la guerre.

Cette nouvelle Divinité, Thor, sera l'image de l'homme perversi, le père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire, l'exterminateur. On lui donne pour épouse Friga ou Freya, qu'on va appeler *la Dame par excellence* parce qu'on va en faire la complice de ses cruautés.

C'est la base d'un nouveau culte qui va devenir superstitieux et farouche parce que ces sectaires mettent dans leur dieu toutes les passions qui les animent : il est jaloux, avide, soupçonneux. On lui immole des animaux parce que l'homme perversi aime le sang, il tue pour le plaisir de tuer et peut-être parce que la Thorah avait dit : TU NE TUERAS PAS. Il va jusqu'au sacrifice des victimes humaines, prenant à l'envers toutes les prescriptions des Déesses.

Alors, la *Force*, principe nouveau, fut introduite dans la religion et représentée par Thor. Un taureau en était l'emblème. En face de lui, la femme fut terrorisée. C'est du nom de Thor, le dieu de la guerre et du tonnerre, que sont venus les mots terreur et terrible. Les mots effroi, effroyable, frayeur, etc., viennent de Freya (la Déesse) et expriment la frayeur de la femme en face de Thor : le Mal. On dit encore en saxon *frihtan*, en danois *freyeter*, en anglais *to frighten*, épouvanter.

Thor est armé d'une massue qu'il manie avec des gants d'airain. Il porte une ceinture magique qui double ses forces (allusion à sa physiologie sexuelle). On le représente aussi armé d'un marteau et assis sur une borne (le marteau, c'est l'industrie, la borne, l'arrêt du progrès intellectuel).

Quand l'homme masculinise la religion, il met à côté de la Déesse Freya un homme, un dieu mâle appelé Freyr et à qui il donne tous les attributs de la Femme. Quant à Freya, « la Dame par excellence », celle qui était « la Maîtresse du monde », elle n'est plus qu'une génératrice. On lui met dans une main la coupe de volupté, dans l'autre le glaive qui voue à la mort. C'est elle qui a les attributs de l'homme, puisque l'homme a les attributs de la Femme, et de son nom on fait venir le verbe *fringaer* (pratiquer l'amour), en langue d'oc *fringar* et en français *fringuer*. De là aussi les mots frai et frayer en parlant des poissons.

Puis Ram fonde un système théocratique. Il se met à la

place de la Déesse-Mère et usurpe les honneurs divins. Il prétend enseigner aux hommes sauvages l'agriculture pour imiter Cérès qui porte les épis ; il dit qu'avant lui les hommes menaient une vie errante et sauvage, mais que lui est venu et leur a enseigné la manière d'ensemencer les terres et de cultiver la vigne.

Il va donner des lois nouvelles aux peuples, toujours pour imiter la Déesse Myriam-Hathor, et il annonce qu'il va répandre partout la félicité.

Il crée une nouvelle Divinité surnaturelle, à laquelle il donne son sexe et qui va être en communication avec lui.

« Les Gaulois, dit Henri Martin, n'avaient point d'idoles ni de temples somptueux comme les Egyptiens, les Grecs et les Romains. Ils adoraient la *puissance invisible* sous la voûte sombre des forêts de chênes : le chêne (symbole de l'homme) leur semblait l'image du dieu fort qu'ils nommaient *Esus*, et le gui, lorsqu'il croît sur le chêne (parasite), était pour eux l'image de l'homme *uni à Dieu*. Le gui du chêne était leur plante sacrée. »

L'ancienne Divinité Taoth (Teutad chez les Celtes), jadis considérée comme une Mère bienfaisante, devient maintenant une Déesse tyrannique. On lui reproche d'avoir parlé de calamités, de péchés commis, d'expiations demandées, de pénitence à faire. On va en faire un Dieu jaloux et tyrannique comme la Déesse Hévah devenue I-Haveh.

Ce qui prouve la Divinité de Ram, dit-on, c'est qu'il va faire des miracles. Fabre d'Olivet nous dit (*Etat social*, T. I, p. 236) : « Etant en guerre aux Indes, il se trouvait au milieu des plus arides déserts et ses troupes étaient dévorées par une soif ardente. Alors, il découvrit des sources abondantes, qui parurent sourdre à sa voix, du sein des rochers.

« Tandis que les vivres manquaient, il trouva des ressources inattendues dans une sorte de manne dont il enseigna l'usage. »

Une épidémie cruelle s'étant manifestée, il reçut encore de son Génie l'indication du remède qui en arrêta les ravages : ce fut d'une plante nommée *hom* qu'il tira le suc salutaire. Cette plante, qui resta sacrée parmi ses sectateurs, imitait l'Acacia. C'était l'arbre-ancêtre pour les Hindous. On le représente comme découvrant des mines d'or et d'argent parce que Myriam faisait de la chimie sur le Mont Sinaï, et c'est de là que naquit l'idée de la transmutation des métaux (du plomb en or, etc.), prenant un symbole moral pour une opération chimique. On alla jusqu'à

vouloir l'appeler Adam pour faire opposition à la Déesse-Mère Eva (Adam, nom de la terre adamique). Ce nom s'est imposé après lui. Quant à lui, il s'est contenté de prendre un des surnoms de Myriam, Mar et de le retourner, et c'est cela qui a fait Ram.

\* \* \*

Et maintenant rappelons qu'il est écrit dans le Talmud que le Sinaï est *un mont d'où la haine est descendue sur les peuples du monde*. En voilà le commencement. Nous allons voir la suite.

### *Le schisme de Ram*

Les Celtes d'Europe regardaient le schisme de Ram comme peu considérable et donnèrent à ses sectateurs le nom de Esk-Wander, peuple égaré.

De là le nom de *Scander* donné à tous les grands perturbateurs. Le premier de tous, Ram, est appelé le Scander aux deux cornes (type du diable) à cause du bélier qu'il avait pris pour emblème. C'est l'histoire du satanisme qui commence.

Ram appuie sa prétention de dominer le monde sur la force d'une armée composée des castes inférieures appelées Folk (Folk ou Volg, d'où vulgaire, foule, latin vulgus).

Cette classe était considérée comme composée de *ce qui suit*, *ce qui sert*, mais ne dirige pas, et de la classe guerrière qui s'intitula *Leyt*, c'est-à-dire élite, les plus forts ayant toujours eu la prétention d'être les meilleurs.

Les Folk (peuple) et les Leyt (guerriers) s'unirent contre les intellectuels qui formaient une caste supérieure. De ces deux mots Leyt-Folk, contractés, on fit Leyolk qui est devenu laïque.

Les intellectuels étaient appelés Loehr, mot qui signifie *clarté*; c'étaient les savants. Ce mot *clarté*, évoluant à travers diverses croyances, est devenu ce qu'aujourd'hui on appelle clergé.

Lorsque la Théogonie seule dominait, des souveraines théocratiques avaient leurs sièges principaux en Thrace, en Etrurie et dans les Iles Britanniques. Elles prirent le titre de *Lar*; de là chez les Latins le mot *Lares* et chez les Anglais modernes Lady et Lord.

Le nom de Ram signifiait un bélier, symbole de force brutale.

De Ram on fit *lam* (1), qui signifie *agneau*. Ce nom lui resta, et le voilà devenu l'agneau, l'être doux, comme la frêle jeune fille. C'est le commencement de la comédie, mais les suites furent si terribles que de *lam* on fit les mots *lament*, *lamentable*, *lamentations*.

Les hommes se vengent de ces reproches en appelant les femmes des *Lamies*, qu'ils représentent comme des monstres à tête de femme et à corps de serpent et qu'ils accusent de dévorer les enfants.

Jamais guerre civile ne fut plus horrible que celle que ce schisme souleva. Et toute la discussion que cette révolte provoqua avait pour cause première « le sacrifice », à cause des versets du Sépher qui s'y rapportent.

C'est cela qu'on discutait passionnément, cela qui exaspérait les hommes. Ils mettaient dans la lutte des arguments de mauvaise foi, cherchant partout à substituer le culte du principe mâle au culte du principe féminin. C'est la lutte d'Oghas contre Teutad, du Père contre la Mère. Une grande division en résulta. Dans la nation, dans les familles, les opinions furent partagées. Les uns défendaient l'ancien régime, les autres le nouveau. Ce fut le point de départ de la guerre intestine qui ne devait jamais finir ; les uns voulaient *conserver* les lois de la Nature, les autres voulaient les *réformer*. Mais il ne faut pas oublier que cette réforme était une profanation et l'origine de toutes les erreurs qui devaient envahir le monde.

La lutte entre l'homme et la femme devint terrible. Partout, les audacieux encouragés par ce mouvement se soulevaient contre l'autorité morale de la Déesse.

La Cheffesse des Druidesses (que Fabre d'Olivet appelle la Voluspa) s'opposa à l'envahisseur et fut soutenue par ceux qui avaient conservé l'usage de la raison. Il dit : « Tandis que le plus grand nombre de peuplades recevaient avec respect les ordres du collège féminin et se soumettaient sans aucune résistance au souverain pontife, tandis que les oracles de la Voluspa étaient reçus comme des lois sacrées, il y avait d'autres peuples qui les rejetaient » (*L'Etat social*, T. I, p. 171).

(1) *Lam*, qu'il fait signifier *agneau*, c'est mal retourné.

Cependant, le gouvernement féminin n'était pas organisé pour soutenir une lutte de ce genre, premier mot d'une démocratie turbulente unie à l'imposture des thaumaturges guérisseurs qui allaient promettre le salut et donnaient aux hommes un droit nouveau, celui du libertinage, de la révolte et du vice.

La lutte s'engagea entre l'imposture et le collège sacerdotal. La Grande-Maîtresse invita Ram à se rendre aux pieds des autels et à s'offrir lui-même en sacrifice à son dieu nouveau qu'il disait tout-puissant, son fameux ancêtre mâle Oghas. Il se déroba et s'enfuit.

Alors le collège sacerdotal expulsa Ram du territoire. Il partit, entraînant avec lui tous les révoltés comme lui, un *Ram-massi* (d'où ramasser), et s'en fut vers l'Orient.

Et ce fut là que, arrivant en vue du Caucase, occupé par des hordes nomades, il y répandit sa doctrine. Comme il était suivi d'une puissante armée, les peuplades effrayées à l'aspect de tant de guerriers le laissèrent faire, plusieurs se réunirent à eux. Le pays qu'il était venu occuper s'appelait *Touran*, par opposition à un pays moins élevé qui s'appelait *Iran*. Les Tourans avaient été chassés du pays des Irans. Les peuples touraniens se soumirent à sa doctrine. Il existait vers le Nord une immense contrée que ces peuples masculins appelaient la terre paternelle, *Tat-Arah* (1); il leur parla en frère, leur montra qu'il était masculiniste comme eux et qu'il venait les délivrer du joug de la servitude maternelle. Cette idée qui flatta leur orgueil gagna sans peine leur confiance; leur enthousiasme croissait sans cesse; il fut bientôt à son comble et devint un fanatisme aveugle. Les plus fougueux, aveuglés par leurs passions, n'envisageaient qu'une idée : se débarrasser des entraves morales et prendre la première place partout; ce fut une folie et une furie.

Ram s'était déclaré *Souverain Pontife*. Après la première soumission des masculinistes, cela amena une révolte. Cela lui donna de l'audace. Il déclare que le *grand ancêtre*, c'est lui, en attendant que plus tard il dise que le dieu s'est incarné dans un *filz divin*.

(1) De ce mot Tat-Arah — *terre paternelle* — dérive le mot Tatare que nous avons longtemps écrit *Tartare*. Les Tatares de nos jours révèrent encore Oghas ou Oghous comme leur premier Patriarche. Ceux qu'on appelle Oïghours à cause de cela sont les moins instruits et les moins civilisés.

Tel est le culte *Lamaïque* qu'on veut opposer au Sabéisme de l'A-Vesta. Sa vertu principale, la Paternité, allait créer la guerre et faire naître le culte de la terre paternelle en même temps qu'un nouveau principe religieux, *la piété filiale*, qui n'honore plus la Mère, mais le Père.

Cette profanation eut des suites terribles.

Les grandes colonies celtiques européennes restées fidèles à la Vérité se révoltèrent ; elles écoutèrent la voix de leurs souveraines résidant sur les montagnes sacrées de la Thrace, de l'Etrurie et de l'Hespérie, et refusèrent de reconnaître le nouveau pouvoir qui voulait s'imposer.

Les *Anaxes* des Thraces, les *Larthes* des Etrusques, les *Reghes* des Vasques, qui jusque là n'avaient reconnu d'autre autorité que celle de leur *souveraine*, déclarèrent qu'elle seule possédait le pouvoir légitime.

### *La guerre*

Le culte féroce est la conséquence de la loi fatale du sexe mâle qui trouble l'esprit en même temps qu'il augmente la force musculaire, ce qui fait de ces hommes des révoltés.

La guerre était leur élément, la superstition leur religion, les fantômes du surnaturel leur occupation mentale.

Semant partout la dévastation, implacables ennemis de l'ancienne Théogonie dont ils détruisent les symboles, renversent les temples, brisent les statues, effacent les inscriptions, ce fut une fureur, un carnage et une dévastation.

Tout cela pour honorer Thor, le dieu de la guerre, le dieu-taureau.

La seule vertu pour ces hommes est la vaillance ; pour eux, la guerre est la source de la gloire, et ils mettent le droit dans la force, pillant et saccageant la propriété des autres, sans aucun scrupule : c'est le droit de la force. Du reste, *Ogmi*, en celte, signifie la grande puissance ou la grande armée.

Nous ne connaissons ni la date, ni l'histoire réelle de la grande révolte suscitée par cet audacieux malfaiteur. Certains auteurs font remonter cet événement, appelé le « déluge de Ram », à 2416 ; mais nous savons que les apologistes du régime masculin n'ont jamais respecté la chronologie.

Ram fut posé par les masculinistes en réformateur qui serait

venu apporter le salut à ceux qui souffraient, alors que c'est lui qui vint créer le régime de la grande souffrance. Il se faisait appeler *Æsc-hey-l-hop*a (1) (d'où Fabre d'Olivet fait venir le mot Esculape), qui signifie « Espérance de Salut ». Cet audacieux qui se donne comme un Messie, qui change le culte, qui condamne le « sacrifice féminin » et renverse tout, se donne aussi comme un génie de la médecine ; il prétend faire des miracles pour se faire écouter, coupe le gui et le présente comme devant tout guérir, préparé par lui ; il prédit l'avenir, prononce des oracles et prétend assujettir la Nature à ses ordres. C'est un des premiers *déments de l'orgueil*, dont l'esprit troublé par tous les excès tomba dans toutes sortes de divagations ; et la première de ses folies — la principale —, c'est l'interversion sexuelle qui consiste à transporter dans le sexe masculin les conditions mentales et psychiques de l'Esprit et de la nature de la Femme.

On le regardait comme un novateur dangereux et, comme il entraînait avec lui tous ceux qui avaient fait les premiers pas dans la révolte, la crainte s'empara des femmes et des hommes raisonnables et l'on vit, dès lors, se constituer des *ordres fermés*, comme celui des Kaldéens, destinés à conserver la science que ces vandales voulaient détruire.

L'homme révolté, en établissant le principe de la suprématie de la force sur l'Esprit, remonta jusqu'aux origines physiologiques des sexes et établit le culte du *Linga* pour faire opposition au culte de la *Yoni*, en même temps que pour glorifier la sexualité mâle, source de la force de l'homme. Ce fut une révolution qui créa l'origine lointaine de la séparation des pouvoirs. En inaugurant une domination mâle en face de l'autorité morale de la Femme (qui était le vrai sacerdoce), on peut dire que le principe du pouvoir civil fut créé et, par là, la lutte entre ce pouvoir et l'autorité religieuse dans son sens primitif, c'est-à-dire moral. L'autorité morale devait changer de signification quand la Théosophie vaincue fut remplacée par l'anthropomorphisme.

Nous retrouvons l'indignation de la Femme contre son usurpateur dans ces paroles citées par Michelet (*La Bible de l'humanité*, p. 53) : « Dans un transport maternel, la Mère de Râma indignée de son exil dit au Roi : Rappelez-vous, Roi puissant, ce

(1) Voyez *L'Etat social de l'homme*, p. 212, par Fabre d'Olivet.

tant célèbre distique : *J'ai jeté dans ma balance, d'un côté la vérité, de l'autre mille sacrifices, mais la vérité l'emportera.* »

*Ram a-t-il existé ?*

C'est ce Ram celtique que les Hindous appellent Râma, c'est lui que le Thibet, la Chine, le Japon et les immenses régions du Nord de l'Asie honorent sous le nom de *Lama*. Il est connu sous le nom de Fo, de Pa, de Pa-pa (monarque paternel) ou de Pa-si-pa (Père des pères). C'est lui qu'en Perse on a appelé Giam-Shyd et dont on a fait le premier monarque du monde.

Pour Zoroastre, il est le premier homme qu'Ormuzd ait favorisé de son inspiration. Il le nomme le chef des peuples et des troupeaux, le très puissant et le très fort monarque.

On lui attribue toute la science du Sépher. Anquetil du Perron a écrit Djemschid, mais c'est une mauvaise orthographe de Giam-Shyd, que les masculinistes feront signifier *le monarque du monde*, ou le soleil universel, ou le Dominateur.

Les anciens fidèles appelleront *noir* ce qui est opposé au *blanc* qui pour eux symbolisait la Vérité.

Ram sera donc le monarque du peuple noir c'est-à-dire du monde de l'erreur. Ce monde se donne le titre d'*universel*, ce qui veut dire « ceux qui s'appuient sur le nombre » (tous les hommes) ; on l'appelle *Gian* ou *Géan* ou *Ian* ou *Zan*, selon le dialecte. Le mot *gian* qui signifie le monde s'est appliqué à l'esprit dans le premier culte ; par ironie, ce mot va désigner le *vin* (dit spiritueux), et c'est ce qui explique que Ram, Osiris, Dionysos et Bacchus sont un même personnage, c'est-à-dire la représentation de la même idée bacchique.

Fabre d'Olivet fait venir Dionysos de Deva-nahousha (l'esprit divin), qui prononcé vulgairement serait devenu Deo-naûsh, dont les Grecs ont fait Dio-nysos.

On rapproche *le Râmâyana*, poème de Valmiki, des *Dionysiaques* de Nonnos.

Le sujet : Ram et Dionysos dans leur jeunesse sont persécutés, livrés à la haine d'une femme astucieuse et cruelle qui les force à quitter leur patrie. Après des aventures bizarres, ils finissent par triompher de tous leurs ennemis et font la conquête de l'Inde où ils obtiennent les honneurs divins.

Ce qui peut faire douter de l'existence de Ram, c'est qu'on la

reporte à une antiquité fabuleuse. Arrien rapporte que, depuis Théocrate jusqu'à Sandracottos qui fut vaincu par Alexandre, on comptait 6.402 ans. Pline s'accorde avec Arrien. Or l'expédition d'Alexandre aux Indes eut lieu 326 ans avant notre ère, d'où il résulte qu'on peut établir depuis Ram jusqu'à 1821, dit Fabre d'Olivet, une durée de 8550 ans. Pour prouver son ancienneté, on le fait naître le jour de Noël et on fait le calcul suivant :

Le mois était composé de 30 jours, l'année de 365 jours et six heures et les siècles de 30 et de 60 ans. La fête de New-hey1 (1), qui devait avoir lieu la première nuit du solstice d'hiver, se trouvait reculée de 45 jours au temps d'Olaüs Magnus, l'an 1000 de notre ère, et cela par la raison que l'année celtique, étant plus longue que la révolution du soleil, donnait un jour d'erreur en 132 ans. Ces 45 jours de retard répondent à 5930 ans et font remonter, par conséquent, l'établissement du calendrier celtique à près de 5.000 ans avant notre ère, en supposant même qu'il n'y ait eu aucune réformation.

La légende de Ram s'élabora lentement comme toutes les légendes. Elle mit des siècles à devenir ce qu'elle est aujourd'hui.

La révolution qui porte son nom aurait été faite par tous les ambitieux de pays divers, qui se seraient donnés au chef auquel ils auraient fait une légende pour lui donner un semblant de réalité.

Fabre d'Olivet, dans son ouvrage *L'Etat social de l'homme*, publié de son vivant (vers 1815, je crois), s'étend longuement sur l'histoire de Ram, qu'il présente comme un révolté contre le régime établi chez les Celtes. Et il ajoute : « La Voluspa consultée déclara que Ram était un novateur dangereux, « qu'il était incapable de s'élever jusqu'à l'austère hauteur des pensées divines » (c'est-à-dire jusqu'à l'Esprit Féminin). C'est la Voluspa, auteur de l'*Edda*, qui avait enseigné la musique et la poésie ; elle avait un grand prestige, aussi elle était soutenue par la multitude indignée. »

Ce livre étant épuisé, l'éditeur Chacornac en a fait faire une nouvelle édition, dans laquelle le passage que nous venons de citer est rendu par ceci (page 212) : « La Voluspa consultée n'osa pas d'abord le traiter d'impie et de rebelle, l'ascendant qu'il

(1) La fête de Noël était inconnue des premiers Chrétiens ; c'était le solstice d'hiver, mais non la naissance d'un Dieu.

aurait acquis sur une grande partie de la nation par l'immense service qu'il venait de lui rendre... Mais après avoir fait son éloge, elle s'apitoya sur la faiblesse de son âme et le présenta comme un homme pusillanime. »

Cette édition révisée est précédée d'une préface dans laquelle il est dit *qu'on a respecté la distribution des pages*. En effet, c'est à la page 212 de la première édition que la Voluspa condamne Ram, c'est à la page 212 de la deuxième édition qu'elle l'excuse et le glorifie.

### *Le Déluge de Ram*

La grande perturbation instituée pour imposer cette nouvelle doctrine fut appelée le *Déluge de Ram*.

On sait que le mot *déluge* est symbolique et indique la vague humaine qui déferle sur le monde pour le bouleverser.

Ce mouvement fut aussi appelé le Déluge d'Og-Gygès, parce qu'il établit le culte d'Oghas, le grand ancêtre. Le mot Og fut opposé à celui de Ma-gog (la Mère). Rappelons encore que le *déluge* est le symbole d'un cataclysme moral, c'est l'invasion de la barbarie des hommes forts dans le monde régi par des femmes, des brutes éteignant les lumières de l'esprit.

Le déluge est représenté dans le Zodiaque par le *Verseau*, ce qui verse, non pas de l'eau, mais de l'erreur et de la terreur. C'est une invasion d'hommes, ce n'est pas une invasion d'eau.

Ogygès, Ram, Tamerlan, Gengis-Khan, Alexandre, César, sont des hommes de déluge, des hommes de nuit détruisant sur leur passage les œuvres de l'esprit féminin, semant partout des ruines où régnaient des idées, brûlant les livres pour cacher les Vérités.

Les conquérants menaient des essaims de barbares qui terrorisaient le monde.

Une île s'appela O-gygie, île disparue, qu'on n'a pas retrouvée et qu'on suppose effondrée dans la mer. C'était un lieu d'orgies, on y célébrait le culte de Bacchus. Or, est-ce que le mot *Orgie* n'est pas une altération d'O-gygie, difficile à prononcer ?

C'est de cette île, dit-on, qu'est partie la multitude d'hommes qui descendit dans l'Inde sous la conduite de Bacchus et qui envahit l'Egypte sous les ordres d'Osiris.

Ce n'est pas en une fois que se fit l'invasion, mais par étapes et avec des intervalles de plusieurs siècles.

Les Titans envahisseurs sont représentés vomissant des flammes comme les volcans : c'est l'injure, c'est l'outrage, c'est la folie.

On a cherché ce qu'avait pu être ce déluge d'Ogygès et on n'a rien trouvé à répondre. L'abbé Bamior dit : « Il n'y a rien de si obscur que l'histoire d'Ogygès et du déluge qui arriva sous son règne. Ce prince était-il originaire de la Grèce ou était-il étranger ? En quel temps vivait-il ? Qu'est-ce que le déluge d'Ogygès ? Voilà trois questions qu'il n'est pas possible d'éclaircir » (*Mythologie*, t. III, p. 32).

Et la tradition nous dira : Parmi les persécuteurs, ceux qu'on appela des Titans, se trouvaient Cottus, Briarée, Gygès, « qui avaient cent mains et cinquante têtes », c'est-à-dire une multitude dont ils étaient les chefs.

Les modernes confondent presque toujours les bouleversements sociaux de l'antiquité avec les cataclysmes physiques que le mot déluge indique. Et alors, au lieu d'une révolution, on décrit une époque de catastrophe physique. C'est ainsi que Fabre d'Olivet parle du déluge de Ram. Il dit : « La guerre allumée fut longue et terrible. Pendant plus de trois siècles, le sang ne cessa de couler. Au milieu de ces troubles politiques, il sembla que la Nature elle-même voulait ajouter aux horreurs de la guerre. Les fléaux les plus horribles se manifestèrent. Des déluges effroyables inondèrent plusieurs pays, les mers surmontèrent leurs bords ; les lacs s'ouvrirent des passages à travers les montagnes de la Thessalie et, tandis que des peuples entiers étaient entraînés par les vagues courroucées, un ciel d'airain couvrait d'autres contrées et pendant l'espace de 7 années les laissait sans une goutte de pluie ou de rosée. Des volcans se déclarèrent en plusieurs endroits. L'Etna lança ses premiers tourbillons de flammes ; un furieux incendie éclata dans les forêts de la Gaule, sans qu'on sût d'où en étaient parties les premières étincelles. Presque toute l'Italie brûla.

« Les monts Hespériens furent embrasés et prirent à cause de cet événement le nom de *monts Pyrénéens*.

« Pour la première fois on vit le sang des rois (c'est-à-dire des Reines) couler sur leur trône. On vit des scélérats obscurs porter sur leurs souverains une main impie et se mettre à leur place.

« La terre trembla. Des montagnes furent renversées et des villes entières ensevelies sous leurs débris. De quelque côté que l'on

jette les yeux depuis le règne de l'Assyrien Bélochus, on ne voit que désastre et calamité. Ce sont des fragments de peuples qui se heurtent et se brisent, qui passent d'Asie en Europe et d'Europe en Asie pour en abreuver les rivages de leur sang.

« Au milieu de cette confusion, on voit descendre des hauteurs septentrionales des hordes de Boréens encore sauvages. Ils viennent comme des oiseaux de proie affamés de carnage, pour dévorer les restes de l'Empire phénicien tombant en lambeaux. » (Fabre d'Olivet, *L'Etat social*, p. 314.)

### *Epoque de terreur*

Le grand mouvement qui venait de se produire dans le monde celtique était la conséquence fatale de la psychologie masculine, le résultat de la crise de l'adolescence qui se produisait partout et jetait dans l'humanité un ferment de révolte contre les contraintes imposées par l'autorité maternelle. Les hommes mènent une vie vagabonde, cherchent à s'emparer des femmes, à les violenter, à les asservir, ils volent leurs biens, détruisent leurs constructions.

Fabre d'Olivet parle en ces termes de cette époque de terreur (*L'Etat social de l'homme*, pp. 201 et 203) : « Le culte superstitieux et féroce auquel une fatale déviation des lois providentielles avait soumis les Celtes, la terreur qui en était la suite naturelle et cette habitude de sentir toujours la mort planant sur leur tête, les rendaient inaccessibles à la pitié. Intolérants par système et valeureux par instinct, ils donnaient la mort avec la même facilité qu'ils la recevaient, la guerre était leur élément. Ce n'est qu'au milieu des batailles et tandis que la fatigue accablait leur corps, que leur esprit, par ailleurs assailli de fantômes, trouvait une sorte de repos. Dans quelque lieu que la victoire guidât leurs pas, la dévastation les suivait. Implacables ennemis des autres religions, ils en détruisaient les symboles, renversaient les temples, brisaient les statues et souvent, sur le point d'en venir à une bataille décisive, faisaient vœu d'exterminer tous les hommes et tous les animaux qui tomberaient entre leurs mains, ce qu'ils exécutaient à la manière de l'interdit, comme les Hébreux le firent longtemps après eux. Ils croyaient honorer ainsi le terrible Thor, le plus vaillant de leurs ancêtres, et n'imaginèrent pas qu'il y eût une autre manière pour Teutad lui-même de montrer sa force et sa

puissance, que le carnage et la destruction. La seule vertu était pour eux la valeur, le seul vice la lâcheté. Ils nommaient l'enfer *Nifelheim*, le séjour des lâches (c'est le renversement de l'idée primitive qui faisait de l'enfer le séjour des forts). Convaincus que la guerre est la source de la gloire dans ce monde et celle du salut dans l'autre, ils la regardaient comme un acte de justice et pensaient que la Force donne sur le faible un droit incontestable et établit la marque visible de la Divinité. Quand ils étaient vaincus, ils s'efforçaient de rire en sortant de la vie, même au milieu des tourments.

« Lorsque la crainte d'un danger imminent agitait les esprits, la superstition déployait ce qu'il y avait de plus horrible. Ici c'est une armée qui dévoue à la mort son général ; là c'est un général qui décime ses officiers ; partout méfiance, terreur, sauvagerie. On brûle un monarque sexagénaire en l'honneur de Teutad, on égorge les neuf enfants de Haquin sur l'autel de Thor.

« Toute l'Europe est envahie depuis les bords glacés de la Suède et de l'Irlande jusqu'aux fertiles rivages de la Sicile, partout le *sacrifice* sert de prétexte pour répandre le sang de ceux que l'on veut faire disparaître. »

On prenait de jeunes vierges que l'on enterrait vivantes « en l'honneur de Freya ». Quelle ironie ! Puis on fit naître l'opinion superstitieuse qui se développa si vite et qui obligeait les femmes des rois (quand il y en eut) et des principaux de l'Etat à suivre leurs époux dans le tombeau, en s'étranglant à leurs funérailles ou en se jetant dans les flammes de leur bûcher, coutume qui a longtemps existé en Asie. Le motif de cette barbarie, c'était la crainte que ces monstres avaient d'être empoisonnés par la femme qu'ils avaient torturée, leur mort devant entraîner la sienne. Il s'y mêlait peut-être un peu de jalousie posthume.

Après Thor, nous trouvons l'homme représenté par « Niord », qui symbolise la navigation et la pêche ; Cumulex — un Mars gaulois —, on lui sacrifiait le bétail pris sur l'ennemi ; Uller, habile dans l'art de patiner et de lancer des traits ; Grannus — assimilé à Apollon —, il préside aux eaux minérales et donne son nom à Aix-la-Chapelle (*Aquæ Grannæ*).

On appelle pro-zélites les premiers zélateurs qui passent au schisme masculiniste.

Dans les contrées du Nord, comme partout ailleurs, les *Zélateurs* ont marqué leur passage par des indices qui ne laissent

aucun doute sur leur origine (ils venaient de Zélande) ; *Ziel*, *Zelus*, *Zala*, chez les Celtes, les Latins, les Maures, signifient zèle ; la Seeland danoise, qui est une colonie de la Zélande du Rhin, s'écrivait anciennement *Ziel-land*, terre du zèle (zelos, en espagnol, jalousie). See-land : terre de la mer ; il y a entre ces deux expressions : jalousie et eaux de la mer (qui éteignent la lumière de l'esprit), un rapport symbolique.

Les Géants — Jotes — sont les antagonistes des Alfes ou Elfes ; ces derniers représentent les forces spirituelles de la Nature en même temps que les bons Génies. C'est un des noms qui avaient été donnés aux anciennes Faës. Par ironie, on représenta l'esprit masculin sous la forme de l'animal le plus lourd et de Elf on fit Eléphant.

Sur les plus vieux monuments de l'Inde, on a trouvé des éléphants à sept trompes imitant les serpents à sept têtes.

Les masculinistes se vengèrent de ces comparaisons en niant la science des Prêtresses qu'ils appellent des rêves, des visions, puis en prétendant que la femme se change en chouette et que c'est sous cette forme que, la nuit, elle va rejoindre ses amants. Et voilà bien le mot si profond du Sépher réalisé :

« La femme attaquera l'homme à la tête (dans son esprit) et le serpent la mordra au talon (ce qui veut dire l'attaquera par en bas, dans son sexe). »

Les hommes qui, dès lors, disputèrent aux femmes le droit d'enseigner, furent considérés comme des Magiciens, des sorciers, parce qu'ils introduisirent le surnaturel dans leur enseignement. Ils étaient sanguinaires et firent une religion barbare dans laquelle ils introduisirent des sacrifices humains. Ils immolaient à leur dieu les captifs de guerre et les esclaves ; ils sacrifiaient aussi des innocents qui, disaient-ils, s'offraient volontairement à la mort. C'est que l'homme sanguinaire hypnotise et fanatise ses victimes pour les décider à mourir afin de lui donner le spectacle du sang. C'est une forme du sadisme.

### *Tamas*

Nous avons vu qu'en Hollande celui qui enseigne l'erreur (le Prêtre, dira-t-on plus tard) s'appelle Tam. Nous allons retrouver ce nom aux Indes. Là, Tamas représente la puissance du mal. Dans les Védas, ce mot a le sens d'obscurité, de ténèbres ; c'est

la négation, l'opposition du mauvais esprit en face de l'esprit lumineux de la femme, appelée Râ (en Egypte), Rhéa (en Celtide), ou Rajas (aux Indes). Ce mot signifie rayonnement. Tamas nie la Vérité suprême, et c'est lui, incarné dans Hermès, qui dit : *ce qui est en haut est comme ce qui est en bas* ; c'est la négation de la polarité sexuelle.

Tamas, c'est le principe de l'opposition au progrès spirituel. Il obéit aux instincts sexuels les plus bas, sans hésiter, à ce qu'on a très bien appelé « l'appel de la bête ». La pensée s'est obscurcie en lui, il garde ce qui fut acquis avant *la chute*, mais depuis il ne monte plus, il descend et ne comprend plus *ce qui monte*.

L'instinct tamasique, c'est l'entraînement vers ce qui abaisse, c'est le véhicule inférieur. Il veut dominer parce qu'il est orgueilleux, mais en faisant le moindre effort, et, comme il veut être le premier, il empêche les autres de le dépasser. Il tend à éteindre les lumières, il a des égoïsmes impérieux, c'est lui qu'il faut écouter, lui *le Véridique* qui ne représente que le mal, les ténèbres. Le bruit qu'il fait dans le monde est désigné par cette locution : Tam-Tam ; c'est ce que dans les temps modernes on appellera le bluff.

Tant que Tamas régnera, la Vérité sera cachée et le Bien vaincu.

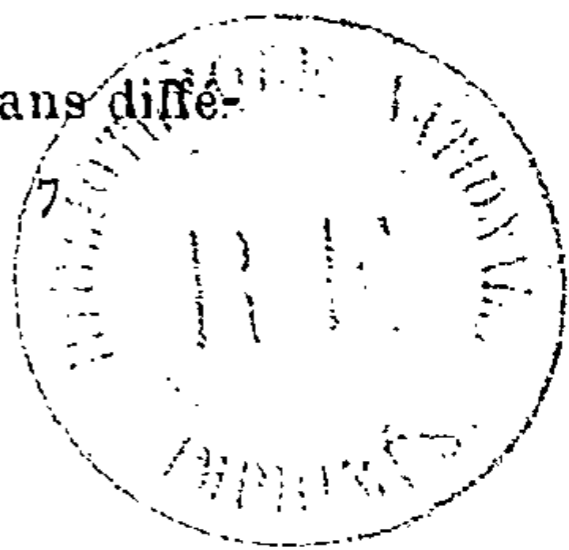
### *Les villes sacrées des Celtes*

La vie féminine était représentée comme le symbole de la vertu et du bonheur. La femme est *celle qui porte en elle le bonheur*. Chez les Scaldes ou Celtes du Nord, on trouve des villes sacrées et fermées appelées « Asgard ». C'est là que les Valkyries distillent tous les plaisirs, disent les légendes masculines, qui ne voient dans le bonheur spirituel que des plaisirs. C'est le paradis du Nord. Là les trois *Normes*, Urda, Véranda, Skalda, jugent les hommes ; les poètes inspirés y chantent sur la harpe d'or les louanges des Déesses et des héros. Ceci est un symbole de foi chez les Scandinaves.

Asgard, c'est la ville des « Ases ».

As signifie *unité* centrale. As-gard est la ville des Divines *unités* (de là le terme *Dieu unique*) (1). Ce nom ne se rencontre

(1) As, unité monétaire chez les Romains ; as, point unique dans diffé-



que dans l'histoire sacrée, la mythologie. C'est un centre religieux, c'est la Jérusalem mystique.

D'après la poésie scandinave, les « bons » sont reçus dans l'Asgard, les lâches en sont rejetés, ils sont *uit*, qui veut dire « au dehors » et qui est opposé à *as*. Partout des villes sacrées furent bâties. On trouve As-bourg dans le voisinage de Cologne. En Zélande *Asciburgium*, bâtie par Ulysse et vénérée des Germains, selon Tacite (dans *Germania*). Plus loin *Aspurgium* dont parle Strabon et qui serait la ville type imitée par les autres.

Dans les poésies sanscrites, on trouve aussi *Mid-gard* (Mid, milieu) et *As-gartha*. On trouve aussi Midi-hama (hama est le celtique *heim*, séjour). Ce sont d'abord des enceintes fortifiées bâties en pierres brutes, sur les hautes roches, et qui furent comme les cloîtres primitifs. (Monastère veut encore dire demeure d'un seul sexe.)

La Norme Scaldà (qui donne son nom à la Scandinavie, Norvège vient de Nord-voeg) aurait fondé autour de l'Escaut (qui lui doit aussi son nom) une région interdite aux profanes. Les fouilles ont fait trouver dans cette région des charbons, des ossements, des urnes cinéraires.

Dans l'île Scaldia se trouvait un endroit appelé Sion.

### *As — Les Aséens*

Pline, qui parle des Aséens, les place aux environs du Mont Taurus. Strabon cite une ville nommée *As-burg*, qui paraît avoir été la capitale des Ases. Cette ville est appelée Asgard dans l'*Edda*. Le mot *As* signifie un prince et même un Dieu dans la langue primitive des Celtes. On le trouve, avec la même signification de Prince ou de Principe, chez les Scandinaves, les Etrusques et les Vasques. Les Romains se servaient du mot *As* pour exprimer une unité de mesure ou de poids. Nous l'appliquons encore aujourd'hui au premier nombre des dés ou des cartes. C'est de ce mot très antique que dérive le nom donné à l'Asie.

rents jeux ; *as*, le pôle, l'axe. Le mot *essieu*, voulant dire que le monde tourne autour de lui, vient de *axón*, *axis*, *ashe*.

*Gard*, *ward* signifie que les premières villes furent des enceintes où se gardaient les femmes et les enfants.

On dit plus tard qu'elles gardaient aussi les *ossements des morts*, quand les femmes furent mises à l'interdit et assimilées aux morts.

Dans tous les dialectes masculinistes, il exprime la base des choses.

Nous devons croire que, lors de la grande persécution des sectateurs de Ram, les villes sacrées ne semblaient plus un refuge suffisant pour assurer la sécurité des femmes, car nous les voyons quitter les continents et aller se réfugier dans des îles, ce qui fait dire à de Grave :

« *Ile*, lieu de refuge des femmes, lieux fortifiés par la nature que la Providence semblait offrir comme un asile aux femmes traquées ; cette espèce de continent défendu par des remparts d'eau était le grand objet des vœux de l'homme ; c'est de là que ces demeures isolées ont été la scène de tant de grands événements de l'antiquité. C'est dans une île que nous trouvons le palais de Circé ; c'est dans une île que Pluton exerce son empire. Le chef-lieu des Atlantes était une île. La République des Champs Elysées s'étendait sur plusieurs îles. Bailly en demande la raison à Voltaire.

« N'êtes-vous pas étonné de voir que tout ce qu'il y a de plus intéressant dans l'antiquité se passe dans les îles ? »

Les îles étaient tellement en vénération qu'on les appelle *Terres sacrées*, *pays de salut*. Leur nom *Eiland*, ou, avec une H, *Heiland* est formé du mot Heil qui signifie salut et saint. Lieu de sûreté divine, *as-île* (asile contre la terreur). Et on appelle *ex-il* le bannissement des hommes injustes ou impies.

### *Les cités lacustres*

Mais on alla plus loin. On construisit des villes au milieu des lacs.

Le lac Moëris en Egypte serait un exemple de ces cités de refuge des féministes.

« Le lac Moëris avait 75 lieues de circonférence et il en a encore 50 » (*Journal du Commerce*, 8 janvier 1805).

« Ce lac creusé de main d'homme a passé pour une des merveilles du monde. Hérodote assure que le circuit du lac était aussi étendu que toute la côte maritime de l'Egypte. Les endroits les plus bas avaient trois cents pieds de profondeur. Au milieu s'élevaient deux pyramides à trois cents pieds au-dessus des eaux ; elles s'abaissaient aussi à 300 pieds au-dessous ; chacune portait une figure colossale posée sur un trône. Ce lac communi-

quait avec le Nil par un long canal muni de grandes écluses qu'on ouvrait et fermait à volonté, selon les besoins » (De Grave, *Ch. Elys.*, t. I, p. 216).

En Irlande, on a découvert des débris de cités lacustres dans lesquelles on a trouvé des armes et des ustensiles de l'âge de bronze.

Ballinlough recèle dans ses abîmes le Thier-na-oge, terre de l'éternelle jeunesse, paradis païen, dit-on, analogue au Walhalla de la mythologie scandinave.

Le Lough Drine est peuplé d'îles fées qui, chaque été, une certaine nuit, dansent une sarabande folle, dira la mythologie masculine.

« En se promenant autour de la baie (du Nord de l'Irlande), on trébuche à chaque pas sur des vestiges de civilisation druidique : Cairns, pierres levées, Cromlechs et autres monuments mégalithiques, généralement édifiés au-dessus de curieux souterrains. Près de la cascade de Dunamare, on montre l'empreinte du premier pied humain qui se soit posé sur le sol irlandais 40 jours après le déluge. Cet intrépide voyageur avait nom Laddra ; c'était vraiment bien la peine de venir si loin, pour périr à peine débarqué dans un cataclysme général » (*L'Irlande*, M<sup>me</sup> de Bovet, p. 184).

Ce cataclysme fut une persécution si violente que dans le comté d'Antrim on montre le rocher du haut duquel toutes les femmes d'âge mûr furent précipitées dans la mer (*ibid.*, p. 446).

Ces événements sont restés dans la mémoire populaire. Les enfants d'Erin, île que Diodore de Sicile appelle hyperboréenne, en ont dans l'esprit un atavisme tenace, et c'est la raison pour laquelle les gamins, dans les écoles pauvres, sont avides d'apprendre ; ils veulent tout savoir, et, dans les classes populaires irlandaises, on enseigne que la Mère est considérée comme l'aide la plus utile à la famille, celle qui travaille le plus, gagne davantage et boit moins (M<sup>me</sup> de Bovet).

On a trouvé une cité lacustre près de Belfort. M<sup>me</sup> de Bovet dit (dans *l'Irlande*, p. 460). « Le Lough Neagh, le plus grand des lacs des Îles Britanniques, est un des plus grands d'Europe : 15 milles de long, 12 de large, 98.000 acres de superficie, dont sont riverains les comtés de Down, d'Armagh, de Tyrone et d'Antrim. Il n'est pas le plus beau de l'île et son seul attrait est celui

que présente toujours une vaste étendue d'eau. Une cité submergée dort au fond ».

Cailleux, dans son livre *Origine celtique de toutes les civilisations*, donne de nombreux détails sur cette question ; je lui emprunte le chapitre qu'il y consacre. Il dit : « On construisit jusque dans les lacs de véritables hameaux posés sur des pilotis et auxquels on arrivait du rivage par une trappe (*subbelen*, être pris dans une trappe, d'où *Pons sublicius* dans les Mystères de Rome). De Pyl (pilotis) et Huyske (maisonnette) on a fait Pélasge, nom générique donné aux peuples qui avaient, à cette ancienne époque, leurs Mystères dans ces îles factices, et surtout aux habitants du lac Togolia en Grèce.

(Il ne faut pas confondre les Pélasges avec les peuples de la Péla-gonie, ces derniers tirent leur nom de *Belech*, druide.)

Le mot *stacch* (pieu fiché en terre) a également prêté un nom aux îles Stœchades (îles d'Hyères) où se célébraient les Mystères phocéens de Marseille (1) ; au *Sinus Astacanus* qui baigne Cadix (les golfes de Nicée et de Varna portent aussi ce nom).

Notre mot pieu, en celtique *Pyche*, a fait nommer *Pictes* différents peuples, ceux, par exemple, qui avaient leurs cités lacustres dans les lacs d'Ecosse, ceux qui les avaient à l'embouchure de la Somme ou de la Loire (Picardie, *Pick Erd*, terre des Pictes).

Hérodote, parlant d'une de ces constructions insulaires établies dans le lac Prasias, en Thrace, dit qu'elles avaient été élevées par les Péoniens, ce qui montre l'ancienneté de notre mot pionnier. (*Peon*, en espagnol, veut dire terrassier, et *Pion*, en français, surveillant.)

Chaque temple avait son lac sacré. Hérodote (T. II, p. 171) parle des représentations nocturnes qu'il vit à Saïs sur le lac sacré de Neith : « On les appelle des Mystères, dit-il, et, tout en ayant appris sur ce sujet quantité de choses des plus curieuses, je me tairai par respect. »

(1) Ces Mystères se faisaient dans le *Delphicus Templum*. Le pays fut appelé Dauphiné et, en souvenir du mot Phocée, les fêtes de villages y sont toujours appelées Vogues. Les Vogues de Bresse se font encore avec le costume antique.

## DESTRUCTION DES CITÉS LACUSTRES

*d'après Cailleux, Origine Celtique, (p. 300 et suivantes)*

Th. Cailleux nous raconte un épisode de cette époque. Il dit : « Les cités lacustres furent vouées à une implacable destruction. Construites en bois, elles furent toutes livrées aux flammes. En Suisse, en Italie, en Allemagne, en Ecosse, partout on retrouva au fond des lacs, mais à demi brûlés, les pilotis qui supportaient ces bourgades. 113 stations ont été reconnues en Suisse seulement, celle de Wangen au lac de Constance était construite sur 40.000 pilotis. »

Brûler se dit en celtique *Brennen*. Or ce mot se retrouve dans toutes les contrées lacustres qui ont été le théâtre de ces incendies les premières explorations de leurs ruines ont été faites en 1853 au lac de Zurich par M. Keller.

Les incendiaires arrivaient avec leur étendard appelé Faen (fanion).

Près de Constance, les destructeurs des cités lacustres formèrent des établissements connus des Romains sous le nom de Brennes et souvent fondèrent une abbaye druidique qui, de leur nom, fut, plus tard, appelée Saint-Gall (les Druides étaient des Gallois).

Au centre de la Gaule est un pays de lagunes que traverse l'Indre et qui, depuis ces événements, a toujours été appelé Brenne (ce sont les Brannovices de César ; *wick, vicus* signifiant bourg, ce mot signifie bourg brûlé, Brandebourg) (1). Les Bituriges, ses dévastateurs, s'y fixèrent, laissant dans le nom même de leur capitale *Avaricum* un souvenir de leur zèle (*yver, zélé*, a formé *Iberi, Hebræi, Avari* ; *zelos* veut dire *jalousie*). La croisade incendiaire ayant franchi les Alpes, on appela Brenner le col par lequel elle avait débouché en Italie et Brandis un monastère fameux qu'elle fonda au voisinage des lacs. Dès lors, le nom de Brennus se joint à tout ce qui est destructeur par le fer et la flamme. Un Brennus, accompagné de Belgius, dévasta Delphes et la Grèce ; en Bresse se trouve une petite contrée lacustre, la Dombe, où se faisaient, dans des îles factices, les

(1) Les castels qui furent renversés ont laissé leurs ruines sur les escarpements de nos rivières, où leur nom d'Alcazar les a fait nommer *campes de César*.

anciennes Vogues ; Polybe, n'ayant qu'une idée confuse de ces pays éloignés, y fait arriver, avec un Brennus, des destructeurs et des incendiaires. (Polybe y place la ville de Bellica. Ce mot ainsi que Belgus vient de Belech qui veut dire Druide.)

En avançant vers l'Orient, on retrouve chez les Phrygiens le *Sinus Astacanus*, ayant, comme son nom l'indique (staeck, pilotis), des îles sur pilotis ; ce canton, depuis ces désastres, fut nommé Phrygie brûlée. Plus loin, les dévastateurs, qui, selon Hérodote, sont appelés Perses, disent dans leurs histoires (Histoire de Perse par le Persan Mirkhond) (1) que leur plus ancien chef est Kaian (Kaiô, brûler en grec, en garamis, en chinois), c'est-à-dire brûleur, dévastateur des cités flottantes établies dans les lacs de la Haute-Asie. (Kaian, c'est le Kaïn de la Bible : Kaï uni à Æsar fait César, uni à Æser fait Kaiser.)

Dans les régions méridionales, les Européens trouvèrent aux Canaries mille légendes sur une île incendiée et introuvable que l'on désignait sous le nom de *Brandon* (Brandon de discorde). Dans le Nord de l'Europe, mêmes mystères, mêmes dévastations ; l'Ecosse est pleine de débris de cités lacustres, lesquels portent encore des noms incendiaires ; tel est Burnt-Island, sur le Forth, au voisinage d'Edimbourg. Au delà du Rhin, le Brandebourg renferme une quinzaine d'étangs où se faisaient les mystères de ces peuples du Nord ; l'incendie fit tout disparaître et la province tira de là son nom qui signifie *bourgs brûlés*. Dans le Mecklembourg se trouve, parmi d'autres lacs, celui de Tollen, et, sur ses bords, une ville qui, appelée aussi Brandebourg, nous révèle les mêmes mystères, les mêmes fureurs, les mêmes incendies. Par suite de ces graves événements, les bourgades maudites disparurent de tous les lacs ; mais pendant longtemps le peuple effrayé put encore apercevoir au-dessus de l'eau leur squelette, ne présentant plus aux yeux qu'une forêt de troncs carbonisés et informes. La vague qui venait gémir contre ces noirs débris poursuivit sans relâche l'œuvre de la vengeance ; peu à peu ils descendirent sous l'abîme, puis le silence couvrit cette vaste tombe. Lorsque le temps eut tout effacé, les habitants du voisinage se transmirent d'une génération à l'autre le souvenir de ce qui s'était passé là. De nos jours seulement, il

(1) Les noms de Perses, de Mèdes, nous viennent d'Hérodote et sont inconnus aux Asiatiques, qui nommaient la Perse *Iran*.

fut donné à l'homme de s'en approcher, et il peut aujourd'hui jeter un dernier coup d'œil sur ces restes, avant qu'ils n'aient achevé de rentrer dans le néant ; il y voit des tronçons de bois à demi rongés, il y trouve, intact sous la vase, tout ce qui reste encore à détruire de ces anciens temps.

Stæch (pieu) fit appeler Stœchades les îles factices qui servaient aux célèbres Florales de Marseille (Marseille était appelée Massilia) (1) ; ces îles n'existent plus, mais nous nommons encore estacade les constructions qui leur ressemblent. Ces sortes de pilotis se nomment aussi *perche*, d'où le nom de parc donné aux jardins de plaisir qu'ils tenaient élevés au-dessus de l'eau ; un grand nombre de villes placées au bord des étangs laissent voir cette racine, par exemple Bergame est au milieu des lacs italiens (*Berg-heim*, demeure perchée ; Virgile dit Pergama) ; Percha en espagnol signifie ce qui est élevé, comme acropole.

Le lac de Constance n'est connu des Latins que sous le nom de Brigantinus. (Les Espagnols disent de même briga pour berge. Briguer, chercher à atteindre.)

Blankenberg remplace une cité détruite dont les piquets ont été vus longtemps ; la ville se nommait autrefois Scarphout, de Scarp, escarpé, et Hout, bois.

« On a exploré les pilotages de Brandebourg, dit un géologue, et, parmi ces ruines, on trouve Perlebourg, Spremberg (bourgade sur la Sprée), Reins-berg, Havel-berg (aucun de ces villages n'est sur une montagne).

Balk, dans la langue des Celtes, signifie poutre, étançon, pour supporter une habitation lacustre ; sur cette racine, nous appelons encore balcon une construction aérienne du même genre ; mais ce qui montre ce que la signification de ce mot était autrefois, c'est que le mot *Balk* signifie toujours pro-stituée (premier statut) ; les écrivains arabes appellent « Balkis » la Sabéenne qui vint voir Salomon. (Zabbe, pro-stituée, d'où les mots Saba, Sabine, Sabbath, Sabbéens). C'est la vie archaïque, la première vérité, la première morale qui est le *premier statut* condamné par les hommes jaloux. Souvent ces îles n'étaient point fixes et flottaient sur l'eau ; c'est pourquoi on les appelait baraques ou îles flottantes.

(1) Chez les anciens, les masculinistes disaient sous forme de proverbe à un homme qui se corrompait, d'après eux (c'est-à-dire qui devenait féministe) : *Massiliam navigas* (Athénée, XII, 5).

Dans la province de Brandebourg, les mêmes noms nous révèlent les mêmes mystères. Là se trouve Berlin ; la Sprée, qui l'arrose et qui formait autrefois de vastes marais, d'où son nom, de *Spar* qui signifie pilotis, de *Sperre*, qui désigne une clôture sacrée interdite aux profanes, nous montre par ces racines tous les éléments d'une cité flottante, d'un jardin des Hespérides, d'un Olympe où étaient admis les héros ; en outre, au voisinage de ces retraites aériennes était ordinairement une tour, où se trouvait une cloche. Un guetteur, à l'approche de l'ennemi, sonnait pour avertir de rentrer. Or, dans la langue parlée à Berlin, un beffroi se dit encore Spergloche.

Dans certaines contrées, pour construire ces bourgades flottantes, on avait transformé une vallée en étang par un barrage qui arrêtait l'eau ; les devastateurs firent une tranchée au barrage, vidèrent l'étang et arrivèrent à la bourgade.

Quand ces jardins de plaisir (Eden) eurent disparu, il fallut les remplacer dans les mystères. On figura donc un autre Olympe où entraient encore ceux qui étaient vainqueurs dans les tournois ; là, comme dans l'ancien séjour des Déesses, c'était encore la beauté qui décernait des faveurs, c'est-à-dire des couronnes de lauriers, des armes de luxe, des sourires encourageants, des fleurs symboliques. A Olympie, le vainqueur recevait pour prix de sa victoire la plante lacustre que nous appelons berle, pour figurer ces îles flottantes qui n'existaient plus, et, comme jouissance d'un ancien droit, il entraît par la *brèche* dans la ville où il devait *consommer* son triomphe. (Cette plante *berle* était figurative comme le lotus dans d'autres contrées. Elle s'appelle *berle*, *apium*, *sion* en celtique, en latin, en grec.)

Toutes ces destructions, ayant eu lieu avant qu'on n'écrivit l'histoire, ont cependant laissé dans le souvenir des peuples des traces qui ne se sont pas encore effacées. Ainsi les Bretons n'ont jamais oublié dans la baie de Douarnenez l'emplacement d'Is-la-Grande et savent sur elle de tragiques histoires (Is est devenue Isa aux Indes et Isis en Egypte). Douar en arabe, Aduar en espagnol, Durum en celtique, signifient tente.

Les Etrusques montraient avec effroi la place où était, dans le lac Vulsinie, la ville du même nom que le *feu du ciel*, selon Pline, avait détruite. La Palestine voit encore, au fond de la Mer Morte, les débris de quatre villes maudites et incendiées.

Des fêtes furent établies pour transmettre aux âges futurs

le souvenir de ces graves événements (1), et, jusque dans ces derniers siècles, nos aïeux ont célébré vers le temps du Carnaval le dimanche des Brandons ; on arrivait dans les églises armé de bâtons et de torches et l'on figurait des luttes, un embrasement, une victoire. Ailleurs, on conduisait un fantôme de paille sur un étang et, à l'aide d'une échelle posée sur le rivage, on y mettait le feu, au milieu des acclamations de la foule ; cette figure dans le midi de la France s'appelle *Papesue*, c'est-à-dire île flottante. Quant aux étangs desséchés, on conte d'un bout à l'autre du monde la même légende en donnant le beau rôle à l'homme, le vilain rôle à la Femme : une vallée était remplie d'eau ; une méchante femme avait causé cette inondation ; un homme *divin* se présente qui fend la roche et met l'étang à sec ; ce personnage s'appelait Yu en Chine, Kashyapa à Cachemire, Bel à Babylone, Hercule dans la vallée de Tempé, Ram dans les pays du Nord. Sa révolte s'appelle le déluge de Ram.

C'est ainsi que la tradition masculine fit une légende destinée à justifier les hommes de tous ces crimes et à les imputer à la Femme.

On raconte que l'ennemie de Ram, Râvana, forcée d'abandonner sa capitale Ayodhyâ (aujourd'hui Aoud ou Houd sur le bord méridional du Gange) et de sortir même du continent, se retira dans l'île de Lankâ (aujourd'hui Ceylan) et s'y crut à l'abri des efforts de son ennemi, regardant les flots qui l'environnaient comme un obstacle insurmontable.

La tradition rapporte que les compagnons de Ram profitèrent de quelques rocs épars dans les ondes pour arrêter et lier ensemble un nombre considérable de bateaux dont ils formèrent une immense pont sur lequel ils passèrent. Les Hindous montrent encore les ruines de ce fameux pont dans une suite de rochers qu'ils appellent le *pont de Ram*.

Le grand Khan (Caïn) porta par ce moyen l'incendie dans le palais même de Râvana qui fut tuée, et Ram resta seul le maître de l'Asie. (Fabre d'Olivet, *L'Etat social*, p. 239.)

D'après une tradition anglaise, tous ces malheurs seraient arrivés en l'an du Christ 65, sous le règne de Lugail Rhiaberg ; c'est une femme qui en fut la cause. Même tradition à Killarnay.

(1) Les jeux du cirque à Rome, les jeux Olympiques en Grèce, les tournois du Moyen Age.

Les plongeurs qui vont chercher dans les sables du lac des opales, des cornalines et des chalcédoines disent merveille des tours rondes, des temples et des palais qu'ils aperçoivent au sein de l'humide demeure.

M. Lehon dans *L'Homme fossile*, nous parle des débris trouvés dans les cités lacustres ; il mentionne des haches en pierre, des poignards en bois de cerf, des pointes de flèches en silex ou en os.

Dans d'autres bourgades plus récentes, les armes sont en bronze, ainsi que tous les objets tranchants qui servent aux usages de la vie ; ce bronze est toujours composé de cuivre et d'étain. Le bronze des Egyptiens, des Grecs et des Etrusques contient ordinairement du plomb, celui des lacs suisses jamais.

Enfin, dans quelques stations plus modernes, il y avait des objets en fer, des épées en fer (1), du type gaulois, sans garde ni croisière.

A la Tiefenau, en Suisse, on a découvert tout un champ de bataille, des épées, des roues de chariots, des mors argentés, des cottes de mailles, des monnaies avec l'effigie du cheval celtique.

On a trouvé aussi des symboles religieux : des croissants lunaires en argile, des amulettes trinitaires, formées de trois tiges portant un anneau de suspension et se terminant chacune par un globule, comme les pendants d'oreilles de Junon, tels qu'ils furent plus tard décrits dans l'Iliade ; des bracelets, des colliers, des tissus de lin, des dentelles, du blé, de l'orge, des pois, de la vigne et des cerises dans des pots.

### *Retour à la Théogonie*

Au milieu de ce désordre, une grande femme se lève, restitue toute la science primitive, puis écrit des poèmes immortels qui racontent les luttes soutenues contre les femmes.

Cette nouvelle Déesse est connue sous différents noms et surnoms. On l'appelle Vénus, Uranie, Hemcera, Bélisama ou Mater-idea.

(1) On raconte que le fer aurait été découvert du temps de Minos dans l'embrasement du mont Ida. Ce serait par suite des incendies que le fer aurait été trouvé, et cela explique l'horreur que les femmes avaient pour ce métal.

### Vénus

Nous avons à restituer sa personnalité.

Son histoire réelle ayant été effacée, on ne la connaît plus que par la mythologie.

Vénus est surtout considérée comme représentant la lumière de l'Esprit. Elle est surnommée Uranie et aussi Lucifer. La colombe est son symbole et représente le Saint-Esprit qui est en elle, l'Esprit qui s'élève et qui élève. Elle fut mise au nombre des astres. Son nom fut donné à une brillante planète. Sa fonction est d'annoncer le jour, dira-t-on, parce que sa présence fait la lumière.

Vénus était appelée Lucifer le matin, ou l'Etoile du Berger, et Vesper le soir. On dit aussi Hesper ou Vesperugo quand elle paraît à l'Occident, peu après le coucher du soleil.

Elle était surnommée Basilée (Basilis), c'est-à-dire Reine ; elle est fille de Coelus, le Ciel.

### Les Vénètes

Les affiliés de Vénus sont les Vénètes.

En Gaule, ils ont une importante colonie sur le territoire où l'on fondera la ville de *Vannes*.

Ce nom, corruption de *Veneta*, restera dans certaines régions du Nord où la particule *Van* se mettra devant les noms pour les ennoblir. Cela indique *serviteur de Vénus*. Van est devenu Von chez les Saxons. Il existe à deux lieues de Liège, au bord de l'Ourthe, un endroit encore appelé les *Vennes*, près de Froidmont.

Vénus serait un nom déformé. La terminaison *us* aurait été ajoutée par les Latins quand ils masculinisèrent tous les noms. C'est une terminaison masculine. Le féminin, selon le génie de leur langue, serait *Vena*.

M. Dottin nous apprend que, parmi les inscriptions celtiques, on trouve *Bena, sacra Bena* (*Ant. Celt.*, p. 109). Et il donne au mot *ben* la signification de *femme*. Alors, sans doute, *Femme-Divine*. Vénus serait donc le nom même de la Femme, *Ben* ou *Ven*. (Dans certaines langues, le B et le V se confondent ; c'est la prononciation qui les différencie.)

Nous avons montré déjà que Vénitien et Phénicien étaient

le même mot écrit différemment, et que l'oiseau sacré des Phéniciens, le Phénix, pouvait aussi s'écrire Venix. Or nous trouvons qu'on représente Vénus par l'oiseau *Vennou* ou *Bennou*, qu'on appelle le Phénix des Grecs.

Comme dérivé de *Bena* (Vena), nous trouvons chez les Celtes la Déesse Bendis ; elle a des serviteurs qu'on appelle Bendès, Bender.

La Déesse Bendis est devenue Bhavanî aux Indes. Chez les Israélites, nous trouvons les Beni-Israël.

Et nous retrouvons cet usage de mettre le nom de la Femme devant les noms propres, dans l'habitude de mettre EVA devant les noms : Eva-Marie, Ave-Maria.

Les Grecs, qui copiaient tout, firent de eva le mot eu (le V et l'U se confondent dans leur langue) et mirent ce *eu* (qui signifie *bien*) devant certains noms : Eu-rope.

### BÉLISAMA

#### *Surnom de Vénus*

Nous disons : surnom de Vénus, mais il faudrait peut-être dire Vénus surnom de Bélisama, car nous ne savons pas quel est le nom et quel est le surnom.

Cailleux dit : « Les Gaulois avaient gardé dans leur mythologie une ancienne personnification féminine, Bélisama, qui avait enseigné à leurs aïeux la médecine, les arts et les métiers. On la considérait comme une Déesse sanitaire ; les eaux thermales lui étaient consacrées. Les inscriptions l'assimilent à Minerve. » Elle fut la première des « Sagas », ces anciennes Doctresses de la Celtide, que les Gaulois appelaient « Sages-Femmes ».

De Bélisama, on a fait *basilique*, édifice où l'on rendait la justice, église principale, parce que cette Déesse avait restitué le culte déformé par la révolte de Ram.

La Déesse Bélisama donna son nom à une classe d'hommes appelés Belech. Ce sont les Druides, qui sont ses fidèles serviteurs, ses vrais initiés. On croit qu'ils sont appelés ainsi parce que *belech* veut dire *lin* et qu'ils sont vêtus de lin, mais ce nom a une autre origine, il signifie Prêtre de Bel.

Belgius vient de Belech, qui veut dire Druide. De Belgia, terre de Bel, on a fait Belgique. Polybe parle de la ville de Bellica.

Le *Belech* célébrait ses Mystères à *Is*, à *Isca Silurum*, à *Isca Dumnoniorum*.

Jusqu'en Irlande, nous retrouvons ce nom devenu *Beal*. En anglais *Bold*, en australien *Bool*. Dans l'Afrique septentrionale, nous trouvons à Cyrène le nom de *Balis*. Ce nom, adopté par les Hindous, est devenu *Mahâ-Bali* (grand Bali).

Dans le premier chapitre de l'Iliade, nous retrouvons *Belos*, qui est arrivé à signifier *le Ciel* dans le dialecte grec de Laconie. *Bela* signifie éclat, splendeur.

*Bel-tene* (feu de Bal en irlandais) était fêté le 1<sup>er</sup> mai ; c'était la fête des fleurs, la fête de la Femme (1).

Les *Belgæ*, au temps de César, habitaient la partie de la Gaule comprise entre le Rhin, la Marne et l'Océan. Strabon comprend les Armoricains parmi les Belges. Les Remi apprirent à César que la plupart des *Belges* étaient issus de Germains. Les *Belgæ* différaient des Galli et des Aquitains par la langue, les institutions, les lois. Pour Strabon, ils ne diffèrent pas des Gaulois par l'aspect physique, ils parlent la même langue, sauf quelques particularités dialectales ; leurs institutions et leur genre de vie ne diffèrent qu'un peu de ceux des Gaulois. César donne expressément le nom de Germains à quelques peuples belges : *Condrusos*, *Eburones*, etc. Mais Ambiorix, roi des *Eburons*, appelle Galli ses compatriotes.

Rappelons que c'est en l'honneur de Vénus-Bélisama qu'on appela Baléares les îles où on avait installé des observatoires appelés Hémérosopes, que c'est aussi pour rappeler son règne dans les régions du Nord qu'une mer s'appela *Baltique*.

## LE CULTES DE L'ESPRIT RESTITUÉ

### *Le Feu sacré*

Nous avons vu que du nom de Bélisama (Vénus) on a fait Basilique. C'est que cette Déesse va réorganiser l'ancien culte, jadis institué par les Mazdéens.

Le nom grec du feu est *Pyr*, d'où Pyramis, en égyptien Pyramide. Donc les Pyramides étaient des Temples sacrés dans lesquels on se cachait et qui étaient construits de façon à en rendre l'accès impossible à ceux qui n'étaient pas initiés.

(1) *Mey* en vieux teuton signifie puella, fille.

*Meymaend* — mois de mai — signifie mois consacré aux filles. Les garçons décorent la façade de leur demeure de branches de feuillage.

Le mot *Pyr* est phrygien.

Dans l'*Edda* suédoise, le feu est nommé *fyr* ou *fur* ; les Grecs, dit-on, prononçaient *pyr* comme nous prononçons *pur*.

Il existait en Orient des *Temples du feu* qu'on appelait *Pyres*. Il s'agissait du feu symbolique représentant l'Esprit.

C'est parce qu'il y avait des Temples du feu sur les montagnes qui séparent l'Espagne de la France qu'on les a appelées Pyrénées, et non parce qu'elles furent embrasées. Ces montagnes servirent de refuge aux femmes persécutées ; partout où elles étaient, celles-ci établissaient ce que, symboliquement, on a appelé le culte du feu, du *Feu sacré*.

Pyrénée fut le surnom de la Vénus adorée dans les Gaules, et, du reste, la mythologie nous dira que Pyrène, fille du roi Babrycinus, donna son nom aux montagnes de l'Ibérie.

La femme, pour échapper à l'homme, se cache sur les montagnes élevées, d'où l'on peut voir venir l'ennemi, ou dans des cités bâties au milieu des lacs, ou bien dans des lieux fortifiés à l'embouchure des fleuves. Ces lieux de refuge des femmes étaient interdits aux hommes. Un retranchement sacré s'appelait *Mound*, d'où le mot *Mundus* (pur) donné à ceux qui étaient dans le retranchement, et in-mondus (impur) à ceux qui étaient dehors.

En grec, le mot latin *mundus* se traduisait par *kosmos*. Mais les hommes pervers retourneront la signification des mots ; pour eux, *mundus* viendra de *in* et *undu* (dans l'onde, allusion au déluge), et on opposera ce mot au mot *kosmos* qui servait à désigner le monde féminin.

On exprimait cette séparation des sexes qui se produisit partout par un langage spécial. En Egypte, les villes des hommes révoltés étaient appelées *Villes des morts*.

C'est partout la même opposition : le Ciel et la Terre, d'où naîtront les idées de Paradis et d'Enfer.

Ceux qui vivaient dans le *mundus* des hommes étaient des Mânes, tandis que ceux qui vivaient dans le *kosmos* étaient des Déas.

Les Prêtres, qui cacheront toute vérité, diront qu'il s'agissait d'un endroit où l'on va après la mort, alors qu'il s'agit d'un régime terrestre. Ainsi les Paradis furent dans maints endroits à la fois, comme les Enfers, qui étaient les villes où régnait l'homme pervers. Il y eut un *Tartare* au Nord, comme il y eut

un Shéol chez les Israélites, un pays des *ombres* chez les Egyptiens, et le régime masculin s'étendant devait envahir le monde et, peu à peu, supprimer ce qui restait des Champs Elysées, c'est-à-dire des anciens empires gynécocratiques.

Les montagnes étaient regardées presque partout comme des lieux secrets, parce que c'est là que les femmes se tenaient ; c'est ce qu'on appelait *les Hauts Lieux*.

Chez les Celtes aussi on a trouvé des *Hauts Lieux*. M. Gahut, dans ses *Etudes préhistoriques et gallo-romaines*, a montré que, pour reconstituer la vieille France mégalithique, il fallait suivre les hauts plateaux et passer par les chemins qui existent encore sur les crêtes et les points de partage des eaux. « Sur tout ce parcours, dit-il, on retrouvera les Hiérons, les sanctuaires, les autels de nos premiers pères (il aurait dû dire *Mères* puisque, à cette époque, le père est inconnu) ; on retrouvera leurs talus, leurs terres closes, les vestiges de leurs habitations, surtout sur les sommets de gneiss granitiques, rochers sacrés par excellence du Mégalithisme. C'est sur les Hauts Lieux que nous retrouvons quelques pages, souvent indéchiffrables, de l'histoire de nos ancêtres. »

Le Hiéron est un autel, un sanctuaire, une résidence considérée comme un refuge sacré, une ville sainte (1). C'est le lieu où se réfugiaient les populations menacées par l'ennemi, d'après M. F. Gahut.

Autel (altare) semble venir du celtique *All'*, haute, et *ar*, pierre.

Hiéron a fait *Hiero* (sacré).

L'H ayant été changée en J ou G, par la suite, le mot Hiéron est devenu Giron, et ceci nous explique cette expression : « le Giron de l'Eglise ».

Le Val d'Or, dans le Charolais, fut longtemps la terre classique d'où le *sacrifice saint* n'a pu être délogé.

Les Germains ont aussi, dans leurs légendes, le souvenir de la grande persécution. Ils ont un vieux proverbe qui dit : *Der Teufel ist los*, le diable est déchaîné, et c'est contre « la Terre de Dieu », Deutsch-Land, qu'il lutte.

(1) Berg, Bergen, signifie cacher.

Pendant le déluge de Deucalion, Mégara se sauva et gagna une haute montagne ; elle fut massacrée par Jupiter, dit la mythologie.

Le nom de l'homme perversi, *Teufel*, vient de *Tiefe*, l'abîme.

Chez les Lotharingiens, qui sont devenus les Lorrains, on a trouvé des Hauts Lieux appelés *Oppida*. M. Léon Bernardin dit : « Les corniches lorraines desséchées et pauvres gardent du moins leur titre de gloire, leur couronne de pierre. Le beau poème de la résistance éternelle de ces montagnes et de leurs habitants aux invasions ! Quelles strophes se chantent encore sur les ruines des *Oppida* ! »

« Les forteresses qui servirent d'abri aux Celtes furent déjà utilisées par les hommes de l'âge de la pierre. Dans la montagne granitique et gréseuse, des amas de blocs énormes forment des murs circulaires ; sur les corniches calcaires, les enceintes sont vitrifiées par le feu.

« Les *Oppida* étaient surtout des lieux de refuge ; on les reconnaît à leur grande étendue, bien plus considérable que celle des fortifications romaines et modernes » (1).

« Les principaux *Oppida* de construction gauloise, dit Dottin, sont : le Mont Châtel (Meuse), Avesnelles (Nord), Le Châtelet en-Montigny, l'Engrain (Aisne), Vertault (Côte-d'Or), Le Crêt-Châtelard en Saint-Marcel-de-Félines, Essalois en Chambles, Le Châtelard-de-Chazi en Saint-Georges-de-Baroilles (Loire), La Ségource en Fief-Sauvin (Maine-et-Loire), Vue (Loire-Inférieure), Luzech, Murcens (Lot), Coulounieix (Dordogne).

« Dans les Iles Britanniques, on trouve, à l'époque de la Tène, outre des *Oppida* et des *Castella*, des villages lacustres (*Crannog*) établis sur des îlots artificiels. Celui de Glastonbury (Somerset), d'une étendue de plus d'un hectare, contenait une soixantaine de huttes circulaires ou ovales en matériaux légers. On y a trouvé des poteries à décor incisé, des fibules, des peignes de tisserands, des creusets, des perles de verre et d'ambre, de la vaisselle de bois, un très petit nombre d'armes. » (Dottin, *Ant. Celt.*, p. 44.)

Les femmes poursuivies, traquées, se cachaient aussi dans des cavernes. On en retrouve en pratiquant des fouilles. Ainsi, M. Arthur Evans, conservateur du Musée d'Oxford, qui a déterré ce qu'on appelle le *Palais de Minos*, à Gnosse, en Crète

(1) L. BERNARDIN, *Le Labeur de la Lorraine*, dans la *Revue d'Europe et d'Amérique*, 15 janvier 1912.

(palais bien conservé), y a trouvé une caverne mystérieuse qui servait de cachette et qui contenait des haches.

Naturellement, on a greffé toutes sortes de légendes surnaturelles sur ces lieux mystérieux.

M. Evans y voit « *la sainte caverne*, berceau du Dieu suprême suivant Hésiode et Virgile ». Alors, c'est la Divinité, la Déesse, qui y séjournait et qui s'y cachait !...

Ce serait de là, d'après ce même savant, que Minos aurait rapporté *la Loi*, après une communication avec la Divinité.

Donc, les Dieux se cachaient ! Triste sort qui prouve bien qu'on les persécutait.

M. Evans voit dans cette caverne mystérieuse le *Saint des Saints*, où Minos descendait seul, et à la sortie de laquelle, suivant l'historien Deny, il montra la Loi au peuple, comme un présent de Jupiter lui-même.

Tout cela est un roman qui sera, plus tard, imité par ceux qui créeront la légende de Moïse. Minos n'a aucune réalité et cache probablement un vulgaire imitateur d'une Déesse appelée Mina.

### *Fondation des Mystères Druidiques*

On comprend facilement qu'au milieu de la persécution qui obligeait les femmes à se cacher pour pouvoir librement exprimer leur pensée et la communiquer aux autres, on ait institué un enseignement donné dans le secret pour continuer à expliquer les lois de la Nature.

« Tous les anciens écrivains qui ont traité des anciens Mystères conviennent que l'origine des initiations se perd dans la nuit des temps et qu'elle remonte aux premiers âges de la civilisation des peuples ; la célébration des Mystères est le fond de la première religion, elle nous retrace tous les dogmes essentiels de la vraie croyance religieuse. Dans le commencement, le cérémonial des initiations a été simple et modestement adapté au sujet, comme il arrive dans toute institution primitive.

« Il a varié en passant chez les nations étrangères (qui ont substitué des Prêtres aux Prêtresses), en raison du zèle religieux qu'on a mis à l'adopter et du luxe qui régnait dans chaque pays où il s'introduisait.

« Les Mystères les plus estimés pour le fond de piété étaient

ceux de Samothrace ; les plus célèbres pour la pompe et la magnificence étaient les Mystères d'*Eleusis* près d'Athènes. Ces derniers étaient appelés les Mystères par excellence ; et le sanctuaire d'*Eleusis* passait pour le grand Temple de la Grèce.

« *Eleusis* vient de *Elusium Campus* (Champs Elysées). On le fait dériver de *venir*, arriver, pour désigner l'arrivée de *Cérès* dans l'*Attique*. » (De Grave, *Ch. El.*, t. III, p. 234.)

On appelle *Démourgos* la Déesse qui préside aux initiations. On a toujours interprété ce mot par celui d'Architecte ou Créateur du monde (monde physique, elle crée les villes, monde biologique, elle crée l'enfant).

On a donné à ce mot *Démourgos* la signification de *facteur du peuple* et de fondatrice des nations policées, ou architecte du monde moral.

C'est la *Loi des sexes*, surtout, qu'il fallait cacher, et c'est le premier culte qui avait été le fond de la religion théogonique qu'on voulut perpétuer. Tout le symbolisme se rapporte à cette question qui domine toutes les autres, puisqu'elle explique l'Esprit.

C'est pour cela qu'on faisait les initiations symboliques dans des endroits circulaires ou ovales, destinés à représenter la forme de l'œuf d'où tout vient. De là ce dicton latin : *Omne vivum ex ovo*.

C'est de *Vénus* qu'on a fait le mot vénuel et une infinité d'autres mots qui ont tous un caractère sacré.

Remarquons que *ce qui est sacré* est caché, parce que c'est cela qui était empêché et persécuté. Il existe une petite collection d'autels votifs au Musée des antiquités gallo-romaines des Augustins de Toulouse. Sur ces autels se trouve représenté le sexe féminin et au-dessous le swastika. Je laisse aux lecteurs perspicaces le soin de faire le rapprochement entre ces deux images. Nous ne pouvons pas encore dire toute la Vérité.

Ces figures ont été publiées dans *Le Voile d'Isis* de janvier 1921.

Les lieux d'initiations étaient découverts ; les cérémonies se faisaient à ciel ouvert.

On devait les construire avec de la terre et des pierres brutes, non souillées par un outil métallique. Les métaux, le fer, étaient en abomination parce que c'étaient les hommes ennemis qui les travaillaient et qui les faisaient servir à des arts abominables, à des crimes.

Les initiés portaient une chaîne spéciale qui les faisait reconnaître et admettre dans les lieux secrets.

La principale époque d'initiation était le 1<sup>er</sup> mai, — le mois de Maya.

Les mystères avaient trois degrés :

1<sup>o</sup> Les Bardes.

2<sup>o</sup> Les Faids ou Vates.

3<sup>o</sup> Les Druides.

Au premier degré, l'aspirant était revêtu d'un vêtement tricolore représentant les couleurs sacrées : blanc, symbole de lumière, bleu, symbole de vérité, vert, symbole d'espérance. Après l'initiation, il portait un vêtement blanc.

Au deuxième degré, il était habillé en bleu.

Au troisième degré, quand il avait triomphé de tous les obstacles et était arrivé au sommet de la perfection, il recevait un tiare rouge et un manteau flottant d'une blancheur éclatante.

Dans les dialectes celtiques, ce manteau blanc semble conférer la sagesse, et on confond le mot *blanc* et les mots *sages*, spirituels, savants. On dit encore en allemand *weiss* (blanc) et *wissen* (savoir), en anglais *white* (blanc) et *wit* (esprit), *wisdom* (sagesse).

Dans les épreuves, on représentait la mort de la Femme pendant la grande persécution (la première révolte de l'homme) et sa résurrection ; elle renaît engendrée par la matrice de la grande Céridwen (Cérès).

\* \* \*

Dans les Mystères de la Celtide, on comparait les deux évolutions mâle et femelle au flux et au reflux de la mer, l'une qui va en avant, l'autre en arrière. *Back*, qui signifie dos, voulait dire rétrogradant. Le flux et le reflux sont appelés *Ebbe*. (C'est de ce mot qu'on fit Eubage, prêtre divinatoire.)

L'escarpolette sacrée est aussi une imitation du flux et du reflux. En grec, on l'appelle *Aiôrani*. Ce symbole est l'origine d'une expression restée dans le langage ironique : « C'est une balançoire », ce qui veut dire quelque chose qui nous ennuie et qui revient toujours.

L'endroit où l'on célébrait les Mystères qui étaient les plus renommés s'appelait *Is*. On disait *Is-la-Grande*. C'était le nom de la Divinité féminine, la Mère universelle.

De ce nom viendra Isis, Isca, Ichalis, Isa (1), Isha en arabe, schen en Mexicain, mot qui signifie jeune fiancée pour les peuples qui ont perdu la tradition.

Le pays des Déesses celtiques est appelé *Is-land* ; il s'étendait dans tout le Nord de l'Europe.

Ajoutons à ceci que Cybèle était *Matrice* des Galates et que son nom mystique est Rhéa en grec, Râ en égyptien, et nous allons voir que de ces deux noms réunis, Is et Râ, on a fait Isra-el (el est un article). On fait aussi Bel-isa-ma, surnom de Vénus.

Bel signifie cloche dans les langues du Nord. De là les *Tours de Bel*, (d'où Belfort, Beffroi de *bel*, cloche et *ferté*, tour). Ce sont les anciens héméscopes des Déesses, d'où elles étudiaient les astres, mais aussi les tours d'où elles voyaient venir l'ennemi. En cas de danger, on sonnait la cloche.

On a gardé les cloches dans tous les cultes, qui ont copié les anciens Mystères.

\* \* \*

Parmi les officiants des Mystères se trouvaient des jeunes filles, celles que chez les Israélites on appelait des Almées ; chez les Celtes, on les appelle *Girl* (de girdle, qui signifie ceinture). On les nomme aussi *Bride* (du verbe to breed, qui veut dire instruire, élever, parce que dans les Mystères l'homme s'instruit, il s'élève en recevant le baptême du *feu-Principe*, qui le régénère, tandis qu'il monte vers l'Esprit féminin).

C'est ce mot *Bride* qui fit appeler le pays *Brid-tania*, *terre des vierges choisies*.

La terminaison *tania* se retrouve dans *Aquitania*, *Lusitania*. Elle vient peut-être de *Tanit*.

A Helstown, on célèbre encore les anciens Mystères, en dépit des lois anglaises.

Le bois sacré où ils avaient lieu s'appelait chez les Grecs *Orgas*, en anglais *Orchard* (verger). L'aire sur laquelle ils se faisaient se disait *floor*, qui signifie plancher. Mais le mot *floor* a donné lieu à une équivoque, on en a fait le mot *floral*, qui est resté. Et l'on nous dira que c'est parce que la rose et la violette, qui désignent les florales, étaient consacrées à Vénus.

(1) Flavius Josèphe dit que les Hébreux donnent à la Femme le nom de *Issa*.

Les jeux floraux de Toulouse sont les souvenirs de ce mythe.

L'île de Chypre a été longtemps au pouvoir des Phéniciens. Lorsque les Grecs s'en emparèrent, ils y trouvèrent le culte de Vénus, dont ils firent Aphrodite.

« On a retrouvé dans l'île une quantité de figures de la Vénus de Chypre, toutes ces statues portent une fleur à la main et sont reconnaissables à la couronne dont leur tête est ceinte et aux autres riches ornements du cou, de la tête et des bras ; ces statues, en terre cuite et de fabrication grossière, étaient faites à la hâte pour être vendues autour des temples ou pour être livrées aux navigateurs qui en faisaient le commerce au loin. »



Vénus de Chypre.



Vénus de Chypre.

### *Enseignement donné dans les Mystères*

Un des surnoms de Vénus est Uranie, parce que c'est elle qui fonde l'astronomie, c'est-à-dire qui fait une science bien ordonnée de la connaissance des lois du ciel et des mouvements des astres.

Elle étudie l'influence de ces mouvements sur les mondes planétaires, elle fait l'*Astrologie* qui est une science, tandis que la *Cosmographie* qui régnera plus tard n'en sera jamais qu'une copie grossière.

Elle étudie la nature et les effets de l'année solaire, elle partage la révolution annuelle du soleil en différentes sections ou saisons ; puis elle règle les mois d'après le cours de la lune.

L'étude des couches terrestres lui a fait comprendre que notre monde a été créé en six temps, — six fécondations solaires différentes dont les prêtres ignorants feront six jours.

Elle établit les mesures du temps telles que les Kaldéens les emploient et les enseignent :

Une génération .....	30 ans
Deux générations .....	60 ans

Une ère — *Naros* — de 600 ans, et le *Saros* de 3.600 ans. Il y avait aussi une grande période de 432.000 ans qui contenait 120 *Saros*.

L'historien Bérose assure que c'est cette période de 432.000 ans que les Chaldéens assignent à l'existence du monde, depuis la création jusqu'au déluge. C'est la grande année. Il y a aussi des petites années. (Voyez de Grave, *Les Ch. Elys.*, t. III, p. 163.)

### *Le culte des Arbres*

Les Mystères, qui perpétuaient le culte de la Nature, célébraient une grande fête au solstice d'hiver devenu la Noël.

C'était une représentation symbolique du retour à la vie, de la remontée du soleil. Cette date marquait le vrai début de l'année astronomique : c'était en même temps une occasion de rappeler la grande science de Myriam si odieusement dénaturée par Ram, et de raviver son culte, jamais éteint, du reste.

On expliquait, dans les Mystères, que l'*Arbre de Vie* est, en même temps, l'*Arbre de la science*, que c'est en étudiant son développement que l'on comprend comment *l'homme sort de la terre*, croyance qui était générale. On savait que l'homme était arbre avant de devenir homme. Toute la science antique s'éclairait par cette connaissance.

Au solstice d'hiver, à Noël, on allait en procession, à minuit, visiter les images de Myriam placées dans des petites chapelles sur des arbres. On tenait en main des flambeaux allumés pour symboliser la lumière de l'Esprit et on marchait en chantant des hymnes qu'on a longtemps appelés des « Noëls ». On arrivait

ainsi devant l'Arbre qui portait l'image de Marie et, là, les Dryades expliquaient l'Origine végétale, *l'Arbre de Vie*.

Par la suite, dans les pays du Nord où le froid était intense au mois de décembre, et où la terre était souvent couverte de neige, on fut obligé, par mesure d'hygiène, de modifier la cérémonie. On décida alors d'apporter l'Arbre à la maison au lieu d'aller le trouver où il était, et de continuer l'antique Mystère dans un lieu couvert et chaud.

L'Arbre de Noël est une coutume du Nord, les peuples du Midi ne le connaissent pas, ils ont toujours continué à célébrer la fête de l'Arbre en plein air.

En Egypte, tous les ans le peuple se rendait en foule à Saïs, au Temple d'Isis, pour y célébrer les Mystères de la mort d'une Déesse dont Hérodote veut taire le nom. Dupuis, dans son *Origine de tous les Cultes*, dit (t. II, p. 10) : « Lorsque le temps de l'anniversaire de cette fête était arrivé, la plupart des Egyptiens s'embarquaient sur le Nil dans des barques bien illuminées et tout le fleuve, jusqu'à Saïs, était couvert de bateaux dont l'éclat dissipait les ténèbres de la nuit. Arrivés à la ville, ils allaient rendre leurs hommages à la Déesse, dans le lieu sacré qui conservait sa statue, et ils allumaient des bougies autour du Temple et autour des tentes où ils campaient eux-mêmes en plein air, en sorte que, toute la nuit, Saïs était illuminée de feux sacrés. Ceux qui ne pouvaient se rendre à ces solennités allumaient également des flambeaux dans leur ville, de façon que non seulement Saïs, mais l'Egypte entière était éclairée par une illumination universelle. »

Comme dans les pays du Nord la température rigoureuse de l'hiver avait fait supprimer la procession aux flambeaux, c'est sur l'Arbre qu'on mit les petites lumières que, dans les anciens Mystères, les fidèles tenaient à la main.

Avec le temps, la cérémonie se modifia encore. Dans les familles pauvres, on se contente d'une bûche au lieu d'un arbre. La bûche de Noël est le tison sacré, image de l'ardeur vivifiante du soleil. On l'allumait au solstice d'hiver et chacun venait y présenter des branches vertes qu'il éteignait ensuite et gardait dans sa maison pendant l'année.

*Symbole de vie et de fécondité*

La coutume de la bûche de Noël était générale en Europe. On la retrouve en Provence, en Dauphiné.

Chez les Germains, on consacrait du bois comme symbole de la vie végétale ancestrale, et cette consécration inspirait un profond respect, une crainte religieuse, parce qu'elle représentait l'enseignement des lois de la Nature donné par la Dryade ou la Saga, dans la silencieuse obscurité de la forêt.

Nous avons quelques documents rappelant le culte de l'Arbre, mais, comme ils ne nous sont arrivés que corrigés et déformés par les prêtres masculinistes, il faut d'abord les rectifier pour en comprendre la portée. Il faut se rappeler que, partout où l'on avait mis Myriam et sa Loi (Thorah), on mit par la suite *Thor* et les dieux mâles. Ainsi, nous trouvons un sanctuaire appelé *Thorhont*, desservi par les Longobards idéens. Son nom veut dire *Lucus consecratus deo Thor*, forêt consacrée au dieu Thor.

C'était très probablement un endroit qui avait été consacré d'abord à l'ancien culte de l'Arbre.

C'est devenu Saint-Tron, dans le pays de Liège (*Lucus sacer*). On y a fait bâtir un monastère vers 670. Ayant été détruit en 800 par les Normands, on en a fait construire deux autres.

Les Catholiques nous diront que Saint-Tron est le nom de son patron primitif.

Il y avait à Gand une forêt sacrée, *Eeck-houte* (dans le quartier appelé maintenant Saint-Pierre). Le culte qu'on exerçait dans ce bois a fait dire à Baudemand, dans la vie de Saint-Amand, que les habitants de Gand *adoraient les arbres et les forêts*.

Avec le temps, on chercha à retrouver l'origine végétale, la science primitive ; ainsi, selon Schrieckius, le mot Adam est le même que *Aerd-man*, homme créé de terre (*aerde*).

« Dieu ayant créé l'homme et la femme les a appelés *Adam*. » Ce nom n'est donc pas celui d'un seul individu, il appartient à toute l'humanité.

*Les Forêts sacrées*

Les Dryades étaient logées à portée des forêts sacrées. Le nom de *munster* que portaient les chefs-lieux de leur résidence est un terme qui signifie *lieux consacrés aux Mystères* ou à l'observation

des astres. Mun-Sterren (ou Mu-Sterren) signifie *étoile monitoire*, constellation, réunion des Déesses monitoires.

De ce mot on a fait My-stère, qui doit être écrit Mu-stère, et qui signifie « secret des Déesses », c'est-à-dire un secret qui commandait la vénération, (1), des peuples, mais qu'il ne convenait pas d'approfondir, si bien que Mystère signifia *choses occultes*, ou choses sexuelles, cachées, et, peu à peu, Mun-stère signifia Ecole secrète où on enseigne des choses cachées.

En latinisant le mot *munstère*, les prêtres ont fait *munsterium* ou monastère.

« Les auteurs qui ont traité de l'usage des Forêts sacrées ont bien remarqué que ce culte a été universel et qu'il date des temps les plus reculés », dit de Grave.

On sait qu'on rendait des oracles dans la forêt de Dodone et dans celle de Daphné.

Voici en Angleterre une forêt (*munster*) appelée West-Minster.

Minster, comme munster, indique que sur cet emplacement il y avait une maison religieuse consacrée aux Mystères, et cette maison était un mona-stère, c'est-à-dire qu'elle abritait un seul sexe. Le local, ou le sanctuaire, où il fut bâti, portait le nom de Thorney, qui venait sans doute de Thorah (la Loi). Ce lieu était jadis une forêt sacrée (*lucus sacer*), d'où le mot LHWN, origine du mot Londres (d'après Cambden), qu'on fait signifier *ville construite d'arbres et de bois*.

Londres (London) est nommée par les Cambro-bretons, habitants originaires du pays, *Lundain*, et par Ammien Marcellin *Lundinum* ; le mot *lund* signifie *lucus* (forêt).

*Lunder* signifie une forêt en langue islandaise.

Rappelons que West-Minster est devenu le Palais du Parlement britannique.

Mais l'usurpation masculine a eu des étapes.

Sous le régime mythologique grec, cette maison fut consacrée au culte d'Apollon.

Sulcardus, cité par Cambden, assure qu'il se trouvait là un temple *delubrum Apollinis*. C'est de ce chef que l'Angleterre porte encore dans ses armoiries la lyre ou la harpe d'Apollon, et que les Eaux de Bath sont appelées, dans l'itinéraire d'Antonin, *Aquæ Solis*, eaux consacrées au soleil.

(1) Mot qui vient de Vénus.

L'ancienne signification du mot *mun-stère* était avertir, faire ressouvenir, c'est-à-dire instruire. *Men* signifiait conduire, et *mener* a fait *Mentor*. (Voyez de Grave, *Champs Elys.*, t. III, p. 218.)

\*  
\* \*

Quel était donc ce mystère qu'on enseignait si secrètement ? Tout simplement la *Loi des sexes* ; c'est cette Loi, ce dualisme qui est représenté dans les Mystères par deux colonnes, et que l'on retrouve dans une multitude de symboles qui ont été altérés, et dont la forme ultime seule a persisté, telles la Toison d'or, la Pierre philosophale, la transmutation des métaux.

La Grande Déesse Vénus, qui vint rétablir la Vérité après le déluge de Ram, le déluge du péché (en flamand *Sond-vliet*), fut considérée comme une Némésis vengeresse, et ce n'est que dans le Mystère qu'elle put rétablir l'enseignement de la Vérité.

Un de ses surnoms, *Nehal*, signifie *cessatio, requies*. On en a fait Noé.

#### *Némésis vengeresse*

Selon le poète Fortunatus, Némus ou *Némésis* signifie *temple*, ou plutôt *Forêt sacrée* qui servait de temple.

Le Concile de Séptines-en-Hainaut (en 743 de notre ère) prohibe les cérémonies dans l'intérieur des bois et les nomme *Nimides*, (de Némésis). Il a un paragraphe intitulé *De sacris sylvarum quas Nimidas vocant*.

Némésis est une Déesse qui inspirait aux hommes une sainte horreur.

De son nom on fit *numen nemestrenus*, qui présidait aux forêts sacrées. En le masculinisant, on fera *Nemetes*, et alors il deviendra un surnom de Jupiter.

Numen sera le nom du lion tué par Hercule. Ce sera le premier de ses travaux.

#### *Les deux colonnes*

Dans les sociétés secrètes, on a gardé deux colonnes symboliques représentant les deux sexes.

Quelle est l'origine de ce symbole ?

Voici ce que dit de Grave à ce sujet (*Ch. Elys.*, t. III, p. 133) :

« Ce que dit Jablonski de Seth mérite une attention particulière, à cause du passage curieux de Flavius Josèphe sur Seth. Selon lui, Adam aurait prédit la destruction du monde, soit par le feu, soit par l'eau. Seth (1), désirant sauver la mémoire des découvertes faites dans les sciences et l'astronomie jusqu'à son temps, fit bâtir deux colonnes, l'une en briques, l'autre en pierres de taille, sur lesquelles il grava toutes ces connaissances, afin que, si la première venait à crouler par la violence des eaux, l'autre pût résister et transmettre à la postérité ces inscriptions précises. »

Josèphe ajoute que ces colonnes existaient encore de son temps dans la *Terre SIRIAD*, mais il ne spécifie pas la terre qu'il entend par *Siriad*. Manéthon place les colonnes de Thoth dans un pays auquel il donne aussi le nom de SIRIAD.

De Grave dit encore :

« Ecrire sur la pierre, c'était *graver* (graffier), graver des lettres dans la pierre ou le bois. Les personnes chargées de ces inscriptions scientifiques étaient les secrétaires des corps savants. Hérodote, en parlant des Hyperboréens et des Arimaspiens, fait mention, en même temps, d'une caste de personnes qu'on appelait *griffons*, et dont la fonction était de *garder l'or* (symbolique). Ils étaient les *greffiers* dépositaires du trésor des sciences, des arts et des institutions des astronomes ari-maspiens, toute la philosophie de l'Age d'or. »

« Les prêtres égyptiens, dit Jamblique, déterminent et règlent tout d'après les *colonnes de Thoth (tas Ermou sylas)*, et c'était au pied de ces colonnes que Platon et Pythagore étaient venus s'instruire et puiser les principes de leur philosophie. »

Je cite ces passages pour montrer les opinions régnantes à une époque où on ne connaissait plus rien de l'histoire. Les Grecs donnaient aux inscriptions mystérieuses des Egyptiens le nom d'hiéroglyphes, gravures sacrées (*ieros*, sacré, et *glyphein*, graver).

Manéthon appelle les hiéroglyphes *dialecta sacra*.

Cependant, on cherchait partout l'origine de ces premiers *graveurs* et on les rapprocha des Hyperboréens.

Les *Runes*, dit-on, nom qu'on donne aux lettres sacrées des Scandinaves, sont synonymes de *Mystère*. Rune viendrait de *reyen* (sculpter, graver). On trouve encore des inscriptions ru-

(1) Il faut se rappeler que Seth est le nom masculinisé de la Reine Sêti.

niques gravées sur des colonnes ou des cippes en Danemark et en Suède ; elles y sont spécialement consacrées à des épitaphes.

L'écriture runique est formée de lignes perpendiculaires en forme de colonnes, I romain ; ce ne sont que les lignes accessoires à cette colonne qui constituent la différence des lettres.

Les runes sont les premières lettres alphabétiques du monde.

### *Les Sibylles*

Qui donc écrivait cette science sacrée que l'on devait cacher si soigneusement ?

C'était une catégorie de Prêtresses connues depuis sous le nom générique de Sibylles.

D'où vient ce nom ? Qui étaient-elles ?

Ici, je cite encore de Grave ; il dit (t. III, p. 104) :

« Le Dr Hyde fait remarquer que le signe de la Vierge aux épis, dans le Zodiaque, est nommé par les Arabes et les Perses *Sumbul* ou *Sumbula*, et que ce nom veut dire spica (épi). Il ajoute que les Chaldéens et les Egyptiens appellent également le signe de la Vierge *sibulla* (épi). Il conclut de là que l'histoire de Sibylles est une pure fable. » A quoi de Grave répond : « Il n'y a pas de difficulté à reconnaître que la Vierge céleste a porté le nom de Sibylle, non seulement en Orient, mais ailleurs.

« D'ailleurs, l'histoire de ces filles fatidiques est trop avérée pour être révoquée en doute. Les écrivains de toutes les croyances l'ont reconnue, et ont regardé les prophéties des Sibylles comme des oracles divins ; c'est dans le don de divination de ces Vierges sacrées qu'on trouve leur analogie avec la Vierge céleste.

« Les Prêtresses, chargées de faire des offrandes (dans les Mystères où elles sont trésorières, hospitalières), les accompagnaient d'hymnes à la gloire de la Déesse et de leçons de morale. Pour inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu, on mêlait dans ces cantiques le récit de grandes catastrophes arrivées au genre humain en punition de ses crimes ; on représentait le déluge comme un châtiment céleste et on l'appelait *sond-vloet*, déluge du péché (en allemand *sund-fluth*).

« On ne se bornait pas au présent et au passé ; les Sibylles, agitées par un esprit d'inspiration, rendaient des oracles, prédisaient l'avenir, menaçaient les méchants des plus grands malheurs et annonçaient la destruction future du monde par le feu et les

flammes, destruction suivie d'un jugement universel dans lequel les Déesses déployaient toute la sévérité de leur justice.

« Tous ces faits, et d'autres relatifs à la célébration des fêtes et des sacrifices *propitiatoires*, ont été recueillis dans les *Livres sibyllins*, qui sont devenus les rituels des sociétés secrètes.

« Personne n'ignore la haute réputation dont ces livres ont joui ; les Romains les respectaient au point qu'ils établirent exprès des collèges de prêtres pour les garder et pour y avoir recours dans le cas de calamité. »

\* \* \*

C'est du nom de Sumbula qu'on a fait le mot Shibolla qu'on trouve dans les sociétés secrètes, et c'est ce nom qui, réduit à une seule personnalité, est devenu Cybèle, que l'on confond avec Cérès.

Et Darcy dit dans son *Dictionnaire flamand* : « Cy-bèle était une Déesse celte (Bèle, fée, Déesse). »

Et Cailleux ajoute : « Cy-bèle était souvent appelée Jung-Wife, jeune fille, mot qui dégénéra en Geneviève. »

Grégoire de Tours nous dira que c'est Bérécinthe qui est Cybèle et qu'elle est la Déesse matronale adorée dans la Gaule.

### *Les Agapes*

Un monastère de femmes suppose des initiées vivant entre elles comme des *sœurs* et enseignant la même doctrine.

Ces communautés de femmes réunies pour simplifier les complications de la vie en faisant le travail en commun, ont toujours existé quand la doctrine de Vérité qui les unit a régné.

On appelle ces sœurs initiées Agapètes, mot que les Dictionnaires font suivre de cette explication : « Filles qui vivent en communauté sans faire de vœux (1). »

Ce mot *aga* est, évidemment, l'origine du mot *agape*, qui indique des repas en commun. C'était les réunions données le 7<sup>e</sup> jour, suivant l'ancienne Loi qui régnait aussi bien chez les Celtes que chez les Israélites. Ce 7<sup>e</sup> jour était un temps de repos, aussi le nom de la Déesse Venia signifiait *congé*, liberté.

(1) Nous disons *Agapète*, mais dans l'Iliade on dit que la médecine était enseignée par la blonde *Agamède* ; on a changé la terminaison du mot.

C'était un jour CONSACRÉ, c'est-à-dire donné aux unions.

Cette consécration du 7<sup>e</sup> jour laissé aux divertissements, aux agapes et au *sacrifice eucharistique*, a joué un grand rôle dans le premier culte, puisqu'elle a été imitée et parodiée par toutes les religions.

*Sacrum facere* (consacrer) suppose un autel sur lequel on met la victime, c'est-à-dire l'agneau sans tache qui va être sacrifié.

Le mot latin *ara* (autel) dérive de *ar*, *spica* (épi, ovule). Le sacrificateur lui offre son sacrifice.

Et je veux faire remarquer que ce mot *ar* signifie *frère* en hébreu. Ce sont donc des *frères* qui sont admis dans ces agapes offertes par des *sœurs*.

A propos des festins du vendredi et des nocés qui étaient les agapes des Mystères, de Grave dit :

« Les festins, qui avaient particulièrement lieu le vendredi, étaient des repas en commun, institués pour faire naître l'amitié et entretenir la paix et la concorde entre les fidèles. C'est dans ces banquets fraternels qu'on répandait les premiers germes des religions et qu'on introduisait les premiers exercices du culte.

« Avant d'admettre le peuple à table, on lui faisait sentir que les mets étaient un bienfait de la Providence (celle qui pourvoit), qu'on devait en reconnaître la Déesse comme auteur, qu'en conséquence il fallait les lui offrir comme un hommage dû à sa bonté et à sa puissance ; aussi les Prêtresses les bénissaient, et, cette sainte cérémonie finie, on se mettait à table pour manger, on pratiquait l'offrande.

« Telle est l'origine des sacrifices, terme formé de *sacrum facere*. »

Et, pour montrer comment cette fête religieuse est entrée dans les mœurs, de Grave ajoute (*Ch. El.*, t. III, p. 48) : « Après avoir consacré les six premiers jours à des travaux et des devoirs, les législateurs ont proclamé le septième jour *libre*. Vrydag, nom du vendredi, signifie *libre jour*. On employait ce jour de relâche dans l'ivresse et les plaisirs.

« Le 7<sup>e</sup> jour était destiné à la célébration des nocés. Sous ce rapport, l'amour présidait aussi à ce jour. C'est de là que le mot *Vry* a donné naissance au verbe *Vryen* qui, dans l'usage du peuple moderne, signifie *faire l'amour*.

« Et on donne aussi le nom de *frayer*, *Vryen*, à l'amour des poissons. »

Le vendredi s'exprime en latin par le mot *dies Veneris*.

On a jeté tant de défaveur sur le vendredi qu'il en est résulté un préjugé singulier contre ce jour, préjugé qui se soutient encore par l'effet d'une tradition sourde, quoiqu'on en ait perdu la raison. Dans l'opinion vulgaire, le vendredi est devenu un jour funeste et de mauvais augure.

Et le vendredi, jour de Vénus, a été remplacé par le dimanche, jour du *Seigneur*. Toujours la substitution des sexes accompagnée du renversement des idées. L'ancienne loi donnait un jour sur sept à l'union ; la loi masculine fera du dimanche un jour d'abstinence et donnera à la licence masculine six jours sur sept.

« Mais ces sages institutions, dit de Grave, n'ont point été à l'abri de la corruption du temps. Le vendredi, ce jour de liberté consacré à la récréation du peuple, est dégénéré insensiblement en jour de licence et de débauche ; des orgies et des bacchanales ont succédé aux repas fraternels des sacrifices. Le mal était porté à tel point que la nouvelle loi, en conservant l'institution divine de la semaine, n'a pas trouvé de meilleur moyen pour y remédier que de changer l'ordre des jours et de déplacer le jour du Sabbat. Non contente de cela, et considérant combien les hommes tiennent aux vieilles habitudes, l'Eglise n'a pas cru pouvoir mieux atteindre son but qu'en frappant le vendredi d'une espèce d'anathème ; elle a, comme par forme d'expiation, transformé ce jour *gras* par excellence en jour *maigre* ; le vendredi, ce jour de délices, et de bonne chère, est devenu, par le nouvel ordre de choses, un jour *d'abstinence perpétuelle*. »

### *La Toison d'or et la Pierre philosophale*

Le secret de la Pierre philosophale était le secret de la doctrine philosophique écrite sur *des pierres*. Ce fameux secret qu'il fallait cacher concerne l'Esprit féminin qui est symbolisé par le feu ou par l'or.

Ce dernier symbole va nous expliquer l'origine de la légende mythique de la Toison d'or.

Conquérir la Toison d'or, c'est s'emparer, par la force, des honneurs et du respect que confère l'Esprit. C'est conquérir la position donnée par la supériorité spirituelle, ce n'est pas conquérir l'Esprit, qui ne se conquiert pas.

Cette prétendue conquête exaspérait les femmes, qui com-

araient l'homme inférieur, l'homme-matière, au vil plomb, et qui montraient voulants s'égaliser à l'Or de l'Esprit-lumière de la Déesse.

L'Esprit-feu est appelé *Agni* dans la langue des Hindous. Les Latins en feront *ignis*, mais ceux qui ne comprennent pas feront le *Agni* agneau, et l'être sans tache, la Femme dans sa pureté physiologique, sera comparée à l'agneau. De là le nom d'*Agnès*.

C'est Ram qui prétend avoir fait cette conquête, puisqu'il s'est fait appeler *agneau* (Lama). Mais, plus tard, une mythologie plus touffue surgira et embrouillera par ses explications ridicules tous les anciens Mystères. Ainsi, Suidas nous apprend que la Toison d'or était une peau de mouton sur laquelle était écrit *l'art de changer les métaux en or*. On sait que les anciens attribuaient cette vertu magique à la pierre nommée *philosophale*.

La Toison d'or était l'emblème du ciel physique (les Champs Elysées), et du Ciel moral, la Vertu.

Les poètes et les historiens grecs disent que les Argonautes ont réussi, qu'ils sont parvenus à enlever la Toison d'or et qu'ils ont apporté ce précieux trésor dans leur patrie. Mais, si on ne dit pas ce qu'on en a fait, ce qu'elle est devenue, et où elle est gardée, c'est que le trésor qu'ils ont enlevé, ce sont les *Livres sacrés*, les *grands poèmes*, les *Rituels* des Sibylles, dont ils ont fait une littérature masculine dont les Grecs se glorifieront comme s'ils en étaient les auteurs. Et c'est après qu'ils auront fait cette œuvre de rapine spirituelle qu'ils diront que les Celtes n'écrivaient pas, que leur enseignement était oral et qu'on n'a rien retrouvé de leurs livres.

Voici ce que les auteurs classiques disent des Druides : « Les Prêtres de ces temps-là faisaient usage des lettres grecques, mais ils auraient cru profaner la sainteté de leur doctrine et de leurs rites s'ils eussent confié à l'écriture le dépôt sacré de leur tradition. L'enseignement était oral, c'est-à-dire se faisait religieusement dans la forme où il fut établi. »

Et ceci fait dire à M. Lizeray : « Ces poèmes n'ont pas pu être perdus. Ils ont sans doute formé le fond des rapsodies et des légendes qui firent le tour du monde » (*Christ. prim.*, p. 39).

Suidas nous a conservé sur la nature de la Toison d'or la tradition allégorique (1).

(1) Celle des Argonautiques qui portent le nom d'Orphée et passent pour être un poème d'Onomacrite qui n'a vécu que 550 ans avant l'ère actuelle.

« Objet du célèbre voyage des Argonautes sur le vaisseau Argo — construit par Minerve — ; le bois du mât était tiré de la forêt de Dodone. C'était un voyage *scientifique*.

« On connaît la fable de Phryxus et de sa sœur Hellé, qui, montés sur un bélier, s'enfuirent à travers les mers de Grèce dans la mer Noire. Hellé tomba et se noya dans la mer de Thrace, accident qui fit donner à cette mer le nom d'Hellespont. Phryxus aborda dans la Colchide, chez Aétès, frère de Circé, où il déposa la Toison d'or. »

De Grave, qui défend sa thèse de l'origine celtique, ajoute : « Phryxus a tant de ressemblance avec la Phrygie ou la Frise qui était le domaine de Circé et Hellé avec Helland, qu'il n'est pas difficile de reconnaître dans ces deux noms l'emblème des habitants de ces deux principales cités de la République des Atlantes. »

### *[Les Initiations Druidiques]*

Si nous n'avions pour nous guider que ce que les anciens ont dit de l'institution druidique, nous n'aurions à ce sujet que des idées très fausses, ceux qui en ont parlé ayant complètement supprimé le rôle des femmes, alors que c'était ce rôle qui était prépondérant.

Tous les classiques qui puiseront leurs renseignements dans les ouvrages des masculinistes grecs et latins répéteront l'opinion de César qui dit : « Les leçons que les Druides donnaient à leurs disciples roulaient en grande partie sur la nature et le mouvement des astres, sur la grandeur du monde et des terres, sur l'histoire naturelle, sur la nature et la puissance des dieux immortels. »

Cependant, ce ne sont pas les Druides qui donnaient cet enseignement, c'était la Déesse Vénus-Uranie elle-même, puis, après elle, les Dryades qui la remplaçaient, et qu'on appelait *Vénérables* du nom de la fondatrice des Mystères.

Quant aux *dieux immortels* dont parle César, on ne pouvait pas enseigner ce qui les concernait, puisqu'ils n'étaient pas encore inventés.

Pomponius Méla, écrivain du premier siècle, parle de la doctrine des Druides dans le même sens que César (Livre III, ch. 2) : « Les Gaulois, dit-il, font grand cas de l'art de l'éloquence ; ils ont pour maîtres des sciences les Druides ; ceux-ci font pro-

fession de connaître *la grandeur et la forme de la terre et du monde*, le mouvement du ciel et des astres et les volontés des dieux. »

En réalité, les Prêtresses enseignantes étaient les *Presbyteroi*, Mater-idea ou Déesses-Mères. Il y avait ensuite les *Scaldes*, psalmistes qui accompagnaient les chants religieux du son de la lyre ou de la harpe.

Les Druides étaient les étudiants, les initiés qui formaient trois catégories :

Les Druides.

Les Bardes.

Les Ovates qui étaient ce que sont les novices dans les ordres modernes.

On nous dira, et c'est peut-être vrai, que l'enseignement durait vingt ans, pendant lesquels les élèves apprenaient des chants sur l'astrologie, la théologie, la physique.

Le but des Mystères était aussi de *cultiver la justice et de respecter les Déesses*, ce que traduit ce vers de Virgile :

« Apprenez par notre exemple à être juste et à respecter les dieux. »

Naturellement, il met *Dieux* pour *Déesses*.

On montrait aux initiés la souffrance causée par l'injustice des hommes et, comme contraste, le bonheur céleste dans le monde de Vérité.

Il s'agissait d'impressionner l'homme jeune en lui montrant la conséquence du mal qu'il se fait à lui-même par le vice.

A la fin des cérémonies, on adressait aux initiés ces deux paroles : *Konx, ompax*, que personne n'a expliquées.

Lorsque l'on commençait la cérémonie de l'initiation, un héraut posté à la porte du sanctuaire introduisait les candidats et écartait les autres en criant à haute voix : ABITE PROFANI, loin d'ici, profanes.

Ce héraut posté à la porte du temple a pris, plus tard, le titre de *surveillant*, Koer, qui est la même chose que Skopia en grec, *specula*, *observatoire*, et Koeren (1). La même chose aussi que *episkopein* (*observare*), surveiller.

C'est du mot *episkopein* que les Grecs ont formé *episkopos* (évêque), qui voulait dire semblable à un gardien posté sur un

(1) Le nom de Koer est associé aux mots Cariososopili, Curiotoli, Caritani.

observatoire pour veiller à ce qui se passe dans les lieux circonvoisins. Combien les mots ont changé de signification !... Il faut les reprendre à leur origine pour montrer comment les idées ont évolué avec le temps. Ce sont ces surveillants, devenus des évêques, qui devaient un jour prendre la direction des Mystères et en exclure les femmes.

Le surveillant, appelé d'abord *Maert*, dans la langue celtique des Belges, fut considéré comme *minime*, c'est-à-dire ministre. Lorsqu'il arrivera à prendre la première place, de son premier nom *Maert* il fera *Mars*, le dieu de la guerre.

Les prêtres de toutes les religions ont gardé le caractère sacré que l'initiation leur conférait en leur donnant le titre de héros bienfaiteurs.

Mais cela ne leur suffisait pas, ils se firent appeler des demi-dieux.

Certains croient que leur nom appellatif était *Mage*. « Ils donnent le nom de Druides à leurs Mages », dit Pline. Mage vient de Mag (nature), et signifie *scrutateur de la Nature*.

Il est certain que l'enseignement qu'ils recevaient s'occupait de la nature de l'homme, de ses besoins, de ses faiblesses, de ses devoirs. C'est sur cette science qu'étaient basées les institutions sociales.

Le connaissance de la Nature tenait lieu de règles et d'inspiration.

Les savants Prêtres qui ont porté en Perse la doctrine des Elyséens ont conservé le nom de *Mages*, parce que dans cette nouvelle terre le mot n'a pas changé d'acception (Mage, c'est Maya). Mag, racine de magie, est la science de la Nature.

C'est sur cette science qu'était fondé le culte divin. La révolution dans les idées religieuses a entraîné sa chute. Au lieu de regarder la Magie comme une science de la Nature, on est parvenu à attacher à ce mot l'idée d'un pouvoir surnaturel et maléfisant. On a prodigué le nom de Mage aux personnes qu'on croyait posséder l'art ou le pouvoir de changer l'ordre naturel des choses, d'opérer des sortilèges et des prodiges, et on a fini par traiter Circé de magicienne, de sorcière, d'enchanteresse. (Voyez de Grave, *Ch. El*, T. III, p. 121.)

Le grand prestige qui est resté attaché aux sciences exactes et aux méthodes mathématiques vient de ce que c'est pendant cette époque de vérité qu'elles ont pris naissance. Depuis, on a

gardé les mots, mais on n'a plus compris la profondeur des lois trouvées par ces méthodes.

« On donnait le nom de mathématiciens, dit de Grave, aux savants d'un pays où les géomètres portaient le titre de Mathématiciens. Ce peuple, c'est la Belgique ; ce mot est composé de trois mots flamands, *met de mate*, qui signifient *avec la mesure*.

« On donnait le nom de mathématiques aux sciences dont les opérations étaient assurées par des mesures prises à l'aide des instruments ou à l'aide des nombres, et qui, de là, sont appelées sciences *exactes*. Le mot *mathesis* vient visiblement de *mate*, mesure. »

Si la première science est venue de cette partie de la Celtide qui est devenue la Belgique, « on comprendra pourquoi le nom de *Belge* se trouve chez tous les anciens peuples et toujours avec la signification de grand et vénérable », dit Cailleux (*Origine Celtique*, p. 343). *Balech* en irlandais, *Balk* en sanscrit, signifient *grand et sacré*.

Seulement, rappelons que les habitants des deux Bretagnes sont appelés Belges par Ptolémée et Strabon.

Il nous reste à étudier l'histoire de Vénus considérée sous un de ses surnoms les plus répandus.

### *Hemœra*

Hemœra est une Déesse dont le nom et l'histoire remplissaient l'Europe, qui joua un grand rôle en Grèce et particulièrement dans l'ancienne Achaïe.

On confond Eôs, l'aurore, avec Hemœra, Déesse du jour ; elle a des ailes aux épaules, elle plane dans l'espace et verse la rosée sur la terre.

De ce nom Hemœra, on fit, par la suite, un nom collectif : les Hemœrides, désignant les prêtresses de la grande Déesse. Dans de nombreuses inscriptions trouvées sur les bords de la Méditerranée, les Prêtresses sont appelées *Mæres*, — d'où le mot *Mère*. Hemœra, c'est la mère spirituelle. Les Muses sont surnommées Moemonides (1).

(1) Dans la langue celtique, le mot *Mère* se dit *Ma*. (Ce mot répété a fait *mama*.) Il a servi de racine au mot *Mère* dans toutes les langues (*Matri*, *Mater*, etc.). On s'est étonné que le mot français *Mère* n'ait pas la

Par toute la Gaule, on trouve des inscriptions portant *Deabus Marabus* (Déesses Mères) ou bien *Deæ Mæræ* (Encycl. méthod.).

Les prêtresses d'Hemœra sont « celles qui regardent » (les astronomes). Du temps de Strabon, on voyait à Dianeum, en face des Baléares, le célèbre observatoire appelé *Héméroscope*, tour pyramidale servant, selon la science de ces anciens peuples, à déterminer l'instant précis de l'arrivée du soleil aux tropiques (Odyssée). Hemœra est certainement celle qui est désignée par le surnom *Uranie*.

### *Le culte de la Déesse Hemœra*

C'est la Déesse Hemœra qui écrivit les poèmes dits homériques, qui sont considérés comme les Livres saints de la Grèce. On les faisait remonter à la Divinité, donc à la Femme Divine, comme les Livres sacrés de toutes les autres nations.

Les vers de ces poèmes étaient portés de ville en ville par des chanteurs appelés « Aèdes », qui excitaient le plus vif enthousiasme. Ces Aèdes, appelés aussi « Hemœrides », faisaient la plus active propagande des vers de l'Iliade, ce qui prouve qu'ils prenaient une grande part dans la lutte, qu'ils avaient un grand intérêt dans le triomphe des idées qui y étaient exposées. On les voyait, dans les festins, chanter ou réciter les vers de l'Iliade qui passaient de bouche en bouche et qui devinrent l'ornement des plus brillantes fêtes.

### *Hemœra masculinisée*

Le nom d'Hemœra masculinisé est devenu Homère.

Fabre d'Olivet nous apprend ceci :

« Le nom d'Homère n'est pas grec d'origine et n'a point signifié, comme on l'a dit, *aveugle*. La lettre initiale O n'est point une négation, mais un article (ho) ajouté au mot phénicien *mæra*, qui signifie au propre un foyer de lumière et au figuré un Maître, un Docteur » (*Vers dorés*, p. 73).

Mais le mot *mæra* est féminin, et c'est l'article féminin *he* (la) qui le précédait. Ce nom était Hemœra.

même racine ; c'est qu'il a une autre origine : il signifie *Mère spirituelle*. Il y a donc en français deux mots pour désigner la même personne : Maman et Mère.

Il est facile de comprendre comment le nom fut altéré : en voulant le masculiniser, on remplaça l'article féminin *He* par l'article masculin *Ho*, — et Hemoëra devint alors Homeros. Ce fut tout simplement un changement de genre pour consacrer un changement de sexe.

Donc, c'est par antithèse que de moëra, *lumière, voyance*, on fait d'Homère un aveugle.

### *Les poèmes hemœriques revisés*

Nous ne connaissons pas les œuvres originales d'Hemoëra, parce que les traductions que nous en avons ont été faites à une époque relativement moderne et dans un temps où il était d'usage de dénaturer l'histoire de l'antiquité.

Le grammairien latin Diomède (iv<sup>e</sup> siècle après notre ère) raconte que la Grèce ayant perdu, *par accident*, une grande partie des chants d'Homère, Pisistrate, qui attachait un grand prix à la conservation de ces poésies, fit publier dans toute la Grèce, avec promesse de récompense, l'invitation de lui transmettre les vers que chacun aurait gardés dans sa mémoire. Après avoir reçu d'innombrables morceaux, il réunit 72 grammairiens, les enferma dans des chambres spéciales et fit composer, par chacun, un Homère complet à l'aide des fragments recueillis (*Repertorium für Biblische und Morgenländische Litteratur*, T. I, pp. 266-267).

Cette légende ressemble bien à celle d'Aristée au sujet de la *Version des Septante*, qui aurait été faite dans les mêmes conditions. Nous ne croyons pas à ces pertes *par accident*, surtout à une époque où nous voyons partout les œuvres qui chantent les louanges de l'ancien régime dénaturées. Ce qu'il y a de certain, c'est que de nombreux changements et des interpolations ont été faits dans les poèmes d'Homère.

On croit que c'est Lycurgue (396-323) qui, le premier, rapporta dans la Grèce occidentale les poèmes d'Homère. C'est lui, le mâle législateur, qui en fut le premier éditeur sept ou huit siècles après la mort de leur auteur. Solon et les Pisistratides achevèrent de les fixer par l'écriture.

La dernière revision des poèmes d'Homère est due à Aristarque de Samothrace (né vers 160). C'est après avoir subi les épurations et les corrections de ce grammairien, célèbre par ses

études critiques sur les poèmes grecs, que fut fixé le type adopté, d'où sont dérivées toutes les copies que nous possédons.

### *L'Iliade*

Le sujet de l'*Iliade* est la colère d'Achille. Or, pour qu'Achille ait été en colère, comme Médée, à propos de la conquête du pays par les hommes, il faut qu'Achille ait été, dans le poème primitif, une personne bien attachée à l'ancien régime gynécocratique.

Du reste, on nous dit que sa Mère l'avait rendu invulnérable, excepté au talon, en le trempant dans le Styx.

Or nous savons que cette légende représentait alors la Femme « mordue au talon » par le serpent, qui représente l'homme vil, celui qui l'attaque lâchement, « par en bas », c'est-à-dire dans son sexe.

Alors, Achille, c'est la Femme outragée ! On en fait un « fils » de Téthys et de Pélée, roi des Myrmidons, et il aurait été élevé par le centaure Chiron (Ki-Ro), qui lui enseigna l'art de guérir (1). Donc Achille guérissait. Mais c'est la Femme qui exerçait la médecine dans les temples à cette époque ! Du reste, toutes ses occupations sont féminines : dans l'*Iliade*, nous voyons qu'Achille prépare *elle-même* (?) le repas qu'*elle* (?) veut offrir à Agamemnon.

Puis on nous dit que, quand éclata la guerre de Troie, sa mère, sachant qu'il y devait périr, l'envoya *déguisé en femme* à la cour de Lycomède, roi de Scyros. Voilà donc Achille devenu femme, dans la rédaction revisée, mais à titre de déguisement ; combien cela est significatif ! Ulysse l'emmena au siège où *il* se signala par les plus glorieux exploits, tua Hector, puis, après dix ans de siège, fut tué par Pâris qui lui lança une flèche empoisonnée au talon, seul endroit où il fût vulnérable.

Tout ceci est évidemment arrangé par les reviseurs. L'*Iliade* est le récit devenu allégorique de la lutte de sexes en Grèce (2).

(1) Or nous savons que c'étaient des femmes qui exerçaient la médecine ; on les appelait les Asclépiades, nom dont on fera Esculape.

Dans l'*Iliade*, on lit : « La blonde Agamède qui connaissait toutes les plantes salutaires que nourrissent les champs » (Chant XI).

La médecine était enseignée dans le temple de la Déesse Hygie. Le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie des Inscriptions, a retrouvé un de ces sanctuaires sur le Mont Auxois.

(2) Dictionnaire de Descubes.

On y voit Penthésilée, reine des Amazones, tuée devant Troie.  
Du reste, les premiers vers le disent :

Déesse ! viens chanter la colère d'Achille  
Fatale, et pour les Grecs si fertile en malheurs,  
Qui d'avance, aux enfers, précipitant en foule  
Les âmes des héros, livra leurs corps sanglants  
Aux dogues affamés : ainsi Jupiter même  
Le voulut, quand la haine eut divisé les cœurs  
Du roi des rois Atride et du divin Achille.

Ce qualificatif *divin* indique encore qu'il s'agit d'une femme, car, à l'époque d'Homère, l'homme n'est pas encore divinisé.

L'*Iliade* dit :

« Achille, l'illustre Eacide, né d'une mère immortelle. »

Cette mère, c'est Téthys qui donna le jour à six filles divines, dit la Fable ; elle n'eut aucun fils.

Mais voici d'autres indications curieuses.

M. de Pouqueville, dans son livre *La Grèce*, nous dit :

« L'antiquité nous a transmis les images des principaux héros qui se signalèrent au siège de Troie. Quoiqu'il soit diffi-



1. Diomède, 2. Ulysse, 3. Nestor, 4. Achille, 5. Agamemnon.

cile d'affirmer que les figures représentées sur notre planche n° 9 reproduisent exactement leurs traits, il n'est pas moins certain que, dès une haute antiquité, elles offraient le type de ces héros conformément aux traditions et à l'idée qu'on s'en formait d'après les poèmes homériques. Toutes sont copiées d'après les monuments les plus authentiques. »

Et sur la planche indiquée se trouvent neuf figures. Nous reproduisons ici les cinq premières, parmi lesquelles se trouve celle d'Achille, dessinée d'après trois statues antiques. Or cette tête-là est celle d'une femme coiffée d'un casque à mentonnière comme celui que portaient les Amazones. On y voit « la courroie richement brodée qui, sous le cou, retient le casque » (*Iliade*).

### *La personnalité d'Homère*

Homère est un de ces auteurs sur lesquels les historiens ne nous donnent que des renseignements vagues, ce qui peut sembler étrange, étant donné l'exagération avec laquelle ils chantent les louanges des hommes.

Le voile jeté sur cette grande personnalité a amené Vico, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à considérer Homère comme un mythe ; ce à quoi Fabre d'Olivet répond : « On a dit qu'Homère était un être fantastique, comme si l'existence de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ces chefs-d'œuvre de la pensée, n'attestaient pas l'existence de leur auteur ! Il faut être bien peu poète et savoir bien mal ce que c'est que l'ordonnance et le plan d'une œuvre épique pour penser qu'une troupe de rhapsodes, se succédant les uns aux autres, puisse jamais arriver à l'unité majestueuse de l'*Iliade* » (1).

Cette façon d'attribuer l'œuvre de cet auteur à plusieurs poètes, l'insistance mise à cacher sa personnalité, tout cela ajouté à d'autres faits, surtout l'altération de l'œuvre, a donné à penser que cet auteur mystérieux, si bien caché par l'histoire, était une femme, — et c'est ce qui explique pourquoi l'existence d'Homère a été donnée comme incertaine à l'époque où les hommes s'appliquaient à détruire les œuvres féminines et à effacer leur nom de l'histoire.

Mais ces forfaits ne se commettent pas en une fois, ils se produisent peu à peu.

Voici ce que du temps de Diodore on racontait (livre I, cité par Fabre d'Olivet dans les *Vers dorés*, p. 55) :

« Homère monta sur un vaisseau dont Mentès de Leucade, son ami, était le patron ; il parcourut toutes les possessions de la Grèce, visita l'Égypte et vint s'arrêter à Tyr, qui était l'an-

(1) *La Langue Hébraïque restituée*, T. I, Introduction, p. XXVI.

cienne métropole de la Grèce, la source et le dépôt sacré de ses traditions mythologiques.

« Ce fut là qu'Homère put remonter jusqu'aux origines du culte grec et pénétrer jusqu'au sens le plus caché de ses mystères. »

Puis, après nous avoir dit cela, nous trouvons, lorsque nous cherchons quelles furent les archives sacerdotales qu'Homère consulta, des choses surprenantes. Par exemple : « On lit dans une petite pièce attribuée à Antipater de Sidon et conservée dans l'Anthologie grecque, qu'Homère, né dans la Thèbes d'Egypte, puisa ses sujets épiques dans les archives du temple d'Isis. D'un autre côté, Ptolémée Ephestion, cité par Photius, veut que le poète grec ait reçu d'un prêtre de Memphis, nommé Thamitès, les écrits originaux d'une fille inspirée, nommée Phancy. Strabon, sans désigner aucun lieu en particulier, dit en général, en parlant des longs voyages d'Homère, que ce poète allait consulter partout les fastes religieux et les oracles conservés dans les temples, et Diodore de Sicile témoigne tantôt qu'il emprunta beaucoup de choses à une Sibylle du nom de Manto, fille de Tirésias, et tantôt qu'il s'appropriâ les vers d'une Pythie de Delphes, nommée Daphné. »

Tout ceci prouve qu'à cette époque on ne croyait pas qu'un homme ait pu écrire les poèmes homériques sans en avoir pris le sujet quelque part, — à la source même des idées, dans les temples.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne croyait plus à la personnalité d'Homère.

L'abbé d'Aubignac, dans ses *Conjectures académiques* publiées en 1715, dit qu'Homère n'a jamais existé.

Dans *Prolegomena ad Homerum*, publié en 1795, Wolf nie également l'existence d'Homère.

En 1793, on publia *L'Examen de la question si Homère a écrit ses poèmes*.

Parmi les modernes, il y en a qui vont plus loin et qui osent rendre aux poèmes homériques leur véritable auteur, la Femme.

Samuel Butler (1835-1902) est de ceux-là. Il publia divers travaux sur l'*Odyssée*, où il émit l'idée que le véritable auteur de ces poèmes était Nausikaa elle-même.

*La ville natale d'Homère*

Si, maintenant, nous consultons Suidas, il nous dira qu'Hésiode était Atlante et qu'Homère l'était aussi. Du reste, la Grèce ne sait rien de la vie de ce poète, elle ne sait même pas où il est né, et dix-neuf villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour.

Mais, si la Grèce ignore Homère, la Celtide connaît bien Hemoëra. Sa ville natale, selon quelques monuments du moyen âge, *civitas Sancti Hemeri*, est la cité la plus célèbre des Atlantes, Cette ville s'appelle aujourd'hui Saint-Omer et se trouve dans le département du Pas-de-Calais.

Au surplus, citons encore de Grave (*Ch. Ely.*, t. I, pp. 177-178). Il dit :

« Pausanias remarque que, malgré leur grand talent, Hésiode et Homère n'ont point, comme la plupart des philosophes grecs, joui de la familiarité des grands. « C'est peut-être, dit-il, par le caprice de la fortune, ou plutôt parce qu'ils ont dédaigné et évité ces faveurs, Hésiode en se consacrant à la vie champêtre, *Homère en se retirant à l'extrémité de la terre, in ultimas terras.* »

« Pausanias ne signale pas cette contrée lointaine, sans doute parce qu'il l'ignorait ; mais il est palpable que c'est l'extrémité de la Terre où Homère place les Champs Elysées, l'enfer et la patrie des dieux, c'est-à-dire sa propre patrie.

« Mais quel est donc le pays des Atlantes, l'endroit qu'on puisse envisager comme le sol natal d'Homère ?

« Une ville porte son nom, Aud-Omar, mot teuton, dont les Latins ont fait Audo-Marus, et qui signifie *Omer* en gaulois.

« L'ancien *Sithium*, aujourd'hui Saint-Omer, *Audo-Maropolis*, ou, selon quelques monuments du moyen âge, *civitas Sancti Hemeri*, est la cité la plus célèbre des Atlantes. Elle était spécialement consacrée à Minerve ; cette Déesse tant célébrée par Homère y avait un Temple qui subsistait encore au temps où les Catholiques sont venus prêcher l'Evangile ; *Sithium* est le lieu que, sous le nom de Scylla, Homère a particulièrement chanté dans l'*Odyssée*. »

*La légende de Schylen*

L'histoire d'Achille a été prise dans une légende qui était universellement connue, la légende de Schylen.

Schyle, c'est l'être *caché*, celle qu'on ne nomme pas, c'est le bienheureux endormi dans sa grotte, attendant le réveil, c'est-à-dire sa résurrection.

Son nom signifie *caché* et dormir (1). C'est l'origine de la légende de la Belle au bois dormant.

Dans les *Florales* (les Mystères du Nord), on attend la résurrection de Schyle, que l'on s'épuise à vouloir ramener *sur la Terre*.

Le mot celte *to-chell* signifie victoire (Dottin, *E. C.*, p. 12, notes).

C'est le Sauveur attendu. On l'appelle Pyrisous, qui signifie *sauvé*.

Cette personnalité féminine, avant de disparaître, avait lutté. C'est cette lutte qui est le sujet de l'*Iliade*, qui, dans sa forme première, raconte les exploits des Amazones.

Dans le poème révisé, Chil est devenu Achille. Et, pour justifier son nom de *Pyrisous*, on lui donne une femme Pyrrha et un fils Pyrrhus, et on dira que sa mère voulut le *purifier* par le feu.

Le déluge de Pyrrha est le nom symbolique de la persécution subie par les Amazones.

Cette légende était universelle.

Dans la Bible, on trouve : « Le sceptre ne quittera pas Juda jusqu'à ce que Schyl (Scilo) revienne, et c'est à lui qu'appartient l'assemblée des peuples » (*Genèse*, XXIX, 10).

Dans l'*Odyssée*, au I<sup>er</sup> Chant, Nestor cite Achille pour dire qu'il dort dans la plaine de Troie.

Au II<sup>e</sup> Chant, Ulysse le rencontre dans une caverne funéraire, ennuyé de sa mort et impatient de revivre (2).

Calypso signifie secret ou chose voilée. Apocalypse signifie secret dévoilé.

Quand le *dormeur* était un souverain, il fallait, jusqu'à son réveil, lui donner un substitut pour la gestion des affaires. On choisissait pour cela un sage, et ce dernier mot qui, en celtique,

(1) Chil en anglais, rusten en flamand, signifie dormir, et de là le monument appelé en Perse Chil-Minar ou Rusten (Rust-heim) désigne la maison du dormeur, le tombeau.

Les Cairns sont des monceaux de pierres amassés sur une tombe.

Le nom d'Achille devait s'écrire d'abord a Schyl. A privatif, schyl.

(2) Voici le texte : l'âme d'Achille, rencontrée chez Pluton, dit à Ulysse : « Noble Ulysse, ne me parle pas de la mort ; j'aimerais mieux être le mercenaire d'un homme voisin de la pauvreté, à peine assuré de sa subsistance, que de régner sur tous ceux qui ne sont plus (les féministes). »

se dit *Weise*, en vint, chez différents peuples, à signifier vice-gérant, *Vices gerens*. C'est ainsi que s'expliquent les termes Bello-Wèse, Vizir, Vyâsa (1).

(Bello-Vèse est le représentant de Bel (c'est-à-dire de Belle), Vizir dérive de Weiss-herr (vice-maître), Vyâsa est le sage remplaçant la Dêvâ momifiée qui écrivit le *Véda*.)

Lorsque les *Florales* avaient fait regermer le Schyl, il n'était point accepté sans épreuves et on ne lui accordait les honneurs divins que quand il avait montré par ses actes qu'il était de la race des *Dieux* ; alors on s'écriait qu'il était véritablement le même qui avait été *ambré*, que c'était l'*Embratur* ou, comme on dira plus tard à Rome, l'*Imperator*.

Tsar, dans les langues orientales, a le même sens que Schyl (*Tsar* signifie *dormeur* en Coréen).

L'empereur de Chine fut nommé *Sin* (dormeur) (*sin* en coréen signifie aussi dormeur). Ce nom *Sin*, passant à ses sujets, les fit appeler *Sines* par les Grecs. (Cailleux, *Origine celtique de la Civilisation*, pp. 275 et suiv.)

Des mythes analogues se retrouvent encore chez les Muscas d'Amérique. Bochica, étant morte, fut ravie au délicieux séjour de l'Ida-Canza, où les *Mystères* devaient la faire revivre ; on attendait son retour, et ceux qui, par leurs exploits, semblèrent la reproduire, furent honorés comme étant le héros *ravi*. Or, en Celtique, Schaak signifie *ravi*, ravissement, et ce mot lui-même devint le titre de souveraineté chez les Américains, les Ottomans, les Iraniens, les Tartares, les Scythes.

Saques chez les Muisca ;

Padi-Schah chez les Ottomans ;

Schah chez les Perses ;

Chagan chez les Tartares.

Les Scythes royaux étaient appelés *Saces* et son encore nommés Tchèques.

Les Astèques donnent au représentant de Bochica le nom de *Guèze*.

(Cette racine se trouve dans le français *Guise*, d'où déguisement, celui qui représente la Femme en portant son costume ; elle se trouve aussi dans l'anglais *wise*, dans l'allemand *weise*.)

(1) Le sub-stitut est mis à la place du pro-stitut dont on fait la prostituée quand elle réclame sa place.

Tous les 15 ans, on promenait le guèze dans tous les lieux rendus sacrés par la présence et le martyre de Bochica, puis on l'immolait en guise de Bochica elle-même.

### *L'île d'Achill*

M<sup>me</sup> de Bovet a publié un livre intitulé *L'Irlande*, dans lequel nous lisons ceci : « Le promontoire très déchiqueté qui prolonge l'île d'Achill vers l'Ouest et en fait, à un quart de degré près, le point extrême de l'Europe occidentale, dresse face à l'Atlantique une énorme masse de roc, dont les sommets les plus élevés, le Crogham et le Slievemore, atteignent la hauteur de 2.192 et 2.217 pieds. C'est au pied de ce dernier pic en forme de cône et sur son revers oriental qu'est situé le village de Doogort, dominant une petite plage de sable fin, abritée du vent d'ouest. »

Donc, l'île d'Achill, capitale Doogort, dans le Far-West de l'Irlande, nous fait savoir qu'il existe un endroit qui fut autrefois consacré à cette personnalité, Achill, et qui porte encore son nom.

Mais ce qui est surtout intéressant, ce sont les usages qui ont persisté dans ce lieu retiré. La mort d'une personne est l'occasion d'une manifestation rappelant l'ancien cérémonial des Mystères pour commémorer la mort sociale du personnage appelé Schill.

Ce sont les femmes âgées du pays qui sont dépositaires de la tradition. Du reste, voici le récit pittoresque de M<sup>me</sup> de Bovet (*L'Irlande*, p. 345) :

« La lamentation funéraire, lors d'un décès, c'est le *vocero* corse. Une femme, généralement vieille, à physionomie de sorcière tragique, déclame sur le cadavre une oraison funèbre, dans le style redondant et hyperbolique, comme il convient au genre. Les images poétiques, les comparaisons pittoresques, les épithètes sonores, les apostrophes véhémentes, les brusques oppositions de nuances, accompagnées d'une mimique expressive, et des jeux de physionomie appropriés aux paroles avec une intelligence singulière, font les frais de ces improvisations en vers curieusement rythmées et rimant par assonances, auxquelles se prête à merveille le guttural idiome gaélique.

« Entre chaque strophe, les pleureuses se lèvent et entonnent, en l'accompagnant d'un balancement mesuré du corps, une sorte de gémissement musical, le *wail*, transmis par la tradition depuis

les temps mythiques de Fingal et Ossian, et qui était le chant dont les esprits invisibles berçaient les cadavres des *Princes* celtes. C'est aussi par cette lugubre-mélodie que les banshees, korriganes irlandaises, attachées à chaque famille d'origine milésienne, comme la Dame Blanche d'Avenel et la Fée Mélusine des Lusignan, annoncent les morts et autres calamités privées.

« Puis le *Caoine* — lamento funèbre — continue et ainsi de suite, jusqu'à ce que, pour laisser les femmes reprendre haleine, quelqu'un des assistants se mette à narrer un conte de Fées ou une histoire de revenants, pris dans les vieilles traditions. »

Je n'ai pas fait remarquer, pour ne pas interrompre le récit, que le mot *Prince*, que je souligne, est mis là pour Princesse, et même pour Déesse.

Cette île d'Achill rappelle la Baie des Trépassés que l'on voit encore en Bretagne.

#### *Autre légende septentrionale*

Le folklore belge nous retrace la lutte de la Femme et de l'Homme dans une légende connue dans toute la Flandre et qui reproduit l'épisode homérique de Polyphème et Ulysse. (*Vertelsels van het vlaamsch Volk*, de A. Joos.)

Ce n'est pas la femme guerrière luttant ouvertement contre son oppresseur qu'il nous montre, c'est celle qui, se soumettant à ses caprices, lui verse le poison de l'amour, — qui l'aveugle. C'est encore, sous une forme originale, une parabole de la loi des sexes.

Dans ce récit, l'homme, c'est le « géant », la Femme, c'est le « nain ».

Un géant avait pris un nain, avec l'intention de s'en régaler.

Pendant les quelques jours de vie qui lui furent accordés, celui-ci fut chargé de tous les travaux du ménage : nettoyer, laver, coudre et cuisiner. Cela ennuyait beaucoup le petit prisonnier, qui chercha un moyen d'échapper au géant.

Or le nain était petit de corps, mais grand d'esprit ; le géant, au contraire, était grand de corps et petit d'esprit.

Certain soir, il prenait le frais sur le seuil de la porte.

— « Vieux, dit le nain, voyez-vous les animaux étranges qui se promènent là-bas derrière les nuages ? »

Le géant regarda, mais ne vit rien.

— « Il est curieux, dit-il, qu'un petit homme comme toi ait une vue si perçante, tandis que moi, le plus fort de tous les géants, je vois si mal. »

— « Oui, répondit le nain, mais il y a un remède à cela. »

— « Lequel, petit ? Je voudrais en user, car c'est une grande force que de voir très loin. »

— « Il faut laisser verser du plomb fondu dans vos yeux. »

— « Essayons. »

— « Bon ! mais cela fait grand mal et l'on est aveugle durant plusieurs jours. »

— « Je résisterai bien à la douleur. Fonds tout de suite le plomb, et verse-le dans mes yeux. »

Le nain, riant sous cape, se mit à la besogne, et ce fut fait au bout de dix minutes. Le géant hurla de douleur ; la montagne en trembla, et les animaux sauvages se cachèrent dans leurs antres. Le géant était aveugle !

« Maintenant, je suis le maître ici, pensa le nain. Je vais faire bonne chère et, quand je me verrai en danger, je me sauverai. »

Il commença par tuer un chien et une brebis. Le chien rôti fut pour le géant ; la brebis pour lui.

— « Comment se fait-il, dit le géant, que tu sembles savourer ton morceau et que je mange, moi, à contre-cœur ? Ma viande est coriace comme du cuir et a une mauvaise odeur. »

— « C'est que vous êtes encore un peu malade, répliqua le nain. Il faudra du temps avant que vous soyez tout à fait rétabli. »

Mais le nain fit tant de farces que le géant devint méfiant et résolut de le manger.

Un matin il se leva tôt, chercha en tâtonnant toutes les portes, les ferma bien et s'assit devant la sortie du bercail où couchait le nain. Les brebis passèrent entre ses jambes, l'une après l'autre.

Le nain, voyant qu'il fallait ruser, tua la plus grande brebis et s'enveloppa de sa toison. Ainsi travesti, il put se sauver.

Lorsque toutes les brebis furent passées, le géant appela : « Et toi, petit, où restes-tu ? »

— « Vieux, ricana au dehors le nain, je suis sorti depuis bien longtemps. »

Le géant grinça des dents ; mais sa rage était impuissante. Le nain jeta la toison et s'enfuit au loin.

\* \*

La tradition des *nains* qui, dans les familles, ont le droit de tout dire, qui ont de l'esprit et se moquent de la vanité des orgueilleux et de la comédie sociale, tout cela vient de ce que les *nains*, ce furent d'abord les petites femmes, qui ont l'esprit et l'audace, la répartie et la science. Esope fut un *nain* de ce genre.

Plus tard, prenant le symbolisme à la lettre, on remplaça la *petite* femme par un vrai nain masculin. Finalement, ces nains devinrent les bouffons à qui on laissait le droit de tout dire pour faire rire, mais qui étaient des hommes de taille ordinaire.

### *Le titre du premier Livre d'Homère*

Le mot *Iliade* vient d'Ilion, nom qu'on donnait à la ville de Troie où, nous dit-on, se voyait encore le tombeau du divin Ilos ou Ilus, héros dardanien du temps passé, qui fonda Ilion, et dont la fable fait « un roi de Troie ».

Priam et ses fils vivaient « dans la sainte Ilion ». Cette idée de sainteté, ajoutée au nom, le rattache à l'ancienne religion.

Dans le Nord de l'Europe, les Vénètes sont appelées Héliades et vivent sur les bords du Hélion (nom primitif de la Meuse). Les Muses sont les Héliades. Et on donne le nom de Hélos à une ville de Laconie, dont les habitants furent réduits en esclavage par les Spartiates sous le nom d'Ilotes ou Hilotes, qui vient de Héliades. Ce sont donc les Prêtresses de Vénus, les Vénètes, qui devinrent les Ilotes.

On sait que c'est de ce terme que vient le mot *Iliade*.

L'enseignement de l'ancienne science était donné par les Muses et reposait partout sur les mêmes principes ; elles étaient appelées *Ilissides* à cause, dira-t-on, du fleuve Ilissus qui coulait dans l'Attique et leur était consacré, alors qu'en réalité ce nom leur vient du fleuve qui coulait dans la Celtide, le Hélion (la Meuse).

Troie fut appelée Pergame à cause de ses tours, nommées Pergames, et d'où l'on observait les astres.

Les Prêtresses qui *regardaient les heures* étaient appelées horoscopes.

C'est en partant de ce nom Ilion ou Hélion, qu'on arrive à

donner le nom de Hélicon à la montagne sacrée où résident les Muses.

Dans les Thesmophories et autres Mystères, on célébrait les *Héliagues*, fêtes en l'honneur du soleil sur le Hélion. Dans ces Mystères, les Héliades, filles du soleil, étaient glorifiées : *Heliadum Cruciae*.

La chaste Minerve de Saïs était surnommée *Hellotis*. C'est de ce nom qu'on fera *Hellada*, nom donné à la Grèce, et Hellen. On lui consacra une fête appelée *Helletis* ; une autre était célébrée en l'honneur d'Europe, une autre grande Déesse celtique.

On appelait Iliades les femmes d'Ilion, les Troyennes. Ilione est la fille de Priam.

Mais, quand les femmes furent vaincues, ce nom, d'abord glorieux, prit une signification outrageante et avilissante. On lui donna la terminaison *ot* qui sert toujours à ridiculiser les Déeses. Alors, quand Hélos, ville de Laconie, fut réduite en esclavage par les Spartiates, ses habitants furent désignés par les mots *Ilotes* ou *Hilotes*.

La colère d'Achille vient de ce que les femmes de l'Ilion furent réduites en esclavage. Les féministes sont appelées *Ilotes* par Agamemnon.

### *Essai de restauration historique*

L'histoire des Vénètes est liée à l'histoire de la guerre de Troie et à l'œuvre d'Héméra (Vénus).

Rappelons-nous que ce sont les Vénètes qui fondèrent la ville de Venise, située dans le pays des Etrusques, colonie féministe. M. Dottin nous dit : « Le nom des *Veneti* de Gaule, établis dans le *Venetais*, fait songer aux *Veneti* d'Italie, dont le pays est situé au Nord de l'Adriatique.

« L'opinion de Strabon est en contradiction avec un texte d'Hérodote qui nous apprend que les Vénètes étaient un peuple *illyrien*. »

Or les Illyriens, ce sont les Ilotes du Nord dont le nom a été un peu modifié.

« D'après Polybe, les Vénètes se distinguent peu des Celtes, sous le rapport des coutumes et du vêtement, mais les deux langues sont différentes. Depuis, on a trouvé une vingtaine d'inscriptions vénètes, et il a été facile de constater que le vénète n'est

pas un dialecte celtique. Il est donc impossible que les Vénètes d'Italie, peuple illyrien, établi au fond de l'Adriatique dès le temps d'Hérodote, c'est-à-dire dès le <sup>ve</sup> siècle, soit une tribu détachée des Vénètes de Gaule, peuple celtique.

« Que les Vénètes d'Italie se rattachent ou non aux Etrusci de Paphlagonie qui, dans la légende homérique, prennent part à la guerre de Troie (*Iliade*, II, 852), ils n'en sont pas moins Illyriens de nation et de langue, comme d'ailleurs les Δαρδανιοί, dont le nom évoque, lui aussi, le souvenir de la Troade. » (Dottin, *Ant. celt.*, pp. 31 et 32.)

Maintenant, Fabre d'Olivet va nous montrer que la guerre de Troie a une origine étrusque, c'est-à-dire qu'elle est partie des Vénètes d'Italie. Il dit (*L'Etat social*, t. I, p. 318) :

« Un certain Jasius, étant un des *Larthes* des Etrusques, déclara la guerre à un autre *Larthe*, nommé Dardanus, qui invoqua l'appui du roi de Babylone Ascatade (ce nom, formé de deux racines celtiques, signifie *Père du Peuple*). Après plusieurs combats où les deux Larthes furent tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, Dardanus céda les droits qu'il avait sur cette contrée à un certain Tyrrhène, fils d'Ato, parent de l'Assyrien Ascate, et reçut, en échange, une partie des champs Méoniens.

« Dardanus fut le premier roi de Troie, petite ville qu'il trouva bâtie aux pieds du mont Ida et qu'il agrandit considérablement. Ses successeurs, appelés Dardanides, jetèrent un assez grand éclat pour laisser leur nom au détroit des Dardanelles, sur lequel ils dominaient.

« Leur ville capitale devint fameuse par le siège de dix ans qu'elle soutint contre les Grecs. »

### *Les deux partis*

Les Doriens (masculinistes) et les Achéens (féministes).

Pendant le <sup>xii</sup>e et le <sup>x</sup>e siècle, la révolte des hommes contre les mœurs et le régime gynécocratique commence à se manifester partout. En Grèce, nous la voyons surgir et produire de grands désordres et de grands malheurs. Les Doriens, qui sont les révoltés, envahissent le Péloponèse et s'y établissent. Cela amène le désarroi du parti contraire, représenté par les Achéens dont Mycènes était le centre.

Alors les grandes émigrations commencent. Une partie des Achéens se lève, quitte ses foyers et va rétablir la gynécocratie dans des pays nouveaux ; les uns viennent s'établir à Lesbos, d'autres fondent les Etats Eoliens, sur le littoral de l'Asie Mineure.

C'est dans ces colonies asiatiques, refuge des Eoliens et des Ioniens, que se propagèrent les œuvres de la grande poésie épique et lyrique.

Les colonies ioniennes remontent à 1124, elles devinrent illustres sous le nom d'Achaïe. Elles occupent les côtes de la Mycie, de la Carie, de Ténédos. Leur principal établissement était dans l'île de Lesbos où elles fondèrent cinq villes dont la plus importante était Mytilène.

Homère donne le nom de « Ligue achéenne » à ses héros.

(Achéen vient de Achaim en hébreu et signifie « frères ». C'est ainsi qu'on désigne ceux qui se liguent pour renverser l'empire masculin de Priam. Ce sont les anciens Accads émigrés de l'Inde).

Depuis le XII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle il semble que la puissance féminine est ébranlée, jusqu'au IX<sup>e</sup>, une série d'émigrations ioniennes (c'est-à-dire féministes) se produisit. Les fugitifs que l'invasion du Péloponèse chassait de leur domaine, en s'en allant fonder de nouveaux établissements en Asie, emportaient leur science, leurs traditions, leurs usages ; c'est là qu'ils formèrent la « Ligue achéenne » qui fut la première forme de l'hellénisme (1). La conquête dorienne est une époque qui divise l'histoire grecque ; elle marque la décadence de la puissance féminine et le commencement du règne de l'homme.

Les deux partis se distinguent par des emblèmes.

L'architecture dorique a pour symboles le phallos — ou phallus — et la tête de bélier. La couleur blanche est celle de leur étendard, comme elle fut celle des Brahmanes. Les hommes firent de cette couleur symbolique l'emblème de la sagesse par opposition à la bêtise qu'on leur reprochait et qu'on symbolisait par l'oie et la grue (graïa).

(1) Homère ne se sert jamais du nom d'Hellas pour désigner la Grèce. C'était de son temps un nom nouveau. Ce n'est que dans l'Odyssée que le mot Hellas désigne l'ancienne Achaïe. Ce qui prouve que l'Odyssée fut écrite longtemps après l'Iliade.

L'oie ennoblie devint le cygne, — ce qui nous explique les deux cygnes qui traînent le char de Vénus dans la mythologie masculine, que les femmes prennent pour un outrage.

Les féministes avaient pour emblème la Yoni, qui prit la forme d'une fleur de violette et indique la modestie. Cette fleur était consacrée à Junon. Puis on confondit *Yoni* avec *Iónah* qui veut dire *colombe*, et cet oiseau fut dédié à Vénus, à Milytta et à Aphrodite, et plus tard devint le symbole du Saint-Esprit.

C'est un épisode de cette grande révolution qui est raconté dans l'Iliade.

### *La nature des altérations*

L'Iliade fait revivre Achille qu'elle compare au lion et dont elle chante la colère.

Il est des passages que la maladresse des réviseurs a laissés dans leur rédaction masculiniste, et qui nous aident à retrouver la femme dans le personnage devenu Achille.

Ainsi, chant XX. — « Un mortel ne peut s'armer contre Achille. »

Pourquoi, si Achille est un homme ? C'est contre une femme qu'un homme n'a pas le droit de s'armer.

Chant XXIII. — Patrocle — son écuyer et son ami — a été tué par Hector ; la douleur d'Achille est celle d'une femme qui a perdu un amant. Il lui apparaît et lui dit : « Tu dors, Achille, et tu peux m'oublier. » Dans son désespoir, Achille coupe sa chevelure flottante d'un blond éclatant et l'offre en sacrifice.

Chant XXIV. — Le vieux Priam, pour calmer la colère d'Achille, va lui offrir des présents. Il lui apporte douze voiles superbes, des tuniques, des manteaux, des couvertures.

Si Achille était un guerrier, il lui offrirait des armes et non des voiles de femme.

Lorsqu'ils ont terminé le repas, Priam, l'œil attaché sur Achille, ne cesse pas de l'admirer, son air noble le rend semblable aux immortelles. Achille commande aux femmes dont elle est entourée de préparer des lits sous le portique, déguisant sous une fausse frayeur le motif qui ne lui permettait pas de garder Priam la nuit dans sa tente.

La lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle aurait faites, c'est la lance d'Antiope, reine des Amazones. Cette lance

est faite de bois coupé sur le Mont Pélion, d'où *Pelias arbor* (coupée d'un arbre) ; on dira que la lance d'Achille lui a été donnée par Pélidas.

Agamemnon, pasteur des peuples, est une copie de Ram.

Les textes revisés de l'Iliade ont fait d'Achille un personnage ridicule — ni mâle ni femelle.

### *Le sang divin*

Au chant XXIV, il est dit : « Achille est le sang d'une Déesse. »

Tous les mots qui indiquent le *sang féminin* pris comme symbole sexuel, tel Hématie, ont une signification sacrée dans le langage lointain des Mystères, ils désignent les *Hemærides* (les Divines).

Dans l'Iliade (Ch. V), Diomède a blessé Vénus. « Ce héros, armé de l'airain cruel, s'élance sur Cypris ; il a reconnu que ce n'est point une Déesse valeureuse, une de ces Divinités qui, comme Minerve ou Bellone, destructrice des cités, sont les arbitres des batailles ; il la poursuit donc et, comme elle rentre dans l'épaisse foule, il l'atteint. Alors le fils du magnanime Tydée étend sa javeline, fait un bond et blesse, avec l'airain aigu, la main délicate de la Déesse ; l'épiderme est déchiré au travers du manteau divin dont les Grâces elles-mêmes ont formé le tissu. Sur la paume de la main coule *le sang incorruptible de la Déesse, liqueur subtile que laissent échapper les Dieux bienheureux* ; car le froment ne fait pas leur nourriture, ils ne boivent point le vin généreux ; *aussi n'ont-ils pas notre sang épais et les appelle-t-on immortels.* »

Tout ceci est symbolique : *Ils ne boivent pas le vin généreux*, le « NECTAR », leur sang est divin ; c'est de la physiologie sexuelle, mais incomprise, quoiqu'on en conclue que, de là, vient leur *immortalité*.

Dans l'Iliade, nous lisons encore ceci (Ch. III), « Amenez deux agneaux, l'un blanc (femme) l'autre noir (homme), pour les sacrifier à la terre ou au soleil. »

La redoutable *Até*, « qui marche sur la tête des hommes et les blesse », c'est la folie sexuelle qui n'épargne personne, pas même Jupiter ; c'est une Dêité destructive. C'est elle qui a causé la brouille entre Agamemnon (l'homme) et Achille (la femme).

A travers les altérations que ce poème a subies, on retrouve des allusions au rôle donné primitivement à l'homme et à la femme

et qui constituaient alors des idées régnantes que l'on a cachées par la suite. Ainsi dans ces deux vers :

« Aux pieds de Jupiter sont deux vases égaux,  
De l'un sortent des biens, et de l'autre des maux. »

Le nom de Jupiter a été évidemment substitué à celui de Déméter, l'antique Déesse-Mère aux pieds de laquelle sont les deux enfants.

« Tous les hommes, dit Homère, ont besoin des Dieux. » Mais à cette époque les Dieux sont encore les Déesses. La religion, à laquelle on tenait tant, était dans l'éducation, la politesse, les différents actes de la vie qui étaient fixés par une sanction divine dont la violation était suivie des signes évidents de la colère des Déesses. C'est ce qu'on craignait le plus, et ce sentiment est si ancré dans le cœur de l'homme que Virgile en met l'expression dans les premiers vers de l'Enéide ; il dit :

« Muse ! rappelle-moi quels motifs de vengeance  
Excitaient la Déesse et pourquoi son courroux  
S'obstinait à poursuivre un héros magnanime ;  
Tant de haine entre-t-elle au cœur des Immortelles ? »

Nous lisons, au Chant V de l'Iliade : « La race des humains (les hommes) qui parcourent la terre ne ressemble en rien à la race des Dieux immortels (les Femmes). »

Dans l'Odyssée, on fait dire à Homère invoquant la Muse :

« Fais nous part de ces faits, fille de Jupiter. »

Pourquoi le poète se serait-il adressé à la fille de Jupiter et non à Jupiter lui-même ? Ce sont là des effets de transition ; on ne peut pas encore supprimer les Muses qui représentent l'Esprit féminin sous toutes ses formes, mais on fait provenir cet Esprit d'un homme.

Cependant, Homère, faisant allusion aux hommes — les vrais hommes — qu'il appelle les Cyclopes, ceux qui ont en partage la force, mais la moitié seulement de la voyance féminine, symbolisée par un œil unique, dit :

« Une race qui ne se soucie pas des Dieux. »

Le mot *Dieux* ne pouvait être là qu'au féminin.

Et l'Iliade nous montre Agamemnon voué à tous les maux par suite de son peu de respect de la Femme (1-442-238).

Pour nous prouver qu'Apollon existait du temps d'Homère, on nous raconte que le Colosse de Rhodes, qui avait été érigé à cette époque, le représentait. Mais on se demande si cela est vrai. Et, si ce colosse a existé, comment avait-on pu le modeler, le fondre et l'élever au-dessus d'un bras de mer ? Cela présume des connaissances de minéralogie, de physique, de mécanique, qui auraient été perdues depuis et que les modernes n'ont pas retrouvées. Enfin, on se demande ce que ce colosse est devenu, car un objet de pareilles dimensions ne se perd pas facilement, même en tombant dans un bras de mer.

### *De la Vérité à l'erreur*

Quand les poésies homériques arrivèrent entre les mains des Grecs, elles sortaient des temples, c'étaient des *Livres sacrés*.

L'Odyssée devint peu à peu un livre profane.

Il se fit donc une évolution qui fit tomber l'œuvre de sa hauteur première jusqu'au bas-fond de la décadence grecque.

La grande Déesse celtique avait créé la poésie épique que les Aèdes chantaient devant le peuple assemblé. Elle avait raconté les hauts faits de l'âge divin, puis de l'âge héroïque. Elle avait fait connaître la Nature aux hommes de son temps, qui en avaient été vivement impressionnés, et cela les avait transportés au delà de leur horizon borné, en leur faisant apercevoir la réalité des choses. Cette lumière qui émanait de la grande Hemcera, cachée aux hommes tant que les Muses ne la leur révélaient pas, les inspirait, leur dévoilait les passions humaines, l'intervention des Divinités, la mobilité des héros, aussi prompts à s'attendrir, à fondre en larmes, qu'à tirer du fourreau leur redoutable glaive.

L'Aède faisait entrer dans les âmes ces aperçus sur l'ordre moral, par les images empruntées aux objets extérieurs, dont les imaginations étaient frappées et qui allaient créer le symbolisme.

« Les siècles s'écoulaient, les familles royales issues des Divinités disparaissent, et avec elles la tribu des chanteurs divins. Mais ceux-ci ont ouvert les sources d'un fleuve intarissable, ils ont élevé un monument plus durable que l'airain ; ils ont planté

un arbre dont les rameaux s'étendront sur des pays pour longtemps inconnus. Les cités anciennes, celles que l'émigration projette tout à l'entour, continuent de former un faisceau cimenté par la poésie, l'unité de mœurs, de langage, de croyance, et que ne peuvent dissoudre ni les sanglantes rivalités, ni les dissensions intérieures. » (Giquet, Préface de sa traduction, 1888.)

Aux Aèdes succèdent les Rhapsodes, qui s'en vont de ville en ville, chantant les grandes épopées et les légendes que la mémoire peut retenir. Ils n'improvisent pas, ils conservent, aidés par l'écriture.

Les idées religieuses s'étaient peu à peu modifiées ; les hommes vainqueurs, ayant commencé à mettre les Dieux dans le Panthéon, voulurent, pour leur donner une consécration en même temps qu'une haute antiquité, les introduire dans l'œuvre d'Hémécra. Jupiter disputait à Déméter sa place dans l'Olympe, Apollon grandissait et ses partisans lui donnaient un rôle important. On vit alors un certain Cénéthus de Chios, contemporain d'Eschyle, composer un hymne à Apollon, qu'on intercale dans l'Iliade, et nous le savons parce qu'Eustathe l'accuse d'avoir altéré les poésies homériques.

Voilà une accusation qui nous éclaire — et une date précieuse à enregistrer. C'est, en effet, du temps d'Eschyle que l'on cherche à faire triompher Apollon, et la propagande par le théâtre faite à ce sujet semble être l'imitation de la propagande des vers hémériques faite par les Rhapsodes qui avaient aussi des représentations, c'est-à-dire des Mystères.

A propos des altérations introduites dans les poèmes d'Hémécra, Héraclide disait : « Si Homère n'avait pensé à l'égard des Dieux que ce qu'il dit, ce serait un impie, un sacrilège, un vrai Salomée, un second Tantale ; mais gardons-nous de lui faire cette injure et de prendre pour guide ceux qui, méconnaissant le génie allégorique de ce grand poète, et s'arrêtant à l'écorce de sa pensée mystérieuse, ne sont jamais parvenus à connaître la philosophie sublime qu'elle renferme. » Donc on avait, à dessein, rendu mystérieux ce qu'Hémécra avait certainement dit clairement.

Denys d'Halicarnasse avoue que, dans les poèmes hémériques, « les mystères de la Nature et les plus sublimes conceptions de la morale ont été couverts du voile de l'allégorie » (*Ant. Rom.*, L. II).

Aussi, chez les anciens, les deux poèmes dits d'Homère

donnèrent lieu à de grandes discussions au sujet de leur authenticité.

Les poèmes antiques ont été revisés à l'époque de la décadence grecque. On y a introduit la mythologie surnaturelle des prêtres qui copiaient les Hermès égyptiens. C'est le temps de la folie qui suivit les cultes phalliques et pendant lequel on asservit les femmes.

Il s'agissait surtout d'établir le culte de Jupiter — qui allait remplacer Déméter, et de lui donner la toute-puissance dans l'Olympe afin que l'homme, à son image, ait la toute-puissance sur la terre. L'*Iliade*, telle que les traducteurs modernes nous la donnent, est un livre écrit à la gloire de Jupiter.

On place son trône sur le mont Ida pour imiter la montagne sacrée où résidaient les Muses.

Sur les statues de Cybèle, on lit : *Mater idea* ; il fallut donner un titre analogue à Jupiter.

Pour qu'il n'y ait pas de doute sur les intentions des reviseurs de l'*Iliade*, on nous dit (chant V) : « La terrible bataille ne se livre pas seulement entre les Grecs et les Troyens, mais les *filles de Danaüs* maintenant combattent même les immortels. »

Dans l'ancienne religion grecque, on parlait des *filles de Danaüs*, non des fils, ceci est encore une copie.

Le langage que les reviseurs mettent dans la bouche de leurs Dieux nous révèle leur mentalité et leur moralité (1). Ainsi, chant XXI, nous lisons : « Mars, destructeur des armées, s'élançant sur Minerve, lui adresse des paroles outrageantes : « Pour quoi, chienne impudente, appeler parmi les Dieux la discorde ?... Tu as une insatiable audace et ton cœur est gonflé d'orgueil. » Il est vrai que Junon et Minerve ont pris les Troyens en haine.

Au chant VIII, Jupiter dit à Junon : « Aucune Divinité moins que toi n'a de pudeur ! »...

Dans le même chant VIII, il dit encore : « Junon est accoutumée à contrarier mes desseins. » Quant à Minerve, il l'appelle *chienne impudente* et dit : « Il faut que tu saches ce que c'est que combattre un père, s'il est vrai que tu oses lever contre Jupiter ta formidable lance. »

Les amabilités continuent. Au chant V, Jupiter menace Junon

(1) « Bellérophon détruit les farouches Amazones ; il est odieux à tous les immortels » (*Iliade*).

de la battre et lui rappelle le jour où il l'avait suspendue parmi l'éther et les nuées, une enclume à chaque pied, les mains enchaînées dans des liens d'or inextricables.

Au chant VIII, Minerve dit : « Jupiter me hait, il n'accomplit pas les volontés de Thétys qui a embrassé ses genoux et de sa main droite lui a pressé le menton en le suppliant d'honorer Achille. »

Voilà des mœurs bizarres au séjour des Dieux ! Du reste, ces Dieux sont des hommes bien vulgaires. Junon appelle Apollon « Dieu sans foi, compagnon des méchants » (chant XXIV).

Dans cette mythologie masculiniste, Minerve n'est pas la sagesse, elle est la force musculaire ; elle terrasse Mars et lui dit : « Insensé, n'avais-tu pas considéré jusqu'à ce moment combien je puis me glorifier de l'emporter sur toi, pour comparer ta force à la mienne ? » (chant XXI).

Quoiqu'on appelle Mars *fléau des humains*, on glorifie la force et la guerre. Hector fait une prière dans laquelle il dit : « Jupiter et vous, Divinités, accordez-moi, parmi les Troyens, qu'il soit comme moi *fort*, qu'il rapporte des dépouilles sanglantes de l'ennemi par lui terrassé et qu'en son âme sa mère se réjouisse » (chant VI). Il n'y a pas de quoi réjouir l'âme d'une mère !

Enfin, ajoutons que, pour honorer Patrocle mort, on institue des jeux funéraires qui sont une orgie de forces grossières, course, pugilat, etc.

Cette revision a été faite à l'époque où l'on voulait faire accepter le mariage en le glorifiant et où on voulait imposer le droit paternel en affectant de dire *filz de tel père*, par réaction contre le régime antérieur dans lequel l'enfant portait le nom de sa mère. On dira Ulysse fils de Laerte, Agamemnon fils d'Atrée, Achille fils de Pélée. Donc, l'enfant a un autre nom que celui des parents — père ou mère —, c'est le prénom. Nous voyons le commencement du nom de famille dans cette expression : « le fils d'Atrée est un Atride ».

C'est quand le livre fut révisé qu'on le fit chanter dans les rues par des Rhapsodes ; ce que ceux-là débitaient était si absurde que cela fut désigné avec mépris par le mot *rapsodie*.

Le temps était aux mensonges, à l'imposture.

Dans l'*Odyssée* (chant XI), on nous dit :

« O Ulysse, à te voir nous ne pouvons te prendre pour un imposteur, pour un de ces vagabonds que nourrit, en grand

nombre, la terre, et qui arrangent des mensonges où nul ne connaît rien. Pour toi, tu joins à l'éloquence la noblesse de l'esprit ; tu nous a d'ailleurs fait des récits sur les maux affreux de tous les Grecs et sur les tiens, en homme exactement informé, comme nous les fait *notre chanteur*. »

Ceci est une justification, un système de défense des reviseurs qui, évidemment, étaient accusés de *faux*.

La guerre de Troie, ses épisodes, les traditions qui s'y rattachent alimentaient principalement les pâles imitateurs d'Homère. Finalement, pour prévenir les altérations, dit-on, Pisisstrate rassemble en un seul corps l'*Iliade* et l'*Odyssée*, sans mettre en opposition la réalité des événements, non plus que l'existence du poète et l'unité de l'œuvre.

Il se contente de changer le sexe de l'auteur et le sexe du principal héros du poème, afin de l'accommoder au masculinisme des Grecs. Alors, les livres, ainsi dénaturés, deviennent des œuvres de génie. On a supprimé Hémécéra, on a inventé Homère, qui devient pour la Grèce le plus grand poète du monde. Et les éloges ne tarissent pas pour une œuvre décrétée admirable.

Ordre est donné aux Rhapsodes de chanter les vers du grand poète dans les cérémonies religieuses.

Cependant, il y a des féministes en Grèce, et ceux-là n'admettent pas cette nouvelle revision que, dès son origine, on appelle *les rapsodies d'Homère*.

Athènes devient la résidence des intellectuels. Ses tragiques mettent en action, aux yeux d'un public qui en est nourri, les légendes primitives dont le souvenir s'est perpétué. Les Muses que l'on invoquait collectivement ont chacune un nom et des attributions spéciales, quoiqu'elles demeurent solidaires et que, dans leur ensemble, elles relèvent des chants *qu'elles ont jadis dictés*.

Et on est porté à faire remonter à Homère l'origine de la civilisation antique.

Une preuve psychologique du sexe d'Homère-Hémécéra, c'est l'accueil fait à ses poèmes par les misogynes de son époque. C'est avec mépris et raillerie que ces hommes accueillent les vérités qui viennent d'une femme.

Le souvenir de cette opposition dura assez longtemps, puisque Platon, plusieurs siècles après, ne voulait pas admettre Homère dans sa République. Caligula voulait anéantir les poèmes d'Ho-

mère et demandait pourquoi il ne pouvait pas faire ce qu'avait fait Platon qui l'avait banni de sa République. Les Catholiques aussi l'ont condamné.

Un évêque de Thessalonique, un certain Grégoire, cité par Léo Allazi dans son livre *de Patria Homeri*, animé d'une sainte indignation contre les idées et le régime de l'antiquité, veut qu'Homère ait été l'organe du démon et qu'on soit damné en le lisant.

Cependant, « Appion, célèbre grammairien, évoqua l'ombre d'Homère, afin de s'instruire de la patrie de ce poète, et apprit, dit-il, des choses *qu'il lui est impossible de raconter.* »

« Cette dernière précaution fut du moins sage », disent les modernes...

#### *La neuvième Déesse révélatrice*

Lorsque nous nous sommes occupés de l'origine de la fête de Noël, nous avons montré que le jour du solstice d'hiver fut appelé d'abord New-Heyl, mot qui voulait dire *nouveau soleil*, parce que, à ce moment, le soleil remonte.

C'est ce mot New-Heyl, devenu Nehal, qui a été un des surnoms de Vénus, et comme elle était la neuvième Déesse qui restituait les lois de la Nature, de ces deux mots Nehal et Ennia qui signifie neuf, on a fait Nehal-Ennia.

Deux faits se détachent de cette antique histoire : Vénus-Hemoëra est une Déesse voyageuse. Elle est connue par sa fécondité mystique.

#### *Déesse voyageuse*

Parmi les statues de la Déesse Nehal-Ennia qui ont été trouvées, il en est une qui la représente le pied sur la proue d'un navire, ce qui indique bien qu'elle avait traversé les mers.

Il est bien évident qu'entre la Celtide et la Phénicie de constants échanges intellectuels et commerciaux se faisaient. Nous trouvons la même science dans les deux pays, la même religion et les mêmes mœurs.

L'*Odyssée* témoigne des connaissances géographiques communes aux Celtes et aux Phéniciens.

Les ports odysseens ne répondent pas aux connaissances de la Grèce, mais aux débarcadères phéniciens.

Les Grecs du temps assigné à Homère essayaient à peine leurs premières tentatives nautiques ; comment le poète aurait-il si bien décrit les escales lointaines que connaissaient si bien les Phéniciens, maîtres de la mer, mille ans avant la Grèce d'Homère ?

Autre constatation : Cailleux dit : « Les Scythes ont transporté au bord du *Tanaïs* les Mystères de nos régions ; Nehal-Ennia y fut nommée Vénus Tanaïtis.

« Les anciens appellent Vénus Tanaïtis la Déesse des esclaves, mais des esclaves volontaires, les *Slaves*. »

Or les esclaves volontaires, ce sont les affiliés à la primitive doctrine théogonique.

### *Fécondité mystique*

L'autre aspect sous lequel nous avons à envisager cette grande Déesse, c'est sa fécondité spirituelle. On nous dit qu'elle eut quarante-cinq enfants, ce qui veut dire qu'elle écrivit quarante-cinq livres.

Pour symboliser cette abondance d'idées, elle est représentée ayant des fleurs dans son giron ou avec une corne d'abondance.

Elle est appelée *Mère des sciences*, parce qu'elle les aborda toutes ; ses connaissances multiples semblaient tenir du prodige.

Sa science nous a été conservée dans des traditions, dans les symboles des anciens Mystères, dans les connaissances générales qui ont alimenté l'humanité pendant des siècles.

Sa poésie a été parodiée dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Mais les modernes parlent peu d'un autre ouvrage, attribué aussi à Homère : c'est celui qui est intitulé *Batrachomyomachie*, ou *Combat des rats et des grenouilles*, ouvrage héroï-comique, qui avait pour but de montrer sous une forme satirique les luttes de sexes.

Les grands services qu'elle rendit à l'humanité la firent regarder comme un être bienfaisant, supérieur à toute son époque. Elle fut classée parmi les plus grandes Déeses, et on donna au ciel son nom *Uranie*.

Sous le nom de Vénus, sa mémoire est venue jusqu'à nous.

On ne saurait trop se pénétrer de cette vérité qu'il n'y a que les choses du plus haut intérêt auquel le temps décerne les honneurs de l'immortalité.

Mais il ne faut pas oublier non plus que les grandes supériorités éveillent les grandes jalousies et que la haine des hommes se traduit par l'insulte et l'outrage. Aucune Déesse n'a été plus outragée que Vénus.

Quand les hommes eurent supprimé les Déesses, on fit dire à Hésiode : « La Terre a engendré à son image le ciel orné de constellations. Uranie y remonta afin de s'y mettre à couvert pour donner aux dieux une demeure sûre et éternelle. »

### *Hésiode*

Nous avons vu qu'Hésiode est celte comme Homère. Mais ce qu'aucun homme ne nous dit, c'est que ces deux auteurs sont des femmes.

La question d'Homère-Hemœra est élucidée. Il reste celle d'Hésiode.

Il suffit de lire sa *Théogonie* pour comprendre que c'est une femme qui a écrit cela. Ce qui a pu faire illusion aux modernes, c'est qu'on y a mêlé — plus tard — les dieux de la mythologie grecque.

Le premier cycle de l'histoire des peuples est résumé dans cette phrase d'Hésiode : *Les dieux mènent le monde* ; mais personne ne comprendrait la signification de cette phrase si on ne rendait pas au mot *Dieu* sa première signification, si on n'expliquait pas que l'entité divine est d'abord exclusivement féminine. Le Dieu qui mène le monde, c'est la Déesse, c'est la Femme !

Et Hésiode nous dit encore, en parlant de ces êtres divins : « Les dieux interviennent en tout, l'homme doit leur obéir, car il est petit auprès des *dieux*, il doit se préoccuper de leur volonté, écouter leurs oracles, respecter leur puissance. Obéir aux *dieux*, c'est obéir à la loi qui domine la destinée humaine. Et cette loi dit à l'homme : Connais-toi toi-même, n'oublie pas ta misère, c'est la *moïra*, la loi de la vie. »

C'est parce que cette loi de la vie était à la base de la société, que la sagesse divine (Théosophia) fut le facteur de la grande civilisation qu'on a appelée l'âge d'or.

Le sentiment religieux, si profond dans cette jeunesse humaine, répondait au besoin naturel d'adoration qui est dans le cœur de l'homme jeune.

Par la piété il s'efforçait de conformer ses actions aux désirs de la Femme divine et de rendre à la Déesse ce qui lui est dû en respect, en soumission dévouée, en vénération.

Par la foi l'homme s'abandonnait complètement aux décisions de la Déesse dont il reconnaissait la suprématie.

La religion était alors le lien moral qui unissait l'homme à la Femme sur le plan divin, c'est-à-dire spirituel.

---

## CHAPITRE III

### GAULOIS ET LATINS

Les historiens appellent cette époque l'*âge du fer*. Ils la divisent en deux sous-périodes.

La première, qui s'étend depuis l'apparition du fer en Europe (vers l'an 900) jusqu'aux environs de 500, s'appelle civilisation hallstattienne, du nom d'une nécropole célèbre, Hallstatt, située dans l'ancienne Norique, actuellement en Haute-Autriche (Dottin, *Ant. celt.*, p. 42).

La seconde est l'époque de la Tène, ainsi nommée d'une sorte de blockhaus sur le lac de Neuchâtel ; c'est le second âge du fer, où les progrès de la métallurgie développent à la fois l'industrie et le commerce extérieur, et qui s'étend de 500 au début du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère.

La monnaie apparaît. On construit des *Oppida*. C'est à cette époque que se rattache la civilisation décrite dans les épopées irlandaises du cycle d'Ulster.

L'âge du fer a mauvaise réputation. Voici comment il est décrit par Ovide :

« Le dernier âge est l'âge du fer.

« A l'instant tous les crimes se font jour, dans ce siècle d'un plus vil métal ; la pudeur, la Vérité, la bonne foi prennent la fuite ; à leur place règnent la ruse, l'artifice, la trahison, la violence et la coupable soif de posséder. Le nautonnier abandonne sa voile aux vents, sans bien les connaître ; les arbres, après avoir longtemps séjourné sur la cime des monts, transformés en vaisseaux, bravèrent des flots inconnus. La terre avait été jusque là commune à tous, comme l'air et la lumière ; lors le laboureur défiant entoura son champ d'une vaste limite. On ne se contenta

plus de demander à la terre féconde les moissons et les aliments nécessaires ; on descendit jusque dans ses entrailles, et les richesses qu'elle y tenait cachées près des ténèbres du Styx, tirées à la lumière, donnèrent l'éveil à tous les maux : bientôt se montre le fer si nuisible, l'or plus nuisible encore, la guerre qui les prend l'un et l'autre pour instruments et dont la main, rougie dans le sang, secoue des armes bruyantes. On vit de rapines : l'hôte redoute son hôte et le beau-père son gendre ; rarement l'union règne parmi les frères ; l'époux trame la perte de son épouse et celle-ci la perte de son époux ; les marâtres cruelles préparent de mortels poisons ; le fils cherche d'avance à connaître le dernier jour de son père ; la piété vaincue succombe ; et la Vierge Astrée abandonne enfin la terre arrosée de carnage, lorsque déjà tous les dieux l'ont quittée. »

#### *Invasion des Gaulois*

C'est plusieurs siècles après le schisme de Ram que nous voyons les Gaulois envahir la terre celtique. Henri Martin les représente comme des hordes venues d'Asie. Il dit : « C'étaient les sujets nomades ou errants qui ne cultivaient pas la terre et qui étaient de la famille des Touraniens, des Tartares et des Russes moscovites, et ces Scythes étaient conduits par des guerriers-aryens de notre race qui avaient pris leur coutume.

« Les Kymris cédèrent devant le flot envahissant, et la plupart d'entre eux s'en allèrent en corps de nation vers le nord et vers le couchant et passèrent jusque dans l'île qui reçut d'eux le nom de Bretagne ( l'Angleterre).

« Il y eut de grandes luttes et de grandes mêlées entre les anciens Celtes et les nouveaux Gaulois. »

Henri Martin nous parle d'une émigration qui eut lieu 8 ou 9 siècles avant notre ère. Il dit : « Les Bretons de France et d'Angleterre sont un rameau de la souche des *Kymris*. On croit que des tribus de ces *Kymris* ou de ces Bretons s'étaient déjà mises en marche vers l'Occident 8 ou 9 siècles avant notre ère, avec un autre peuple, leur allié, nommé Vénète, duquel descendent les gens de Vannes en Bretagne et de Nord-Galles en Angleterre. Les Vénitiens et les Slaves sont issus d'une autre branche de ces Vénètes, qui n'ont pas pris la langue celtique des Gaulois comme ont fait les Vénètes de Vannes et de Galles. »

Les Gaulois qui envahirent la Celtide furent d'abord appelés Kalata, mot qui signifie « qui marche en conquérant ».

Dans ces invasions de peuples révoltés contre l'ancien régime qui représente l'ordre et le travail régulier, les nations établies sous la loi maternelle sont en infériorité évidente et ne peuvent pas lutter contre les envahisseurs qui les attaquent en grands corps d'armée.

Les peuples féministes ne sont pas organisés pour la lutte, ils sont répartis sur la terre en tribus qui se soutiennent faiblement les unes les autres.

Les Gaulois gagnèrent donc le dessus dans le nord et dans l'ouest de la grande Celtide. Les anciens habitants restèrent maîtres dans le centre, dans l'est et dans le midi.

Mais la terre qu'ils avaient été contraints de partager avec les nouveaux venus leur sembla désormais trop étroite, et 300.000 des anciens Celtes partirent avec leurs femmes et leurs enfants pour aller conquérir des terres nouvelles.

La moitié passa le Rhin, traversa la grande forêt dont la Forêt Noire d'aujourd'hui n'est plus qu'un faible débris et s'établit dans la région du Danube, depuis les monts Carpathes jusqu'à la mer Adriatique, c'est-à-dire depuis la Pologne jusqu'à la Dalmatie.

C'est du mot Kymris que provient le nom altéré de la fameuse presqu'île de *Crimée*.

Ces événements s'échelonnent dans le millénaire qui précéda le Christianisme.

On donne une date, 587, qui serait celle de la fondation des Etats celtiques sur les bords du Danube.

Les nouveaux venus étaient des hommes de guerre ; ils venaient armés de la lance. Henri Martin les appelle « un peuple guerrier ».

« Les hommes de la lance ne croyaient bien à eux, nous dit Gaius, que ce qu'ils avaient acquis par la lance ; ce qui leur fit même donner le nom de *mancipatio*, *manucaptio*, prise avec la main. »

#### *Origine du mot Gaulois*

Plusieurs étymologies ont été données. Voici celle qui est proposée par Fabre d'Olivet (*L'Etat social*, t. II, p. 244).

Le vieux mot français *ost* signifie un peuple, une multitude armée ; il s'écrit *ask*, *osk* ou *esk*. Le mot armée en dérive.

Le mot *wander*, réuni au radical *esk*, signifie un peuple errant ou égaré. Il vient du primitif *wand*, tourbillon. De cette dernière racine se sont formés le saxon, l'anglais, l'allemand *wind*, le français *vent* et le latin *ventus*. Du radical *Osk* (un peuple) dérive notre terminaison moderne *ois*. On disait autrefois Gôl-osk ou Ghol-land-isk pour Gaulois ou Hollandais (Ghol, bas ; land, pays ; osk, peuple). Et cela voulait dire peuples des terres basses.

Pôl-land-ost est devenu Polonais, — peuples des hautes terres.

Gaule est formé de *Gallia*, corruption de *Wallia*.

Les Grecs et les Romains n'ont pas la lettre *W* dans leur écriture, ce sont eux qui ont changé les mots celtiques en remplaçant les noms commençant par *W* par des noms commençant par un *g* ou par un *v* simple. C'est ainsi que *Wallia*, *Wallon* sont devenus *Gallia*. *Wallia* dérive de *Wallien*, *Wal-land* ou *Wel-land*. Les Allemands disent *Welsch-Land*, *Walsch-Land* ; tout cela signifie bon pays, pays heureux.

*Wal-halla* signifie paradis.

Les Scandinaves ont toujours donné à la France le nom de *Wal-land*.

Les Romains désignent les Celtes par le nom de *Galli*, ceux d'Occident comme ceux d'Asie Mineure.

*Gallus*, d'après W. Stokes, signifierait « étranger ». (Dottin, *Ant. celt.*, p. 14, note.)

Les Gaulois sont appelés *Galathoi* par les Grecs. On a cherché la racine du mot *galathoi* dans *gala* (lait), alors qu'il fallait la chercher dans *gala* (galanterie) ; la terminaison *thoi* l'indique, c'était le culte du divin (1).

C'est pour imiter l'oiseau *phénix* qui est un emblème féminin et aussi la colombe de Vénus que les Gaulois prendront pour emblème un coq (*gallus*), qui est un symbole masculin. Ils vont pratiquer le système du renversement, qui consiste à mettre au masculin ce que les Celtes avaient mis au féminin. Mais le coq sera mal vu, ses partisans seront appelés des coquins.

(1) Le mot *galanterie* vient de *gala* qui, dans le haut allemand, a signifié, d'abord, *pompeux*. Il indiquait la pompe avec laquelle on devait recevoir la Femme et se comporter vis-à-vis d'Elle. C'est par corruption que ce mot est arrivé à avoir une signification sexuelle avilissante pour la femme.

C'est ainsi que, à ceux qui leur montraient que l'ancienne Wallia était le pays heureux, ils opposaient la Gaule comme étant le *bon pays*, le *pays heureux*.

Gallia apparaît pour la première fois dans les *Origines* de Caton, vers l'année 168 avant notre ère.

La Province fut appelée « Gallia Bracata ». Le nom de Celtes, qu'il faut prononcer Keltes, était une appellation qui désignait la supériorité. Il resta pour désigner les réguliers du régime primitif. Mais ceux qui s'étaient révoltés contre la loi morale étaient désignés sous le nom de Scythes, qui signifiait, au contraire, les impurs, les réprouvés. Cependant, les Scythes étaient des descendants des Kymris. Donc les Celtes et les Scythes n'étaient au début qu'un même peuple boréen, désigné différemment pour les louer par les uns, pour les réprouver par les autres.

Il n'est donc pas étonnant que l'on ait fait confusion entre Celtes et Gaulois ; ce n'est pas une différence de race qui les sépare, c'est surtout une différence de vie morale.

« Les historiens latins, dit M. Rougon, donnent à ces hommes les noms de Gaulois ou de Celtes d'une manière indifférente. Les Grecs paraissent préférer les mots de Celtes et de Galates, les Latins celui de Gaulois. Les anciens, surtout à l'époque où les Gaulois étaient bien connus, les distinguent très soigneusement des Germains également blonds ; d'où il faut conclure que les Celtes ou Gaulois étaient une race blonde particulière et les Germains une autre, mais toutes deux *âryennes d'origine*. Plus tard, il fut question d'une Gaule Belgique et d'une autre Celtique ; ceci a fait penser qu'il y avait deux races gauloises, une gaélique et une kymrique. On a même été jusqu'à soutenir que les Gaëls étaient bruns et les Kymris blonds. »

Les Grecs et les Romains, qui ont toujours confondu les Celtes et les Gaulois, parce que les uns et les autres venaient du Nord, désignent les Gaulois de la mer du Nord par le mot *Cimmériens*.

Les Grecs faisaient sur eux et sur leur pays mille récits contradictoires et tantôt les redoutaient comme les fils de la nuit et les protégés des dieux infernaux (les Déesses pour les misogynes), tantôt les célébraient comme ayant propagé jusqu'en Grèce le culte du Dieu de la lumière et de la poésie (Héméra), que les masculinistes confondront avec Apollon. Les Grecs ne distinguaient pas entre les Celtes et les Gaulois.

*Transformation des institutions et des mœurs*

C'est par la puissance de l'Esprit et par la science des Déeses que la Celtide avait civilisé le monde. La nouvelle puissance guerrière des hommes, qui se répandait sur l'Europe, allait changer le régime social.

Dans l'ancien système de gouvernement, la Déesse régnait, mais elle avait des auxiliaires, qui l'aimaient et la respectaient. Un homme, près d'elle, était son lieutenant, il servait d'intermédiaire entre elle et le peuple et transmettait ses ordres.

En Kaldée, on l'appelait Lou-gal (homme grand) ou Patesi, ce qui veut dire « soumis à la Déesse ».

Chez les Hébreux, à côté de la Déesse Hevah se trouve celui qu'on appelle son Maléak, qui deviendra, plus tard, roi lui-même sous le nom de Mélek.

A côté de la Voluspa, chez les Celtes de la Scandinavie, on trouve le *Kang*, qui deviendra le King (roi). A Rome, à côté de la Bona Dea est le Prator Consul. Mais, d'abord, on arrive par cette substitution à créer de nouvelles personnes ou hypostases divines.

Ces unions d'une Déesse et d'un mortel élèvent l'homme en le faisant participer aux privilèges de la Divinité. Cela lui donne de l'orgueil ; il se croit un demi-Dieu, puisqu'il est la *moitié* d'une Déesse. C'est ainsi qu'apparaissent dans les mythologies des couples divins ; c'est la création de l'andro-gyne, qu'il va bientôt franchir, car, aussitôt qu'il entre dans la constitution du couple, il met son nom le premier.

Les Judéo-chrétiens exagérèrent cette nuance ; on en vint, dans presque tous les vieux récits, à substituer à la Déesse cette espèce de seconde personne de la Divinité. Le nom joua un rôle analogue ; le nom de la personne, c'est la représentation de la personne elle-même. On supprima peu à peu le nom de la Femme, le fondant dans celui de l'homme. C'est de là que sont sorties les trinités ; on mettra à côté de la Déesse-une un Père et un Fils, et, si on arrive à représenter la Mère par le Saint-Esprit, il ne restera plus de femme du tout. Partout, les premiers « Rois » ne sont d'abord que les médiateurs entre le peuple et la Divinité.

« Dans l'âge héroïque, dit de Pouqueville (dans *La Grèce*), les rois prétendent tenir leur puissance des *dieux*, dont ils sont les représentants. Obtenir la faveur des Dieux est leur plus grand bonheur. »

Les premiers historiens qui relateront ces origines ne pourront pas dénaturer les faits aussi complètement que les modernes ; leurs récits seront une transition entre la vérité et le mensonge, un compromis.

On citait encore les noms des femmes, ce qui rendait les récits compréhensibles ; dans le système moderne, on n'en a laissé aucun, tout se passe entre hommes, alors l'histoire devient absurde.

Ainsi, nous allons trouver chez les Gaulois, jusqu'aux Francs, un roi suprême, inamovible, c'est-à-dire une Reine.

Leurs prêtres, les Druides, étaient supérieurs aux chefs dits *petits rois* ; mais ils obéissaient au *Roi des Rois*, c'est-à-dire à la Reine des Rois.

Les petits rois portaient le nom de cunic (cun-ic), ils étaient révocables.

La terminaison *ic* servait à former des diminutifs. On prononçait aussi *Conic* ou *Konig* (d'où *Koenig*, *King*, etc.).

Dans les anciennes ballades des deux Bretagnes, on chante le *monarque* des temps primitifs, qu'on appelle *cone*, *conan* ou *codon*. Faut-il faire remarquer que c'est de *cone* qu'on fera *gone* ?

La ville de Caen s'appelle de son nom primitif *Cathom* ; c'est de là qu'est venu le mot cathare, d'où Catherine.

L'intendant de la Reine s'appelle Gondioc, ce mot vient de *gone* et *dioc* qui signifie *conducteur*, inspecteur, surveillant (de là *doge* et *duc*). C'est le lieutenant de la Reine, le gérant, le messenger. De *gone* et de *gonic* on fait *gérance*.

Gondiac se retrouve en breton dans *goni-dec*. Les Burgondes, qui sont les primitifs Bourguignons, se disaient d'abord *Bor-gon-dyn*.

(*Bor* signifie gras, *gone* femme, *dyn* homme.)

*Bor-gogne* a fait *Bourgogne*, et *gogne* (de *gone*) a fait *gonia* (chez les Grecs *gunia*). Les Latins en feront *Cognat* (parenté par les femmes).

Le Melek des Israélites, c'est le Basileus des Grecs homériques, qui marche en tête du peuple un bâton à la main, c'est le Herzog germanique, c'est-à-dire un homme, chef entraînant les autres hommes. On ne peut voir dans ces fonctions que le commencement du régime masculiniste, mais nullement la royauté sous la forme *morale* ou *sacerdotale*. Cet envahissement du pouvoir ne répond qu'à l'esprit de lutte qui est dans l'homme.

Chez les anciens Celtes, chaque nation avait un chef militaire chargé de la défense de la *Matrie*, mot qui a précédé le mot *Patrie*. Mais ce chef n'avait pas d'autorité dans la nation et on le remplaçait s'il ne donnait pas satisfaction. « Quand les nations gauloises se confédéraient contre l'ennemi, dit Henri Martin, elles éalisaient un chef suprême pour le temps que durait la guerre. »

Le gouvernement de l'homme qui se prépare est une rébellion contre les choses de l'Esprit, qu'il ne comprend pas, et une affirmation de ses instincts profonds, système qui en s'accroissant va transformer le monde.

L'homme est roi dans un Etat gouverné par la force. Mais la femme, qui a en partage l'esprit de justice, était reine dans un Etat gouverné par le droit.

Ce fut une révolution qui créa l'origine lointaine de la séparation des pouvoirs, en inaugurant une domination mâle en face de l'autorité morale de la Femme qui était le vrai sacerdoce. On peut dire que le principe du pouvoir fut créé et par là la lutte entre ce pouvoir et l'autorité religieuse dans son sens primitif, c'est-à-dire moral, qui devait changer de signification quand la Théogonie vaincue fut remplacée par l'Anthropomorphisme. C'est ce pouvoir civil, c'est-à-dire anti-religieux et anti-féministe, qui créa la politique et tua la civilisation.

### *Travail et Industrie*

Le caractère dominateur de l'homme, en prenant une part plus grande dans la vie sociale, allait créer le despotisme, sous ses formes diverses : l'esclavage ; l'assujettissement de la Femme par le mariage jusque là inconnu ; l'assujettissement de l'homme par la guerre, par la conquête du plus fort. Mais en même temps ce régime nouveau allait affranchir l'homme du travail régulier, car celui qui a des esclaves pour faire sa besogne ne fait plus rien d'utile. Ce qui fait faire cette réflexion à de Grave : « Telle est la nature de l'homme qu'il doit être commandé et forcé à faire le bien. » (*Champs Elysées*, t. III, p. 57.)

Dans le premier régime social, le travail était organisé, les femmes étaient honorées, respectées, en possession du droit naturel et de tous les biens qu'il donne ; elles disposaient du travail des membres de la famille qu'elles dirigeaient ; c'étaient elles qui

faisaient travailler les hommes tant qu'ils restaient dans le régime légal ; chaque sexe avait le rôle qu'implique ses facultés : aux hommes les gros travaux qui demandent la force musculaire, aux femmes les occupations qui exigent moins de force, mais plus de réflexion.

Et, dans cette première organisation familiale, la femme travaille bien plus que l'homme.

« Dans les tribus, on faisait tous les travaux de l'agriculture ; on savait cultiver les céréales, fabriquer la bière, le vin, élever les animaux domestiques, les porcs, préparer les salaisons, etc. Quantité d'industries datent de cette époque, telle la charrue à deux roues inventée par les Celtes d'Italie (1). Ce sont les Celtes qui, les premiers, employèrent l'écume de bière (la levure) comme ferment pour lever le pain. Ils inventèrent aussi le crible de crin, les tonneaux de bois cerclés, etc.

« Les Celtes de Gaule inventèrent l'étamage et le placage, application de l'étain et de l'argent à chaud sur le cuivre ; donc ils connaissaient bien la métallurgie ; les hommes exploitaient les mines. Des villes puissantes comme Aix, Arles, Besançon, Reims, Lyon, Paris, étaient remarquables par leur industrie, Nîmes surtout se distinguait.

« Dans ces villes se trouvaient des fabriques de drap, de toile, et un commerce actif existait. Il y avait dans différentes villes des établissements de femmes qui confectionnaient les toiles. Quand les Romains vinrent en Gaule, Rome en tira tous les habillements de ses troupes. Un fonctionnaire fut créé pour surveiller spécialement ses fournitures, et c'est ainsi que nous trouvons dans la notice de l'Empire un *Procurator gynæcei Tornacensis Belgicæ secundæ*. » (Bosc, *Les Gaulois*, p. 352.)

On ne peut donc pas les représenter comme un peuple barbare, sans industrie.

Il existait déjà chez les Celtes un commerce d'exportation, c'est-à-dire d'échange entre nations.

Mais l'ordre ne devait pas toujours durer : un jour, l'homme se révolta et refusa son travail. Alors, qui va nourrir la femme et l'enfant qui ne possèdent pas la force que les gros travaux exigent ? Puis la question se complique. L'homme qui s'affranchit

(1) D'autres disent inventée par Cérès.

du devoir familial se livre à la guerre, à la rapine : il bataille et il vole.

C'est le commencement des mœurs des temps héroïques décrits par Bachofen qui dit :

« Dans ces temps où les hommes n'étaient occupés qu'à faire la guerre, les femmes seules pouvaient gouverner, s'occuper des enfants et des biens ; les hommes vivaient séparés d'elles, faisant des incursions lointaines, cherchant des butins, fuyant le travail. Mais les femmes voulaient les retenir et souvent elles achetaient leur retour par de riches présents.

Le chemin que les hommes parcouraient était semé de dévastations ; ils étaient nomades, vagabonds. Tantôt leur départ était déterminé par des querelles à l'intérieur, tantôt par l'invasion de peuples étrangers.

Les femmes gardaient les enfants et le bétail. Elles étaient protégées par leur inviolabilité qui éloignait d'elles les ennemis.

Les femmes avaient la richesse familiale. Les filles seules en héritaient.

Les hommes, étant exclus de la propriété, donnaient leur vie aux entreprises du dehors ; ils s'affranchissaient de tout souci de la famille. Strabon dit : *Les hommes portaient toute leur fortune dans leur arc et leur lance.*

Chez les Cariens, les hommes, au lieu de se livrer à la guerre, exercent déjà une profession, quoiqu'ils la croient dégradante. Ils pensent que, hors la guerre et la rapine, tout ce que fait l'homme le rabaisse ; ils croient que le travail les fait déchoir et les rend méprisables aux yeux des femmes.

La femme était rehaussée par l'autorité dont elle jouissait et par l'avantage qu'elle avait d'hériter seule. Par là, elle dominait l'homme.

Elle choisissait celui sur lequel elle était appelée à exercer cette domination ; c'était elle qui faisait le contrat, ce qui fait dire à Henri Martin : « La loi de la tribu, comme on le voit dans la vieille loi des Celtes d'Irlande, était bonne et protectrice pour les faibles, pour les vieillards, pour les femmes et pour les petits enfants. » C'était la loi matriarcale, loi de famille étendue à la tribu.

Ce qu'Henri Martin complète en ajoutant : « A côté de la loi de famille, il y avait la loi de patronage et la loi d'amitié. Les faibles se mettaient sous le patronage des forts et les servaient

pour être protégés par eux ; les vaillants faisaient ensemble des amitiés, des confréries où il n'y avait ni supérieurs ni inférieurs. »

La paternité ne donnait aucun droit à l'homme. Elle n'était jamais mentionnée, parce qu'elle était ignorée. César lui-même nous dit que le fils reste sous la direction de sa mère jusqu'à 16 ans ; alors seulement il est admis dans la société des hommes, mais il ne sait pas qui est son père. Longtemps même on ignore les lois de la génération, et l'enfant qui ne connaissait que sa Mère ne savait pas qu'il avait un père.

La filiation maternelle était considérée comme divine. On disait Divo-gena (fille divine), etc., mais ces noms seront mis au masculin par les auteurs modernes.

Les classiques ne veulent pas reconnaître cet ancien régime et expliquent l'histoire en l'appuyant sur le *Droit romain* qui ne devait naître que plusieurs siècles après l'invasion des Gaulois dans la Celtide. Ainsi, voici Henri Martin qui, pour ne pas avouer que la fille seule hérite, la représente comme étant le fils dernier-né (on sait que l'homme est le premier-né). Et c'est ce dernier-né, dit-il, qui *aura la maison paternelle*. Il ose dire : « L'égalité était entre les enfants mâles, si ce n'est que le dernier-né *avait la maison paternelle*, comme étant le plus faible. »

D'abord, il n'y a pas de *maison paternelle*, le domaine appartient à la Mère (*Domina* vient de domaine), et il passe de mère en fille ; c'est le nid qui abrite la famille et la fait vivre. Puis il n'y a pas de raison pour qu'un fils dernier-né soit plus faible que les autres.

Le même auteur, faisant confusion entre les dates, les pays et les lois, écrira ceci : « La jeune fille avait droit de choisir son *mari* à sa volonté, tandis que, chez d'autres peuples, la fille était donnée et quelquefois même vendue par son père. »

Ces mœurs barbares ont été le résultat du nouveau régime masculin ; il a fallu du temps et beaucoup de sang versé pour les introduire dans le monde. On ne change pas subitement les mœurs d'une race et les institutions d'un peuple, ancrées dans la nature humaine et cimentées par un atavisme tenace qu'on ne vaincra jamais.

Diodore de Sicile nous parle de la grandeur d'âme des femmes de la Gaule, qui rivalisent avec les hommes pour la grandeur de leur taille.

Ce détail prouve que c'était une race jeune. La différence de

taille entre l'homme et la femme s'accroît pendant et par le fait de l'évolution sexuelle.

Au début même la femme, qui représente la jeune fille de 12 à 16 ans, est plus grande que le garçon du même âge, dont la croissance commence, quand celle de la fille s'arrête.

Donc, nous allons voir la Celtide, cette terre glorieuse qui a tant fait parler d'elle, livrée aux luttes de sexes qui vont se dérouler sur son sol privilégié de la Nature. La grande lutte de la force contre l'Esprit ne lui sera pas épargnée.

Cependant, cette galanterie dont les modernes se targuent a existé réellement, dans un passé lointain ; bien réellement la Femme a été honorée, respectée. C'étaient alors les temps heureux, le malheur n'avait pas encore pénétré dans le monde, la Nature connue, admirée, n'était pas encore violée dans ses lois sacrées. Mais ce culte de la Femme devait soulever des jalousies. La réaction fut féroce.

Malgré toutes les qualités et tout le prestige de la femme celte, nous allons retrouver dans ce pays comme partout l'homme grand, mais petit d'esprit, qui veut assujettir la femme à ses caprices. Nous avons déjà trouvé la preuve des efforts faits par celle-ci pour échapper à sa domination, employant la ruse, c'est-à-dire l'esprit, puisqu'elle n'a pas la force pour échapper à la persécution. Tout ce chapitre des luttes de sexes remplit l'histoire de cette époque qu'Ovide a appelée « l'Âge du fer ».

De Grave fait remarquer comme une chose singulière que « les auteurs tant anciens que modernes, qui ont traité des mœurs des Gaulois et des Germains, n'ont rien dit au sujet du mariage. César, Strabon, Pline, Tacite, etc., passent sous silence cet intéressant sujet.

« Pelloutier, qui a fait un ouvrage sur les mœurs des Celtes, en deux volumes in-quarto, où il entre souvent dans les détails les plus minutieux sur quelques-uns de leurs usages, ne touche pas la même matière.

« Il n'est pas croyable qu'un peuple, chez lequel on trouve la source de toutes les bonnes institutions sociales, ait manqué de régulateur sur un objet si intéressant.

« La raison de cet incompréhensible silence, c'est que la sanctification du lien du mariage des Celtes se pratiquait dans les cérémonies religieuses, sous une forme mystique dont les étrangers ignoraient la nature » (*Ch. El.*, t. III, p. 199).

Tacite dit que chaque Germain n'avait qu'une femme, et César dit qu'on regardait comme une chose honteuse d'avoir connu une femme avant l'âge de 20 ans.

### *Origine de la monnaie*

L'autorité des Déesses-Mères leur donnait le pouvoir de faire travailler les hommes. Toute l'organisation économique des tribus en dépendait. Chacun trouvait dans cette vie familiale la vie matérielle assurée, quoique subordonnée au travail de tous.

Mais, dans tout groupement humain, il y a des travailleurs et des paresseux. Il fallut donc trouver un moyen de régulariser le travail en stimulant les activités. Pour punir ou retenir ceux qui voulaient s'évader de la vie régulière et s'affranchir du travail, ou essaya tous les moyens de remontrance. Du nom même de la demeure familiale, *Mora*, on fit le verbe *morigéner*, former les mœurs, remettre dans l'ordre ; *ad-monester*, de *monere* (avertir).

Mais les ad-monestations n'ayant pas suffi, on ne trouva pour punir les insoumis, ou les retenir, qu'un moyen ; on créa un équivalent du travail, tout en laissant au travailleur la liberté qu'il réclamait, et ce fut l'origine du travail salarié.

Cependant, ceux qui acceptaient ce système, qui les affranchissait des devoirs envers les Déesses (les dieux lares, dira-t-on), avaient reçu d'abord l'avertissement divin, *Monitus*, mettre au régime de la monnaie ; *ad-monester*, c'est inférioriser les hommes, c'est une punition.

Mais le mot qu'il faut surtout remarquer, c'est *Monitum*, prédiction, oracle de la Déesse qui aperçoit le désordre que ce système nouveau va produire. Cependant, il fallut s'y contraindre, et l'on fabriqua cette valeur représentative qu'on appelle la monnaie dans le Temple de Junon à Rome, ce qui fit donner à la Déesse le surnom de *Juno Moneta* (au lieu de *Monitor*, celui qui guide, qui conseille).

C'est Junon, dit la Mythologie, qui inventa la monnaie ; près d'elle se trouve une autre Déesse, *Pecunia*, dont on fit la Déesse de l'argent monnayé et qui pendant longtemps centralisa dans le Temple de Junon l'administration des monnaies à Rome. C'est l'autorité spirituelle seule qui avait le droit de frapper monnaie, ce qui lui donne une force nouvelle, appuyée, du reste, sur celui

qui est l'auxiliaire dévoué de la Déesse, le chevalier (*equus*), vassal de la Dame Faée. Il est Féal, ce qui indique la foi et l'hommage à sa suzeraine (de *sus* préfixe, en haut, de *sursum*). Suzeraine a fait Suzanne.

La foi, c'est la grâce suprême.

Le cheval monté par le chevalier est appelé dans la langue celtique Marc'h, et le chevalier qui le monte marquis — dont on fait homme de *marque* au lieu d'homme de cheval.

On met le cheval sur les monnaies gauloises, et c'est de ce nom marc'h qu'on a fait le nom de la monnaie allemande : Mark.

Les Egyptiens ne se servaient pas primitivement de monnaie ; ils n'en usent qu'après Alexandre et sous les Ptolémées. On se servait pour les échanges de métaux qu'on pesait et qui avaient la forme d'anneaux, pour que le maniement en fût plus facile. On en faisait des sortes de chapelets, comme on se sert de nos jours des cauries dans l'Inde.

La monnaie, dans le régime masculin, contribua à changer complètement les mœurs. On créa le régime que Fabre d'Olivet appelle *emporocratique*, mot nouveau pour exprimer une idée nouvelle. Il est tiré du grec et signifie *marchand* et *force* (*Etat social*, t. II, p. 140). C'est le régime dans lequel *tout se vend* ; l'homme est un marchand, il se vend lui-même, c'est-à-dire vend ses services et vend tout ce dont il peut disposer.

Les auteurs qui ont envisagé l'origine de la monnaie n'ont envisagé que cet aspect de la question. Ils font tout commencer au régime masculin et ne nous disent rien du régime antérieur. Cependant, tout existait déjà avant ce régime, et c'est ce qu'on nous a caché, les lois naturelles du matriarcat, qui contiennent l'explication de toutes les origines. Sans ces lois, nous ne pouvons pas comprendre le premier régime économique.

### *Grèce et Rome*

Les Lydiens, selon Hérodote (livre I), sont les premiers peuples qui ont commencé à battre monnaie d'or et d'argent. Quelques auteurs prétendent que les premières monnaies d'or et d'argent ont paru à Argos l'an 984 avant notre ère. Ephore et Strabon (*Géorg.*, livre VIII) disent que ce fut Phédon ou Phidon qui, le premier, fit fabriquer des monnaies d'argent en Grèce. D'autres soutiennent que la première monnaie d'argent, frappée à Egine,

a paru l'an 869 avant notre ère. Argée, ou les Naxiens au rapport d'Agloasthène, furent les premiers qui firent des monnaies d'or, d'argent, de cuivre et de fer.

Erechtée en fabriqua le premier à Athènes et Xénophane en Lydie et en Lycie. Lycurgue fit battre le premier de la monnaie de fer à Sparte, et Saturne ou Janus fut le premier qui introduisit la monnaie de cuivre en Italie. La monnaie d'argent commença à paraître à Rome vers l'an 483 de sa fondation, si l'on en croit Eutrope, et vers l'an 484 ou 485, si l'on s'en rapporte à Pline, qui ajoute que ce fut en l'an 537 qu'on fabriqua dans cette ville la première monnaie d'or.

Les Romains furent les premiers qui altérèrent la pureté des métaux destinés à la fabrication des monnaies. Pline raconte (livre XXXIII, chap. III) que Livius Drusus, tribun du peuple, mêla  $1/8^e$  de cuivre à l'argent destiné à faire de la monnaie. Le triumvir Antoine altéra aussi la pureté de l'argent du denier, en y faisant entrer du fer. Les Romains enseignèrent encore l'art frauduleux d'altérer le poids du denier.

#### *Origine de la monnaie chez les Celtes*

« Avec les métaux précieux qu'ils trouvaient dans leur pays, les Gaulois fabriquèrent des monnaies aussitôt que les commerçants grecs leur firent connaître ce moyen d'échange. Luernios, père du roi Bituitos (121 avant notre ère), parcourait la plaine sur un char d'où il semait de la monnaie d'or et d'argent que son cortège ramassait (Strabon, IV, 2, 3). Nous avons conservé des milliers de monnaies gauloises, dont les variétés sont presque aussi nombreuses que les pièces mêmes. A. de Barthélemy a essayé d'en établir le classement chronologique. Les plus anciennes sont celles de Marseille (Strabon) ; elles ne peuvent guère être antérieures au  $v^e$  siècle avant notre ère, époque où furent conclus entre diverses villes grecques, parmi lesquelles Phocée, des traités monétaires. Un autre groupe de monnaies sont imitées de celles de Rhoda et d'Emporium (Ampurias), colonie de Marseille, deux ports situés au nord-est de l'Espagne ; les monnaies de ces deux villes et certaines monnaies marseillaises ont une grande analogie avec les monnaies frappées en Sicile dès la fin du  $v^e$  siècle ; elles peuvent avoir été introduites en Gaule dès le  $iv^e$  siècle. Les monnaies de Marseille, d'Emporium et de Rhoda sont en argent.

Les premières monnaies de bronze semblent avoir été fabriquées entre les Pyrénées et l'Hérault vers la fin du III<sup>e</sup> siècle ; elles se rapprochent singulièrement des pièces de Phintias d'Agrigente (287-279) et de Hiéron II de Syracuse (275-215). Quant au numéraire d'or, on n'en a pas constaté l'usage dans le Sud ni dans le Sud-Ouest de la Gaule. Il se répandit en Gaule peut-être dès la première moitié du III<sup>e</sup> siècle. Il procède des statères de Philippe II, roi de Macédoine (360-336 avant notre ère), représentant sur un côté une tête d'Apollon de profil et sur l'autre un char à deux chevaux, ou des statères de Tarente portant sur la face une tête d'Amphitrite et sur le revers les Dioscures à cheval.

« Les premières imitations furent assez exactes, mais peu à peu les graveurs altérèrent leurs modèles au point qu'il est impossible de saisir le rapport qui unit les philippes aux pièces gauloises si l'on n'a pas toute la série des pièces progressivement défigurées. Ces imitations paraissent avoir cessé en Gaule lors de la conquête romaine. Les dernières statères portent les noms de Vercingétorix et de quelques autres chefs. Dès l'époque de l'établissement des Romains dans la Province (118 ans avant notre ère), les deniers de la République servirent de modèle, même pour des monnaies de bronze. Après la conquête de la Gaule, les villes libres et alliées eurent le droit de battre monnaie.

« En Grande-Bretagne, au temps de César, on se servait de monnaie de cuivre ou de fer en forme d'anneaux d'un poids déterminé.

« Les habitants de l'île Silure, en face des *Dumnonii*, ne se servaient pas de monnaie, d'après Solin, et ne connaissaient que l'échange de marchandises.

« Les plus anciennes monnaies recueillies en Grande-Bretagne dérivent des monnaies de la Gaule continentale ; les graveurs se sont efforcés de transformer les types monétaires en figures symétriques d'exécution facile. Dans les *oppida* et les *crannogs* de Grande-Bretagne, on a trouvé des barres de fer qui semblent bien être les instruments d'échange dont parle César. » (Dottin, *Ant. celt.*, pp. 215 et suiv.)

#### *Les Féministes vaincus en Phénicie*

La Phénicie était une colonie celtique. Lorsque le régime féministe fut vaincu chez les Celtes, il fut vaincu également chez les Phéniciens.

L'histoire de Didon, quittant son pays avec tout le parti aristocratique (c'est-à-dire gynécocratique), est encore un épisode qui caractérise bien les luttes de cette époque.

C'est son propre frère, Pygmalion, qui veut lui disputer le pouvoir et qui soulève contre elle le parti des masculinistes. Nous ne devons pas nous étonner de ces luttes d'un frère contre sa sœur quand nous avons vu des Reines-Mères attaquées par leurs propres fils.

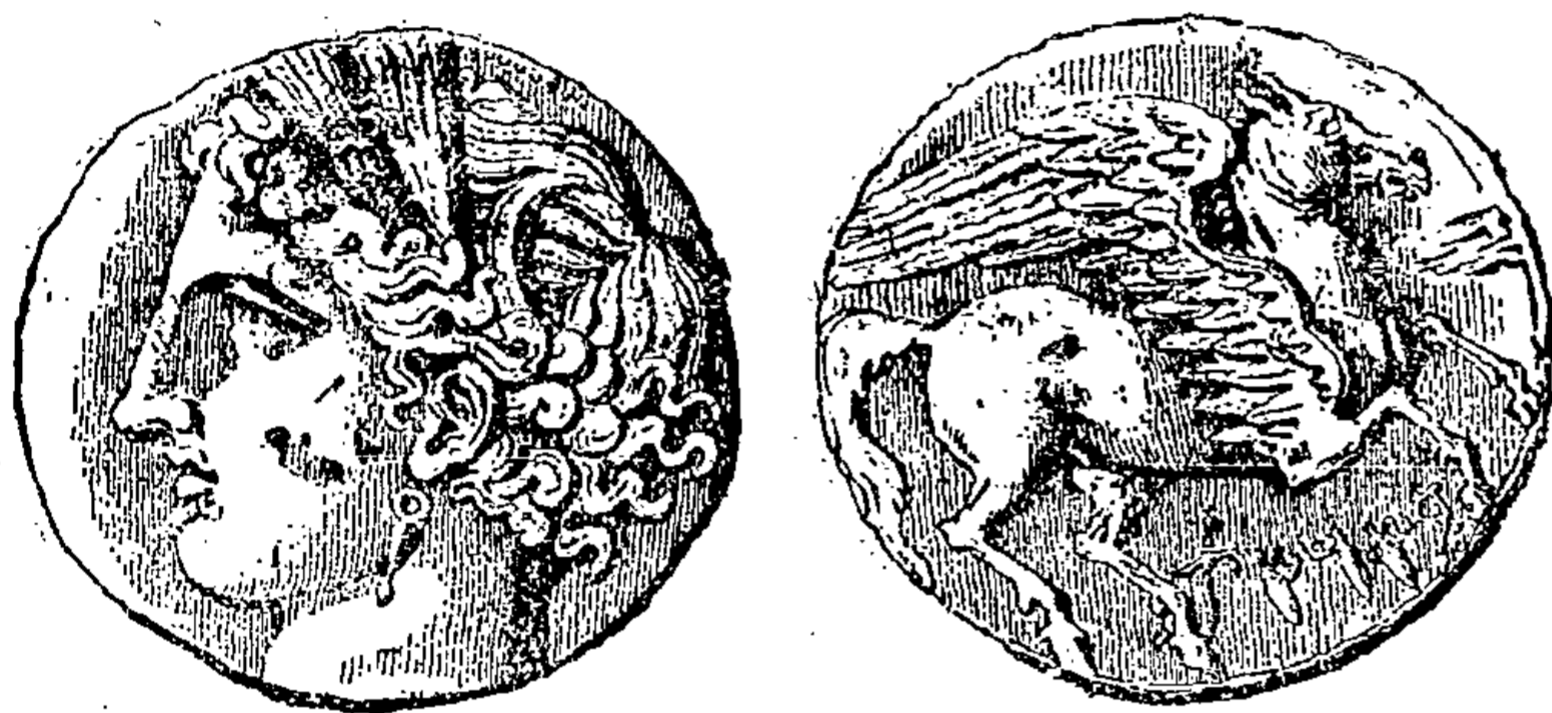
Didon s'appelait Elissar ; le nom qu'on lui donna plus tard et qui reste dans l'histoire, « Didon », est, dit-on, un surnom qui signifie « la fugitive ». Mais M. Ledrain lui donne une autre signification. Ne faudrait-il pas le rattacher à celui de Daud ou Dod ? Son oncle Séchar (ou Sichée) la défendit contre Pygmalion ; celui-ci le fit assassiner. Didon, ayant échoué dans tous ses efforts pour garder le pouvoir, s'embarqua avec son parti pour l'Afrique et alla fonder une nouvelle ville qui s'appela d'abord Charthada ou Kartha Hadad (ville neuve), en grec Karkêdôn, en latin Carthage. Le peuple de Carthage parlait un langage analogue à l'hébreu. Il avait des Soffetim. Cette émigration d'un peuple sous la conduite d'une femme rappelle la sortie d'Egypte des Hébreux sous la conduite de Myriam. Ces déplacements étaient fréquents. Chaque fois que le parti des gens raisonnables était attaqué, opprimé par le parti des gens déraisonnables, il quittait le pays et allait s'établir ailleurs.

La constitution que Didon établit à Carthage ressemblait à celle des Hébreux sous les Juges. Il y avait un conseil des anciens (Sénat) où les familles les plus importantes étaient représentées par les Mères (les anciennes, *Zegenim*), puisque la famille, à cette époque, n'accorde pas encore de place ni de droit au père ; puis un conseil de 110 membres chargé par le Sénat de l'examen des affaires. Les propositions des membres du Conseil étaient soumises à l'approbation de l'assemblée. A la tête du Sénat étaient deux Soffetim (les *Sophias*, femmes sages que l'on retrouve partout), d'abord nommées à vie ; par la suite, on limita leur mandat et elles ne furent plus nommées que pour un an.

Les Suffètes représentaient l'autorité morale. Les historiens ont tâché de diminuer l'importance de cette autorité et de nous la montrer comme très limitée. Cela nous confirme dans notre conviction que partout les Suffètes sont des femmes, comme les Juges d'Israël.

Ces mêmes historiens nous disent que les Suffètes ne pouvaient commander l'armée, qu'on eût craint qu'ils abusent de leur autorité à l'aide des mercenaires dont ils étaient les maîtres. Cette crainte est une révélation, elle nous montre qu'il y a antagonisme entre les Suffètes et l'armée, entre le pouvoir moral exercé par la femme et la puissance brutale exercée par l'homme : car l'armée, c'est l'homme.

Du reste, Carthage ayant été fondée par une femme qui fuyait le despotisme masculin, il est bien évident que son gouvernement ne pouvait être que gynécocratique. D'ailleurs, les effigies de ses monnaies en sont le témoignage.



Monnaie en or de la ville de Carthage

La guerre n'était aux yeux des Carthaginois qu'un accessoire, une nécessité, non un but comme chez les nations gouvernées par des hommes. On n'y avait recours que pour protéger les opérations commerciales, non pour faire des conquêtes. Les Suffètes carthaginois étaient des sages qui calculaient, avant d'entreprendre une expédition, ce qu'elle devait coûter et rapporter ; Carthage ne mettait pas son honneur dans la guerre, elle le mettait dans la bonne gestion des affaires, dans la prospérité du commerce, dans l'accroissement de la fortune.

C'était des mercenaires qui étaient chargés de se battre pour défendre les Carthaginois. On les payait le moins cher possible, ce qui prouve que c'était le dernier des métiers. Aussi, ils n'étaient pas toujours facile à trouver, on les engageait un peu partout, sur les côtes d'Espagne, en Gaule, en Sardaigne, en Afrique.

Carthage avait ses généraux pour les commander. Ils appartenaient à la famille des Barca, qui représentait les tendances de l'esprit militaire. Les Barca avaient pour adversaires la famille des Hannon, animée d'un esprit d'ordre, représentant les

tendances pacifiques. Ces deux fractions étaient en lutte, les uns poussant à la guerre, les autres voulant la paix. Le peuple flottait entre elles, se laissant aller parfois à céder à un Barca et regrettant sa faiblesse aussitôt qu'un désordre éclatait.

On attribue à Didon la fondation de la citadelle Byrsa et les travaux du port de Carthage, qui était assez vaste pour contenir les plus grandes flottes.

L'agriculture et la marine occupaient surtout les sujets de Didon. Son territoire était assez fertile pour lui permettre d'exporter au loin des céréales. La reine consacrait ses propres enfants au commerce et à la navigation. Les peuples des contrées voisines devinrent ses tributaires, depuis les Syrtes jusqu'au détroit de Gadès. Dans leurs excursions lointaines, les Carthaginois rivalisaient avec les Tyriens, mais, pour éviter les conflits, les Carthaginois portaient leurs entreprises à l'Occident, laissant l'Orient aux Tyriens. Ils se partageaient la Méditerranée et le monde commercial.

Les Carthaginois franchirent les Colonnes d'Hercule (le détroit de Gibraltar) et s'avancèrent au Nord jusqu'en Irlande, au Sud jusqu'au Sénégal.

La religion des Carthaginois resta celle des Phéniciens. Astarté s'y retrouve dans des inscriptions votives offertes à Tanit, la Déesse virginale, qui est nommée sur une centaine d'inscriptions, qui portent cette dédicace : « A Dame Tanit » ou « à Notre-Dame Tanit ».

On a trouvé, en grand nombre, à Carthage des stèles votives qu'on a comparées aux ex-votos catholiques. Elles avaient, du reste, la même origine : un homme en danger, en mer surtout, implorait la Déesse Tanit et, s'il échappait, lui faisait un don (bélier, agneau, fruits). Une petite stèle, encadrée dans la muraille du temple, en faisait foi.

En voici une comme exemple, quoiqu'elle date de l'époque où au culte de Tanit fut annexé le culte de Baal :

A la Dame Tanit, perle de Baal,  
Et au seigneur Baal-Hammon,  
Est offert ce qu'a voué... (ici le nom du donateur),  
Car elle a entendu sa voix, elle l'a béni.

(Cité par M. Leblois dans *Les Bibles*, T. II, page 91, planche VII.)

A la fin du iv<sup>e</sup> siècle de notre ère, on continuait, à Carthage,

vénérer la Déesse Tanit, quoique les Carthaginois, comme tout le Nord de l'Afrique, furent déjà convertis au Christianisme.

Ce culte ne cessa jamais. Tous les attributs de la Déesse Tanit passèrent à Marie ; le nom seul changea et les temples passèrent d'un culte à l'autre sans secousse. On se contenta de modifier l'inscription qui surmontait la porte d'entrée, sans rien changer à la disposition intérieure.

### *Gadès*

Les Phéniciens portèrent leur civilisation et leurs croyances dans de nombreuses colonies, ils voyageaient facilement par terre et par mer. Nous les retrouvons peuplant l'Atlas, l'Ibérie, les îles de l'Italie, la célèbre île de Phéaciens, les côtes de la Grèce, l'Asie Mineure, les Cyclades, les Sporades, Chypre, Malte, les environs du lac Triton et jusqu'à l'Irlande.

En Afrique et en Espagne, ils étaient connus sous le nom de Thérésiens. Partout, sur les côtes et dans les îles, ils marquèrent leur passage par des établissements utiles. Ils fondèrent des comptoirs qui furent une source de fortune. Hérodote raconte qu'il a vu à Thèbes des mines dont les Phéniciens avaient commencé l'exploitation.

Les Mystères célébrés dans les îles de la Meuse et qui se répandirent au loin, se retrouvent dans ceux qu'on célébrait à Gadès.

Gadès (aujourd'hui Cadix) était la ville-lumière qui répandait son éclat dans le monde entier ; elle était célèbre entre toutes. Cadix, aux bouches du Bétis (Guadalquivir), tient le premier rang, d'après Pline, dans la juridiction d'Hispalis (*Hispalis*, de Pali, les Celtibères). Elle tire son nom du celtique *gat* qui signifie embouchure sacrée (*gad*, en hébreu, signifie fortune), en sanscrit *gaut*.

Dans les embouchures sacrées, comme dans les temples, on nourrissait des chats, l'animal aimé des Femmes ; c'est sans doute pour cela qu'il tire son nom du mot *gat* (en espagnol *gato*, *gata*).

A propos du Temple célèbre de Gadès (Cadix), Hérodote dit que des navigateurs de Samos, revenant du pays des Hyperboréens, arrivèrent à Gadès, où ils firent des bénéfices inespérés ; par reconnaissance, ils consacrèrent à la Divinité du Temple

une coupe merveilleuse sur laquelle étaient sculptés des griffons. Philostrate en parle dans sa légende d'Apollonius de Tyane : « On y voyait, dit-il, des colonnes chargées d'hiéroglyphes, un olivier en or, dont les fruits étaient d'émeraudes ; aux côtés du portique étaient, comme aux Temples de Jérusalem et de la Déesse Syrienne, deux colonnes en bronze, hautes de huit coudées (elles s'appelaient aussi Boaz et Jakin). Les Temples de Tolède et de Sagonte étaient bâtis sur ce même modèle et rivalisaient d'art et de richesse. »

Les Gaditanæ du Midi et les Walkyries du Nord ne diffèrent pas. Les Bayadères de Gadès, qui furent fameuses chez les Romains, reçurent le nom de Gaditanæ, lequel se transforma peu à peu en Gaetanæ et devint finalement *Gitana*, derniers vestiges des anciens peuples théogoniques.

Le Temple de Gadès fut plus tard masculinisé. Melkarth y régna ainsi qu'Hercule.

### *L'Italie avant Rome*

Une haute civilisation régnait en Italie avant la fondation de Rome. « Elle était due aux Etrusques ou Toscans, qui élevèrent des cités somptueuses, qui portaient des costumes splendides et qui ne furent jamais surpassés dans la civilisation et dans les arts », dit Henri Martin (*Hist. de Fr.*, p. 13).

L'Etrurie n'était qu'une colonie celtique, que l'on trouve vers le x<sup>e</sup> siècle en Italie. Elle garde jalousement l'organisation du gouvernement féministe comme la Thrace.

Fabre d'Olivet nous dit (*Etat social*, T. II, p. 22) :

Avant que les Romains fussent constitués en République, ils dépendaient des Etrusques, appelés aussi Tusces, Tosques et Toscans.

Les vice-rois qui, plus tard, viendront gouverner les Romains, seront appelés *Tarquins*.

Le nom de Tarquin se compose de deux mots phéniciens, Tôr-Kin, celui qui régularise la possession ou la conquête (*Tôr*, loi, *King*, roi).

On fait vice-rois Romulus, Quirinus et autres personnages légendaires qui ne sont représentés que comme des révoltés et non des envoyés. Du reste, on nous dit que les vice-rois arrivèrent à se rendre indépendants des *Larthes* étrusques. Tite-

Live nous dira que ce peuple venait de la Rhétie environ 434 ans avant la fondation de Rome, qu'il place en 753 (donc 1187 ans avant notre ère). Il aurait franchi le Pô, l'Apennin, et se serait établi dans la contrée située entre les Alpes et le Tibre.

Nous n'avons pas besoin de tant de peuples émigrés pour expliquer l'histoire. Tous ont une origine commune et une même évolution, tous ont, au début de leur vie sociale, des institutions sages, des éléments d'ordre, tous ont vécu paisiblement dans des tribus matriarcales ; aussi, chez les Etrusques, comme en Asie, comme en Afrique, la filiation s'énonce par la lignée maternelle, l'enfant porte le nom de sa Mère et ne connaît pas son père (1).

La religion qui régnait en Etrurie était, comme partout, théogonique ; c'est d'elle que Rome reçut ses premières croyances ; on les retrouve mêlées à la mythologie romaine.

Les Pères de l'Eglise, qui n'aiment pas le culte théogonique qu'ils sont venus détruire, appellent l'Etrurie « la Mère des superstitions » ; ils voient dans sa religion « un culte étrange » ; c'est que, en effet, le culte du principe féminin est tout le contraire du culte du principe masculin.

Les Etrusques, malgré, ou plutôt, à cause de cette étrangeté, devinrent le peuple le plus prospère de l'Italie. Les Etrusques Tyrrhéniens — ou Rha-Sena — envoyèrent des colonies dans les contrées voisines ; ils lancèrent des flottes sur la mer Tyrrhénienne et dominèrent sur la péninsule.

Herculanum, Pompéi et d'autres grandes villes furent fondées par les Etrusques. Vers 800, l'Etrurie était la puissance dominante de l'Italie.

#### *Fondation de Rome en 746*

Ce qu'on enseigne à la jeunesse dans les écoles est pris dans l'histoire romaine de Tite-Live, qui était caractérisée par un masculinisme intense et un surnaturel extravagant.

C'est par Tite-Live, historien latin, né à Padoue 59 ans avant notre ère, mort 17 ans après, que nous savons quelque chose

(1) COURT DE GÉBELIN nous parle du nom *métronymique*, celui de la Mère, chez les Etrusques. Il l'appelle le nom mystérieux. (*Le Monde Primitif* T. VIII, p. 299.)

sur les commencements de Rome. Son histoire romaine, dont il reste à peine le quart, comprenait 140 livres ; il en reste 35, dont le dernier, qui est le 45<sup>e</sup>, finit à l'an 585 de Rome.

Son ouvrage fut accueilli avec faveur par Auguste, ce qui prouve qu'il était écrit avec soin, dans le but de justifier et même de flatter le pouvoir alors existant. Ces approbations de souverains sont toujours, pour nous, un motif de méfiance sur l'exactitude des faits racontés. Ce n'est que dans l'opposition qu'on ose tout dire.

Avant lui, Fabius Pictor, considéré comme le premier historien romain, avait écrit environ 540 ans après l'époque de la fondation de Rome et avait mis dans son histoire les traditions reçues de son temps et les écrits altérés par la transmission des générations. Tite-Live a dû s'en inspirer. C'est ainsi qu'il mit dans son histoire de la fondation de Rome un mélange de traditions lointaines incomprises, de merveilleux, très en vogue à son époque, et de réalité. Il prend à la tradition antique, dont il fait du surnaturel, l'histoire des deux Principes, devenu pour lui deux *Princes*.

La science antique des Déesses avait enseigné l'origine végétale produite par la radiation solaire ; le surnaturel fit de l'arbre-ancêtre, que l'on ne comprenait plus, deux enfants : Romulus et Rémus, d'abord représentant les deux sexes nés de Rhéa-Sylvia. Rhéa, c'est le Râ des Egyptiens, la radiation solaire, et Sylvia, c'est la forêt.

Puis on prend aux vieilles légendes de l'antiquité féministe la lutte des sexes : l'homme tuant la femme, déjà représentée partout (Caïn et Habel), et ici c'est Romulus (le mâle) qui va vaincre Rémus (la femelle). Ensuite, il fallait représenter la légende du déluge ; c'est pour cela qu'on fait voguer les deux enfants sur le Tibre dans une corbeille, afin de les *sauver des eaux*.

« Les jumeaux ayant été déposés sur le Tibre, le fleuve débordé porte doucement leur berceau sous un figuier sauvage au pied du mont Palatin, une louve les nourrit, ils furent adoptés par un berger, Faustulus, et sa femme Acca Laurentia. »

Voilà la légende.

Les êtres primitifs, formés par la Nature par suite d'une évolution végétale, n'avaient pas de parents. Pour expliquer la première alimentation de Romulus et Rémus, on les fait nourrir par le lait d'une chèvre ou d'une louve.

Une autre légende dira que c'est *Rumina* qui fut la mère nourricière qui est symbolisée par la louve, et que c'est elle qui donna son nom au Ruminale et à la ville de Rome.

Dans cette légende, nous voyons aussi apparaître Enée, personnage fabuleux qui vient s'établir sur les côtes du Latium et y apporte le Palladium de Troie, qui est une statue en bois de Pallas-Athéné dont on considérait la possession comme une garantie de la conservation de la ville où elle se trouvait. Ce qui indique que la souveraineté féminine était considérée comme donnant à la cité des garanties de paix et de durée.

\* \* \*

Voyons maintenant les réalités cachées que la tradition occulte nous apprend :

A vingt kilomètres de la mer, existaient des prairies entrecoupées de marais qui rendaient ce lieu insalubre et inhabitable.

Cet endroit était entouré de collines, ce qui fait qu'on pouvait s'y enfermer et s'y fortifier. Sur une de ces collines, le Palatin, une petite troupe d'hommes échappés de la vie régulière vint s'établir. Elle était séparée du pays des Etrusques par le Tibre.

La future Rome fut d'abord une espèce de fort bâti sur le bord du fleuve. Le premier nom qu'on lui donna fut « Valentia » (rendez-vous de la Force). Par la suite, ces révoltés des tribus matriarcales cachèrent son nom dont on leur faisait honte et en firent un nom secret. Puis ils en prirent un autre, *Amor*, qui indiquait que ce que voulaient ces jeunes libertins, c'était la libre pratique de l'amour.

C'est de ce nom, après les Tarquins, que ce lieu fut appelé *Roma*, qui est le mot *amor* lu à l'envers. On fit de cette origine un mystère, on retourna le nom parce qu'on en avait honte, comme du nom de Valentia que les Etrusques avaient continué à lui donner (1).

Les masculinistes expliqueront l'étymologie du mot *Roma* en le rattachant à un mot grec qui signifie liberté, *ρομαί*.

Ce fut le commencement en Italie du régime masculin opposé au régime féminin.

(1) Les Etrusques sont ceux qui, en Italie, gardèrent le plus longtemps le régime maternel. Jusqu'à l'ère actuelle, les Etrusques portaient le nom de leur mère.

On raconte que dans l'enceinte de la ville nouvelle on creusa un grand trou et que chacun y jeta une poignée de terre apportée de son pays. C'étaient donc des hommes venus de différentes régions qui se réunissaient là.

Ceci se passait de 753 à 746, date attribuée à la naissance légendaire de Romulus, ce qui n'est pas très ancien dans l'histoire.

La nouvelle ville fut un refuge pour les échappés de la vie régulière, les révoltés qui avaient secoué le joug de la vie matriarcale, les « enfants prodigues ». Ils formaient des bandes et on les appelait *les bandits de la Montagne*.

Mais il n'y avait pas de femmes parmi eux et ils en désiraient. C'est ce qui motiva l'idée que l'amour à Rome s'inaugura par l'enlèvement des Sabines.

Tite-Live prétend que les peuples voisins dirent aux fondateurs de Rome : « Ouvrez un refuge aux femmes perdues. » Seulement, en 746, on ne connaissait pas encore les « femmes perdues », qui ne furent inventées que quand on créa l'assujettissement de la Femme, dans des formes diverses qui ont abouti au mariage institué beaucoup plus tard par le Droit romain. C'étaient les hommes qui étaient « perdus » à cette époque-là. Mais Tite-Live met les idées de son temps dans son histoire. Du reste, un peu plus loin, il nous raconte l'enlèvement des Sabines, destinées à venir peupler la nouvelle colonie. Ces femmes volées, par ruse, au milieu d'une fête, c'est bien là l'acte d'une bande de vauriens !

Puis la guerre avec les voisins, qui suit cet acte de brigandage, est encore un fait très humain. Les masculinistes, pour justifier cet acte, nous diront que les femmes en jeu dans cette lutte se seraient jetées elles-mêmes entre les combattants, ce qui est contraire à toutes les lois de la psychologie féminine : des femmes volées ne pensent qu'à reprendre leur liberté. C'est ce fait qui aurait fait croire que le mariage avait commencé par le rapt. C'est possible, et ce n'est pas glorieux pour les hommes. L'enlèvement des femmes fut la suite d'une révolte des insoumis contre l'ordre antérieurement établi, il ne fut pas un fait général, mais un acte exceptionnel, — suivi d'une lutte à main armée entre les défenseurs du droit et de la liberté des femmes et ceux qui voulaient violer ce droit.

Ces futurs Romains étaient alors surnommés « Quirites »

(hommes de lance, *quiris*), ce qui prouve que c'étaient des batailleurs qui s'armaient pour se défendre.

L'histoire de Romulus n'a aucune réalité. C'est un personnage imaginaire ; la naissance qu'on lui assigne, comme sa mort, sont miraculeuses. Ce qui n'empêche qu'on lui attribue la fondation de diverses institutions, celles auxquelles on voulut, plus tard, donner une haute antiquité, telles que les comices ou assemblées par curies et le Sénat, cette copie du *Conseil des Matrones*.

A Rome, actuellement, on fête le 21 avril l'anniversaire de la fondation de la ville, on illumine le Forum et le Colisée.

Pourquoi cette date, 21 avril ? On dit que c'est parce qu'elle est indiquée par une tradition très ancienne, dont Tacite fait mention. D'après cette tradition, la ville de Rome aurait, en 1900, 2.646 ans.

Chez les anciens Romains, l'anniversaire de la fondation de l'Urbs était un jour de réjouissances publiques.

Le matin, les paysans devaient se purifier avec des parfums mêlés de sang de cheval recueilli dans les sacrifices de chevaux immolés en octobre au dieu Mars, et dont le sang était conservé spécialement par les Vestales. On nettoyait les écuries et les étables et on offrait à la Déesse Palès la majeure partie des produits des champs (1).

### *Les défenseurs de la Matrie*

C'est par une révolte contre la Matrie que Rome commence.

De temps à autre, un homme sortait des rangs. C'était toujours quelque mauvaise tête dont les autres ne tardaient pas à subir l'ascendant, soit par la terreur qu'il inspirait, soit par la conformité de mauvais instincts.

Alors, une bande se formait, se jetait à travers le monde, se grossissant, en passant par les nations, de tous les révoltés prêts à l'action, car des centaines de voix répondaient à l'appel du Mal, des centaines de bras se levaient avec entrain à l'idée d'une lutte, chassant tout scrupule et s'affermissant dans le mal par le nombre.

Dans ces heures de révoltes impies et sacrilèges, on savait

(1) Conserver le sang au lieu de conserver ce qui représente *l'esprit* est une parodie.

profiter de toutes les défaillances, narguer les indécis, ridiculiser ceux qui voulaient rester dans l'ordre et dans le devoir. C'est que le succès de ces entreprises n'était pas facile, il soulevait une lutte.

Pendant que les dévastateurs audacieux menaçaient les murs des cités, pendant que flambaient les habitations qu'ils prenaient plaisir à détruire et le chaume des toits sous lequel dormait la couvée humaine, on voyait se former des bataillons sacrés et les frères, les fils, les amis surgir, pour défendre ou venger les mères, les sœurs ou les amies offensées ; on les voyait, animés d'une noble fierté, se jeter dans la mêlée, refouler les envahisseurs, et reconquérir les villes perdues.

Cette défense du *Droit* leur donnait aux yeux des femmes un prestige surhumain. Quand ces hommes revenaient vainqueurs des ouvriers de néant qui attaquaient l'ordre établi, on les accueillait avec enthousiasme, en triomphateurs, on les entourait, on soignait leurs blessures avec tendresse et reconnaissance.

Les joies du retour au foyer, de la paix reconquise, de la liberté rachetée, que l'ennemi ne viendrait plus troubler, le bonheur du devoir accompli, tout cela était, pour le défenseur de l'ordre établi dans le gouvernement maternel, la suprême récompense.

C'est ainsi que naquit l'idée sacrée de la *Matrie*, de l'honneur qu'il y a pour l'homme à savoir la défendre. Et, fier d'une première victoire, il en voulut d'autres, organisa des bataillons sacrés qui s'en allèrent par le monde libérer les nations asservies. Ce fut un flot libérateur qui se rua contre le flot destructeur. Ils marchaient glorieux et vaillants, sachant qu'ils défendaient le *Droit*, ils allaient, le cœur plein d'une sainte allégresse, parce qu'ils savaient que toutes les Femmes les approuvaient. Ces hommes, qui avaient préféré le devoir à l'orgueil, portaient l'étendard féministe (les Chevaleries leur ont donné plus tard un collier). Ils chantaient des fanfares éclatantes et les régiments sacrés qu'ils formaient étaient salués au passage par la foule enthousiasmée, les chefs étaient acclamés, exaltés, les vivats sans fin les suivaient, on dressait sur leur passage des arcs de triomphe, on leur jetait des fleurs, car tous étaient mus par une même pensée, poussés par une même cause grande et sainte, la défense du Droit de la Mère, le vrai Droit naturel, base de l'ordre social.

L'histoire ne nous a pas gardé les noms de ces héros, sauveurs modestes des heures solennelles, elle n'a glorifié que les usurpateurs. Du reste, ils se firent rares avec le temps. A certains moments de la vie, une mélancolie insondable s'éveillait dans l'esprit des hommes, même parmi ceux qui luttèrent pour les femmes, l'orgueil de leur sexe les tourmentait, et puis les femmes leur prodiguaient une adoration trop grande, elles firent naître, en eux, la vanité.

A toutes les pages du livre des Temps, nous voyons la femme refaire la même maladresse, nous la voyons briser elle-même son sceptre pour en faire une couronne à l'homme, nous la voyons descendre de son trône et mettre l'homme sur le pavois. Alors, que devient l'œuvre sainte pour laquelle lui-même luttait ? A quoi bon le sang versé si elle-même en détruit le résultat ? Que fait-elle de sa liberté rachetée, si dans son mépris d'elle-même elle chante un autre esclavage, elle se donne un autre maître ?

Elle exalte l'homme avec exagération, le traite en être surhumain et lui indique ainsi elle-même la place à prendre, le trône divin à escalader ; c'est elle qui fit du triomphateur un demi-dieu ; ce fut une démence, elle lui mit sur la tête la couronne des rois.

Mais lui, modeste devant les ovations outrancières, les enthousiasmes exagérés, se dérobaient souvent, n'osait pas s'élever si haut, se sentait indigne de tant d'honneur. Il avait voulu remplir un devoir, obéir à un ordre de sa conscience, la bonne action accomplie l'avait assez récompensé.

\*\*\*

C'est la Matrice qu'on appellera, plus tard, la Patrie, quand le régime paternel sera venu remplacer le primitif régime maternel.

Alors, les beaux sentiments des défenseurs du Droit maternel n'auront plus aucune occasion de se manifester, puisque c'est l'usurpation de ce droit qu'on défendra, mais on invoquera toujours le souvenir des gloires du passé pour justifier les guerres, et c'est ainsi que le *patriotisme* deviendra un préjugé, c'est-à-dire une idée déviée dans son principe, bénéficiant du prestige qui s'attachait à la signification antérieure de l'idée qui était légitime.

Combien, plus tard, cette idée sera corrompue !

Les Romains vont se déclarer nobles, généreux, héroïques,

parce que leurs gros bataillons vont bravement (c'est-à-dire en bravant le droit) écraser les petits peuples gynécocratiques ; et ce sont ces tristes victoires qui ont renversé le régime primitif et imposé au monde le règne de la force !

La confusion que les modernes font entre le mot *Père* et le mot *Mère* est aussi étrange que contradictoire.

En voici un exemple : c'est Fabre d'Olivet qui parle ; il dit : « Il n'existe point de Patrie pour celui qui n'a point de *Père*, et le respect et l'amour que l'homme, dans son âge viril, ressent pour les lieux de sa naissance, tiennent leur principe et reçoivent leur force de ces mêmes sentiments qu'il ressent dans son enfance pour sa *Mère*. La véritable cause de l'amour de la Patrie est l'*amour maternel*. Les seuls fondements de l'édifice social sont la *puissance paternelle* et le respect filial. De cette puissance découle celle du Prince qui, dans tout Etat bien organisé, était considéré comme le *Père* du peuple » (*Vers Dorés*, p. 209).

La confusion est tout entière dans cette citation qui nous montre le passage de la Matrie à la Patrie, du sentiment maternel au sentiment factice qu'on appelle paternel, n'osant pas, cependant, supprimer tout à fait le droit maternel, puisqu'on dit encore la Mère-Patrie.

Voici comment Fabre d'Olivet juge les Romains (*Etat social*, T. II, p. 24) :

« Les Romains n'étaient dans l'origine que des sortes de flibustiers que l'appât du butin réunit, des brigands courageux dont l'unique vertu, décorée du nom pompeux d'amour de la Patrie, ne consista pendant plusieurs siècles qu'à rapporter à la masse commune ce qu'ils avaient pillé aux nations du voisinage. Quand ces guerriers allaient en course, ils portaient pour enseigne des poignées de foin, appelées *manipuli*. (Donc on les comparait à l'âne.) La grue, qu'ils reçurent des prêtres saliens et qu'ils transformèrent en aigle, ne parut que longtemps après sur leurs drapeaux. L'aigle fut consacrée à Jupiter.

« Si l'on aime le mouvement dans l'histoire, si l'on se plaît aux événements tumultueux, rapides et violents, si les vertus farouches d'un certain genre, un héroïsme dur et sans aménité peuvent intéresser au milieu de scènes de carnage et de dévastation, on doit lire avec ravissement les annales de Rome. Jamais ville, jamais peuple, n'en donna de pareils exemples. En quelques siècles, l'univers vit cette bourgade étrurienne, encore meurtrie

par les chaînes qu'elle avait portées, sortant à peine des mains de Porsenna qui l'avait rançonnée et réduite au Capitole, essayer ses forces, s'étendre au dehors, s'élever et, du sein de la poussière, atteindre au faite des grandeurs.

« Rome resta fort longtemps dans une grande obscurité. C'était l'asile d'une foule de vagabonds sans connaissances et sans envie d'en acquérir ; ils étaient tombés dans un tel état d'ignorance que pour compter le temps ils posaient un clou tous les ans à la porte du temple de Jupiter, pour conserver la chronologie. »

### *Numa Pompilius (715-672)*

Numa Pompilius est un personnage mystérieux au sujet duquel on a raconté beaucoup de fables, ce qui prouve qu'on a cherché à cacher sa réelle personnalité.

On croit qu'il fut un puissant législateur parmi les Etrusques et que son nom fut ensuite donné à ceux qui l'imitaient — pour les honorer. Il y aurait donc eu des Numa comme il y eut des Zoroastres. Ce nom représenterait la caste supérieure sacerdotale et sociale.

Sur des médailles émises par les *gentes Calpurnia* et *Pomponia*, on voit la tête de Numa ; sur d'autres, il est représenté sacrifiant un bouc ; ce qui ferait croire qu'il régnait sur son compte deux opinions : l'une, l'opinion des féministes de l'ancien régime qui voyaient en lui le restaurateur de l'ancien culte de vérité ; l'autre est celle de ceux qui vinrent, plus tard, révolutionner la religion en y introduisant les aberrations qu'on lui opposait ; et ceux-là, pour se donner du prestige, représentaient Numa comme étant un des leurs.

D'après Tite-Live, le Sabin Numa Pompilius régla les cérémonies religieuses de Rome et institua des Pontifes qu'il fit gardiens du culte. Mais ce culte qu'il voulait imposer ne pouvait être que celui qui régnait chez les Etrusques et qu'il voulait importer dans la Rome naissante qui marchait déjà dans la voie de l'erreur ; aussi fut-il le grand ennemi des dieux qu'on voulait substituer aux Déesses, en même temps que des manifestations religieuses qui étaient la parodie de l'ancien culte. Numa fit édifier et respecter le temple de Vesta où brûlait un feu perpétuel.

Ce que l'on sait maintenant, c'est que Numa Pompilius avait une Mère et une grand'Mère remarquables. Sa grand'Mère sur-

tout, appelée Mocé ou Moeça, eut une grande influence sur sa direction morale. En mourant, il laissa des livres qu'il fit mettre dans un sarcophage, à côté du sien, et il prescrivit qu'ils ne fussent lus que plusieurs années après sa mort. Celui qui lui succéda, n'obéissant pas à cet ordre, fit enlever ses livres et les fit brûler.

D'autres disent que c'est après l'établissement de la République que les consuls firent secrètement détruire les livres de Numa et tout ce qui pouvait rappeler la domination des Etrusques.

Parmi les œuvres de Numa, il en est une qui semble avoir eu pour but d'empêcher le vol des terres par la force — qui tendait à déposséder les anciens partisans du régime maternel des Etrusques.

On nous dit : Numa distribua au peuple les terres conquises et en consacra la propriété par les fêtes appelées *Terminalia* et par le culte du dieu Terme, Divinité qui veille jour et nuit sur les champs et voue aux dieux infernaux quiconque déplace les bornes qui limitent les terres.

La meilleure garantie est dans la volonté de l'homme de bien faire, de respecter un droit, elle est dans la conscience. Numa le savait bien, car, pour se donner plus d'autorité, il disait que les lois qu'il faisait lui étaient dictées par la nymphe Egérie, qui lui apparut près d'une fontaine située au pied du mont Coelius, dans le bois d'Aricie (l'enceinte actuelle de Rome). Il s'appuyait sur le Verbe divin d'une femme pour se donner de l'autorité morale et se faire écouter de ceux qui avaient violé tous les droits.

Après avoir détruit les livres de Numa, on lui fit une histoire mensongère, le représentant comme ayant lui-même organisé le culte nouveau des dieux mâles, qu'on voulait introduire dans la religion romaine. Et voici comment on résume ce culte, mêlant la vérité et l'erreur :

« Cette organisation comprenait les Flamines, ministres des grands dieux, reconnaissables à leur bonnet de forme particulière ; les Féciaux, qui prévenaient les guerres injustes ; les Saliiens, prêtres de Mars, chargés de la garde des boucliers sacrés tombés du ciel. » Voilà déjà du surnaturel. « Enfin les Vestales, choisies parmi les vierges patriciennes, et dont la fonction était de conserver le Palladium et d'entretenir le feu perpétuel sur l'autel de Vesta. »

Tout cela est d'une époque postérieure à Numa. C'est évidemment parce que les vrais auteurs des réformes voulurent rester cachés qu'ils firent remonter à Numa ce qu'ils faisaient eux-mêmes.

Quant à l'inspiration féminine, qu'on effaça naturellement, voici par quelle fable on la remplaça : « Vesta voulait que les Vierges conservassent avec soin le feu sacré. Elle eut une fille d'une grande beauté et d'une sagesse extrême, la divine Egérie, de qui Numa Pompilius reçut toutes ses lois. Elle obligea Numa à construire un temple à Vesta sa Mère, où on entretenait le feu sacré. » (D'après Dupuis, *Origine de tous les cultes*.)

Alors, c'est Egérie elle-même qui a écrit les livres attribués à Numa !

Du reste, nous ne savons de Numa que ce que les Romains ont bien voulu nous dire, et cela doit être bien loin de la vérité.

### *Le gouvernement romain*

Rome, à peine fondée, fut livrée au désordre du gouvernement anarchique. Ce fut une ville où régnèrent des agitations perpétuelles, et c'est pour tâcher d'y rétablir un peu d'ordre que se forma lentement la constitution romaine.

En 587, l'armée des Gaulois passa les Alpes et renversa la domination des Etrusques. Le Nord de l'Italie et la côte de la mer Adriatique restèrent sous la puissance des Gaulois. Les Etrusques ne gardèrent que le pays situé au Sud des Monts Apennins. Plutarque, *in Mario*, rapporte que les Galli ont enlevé aux Toscans la plus fertile partie de leur domaine. C'est alors que « dans le centre, au bord du Tibre, croissait une puissance nouvelle, la République romaine, qui s'était formée par la réunion de tribus diverses de la race italienne proprement dite instruites par les Etrusques » (Henri Martin).

Les Gaulois se fixèrent en Italie sous le nom d'Ombriens et d'Insubres.

En 509, nous voyons, après l'expulsion des Tarquins, la fondation de la République et la création de deux consuls. Puis un Sénat, qui se composait de 300 Patriciens, représentant le pouvoir *paternel* et imitant le conseil des *Mères*.

*Patrice* est la forme masculinisée de *Matrice*.

En Grèce, on avait appelé Pithèques ceux qui donnaient au

Père le droit maternel. A Rome, on appela *Métèques* ceux qui voulaient garder le droit de la Mère. Et cela devint un terme de flétrissure équivalent à *étranger*. Alors les Métèques se retirèrent sur le mont Aventin. On les appela la *plèbe* (Métè que vient de Meta, *terme au-dessus*, cône, pyramide, but).

Le Pithèque devint le serpent Python. Le Dieu-Père fut appelé Apollon Pythien.

On nomme les sénateurs *Pères conscrits* (*Patres conscripti*), titre qui, aujourd'hui, nous semble plutôt ridicule.

C'est le Sénat qui dirige la République. Ses décrets (*senatus consulta*) ont force de loi. Les clients des Patriciens doivent soutenir de leurs votes leurs puissants patrons (Patron est le masculin de Matrone). C'est le commencement de la comédie politique exploitant l'homme pour la satisfaction d'un des leurs.

Et, cependant, ils se sentent si faibles qu'ils n'osent pas agir sans demander « l'approbation des dieux ». Et comme les dieux sont encore surtout des Déesses, nous voyons en cela un reste de la soumission de l'homme à la volonté féminine.

Et les hommes, qui ne veulent plus suivre ouvertement la direction des femmes, tombent dans toutes sortes de superstitions, de folies. Avant de réunir les comices, ils observent le ciel, ils consultent les oiseaux, les augures, et, si le présage est défavorable, ils ne s'assemblent pas. Telle est la faiblesse d'esprit de ces magistrats qui veulent marcher sans une direction tutélaire.

Ce sont les Patriciens qui fondent le collège des Prêtres, eux qui possèdent la science augurale (1). Ce sont eux aussi qui rendent la justice, mais en secret, car ils savent bien que leur justice, c'est l'injustice, et ils ne veulent pas de témoins gênants. Aussi les heures et les jours de procès sont soigneusement cachés, le huis-clos est la règle et les formes judiciaires mêmes doivent être ignorées du public, et, pour se donner plus de prestige, on les multiplie à dessin. Donc on trompe quelqu'un. Qui ? Les femmes et les plébéiens (2).

Et pendant qu'ils sont mis à l'écart dans cette société nou-

(1) *Augure*, le nom des prêtres romains, vient d'une racine qui signifie *Vautour*, *geir*, en celtique, *agur* en hébreu, *guira* en garamis.

Chez les Grecs, le prêtre est appelé *Iareus* (de *Uréus*, serpent).

(2) L'injustice était si bien dans les mœurs chez les Romains qu'on appelait « *Faste* » le jour exceptionnel où il était permis de rendre la Justice.

velle, le moindre fait accompli par les Patriciens est glorifié à l'excès. C'est le triomphe de l'orgueil.

Rome confie le soin des *sacrifices*, offerts d'abord par les rois, à un nouveau magistrat nommé à vie : le roi des sacrifices (*Rex sacrorum*, *Rex sacrificulus*). Il est exempt du service militaire, mais soumis au Grand Pontife.

### *Les dieux*

Cette religion romaine est trop connue pour qu'il soit besoin de l'expliquer. Mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est qu'elle eut des phases diverses, subit une évolution, et que toutes les Divinités qu'elle reconnaît sont loin d'avoir été acceptées à une même époque. Il y a une chronologie à étudier et qu'on néglige généralement parce qu'elle nous montre les Déeses régnant seules au début et l'arrivée postérieure des dieux dans le Panthéon. Cette révolution religieuse se produisit partout entre le VIII<sup>e</sup> siècle et l'ère actuelle.

Dans la religion romaine qu'on allait opposer à la grande science des Celtes, on reconnaissait douze grands dieux parmi lesquels se trouvaient six Déeses : Vesta, Junon, Minerve, Cérès, Diane et Vénus.

Cependant, en remontant dans le passé, nous ne trouvons la personnalité vivante d'aucune d'elles en Italie. Toutes viennent du dehors, de la Celtide, elles sont importées à une époque où leur histoire même est perdue. Il reste d'Elles seulement, des légendes mythologiques et des représentations figurées. Il y avait eu d'autres grandes Déeses qui avaient écrit les *Livres sacrés* : aux Indes Saraswati, auteur du Vêda, Krishna qui écrivit la Bhagavad-Gîtâ, en Assyrie Istar, en Egypte Taoth, en Chine Iao ; Rome ne les connaît pas et ne prend ses Déeses que dans le Panthéon celtique qui lui est transmis par les Etrusques ou par les Grecs qui en ont dénaturé l'histoire.

\* \* \*

Parmi les idées nouvelles nées de l'introduction des dieux mâles dans la religion romaine, mentionnons ce qui concerne *Saturne* et *Ops*, qui forment un couple analogue à celui de Tellus et Telluno. Chez les Celtes, Saturne constituait le couple humain

avec sa sœur Atala, mais elle représentait l'Esprit et lui le sexe. On l'appelait Sadens (l'ensemenceur). Les Grecs, pour l'ennobler, firent de cette faculté le symbole de l'agriculture, et, comme il y a un temps pour semer, on fit de lui le dieu du temps, Chronos, alors qu'en Celtide, de Sat. (semence) on avait fait Satan, Satur, Saturnus.

Les Grecs lui ont laissé une faculté bizarre : il dévore ses enfants. Sanchoniaton nous représente *tous les dieux* (les Déesses) saisis d'épouvante à la vue de Saturne faisant périr son fils Salid. La première mort violente, le premier crime, c'est le fond de la fable de Saturne dévorant ses enfants ; ce fut une épouvante.

C'est pour cela que, chez les Celtes, Saturne représente les *gouvernés*, ceux qu'il faut conduire et surveiller.

Saturne est, dans les traditions latines, le représentant d'une époque légendaire de prospérité et d'abondance, — un âge d'or. La fête qu'on célébrait en son honneur, d'abord en décembre, ensuite en janvier, était un retour fictif à cette heureuse époque.

Inutile de faire remarquer que ce temps-était celui du régime matriarcal. Les fêtes qui en perpétuaient le souvenir, les *Saturnales*, duraient sept jours, mais elles dégénérèrent en débauches.

\* \* \*

Jupiter, dieu-Père, dieu du ciel, qui, en Grèce, est le dédoublement de Déméter, la Déesse-Mère, est ici placé d'abord à côté de Junon, puis à côté de Vénus avec laquelle il forme un couple divin sous le nom de Ve-jovis. Mais le divorce viendra ; alors Jupiter, trônant seul dans l'Olympe, possédera tous les attributs des grandes Déesses solaires ; il sera le Père de la clarté du jour, puisque la Femme représente la lumière de l'Esprit.

On figurait la généalogie des hommes par un arbre : l'*Arbre de vie*. Pour imiter cela, le chêne fut appelé *Arbor Jovis*.

C'est lui qui symbolisera la gaieté et la sérénité de la jeune fille en devenant le Jupiter Serenus.

Qui, après cela, osera encore accuser l'homme d'être taciturne et irascible ?

Cependant, on lui donne aussi des attributs masculins. Il est le « dieu de la pluie » (qui éteint le feu) et de la fécondation. On lui donne un caractère belliqueux quand il représente le conquérant vainqueur dans Jupiter Stator, Férétrius et Victor.

Quand il prend la place de la Femme dans la famille, il est le dieu de la jeunesse, du foyer, le dieu hospitalier, celui qui porte secours, celui qui *patrone* le droit et l'équité à la place de la *Matrone*, qui représentait le droit maternel. Et malgré tous les mensonges des prêtres, Jupiter *Lucetius* est le type de la bonne foi (*fides*), le principe de tout ordre. Donc on lui donne tous les attributs de la Déesse, par une ironie fréquente dans l'histoire des religions.

Sous le nom de Jupiter *Optimus Maximus*, les Tarquins inaugurèrent l'adoration d'un chef idéal de l'Etat, en l'honneur duquel fut élevé le Capitole.

C'est ainsi que l'homme arriva au sommet de la vie sociale, alors que, pendant longtemps, les deux sexes avaient occupé ensemble — ou alternativement — le pouvoir, même dans la Rome primitive.

D'autres sources nous disent que Jupiter régna 120 ans, ce qui ferait supposer que cette personnalité divine fut d'abord représentée par un homme vivant qui se déclara dieu, et cela se trouverait confirmé par ce fait que ce culte souleva des luttes violentes et fut difficile à faire accepter vers le III<sup>e</sup> ou le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

\* \* \*

Mars personnifiait l'élément viril générateur. Il était représenté par les emblèmes mâles comme le chêne et le figuier, et aussi par des animaux, le loup et le bœuf, le pic et le cheval de bataille.

Il présidait aux semailles du printemps (allusion à la fécondation). Son arme symbolique est la lance. Et n'est-ce pas pour cela que les premiers Romains se font appeler *Quirites* ? On mettait ce dieu à côté de Juno Lucina, dont il est le contraste. Le Mars guerrier n'apparut que plus tard et finit par devenir le dieu national des Romains, quand la guerre devint leur principale occupation.

Les prêtres Saliens exécutaient des danses et chantaient des hymnes autour de l'autel de Mars.

Auguste fit élever le temple de Mars Ultor. Un particulier fit élever à ce dieu un temple voisin du cirque Flaminius. Les Sabins l'appellent Quirinus et le confondent avec Romulus. Il remonte à la fondation de la Rome masculiniste.

\* \* \*

Vulcain, Vulcanus ou plutôt Volcanus, fut d'abord un « destructeur » comme le Çiva indien. On lui vouait ce qui devait être brûlé. C'est de ce nom qu'on a fait volcan.

Le volcanal de Comitium lui était consacré ; c'était une sorte de foyer public.

On met à côté de lui une Déesse préservatrice des incendies, « Stata Mater ». Par la suite, on fit de ce destructeur un bienfaiteur. C'est ainsi que, peu à peu, on modifiait les idées primitives, changeant la signification des symboles afin d'arriver à glorifier l'homme qui, dans la première religion, avait été représenté comme l'adversaire de la Femme divine, le principe du mal. Maintenant nous allons le voir triomphant.

\* \* \*

On donnait le nom de Neptune à certains génies dont on faisait une description à peu près semblable à celle des Faunes et des Satyres. Neptunia-proles, Neptunio-héros (Thésée).

Faunus remplaça Fauna, la Femme champêtre, protectrice des pâturages et des montagnes, en même temps prophétesse expliquant les secrets de la Nature. On la dédouble en mettant près d'elle un dieu Faunus, l'homme des champs, identifié avec Pan ; c'est encore un dieu de la fécondation. On l'appelle *Lupercus* ; d'abord comparé au loup que l'on craint, il devient le protecteur contre les loups. On célébrait en son honneur la fête des *Lupercales*, qui avait souvent un caractère licencieux.

Priape est un dieu mâle qui représente aussi la fécondation. Son culte se rattache au culte bacchique de l'Asie Mineure, qui ne vint que tard en Grèce, puis en Italie.

Tous ces dieux ont pour but de représenter la Nature, parce que les anciens peuples de l'Italie adoraient une Déesse de la Nature, des fleurs, du printemps, des séductions, qu'ils appelaient Flora ou Feronia.

Mercure, l'Hermès romain, représente le commerce et le vol.

Esculape, l'Asklépios des Grecs, prend la place de la Déesse Salus, qui présidait aux guérisons.

Orcus, dieu actif de la mort, comparable à Osiris, est un dieu souterrain.

Dis-Pater, prince du monde inférieur (celui qui est appelé *monde souterrain*), est l'époux de Proserpine, la femme tombée dans l'asservissement et vivant dans un monde de douleur (un enfer).

Mentionnons aussi les *Mânes*, esprit des hommes *morts*, c'est-à-dire perdus (pervertis). Ces Mânes sont la copie des ombres des Egyptiens. (C'est de ce nom que l'on fait le mot *man*, homme.)

Les mauvais esprits habitent les profondeurs de la terre qu'ils ne quittent que la nuit. La Terre, comme la Mère qui les a produits, est appelée *Mania*. Par l'acte appelé *devotio* (le culte de la Déesse), on excitait la jalousie de ces inférieurs, on déchaînait contre soi la colère des *Mânes*, les dieux infernaux.

Combien cette psychologie a peu changé !...

Les *Semones* et les *Indigètes* étaient les larves des génies nationaux, de ceux qui avaient joué un rôle dans l'histoire. Rémus fut de ceux-là, mais par renversement c'est Romulus, son assassin, qui fut glorifié. (Rémus, c'est la femme tuée socialement, comme Abel, victime de la jalousie de son frère.)

On dit que les Indigètes, après avoir été des bienfaiteurs pour leur pays, disparurent mystérieusement. C'étaient les bonnes Déeses qui avaient régné pendant l'Âge d'or, puis avaient été supplantées par des usurpateurs masculins. Mais le remords du meurtre divin et social poursuit l'homme qui ne cesse de se justifier ; ce remords est symbolisé par les *larves*, esprits des morts, errants sur la terre, et causant la terreur des hommes méchants.

Les *Lémures*, d'abord appelés *Rémures* (de Rémus), sont les *revenants* des femmes vaincues. On représente Romulus occupé à apaiser l'esprit irrité de Rémus par une fête spéciale, les *Lémuries*. C'est ainsi que les Romains étaient arrivés à croire à l'existence d'Esprits, de génies, flottant dans l'air. C'étaient les âmes des femmes qu'ils avaient sacrifiées et qu'ils plaçaient entre le ciel et les hommes.

Quand les empereurs eurent la folie de se faire rendre les honneurs divins, ils allèrent jusqu'à se proclamer, eux-mêmes, des « génies », et exigèrent que leur image fût adorée dans les familles, à côté des dieux Lares. De là l'usage d'avoir, dans chaque maison, l'image du souverain. Mais les « génies » avaient représenté, d'abord, l'Esprit féminin. Quand vint l'époque de réaction, on les figura par des serpents. L'homme ne vit plus dans la Femme — son ennemie — un ange, mais une vipère.

Les Parques tiraient leur nom du mot *Partus* (naissance). C'était les Déesses médicales qui donnaient la vie, c'est-à-dire qui présidaient aux naissances. Plus tard, on renversa cette idée et on fit des Parques les Déesses de la mort.

Quand la religion fut ainsi transformée, on donna aux grandes Déesses des attributs outrageants. On consacra le porc à Cérès, puisque l'homme avait été représenté par le sanglier. Jupiter avait été figuré par un jeune taureau avec une tache blanche sur le front, pour rappeler le bœuf Apis. En vertu de l'égalité des sexes, on représenta Junon par une vache. Dans sa fonction de *Lucina* (lumineuse), elle fut représentée par une *porca* ou une *agna*.

On consacra à Minerve une vache ou une génisse, ou bien le hibou, oiseau nocturne. A Bona Dea une *porca*. A Tellus une vache pleine. Cette Déesse continua, du reste, à représenter la Femme dans un rôle inférieur, la force féminine de conception, comparée à la Terre, que le soleil féconde. Elle n'est plus que le principe de fixité du germe, la mère nourricière.

Pour achever de renverser les facultés de chaque sexe, on rendit un culte à des demi-dieux appelés *Dius Fidius* (fides et foedus), *Semo Sancus* (sancio et sanctus), que l'on représenta comme étant chargé de veiller à la justice et à l'ordre lorsque le régime nouveau fut définitivement établi. Ces petits dieux remplaçaient les petites Déesses, telles les *Honos*, *Virtus*, *Pax*, *Spes*, *Filecitas*, *Bonus Eventus*, *Concordia*, *Pietas*, *Pudicitia*, *Mens Bona*, *Æquitas*, *Clementia*, *Providentia*, *Strenua* (Déesse des étrennes, des prémices), *Cardea* ou *Carna* (celle qui garde les portes et en éloigne les stryges ou vampires).

C'est la *Bona Dea* des Etrusques qui est devenue le *Bon Dieu* des religions modernes.

Toute cette population divine avait des Temples. Ce renversement de la religion primitive ne fut pas accepté facilement. Les mots mêmes de la langue qui se formaient désignaient les choses tout autrement.

De *mas* (mâle) on fit *masque*, masquer, *mascarade*. Un vieux mot arabe, *maskara*, exprimait déjà cette idée.

C'est cet homme masqué que la Comédie étrusque représenta dans Arlequin.

On fait aussi de la même racine *mastino* (mâtin), chien de garde (le Cerbère de la mythologie, qui interdit à la Femme

l'entrée du monde masculin) ; on fait *matois*, qui indique la ruse, mas-culin, puis on fait *male dicere*, qui deviendra *maudire*, *mal gré*, qui deviendra *maugréer*.

Tout cela montre que ce n'étaient pas des bénédictions que l'homme récoltait.

### *Le revers de la médaille*

Les médailles portaient d'abord l'image de la Déesse. C'est ainsi que l'on voit la tête de Diane ou celle d'Aphrodite sur les anciennes médailles.

Mais l'homme qui voulait sa part de glorification fit des médailles qui portaient d'un côté Diane et de l'autre Janus. De Diane ou Dianus, on avait fait Janus. Diane et Janus sont les représentants du Couple humain (1). Cette forme nouvelle fut acceptée avec restriction, ou avec ironie ; Janus devint « le revers de la médaille », ce qu'il y a de mauvais dans une chose. Ainsi, l'on disait que Janus a deux visages, l'un qui grimace et l'autre qui sourit.

Les hommes se vengèrent en supprimant la tête de femme des nouvelles médailles qu'ils firent et en la remplaçant par une nacelle, symbole de ce qui flotte sur l'eau (l'Esprit divin).

On gravait sur le revers une caravelle, barque de rivière faite pour voguer dans les deux sens, en avant et en arrière. Cette figure fut placée à l'embouchure du Tibre (2).

C'est ainsi que les masculinistes, cachant la vérité dans des légendes, voulurent faire remonter Janus à l'origine de Rome. « Leurs aïeux, disaient-ils, arrivés à l'embouchure du Tibre,

(1) La lettre I (iod en hébreu) donne le genre masculin aux noms. La syllabe dia leur donne le genre féminin. Janus est le masculin de Iona-lana.

(2) Cette barque voguant sur les eaux (alors que l'eau est le symbole de ce qui éteint le flambeau de l'Esprit) revient à chaque instant dans l'antiquité et sous toutes sortes de formes. Ainsi, nous voyons le Prêtre représenté, dans les Mystères des religions masculines, par un homme identifié avec le dieu océanique et élevant l'eau sur la tête de la Divinité-femme, pour mieux éteindre les rayons qui forment son nimbe. C'est cette élévation de l'eau sur la tête qui est l'idée première du baptême des Catholiques, qui prendront le symbole sans en connaître l'origine. Plus tard, perdant de vue la signification primitive des mythes, on voulut leur donner une explication rationnelle. L'eau devint *ce qui lave* et non plus *ce qui éteint*. De là tout un système nouveau de croyances.

remontèrent le fleuve sur des barques ; le grand pontife Janus, qui les conduisait, les fixa à Rome et, possédant la double connaissance (puisqu'on lui donne les deux sexes) du passé et de l'avenir, voyant ce qui était avant et après lui, il prédit les hautes destinées de la ville. » Seulement, ce sont là des prédictions faites longtemps après que les faits annoncés se sont produits, et, pour appuyer la légende, on prétendit que Numa avait fait bâtir un temple à Janus.

Donc la légende eut plusieurs phases. D'abord, Diane était la Déesse bienfaisante, la Femme qui aide, qui aime, qui sauve ; elle présidait à la naissance et au salut.

Diane fut d'abord symbolisée par le soleil, puisque son nom signifie le jour. Mais Janus prit sa place et c'est lui, alors, qui eut en partage tous les attributs solaires primitivement féminins : il ouvre le ciel, c'est-à-dire donne le bonheur qui est le ciel sur la Terre ; il a deux visages qui représentent le levant et le couchant : l'un qui regarde en avant, c'est l'aurore, la vue droite des temps heureux ; l'autre qui regarde en arrière, c'est le couchant, la fin des beaux jours et le commencement de la nuit dans la chute.

Quand on eut ainsi donné à Janus les attributs de la Déesse, on donna à Diane les attributs de l'homme, la lune pour symbole, la chasse pour occupation.

Mais le travestissement n'est jamais durable, la nature reprend ses droits et l'homme retourne à la *force*, c'est-à-dire à l'instinct de lutte qui résulte de ses conditions sexuelles. C'est cet attribut que le dieu représente dans le Janus Quirinus qui préside à la guerre. Il ouvre les portes de son temple à ceux qui viennent l'invoquer pendant la guerre et les ferme pendant la paix.

Janus était surnommé par les masculinistes *Junonius* parce qu'il imitait Junon, et ils appelaient Janicule la colline où on lui rendait un culte. Mais le parti opposé avait fait de Janus une caricature appelée Morote. C'était une tête avec un visage devant et derrière, placée au bout d'un bâton que portaient ceux qui contrefaisaient. On en mettait un dans les mains de Momus. Morote est devenu Marotte.

*Le Théâtre Étrusque*

Si l'histoire ne nous a pas conservé le plaidoyer des vaincus dans ces formidables luttes, la tradition, sous ses mille formes, en est l'écho. Le jugement porté sur nos lointains aïeux par les mécontents de leur époque (et les femmes devaient être parmi eux en majorité) nous est révélé par ce qu'on représentait alors dans les jeux publics.

Ainsi, la pantomime étrusque nous montre un polichinelle cynique et railleur qui fut évidemment copié sur un type de l'époque.

Cette pantomime antique s'est perpétuée à travers les âges, en conservant le thème primitif, modifié sans doute, mais resté bien humain. Il résumait certainement les idées régnantes chez les Etrusques, mais ce qui diffère avec notre temps, c'est la franchise avec laquelle elles étaient exprimées. C'était l'éternelle comédie humaine, l'éternelle lutte des instincts masculins contre les instincts féminins.

Voici d'abord Arlequin, l'homme masqué, qui cache ce qu'il est réellement et qui porte un habit fait de toutes sortes de pièces d'étoffes différentes. C'est le type de l'homme qui fait sa personnalité de tout ce qu'il prend aux autres. Ces morceaux disparates représentent les idées nées dans le cerveau des autres qu'il s'est assimilées.

Pierrot enfariné, c'est l'homme qui parodie la pureté de la femme, son innocence que la couleur blanche représente. Son habit porte des boutons rouges, la couleur symbolique des féministes.

Polichinelle (*pulcinella*, de *pulcino*, diminutif de *pullus*, poulet), c'est l'être grotesque, la laideur, c'est aussi le dégénéré (déjà !), car les deux bosses qu'il porte, l'une descendant par devant, l'autre montant par derrière, indiquant ses deux pôles physiologiques, sont un symbole qui indique une science profonde de la vie : il montre le chemin que suit son âme qui descend par devant, tandis que par en haut elle n'occupe plus que la partie postérieure du crâne.

L'action que représente la pantomime est toujours la même : séduire la femme jeune — Colombine — et tromper la femme vieille ; donner des coups quand on n'est pas vu — tel est l'usage de la batte d'Arlequin —, prendre l'attitude de celui qui n'a rien

fait quand la femme âgée regarde, s'unir, se concerter pour la tromper.

Les savants ont cherché l'étymologie du nom d'Arlequin et l'origine de ce type à la fois comique et vicieux.

Court de Gébelin fait venir *Arlequin* de *lecchino*, mot italien qui signifie aussi bien paillasse que gourmand.

Depuis, on a trouvé une signification plus ancienne et plus réelle. On fait venir Arlequin de *Alucus* qui, en latin, signifie chouette, et que les Italiens ont transformé en *Allochino*. Et ce point établi, on nous démontre que ce rôle de la farce italienne fut autrefois tenu par un personnage qui symbolisait la stupidité balourde et la laideur de l'oiseau nocturne. Son visage se couvrait d'un emplâtre noir où le nez affectait la forme d'un bec rapace et trapu ; des lunettes énormes, aux verres glauques, imitaient les orbites larges, les pupilles rondes et dilatées entourées du cercle de plumes drues que possède la chouette. Et l'Arlequin ainsi conçu était bête et grotesque, mais mauvais aussi. C'était, évidemment, la caricature d'un type d'homme qui existait alors et qui devait être puissant, car c'est certainement lui qui, pour se venger d'avoir été ainsi représenté, voua la chouette à la femme et attribua le hibou à Minerve. Ce type traversa le théâtre de tous les âges, perdant peu à peu sa maladresse et sa laideur, mais gardant ses vices, s'affinant à tous les contacts, profitant de ses fautes, se dégageant léger et gracieux de l'ébauche informe des premiers jours.

Si nous remontons dans l'histoire du théâtre pour y chercher les traces d'Arlequin, nous nous rendons compte des métamorphoses qu'il a subies. C'était ce même type, d'ailleurs, que les Grecs avaient peint dans un satyre barbu, velu, hérissé de poils fauves, masqué de noir. C'était le rustre primitif qui devint le fourbe stupide, dont la bêtise immense déchaîne les rires et les sarcasmes. C'est l'homme effronté, bon pour toutes les besognes et prêt à toutes les audaces.

Ch. Nodier disait : « Arlequin a le vêtement bigarré de certains perroquets, le masque noir et lustré du grillon, et la tradition le fait borgne.

« Nous aurions donc, dans ce personnage, l'évolution d'un type curieux à étudier, les phases traversées par l'homme bête et méchant. Il est d'abord ridiculisé, rendu grotesque, il est stupide et laid, et comparé à la chouette, oiseau de nuit, symbole

de ténèbres. Puis il se dégrossit, manie sa batte avec adresse, dit des mots amoureux à Colombine, se moque de Pierrot, berne tout le monde. Il devient alors l'image de l'homme qui ose tout, qui s'est habitué au personnage d'emprunt qu'il joue et en tire le meilleur parti possible. Il devient cynique et fieffé gredin, raille avec une verve mordante les travers d'autrui, leur attribue les siens. Son audace le mène aux plus hautes destinées ; alors, quand il est au pouvoir, il fait prendre sa bêtise pour de l'esprit. La chouette, son emblème, c'est, dit-il, l'oiseau cher à Minerve ! Et cette idée renversée fait son chemin. Aujourd'hui que l'esprit d'Arlequin a triomphé, quand on compare quelqu'un à une chouette, notre jeunesse pervertie pense bien plus à la femme qu'à l'homme arrivé si ennobli.

« Bien curieuse est l'évolution de cette chouette.

« Symbole de malheur et de mort, représentant l'homme bête et méchant, ridicule et odieux, elle arrive par des degrés insensibles, par des phases diverses, à l'homme moderne, l'Arlequin politique, scientifique ou littéraire, le prêtre de toutes les religions, dans lequel J.-J. Rousseau et Balzac voyaient l'homme sans idées fixes, sans principes et sans scrupules, trouvant dans son costume bigarré l'image de ses opinions changeantes. »

## PYTHAGORISME

Au milieu du désordre que les révolutions religieuses avaient provoqué, une renaissance de l'Esprit féminin se produisit encore ; elle était représentée par une sorte de congrégation sacrée, assemblée secrète de gens sages et religieux qui se répandit en Europe, en Asie et même en Afrique, et qui lutta contre l'ignorance et l'impiété.

Cette société secrète tendait à devenir universelle, elle rendit à l'humanité des services immenses. C'est ce que les Grecs ont caché sous le nom de Pythagore, quand on arriva à fonder à Crotona une succursale de cette société, déjà répandue partout.

Rappelons que, dans le Dictionnaire de Owen Pughes, le mot Pythagore, qui est d'origine galloise, est ainsi expliqué :

- Pythagoras : Explication de l'Univers, Cosmogonie.
- Pythagori : expliquer le système de l'Univers (mot composé de *Pyth*, période de temps ; *agori*, découvrir).

- Python : système de l'Univers.
- Pythones : une cosmogoniste, une pythonisse.
- Pythoni : traiter de cosmogonie.
- Pythonydd : celui qui systématise le monde (1).

Cette renaissance ne semble être qu'un aspect particulier d'un grand mouvement d'idées qui aurait pénétré le monde civilisé six siècles avant notre ère. Il y avait alors des sectes qui, par leur science, leur vie austère, leur morale supérieure, faisaient opposition à l'envahissement de l'erreur et du mal que l'ignorance générale avait fait naître.

Origène, citant Celse, dit que les peuples les plus sages sont les Galactophages d'Homère, les Druides des Gaulois et les Gètes ; ces derniers, établis sur le Pont-Euxin, sont appelés aussi Galactophages parce qu'ils ne se nourrissaient guère que de lait et de fromage.

C'est évidemment parmi ces sages qu'il faut chercher le fondateur ou la fondatrice d'une nouvelle congrégation qui va devenir une société secrète appelée le Rite d'Hérodom.

#### *Le Rite d'Hérodom*

Il existe encore dans la Franc-Maçonnerie moderne un Rite dit d'Hérodom, qui est considéré comme la continuation directe du Rite qui a précédé tous les autres. On l'appelle aussi Rite de Kilwinning, et encore Rite ancien et de Perfection.

On a beaucoup cherché l'étymologie du mot Hérodom, sans rien trouver parce qu'on n'est pas remonté assez loin dans l'histoire des sociétés secrètes. On y retrouve le mot latin *hæres*, héritier, au génitif pluriel *hæredum*, et, pour comprendre la réelle signification de ce mot, il faut se rappeler que Junon est appelée Souveraine, *Hera*, en grec, et que ceux qui avaient hérité étaient appelés Hérès. Ceux qui servaient Junon étaient les Hérésides, et c'est de ce mot qu'on a fait héritier.

Des représentations symboliques en l'honneur de Junon étaient appelées *Héréenes*, d'où Hérodom.

Les initiés de Kilwinning donnaient le nom de Très-Sage à leur président.

(1) Nous avons longuement expliqué l'histoire du Pythagorisme dans notre Livre II, pp. 437 et suivantes.

Ragon, ayant à parler de la légendaire montagne d'Hérodom, l'appelle une « montagne fictive ». (*Rituel du Maître*, p. 72.)

Ida est la *montagne* consacrée à Cybèle, quelquefois appelée Idæe, ou surnommée Idéenne. Les Corybanthes, qu'on trouve dans les Mystères, sont appelées *Idéennes*.

Rappelant les traditions passées, on montre que la grande Déesse des Galates portait le nom de Mater Idæa, que ses fidèles lui prêtaient serment sur le dolmen (*eedt* signifie serment, et *hito* pierre noire), et que de Madre Idæa on a fait Madrid. Enfin, sur les pierres qui formaient cette enceinte olympienne étaient les *momies*, c'est-à-dire les Grandes Déeses, oor-ahn (*oor*, grand, *ahn*, parent), ce qui fit donner au ciel symbolique le nom de Ouranos (Dictionnaire Celtique).

Nous trouvons encore une autre façon de représenter le Mont Ida. Le pays Kymris se disait aussi Cimmérien, et de ce mot on fit cime ; comme de Kaldée, qu'il avait formée, on fit *crête* ; une élévation, une montagne, une cime.

De là cette métaphore : « entasser montagne sur montagne pour escalader le ciel ».

Et pour prouver que ce sont bien les Kymris qui ont cette supériorité, on rappelle qu'un prêtre de Bélénus, d'après Ausone, est appelé Beleni Ædituus (professeur). Or les prêtres de Bélénus, ce sont les Druides.,

\* \* \*

Le rite d'Hérodom se compose actuellement de 25 degrés ; mais sa première classe, qui fut sans doute la primitive, comprend trois degrés comme les Mystères druidiques. Ce sont les trois degrés de l'Ecole Pythagoricienne.

Si nous rapprochons maintenant le nom de Junon de sa forme première, nous voyons que c'est un dérivé du nom de Ana (J-ana) qui signifie ancien.

Hera représente donc l'héritage de la science ancienne, celle qui fut formulée dans l'A-Vesta par Ardui-Ana-ita.

Le mot as (ans ou hans), qui signifie ancien (d'où ancêtre), est le titre honorifique des Mères (les anciennes). De là, la *hanse* germanique et les villes hanséatiques.

La Mère, appelée aïeule, donne l'idée du culte des ancêtres. On honore la Voluspa (Edda) et Taoth, la première révélatrice

C'est ce qui irrite l'orgueil des masculinistes. Pourquoi honorer une femme et pas un homme ? Et c'est là le premier germe de l'idée qui fit créer des dieux mâles.

Nous trouvons ces nouveaux Mystères en Egypte, d'où ils passent à Corinthe où Isis porte le surnom de Pélasgique.

En l'honneur de Cybèle, on célébrait les *Phrygies*. Cette Déesse est la Mère de la Phrygie, la Mère Phrygienne (*Mater Phrygia*), la bonne Mère, Mâ, appelée *Dindymène* par les Grecs. (N'est-ce pas de ce mot qu'on a fait *dinde* ?) De la Grèce, ces Mystères passent à Rome vers le temps de Sylla, dit-on.

Les Mégalésies étaient des fêtes et des jeux solennels en l'honneur de la Grande Mère des dieux.

Les Matralies étaient des fêtes en l'honneur de Matuta. La fête des Dames romaines était appelée Matronalies.

Il y avait aussi les *Matères* ou les Mères, qui étaient symbolisées par des Déeses révérees à Engyon, ville de Sicile.

On célébrait aussi des Mystères à Samos, île de la mer Méditerranée, vis-à-vis de l'Ionie, en l'honneur de Junon qui y était adorée et qu'on avait surnommée *Samienne*.

On appelait *lustration* une cérémonie religieuse très fréquente chez les Romains. Elle se faisait ordinairement par des aspersions, des processions, des sacrifices d'expiation. Les plus solennelles à Rome étaient celles des fêtes lustrales, qui se célébraient de cinq ans en cinq ans, d'où vient l'usage de compter par lustres (comme les Olympiades). C'était la période de renouvellement des unions consacrées pour cinq ans.

Le mot *lustration*, qui éveille une idée de propreté, rappelle le mot *sabéisme* (1) qui contenait la même idée ; ce qui prouve que les hommes n'ont gardé que ce souvenir, alors que toute la partie abstraite de l'enseignement donné dans les Mystères avait disparu. Les ministres de Cybèle se nommaient Galli, ainsi que les ministres de Mabog. (Voir Cailleux, *Or. Celt.*, p. 298.)

On ridiculisa Cybèle et les Sibylles.

De Cybèle on fit Cyboleth, en attendant les Catholiques qui en feront Saint Sabadius, et comme les Sibylles avaient rétabli la loi de la communion sanctifiée et réglementée, la Sibylle devint le *vase d'élection*, ce qui fera donner le nom de *ciboire* au

(1) Voir notre Livre II.

vase dans lequel les prêtres catholiques conservaient les hosties consacrées, image des anciens épis de la Déesse Cybèle.

La Sibylle garda le prestige mystérieux de la femme cachée — comme l'antique Schyl (Achille) d'Homère — dont elle semble une résurrection. Faisons remarquer que les Mystères sont toujours fondés par trois femmes : un triangle. Et c'est de là que vient l'idée du trépied des Prêtresses. Dans la langue germanique, trois se dit *drey* et pied *fus*. Voilà donc un nom, Dreyfus, qui a une haute signification mystique.

La Prêtresse, pour enseigner, s'asseyait sur un trépied sacré, ordinairement d'or ou d'argent, devenu une espèce de petite table triangulaire qui existe encore dans les Loges maçonniques.

### *Les Sibylles connues*

Les Sibylles étaient des femmes qui enseignaient dans les Mystères, qui parlaient ou qui écrivaient.

Quelques-unes ont laissé un nom dans l'histoire. Artémis est le nom de la Sibylle de Delphes, qu'on nommait aussi Daphné ; nom donné aussi à Diane. Nicostrate est une fameuse Sibylle surnommée Carmentis et Carmenta, du mot latin *Carmen*, parce qu'elle ne donnait jamais ses enseignements qu'en vers. La Sibylle de Cumes était appelée Déiphobée ou Démo, ou Démophyle, ou Hiérophyle, ou Amalthée. On croit aussi qu'une savante appelée Sabra était la Sibylle de Cumes.

Il faut croire que cet endroit était un centre d'enseignement où ont brillé plusieurs femmes.

La Sibylle Erythrée, Erophyle, parlait à Samos.

L'Hellespontique à Marpèze, bourg de l'Hellespont.

La Lybienne en Lybie.

La Tiburtine, qu'on appelait Albumée, était une fameuse Sibylle qui rendait ses oracles dans les forêts de Tibur (aujourd'hui Tivoli). Cette Sibylle, qui était la dixième, se nommait aussi Abuna ; elle était révérée comme Déesse.

Hésyschia (silencieuse), à Clazomène, était une Prêtresse de Pallas qui faisait ses fonctions sans parler.

### *Les Livres Sibyllins*

En 604 avant notre ère, on institua à Rome des Décemvirs pour garder les Livres Sibyllins. On donnait donc une grande

valeur à ces livres. Mais on ne l'avoue pas. Voici ce qu'on raconte dans les histoires modernes :

« Une vieille femme, qu'on disait être la Sibylle de Cumès, vint présenter à Tarquin le Superbe (de 534 à 509) neuf volumes d'oracles dont elle demandait un prix exorbitant. Tarquin ayant refusé de les acheter, elle en brûla trois et demanda encore le même prix pour les six autres. Nouveau refus. Elle en brûla trois encore et demanda toujours le même prix. Le roi, voyant là quelque chose de merveilleux, acheta les trois derniers et les déposa au Capitole. »

Telle est la légende.

Des prêtres étaient chargés des Livres Sibyllins, qu'ils ne pouvaient consulter que sur un décret du Sénat et qu'il leur était défendu de montrer sous peine de mort. On croyait que ces Livres contenaient les destinées de Rome.

Donc, à Rome, comme partout, nous trouvons des Livres sacrés écrits par des femmes. Nous ne savons pas ce que contenaient ces livres, mais les soins pris pour les cacher nous prouvent qu'ils renfermaient les vérités que les hommes n'aiment pas à entendre dire. La grande importance qu'on leur reconnaissait est, du reste, pour nous une indication précieuse.

Pendant que les Romains enfermaient ainsi la parole sacrée de la Femme qui les gêne dans la libre manifestation de leurs instincts, ils se disputaient le pouvoir.

### *Les Val-Kyries*

Les Sibylles continuent l'œuvre des Val-Kyries, qui étaient les Prêtresses de Vénus. Elles exerçaient la suprématie spirituelle (Val ou Bal — vallons — a fait Val-Kyrie). Kyria signifie *Maîtresse*.

Ce nom porté chez les Hindous y est devenu un vocable, *Kri* ou *Çri*, qui se met devant les noms de femme pour leur donner un caractère de suprématie spirituelle.

Les Grecs le représentent par un monogramme fait de deux lettres, le X et le P (le chi et le ro).

Ce mot fait *kritère*, *kriterion* (*criterium*), jugement divin. De Kyrie on a fait *kurion*, chef d'une curie, quand le prêtre a pris la place de la Prêtresse, et on nous dira que le curion, c'est le prêtre

qui préside aux *sacrifices* d'une curie, le chef d'une curie. Les Catholiques en ont fait le mot curé.

La légende raconte cette profanation en ces termes :

« La vérité menacée, c'est la Valkyrie gardée dans un château de flammes dont les approches sont défendues par les rochers, par les nuages, par les fantômes, par les esprits des ténèbres. »

Cependant, la vérité peut être conquise par les chevaliers sans peur et sans reproches. On les appelle *Catanes* parce qu'ils font partie d'un ordre et en portent la chaîne (Catena).

On peut rapprocher les Kyries des Galli, prêtresses dont le nom se retrouve dans Galla-Thea.

### *Réaction de la Force contre l'Esprit*

Chaque manifestation féminine est toujours suivie d'une manifestation masculine.

Les femmes viennent d'instituer le culte de l'Esprit, les hommes vont instituer le culte de la Force.

Le nom donné à la Déesse, HERA, en qui on faisait résider la noblesse et la souveraineté, va être mis au masculin, HER. Ce mot fera Her-man (frère, chef) ou Gher-man (cousin) et signifiera un *souverain*, un maître.

En suédois, il signifie une armée, parce qu'une armée est composée d'hommes. *Heria*, c'est la dévastation, *Herbod*, la déclaration de guerre, *Herbunal*, les armes et l'appareil militaire. Her-öll est le chef des Her-man, l'homme fort. Ses ennemis le surnommaient Ogmi, qui signifie « la puissance » (mauvaise) ou la grande armée (des hommes). Ce mot est composé de *Hug-müch*. Le premier terme, *hug* ou *huge*, signifie grand ; conservé en anglais il signifie très vaste ; il a servi de racine au mot *angere*, comme au français *augmenter*.

Le second, *müch*, conservé en allemand, y a pris, par la suite, une signification analogue à celle du mot *may*, d'où *Mayer*, un puissant, un maître.

« Le mot *mayer*, dit Fabre d'Olivet, vient de *mah* ou *moh*, force motrice. On dit encore en anglais *may*, en allemand *mühe*. Nous avons changé le mot *mayer* en celui de *Maire* ». (*L'Etat social*, p. 166.)

Ce nom Her-öll, en se chargeant de l'inflexion gutturale dans celui de *Hercöll*, ou *Hercule*, est devenu célèbre dans le monde

entier. On appelait *Irmisul*, ou plutôt Herman-Sayl, le symbole de ce dieu représenté par une lance.

Si nous nous rappelons que ces hommes guerriers étaient en opposition avec le monde gynécocratique où régnait l'*Esprit* féminin, nous comprendrons pourquoi on leur donna un nom qui indique la grossièreté et l'infériorité : *Her-cul* (1). Et ce mot voulait dire un chef de soldats.

D'après Cailleux, *Saldures*, en celtique, représente l'élite des guerriers. Du mot celtique Soldure, en gallois Sawldwr, s'est formé, par analogie, l'anglais soldier, le belge soldaer, le français souldait (soudard) et soldat. (Les hommes de guerre que l'on salarie.)

On écrit Hercule ou Herkul.

Le premier travail de ce dieu, c'est sa victoire sur le lion de Némée. Cet animal (sphinx), selon Diodore, était d'une grandeur énorme et ne pouvait être blessé ni par le feu, ni par l'airain, ni par les pierres : c'est la force spirituelle de la Déesse.

Puis la mythologie nous dit : « A peine Hercule est-il né que sa Mère, Junon, envoie dans son berceau deux énormes serpents pour le dévorer. L'enfant, au lieu de s'en effrayer, les écrase tous deux de ses mains. »

Ceci nous montre que c'est bien Junon (Hera) qui est sa Mère, ce qui revient à dire « celle qu'on copie ».

Et admirons l'ignorance des Grecs ! Ils donnent à Herkul deux fils, l'un nommé Celte et l'autre Galate !...

Quand le mot Her-kul descendit des Hyperboréens chez les Grecs — où l'on défigurait tout —, on donna à l'homme fort, Her-cul, le nom de Hera-clès, et on justifia ce changement en disant que *cléos* signifie *gloire*.

On confondit Hercule avec Hera-clite (celle en qui résidait la gloire de l'Esprit), et on changea la signification des mots ; on prétendit que Hera-clède signifie « un homme armé en guerre ». Et c'est ainsi que les étymologistes qui voudront, plus tard, tout expliquer à la plus grande gloire de leur sexe, diront que Heraclès vient de Heer (héros) et cléos (gloire). Aussi c'est le nom que se donnaient les grands orgueilleux révoltés, il signifiait

(1) On dit qu'Her-cul avait parcouru les mers assis dans un pot, *in scypho* (De GRAVE).

pour eux « les mâles, les forts, les illustres ». Ils le faisaient dériver du mot *held*, « un héros ».

Herkul va s'appeler Herold chez les Celtes, d'où on fera Roll, Raoul, Rolland, nom qui, décomposé, Roll-and, signifie « l'homme fort dominant sur une étendue de terre ».

Quant à la vraie Déesse Hera, on la désignera par des termes sexuels outrageants : Hera-cteote, Hera-ctea.

### *Transformation du Druidisme*

L'institution d'une société secrète pour sauver la vérité de la destruction nous montre l'étendue du désordre que le « déluge de Ram » avait produit. Il fut le point de départ d'une guerre intestine qui ne devait jamais finir.

Les Druidesses, d'abord toutes-puissantes, perdaient peu à peu leur influence, elles sentaient que leur autorité chancelait, on les révérait moins ; le Druide se libérait de tous ses devoirs envers elles, mais non pas sans luttes. L'homme ne veut pas accepter les injustices de la Nature, il se déclare l'égal de la Déesse, en attendant qu'il se mette au-dessus d'Elle. En la voyant déifiée, il se disait : c'est injuste ! Pourquoi ce qui est *bien* pour Elle serait-il mal pour moi ? Et s'appuyant sur ce raisonnement, logique en apparence, mais faux dans le fond, il marchait à la conquête de sa liberté morale, il rejetait toutes les entraves qui le gênaient.

Les Druides jusque là fidèles à la science sacrée, se divisèrent. Les vrais initiés continuèrent à servir la sainte cause, mais les esprits faibles se laissèrent entraîner dans la voie de la révolte et s'affranchirent peu à peu de la direction féminine.

Ceci nous explique pourquoi le Druidisme est présenté sous deux aspects : tantôt c'est la doctrine supérieure et ses ministres sont des hommes de bien ; d'autres fois c'est une affreuse superstition, qui succède au culte simple des premiers temps, en même temps qu'une religion intolérante et farouche.

Pour expliquer cette transformation, il faut envisager l'évolution des facultés humaines.

L'homme change en avançant dans la vie ; celui qui était docile dans ses années de jeunesse subit l'atteinte de la réaction physiologique de son sexe, et cela lui donne une nouvelle physique qui engendre l'audace. Il subit, en même temps, la réaction psy-

chique qui fait naître en lui l'erreur et l'orgueil. Ceci nous explique pourquoi les hommes de cette époque devinrent impatients de toute sorte de joug, s'irritèrent de la moindre contrariété, rejetèrent toute discipline et se firent de la liberté à reconquérir un idéal sauvage auquel ils sacrifiaient tout, même leur vie.

Mais leur conscience n'était pas encore engourdie, et ils sentaient toute l'horreur de leur sacrilège ; aussi ils cachaient dans les sombres forêts leur culte devenu farouche et cruel, en même temps qu'ils se donnaient l'air austère. C'est la suprême hypocrisie qui va naître.

Ajoutons, cependant, pour leur défense, qu'il faut tenir compte de la calomnie répandue sur la religion druidique par les Grecs et les Latins qui ont présenté les Druides comme des hommes sanguinaires. La question reste à étudier dans son origine et dans son évolution.

Il en est de même des immenses richesses qu'ils surent accaparer.

Rappelons que la propriété collective familiale est à la base de toute société matriarcale. Donc, au début, les Druides n'avaient pas de propriétés. Mais par la suite ils prélevèrent un revenu ; de plus, ils recevaient des dons et, ainsi, devinrent propriétaires d'une grande quantité de terre attachée aux sanctuaires, ce qui mit entre leurs mains des trésors immenses.

Déjà en Kaldée un fait analogue se produisait. Les officiants appelés *Patesi* formaient une caste privilégiée près des Déesses. Ils étaient investis de biens, mais qui étaient inaliénables et dont ils n'avaient que la gestion, le fonds restait à la communauté.

### *La science des Druides.*

Les Druides vont changer la science. Celle qu'ils vont faire sera l'expression de l'orgueil masculin.

M. Dottin nous dit : « Une glose de *Senchus Mor*, recueil de jurisprudence irlandaise, nous apprend que les Druides irlandais disaient que c'étaient eux qui avaient fait le ciel et la terre, la mer, le soleil, la lune, etc. Et il est possible que ce soit là le dernier mot de cette cosmogonie druidique dont, sans la connaître, on s'est plu à vanter la profondeur scientifique. » (*Ant. cell.*, p. 379.)

Voilà un auteur qui confond la science des Dryades et la pa-

rodie qui en a été faite par les Druides. Et c'est quand la science est devenue absurde qu'elle est enseignée avec le plus d'éclat. Ainsi, chez les Irlandais, les Druides sont entourés de nombreux disciples. Cathbal avait auprès de lui cent hommes qui, sous sa direction, apprenaient le Druidisme (Druidecht).

Les Dryades, qui avaient étudié la botanique, connaissaient les propriétés de toutes les plantes.

Les Druides vont leur disputer cette connaissance. Ainsi, d'après Pline, Apulée et Marcellus, le gui, fécondant et antidote, guérit tout. Le trèfle (*visumarus*) est bon contre le vertige. La jusquiame (*belinuntia*) guérit les maux de l'aîne et du pied ; la verveine est un remède contre l'ophtalmie ; la bitoine (*vellonia*) sert à faire un vinaigre bon pour les maux d'yeux et d'estomac et guérit les morsures de serpent ; avec le *rodarum* on fait un onguent contre les tumeurs et les abcès, à condition que l'arbuste n'ait pas été touché par le fer et que le patient, après l'onction, crache trois fois à droite ; l'onguent est encore plus efficace si la friction est faite de la main droite par trois hommes de nations différentes ; l'herbe aux corbeaux sert d'antidote ; la pierre de la source de la Saône est un fébrifuge.

Puis n'oublions pas que Ram a fait un Zodiaque ; on dira que certaines herbes magiques mises en rapport avec les décans du Zodiaque ont des vertus curatives (Dottin, *Ant. celt.*, p. 368).

Les Druides vont imiter le culte des Dryades.

Tous les neuf mois, ils célèbrent une fête dans laquelle neuf personnes par jour sont sacrifiées pendant neuf jours consécutifs. C'est ainsi qu'ils imitent le sacrifice sacré qui donnait la vie après neuf mois de gestation. C'est de là qu'est venu l'usage des neuvaines.

On appelait ceux qui étaient désignés pour être voués à la mort et on leur faisait croire qu'une Divinité terrible demandait leur vie.

On met déjà le Principe divin au masculin. On enterrait vivantes de jeunes vierges ; on les précipitait dans les fleuves.

Ce fut une époque de carnage général ; une jalousie furieuse, déchaînée, poussait les hommes, une épidémie de meurtre sévissait. Et c'est Ram qui avait déchaîné ce mouvement !...

Les Druides représentaient le serpent (l'homme méchant) par Hu.

Des ailes déployées représentaient l'esprit divin.

Quand, plus tard, les prêtres masculinistes imiteront les Mystères, ils diront que c'est *Hu*, devenu Houve, qui a fondé les Mystères d'Is et de Helstown. Et comme ils changeront l'esprit de l'enseignement en y introduisant la psychologie masculine, ils mettront dans ces cérémonies des jeux obscènes qui les flatteront.

Pour eux (et encore même pour les Bretons modernes), le mot Houve signifie tout à la fois *bêche* (qui ouvre la terre) et mariage (*Dict. flam.* de Darcy).

Puis nous trouvons Hu-Kadarn, héros assis sur le trône d'or des Déeses et qui va passer pour le Père de la race celtique.

\* \* \*

« Les vieilles lois celtiques punissaient les attentats à l'honneur comme les attentats à la vie », dit Henri Martin. C'était du temps des Druidesses.

Elles avaient résumé la morale en trois préceptes :

Les devoirs envers la Déesse (les femmes).

Les devoirs envers les hommes.

Les devoirs envers soi-même.

Les Druides qui copiaient en dénaturant en firent cette triade :

Obéir aux lois de *Dieu*.

Faire le bien de l'homme.

Cultiver en soi la morale.

La loi des Celtes d'Irlande dit que la loi a trois objets : « Le gouvernement, l'homme et l'âme.

« Le gouvernement appartient aux chefs.

« L'homme et l'âme appartiennent à tous. »

Le mot « Femme » n'est plus prononcé !

\* \* \*

Si le chêne est devenu, chez les Gaulois, l'emblème du sexe mâle, c'est à cause de la forme du gland, qu'on oppose à la fleur de l'Acacia qui représente le sexe féminin. L'arbre de vie était célébré dans les Mystères le jour du solstice d'hiver (Noël). Pour imiter cette fête, les masculinistes allumaient des flambeaux de bois résineux autour de leurs vieux chênes.

Le culte du chêne s'explique aussi parce que c'est sur cet

arbre que s'attache le gui, qui symbolise le Prêtre ; c'est une plante parasite qui, comme le sacerdoce masculin, vit aux dépens de la société qu'elle étouffe comme le parasite étouffe l'arbre sur lequel il se greffe. Donc, on reprochait aux Druides, qui prétendaient prendre la place des Druidesses, de s'affranchir du travail masculin.

Les Druides se justifiaient en disant que le gui, c'est l'image de l'homme *uni à Dieu*, car l'antique Déesse est remplacée par un dieu mâle qui aime le sang des victimes.

Ces explications ne convainquaient personne, et comme le chêne était appelé *tann*, d'où l'on fit tannare (tanner), il est resté dans le langage vulgaire que *tanner* quelqu'un, c'est l'en-nuyer.

Et le gui fut appelé *le rameau des spectres*.

\* \* \*

Le grand mot des Mystères, institués par les Déesses, était « la *renaissance* » promise aux initiés.

Mais ce mot voulait dire une nouvelle manière de vivre, plus morale.

C'est ce mot *renaissance* qui va créer une confusion voulue dans les esprits pervertis. On va confondre *revivre moralement* avec revivre dans un autre monde.

Les Druides sanguinaires, qui aiment les sacrifices humains — forme religieuse du crime et de la folie —, enseignent qu'il y a une autre vie, semblable à celle-ci, pour consoler ceux qu'ils tuent (1).

Toutes les passions masculines furent transmises à l'âme des ancêtres : ils devinrent jaloux comme les hommes, comme eux avides et soupçonneux ; et sur cette base on vit alors les Druides instituer un culte nouveau — le culte de la mort —, donnant ainsi un prétexte à la satisfaction de leurs instincts sanguinaires qui commençaient à se manifester. On tue, on tue tant qu'on peut, en mettant les crimes sous l'égide de la religion !

Le Druide prend la direction des cérémonies, qui, dès lors, au

(1) L'autre monde des Druides, c'est la copie du monde féminin, mis sur le plan du surnaturel. Voir le journal *Le Rhin Français*, premier feuillet.

lieu de sanctifier la vie, furent des prétextes de mort. Les sacrifices changèrent de forme et de signification. On immola des animaux. Les mots changeaient de sens : le *sacrifice*, ce n'est plus le sang que la Mère donne, séparant ainsi d'elle-même le principe qui fait la chair de l'enfant ; on feint de ne plus comprendre cette loi physiologique, et l'on dit : « Les puissances de la Nature veulent un sacrifice sanglant », et l'on fait croire qu'on va les satisfaire en leur offrant le sang d'une victime, en tuant, alors que le *sacrifice* que voulait l'Eternelle Nature, c'est celui qui donne la vie, non la mort.

Les Druides, fourbes et menteurs, disaient à la foule : « La Druidesse demande un messenger pour aller visiter les ancêtres et leur porter des nouvelles de leurs descendants. »

C'était l'instinct masculin cherchant la cruauté et la justifiant par le mensonge. On précipitait les malheureux qui y croyaient sur la lance du *Hermansayl*, ou on les écrasait entre deux pierres, ou bien on les noyait dans un gouffre.

Les Druides avaient introduit dans leur culte le surnaturel. Pour eux, Hésus fut le Dieu *incrée*, la cause première, le Dieu suprême qui préside à tout. Ils adoptèrent l'immortalité de l'âme, comme tous les Prêtres, et les récompenses ou les châtiements dans une autre vie. Cela permettait de supprimer la justice de ce monde qui avait été instituée par des femmes. C'est dans les époques de décadence et de désordre que ces croyances sont imposées pour donner aux victimes du despotisme les consolations qui devaient leur faire supporter le régime injuste de l'usurpateur.

Comme les chevaliers portaient des colliers et des bracelets d'or, les Druides les imitèrent et portèrent, en même temps, des couronnes de chêne.

Ils devinrent envahissants, se firent prêtres, médecins, sacrificateurs, devins, philosophes, législateurs : tout. Ils furent hommes et femmes à la fois.

Le Druide se fait aussi magicien, puis il enivre de cervoise le Celte crédule et lui procure, dans le sommeil de l'ivresse, le songe d'une vie enchanteresse dans les forêts walhaliennes.

La Tour d'Auvergne dit : « Les chefs laïques n'étaient que les exécuteurs de leurs volontés, mais ils n'obtinrent ces avantages qu'après avoir écrasé tous les autres pouvoirs sous le poids de la superstition. »

Dans les *Commentaires* de César (L. VI), il est dit des Druides : « Les hommes abandonnés des dieux sont des hommes *perdus* ; on les évitait comme on évite une contagion que l'on craint de gagner. »

Le portrait fait d'eux par de Grave leur donne un certain prestige, mais qui s'effondre dans l'autoritarisme d'un cléricalisme imbécile. Il dit :

« Les Druides de Gaule sont *réputés* les plus justes des hommes. Aussi les fait-on juges des contestations publiques et privées. S'il y a eu un crime de commis, si un meurtre a eu lieu, si l'on se dispute à propos d'héritage ou de limite, ce sont eux qui décident et qui déterminent les amendes et les châtiments. Si un particulier ou un homme public ne veut pas s'en tenir à leur sentence, ils lui interdisent les sacrifices, c'est là le châtiment le plus grave chez eux ; ceux auxquels a été faite cette interdiction sont mis au nombre des impies et des criminels ; tout le monde s'écarte d'eux, on fuit leur approche et leur conversation pour ne pas recevoir quelque dommage de leur contact ; s'ils déposent une plainte, on ne leur rend pas la justice. »

Les femmes furent l'objet de la jalousie féroce des Druides, qui font d'elles des espèces de sorcières pouvant se transformer en animaux divers.

### *La langue déformée*

La *fatuité* fait reconnaître le Druide, qui ne comprend plus la pensée abstraite, mais fait des grammaires, pose des règles de langage, défait la langue primitive et prétend imposer ses réformes et ses lois absurdes.

Le déluge de Ram avait fait régner la grande nuit sur la pensée humaine, la grande rébellion avait tout changé, la langue comme les idées.

La Femme était obligée de se taire, terrorisée. C'étaient les hommes qui exprimaient leurs sentiments et ils étaient mauvais.

D'abord, ils verront dans la Fée (Fata) le *Fatum*, c'est-à-dire le destin qu'il faut subir. Ce n'est plus une chose qui est désirée, c'est une chose imposée et qui cause une fatigue, *Fatigo*, en même temps que *Fastico* qui désigne l'homme fatigué, épuisé. Donc il rend la Fée responsable de ses fatigues, alors qu'elle ne s'est

adressée qu'à son esprit. Mais son enseignement, dont on ne veut plus, est représenté maintenant comme une chose magique, *Fascino*, qui consiste à faire des charmes, à jeter des sorts pour nuire aux hommes, et le mot *Fascinum* va signifier charme, maléfice. Tout cela servira d'excuse à l'homme fatigué, pour exprimer son dégoût, son dédain, son mépris, *Fastidio*, et le mot *Fastiditus* va signifier rejeté, méprisé, dédaigné. Tout cela va se traduire en lui par de l'aversion, de l'orgueil, de la morgue, de l'arrogance, *Fastidium*, et alors le mot tant respecté, tant exalté, va devenir un terme de mépris. La pauvre *Faée* va devenir *Facis*, *Fæc*, mots qui signifieront lie, bourbe, vase, dépôt, résidu !... *Fæx populi* : la lie du peuple, la plus vile populace.

Mais comme, malgré tout, les mots gardent leur prestige, des hommes imiteront les anciennes Fées, ce qui les fera accuser de sottise : *Fatuitas*. En effet, quand la *Fata* est masculinisée, elle n'est plus que le *Fat*, et *Fatuus* désignera l'insensé, le sot, l'impertinent, le fou, le bouffon.

Puis viendront ceux qui feront la langue pendant l'époque de la mythologie, et pour eux *Fatua* deviendra l'épouse de *Faunus*. Puis, plus tard encore, viendront ceux qui feront la Rome impériale, et ceux-là, mettant tout le passé dans leur système de domination, feront du mot *Fascis* un symbole de force, le faisceau de verges, surmonté d'un fer de hache, qu'on portait devant les premiers magistrats de Rome.

Voilà donc un mot qui a servi à désigner la puissance de l'esprit féminin, et qui sert ensuite à rendre les honneurs à l'autorité masculine, au pouvoir de l'homme !

\* \* \*

Nous venons de voir comment l'évolution du mot donne la clef de l'évolution des idées, et comme ce système de psychologie éclaire l'histoire de la formation des langues.

Nous n'avons considéré le mot *Faée* (Fée) que dans ses altérations latines. Nous avons aussi à le considérer dans ses altérations grecques.

La première chose à considérer, c'est le changement d'orthographe qui résulte de la prononciation des lettres grecques. En effet, ici l'*F* va se changer en *Ph*. Ainsi la Fée va devenir *Phæthusa*,

mais on lui donnera un frère *Phaéton*, fils du soleil, qui sera lui-même *Phœbus*, et de là viendra le mot *Phara*, d'où *Phare*.

Il ne faut pas oublier que le Grec est le plus grand orgueilleux et le plus grand masculiniste du passé.

Nous sommes dans une période de transition ; on dit encore, pour désigner les anciens combattants qui défendent la vérité révélée par la science antique des Fées, la *Phalange*, c'est-à-dire ce qui sert de levier, et *Phalangita*, le soldat d'une phalange. C'est l'initié ; il est aussi *Phalanx*, mais ces soldats vont devenir les prêtres d'Apollon, *Phineos*.

*Pharus* (Pharos) ne sera plus l'esprit qui éclaire, ce sera une ville d'Egypte.

*Pharæ* sera une ville de Laconie.

Des peuples prendront des noms qui rappelleront l'ancienne lutte.

Les *Phæaces* (habitants de Corcyre) deviendront les Phéniciens. Ce mot *Phæaces*, au singulier, est *Phæax*, d'où *Phénix*.

Quand la Femme ne sera plus l'Esprit, mais le sexe, elle sera comparée à la *Phiala* (coupe évasée), et ceux qui la considéreront ainsi seront les *Philistæi* et les *Philistini* (les Philistins, peuple de Macédoine).

\* \* \*

Les Celtes écrivent avec les mêmes caractères que les Grecs, mais ceux-ci ont défiguré la langue ; ils ignoraient l'idiome celte, dont le leur tirait cependant son origine.

Les Grecs et les Latins ne nous ont transmis aucun mot de la langue celtique sans donner à ces mots une terminaison conforme au génie de leur langue, à son euphonie. Pomponius Méla dit que la prononciation des mots gaulois et leur mécanisme étaient si difficiles à saisir, qu'il était impossible aux Romains et aux Grecs de citer un seul de ces mots dans leurs ouvrages sans en altérer la forme et le sens (L. III).

Les Latins disaient du celte : « La langue des barbares, plus voisine de l'origine du monde que les langues polies et cultivées, devait être, par cela même, plus agréable à la nature et aux dieux immortels. »

\* \* \*

Comment nier l'influence de la Femme quand d'un seul mot

qui la désigne : Fée, on fait tant de choses ? Et nous n'avons pas fini.

Si nous cherchons l'origine des langues égyptienne et hébraïque, nous allons aussi y trouver des racines celtiques, et d'abord le mot racine Faée. Ce mot va devenir faraï ou pharaï, parler, et c'est de ce mot que les Egyptiens feront le mot *Pharaon* (l'inspiré qui parle). Et les Hébreux, de cette même racine, feront *Prophétesse* (premier oracle) ; les Grecs qui copiaient tout en feront le mot *Philippique* (Discours).

Les mots *Pharao*, *Pharaonis*, resteront dans la langue grecque, mais qui les rapprochera de l'ancienne Fata ? Qui saura que le nom de *Phasias*, donné à Médée, en vient, ainsi que Phædra dont on fait la fille de Minos (personnage légendaire) ?

C'est Apollon qui, dans la Mythologie gréco-latine, va résumer toute la vie spirituelle des Déesses celtiques. Mais son culte sera précédé de celui de Dionysos qui va représenter le déchaînement du sexe mâle.

## LES CULTES NOUVEAUX EN GRÈCE

### *Dionysos*

C'est au <sup>vi</sup>e siècle que la Grèce vit apparaître le culte de Dionysos, le Dieu des ivresses furieuses, le sadisme défié, entraînant un bruyant cortège de Satyres, de Thyades et de Ménades qui l'entouraient de leurs danses échevelées.

Ces *Orgia* avaient la prétention d'être un culte religieux. Disons, du reste, que, dédaignées des classes élevées et des penseurs, elles n'entraînaient que la foule inconsciente et inculte.

Le culte de Dionysos, cette apothéose des jouissances bestiales, servait de base à la fraternité universelle des pervers, unis dans le vice. Ce fut un insolent défi jeté à la sagesse divine, l'ancienne Théosophie.

Le temps que les anciens appelèrent « le siècle dionysien » fut le début de l'effondrement de la morale féminine. Michelet apprécie ainsi cette époque : « Cette révolution semble s'être accomplie de 600 à 500, dit-il. Mais les choses se précipitèrent. Au Bacchus d'Eleusis, qui seul garda quelque décence, va se mêler l'ignoble engeance des petits Bacchus de l'Asie (Sabaz, Attis, Adon, etc.), tout cela avant 400. Le grand Bacchus qui déchira Orphée, le sauveur, disait-on, des femmes et des esclaves,

Dieu de la liberté (de délire et d'ivresse), ce Bacchus, avec de telles masses, était un tyran dans la Grèce. Il en imposait par la terreur.

« Hérodote, qui lut, comme on sait, son histoire aux jeux d'Olympie en 452 (4 ans après la mort d'Eschyle), est tellement sous cette impression qu'à chaque fois qu'il trouve Osiris, le Bacchus égyptien, il déclare qu'il se tait et qu'il n'ose parler. » (*La Bible de l'humanité*, p. 255.)

A l'entrée de ce siècle (le <sup>vi</sup><sup>e</sup>), dit-on, une terreur sacrée s'empara d'Athènes, qui appela à son secours le Crétois Epiménide qu'on appelait « le nouveau Curète ».

Les Curètes étaient des personnages des temps antiques, qui avaient défendu les Déesses. On les disait compagnons de Zeus et aimés des *Dieux*.

### *Lutte contre le nouveau culte*

La lutte des femmes contre le nouveau culte fut formidable. La terreur s'était emparée d'Elles ; elles sentaient l'outrage fait à leur sexe par l'orgie masculine et formèrent des bataillons d'Amazones décidés à empêcher, par la force, cette profanation de la religion.

La reine Nicæa s'avança à la tête d'une armée de femmes à cheval pour combattre ces nouveaux adversaires. Les auteurs masculins nous montrent les femmes vaincues. Nonnos, entre autres, dans son seizième livre, nous représente Dionysos comme vainqueur des Amazones ; il décrit la résistance de Nicæa et son final assujettissement à Bacchus, « car le vin enflamme l'amour et dompte la femme ».

D'après Pausanias, les Amazones furent devant Bacchus comme plus tard devant Héraclès (il serait donc postérieur ?) sous la protection d'Arthémis éphésienne.

Eschyle, dans les *Euménides*, leur fait dire plusieurs fois *les jeunes Dieux*. Si ce mot atteignait Phœbus, bien plus directement il touchait Bacchus, dernier-né de l'Olympe (Hérodote). « Les terribles Déesses accablaient cet intrus du fond de leur antiquité dit », Michelet. Donc la femme lutta contre cette révolution masculine, on ne peut le nier. Et cependant on le nia.

Quand l'homme s'émancipe, c'est-à-dire se soustrait à la contrainte sexuelle imposée par la loi morale (d'origine fémi-

nine), il se figure que la femme partage sa joie, alors que c'est ce qui crée sa douleur; il se figure que la Femme aussi va s'émanciper de quelque chose, alors que la loi morale ne lui crée pas de contrainte et que c'est la domination sexuelle de l'homme qui lui en crée une, terrible ! C'est pour imiter la Femme dans son privilège sexuel que l'homme brave la morale, sans comprendre que le culte aphroditique ne peut pas passer d'un sexe à l'autre. aphrodite ne peut être *que Femme* ; quand l'homme l'imité, il est monstrueux. Si des femmes ont suivi l'entraînement bacchique, comme certains auteurs l'affirment, sans doute pour excuser les hommes (Diodore les montre suivant l'armée de Dionysos), c'est parce que les bacchants les excitaient à participer à leurs débauches, c'est parce qu'ils les enivraient. Du reste, le vin, le raisin, devint un symbole qui remplaça l'épi de Déméter.

On nous dit que sept nymphes de Dodone suivirent Dionysos par le monde et furent, comme Hyades, mises parmi les étoiles.

Que les hommes aient glorifié les femmes qui les encourageaient dans leurs vices, cela est évident, car c'est dans l'instinct masculin. Mais il est aussi dans l'instinct de l'homme de se justifier quand il a mal agi en reportant sur les autres la responsabilité de ses actes, et, dans le cas qui nous occupe, nous voyons les hommes chercher à atténuer leurs fautes, d'une part en prétendant qu'elles furent partagées par les femmes, d'autre part en prétendant être soutenus par elles et agir pour elles.

C'est ainsi que Dionysos, qui vint renverser la Religion féminine et le régime gynécocratique, prétendit servir l'intérêt féminin et restaurer sa puissance.

C'est toujours ainsi, du reste, que les usurpateurs se présentent au public, comme des sauveurs.

Dionysos prétend donc relever le régime gynécocratique et rendre à la Femme son pouvoir.

« Présentée ainsi, dit Bachofen, la religion dionysiaque paraît être un appui pour le principe démétrien, et cependant elle occupe une place importante dans les causes qui hâtèrent la fondation victorieuse de la théorie paternelle.

« Cette religion donne la place prépondérante au principe masculin et fait plus que toute autre pour la dégradation de l'homme et sa chute au-dessous de la Femme. »

Donc, quand l'homme triomphe dans les luttes de sexes, il est dégradé ! C'est profondément vrai.

Dionysos est si peu le sauveur des femmes qu'il se met lui-même au rang des vainqueurs des Amazones, comme Persée, Thésée, Héraclès.

« Mais (et c'est ici Bachofen qui parle) la femme oublie vite les hostilités, elle pardonne, et la lutte finit par une réconciliation et une alliance ; la haine de l'homme pour la femme se change, chez le vainqueur, en amour. Comme Persée, comme Thésée, touchés, éblouis par la beauté de l'ennemie expirante, deviennent amoureux d'elle, ainsi Dionysos s'unit à Nicæa, la prêtresse d'Arthémise, et dans leur traité de paix il dit qu'il ne veut pas de destruction, mais qu'il apporte à la femme amour et rédemption. »

Son but est de l'amener à une union paisible avec l'homme, sa loi, « abandon à l'époux », c'est la condition de son « mystère ».

Donc ce n'est pas une lutte, mais un traité de paix qui va obliger la Femme à se livrer à l'homme. C'est ainsi qu'il arrive toujours à ses fins.

Et Bachofen ajoute que les secousses, les combats qui accompagnaient le mouvement ont surtout contribué à en propager le souvenir. Le nouveau culte, souvent accompagné de sacrifices féminins (on tuait les femmes qui ne se livraient pas), fut le plus *aimable* et le plus terrible des cultes. On le justifie en le présentant comme un *sacrifice expiatoire* pour les crimes des anciens temps (c'est ainsi qu'on appelle la liberté sexuelle de la femme) ; c'est une punition infligée par le Dieu nouveau (Pausanias, Strabon).

Donc, on punit la femme pour ne pas s'être livrée à l'homme quand elle avait encore le pouvoir de lui résister ! Maintenant l'homme triomphe et la femme est vaincue. Et on nous dit que *les peuples acceptèrent avec joie cette nouvelle vie qui leur apportait l'union et la paix !*

Que les hommes aient éprouvé cette joie, on le comprend, mais la femme !...

Comment ! c'est pour plaire aux femmes que l'on institue le culte phallique, cette obscénité qui leur fait horreur ! Et cette infâme religion eut un succès immense, elle devint presque universelle, tant la perversion du sens moral était partout accentuée.

Il faut insister sur le caractère hypocrite de ce culte qui glorifie l'homme en prétendant sauver la femme, parce que le même

fait se retrouvera plus tard, et il est bon de savoir quels furent les précédents de ces manifestations psychiques des hommes.

Voici quelques détails que les historiens ne craignent pas de donner sérieusement sur ce culte nouveau :

Dionysos s'entoure de Bacchantes ; seize Matrones æoliennes forment son cortège ; la Prêtresse célèbre ses sacrifices ; elle lui est, en même temps, une *épouse*, car avec lui commence l'assujettissement, c'est-à-dire le mariage. A Thèbes, ce sont des femmes qui célèbrent ces mystères. Les femmes seules s'approchent de son sanctuaire, elles seules lui font des *sacrifices*. En Egypte, les femmes portent son image. Dans les processions en son honneur (plus tard à Alexandrie), les femmes occupent les premiers rangs ; certaines d'entre elles (les Charites) tissent un péplum pour Dionysos. Ce péplum est un vêtement féminin. Les mères lui sacrifient leurs enfants. Les femmes æoliennes le cherchent, apprennent qu'il est chez les Muses. Une autre fois, on le voit avec les Grâces. Les femmes æoliennes l'appellent dans les ondes de la mer, demandent que le Dieu au pied de taureau vienne les féconder, et l'on voit encore sur les dessins de beaucoup d'urnes des femmes montées sur des taureaux (symbole mâle) représentant les obscènes mystères du culte bacchique.

Dans la description des Bacchanales romaines, on accentue surtout ceci — que les hommes en sont exclus ; les Matrones seules sont Prêtresses, — aucun homme ne doit s'approcher des Bacchus ; la curiosité de Pentheus fut considérée comme un crime.

Enfin, la folie va jusqu'au sadisme, et on voit dans les fêtes syriennes les femmes flagellées jusqu'au sang sur l'autel de Dionysos.

A partir de ce moment, la femme perd sa place symbolique dans le Ciel. Elle devient l'astre secondaire Sémélé, et c'est la lune que Dionysos implore pour lui demander la victoire.

Quel chaos mental !!...

Toutes les femmes, pour les Dionysiens, ont le caractère lunaire : Déméter, Cérès, Ariane, Aphrodite, Athéné, Arthémis.

Comme Reine lunaire, la femme est toujours en quête de nouvelles fécondations ; elle suit éternellement le soleil et emprunte de son aurore l'éclat dont elle se pare.

Des profondeurs de la terre dans laquelle Sémélé est tombée — assimilée à la matière —, Dionysos la ramène et lui fait par-

tager son immortalité en la mettant dans le firmament sous le nom de Dhyane.

C'est ce Dieu grotesque qui distribue des places au ciel. Maintenant, on nous le montre ramenant sa Mère du royaume des ténèbres. (Ce n'est plus la femme qui ramène l'homme du monde des morts, c'est l'homme qui en ramène la femme. Il n'y a qu'à renverser les rôles et les idées anciennes, point n'est besoin d'inventer.) Comme on le voit, c'est la femme *qui est sauvée*, alors que c'est l'homme qui était perdu.

Dionysos superbement accorde la rédemption des morts. C'est le fou qui sauve le sage. Il cherche sa Mère, et Héraclès lui amène le chien Cerbère, symbole de l'hétaïrisme ; l'homme couvre de mépris la femme libre.

Tous les symboles sont renversés. La femme va représenter la nuit (puisque c'est l'homme qui est le soleil), et, pour le prouver, on célébrera dans le silence de la nuit les mystères bacchiques qu'on lui offre.

Et pendant que l'homme descend ainsi jusqu'au dernier degré de la débauche, il exige de la femme une chasteté absolue. C'est la loi des mystères dionysiens. La *pure* matrone seule *peut voir le Dieu*. Les femmes affirment par serment qu'elles sont *pures* avant de prendre part aux mystères de l'homme. Ce serait — si c'était raisonné — la condamnation de la fonction sacrée de la femme, l'*Ovulation*, sanctifiée dans le culte des grandes Déeses dont l'épi est le symbole. Mais cette condamnation n'est que la copie du culte féminin qui exigeait la pureté des hommes.

Et pendant qu'il renverse ainsi l'ancien culte, Dionysos prétend s'allier à la pure Déméter aux fêtes de laquelle le nom des hommes ne doit pas être prononcé. Et on nous dit, après cela, que Dionysos est le *Dieu des Femmes*, que tous les côtés de la nature féminine trouvent en lui leur satisfaction ; c'est Bachofen qui dit cette monstruosité ; et il ajoute, comme preuve à l'appui, qu'à l'hostilité amazonique et à l'hétaïrisme déréglé le Dieu, ami des femmes, oppose la loi du mariage et l'union sexuelle comme loi exclusive (imposée à la femme). Il montre à la femme la grande loi dans laquelle sa nature peut seulement trouver une paix stable.

Donc le sacrifice de sa liberté est regardé par Dionysos et par Bachofen comme l'idéal féminin ! Et quand la femme s'est

ainsi soumise, on lui dit « qu'elle est arrivée à une existence supérieure », qu'elle a trouvé l'harmonie de la vie sexuelle, parce que l'homme y a trouvé la sécurité du vice. Mais la femme ne raisonne pas du tout de la même façon, et ce qui le prouve, c'est sa lutte contre ceux qui veulent l'assujettir.

Ces auteurs prennent la résignation dans l'impuissance des femmes modernes comme une preuve qu'elles sont satisfaites.

Dionysos, du reste, pour amener les femmes au sacrifice qu'il leur demande, leur promet, comme compensation, une existence future. La Mère qui, pendant son séjour ici-bas, remplit les ordres dionysiens, c'est-à-dire accepte le mariage, est appelée, après sa mort, à une union éternelle avec le Dieu auquel elle s'est vouée.

Donc ce qui est pour la Femme un sacrifice ici-bas, l'*union sexuelle imposée*, lui est promis comme récompense avec une durée éternelle ! Peut-on, à ce point, mêler et confondre la psychologie masculine à la psychologie féminine ?... Et on fait croire à la Femme que c'est un grand bonheur qu'on va lui donner, et un grand honneur. La Mère ainsi soumise va être dotée d'une couronne qui brillera au firmament, elle jouira de la félicité de Psyché, elle sera parée comme une épouse d'une beauté parfaite, apparaîtra sur un lit de roses, et ainsi *elle sera digne* de recevoir son seigneur Dionysos, « le Dieu désiré ».

Quelle ironie et quelle folie !... Et on ajoute que c'est ainsi qu'il est « le sauveur tant désiré et tant cherché » ! Il est venu libérer les femmes... de leur liberté et de leur dignité, dont il les a... sauvées !!

Mais, comme cela pourrait ne pas aller tout seul, il ajoute à ses arguments la peur ; il menace, se donne comme Pluton, le Dieu terrible auquel il faut obéir.

Et ce n'est pas tout, il ne se contente pas d'être pour la femme le fécondateur corporel, il prétend aussi s'emparer de son esprit, il veut être pour Elle « le centre de toute son existence dans ses différentes phases ». Il prétend régler les sensations féminines suivant ses caprices, en même temps qu'il prétend lui créer une vie intellectuelle conforme à sa propre mentalité ; il s'empare du cœur et de l'esprit de la femme et l'oblige à accepter ses aberrations surnaturelles comme des vérités. Il est le Dieu de l'orgasme et de la folie, et tout cela a pour symbole le vin qui produit l'ivresse et fait taire la raison. Par dérision, on repré-

sente Dionysos comme étant le conducteur des Muses (Musa-gète).

Son ignorance va jusqu'à attribuer à la jeune fille les conséquences de la sexualité mâle ; c'est à elle qu'on donne « l'amour du sang », ce signe si caractéristique de la dégénérescence masculine : « La jeune fille prend plaisir à voir palpiter la chair tremblante du chevreau découpé, cette amante inconsciente n'épargne pas la vie jeune et fraîche », dit-il.

Il ne savent donc pas, ces hommes, que c'est tout le contraire, que la femme a l'*horreur* du sang alors que l'homme en a l'*amour* ?

Il doit y avoir encore ici une substitution de sexes. On a mis *jeune fille* pour jeune homme, ce qui n'est pas étonnant. puisque dans cette religion tout est renversé.

D'après Apollodore, l'enfant nouveau-né (le jeune Dieu) est confié à Ino-Matuta et, sur le commandement de Zeus, élevé comme une fille, et c'est comme une fille qu'il se présente à Aiola.

Il y avait donc, à cette époque gynécocratique, un honneur à être élevé comme une fille. Le mythe nous le montre passant les premiers temps de sa vie dans la société des jeunes filles — pour imiter Achille, ou Sardanapale (1).

Toutes les grandes Divinités, les Mères florissantes, entrent en relation avec lui *par le mariage* (il épouse les Déesses). Toutes sont accueillies dans son culte ; il n'aime pas la solitude, veut la Femme près de lui, toutes les femmes, sa sexualité exubérante veut les aimer toutes.

Sur le conseil de Bacchus, Pentheus prend des vêtements de femme et le voile d'Agave. L'homme veut se faire femme. Il ne lui a pas seulement pris les privilèges de sa nature, il lui prend ses vêtements. C'est dans des habits de femmes que les guerriers bacchiques combattent. C'est du reste aussi dans des vêtements féminins que nous voyons les prêtres d'Héraclès. Et plus tard, au temps de Plutarque, le fiancé saluera sa fiancée affublé d'habits féminins.

Dans les mystères bacchiques, dont les cérémonies religieuses sont des jouissances obscènes, les hommes portent des vêtements féminins transparents. Ils sont ainsi représentés par un

(1) Voir dans le Livre I<sup>er</sup> de l'*Ere de Vérité* comment ces deux personnages sont passés du féminin au masculin.

grand nombre d'œuvres d'art provenant de tombeaux. La collection privée de M. H. Minot, à Paris, donne une idée de ces aberrations.

Cependant, tout le monde n'accepte pas cette élévation de l'homme. Dionysos-Bacchus est remis à sa place par ceux qui font de lui le représentant du tellurisme poséidonien (la Terre matière et l'eau qui éteint). Ces deux principes sont représentés par Neptune et Bacchus, — Dieux fécondateurs, destructeurs de l'Esprit.

La légende dit : « C'est pour cela que presque tous les Grecs sacrifiaient à Poséidon-Dionysos. Instruit dans son enfance par un Hermès, ce Dieu est identifié avec Osiris dont le Phallus est nommé *Fécondateur* et transporté par les ondes du fleuve au son des trompettes ; il répand de sa bouche un jet d'eau fécondateur sur Ampélos, qui ambitionne le prix de natation ; il est honoré par des régates et reçoit des noms de poisson (Tarquin est aussi représenté avec des attributs de poisson).

« On érige le Phallus dans le lac marécageux de Lernaïs où il entend les louanges des grenouilles ; on le représente en relation intime avec les animaux des marais, parmi lesquels le serpent, les canards et certains oiseaux que l'on fête au mois de Poséidon. »

Mais, si l'eau éteint le feu de l'esprit, il est un autre feu qu'elle n'éteint pas, c'est celui de l'amour. C'est pour symboliser ce fait que l'on nous montre l'eau unie au feu. Bachofen continue : « Dans l'humidité et dans la chaleur, le Phallus dionysiaque agit, également triomphant du contraste qui semble séparer les deux éléments. » Ce feu impur est représenté par Vulcain.

Avec Héphaïstos (le Vulcain des Grecs), Dionysos est intimement uni. Il règne dans les feux volcaniques, dans l'orage et l'éclair ; il est parent de Phaéton jouant avec l'éclair. Il est une création de la foudre divine, que *la Mère ne peut supporter* dans l'Arcadie !

« Mais les limites de l'atmosphère terrestre, qui arrêtent Phaéton et Bellérophon, ne retiennent pas Dionysos ; au-dessus d'eux, il s'élève au Ciel où il est représenté sur un trône.

« Là, il apparaît comme conducteur des danses célestes, comme le maître des astres, avec le manteau d'étoiles ; dans ce ciel il accueille ses dévoués, lui le Phallus uranien couronné d'astres. Cependant, il est surtout le roi du firmament nocturne, Lunus,

et on célèbre ce genre de royauté en allumant des flambeaux et des lampes pendant les mystères nocturnes. »

Mais ce Lunus-Dionysos est sujet à des changements ; c'est pourquoi on arrive à l'identifier avec Hélios, alors il apparaît comme *sol in nocturno hemisphærio*, il n'est pas la pure lumière de l'astre privilégié, laissée à Apollon, qui va représenter l'Esprit ; Dionysos ne représente jamais que la nature phallique créatrice, c'est-à-dire le pôle générateur qui cherche la *matière* féminine ; c'est pourquoi il abaisse la femme à un rôle tellurique.

Bacchus est le degré inférieur de la force solaire. On ne le fait pas grave comme Apollon, mais on l'unit à la plaisanterie, l'espèglerie, la fureur, l'inégalité d'humeur, comme Eros Gaius entraînant les femmes.

On a trouvé une corrélation entre Dionysos et Osiris.

Plutarque prétend qu'Osiris, c'est Dionysos, qui n'est qu'une autre forme du Dieu des morts. Du reste, on lui fait la même légende : la parodie de la femme vaincue, mais attendant sa résurrection. Dionysos est déchiré par les Titans (parce que les Titans ont déchiré la femme) ; la terre recueille ses membres épars (parce que le monde féminin a été dispersé), elle fait surgir des plaintes et le Dieu naît une seconde fois, revenant des régions inférieures.

Macrobe dit que le soleil des régions inférieures s'appelle Dionysos comme Osiris. Or le soleil inférieur, c'est l'âme descendue dans le sexe.

### *Dionysos fondateur de la Paternité*

Dionysos, représentant le Père par le soleil fécondateur et la Mère par la terre fécondée, devait naturellement donner au Père la première place. Mais cette façon d'envisager les choses ne considère que la vie sexuelle, non la vie spirituelle.

L'homme est le *sexe premier* ; la femme le *sexe second*. Donc le Père a la suprématie, cela est évident, dans la vie sexuelle.

Mais quand on considère la vie spirituelle, quand on regarde l'humanité par le pôle cérébral, c'est-à-dire élevant la vue de bas en haut, les choses sont renversées ; la femme est le soleil et l'homme son reflet.

Toutes les religions primitives avaient ainsi envisagé l'huma-

nité parce qu'elles émanaient de la femme qui regarde de bas en haut. Il était donné à l'homme avancé dans sa sexualité, et dont Dionysos est le type, de créer une religion qui, regardant l'humanité de haut en bas, renverserait les principes primitifs, mettrait l'homme le premier et prendrait pour emblème de sa supériorité le phallus.

Bachofen, envisageant cette question, dit : « Le passage de la suprématie maternelle au pouvoir paternel forme le pôle le plus important dans l'histoire de la guerre des sexes. Il y a dans le passage au système de paternité une opposition absolue de l'ancien point de vue. Si l'union de la Mère avec l'enfant repose sur la connexité matérielle physique, si elle est reconnaissable et toujours vérité, la paternité procréatrice montre un caractère entièrement opposé ; aucun rapport sensible ne l'unissant à l'enfant, elle ne peut, même dans le mariage, se défaire du caractère d'une *pure fiction* ; ne participant à la procréation que par l'intermédiaire de la Mère, elle n'apparaît que comme un potentiel éloigné. En même temps, elle représente dans sa nature, comme cause révélatrice, un caractère immatériel, tandis que la Mère, créatrice et nourrice, s'affirme comme « matière », comme réceptacle de la semence et comme nourrice.

« Le règne de la paternité marque un empiètement de l'existence *humaine* sur les lois naturelles. »

#### *Les inconséquences des cultes nouveaux*

Le but de l'homme, en créant le culte masculin, avait été de faire prédominer la vie sexuelle de l'homme et de supprimer celle de la femme, c'est-à-dire de renverser l'idée contenue dans les religions primitives qui sanctifiaient le sexe féminin et donnait un frein au sexe masculin.

Mais comment l'homme qui, pour la satisfaction de ses besoins sexuels, cherche la complicité de la femme, pouvait-il arriver, comme il le désirait, à éteindre toute la sensualité féminine et à la contraindre à une chasteté absolue, en même temps qu'il lui demandait son concours pour ses satisfactions personnelles ? C'est cette aberration, qui devait se perpétuer dans toutes les religions anthropomorphiques, que nous voyons apparaître avec le culte de Dionysos, et voici ce que Bachofen dit du résultat obtenu :

« Si Dionysos oppose à l'amazonisme le mariage et la mater-

nité comme loi suprême de sa religion, ce principe portait en soi un nouveau danger de décadence.

« Si l'idée primitive du culte bacchique fut de régler la vie sexuelle et de fonder l'institution du mariage et de la maternité, la mise à nu du phallus (exhibé cyniquement) devait favoriser un développement de la vie sexuelle dont l'excès paraissait être le but de la religion même. A la place de la suppression des instincts de la nature féminine, un déchaînement complet arriva, et fut favorisé par la loi bacchique qui exigeait de la femme un abandon complet à la virilité inépuisable du jeune dieu.

« La vie de la femme fut dirigée vers un naturalisme sensuel qui revêtit la forme d'un mérite religieux. L'ivresse sexuelle était excitée par Dionysos, qui exigeait de la femme un abandon complet et en faisait la condition de son salut. La *stimula* devient le type caractéristique de la femme dionysienne (la Bacchanale). Comme *stimula*, la femme bacchique est une Aphrodite tentatrice, coquette, qui enchaîne l'homme à elle, une Pandora qui fait prévoir par les immortelles le sort réservé à l'humanité, une Triadne dont l'amour pour Dionysos, agrémenté de pantomime, fait tomber les maris dans les bras de leur femme, les maris toujours prêts à augmenter leur fécondité et à observer les lois du dieu phallique.

« Tous les efforts de la femme doivent être dirigés dans le but de donner à l'existence le plus grand charme, elles doivent augmenter leur beauté naturelle par toute l'ingéniosité de l'art (c'est le commencement de la coquetterie, des fards, des teintures, etc.). Cette première conséquence est le signe du règne de l'homme, c'est en même temps l'avènement de l'art et des Beaux-Arts.

« Par ces charmes, Hélène doit enflammer, éveiller, même dans le vieillard, le désir, et se préparer à recevoir le jeune dieu.

« Dionysos a fondé son règne sur la femme, mais, au lieu de la sanction religieuse qui élève la matrone au centre du mystère, c'est le raffinement de son charme sexuel qui lui est laissé, et qui lui fournit les armes avec lesquelles elle reprend le royaume de son dieu. Une nouvelle gynécocratie s'élève. Le même dieu qui détrônait la femme de sa hauteur amazonique et la détrônait de son ancien pouvoir, lui rendit toute sa puissance, par la direction religieuse dont il la revêtit et, plus tard, par le développement sexuel érotique auquel son culte la conduisit.

« Les mêmes faits se produisirent chez tous les peuples de l'antiquité qui furent voués au culte bacchique. Une religion qui fait de la vocation (?) sexuelle de la femme la base de son salut, était capable d'enthousiasmer l'humanité et de la conduire à la création des chef-d'œuvres de l'art, en prose et en plastique. C'est par elle qu'on arriva à la réalisation du plus sublime idéal de la beauté. Mais éviter la corruption et la débauche morale d'un tel régime fut impossible.

« Dans une pareille aberration, c'est l'homme qui tombe le plus bas, c'est lui qui fut la principale victime de la religion bacchique. Chaque civilisation érotique sexuelle conduira au même résultat de relever la femme au-dessus de l'homme, de faire de celui-ci un instrument de jouissance, de doter celle-là de tous les charmes et d'une existence raffinée.

« La femme se détourne avec mépris de l'homme qu'elle voit dans une telle dégénérescence. La faiblesse morale du sexe mâle accroît toujours la force du pouvoir du sexe féminin. La prédominance spirituelle et corporelle est du côté de la femme. Au point de vue de la sexualité, la femme surpasse l'homme que l'aiguillon du désir anime beaucoup plus et qui ressent la jouissance sexuelle dix fois plus.

« Dionysos, qui a renversé la femme et l'a assujettie à sa masculinité, est le fondateur d'une nouvelle gynécocratie sexuelle érotique, et son culte est devenu le commencement et l'origine de l'abaissement de l'homme. »

Il est certain que le régime féminin primitif avait été la source de toutes les vertus qui élèvent l'homme, que le régime masculin fut la source de tous les vices qui l'abaissent.

Si la première forme religieuse faisait régner l'ordre, la seconde fit régner le désordre.

L'influence dissolvante de la religion de Dionysos amena la dégradation des hommes, les rendit méprisables en les vouant à toutes les bassesses. Leur infériorité morale créa « le mépris de la Femme », car les mentalités perverses font toujours de la femme l'image de l'homme, et ce fait est le plus sûr diagnostic de la folie.

Les peuples qui surent se soustraire à cet entraînement, tels les Lyciens et les Eliens, gardèrent purs les principes démétriens.

*La Grèce, c'est l'homme. Elle instaure le masculinisme*

« L'hellénisme est uni étroitement à l'histoire de la paternité. L'hellénisme veut obtenir tout par ses propres efforts ; dans la lutte, il reconnaît sa victoire paternelle ; combattant, il s'élève au-dessus du matriarcat auquel il appartenait auparavant ; combattant, il arriva à sa propre divinité. La source de l'immortalité n'est plus pour lui dans la Femme génératrice, mais dans le principe qui engendre, il se revêt de la gloire de la Divinité que l'ancien monde n'accordait qu'à la Femme.

« L'hellénisme se pose comme l'ennemi de ce monde gynécocrate. Avec l'autorité maternelle tombent aussi ses conséquences. L'évolution de la Paternité nous montre des côtés tout autres de la nature humaine ; un tout autre monde d'idées en résulte.

« Hérodote reconnaît dans la civilisation égyptienne l'antithèse de la civilisation grecque et surtout attique. A côté de celle-ci, l'autre lui apparaît comme un monde renversé. Si Hérodote avait comparé les deux grandes époques historiques de l'évolution grecque, leur contraste l'aurait conduit aux mêmes expressions d'étonnement et de surprise. » (Bachofen.)

*Le culte d'Apollon*

Apollon, l'homme jeune et lumineux, le poète, vint à lui seul remplacer toutes les Muses.

On l'appelle Phoïbos (rayonnement solaire).

On le fait naître de Léto (la nuit-femme) dans l'île aride de Délos, comme on fait naître Dionysos dans une bourgade de la Béotie.

Ses attributs sont l'arc et la cythare.

Dans le culte qu'on lui rend, nous voyons les anciennes couleurs symboliques interverties. Le rouge qui, d'abord, a représenté l'élément générateur féminin, devient l'emblème de la force fécondatrice masculine. C'est l'homme qui va représenter le phénomène mensuel de l'autre sexe, et la pourpre sacerdotale, qui en était l'emblème, va recouvrir les Prêtres et les Rois, parce qu'elle a recouvert les Prêtresses et les Reines.

Par contre, la couleur blanche, qui jusque là avait symbolisé l'élément mâle, est maintenant dévolue aux femmes.

La veille de la fête du Dieu Apollon, vêtues de blanc, elles vont dans son temple jurer de se soumettre à la fidélité conjugale.

L'usage des bijoux en or et des fards leur est interdit. C'est le commencement du système d'enlaidissement que la jalousie de l'homme impose à la femme. La beauté est maintenant symbolisée par le Dieu adolescent. C'est à lui qu'on donne la beauté féminine.

Ce système devait progresser et prendre un développement considérable dans les religions modernes.

Les couronnes, les guirlandes dont on parait la Déesse sont remplacées par le laurier donné au Dieu.

Tandis qu'on ne pouvait approcher du sanctuaire dionysien qu'en vêtement de femme, à Delphes aucune femme n'avait la permission d'entrer dans le sanctuaire d'Apollon. C'est la contre-partie de ce qui avait lieu dans le temple de la Déesse où l'homme n'entrait pas, où son nom même ne devait pas être prononcé, dans les mystères féminins, comme à Eleusis entre autres, où la fille seule est initiée, le fils ne peut l'être, ou comme à Samothrace, où la force procréatrice mâle ne peut être mentionnée.

Maintenant, dans les mystères apolloniens, le mâle apparaît comme le centre de tout.

Les Prêtres d'Apollon étaient tenus d'observer une rigoureuse chasteté pendant leur temps d'office.

La succession par la ligne maternelle est considérée par les Apolloniens comme une erreur qu'il faut rejeter. C'est la succession par la ligne paternelle qui va la remplacer et qu'on va considérer comme un progrès.

Une idée nouvelle est introduite dans le monde, celle de la création universelle, cherchant par là à supprimer le rôle de la Mère dans la génération. Toute la période apollonienne a défendu cette folie, que l'on résume ainsi :

Au-dessus du Père mortel est Apollon, la source de la paternité. Si l'homme engendrant personnellement se croit père, c'est une erreur qui le trompe, car le vrai Père, c'est Apollon qui donne à l'enfant un Père mortel.

On impose à la Mère la croyance que c'est le Dieu même qui

l'a fécondée, afin de lui faire considérer comme un honneur une fécondation qu'on lui fait accepter comme un devoir religieux, ce qu'elle n'admettrait pas si elle venait d'un homme mortel.

On enseigne au fils qu'il peut se consoler d'être né du sein maternel *d'une mortelle* (depuis que l'homme est *immortel*, c'est la femme qui est devenue *mortelle*) en considération qu'il doit ses jours à un Dieu immortel, à Apollon lui-même. Le rôle de sa mère est effacé, elle n'a fait que le mettre au monde et le soigner. (On a vu dans ceci une transition entre le culte bacchique et le Catholicisme ; et, en effet, l'Apollonisme prépare les religions modernes.)

Chaque enfant est considéré comme un effet de la force spirituelle du Dieu solaire.

Dans le culte d'Apollon, le fils est supérieur à sa procréatrice « et son éclat se répand victorieusement sur les ténèbres nocturnes de la femme ».

Cependant Apollon, veut bien reconnaître qu'il vient de la femme, et c'est pour cela qu'il porte encore en lui le caractère nocturne comme Hemera (l'ancienne Déesse de la lumière). Le sceptre passe de la main de la Mère dans celle du fils, mais dans la Mère repose la dignité suprême.

On voit dans ces singulières idées les contradictions de l'esprit de l'homme qui veut se déclarer le premier et cependant est ramené, comme malgré lui, à la vérité et aux lois de la nature.

Les lois de la procréation avaient fait l'objet de grandes discussions, et étaient représentées dans les différentes formes religieuses avec un caractère exclusif donnant la suprématie à la Mère d'abord, au Père ensuite. L'idée si simple de les faire participer tous les deux à cet acte ne semblait pas avoir été aperçue. Dionysos était né de Sémélé, fille de Kadmus. Ensuite, un Dieu s'approche d'elle au milieu de la foudre et des éclairs, il est alors accueilli *dans la hanche paternelle procréatrice*, qui sert à l'homme de matrice, après cela il est mis au monde une seconde fois. D'abord fils d'une Mère. il devient ensuite fils d'un Père (1). Bacchus est appelé Bimater, puisque Jupiter, après Sémélé, lui servit de mère.

(1) C'est par un jeu de mots que l'on fit naître Minerve de la cuisse de Zeus ou de Jupiter. On confondit le mot *meros* (cuisse en grec) avec le mot *Mérou*, nom du Mont Mérou où se faisait l'initiation aux mystères de la création.

Voilà les idées bizarres que fait naître cet instinct d'imitation de l'homme qui veut absolument pour son sexe les conditions de l'autre sexe.

D'abord, Dionysos et Héphaïstos étaient nés d'une Mère sans Père. C'est pour imiter ce phénomène qu'on fait naître Minerve d'un Père sans Mère. Comme les guerriers de Platon qui sortent de la tête de Zeus, elle sort tout armée de la tête de Jupiter.

Dans le culte apollonien, on considère la Vierge sans Mère comme le symbole de la paternité *la plus pure*, parce que cela indique que l'homme a renoncé à l'union avec la terrestre Déméter ; il a procréé sans accouplement, il ne s'est pas abandonné à la fécondation matérielle qui fait succomber l'homme sous les charmes de la Femme. Si Minerve est née sans Mère, c'est parce qu'elle veut élever sa ville d'Athènes à la plus grande supériorité spirituelle. Aussi cette ville est surtout attachée au culte apollonien ; c'est là que tous les vainqueurs des femmes trouvent le meilleur accueil, la retraite la plus sûre. C'est là qu'Oreste se réfugie ; ainsi qu'Œdipe, Thésée, Héraclès, tous ceux qui luttèrent contre la gynécocratie. C'est là, à Athènes, que triomphe le droit paternel. Là, on punit celui qui médit non seulement de son propre père après sa mort, mais aussi du père d'un autre Athénien.

C'est un curieux hommage rendu à la Divinité paternelle par un peuple dont les ancêtres pélasges avaient appartenu au culte des Déesses et au régime du matriarcat, par un peuple qui, jusqu'à la fin, laissa aux Matrones la législation et ne cessa jamais de célébrer les mystères de Déméter. Aussi il ne faut accepter les faits racontés par les historiens que sous toutes réserves ; ils sont plus souvent destinés à justifier le nouveau régime qu'à enregistrer des événements réellement survenus.

Les savants, qui considèrent Apollon comme antérieur à Dionysos, ont cherché comment le Dieu bacchique avait pu supplanter le Dieu solaire.

Si l'introduction d'Apollon dans le Panthéon grec fut antérieure à cette époque, son rôle fut d'abord effacé ; c'est pour réagir contre les orgies dionysiaques que l'on voulut opposer à l'homme-sexe l'homme-esprit. C'est après le <sup>vi</sup>e siècle qu'il grandit dans l'Olympe, et si, nous trouvons le nom d'Apollon mêlé à des écrits antérieurs, cela provient de l'habitude qu'avaient les anciens historiens de reporter à une date éloignée les faits nouveaux

qu'ils voulaient faire accepter. Eschyle, parlant des *Dieux d'Homère*, les appelle « des jeunes Dieux », des « Dieux nouveaux ». Mais c'est du temps d'Eschyle qu'ils sont nouveaux, — non du temps d'Homère qui ne les a pas connus. Ils ne semblent nouveaux dans Homère que parce qu'ils y sont introduits par les *reviseurs* du texte.

Du reste, c'est une évolution psychologique naturelle, et qui s'est produite partout, qui fait entrer l'homme dans la lutte par le sexe d'abord, — l'instinct est tout-puissant, — par l'esprit ensuite, — pour se justifier en imitant la spiritualité féminine, — mais alors, comme il sort de sa nature, il divague, le Dieu n'est jamais que la caricature de la Déesse.

Les historiens nous montrent Apollon et Dionysos comme deux rivaux.

Bachofen, que je suis, continue ainsi : « Au-dessus de l'ivresse bacchique dans laquelle la force du mâle triomphe, plane la pure Divinité d'Apollon qui n'est jamais en proie au vertige des sens. Apollon faisant vibrer la lyre aux sept cordes, que n'écoutent que les pures, c'est à lui qu'est voué le collier d'Aphrodite. En lui l'humanité a abdiqué toute matérialité phallique, elle a atteint le degré supérieur de son évolution. »

Il est bien évident que ce sont les caractères de la spiritualité féminine qui lui sont donnés, — mais alors pourquoi en faire le fécondateur universel ?

« Comme le soleil dans sa force, la paternité dionysienne cherche éternellement la matière, désireuse d'être fécondée.

« Tout autre est la période apollonienne, qui se dégage de l'éternel va et vient de la nature masculine, de son éternel mouvement d'ascension et de descente, mouvement uni à l'idée de la procréation.

« L'idée qui règne maintenant est celle d'une source lumineuse, invisible dans l'immense royaume du Soleil, abandonnant complètement toute idée d'union avec la *matière* féminine.

« Si Dionysos a élevé l'idée de la paternité au-dessus de la maternité, Apollon se dégage complètement de toute union avec la Mère. Sa paternité est exempte de l'élément maternel, elle est purement spirituelle.

« La paternité dionysiaque est procréatrice ; la paternité apollonienne est spirituelle.

« L'assujettissement durable et complet du principe maternel

n'est possible qu'au grade apollonien. C'est le triomphe du principe métaphysique du Dieu-homme. » (Bachofen.)

Mais Dionysos et Apollon sont des rivaux ; ils attendent, regardant à qui les immortelles donneront la victoire.

Nonnos nous montre leurs disputes devant une assemblée de Dieux. Apollon, sûr de sa victoire, lève les yeux, mais son adversaire fait circuler la coupe pleine d'un vin généreux ; alors Apollon, rougissant, baisse les yeux à terre, car il ne peut rien offrir de comparable à un pareil don.

« L'exubérance sexuelle de Bacchus l'emporte sur la spiritualité métaphysique d'Apollon. Comme dans les Bacchanales romaines, le *jour* apollonien est vaincu par la nuit bacchique. Le vin qui agit sur les sens et l'esprit triomphe, c'est lui qui a le pouvoir d'unir les êtres dans l'amour et dans l'amitié, il est le symbole de l'excitation qui chancelle entre le plaisir et la douleur. »

C'est Dionysos qui hérite des pouvoirs de Zeus, ce n'est pas Apollon. Ainsi finissent les luttes de la conception phallique et de la conception spirituelle de la paternité. La réelle nature masculine se retrouve dans Dionysos, c'est ce qui fait sa force. La faiblesse de la conception apollonienne vient de ce que peu d'hommes sont capables de comprendre le modèle qu'on leur propose dans Apollon. Son sens abstrait (l'homme-femme) échappe.

Et Bachofen ajoute cette phrase bizarre : « Dans la fondation d'un culte, on est donc forcé de considérer d'abord le matérialisme humain ; seulement, celui qui fonde le surnaturel sur le naturel est sûr de la réussite. »

Pourquoi alors fonder un *surnaturel* ? Le naturel suffit. Mais il s'agit des luttes de sexes, ne l'oublions pas ; du reste, l'auteur nous le rappelle par la réflexion suivante : « Devant la supériorité métaphysique de l'homme, la femme se subordonne pour toujours. »

Combien cette idée d'un Apollon dominateur est loin des illusions de la Femme qui veut voir dans ce Dieu l'homme jeune, beau, aimant et aimé, chantant la louange de la Femme et lui offrant ses prières, son cœur et sa vie !

Ce rôle très humain serait le plus beau, il en ferait l'homme idéal. Au lieu de cela, on nous donne un homme qui est une copie manquée de la Femme, on gâte la légende de ce Dieu en voulant le faire trop grand. On lui donne un rôle qui l'amoindrit en le

faisant sortir des limites de la masculinité, on en fait un Dieu sauveur, — alors qu'il pense à asservir ; l'inspirateur des Sibylles, alors que c'est la femme qui inspire l'homme ; un guérisseur, alors que l'art médical est encore uniquement pratiqué par les Asclépiades. C'est lui qui tue le serpent Python (l'homme méchant), alors que c'est lui qu'on appelle Apollon-Pythien. Il préside à la musique et à la poésie, prenant ainsi la place des Muses. On en fait un Dieu vengeur (un Némésis), alors que c'est la femme qui est outragée par son culte. Il voulut aussi rendre ses oracles ; chercha un lieu pour fonder son sanctuaire ; s'installa à Delphes comme pour narguer la grande Déesse ; là, se fit divin, prit le trépied de la Femme et s'y agita en convulsionnaire (1).

On lui donne comme attributs : le cygne, le coq, le laurier, le palmier, l'olivier. Tout cela représente la sexualité masculine.

Le cygne en est une figure : on voit dans ses deux ailes ouvertes et son cou flexible un immense phallus ; le coq en est la force génératrice ; le palmier s'incline ; le laurier triomphe et l'olivier est le signe de la paix après l'orage parce qu'il produit l'huile pour l'onction.

On fait de lui le lumineux.

Quand Apollon est représenté par le Soleil, la femme est représentée par la Lune (2).

(1) Fabre d'Olivet, cherchant l'origine du culte d'Apollon, dit très judicieusement (*Vers dorés*, p. 22) : « Il est digne de remarque qu'Hésiode, né au bourg d'Asora, à peu de distance de Delphes, ne fait aucune mention de l'Oracle ni du Temple d'Apollon. Tout ce qu'il dit, en passant, de cette ville, qu'il nomme Pytho, se rapporte à la pierre que Saturne avait engloutie (*Théogonie*, V, 500 ; Delphes était appelée Pytho à cause de la Pythie qui prononçait des oracles). Homère ne parle pas du tout de cette Pytho dans l'Iliade. Il fait seulement mention dans l'Odyssée d'un oracle rendu sur le mont Parnasse par Apollon. Mais on sent bien que c'est une interpolation. »

(2) Il est curieux de considérer comment les idées ont évolué et comment les modernes les interprètent.

M. Réthoré dans *Science et Religion* (p. 80), dit ceci : « L'âme du Soleil, d'abord logée dans l'intérieur de sa masse, fut dans la suite placée à sa surface, et là, personnifiée, elle devint, sous le nom de Phœbus, un beau jeune homme à la chevelure rayonnante ; celui-ci se détacha plus tard complètement de l'astre dont il gardait les coursiers et devint Apollon, qui put dès lors garder les troupeaux d'Admète, présider le chœur des Muses, et inspirer les Sibylles et les Pythies. » Ainsi, au lieu de voir dans *les Dieux* une manifestation de l'orgueil mâle qui grandit l'homme et l'élève jusqu'au Soleil, cet auteur fait descendre le Soleil jusqu'à l'homme à qui il donne alors un caractère surnaturel. — Quelle aberration !

Le voilà donc devenu sur-humain par ce renversement des facultés de chaque sexe ; ainsi symbolisé, il figure une sorte de Vénus mâle qui n'est pas dans la Nature, mais qui flatte l'homme. C'est le travestissement représenté dans Pindare par la peau de léopard dont il revêtait Jason. Et lorsque l'homme fut ainsi féminisé, il fut, dit-on, l'objet d'une grande vénération.

C'est un cas moral d'inversion sexuelle ; le mot *vénérer* lui-même a un sexe, il vient de *Veneris* (génitif de Vénus).

En résumé, c'est l'homme qui va représenter l'esprit féminin pendant que la femme ne représente plus que le principe tellurique — la terre —, ce qui est inférieur. La *Mater Deum*, auparavant seule considérée, s'efface, et l'idée de la vie, de la lumière, de la résurrection passe dans l'homme où elle fait triompher la paternité.

C'est un contraste frappant avec l'ancienne religion et l'ancien régime familial.

C'est au <sup>vi</sup>e siècle que la Grèce éleva les premiers Temples, qui furent de grandes constructions architecturales. Sur le mont Parnasse, à mi-côte au-dessus de la ville de Delphes, s'élève le sanctuaire d'Apollon.

Les constructions des hommes sont grandioses ; ils cherchent à frapper l'imagination, à éblouir les yeux pour mieux imposer leurs dogmes et faire plus solennelle leur propre glorification.

Tout autour régnaient d'autres petits monuments que les partisans du nouveau régime venaient bâtir là, sans ordre. Cent petits temples attestent les sentiments orgueilleux des peuples grecs, qui, sur cette colline, ont, de mille manières, érigé l'image de l'homme. Tous les vainqueurs de la Femme y sont : Hermès, le prêtre qui cache ; Hercule, l'athlète qui frappe ; Jupiter, le Père qui foudroie. La statuaire perpétua ces luttes, immortalisa les héros qui terrassèrent la Femme, et l'on se demande si ce mot *héros* n'est pas une façon d'écrire *Eros*.

C'est sur ce mont que, les jours de fête, la jeunesse est amenée en longues théories, pour glorifier le Dieu (Apollon est surnommé Théorius).

On enseigne à l'enfant que là il va admirer la beauté suprême, la suprême bonté, que là se célèbre le culte sacré, et ainsi on le détache de l'ancienne religion, on pervertit sa pensée, on obscurcit sa conscience.

Et c'est au sein de la belle Nature, sur une colline superbement

osée en face de la mer, non loin du Temple de la Déesse recoutée, qu'on osa ainsi diviniser l'homme. Et la montée de ce temple, ainsi peuplée de Dieux mâles, fut une *via sacra* !

Quel enseignement pour le jeune homme à qui l'on semble dire, dès l'adolescence :

« Ne crains pas la Femme, vois comme nous l'avons vaincue, admire ce que nous avons fait de l'homme qui était derrière elle ! Le voilà maintenant dominant le monde ; apprend à être orgueilleux et fier de ton sexe, imite les héros qui terrassèrent la faible créature sans force, sois « glorieux » comme eux, lutte aussi, terrasse aussi celle qui te résistera, ose tout, les Dieux mâles te soutiennent. »

Et cela s'appelle une religion ! Naturellement, elle devait rallier les hommes, elle était la sanction de leurs instincts ; aussi, combien ils trouvèrent vraie cette première tentative qui devait aboutir au Dieu unique des temps modernes ! Ce fut une des formes de la genèse du Dieu-homme, une de ses premières étapes. Combien il devait grandir encore pour arriver à remplir l'univers et conquérir l'exclusif privilège divin !

Le jeune homme entrait dans le Temple pénétré de respect et, pour le gagner tout à fait on lui, faisait le récit miraculeux de l'enfance du Dieu, on troublait sa raison comme le rusé qui, perfidement, verse l'alcool homicide à celui qu'il veut tromper.

Michelet nous conte ainsi cette histoire : « Phébus était né colérique, un Dieu sévère, vengeur. Dans la sauvage Thessalie où il parut, son arc, souvent cruel, lançait des fléaux mérités. Dur pasteur chez Admète, humble ouvrier à Troie, dont il bâtit les murs, il n'était pas encore le Dieu des Muses. Demi-barbare et Dorien qu'il est d'abord, le génie ionique et l'élégance grecque l'adoptèrent, l'embellirent, vont toujours le divinisant... Ainsi le Dieu des arts est lui-même une œuvre d'art. Il est fait peu à peu, de légende en légende. Il n'en est que plus cher à l'homme et plus sacré. Il prend, de plus en plus, un cœur d'homme ; à lui accourent les criminels involontaires. Oreste y vient, perdu, désespéré, tout couvert du sang de sa Mère (que son père lui a fait verser). Il est de près suivi, serré par les Euménides, son oreille effarée sent souffler leurs fouets de vipères. » (Ce sont les Femmes autrefois appelées *propices* que l'on appelle maintenant Vipères.)

Les Jeux de Delphes sont les plus grandes réjouissances alors. Un bel enfant, figurant le Dieu, est conduit en pompe dans le

bois voisin où il cueille le laurier, il en orne le Temple, puis chante la victoire du « Dieu de Lumière » sur le sombre dragon de la nuit (la nuit qui est femme maintenant).

Et des jeunes filles venaient prendre part à ces jeux qui avilissaient leur sexe et les humiliaient devant l'homme ! Puis les jeunes gens luttèrent, les athlètes combattaient, les courses bruyantes de chars, les tumultes, les accidents souvent sanglants qu'elles occasionnaient rappellent les courses modernes avec leur tumulte profane. Et c'est un Dieu-Esprit que l'on célèbre ainsi ?

Dans les cultes masculins, l'art remplace la raison, la musique tient lieu de logique, la statuaire parle aux yeux et, pour faire taire la pensée, les couleurs qui éblouissent tiennent lieu de réflexion.

Tout y est, moins le *vrai*.

Le culte d'Apollon ne créa pas seulement l'art profane, il créa aussi la solidarité masculine, réunissant dans ces fêtes les *fil*s de toutes les provinces, les jeunes combattants flattés de jouer un rôle dans ces joutes ; enfin, on institua des députations d'hommes âgés (image des Matrones) chargés de décerner des prix. Ces députés furent appelés des *Amphictyons*. Bientôt ils formèrent un corps considérable et on s'habitua ainsi à les prendre pour arbitres dans d'autres occasions, dans des querelles de particuliers ou de villes. C'est ainsi qu'ils s'érigèrent en juges et peu à peu prirent la place de Thémis. Le nouveau culte justifiait cette usurpation, l'encourageait (1).

Cependant, les féministes luttèrent. On leur répondait par l'insulte et le mépris. C'est alors que nous voyons une nouvelle idée surgir : « Qui méprise Proserpine en meurt », mort morale seulement, et cela n'effraie pas l'homme ; mais cela crée une nouvelle superstition : « Si on en mourait réellement ? » Et quelques-uns deviennent prudents.

L'ardeur de la lutte des deux partis nous est révélée par le serment qu'on faisait prêter aux Amphictyons ; ils juraient « de ne pas détruire une ville grecque » et « de ne pas détourner

(1) Fabre d'Olivet attribue la fondation du Collège des Amphictyons à Orphée. Ces membres-tuteurs et protecteurs de l'Oracle d'Apollon s'assemblaient deux fois par an pour juger dans le Temple de Cérès, aux Thermopyles, les peuples et les rois. Les décrets devaient être soumis au souverain pontife, puis étaient gravés sur des colonnes.

ses eaux courantes ». C'était donc cela qu'on faisait ? Et cela s'appelait les travaux d'Hercule.

Nous assistons ici aux premiers essais d'association des hommes pour la lutte et la conquête du pouvoir. Combien cette fédération masculine devait prospérer, et que de mal le pouvoir brutal ainsi amplifié devait faire aux faibles, aux isolés, aux vaincus !

Bachofen résume en ces termes cette grande lutte de sexes chez les Hellènes : « Bien que le fond de la population d'Athènes soit pélasgique, elle a à la fin subordonné le principe Démétrien au principe Apollonien ; elle a vénéré Thésée comme un second Héraclès anti-féministe. A Athènes, la paternité sans mère a remplacé la maternité sans père ; et même, dans sa législation, on a accordé à la paternité l'immunité que l'antique droit des Erynnyes accorda seulement à la maternité. Bienveillante à tous les mâles, secourable à tous les héros du *droit solaire paternel*, telle est la divine vierge *Pallas Athéné*. Mais sa ville fut impitoyable pour les femmes qui, défendant les droits de leur sexe, attachèrent leurs vaisseaux aux rivages d'Attique en demandant secours.

« Le contraste entre le principe Démétrien et le principe Apollonien se montre là sous sa forme la plus poignante. La même ville, dans l'histoire de laquelle on trouve des traces gynécocratiques, a apporté à la paternité son plus haut développement et, par une exagération insensée, donnée à la nouvelle direction, a condamné la femme à une subordination qui étonne surtout par son contraste avec le fond même des Mystères d'Eleusis. »

## TRANSFORMATION RELIGIEUSE UNIVERSELLE

La transformation du Druidisme en Gaule semble être le point de départ de la grande révolte contre les Déesses, qui va transformer la Religion dans le monde entier. Ce n'est pas seulement chez les Celtes et chez les Grecs et les Latins qui en sont le reflet que la lutte se produisit, elle s'étendit plus loin et nous allons la découvrir chez les Hindous, chez les Perses et chez les Kaldéens.

*Le Prêtre aux Indes*

Nous lisons dans *Les Champs Elysées* les curieuses lignes suivantes : « Les Brachmans sont forcés de convenir qu'ils sont eux-mêmes étrangers au bord du Gange, et ils ne font point scrupule d'avouer qu'ils ignorent le nom et le lieu de leur patrie. L'étymologie de leur nom, *man* (homme), appartient à la langue du Bas-Rhin. Mannus est le fondateur des Germains. Brachman est un nom de famille très commun dans quelques parties de la Belgique. Il y a plus de vingt familles de ce nom dans la seule ville de Gand. De plus, on trouve en Belgique une province qui porte le nom de Brakland, pays de Brak, c'est le Brabant ; son ancien nom est Brakbant ou Bracbant : *Bracantus* ; c'est ainsi que cette province est nommée dans les monuments du moyen âge. »

C'est de brant que vient le nom de *bannen* (bannir), exiler, expulser du pays.

Brakman veut donc dire : homme du Brabant qui aurait été expulsé du pays. Pourquoi ? C'est que les Brachmans sont devenus des prêtres ; alors on donne à leur nom une autre signification : les prêtres, partout, sont regardés comme des parasites qui se sont soustraits au travail pour imiter la Prêtresse, dont ils veulent, pour eux, les privilèges.

Et de Grave fait remarquer (p. 172) que *braken* signifie reposer, avoir des loisirs. (Skolè, d'où dérive le mot *Ecole*, signifie en grec *otium*, loisir.)

Les Brackmannen étaient des gens qui s'exerçaient dans les Ecoles ou *gymnases* ; Strabon, et d'autres, les appellent *gymnosophitses*, terme qui veut dire littéralement *sophiste* ou savant d'Ecole ; c'est encore leur profession moderne (celle de tous les prêtres). Les Brahmanes sont obligés de faire un long cours d'études dans les collèges de leur université de Bénarès.

Mais les Gymnases (mot encore usité en Allemagne) ne sont que des Ecoles de filles dans lesquelles ce sont exclusivement des femmes qui enseignent ; elles continuent l'œuvre des anciennes Val-Kyries. (*Gym* est une racine féminine.)

Ceci nous laisse supposer que les Brahmanes ont été expulsés du pays parce qu'ils ont voulu s'affranchir du travail de l'homme et prendre la place de la femme ; alors ils sont allés porter leur

doctrine en Orient, où ils ont fondé une religion dans laquelle ils ont donné le premier rôle à l'homme.

Ils donnent leur nom au soleil, Brahmâ, et en font un dieu suprême qu'ils ont seuls le droit de représenter et qui forme une trinité avec l'homme et la femme (Giva et Vishnou) devenus égaux sur la terre.

Chez les Celtes, on devait les accuser de folie, et le mot brachman a peut-être signifié homme insensé.

### *Le sanscrit*

D'après de Grave, le sanscrit, qui n'a jamais été la langue populaire des Hindous, serait le vieil allemand importé quand les Brachmanes sont allés occuper l'Inde. Plusieurs auteurs ont soutenu cette thèse, entre autres Don Paulino a Sancto Bartholomœo, directeur du Musée de Vienne, qui a fait voir une conformité frappante entre le sanscrit, le persan et le vieil allemand.

Le nom même du sanscrit annonce son origine. On l'appelle tantôt hanscrit, hanscret ou samscrit, quelquefois sanscrit. On reconnaît visiblement, dans *scrit* ou *scet*, le belge *scrift* et le français *écrit*. Hanscrit est un manuscrit, Samscrit une compilation, et Sanscrit la langue sacrée des prêtres, basée sur les compilations.

Nous avons vu plus haut que *hans* veut dire ancien ; donc hanscrit signifie *anciens écrits*.

Si nous cherchons des renseignements sur le culte abandonné en Celtide par les prêtres exilés, nous trouvons dans l'ancienne Belgique des souvenirs nombreux de la Déesse Isis, dont le nom rappelle évidemment la ville d'Is où se tenaient les Mystères.

De Grave va encore nous éclairer à ce sujet. Il dit dans son volume II, p. 174, ceci :

« Les journaux du mois d'octobre 1800 ont publié qu'on venait de déterrer à Bénarès un vieux manuscrit en langue sacrée, qui contenait un traité topographique. Cet écrit donne la description d'une île, appelée *sainte*. On y trouve, dit-on, les noms d'Isis et de Tamisis, et la description d'un temple en forme de pagode indienne. On a cru qu'il s'agissait de l'Angleterre, qui a été autrefois consacrée au soleil. Mais on n'a plus parlé de cette découverte, faite en 1800. Les directeurs de la

Compagnie anglaise n'en parlent plus. Pourquoi ? » Evidemment parce que ce manuscrit donne des renseignements sur ce qu'on a voulu cacher. En voici la preuve : « On trouve encore sur les bords de l'Escaut occidental une petite ville qui porte le nom de la Déesse Isis : c'est le fort d'Isen-Dicque (digue d'Isis). A peu de distance d'Isen-Dicque, il se trouve un golfe de l'Escaut qui est connu dans les cartes du pays sous le nom de Brachman. » (De Grave, *Ch. Elys.*, t. II, p. 177.)

Les Suèves honoraient particulièrement Isis. Ils la représentaient sous la forme d'un bateau, la barque d'Isis qui « *fluctuat nec mergitur* ». Les Suèves ont été répandus en Flandre, témoin les villages de Sweveselle (*salle des Suèves*), de Sweveghem (*séjour des Suèves*). Il existait des Suèves établis sur les bords de l'Escaut, en deçà d'Anvers. Saint Eloi dit qu'après avoir prêché la foi dans la West-Flandre, il est allé convertir les Anver-sois et les Suèves.

### *Les Mages de la Perse*

L'origine du mouvement de révolte des Mages contre la primitive religion mazdéenne n'est pas connue ; on sait seulement que les prêtres qu'on appelle des « Zoroastres » sont les ennemis des Déeses et se disent envoyés pour les combattre.

J'ai longuement développé cette question dans mon Livre II ; je lui ai consacré un long chapitre intitulé « les Iraniens », de la page 110 à la page 224.

Je rappellerai seulement que c'est à cause de leur révolte que les Mages ont dû être expulsés du pays de la Déesse Ardui-Ainyahita, qui habitait près de la forêt des Ardennes à laquelle elle donna son nom.

Rappelons que la Perse s'appela d'abord *Eran*, dont on a fait *Iran*, et rapprochons ce nom de celui de l'Irlande qui s'appelait l'île d'*Erin*, et nous verrons qu'il est bien évident que la langue de l'Avesta a été parlée dans le nord de l'Europe, puisque le nom de l'Irlande signifie « terre des Ires ou Aryas ». *Aira* sur les bords de la Lys a fait *Arie*.

L'ancienne Arie (Iran) avait une capitale qui se nommait The Iran, d'où l'on a fait Téhéran. (Le *the*, article, est bien anglais.)

On ne sait pas dans quelle langue l'A-Vesta a été d'abord

écrit. On nous dit qu'il est resté longtemps oral et s'est transmis de vive voix sans intermédiaire de l'écriture, ce qui est faux.

On n'a inventé cette supercherie que pour excuser ceux qui ont détruit les Livres. C'est cette destruction qui a fait perdre la connaissance des origines, et on s'est si bien habitué à cacher tout ce qui se rapporte aux Livres sacrés qu'on ne connaît même pas l'écriture de l'A-Vesta sur laquelle les Pehlvis ont fait leur traduction. Les Pehlvis actuels l'ignorent et font remonter leur traduction à l'origine même de l'A-Vesta, alors qu'elle ne date que du règne de Sapor II (iv<sup>e</sup> siècle de notre ère), au temps d'Abendad.

Cette question est donc restée sans solution, ce qui fait dire à Ihre dans son Introduction :

« Parmi les énigmes que le xviii<sup>e</sup> siècle a proposées à la solution des savants, se trouve cette singulière harmonie entre la langue persane et la langue allemande, qui a été aperçue par Eichmann, Bochart et d'autres savants dans les langues orientales. Cette vérité est aujourd'hui généralement reconnue. Cette conformité de langage ne doit être cherchée ailleurs que dans une communauté d'origine. »

Ihre remarque que l'affinité de la langue allemande avec la persane ne se manifeste pas seulement dans les mots et les termes particuliers, mais aussi dans le génie de la langue et dans les inflexions des verbes, observations qu'il appuie d'une manière sensible par la comparaison du verbe être. Il remarque aussi que les verbes ont à l'infinitif leur terminaison en *en*, comme les verbes teutons.

Parmi les mots persans dont la conformité avec les nôtres se présente d'une manière sensible, se trouvent les noms des membres qui composent la famille, tels *pater*, père ; *mader*, mère ; *dochter*, fille ; *brader*, frère.

On a cherché l'origine du mot *Mage*. C'est *Maya*, la Nature, qui a fait *Mage*, et on a appelé Mages les naturalistes. Og et Magog désignent le père et la mère. Magog a fait Majesté.

Maintenant, écoutons de Grave, qui nous dit ceci : (*Ch. Elys.*, L. II, p. 195) : « Dans le Zend A-Vesta, il est dit que les Mages sont originaires d'un pays où les plus longues nuits d'hiver sont le double des nuits les plus courtes de l'été, ce qui ramène leur patrie vers le 50<sup>e</sup> degré de latitude, le point central de toute la haute antiquité. »

Dans Plutarque, nous trouvons aussi le souvenir de cette émigration ; il nous dit : « Les Cimmériens n'étaient qu'une petite partie d'une grande nation (la Celtide), chassée par les Scythes (Gaulois), et qui s'arrêta près du Tanaïs après avoir traversé l'Asie. Cette multitude habitait auparavant les bords de l'Océan, dans des forêts épaisses et sous un ciel ténébreux. »

Il y avait donc, dans la Gaule-Belgique, d'autres prêtres que les Druides ? C'est certain. Et César parle une fois de *sacerdotes* qui peuvent être différents des Druides (1), et Dottin, qui rapporte ce fait, ajoute : « Rien ne nous indique que les prêtres des *Boii* de Cisalpine, *sacerdotes antistites*, que mentionne Tite-Live, fussent des Druides, ni les *sacerdos* de la forêt sacrée chantée par Lucain (L. III, 424. Tite-Live, XXIII, 24, 12). »

Maintenant, si on me dit que le zend est un dialecte du sanscrit, je répondrai que je crois que ces deux langues viennent toutes les deux de l'ancien celtique, dans lequel *Indien* signifie indi-gène.

\* \* \*

Si on nous demande pourquoi on expulsa les Mages de la Gaule-Belgique, nous répondrons que ce fut parce qu'ils créèrent la doctrine de mensonge et de folie qu'on a appelée *la Magie*.

Pour en donner une idée succincte, je reproduis ici ce que j'ai dit dans mon Livre II (pp. 161 et 162).

### *La Magie*

L'histoire nous dit que c'est le second Zoroastre qui créa la magie ; ce qui semble vouloir dire que c'est à une seconde génération de prêtres que l'on doit cette création.

Les Mages sont des hommes qui prétendent faire des choses extraordinaires ; ils s'entourent de mystères, créent un surnaturel exubérant qui, une fois les limites de la Nature franchies, s'égare dans toutes les aberrations ; ils cherchent à étonner les esprits simples, qui aiment le merveilleux, et se prétendent doués du pouvoir de faire agir des forces occultes ; ils invoquent les morts, les font parler ; ils prétendent commander aux éléments ; ils veulent conjurer les tempêtes, faire pleuvoir, sus-

(1) *Guerre des Gaules*, VII, 33.

pendre la marche des maladies ; ils vont jusqu'à prétendre transformer, pour un temps, l'homme en animal. Ils ont avec eux toute la gamme des fous et s'adonnent à toute la variété des miracles.

Cette manifestation de la mentalité masculine — qui a existé dans tous les temps — répond à une loi psychique : Quand l'âme de l'homme *descend* par suite des appels de la vie sexuelle, quand son esprit devient inquiet et instable, ne comprend plus la valeur des actes à accomplir, au lieu de prendre une décision, il imite les autres.

Quand il prend la place de la Femme, il imite la Femme. C'est ce que, dans les temps modernes, nous avons appelé *la réflexion sexuelle* ; dans l'antiquité, cela s'appelait « spéculation », de *speculum* (miroir).

Mais, ne comprenant pas ce qui émane de la pensée féminine, ne connaissant pas la limite de cette pensée, qui lui semble infinie, son imitation est maladroite, elle est outrée, il va au delà, s'égare parce qu'il se met dans le domaine des choses qu'il ne peut pas comprendre.

L'enseignement des Magiciennes reposait sur la puissance de leur esprit qui leur faisait connaître les lois de la Nature sans s'égarer dans un sens ou dans l'autre. Cela s'appelait « la Magie blanche ». Le Mage qui veut l'imiter tombe tout de suite dans le miracle, en cherchant à sortir de sa nature pour s'élever jusqu'à celle de la Femme ; il dépasse les bornes de la puissance humaine. Cela s'appelle « la Magie noire ».

#### *Réaction profane en Kaldée*

Parmi les noms des Déeses qui furent masculinisées et profanées, il ne faut pas oublier celui de Vénus-Bélisama qui, décomposé, faisait Bel-isa-ra (Isa-ra a fait Isra-el).

Avec le temps, Bel devint un dieu mâle.

Dans la Norique et dans la Gaule, après quelques siècles, nous trouvons que Bel est devenu un dieu solaire.

Les Scandinaves firent de Beli un dieu subalterne, et de Balder leur Apollon, en attendant les Grecs qui donneront le nom de Bélénus à l'Apollon celtique.

Le nom de *Druide*, en langue celtique, est Belech ; ce serait donc le Druide qui se serait fait glorifier sous le nom de Bel,

Belus ou Belos. Il aurait bâti la ville de Babel, dit-on, et fut le fondateur (c'est-à-dire le réformateur) de l'empire babylonien, appelé tantôt Syrie, tantôt Assyrie. L'audace sacrilège de l'impie Belochus aurait donné le signal de tous les malheurs. Ce personnage légendaire se serait fait reconnaître comme roi de Babylone et se serait déclaré monarque absolu.

Une histoire est arrangée pour donner du prestige et de l'antiquité à la révolte des prêtres. On raconte qu'un préfet de Médie nommé Arbace, secondé par un prêtre babylonien nommé Belesis, se révolta contre Sardanapale. Puis, d'après les calculs de Callisthène, il faudrait placer le règne de Belochus l'an 1930 avant notre ère.

Ce serait le Caïn du Sépher.

On donne tous les malheurs comme étant la suite de ce schisme que l'on confond avec le schisme d'Irshou.

Le nom de Bel est resté dans l'histoire comme un nom générique servant à désigner l'homme qui prend un commandement. C'est évidemment de ce nom qu'on a fait « Bellone », la guerre.

A Tyr nous trouvons Bel-Tsur ; à Sidon Baal-Tsidon ; à Tarse Baal-Tars ; à Palmyre on l'appellera Belus ; en persan et en sanscrit on dira Bala ; Ballen en phrygien, et ce mot signifiera *Roi*.

Rappelons cependant avec quelle ardeur on combattait le Bel des Babyloniens, qui devint le Baal des Phéniciens et dont les multiples aspects représentaient l'horreur qu'il inspirait. C'était Baal-Moloch (le destructeur), Baal-Bérith (la honte), Baal-Péor, Baal-Ram, Baal-Samin, Baal ou Bel-Zébuth, Baal-Itou, etc., etc. A côté de lui se trouvait Ophin, l'homme-serpent, qu'on appelait par corruption Surnu-Bel (serpent de Bel).

Rien n'est curieux comme l'histoire de l'évolution des mots. Celui que nous étudions, servant d'abord à désigner une Déesse, change d'aspect quand un homme s'en empare et prétend exercer une autorité sur les autres au mépris de leurs droits ; le mot alors s'amplifie, grandit à tel point qu'il se répand dans le monde entier, et en se propageant devient l'expression d'une force immense, d'une puissance.

Mais revenons à la source de la légende, à l'homme qui s'est révolté contre l'autorité de la Femme, jusque là incontestée.

Cette révolte, loin d'être acceptée par le monde féminin, est, au contraire, très sévèrement jugée et, si, Bel est glorifié par les

hommes, il est maudit par les femmes qui le représentent comme un dieu de la mort. Elles en font d'abord un personnage odieux et ridicule, le Baal-Phégor de Syrie, un diable aux longues oreilles, ivrogne, luxurieux, comparé à l'âne; c'est ce type grotesque qui, en évoluant, s'élèvera en passant par des formes nouvelles jusqu'à devenir un être innocent, de blanc vêtu, jusqu'au moment où il deviendra un grand Dieu assis sur le trône divin à côté d'Astarté.

Telle est la puissance d'imagination du cerveau de l'homme.

Je reviens à de Grave, qu'il est toujours intéressant de citer. Il dit (T. II, p. 19) :

« Ce qui détermine encore plus précisément l'endroit de leur première patrie, c'est le nom de leur célèbre idole, Bel, Belus. Ce nom indique évidemment la Belgique; Bel-gio, dont on a fait Bel-gium, signifie pays de Bel. Gio, go, gan (en grec, gè, gaia) sont des termes un peu variés qui, tous, veulent dire *pays*.

« Le mot Bel, de même que Bélus, Bal, Baal, devenu le titre du dieu de la plus grande monarchie de l'univers et de la fameuse ville de Babylone, offre un exemple frappant des métamorphoses littéraires opérées par la corruption du culte à l'aide du style métaphorique. »

### *Le Conseil des Nations*

Les faits que nous venons de mentionner montrent que les femmes ont encore une grande autorité dans la nation, puisqu'elles ont le pouvoir de rendre la Justice qui est encore inhérente à la religion théogonique. Du reste, c'est l'époque où, à Athènes, les prêtresses d'Hemera, Aspasia et les autres, font condamner Socrate pour son impiété.

Dans le monde celtique, c'est l'ancienne institution appelée « *le conseil des anciens* » ou sénat, qui fonctionne encore.

Bien avant que le Christianisme eût pénétré dans les Gaules, les femmes y tenaient cette place prépondérante que l'érudit Sainte-Foix dans ses *Essais sur Paris*, Chateaubriand dans ses *Martyrs*, et après eux tous nos historiens modernes, ont signalée.

Au temps d'Annibal, plus de deux siècles avant notre ère, l'administration des affaires civiles et politiques était confiée à un sénat de femmes choisies par les différents cantons.

Les documents historiques abondent à cet égard.

Henri Martin nous dit : « Le sénat ou *Conseil des Nations* était formé des représentants des divers cantons ; chaque tribu était une grande famille et se gouvernait par les lois de la famille.

« La terre était aux familles plutôt qu'aux individus, bien que chacun eût son lot.

« Les chefs de nation, de canton et de tribu, avaient pour conseillers les *Anciens* du pays et répondaient de leurs actions devant l'assemblée du peuple. »

Or cette Assemblée, c'est le *Conseil* des Déesse-Mères, et c'est cela qui est devenu le sénat.

L'âge est lié à la fonction. De *Æd* on fait *Edda*, et ce mot, qui veut dire aïeule, devient *edad* (âge) dans la langue des Celtibères.

Tous les mots qui indiquent la direction morale, comme *duc*, *éducation*, en dérivent.

Le mot *ancien*, que nous voyons employé pour désigner ceux qui sont des éducateurs, doit être expliqué afin de faire comprendre comment la primitive autorité divine fut donnée à celles que les modernes appellent des *anciens*. Cela m'oblige à répéter encore une fois ce que j'ai déjà dit :

La première Divinité est désignée par le mot *As* ou *Az* (d'où *Asie*, terre des Déesse). *As-gard* signifie bourg ou garde de la Déesse.

Mais le mot se change insensiblement en *Ans*, et cela à mesure que la Déesse vieillit, et *ancien* dérive de *Ans*.

La vieillesse était en grand honneur dans l'antiquité. L'âge était un titre de distinction ou de noblesse. Jornandès, en parlant du respect religieux que les Goths portaient à leurs chefs, dit qu'ils les regardaient comme *semi-Anses*, ce qui veut dire *semi-deos* (demi-dieux).

*Ans* ou *Hans* sert à désigner ce qui est premier ou *principal*. *Hans* signifie en hollandais *seigneur* (*Groote hansen.*, grand seigneur). De *seniores populi*, on a fait seigneurs. De là sénateur et *senectus*.

Les ministres des religions, imitant les anciennes qui, dans les Mystères, étaient appelées *Presbytres*, ont pris ce nom dont ils ont fait le mot *Prêtre*. (En Kaldée, on trouve la racine *Oald* signifiant vieillard.) Et comme *senex* (vieillard) fait seigneur, nous trouvons en Syrie le mot *Syr*, signifiant un maître, un seigneur, un sénateur.

\* \* \*

Pour convoquer les communes, annoncer les jours de fête, les moments de danger ou autres affaires d'un intérêt public, on sonnait les cloches ; et la cloche s'appelait Bel, du nom de la Déesse Bel-isa-ra. Des tours élevées, en forme de phare, prirent le nom de Bel-fort. De là est venu le mot corrompu de beffroi.

Bel (cloche qui appelle) est un symbole qui signifie chef qui mande, qui ordonne. C'est pour cela, dira de Grave, qu'on a donné ce nom au pays Bel-gio, Bel-land, qui signifie Chef-pays, pays des peuples conducteurs, instituteur des autres nations.

Ce sont les prêtres kaldéens qui ont construit à Babylone la fameuse *Tour de Bel*.

Quand les hommes ont pris le gouvernement du monde, ils ont fait de ces tours des prisons et les ont consacrées au dieu Thor. Alors ce nom a fait *torture*, et celui-ci est devenu Tartare.

Les hommes ont substitué la guerre à l'Esprit. Le champ de Mars s'est appelé, d'abord, champ de Cérès.

Quand les hommes écriront l'histoire à leur manière, ils diront que, lorsque la lutte d'homme à homme s'organisa, les chefs boréens furent appelés Herman (frères) ou Gherman (cousins) (la racine *her* indique le sexe masculin et veut dire saillant), et ils ajouteront que les femmes se chargeaient de la subsistance des batailleurs et que c'est pour cela que le mot *diète* a signifié subsistance.

Ce mot vient de *Ædes Cereris* ; il indique l'assemblée tenue dans le temple de Cérès pour s'occuper des hautes questions scientifiques, morales, sociales, qui intéressaient le pays. C'est la Diète germanique qui est devenue le sénat. Et c'est par ironie que les hommes, qui veulent que les femmes s'occupent de leur nourriture, donnent à ce mot une signification qui indique la privation de nourriture. (Fabre d'Olivet, *L'Etat social*, T. I, p. 117, note.)

Aux modernes qui mettent en doute que le sénat fût une assemblée de femmes, on a répondu ceci : « Si, dans le traité d'Hannibal avec les Gaulois, le règlement des difficultés est confié aux matrones gauloises, si tant de traditions des âges mythiques nous montrent les femmes, tantôt seules, tantôt groupées, tantôt isolées entre elles, tantôt côte à côte avec les hommes, jugeant, votant dans les assemblées publiques, arrêtant

l'ordre des batailles, négociant la paix, réglant les traités, sacrifiant pour la patrie tantôt la fleur de leur corps, tantôt leur vie même ; qui oserait accuser ces récits d'invraisemblance, leur reprocher de contraster avec ce que nous connaissons, d'être incompatibles avec les lois de la nature humaine sous sa forme actuelle ; qui oserait enfin invoquer contre eux l'auréole poétique qui les entoure ? Ce serait sacrifier le passé au présent, ce serait combattre les siècles, rabaisser l'histoire, en faire le jouet d'opinions éphémères. L'invraisemblance ! Mais les probabilités se modifient avec le temps. » (*Le Droit de la Mère dans l'antiquité*, Préface).

### *La Justice*

D'abord, les cours de Justice, les assemblées d'élection se tenaient aux mêmes endroits que les assemblées religieuses, dans des cercles de pierres consacrées, situés dans des clairières.

Le pouvoir judiciaire était une branche du pouvoir législatif. Manas, la raison féminine, exerçait la fonction de Grand Juge.

Virgile dit que Rhadamante, juge suprême et grand devin, forçait les coupables à révéler eux-mêmes leurs crimes et les horreurs de leur vie.

C'était donc une confession, comme cela se passait en Egypte dans les célèbres jugements des *morts*.

On paraissait au tribunal accompagné de ses amis et de ses parents et on y déployait toutes les ressources de sa race et de ses richesses pour se faire absoudre. Les principaux délits étaient ceux qui concernaient l'atteinte au droit divin, à la puissance de la Déesse, à son prestige spirituel, en un mot le manque de respect et le refus d'obéissance.

Henri Martin nous dit que « les vieilles lois gauloises punissaient les *attentats* à l'honneur comme les attentats à la vie » (*Hist. pop.*, p. 12), et il ajoute : « La loi des Celtes d'Irlande dit que la loi a trois objets : le gouvernement, l'honneur, l'âme. Le gouvernement, dit-elle, appartient aux chefs, l'honneur et l'âme appartiennent à tous. »

Or les chefs, ce sont les Déeses législatrices. On célébrait à Athènes les *Thesmophories* de Cérès, fête des lois.

C'est Cérès Législatrice qui fut surnommée Thémis en Grèce. A Rome, on semble en faire deux entités différentes.

Thémis est la Déesse bienfaisante pour les hommes, qui prend la défense des opprimés, qui personnifie l'ordre et la régularité.

On la confond avec Diké, Déesse de la Justice ; elle a les traits d'une belle femme au regard sévère, tenant d'une main l'épée qui châtie, de l'autre la balance qui rétablit le Droit. On dit qu'elle dirige la marche régulière de l'année, représentant par là l'ancienne idée qu'elle dirige la marche régulière des sociétés.

Du reste, les mœurs du temps montrent que les hommes n'entreprenaient rien sans l'assentiment ou la consécration d'une Déesse. En voici un exemple : Il y avait sur la Seine et la Saône une association batelière puissamment organisée. Au commencement de chaque année, les deux corporations se réunissaient sur la crête mitoyenne entre les deux bassins, saluaient du haut de ces collines le soleil levant et inauguraient la nouvelle saison par des fêtes célébrées *sous les auspices de la Déesse Bérécinthe*, par des festins, des jeux, des cadeaux. On retrouve ces fêtes en Perse où les Celtes les avaient portées.

La maison-mère des Druidesses de Bretagne était à Anglesey, et les Romains les appelaient *Ordovices* (*ordo* en latin, *orthos* en Grec, sont les racines de ce mot). Leurs jugements s'appelaient *Ordalies* (*oor*, grand, *deal*, jugement).

Quand les auteurs modernes ont voulu décrire les lois et les usages du monde ancien, surtout lorsqu'il s'agit de la situation de l'homme dans la famille, ils en ont toujours parlé comme si le régime familial actuel avait toujours existé. C'est cela qui constitue surtout le grand mensonge historique.

Tout le masculinisme moderne est résumé dans les lignes suivantes d'Henri Martin ; il dit :

« Leurs femmes étaient de belle apparence et de grand courage, bonnes conseillères de leurs maris, bonnes éducatrices de leurs enfants. On les prenait parfois pour arbitres dans les différends entre les nations. On cite d'elles nombre de traits d'une héroïque fidélité. »

Le mariage n'existait pas, donc les femmes ne sont pas conseillères de leurs maris. On ne les prend pas pour arbitres, puisque ce sont elles qui représentent l'autorité morale qui dirige.

Le droit féminin résultant de la nature féminine réside en toute femme ; socialement il passe de mère en fille ; c'est une aristocratie.

Le droit masculin qu'on a voulu lui substituer est personnel,

il ne vient pas de la nature de l'homme, il est exceptionnel et temporaire.

Pour les Grecs, le pouvoir législatif est représenté par Démourgos, la Déesse-Mère (législatrice d'un peuple).

Et le pouvoir exécutif par Déma-gogos, l'homme (meneur d'un peuple).

Démos (peuple), ourgos (facteur, créateur), agos ou agogos (meneur).

Le mariage tel que les religions masculines l'ont institué ne pouvait pas exister avant le règne de l'homme.

L'union n'était pas imposée, règlementée par des lois, mais seulement par l'amour et le libre choix de la femme éclairée par la science qu'enseignaient les Druidesses.

L'amour de la femme consacrait l'homme et lui conférait une dignité. L'éducation des enfants était entièrement faite par des femmes. Les enfants ne connaissaient pas leur père. Les historiens modernes, qui ne veulent pas avouer l'existence de ce régime, diront cependant que : « Les enfants ne pouvaient aborder leur père avant l'âge de porter les armes ». C'est-à-dire qu'à l'âge d'homme ils étaient mêlés à la caste masculine dans laquelle était leur père (1).

### *Les mensonges classiques*

Parmi les mensonges historiques les plus connus, il en est un qui prétend nous expliquer la fondation de Marseille, basé sur une légende inventée pour affirmer le droit du Père, 400 ans avant le Droit romain qui a édifié le régime paternel.

On raconte que 600 ans avant notre ère, un jeune capitaine grec venu de Phocée, ville ionienne de l'Asie Mineure, avait résolu de franchir le détroit d'Hercule, aujourd'hui détroit de Gibraltar.

Après une longue suite de péripéties, une effroyable tempête éclata, qui brisa le navire contre les rochers de la côte. Euxène (c'était le nom du capitaine grec) et son équipage parvinrent,

(1) « Les Gaulois diffèrent des autres peuples, dit César, en ce qu'ils ne permettaient pas à leurs enfants de les aborder en public avant qu'ils n'aient atteint l'âge où ils sont capables du service militaire. Ils regardent comme une honte qu'un fils à l'âge d'enfant paraisse en public en présence de son père. » (*Guerre des Gaules*, VI, 18.)

avec beaucoup de peine, à gagner le rivage ; ils abordèrent dans un golfe situé à l'est du Rhône ; le pays voisin était occupé par une tribu de la race des Galles, les Ségobuges. Ce pays leur parut si fertile qu'ils résolurent de s'y établir ; d'ailleurs, les habitants, comme tous les Gaulois, étaient très hospitaliers ; ils furent donc accueillis avec bienveillance par Nann, chef de la tribu, qui même les emmena chez lui à un grand festin qu'il donnait en l'honneur du *mariage* de sa fille Gyptis.

Une coutume gauloise, ajoute-t-on, voulait que la jeune fille qui devait se marier ne parût qu'à la fin du repas. Tous les prétendants, qui étaient, pour la plupart, des chefs gaulois, se trouvaient réunis au festin, et ce n'est qu'à la fin que la jeune fille paraissait avec une coupe pleine à la main. Après avoir fait le tour de la table, au milieu d'un silence général, elle tendait la coupe au convive qui lui convenait le mieux et qui devenait son *époux*.

Or Nann avait préparé la même cérémonie pour sa fille, et c'est à ce festin qu'il avait invité le jeune capitaine.

Quand le repas fut terminé, Gyptis apparut, tenant la coupe traditionnelle à la main. Après avoir hésité plusieurs fois, elle la tendit à Euxène. La stupéfaction fut grande parmi les autres convives, mais Nann respecta le choix de sa fille et lui donna pour dot le golfe où Euxène avait abordé et quelques cantons environnants.

Ravi de cette préférence, Euxène donna à sa femme le nom d'*Aristoxène*, qui signifie en grec bonne hôtesse.

Devenu Gaulois par cette alliance, le jeune Grec oublia son pays et s'établit définitivement dans son nouveau territoire où il fonda la ville de Marseille.

Cette légende nous apprend que c'est l'homme qui prend la nationalité de la femme par son union, c'est-à-dire tout le contraire de ce qui existe dans le régime paternel.

Cette coupe que la jeune fille offre à celui qu'elle choisit, c'est la copie — ou plutôt la parodie — de ce qui se passait dans les *Agapes* fraternelles des anciens Mystères. Seulement, cela n'engageait pas l'avenir de la jeune fille, cela consacrait seulement son choix temporaire.

*Symbolisme obscène*

Nous venons de voir que le Prêtre veut mettre le sexe masculin au-dessus du sexe féminin. Cette lutte contre la loi des sexes et contre l'autorité morale de la Femme qui en est la conséquence, tout entière basée sur l'ignorance et le mensonge, est accompagnée de railleries, d'injures, de blasphèmes. C'est le sexe féminin que l'on maudit, puisque c'est dans les fonctions de son sexe que la Femme puise la force de son esprit.

La lutte est obscène.

Les masculinistes se font gloire de leur sexe et le représentent de différentes manières ; cela amène une réaction. Les féministes font des caricatures du phallus, que l'on va représenter par un oiseau dont le long cou s'élève entre deux ailes déployées ; c'est l'oie ou la grue, et on fait de cette image le symbole de la bêtise.

On sait que les masculinistes ennoblissent toujours les emblèmes qui les représentent ; c'est ainsi qu'ils firent de ces oiseaux symboliques le cygne de Lédà, les oies du Capitole, et finalement l'Aigle impérial. Et le cygne, auquel on va donner un grand rôle, va représenter la pureté.

Dans la langue celtique, le mot *Schwan*, qui signifie cygne, fait appeler *Séquanaïs* les peuples qui habitaient entre la Seine et l'Arar. La Seine — dont le nom primitif est *Sena* — fut appelée *Sequana* (de Séquanaïs), et l'Arar *Socoana* que nous prononçons Saône.

L'oie, qui est une espèce de cygne, se dit *ghanse* en celtique, *anser* en latin, *hansa* en ibérique et en sanscrit, en espagnol moderne *ganso*.

La cigogne est restée dans les pays du Nord la représentation symbolique du sexe mâle. Dans les vieilles légendes celtiques, c'est la cigogne qui apporte les enfants.

Les religions masculines ont fait de *Hansa* (cigogne ou grue) un symbole du dieu mâle et enseignaient que l'oie ou le cygne était un oiseau fabuleux *qui boit du lait*. Les sectes masculines prenaient le titre de *Hansa*, et une association appelée *Hanse* fut renouvelée au moyen âge.

Le chameau, qui a deux bosses et un long cou, a aussi représenté le phallus.

\* \* \*

Les hommes des ports — les portefaix — étaient appelés *grao* (grues), d'où *graii*, *græci*, *gravii*, terme de mépris qui indique qu'ils n'ont pas droit de cité.

Ces hommes des ports étaient mal reçus par les habitants du pays, qui leur disaient, en celte, *Vor* (hors d'ici). Ils répondaient en les repoussant hors de leur ville et les appelaient, avec leur prononciation grecque, *bar-bar*, ce qui servit à désigner les populations du pays.

Les Grecs ne seraient pas une race, mais le ramassis de tous les hommes des ports qui emportèrent avec eux l'épithète de *graia* (grue) qui devint le nom de la Grèce.

Pour se venger de ces représentations, les hommes figuraient le sexe féminin par une grenouille.

Les anciennes coutumes bretonnes nous apprennent qu'il a existé longtemps un jeu qui consistait à « *écarteler la grenouille* ».

Les Saliens (masculinistes) avaient pour emblème un taureau portant une grue sur son dos ; les Ripuaires (féministes) une grenouille.

Mais le taureau fut abandonné et la grue resta seule.

Nous avons vu, plus haut, que la Déesse Pyrène donna son nom aux montagnes appelées depuis Pyrénées.

Les masculinistes, par ironie, appellent les femmes Pygas, et de là Pygmées. Comme, en même temps, on les méprise et on les infériorise, ce mot Pygmées va indiquer *ce qu'il y a de plus petit*. Et des historiens vous diront sérieusement : « Pygmées, peuple de Lydie qui n'avait qu'une coudée de hauteur. Leur vie était de huit ans, les femmes engendraient (pour enfantèrent) à cinq ans et cachaient leurs enfants dans des trous pour que les *grues*, avec lesquelles elles étaient toujours en guerre, ne vinssent les enlever. Leur roi était appelé *Anté* » (1).

Voilà un document qui nous révèle bien des choses.

Ailleurs, on nous dit que Pygas, la Reine des Pygmées, fut changée en grue.

(1) Le roi des Pygmées, c'est-à-dire la Reine, est appelée *Anté* (avant) parce que la Femme, qui avait régné la première, avait été appelée *Andarta*. En basque, la Dame est encore appelée *Andréa*. L'homme va revendiquer cette antériorité et se faire appeler *Andros*, et il appuiera cette prétention sur la science qu'il prétendra avoir faite lui-même.

Voilà donc la grue représentant le sexe féminin. Pour savoir ce que, finalement, elle devint, citons ces lignes lues dans un journal :

« La grue est, dans les Indes, l'objet d'une vénération particulière. C'est sa forme apparente que, selon les croyances hindoues, revêt l'âme des Brahmines (les Prêtresses) quand elle a quitté son enveloppe terrestre. Protégée par cette superstition, la grue a pullulé d'une manière prodigieuse. Les bords des lacs, de la mer, des fleuves sont habités par d'innombrables troupes de ces oiseaux, qui rendent d'ailleurs de véritables services au pays, en nettoyant et assainissant les rivages. »

Et voilà comment on fait les dogmes !...

### *L'évolution religieuse en Grèce*

Les grandes époques de la religion grecque sont résumées dans son histoire et représentées par les noms que ce peuple se donne.

— Nous y trouvons d'abord les Pélasges qui créent la grande civilisation pélasgique, « qui tient le caractère qui la distingue, dit Bachofen, de l'importance prépondérante de la maternité ». C'est pour cela qu'ils sont condamnés et décriés par les masculinistes qui les appellent « peuples noirs » (non pas de race noire, mais de la noirceur qu'on attribue au mal).

— Viennent ensuite les Héraclides (de Hercule) qui triomphent des Pélasges. C'est l'époque héroïque, celle de la grande lutte des Amazones contre les héros conquérants et usurpateurs.

— Les Hellènes leur succèdent. C'est le triomphe du parti féministe qui rend à la nation le nom d'une femme, car Hélène, en Laconie, a toujours été considérée comme une Déesse.

Par le nom d'Hellènes, on doit entendre les *solaires*, Hélices ou Iliones.

— Les Orphiques qui viennent après s'opposent aux Hellènes et créent une religion nouvelle, l'Orphique Apollonienne, avec ses mystères obscènes, sa loi sévère du mariage imposé à la Femme, loi qu'on veut opposer à l'hétaïrisme, c'est-à-dire au régime de liberté de la Femme.

Les Orphiques renversent la signification des mots ; pour eux, ce sont les Hellènes qui sont les lunaires, et ils vont se déclarer, eux, les solaires.

— On voit alors apparaître une secte masculiniste ; les *Argiens* (les blancs), qui font opposition aux féministes phéniciens (les rouges).

— Enfin, la division se retrouve dans les Doriens ou Achéens, parti mâle, en opposition avec les Ioniens, parti féminin.

C'est après ces étapes que nous arrivons à l'époque philosophique qui amène une décadence masculine. Cette époque est une réaction contre la fugitive renaissance de la religion théosophique, le Pythagorisme, dont les historiens masculins parleront peu, mais qui nous est révélée par les monuments.

C'est quand le parti masculin se croit vaincu que les hommes élèvent des temples à la *Concorde*. Quant au nom de *Grec*, qu'ils se donnaient difficilement à eux-mêmes, nous venons de voir qu'il venait d'un mot celtique, *Graïa* (une grue).

Ne perdons pas de vue que la langue grecque — dans sa première forme — a été celle des Celtes, et que les noms qui ont été transmis chez les Grecs et les Latins, et que nous retrouvons dans leur mythologie, venaient du Nord.

Cette origine de leur nom prouve que les Grecs étaient mal vus, ils étaient considérés comme les suiveurs de Ram, le rejeté des nations. Le misérable orgueil qui les animait leur donna l'idée de passer pour autochtones et de s'élever au-dessus des autres nations qu'ils jalouaient. Profitant d'une certaine analogie qui se trouvait entre les noms de leurs villes et ceux des villes de la Phénicie ou de l'Égypte, ils faisaient naître dans la Thèbe béotienne celui qu'ils appelaient le *souverain universel*, Hercule, qui copie la Déesse Héra. Pour eux, le Maïnou des Indiens devient le Minos de l'île de Crète. Ils assuraient que Persée, fils de Danaë, avait été le législateur des Perses ; ils attribuaient l'invention de la charrue à une Cérès grecque et forgeaient une infinité de fables plus absurdes les unes que les autres, pour prouver que les grandes découvertes scientifiques, faites chez les Celtes, venaient de leur pays.

Nous avons déjà cité dans notre Livre I<sup>er</sup> ce qu'ils inventèrent, sous le titre de *Cycle de Méton*, ou nombre d'or, pour attribuer à un prétendu astronome grec la découverte de la périodicité des éclipses de lune faite par la Déesse Corona, qui donna son nom aux Cornouailles. On y ajouta les calculs d'éclipses attribués à Anaxagore.

Nous avons aussi montré longuement dans notre Livre II

comment, de Pythagore, nom d'une science, on fit un homme né en Grèce.

Puis voici Litasthène à qui on attribue le mesure de la circonférence de la terre, qui était enseignée dans les collèges des Druidesses.

Et pendant qu'ils attribuaient à la Grèce tout ce qui se faisait en Celtique, ils niaient la grandeur de ce pays à qui ils devaient toutes leurs connaissances.

Et le peuple grec, devenu arrogant, croyait à tous ces mensonges et commandait aux plus fortes têtes d'y croire.

Les Mystères établis pour faire connaître la Vérité, ouverts à un trop grand nombre d'initiés, perdaient leur influence. Les Hiérophantes, intimidés ou corrompus, se taisaient ou consacraient le mensonge. Il fallait nécessairement que la Vérité se perdît tout à fait. C'est ce qui arriva. La Grèce, éprise d'une folle liberté, céda aux orages des passions ; elle se divisa. A peine vainqueurs, les Athéniens et les Spartiates se brouillèrent et arrosèrent de leur sang les plaines du Péloponèse.

#### *Transformation des Champs Elysées et du Tartare*

C'est dans le polythéisme des prêtres grecs, qui introduisit Jupiter dans le Panthéon, que les antiques traditions perdirent leur signification primitive et devinrent la base d'un surnaturel ridicule. Plutarque, qui s'en fait le narrateur, nous dit que Jupiter sentit que la force des séductions est dans les passions humaines, que les passions plaident et prononcent dans les jugements. « Ce sont les vêtements, dit Plutarque, qui corrompent les juges. » Jupiter ordonna donc que, désormais, les juges seraient nus, c'est-à-dire morts et dépouillés de l'humanité fragile, que leur tribunal fût placé dans l'*autre vie*, afin que, les âmes seules jugeant les âmes, les arrêts fussent justes. Jupiter donna cet emploi à ses enfants : Minos et Rhadamante furent pour l'Asie, Eaque fut pour l'Europe. Il oublia l'Egypte où le Jugement des « morts » était antérieur à lui, ce que les Grecs ignoraient.

Voilà donc un nouveau système mensonger imaginé par les hommes pour se débarrasser du jugement des femmes.

Pour donner du prestige à cette nouvelle fable, Platon raconte qu'un philosophe qui l'a instruit lui a dit que dans l'île

de Délos on trouva des tables d'airain, apportées des montagnes hyperboréennes (1), sur lesquelles ce philosophe lut toute la description de l'enfer, la doctrine de l'âme immortelle, dégagée des liens du corps et descendue sous la terre dans l'empire de Pluton, empire fermé par des portes de fer, où se présentent d'abord l'Achéron et le Cocyte, au delà Minos et Rhadamante qui jugent dans les Champs de la Vérité.

C'est l'île de Délos qui a vu naître *les dieux mâles* dans la Grèce, île entourée de superstition et d'exagération. Diodore de Sicile et Pline en parlent ; l'un l'appelle *Basilée* ou royale, nom d'une des îles féministes de l'Atlantide, l'autre *Osericta*, mot qui signifie dans les langues du Nord « Ile des dieux-rois », île royale des *dieux*, c'est-à-dire des Déeses. C'est évidemment une imitation.

### *Vénus spéculative*

La grande Déesse Vénus-Hemœra a été surnommée *spéculative* ; on la représente un miroir à la main, et le miroir s'appelle *speculum*. On sait que c'est parce que l'homme copia la Femme qu'on mit dans la main des Déeses un miroir magique qui lui montre son image et qui semble lui dire : « Tu as le reflet de mon Esprit, tu me copies, et maintenant tu me supprimes et attribues à des hommes toutes, mes découvertes scientifiques. »

Et le mot spéculation (copie) restera dans le langage philosophique des hommes. En réalité, il signifie « celui qui imite ». Mais, comme le prêtre qui s'attribue *la science* en fait un commerce, le mot spéculation prendra en même temps une signification qui indiquera que c'est aussi une affaire d'argent.

Un autre mot remplacera quelquefois le mot spéculation : c'est *écho*.

L'homme qui, chez les Celtes, copie la Déesse et prétend faire des choses extraordinaires, mettant sur le terrain concret ses pensées abstraites qu'il n'atteint pas, cet homme-là s'appelle *Hecho* ou *Hechicero*, d'où est resté, dans les langues modernes, le mot *écho* (ce qui répète).

(1) Ces tables étaient évidemment fabriquées — ou altérées — si elles ont vraiment existé. Mais il semble que ce témoignage invoqué par Platon est un subterfuge imaginé pour donner de la valeur à la doctrine de l'immortalité de l'âme dont il était lui-même l'inventeur.

Les Grecs, qui changent toujours les sexes, feront d'*Echo* une nymphe, qui cherche à attirer un jeune éphèbe, fils du fleuve Céphise, qu'ils appellent Narcisse. Le fond de cette légende est pris aux Celtes. *Narr* veut dire sot et *kiss* baiser. Ce nom signifie *embrasser son image dans l'eau*. De *Narr* et *Kiss* les Grecs ont fait Narcisse.

### *Esope*

Une personnalité curieuse au point de vue des substitutions de sexes est celle d'Esope. Celui qui a écrit l'histoire d'Esope le Phrygien, publiée comme introduction aux Fables de La Fontaine, s'étonne que l'on ne sache rien de la vie d'Homère et de celle d'Esope.

C'est que ces auteurs sont, tous les deux, des personnalités de sexe féminin qu'on a voulu cacher. Et il fait remarquer que ce sont eux *qui ont le mieux mérité des siècles suivants*. C'est toujours ainsi que cela s'est produit. On a persécuté et caché toutes les grandes femmes pendant que l'on glorifiait toutes les médiocrités et tous les imposteurs.

Cet auteur dit d'Esope : « *Il me semble qu'on devrait le mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse.* » Mais c'est pour cela qu'on l'a tuée.

Cependant, un Grec a écrit une histoire d'Esope, mais de telle façon que La Fontaine dit : « Je l'ai suivi sans retrancher, de ce qu'il dit d'Esope, que ce qui m'a semblé trop puéril ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance. » Voilà un mot qui prouve encore qu'il s'agit d'une femme dont on se moque.

« On ne saurait dire s'il eut, sujet de remercier la nature ou bien de se plaindre d'elle, car, en le douant d'un très bel esprit, elle le fit difforme et laid de visage, *ayant à peine la figure d'homme*, jusqu'à lui refuser, presque entièrement, l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune. »

On vient de nous dire qu'Esope parle difficilement. Dans le premier épisode qu'on lui attribue, on le représente comme bègue et paraissant idiot, mais se faisant entendre cependant ; puis on le représente s'imaginant, dans un songe, que la Fortune

lui déliait la langue et lui faisait don de l'art dont on peut dire qu'il est l'auteur.

Ceci me fait supposer qu'Esope est une étrangère emmenée comme esclave en Grèce, dont elle ne parle pas la langue ; c'est pour cela qu'elle est bègue ou muette ; mais elle acquiert peu à peu cette connaissance, *ce qui lui délie la langue*. A moins qu'il ne s'agisse d'une femme d'une timidité extrême dans sa première jeunesse, qui, avec l'âge, prend de l'aplomb et de l'audace, ce qui, aussi, lui délie la langue.

Esclave, elle est en butte aux méchancetés des hommes ; esclaves comme elle, ils l'accusent de leurs méfaits.

Un marchand refuse de l'acheter parce que son physique est repoussant, il trouve qu'elle ressemble à une outre. Elle lui répond : « Achète-moi hardiment et je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire ; on les menacera de moi comme de la bête. » Le marchand l'acheta trois oboles.

On se plaît à raconter ses traits d'esprit, les réponses spirituelles qu'elle fait aux questions qu'on lui pose, des espiègleries qui amusent et calment la colère du maître.

Comme on lui demande d'apporter, pour un repas, ce qu'il y a de meilleur, elle apporte une *langue*. Le lendemain, on lui demande d'apporter ce qu'il y a de pire et elle apporte encore une *langue*.

La langue, c'est ce qu'il y a de mieux, le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la Vérité et de la raison ; par elle, on instruit et on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs qui est de *louer les Divinités*.

Mais aussi la *langue*, c'est la mère de tous les défauts, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la Vérité, c'est aussi celui de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie. Par elle, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les Divinités, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance.

On nous représente Esope comme ne manquant pas une occasion de rire et de dire des bons mots, ce qui prouve qu'elle était douée de l'esprit critique et satirique qu'elle mit dans ses fables. Son maître Xantus lui promet la liberté, mais ne la lui donne jamais. Au contraire, pour la récompenser de lui avoir fait

trouver un trésor, il la fait mettre en prison. Cependant, obligé de prendre part à un débat public, Xantus emmène Esope afin qu'elle parle pour lui. Esope en profite pour montrer qu'elle ne peut pas parler si elle n'est pas libre, parce que, si elle parle mieux que son maître, elle sera battue. Xantus résistait toujours, mais, comme le prévôt de la ville menaça de la faire affranchir d'office, Xantus dut y consentir.

Crésus, roi des Lydiens, allait attaquer ceux de Samos où résidaient Xantus et Esope.

Les ambassadeurs de Crésus lui dirent que, tant qu'ils auront Esope avec eux, il ne pourra les réduire, vu la confiance qu'ils ont dans le bon sens de ce personnage. Crésus promit aux habitants de Samos de leur laisser la liberté s'ils la lui livrent. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses et ne crurent pas que leur repos leur coûtait trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Esope. Elle imagina, pour se défendre, de leur conter que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent. On l'écouta.

Esope, cependant, voulut aller vers Crésus et dit qu'elle les servirait plus utilement étant près du roi que si elle demeurait à Samos. Quand Crésus la vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi ? voilà *celui* qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! », s'écria-t-il. Elle répond par une parabole : « Un homme prenait des sauterelles ; une cigale lui tomba sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait des sauterelles. « Que vous ai-je fait ? », dit-elle à cet homme ; « je ne ronge point vos blés ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouvez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment ». Grand roi, je ressemble à cette cigale, je n'ai que la voix et je ne m'en suis jamais servie pour vous offenser. » Crésus lui pardonna.

En ce temps-là, Esope composait ses fables. Elle les laissa au roi de Lydie qui l'envoya vers les Samiens, qui donnèrent à Esope de grands honneurs. Elle eut aussi l'envie de voyager et de s'entretenir avec ceux qu'on appelait des philosophes. Elle se mit en grand crédit auprès de Lycéus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à résoudre. Lycéus, assisté d'Esope, avait toujours l'avantage, et cela le rendit illustre.

Cependant, Esope se maria ; mais, n'ayant pas d'enfant, elle en adopta un, Ennus, qui la paya d'ingratitude et osa souiller le lit de sa bienfaitrice. Esope le chassa. Il s'en vengea, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Esope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Celui-ci crut à la calomnie et commanda à un officier, Hermippus, de faire mourir le traître Esope. Cet officier, qui était l'ami d'Esope, lui sauva la vie en la cachant dans un sépulcre jusqu'à ce que Nectanébo, roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crût, à l'avenir, rendre Lycénus son tributaire.

Le séjour qu'elle fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'elle fut esclave avec Rhodope, celle-là qui fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçue par Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance. Ce roi lui fit élever une statue.

L'envie de voir et d'apprendre lui fit renoncer à tous ces honneurs. Elle quitta la cour de Lycérus où elle avait tous les avantages qu'on peut souhaiter et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne la laissa pas partir sans embrassements et sans larmes et sans lui faire promettre qu'elle reviendrait finir ses jours près de lui.

Entre les villes où elle s'arrêta, Delphes fut une des principales.

Sa fin est racontée de différentes manières. Voici une de ces versions :

Les Delphiens l'écoutaient volontiers, mais ne lui rendaient pas d'honneurs. Esope piquée, de ce mépris, les compare aux bâtons qui flottent sur l'onde. On s'imagine, de loin, que c'est quelque chose de considérable ; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher ; les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance qu'ils résolurent de l'ôter du monde. On l'accusa de viol et de sacrilège et on la précipita.

Une pyramide lui fut élevée, les femmes vengèrent la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissions pour en informer et en fit une punition rigoureuse.

Une autre version, résumée dans un Dictionnaire, dit ceci : Esope (vi<sup>e</sup> siècle), esclave de Jadmon, envoyée par ce prince à Delphes pour y porter des offrandes ; les prêtres du Temple

d'Apollon l'irritèrent tellement par leurs fraudes et leur cupidité, qu'elle ne put s'empêcher de les accabler de ses sarcasmes. Les prêtres s'en vengèrent en l'accusant de vol. On trouva, en effet, dans ses bagages une coupe d'or qu'ils y avaient cachée. Elle fut condamnée à mort pour ce fait.

\* \* \*

La petite personne dodue, un peu obèse, comparée à une outre, qu'était Esope, n'a rien de masculin. Ses propos non plus ; quand elle disait « moi qui n'ai pas les bras d'Hercule » pour expliquer que son lot était la ruse, elle parlait bien en femme.

Quant à ses fables, qui ont couru le monde pendant toute l'antiquité, c'était bien la logique féminine cachée dans des allégories.

Boccace et La Fontaine en ont modernisé quelques-unes, d'autres circulent encore obstinément dans la mémoire fidèle du peuple, elles passent d'un pays à l'autre par des chemins que nous ne savons pas, se renouvelant et se répétant sans cesse.

#### *Les contes de « ma Mère l'Oye »*

Les Grecs se vengent d'avoir été appelés des grues en donnant le nom d'un des oiseaux symboliques à la Mère, objet des railleries et des critiques des misogynes. Cette critique va se manifester dans un genre littéraire qu'on appelle *les contes milésiens*. C'est à l'endroit où vivaient les Féministes qu'on va les ridiculiser, c'est en prenant le nom d'une de leurs villes qu'on va mettre en raillerie toute la science antique.

Les récits milésiens ont pour cadre commun l'éternelle comédie, le duel ou la querelle de l'homme et de la femme.

Paul Monceau, dans *Apulée*, nous donne un aperçu intéressant de ce que furent ces contes. Il dit :

« Le monde est blanc et noir, toute chose a deux faces, l'une triste, l'autre gaie.

« Dans la tragi-comédie humaine, les conteurs milésiens ont regardé surtout le côté plaisant, mais sans oublier tout à fait l'autre. On trouverait de la discrétion et de la mélancolie jusque dans leur gros rire. Ils ont aimé la galanterie raffinée, le merveilleux populaire, le surnaturel, les voyages extraordinaires, la

nécromancie, la magie ; et toujours sous la raillerie légère se cachait un grain de poésie.

« Les contes milésiens n'ont été réunis qu'à l'époque alexandrine, et c'est alors seulement qu'ils prennent vraiment place dans la littérature.

« Aristée de Milet n'eut point désavoué la magie romanesque et les épisodes galants de l'Odyssée, par exemple l'histoire de Circé et de ses amoureux au groin de pourceau. La raillerie légère des poètes cycliques *défigure les héros d'épopées*. Elle raconte leurs équipées amoureuses ; elle prélude à ce pédantisme galant qui s'étalera plus tard dans les poésies érotiques des Alexandrins, dans les Héroïques de Philostrate et les Héroïdes d'Ovide. Elle compte méchamment les maris d'Hélène et en trouve cinq. C'est ainsi qu'Hélène devient peu à peu la femme galante dont se sont égayés les derniers poètes grecs, les latins et les modernes. Par les colonies de Milet qui couvrent les côtes de la Propontide et de l'Euxin, ces fables se répandent de tous côtés. Les émigrants portent partout avec eux leur esprit railleur et leur galante ironie ; ils ont découvert en Colchide, au pied du Caucase, et font connaître du monde entier, la magie amoureuse de Médée. Ils découvrent qu'Hélène et Achille sont devenus amoureux (sans même savoir qu'Achille est une femme) et que désormais ils règnent ensemble dans une île du Pont-Euxin, où la nuit les marins entendent résonner l'orgie.

« La fantaisie des Ioniens façonne, avec la même liberté, l'histoire nationale, et l'on retrouve dans Hérodote de vrais contes milésiens. La Fontaine l'a bien compris quand il a ramené aux proportions d'une fable galante la mésaventure du roi Candaule.

« Le bon chroniqueur d'Halicarnasse avait appris cette légende sur les genoux de sa nourrice ; il s'en est souvenu pour expliquer l'avènement de la dynastie de Gygès au trône de Lydie.

« Et les infortunes de Midas, roi de Phrygie ? Et Polycrate de Samos ? Et Crésus de Sardes ? Et *la vie d'Esope* ? Tous ces merveilleux récits, avant d'être sérieusement encadrés dans l'histoire, avaient égayé l'imagination railleuse des bourgeois de l'Ionie.

« De toute cette fantasmagorie galante, demi-ironique, qui pendant longtemps s'était jouée autour de l'épopée et de l'histoire, on vit enfin, dans l'Asie Mineure hellénique comme dans la

France du moyen âge, sortir deux nouveaux genres littéraires, le roman et le conte.

« L'expédition d'Alexandre avait fait éclore, en Ionie, toute une littérature d'amourettes exotiques et de voyages extraordinaires. »

A cette intéressante citation, ajoutons que ces récits fantastiques furent naïvement accueillis par les historiens grecs et latins des siècles suivants. Les conteurs du pays parlèrent couramment *d'hommes à un œil*, les cyclopes d'Homère (Hemoera), représentant l'homme qui n'a plus que la moitié de la lumière de l'esprit. On parlait aussi de l'homme qui marche à reculons, ce qui figure la régression des courants céphaliques qui a changé la forme du crâne des dégénérés, diminuant son angle facial de manière à lui donner un crâne fuyant, c'est-à-dire rejeté en arrière.

On mentionnait aussi ceux qui mangent tous les deux jours, c'est-à-dire qui obéissent à une réglementation sexuelle. Puis on représente ceux qui ensorcellent avec la langue et le regard, ou qui aboient, ou qui sautent sur une jambe unique, ou qui changent de sexe.

Ceux qui sautent sur une seule jambe représentent l'homme voulant régner seul, comme si l'humanité qui a été créée avec deux jambes pouvait marcher sur une seule.

Ceux qui changent de sexe, ce sont ceux qui se donnent les facultés et les droits de la Femme.

Ils connurent aussi les hommes-plantes, c'est-à-dire l'origine végétale ; les sirènes à pied d'âne, les îles-fromages, les voyages dans la lune, les promenades dans la baleine, les batailles d'îles flottantes. Ils composaient des recueils de métamorphoses en vers et en prose.

Le roman eut désormais ses lois, son cadre, on le prit au sérieux. C'est que, au fond même de ce genre nouveau, « *l'ironie du révolté* », il y a une loi de la nature : la régression du dégénéré.

« La critique moderne a parfois cherché et naturellement elle a trouvé dans *l'Amour et Psyché* une profonde allégorie philosophique », dit Paul Monceau.

C'est que le roman d'Apulée ainsi intitulé (*L'Amour et Psyché*) résume le combat des deux impulsions sexuelles.

Psyché, c'est le nom grec de l'âme. Les aventures de la pauvre Psyché symbolisent les souffrances de l'âme féminine à la recherche du vrai, du beau, du bien, qu'elle veut trouver dans l'homme qu'elle aime. Tant qu'il lui reste attaché, il est le reflet

de son esprit, il garde *sa foi en elle*. Mais aussitôt que le lien se relâche, le désaccord surgit ; il manifeste sa pensée *retournée* ou *renversée*, qui est la contradiction de celle de la Femme. En face d'elle, il garde l'apparence du serviteur fidèle, mais ses paroles prennent une expression nouvelle ; c'est l'ironie, le sarcasme ; il semble toujours affirmer sa foi, mais le ton qu'il y met est un démenti donné à ses paroles : c'est la *mauvaise foi* qui commence ; elle est d'abord cachée dans la ruse, plus tard elle deviendra cynique dans le mensonge.

L'évolution de son sexe donne à l'esprit de l'homme une direction inverse de celle de la femme ; il évolue de haut en bas ; parti de la spiritualité, il va vers la sexualité. Alors tout, pour lui, prend un caractère nouveau, il dénature les idées spirituelles et en fait des idées sexuelles ; c'est un langage spécial qu'il crée en changeant la signification des mots, qu'il ne comprend plus comme la femme les comprend. Et à cette impulsion se mêle un peu d'envie et beaucoup d'ignorance ; il veut croire que la Femme descend comme lui dans les abîmes du sexe, — ou, s'il ne le croit pas, il feint de le penser. C'est ainsi que les langues se transforment et qu'un nouveau langage apparaît, en même temps qu'un nouveau genre de littérature : le masculinisme ironique.

Monceau dit encore :

« La fantaisie milésienne ne toucha plus à l'épopée et à l'histoire que pour les railler en passant.

« On vit naître des recueils de contes milésiens. Le plus populaire semble avoir été celui que rédigea au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère Aristide de Milet. C'est du moins la mine où puisèrent à pleines mains les auteurs grecs et latins. L'ouvrage prit place dans toutes les bibliothèques de lettrés ; le recueil était considérable, car nous voyons le grammairien Charisius citer des fragments du XIII<sup>e</sup> livre.

« La popularité des contes milésiens irritait saint Jérôme. « On trouve plus de gens, disait-il, pour lire les *Milésiennes* que les livres de Platon. » Les enfants des écoles s'amusaient de ces histoires, presque autant que d'une vieille parodie des formes juridiques, le *Testament du cochon*.

« Ces fables milésiennes, bien des gens les connaissent aujourd'hui, qui ne s'en doutent guère. Ils les ont admirées dans nos fabliaux ou nos farces du moyen âge, dans Boccace, l'Arioste ou Shakespeare, dans La Fontaine, Corneille ou Molière ; ils les

ont applaudies au théâtre, au son de la musique, dans Psyché ou la Belle Hélène. Depuis longtemps, ces inventions gracieuses ou bouffonnes sont entrées dans le domaine commun de la littérature et de l'art moderne.

« Mais suivez pieusement le cours des âges en remontant de l'effet à la cause, du fleuve à la source, vous arriverez souvent vers la côte d'Asie Mineure, aux cités d'Ionie. Là-bas, dans la lumière, ont germé presque tous nos arts et nos genres littéraires. C'est là aussi que fut inventé le conte. »

\* \* \*

Et c'est avec ces récits, qui ont la même valeur que les opérettes modernes, qu'on a écrit l'histoire grecque.

---

## CHAPITRE IV

### LE RÈGNE DE L'HOMME

#### *Rome sous les Dictateurs*

En 498, nous voyons à Rome les *Magistri populi* qui sont munis d'un pouvoir illimité dans la ville et au dehors. Leurs arrêts sont sans appel, leur pouvoir menaçant jette l'effroi parmi les plébéiens.

C'est ainsi que l'autorité brutale de l'homme venait partout remplacer l'autorité morale de la Femme.

On attribua à Romulus la fondation des comices ou assemblées par curies et du Sénat, qui est copié de l'ancien *Conseil des Matrones*, qui existait dans le régime matriarcal. C'est pour donner de l'ancienneté à ces institutions qu'on les fait remonter au fondateur supposé de Rome.

Le peuple était déjà fatigué de ce régime nouveau qui ne lui avait procuré que des impôts, des corvées, des guerres, des champs dévastés, de la misère et une crainte perpétuelle de la prison pour dette (*ergastulum*).

C'est alors que pour mater le peuple on créa les *Dictateurs*.

En 493, on dut créer les *Tribuns* pour mettre un frein aux excès d'autorité de ces *Magistri*. Voici ce qui en fut l'occasion : « Un jour, on vit tout à coup apparaître au Forum un vieillard pâle, exténué de maigreur, les vêtements en lambeaux. C'était un ancien centurion, couvert de cicatrices, honoré de nombreuses récompenses. Il raconte que dans la guerre sabine sa maison a été brûlée, sa récolte détruite, ses troupeaux enlevés ; pour payer l'impôt il a emprunté, l'usure cumulant la dette lui a ôté tout ce qu'il possédait et, comme une plaie dévorante, a gagné son

corps ; il a été emmené par un créancier, par un bourreau, et il montrait ses épaules qui saignaient encore des coups de fouets.

Tels étaient les résultats de cette manière de gouverner, telles étaient les conséquences de la guerre.

Alors, voyant qu'on avait été trop loin, on créa pour défendre le peuple des *tribuns* — qui sont l'origine lointaine de nos députés actuels. Ils avaient le droit de *veto* (je m'oppose), qui arrêtait l'exécution des *Sénatusconsultes*.

En lisant cela, cette réflexion vient d'elle-même à l'esprit : A quoi bon faire des décrets et des ordonnances si quelqu'un a le droit d'en arrêter l'exécution en disant tout simplement : « Je m'y oppose » ? Quelle confiance avoir dans des législateurs qui ont besoin d'un contrôle ?

On comprendrait cela si c'étaient des femmes qui s'opposaient à l'injustice des hommes ; mais des hommes contre d'autres hommes ? Qui les contrôlera eux-mêmes ?...

On sent que la grande préoccupation de ce régime qui commence, c'est d'établir la suprématie du Père, qui aboutira au fameux droit paternel. On arrive à soustraire la famille à l'autorité de la Mère en donnant aux tribus une organisation nouvelle. On les partage chacune en dix curies, chaque curie est organisée en décuries ; les décuries étaient formées en *gentes*. La *gens* était comme une grande famille à laquelle on donna comme chef le Père, alors que, jusque là, c'est la Mère qui avait disposé de toute l'autorité familiale ; ceci prouve que cette substitution fut lente et longue et ne dut pas s'effectuer sans luttes, quoique les historiens nous disent qu'à ce moment le Père règne sur la femme, les enfants, les esclaves, et que son pouvoir sur la *gens* est absolu. On le présente, d'avance, comme le *Pater familias* ; il n'y a plus qu'une volonté, la sienne ; ses amis, appelés ses *clients*, étaient toujours prêts à le soutenir contre les justes revendications des défenseurs de l'ancien droit.

La famille, ainsi constituée, devait être un enfer pour les femmes ; aussi elles n'y entraient pas volontairement, et, pour en avoir, les hommes devaient les voler : de là le rapt.

Ce sont les partisans de ce nouveau régime qu'on va appeler *patriciens* ; ils vont mettre la noblesse de leur côté, en se déclarant une caste supérieure. Ce sont eux qui vont rendre la justice, déclarer la guerre et prendre la direction de la religion.

*Rome fait des lois (451)*

Le régime nouveau faisait des progrès à Rome.

Trois commissions furent chargées d'aller dans les villes grecques de l'Italie méridionale et jusqu'à Athènes, pour étudier les lois et les recueillir.

C'est alors que Rome fut connue des Grecs. Elle n'était à ce moment qu'une petite ville sans importance. Même à l'époque d'Alexandre, elle était peu connue en Grèce. L'historien Théopompe ne dit qu'un seul mot de cette ville pour annoncer qu'elle a été prise par les Gaulois (en 390).

Au retour des commissions, on créa les *Décemvirs*. Dix magistrats patriciens, investis d'un pouvoir illimité, avaient, chacun pendant dix jours, la présidence et le gouvernement. Ils furent chargés en l'an 304 de Rome (442 avant notre ère) de rédiger un Code de lois (les douze Tables).

Dix tables de lois furent exposées sur le Forum et acceptées par les centuries ; voilà la loi de l'homme, faite par l'homme et acceptée par l'homme. Impossible de ne pas voir dans ce fait la contre-partie de ce qu'avait fait la Femme dans l'ancien régime.

Pour compléter ces lois, les Décemvirs publièrent deux nouvelles tables remplies de lois iniques et gardèrent le pouvoir sans convoquer les comices. Donc ils commencent par abuser de l'autorité qu'on leur donne.

\* \* \*

Des doutes ont été exprimés au sujet de l'authenticité de la loi des *douze Tables*. Quelques auteurs ont même prétendu que l'existence de ces douze Tables était une pure invention. M. Michel Bréal s'est chargé d'en défendre l'authenticité.

Voici ce qu'elles contenaient, et cela nous explique pourquoi on les tenait secrètes.

Le Zodiaque de la Déesse Hathor était un résumé en douze symboles de la Loi qu'elle avait formulée dans le Sépher.

Le mot Zodiaque vient de Zoè (vie) et disque (diaken en flamand).

Le Zodiaque fut imité souvent, mais surtout par Ram, qui y introduisit de grands changements dans le but de le faire servir à la consécration des doctrines masculinistes qu'il préconisait.

Depuis, on le considérait comme contenant douze piliers, c'est-à-dire comme soutien du régime nouveau.

Ce sont les Lois des douze Tables qu'on a personnifiées et célébrées sous différents noms chez tous les peuples de la terre. Les uns en ont fait douze grandes intelligences qui présidaient aux douze mois et aux douze signes, d'autres les chantaient comme les douze anges gardiens de l'Univers. On les appelait les douze sénateurs, les douze modérateurs du monde. Les Scandinaves les célébraient sous le titre des douze Ases d'Odin.

Quoiqu'on ne sache pas ce que contenaient ces lois, on les invoquait souvent à l'appui de ce qu'on imposait. Ainsi, on nous dit que la *Loi des douze Tables* édictait des peines sévères contre les magiciens qui exploitaient la crédulité publique, les charlatans qui tenaient boutique de recettes qualifiées de magiques, qui tripotaient avec des formules sacrées, préparateurs de philtres, souvent de poisons, ne reculant devant aucun crime.

\* \* \*

Les femmes devaient se révolter de cet état de choses nouveau pour elles. On agissait sans les consulter ; bien plus, on les considérait déjà comme du bétail humain :

« Le brutal Appius a chargé l'un de ses clients de réclamer, comme son esclave, la jeune Virginie, fille d'un plébéen distingué ; au mépris d'une loi récente des *douze Tables*, il l'adjuge provisoirement à son prétendu maître. En vain Icilius, son fiancé, et de nombreux témoins, prouvent qu'elle est de naissance libre, en vain Virginius, centurion à l'armée de l'Alcide, accourt pour réclamer sa fille ; Appius la livre à son client. Alors le malheureux père, *pour sauver l'honneur de sa fille* (ce sont les historiens masculins qui parlent), *lui perce le cœur* et, tout couvert de son sang, il va soulever les soldats qui marchent sur Rome et campent sur l'Aventin. Puis, suivi de tout le peuple, et réuni à l'armée de Sabine, ils se retirent encore une fois dans l'asile du Mont Sacré. »

Telles sont les mœurs barbares, les idées folles, et la morale bizarre de ces demi-sauvages !...

Ce fait peut être rapproché de cet autre, situé dans l'histoire de Rome un siècle avant (510) : c'est celui qui nous dit que Lucrèce, femme de Tarquin Collatin, fut déshonorée par Sextus

Tarquin et se tua sous les yeux de son mari en demandant vengeance.

Comment des hommes peuvent-ils écrire des choses aussi contraires à la psychologie féminine ? Une femme qui a été violée est indignée certainement, mais elle ne se tue pas pour cela. Ce qu'elle peut faire, c'est tuer son violateur, mais pourquoi tuerait-elle la victime du crime, quand cette victime, c'est elle-même ?

Autre chose : elle se tua, dit-on, sous les yeux de son mari, mais en 510 on n'avait pas encore fait de loi qui instituât le mariage, puisque la première loi, — celle des *douze Tables* — date du siècle suivant.

On voit, dans tout cela, la préoccupation des hommes d'une époque postérieure, de mettre l'honneur de la Femme dans son esclavage sexuel, ce qui est en opposition avec la morale primitive qui l'avait glorifiée dans son sexe et dans sa liberté !

Fabre d'Olivet a bien jugé les Romains. Il dit d'eux : « Rome, trop farouche pour aimer les arts, asile d'une foule de vagabonds, sans connaissances et sans envie d'en acquérir, était tombée dans un tel état d'ignorance qu'on y posait encore un clou tous les ans à la porte du temple de Jupiter pour conserver la chronologie. Le premier cadran solaire que l'on vit dans cette ville y fut placé dans le temple de Romulus Quirinus, plus de deux siècles après l'établissement des consuls.

« Les Romains n'étaient, dans l'origine, que des sortes de flibustiers que l'appât du butin réunit, des brigands courageux dont l'unique vertu, décorée du nom pompeux d'amour de la Patrie, ne consista pendant plusieurs siècles qu'à rapporter à la masse commune ce qu'ils avaient pillé aux nations du voisinage. Quand ces guerriers allaient en course, ils portaient pour enseigne une poignée de foin (nourriture de l'âne), qu'ils appelaient *manipuli*. La *grue*, qu'ils reçurent des prêtres saliens et qu'ils transformèrent en aigle, ne parut que longtemps après sur leurs drapeaux. L'aigle fut consacré à Jupiter. » (*Etat social*, t. II, p. 22.) Rome était l'antithèse de la Gynécocratie.

Centre d'événements tumultueux, violents, il y régnait une dureté qu'on appela de l'héroïsme, une absence complète d'aménité. Des scènes de carnage et de dévastation remplissent les annales de Rome.

En quelques siècles, cette bourgade, qui n'était, au début,

qu'un ramassis de révoltés, s'éleva, s'étendit au loin et arriva au faite de la puissance brutale, donnant au monde l'exemple de ce que peut être une société quand la force triomphe.

Rome fit des lois abominables, des guerres meurtrières, elle eut des monstres couronnés, ses grandes femmes furent calomniées, avilies ! Ce fut une tache dans l'histoire, dont le déplorable effet dure encore !

### *Invasion des Gaulois en Italie (390)*

En 390, une tribu gauloise, sous la conduite d'un de leurs Brenns, entra encore en Italie et resta dans le nord de la péninsule, qui prit le nom de Gaule cisalpine.

Cette seconde descente des Gaulois en Italie mit en présence les deux puissances gauloise et romaine.

Les Gaulois, ayant passé les Apennins et entamé le pays qui restait aux Etrusques, furent attaqués par les Romains. Ils mirent en pièces l'armée romaine, au bord de la rivière d'Allia, puis ils prirent et brûlèrent Rome (en 391).

Ils ne purent toutefois prendre d'assaut la citadelle de Rome. Leur général, leur Brenn (mot dont les historiens romains ont fait un nom propre, Brennus), pour s'emparer du Capitole, fit escalader la nuit le rocher sur lequel il était appuyé ; c'est alors que Manlius fut réveillé par le cri des *oies sacrées*, et précipita dans le vide les Gaulois qui escaladaient le mur.

Dans cet épisode, nous trouvons à noter ceci : l'oie est un animal qui servit de symbole quand les femmes avaient le tort de ridiculiser les hommes. L'homme se vengea en faisant de l'oie un animal sacré, et nous la retrouvons au Capitole entretenue et vénérée, en attendant qu'elle devienne l'aigle impériale...

Nous trouvons là la même évolution d'un symbole que nous avons déjà constatée en Egypte, où le taureau sert à représenter ironiquement l'homme fort et devient le bœuf Apis, divinisé !...

Une autre forme de l'ironie est celle qui consiste à renvoyer à la Femme les accusations portées contre les hommes. C'est ainsi que nous voyons une jeune fille, Hercynie, tenant une oie dans ses mains. Faut-il faire remarquer que, dans les temps modernes, c'est cette idée renversée qui a prévalu, et que l'oie ne symbolise plus la bêtise de l'homme, mais celle de la Femme ?

Les Romains négocièrent la rançon de leur cité. On raconte que, lorsqu'ils payèrent, en lingots d'or, le rachat de Rome, les Gaulois employèrent de faux poids pour augmenter la somme qu'ils devaient recevoir. Les Romains se plaignirent ; le Brenn, c'est-à-dire le général des Gaulois, mit encore, en plus, sa grande épée dans la balance, en s'écriant : « Malheur aux vaincus ! »

Ce Brennus était de la tribu des Sémons, et les Sémons était une colonie du pays de Sens en Champagne.

Les événements que nous allons relater maintenant sont confus. Nous les empruntons à Henri Martin, qui ne semble pas avoir lui-même une notion juste des partis qui règnent en Gaule, des idées qu'ils défendent, de la cause qu'ils servent.

Voici à peu près ce qu'il dit :

« Durant le même siècle où les Gaulois d'Italie prirent Rome, la Gaule en deçà des Alpes éprouva une nouvelle révolution. Un nombreux corps de peuples, qui était comme l'arrière-garde des Kymris, et qui était demeuré au delà du Rhin, les Belges, franchirent ce fleuve, envahirent le nord de la Gaule jusqu'à la Seine et à la Marne et y établirent leur domination. Deux peuplades de ces Belges traversèrent la Gaule centrale et percèrent jusqu'à la Méditerranée. Et ceux-ci firent la conquête du pays qui est aujourd'hui le Languedoc et où régnaient auparavant des peuples d'origine espagnole.

« Ces Belges du Midi cherchaient de nouvelles expéditions. Vers l'an 281, une grosse bande d'entre eux repartit de Toulouse ; ils retournèrent joindre au delà du Rhin d'autres Belges demeurés dans la grande forêt, et ils s'allièrent avec les Celtes qui avaient émigré de la Gaule entre le Danube et la Mer Adriatique, 300 ans auparavant, et tous ensemble ils se jetèrent sur la Macédoine et sur la Grèce. »

Au commencement du règne d'Alexandre le Grand, ils sont sur les bords du Danube ; en 337, ils fondent la Galicie.

Après Alexandre, ils vainquirent les Macédoniens, et allèrent civiliser la Grèce. Belgius était chef de l'armée qui attaqua le Temple de Delphes.

Les chefs qui guidaient l'expédition avaient le collier d'or et la robe de lin. Ils furent vaincus en 278.

Alors, ils passèrent le détroit qui est entre l'Europe et l'Asie et où se trouve maintenant Constantinople, et ils fondèrent dans

l'Asie Mineure un État qu'on nomma Galatie ou Gaule d'Asie (1).

D'après une tradition recueillie par un compilateur grec anonyme, c'était une femme, Onomaris, qui avait guidé les Galates lorsqu'ils franchirent l'Istros et qui était devenue leur Reine dans le pays qu'ils conquièrent. (Cité par Dottin, *Ant. Celt.*, p. 182.)

C'est alors qu'ils introduisirent en Orient leur Dieu Hésus, dont le nom devint à la mode et se retrouve dans des familles juives (Jésus) lorsque, sous le nom de Galates, les Gaulois s'établirent en Asie, où ils fondèrent la Galilée. Ils furent plus tard les seuls peuples qui résistèrent aux Romains.

Pendant deux siècles, ils tinrent la puissance de Rome en échec. Ils furent vaincus par Annibal auquel ils s'étaient alliés (170).

« En ce temps-là, dit Henri Martin, les Gaulois remplissaient le monde du bruit de leurs armes ; leurs tribus guerrières se déployaient depuis l'île d'Irlande jusqu'au bord de la Mer Baltique, non loin des marais où s'élève aujourd'hui Saint-Petersbourg, et depuis la Suède jusqu'aux Apennins d'Italie, et depuis le cap Finistère, au bout de l'Espagne, jusqu'au fond de l'Asie Mineure, qui est maintenant la Turquie d'Asie. Et l'enseigne du sanglier, emblème principal des Gaulois, planait sur l'Europe du haut de toutes les chaînes de montagne qui dominent les grandes presqu'îles et les continents. »

Voilà des documents qui nous montrent les Belges-Gaulois comme un peuple guerrier.

Il n'est pas étonnant que ceux qui furent vaincus par eux les aient représentés comme des barbares ; ils étaient l'objet de la haine des Latins, qui, du reste, les confondaient avec les Celtes, qu'ils avaient aussi pris en haine, ceux-là à cause de leur supériorité.

Ceci nous explique pourquoi nous allons trouver deux opinions exprimées sur ceux qu'on appelle indistinctement des Celtes, des Kymris, des Belges ou des Gaulois. Les Grecs et les Latins confondent les différentes races qui occupent le territoire de l'ancienne Celtide et qui ont, cependant, une origine très différente.

Voici une de ces opinions (citée par Dottin, p. 49) : « Les Celtes étaient arrogants et batailleurs. Ils allaient en armes à la ren-

(1) *Gallogræci* désigne les Gaulois établis en Asie Mineure ; c'est un synonyme de Galates.

contre des vagues qui envahissaient leur rivage, ils bravaient les incendies. Leur vanité s'exprimait en fanfaronnades. Les Celtes étaient très avides. Ils vendaient leur corps et leur bravoure à qui voulait les acheter. L'intempérance des Celtes était célèbre. L'amour du vin les avait attirés en Italie ; à en croire Ammien Marcellin, c'étaient des gens de basse classe tombant, à force de boire, dans une sorte de folie. »

Dans le même ouvrage, nous trouvons une autre description du caractère des Gaulois :

« Tous les anciens s'accordent à les taxer d'inconstance et de mobilité d'esprit, ainsi que d'irréflexion. (Polybe, II, 32 ; III, 70-78. Tite-Live, XXII, 1. Strabon IV, 4, 2, 5, etc.)

« Chez les Gaulois, dit Polybe, c'est la passion bien plus que le calcul et la raison qui règne en souverain arbitre. César connaissait leur caractère léger, mobile, avide de nouveauté ; il avait remarqué qu'ils décidaient souvent les affaires les plus importantes sur des bruits et des rapports qu'ils ne prenaient point la peine de contrôler, et qu'ils ne tardaient pas à se repentir d'avoir agi d'après des nouvelles incertaines et la plupart du temps inventées pour leur plaire ». (Dottin, p. 146.)

Il serait intéressant de savoir si ceux qui ont fait l'expédition de la Macédoine et détruit le Temple d'Ephèse étaient des Celtes (anciens Kymris) ou des Gaulois, et quel est le temple qui fut détruit : celui de Diane ou celui d'Apollon.

L'auteur que je viens de citer, Dottin, reconnaît que certains Celtes ont de sérieuses qualités. Il dit : « Les Allobroges refusèrent de livrer aux Romains des princes de Salyi qui s'étaient réfugiés chez eux. » César reconnaît que les Volsques Tectosages ont une grande réputation de justice.

Dottin dit (p. 150) : « Ils étaient fort hospitaliers, ils ne fermaient jamais les portes de leur maison. Le passant qui entrait partageait leur repas, et, après dîner seulement, les Gaulois demandaient à leurs hôtes qui ils étaient et de quoi ils avaient besoin.

« Quand des étrangers voyageaient chez les Celtibères, tout le monde voulait les recevoir : on regardait comme *aimés des dieux* ceux qui étaient en compagnie d'étrangers. »

Dans le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le mot *Galæte* apparaît chez Callimaque comme synonyme de *Celte*.

Galæte est aussi employé chez Eratosthène et dans deux épitaphes, dont l'une est celle de trois jeunes filles qui se tuèrent

*échapper aux barbares* qui sont désignés successivement par les deux synonymes Keltés et Galètes (Dottin, pp. 12-13.)

Faut-il penser que ce sont les Gaulois qui ne respectaient pas les femmes, mais qu'on a rejeté leur barbarie sur les Celtes, leurs ennemis ?

Il est bien évident qu'un vent de révolte soufflait sur toute la masculinité qui, partout, voulait s'affranchir de la loi morale que les hommes trouvaient trop sévère pour eux.

La révolte générale est révélée par les noms mêmes qu'ils se donnent. Chaque fraction voulait commander, aucune ne voulait obéir, l'anarchie était partout.

Les Celtes divisés sont :

Les Alains ou All-ans (égaux en souveraineté).

Les All-mands (égaux en masculinité).

Les Vand-ales (ceux qui s'éloignent de tout).

Les Fri-sons (les enfants de la liberté).

Les Quades (les parleurs).

Les Cimbres (les ténébreux).

Les Swabes (les hautains).

Les Allobroges (les briseurs de tout lien).

Les Scandinaves (ceux qui errent sur les navires).

Les Francs (les fracasseurs, ceux que rien n'arrête).

Les Saxons (les enfants de la nature), etc.

Et Fabre d'Olivet, qui cite ces noms, ajoute cependant : « Une sorte de vénération pour les femmes, qu'ils continuaient à regarder comme divines, adoucissait un peu, il est vrai, l'âpreté de leurs mœurs ; mais cette vénération ne resta pas longtemps générale. »

### *L'affaire des Bacchanales (331)*

C'est au <sup>vi</sup>e siècle que la Grèce vit apparaître le culte de Dionysos, le dieu des ivresses furieuses, le sadisme déifié, entraînant un bruyant cortège de satyres.

Ce culte abominable, qui était l'apothéose des jouissances bestiales, était un insolent défi jeté à la sagesse divine ; aussi une lutte formidable des femmes contre le nouveau culte se produisit.

C'est ce culte qui se répandit à Rome de 400 à 300. Dionysos y prit le nom de Bacchus, qu'Hérodote appelle « le dernier-né

de l'Olympe » (1). « Mais les terribles Déesses accablèrent cet intrus du fond de leur antiquité », dit Michelet.

Ce fut un Grec, dont Tite-Live ignore le nom, misérable sorcier ambulant apparemment, qui se fit en Etrurie l'apôtre du culte de Bacchus.

Remarquons ici la ruse : c'est d'un pays où règne encore le régime féministe (car les Etrusques ne seront vaincus que vers 309) qu'on prétend que l'orgie masculine est venue à Rome. Bien plus, on va jusqu'à dire que ce culte fut apporté d'Etrurie à Rome par une femme de Capoue nommée Pæulla Annia, et que les cérémonies, s'il faut en croire Hispala, furent d'abord exclusivement réservées aux femmes. (Bernard Henri, *Le Sénatusconsulte des Bacchanales*, 5<sup>e</sup> fascicule). Ceci est cynique, d'autant plus que l'épisode que nous allons relater fut un crime abominable commis contre les femmes à l'occasion des orgies commises par des hommes.

C'est Tite-Live qui raconte comment le Sénat romain surprit tout à coup, en Italie, l'affiliation des *Bacchanales*, jusque là ignorée, et ses pratiques occultes. Il fait parler au Forum un consul et lui met dans la bouche des paroles qui nous montrent que ce que les Romains craignaient, c'était la révolte populaire contre un pouvoir qu'on ne s'habituaît pas à considérer comme *légitime* : « Si vous n'y prenez garde, citoyens, à cette assemblée du peuple tenue en plein jour, succédera, pendant la nuit, une autre assemblée, tout aussi remplie, où les affiliés conspireront contre le salut de la République. » Et c'est pour empêcher cette conspiration possible des hommes qu'on punit les femmes d'avoir pris part aux *mystères* d'un culte masculin contre lequel, pendant plusieurs siècles, le parti de la Religion des Déesses n'a cessé de lutter !

Mais c'est que ce que l'on craignait en réalité, ce n'était pas la révolte des hommes, c'était la révolte des femmes. On chercha donc un prétexte pour atteindre et condamner celles dont on voulait se débarrasser.

Salomon Reinach, sous ce titre : « *Une Ordalie par le poison à Rome et l'affaire des Bacchanales* », dit de cette ténébreuse intrigue : « L'an 331 avant notre ère, 423 de la fondation de la

(1) Iacchus ou Bacchus. Le iod a la même valeur idéographique que le B. Il représente le sexe mâle.

ville, dont Tite-Live seul nous a laissé le récit dans son Histoire romaine, livre VIII, ch. 18, une grande mortalité se déclara parmi les citoyens de Rome ; les victimes étaient des magistrats (les femmes étaient épargnées par le fléau ). Une servante vint trouver *Fabricius Maximus*, consul de cette année ; *Paccus* suivant les uns, *Politus* suivant les autres. Cependant, dit Salomon Reinach, il est peu probable que la même source analectique ait varié. On la suivit et l'on trouva des femmes qui préparaient certaines drogues, on découvrit aussi des poisons cachés. Drogues et poisons furent apportés sur le Forum et une vingtaine de Matrones chez qui ces substances avaient été saisies y furent amenées par le viateur. Deux, l'une et l'autre patriciennes, Cornélia et Seigia, affirmèrent que c'étaient des médicaments salutaires. Elles demandent un instant pour s'entretenir avec leurs compagnes, le peuple s'écarte, et toutes meurent par l'effet de leur propre crime. La culpabilité des vingt ainsi établie, on arrêta les autres qui se dénoncèrent et 170 furent ainsi condamnées. Tite-Live ne spécifie pas la peine. »

Toute cette histoire est mensongère.

Suivant Salomon Reinach, le récit de Tite-Live est un arrangement qui laisse entrevoir l'histoire authentique. Des femmes soupçonnées d'avoir déchaîné une épidémie, comme les sorcières au <sup>xv<sup>e</sup></sup> et au <sup>xvi<sup>e</sup></sup> siècle, ont été soumises à l'épreuve du poison, coutume juridique souvent constatée chez d'autres peuples, ont été sommées de boire des drogues empoisonnées ; elles moururent sur-le-champ, après avoir été soumises à l'épreuve du poison.

Et Salomon Reinach dit : « Ces femmes, qui n'étaient pas des empoisonneuses, furent empoisonnées sous prétexte d'une épidémie. »

Salomon Reinach examine ensuite l'affaire des Bacchanales, au cours de laquelle des milliers de femmes furent mises à mort sans procès, parce que le Sénat romain accusait de crimes inouïs ceux et celles qui célébraient en Italie les Mystères de Bacchus. « Ces accusations, dit S. Reinach, étaient sans fondement ; le Sénat a proscrit les Bacchanales dans un intérêt politique et, pour justifier ses rigueurs aux yeux d'un peuple crédule, a propagé d'horribles calomnies contre les victimes. La République romaine a commis ainsi 200 crimes juridiques comparables aux procès des Templiers et des sorcières. » On interdit la célébration du culte de Dionysos à Rome et dans toute l'Italie. Des

primes furent offertes aux dénonciateurs, qui se présentèrent en foule. On apprit que les chefs de l'association, comprenant cinq mille personnes, étaient deux plébéiens romains ; ils avouèrent et se hâtèrent de fournir d'autres indices (*Adducti ad Consules jassique de se nullam moram indici vel indicio fuerunt*).

Cette phrase n'est pas claire, mais elle indique bien la rapidité de la procédure.

Voici maintenant ce qu'on trouve dans un opuscule de Lenormant :

Comme dans Reinach, c'est une affranchie, Ferenia, dont l'amant a été chassé de la société, qui, appelée devant les Consuls, prise de peur, raconta toutes les scènes des Bacchanales. Lenormant cite le consul Fostinius. Riche en détails juridiques, il ne présente pas les garanties suffisantes pour nous servir de bases à un examen critique.

Le *Sénatus consulte*, affiché dans diverses villes de l'Italie, fut l'acte principal de la répression.

Le Sénat domine ou conduit, par ces ordres, toute cette ténébreuse affaire.

James Donaldson, dans *Les Femmes dans l'antiquité*, livre écrit en 1907, croit à tort à l'histoire de l'empoisonnement. Il dit : « Les Romains savaient fort bien pourquoi les femmes eurent recours à des mesures aussi violentes ; c'est qu'elles n'étaient pas disposées à subir la tyrannie des hommes sans faire un effort. »

\* \* \*

Pendant qu'on condamne ainsi toutes les femmes dont on veut se débarrasser, sous des prétextes divers, on élève à Bacchus un temple superbe et on continue à pratiquer son culte, puisque nous trouvons dans le Panthéon romain le dieu Priape, qui se rattache au culte bacchique et qui, muni d'un phallus exagéré, préside à toutes les débauches. On le représente tenant en main une faucille, symbole de ce qui tranche, de ce qui tue, car la vieille tradition enseigne toujours que la débauche tue. Et on lui consacre des fêtes, les *Priapées*, dans lesquelles ceux qui célébraient des orgies, en faisant toutes sortes de folies, étaient appelés *Ityphalles*. Priape était surnommé *Ityphallus*.

Donc les Bacchanales ne furent pas supprimées après le massacre des femmes, elles furent seulement réglementées.

Voici, du reste, le texte du Sénatus consulte (Q. Marcius L. F. Sp. Postumius L. F.) :

« Au sujet des Bacchanales qui s'étaient réunies, le Sénat a jugé bon de décider qu'aucun des adeptes ne pourrait tenir des Bacchanales. S'il en était qui se prétendissent obligés de tenir des Bacchanales, qu'ils devaient aller à Rome trouver le Préteur urbain, et qu'après qu'il aurait entendu leurs déclarations, notre Sénat en déciderait, cent Sénateurs, au moins, étant présents lorsque son avis lui serait demandé. »

Chose surprenante, il y avait des femmes initiées aux mystères de Bacchus ; elles portaient le phallus comme signe de leur initiation. C'est ce symbole mâle qui est resté dissimulé dans l'hostie, qui est un dérivé des *Obélies* (oublies), espèce de pains dont on faisait des sacrifices à Bacchus.

On voulut ainsi copier les fêtes appelées *Néoménies* chez les Israélites et *Novilunium* à Rome (Nouvelle lune). Pour cela, on institua, en l'honneur de Bacchus, une fête appelée *Néaenies*. On la célébrait quand on buvait pour la première fois du vin nouveau.

D'après Lorains, César à Rome, Pisistrate à Athènes, les Ptolémées à Alexandrie, ont rendu hommage au culte de Bacchus.

### *Les Mystères des hommes*

Les orgies étaient tombées dans le domaine du peuple. Revêtues d'une apparence religieuse qui en dissimulait les désordres, elles gagnèrent facilement du terrain ; les temples se multiplièrent ; les Mystères des hommes, cherchant l'isolement, s'établirent dans les îles riveraines, dont le nom Oog (île en grec, en coréen, en garamis) resta chez un grand nombre de peuples pour signifier demeure — *hogar*.

Pour célébrer les Mystères, des hommes formèrent des campements provisoires, mille fois maudits par les prophètes hébreux sous le nom de *Socoth Benoth* (orgies de Baal (1), fête des Sichémistes, mystères de Moab).

Sichem vient de Sick-heim, *demeure des morts*.

(1) Le nom de Bal fut donné aux orgies de Bal, Moab. *Mob* — en anglais et en hollandais, signifie populace.

Les Mystères des hommes n'ont pour but que le rapprochement des sexes.

En quelques pays, comme à Babylone, à Sicca Venera, dans l'île de Samos, au temple de Melkart, la jeune fiancée attendait sur le parvis du temple un hôte qui pouvait être *un esprit sous une forme humaine* ; ou bien encore, renfermée dans le secret de la mezquita, elle recevait la visite de Bel, de Jupiter Ammon, de Brahma.

L'homme se cache sous le dieu.

Mosquée (Moschenein signifie *entrer masqué*).

Mosechari nous indique la destination primitive de la Mesquita : c'est là que l'homme *masqué* vient trouver la femme.

D'après le rite romain, le sacrificateur se voile la tête.

### *Saturnales*

Les Saturnales étaient des fêtes données en l'honneur de Saturne, au mois de décembre. Pendant que duraient ces fêtes, tout travail cessait, excepté la cuisine, et les rangs sociaux disparaissaient, les esclaves pouvaient parler comme ils voulaient et critiquer leurs maîtres.

A l'occasion de ces fêtes, on expliquait qu'Uranus se générait directement, mais que, après lui, vint Saturne, monde dans lequel on se reproduit sexuellement.

### *Mercuriales*

On appelait Mercuriales les fêtes de Mercure, qui étaient célébrées à Rome par une société de marchands, disait-on. Car on sait que Mercure était le dieu des voleurs ; sa divinité était un mensonge, car son éloquence et son air affable qui séduisait conduisaient les âmes dans le Tartare.

Il tient en main le caducée, fait de deux serpents représentant la trahison de l'homme sous ses deux aspects : le prêtre et le roi.

Un des noms de Mercure est Parammon, fils d'Ammon.

Mercure, comme Hermès, est celui qui interprète.

Pour l'excuser, on dira qu'il est le messager et l'interprète des *dieux*. C'est le beau parleur, « le dieu de l'éloquence », et on le représentera comme un charmeur, enchaînant le monde par la force du discours : « de sa bouche sortent de petites chaînes qui se rendent dans les oreilles d'autrui ».

Mais ce dieu est aussi un personnage phallique.

Phallus était un des quatre dieux de l'impureté ; les trois autres étaient Bacchus, Priape et Mercure. On peut voir au Musée de Rouen une statuette de Mercure tenant en sa main gauche un phallus.

On appelle phallophores ceux qui, dans les fêtes infâmes de Priape et d'Osiris, portaient la figure du phallus.

Et comme ils veulent toujours mettre les femmes de leur côté, on nous dira que *Phaloe* était une nymphe, fille du fleuve Lyris.

### *Les Femmes réagissent*

Les cultes phalliques sont l'origine de la folie masculine ; l'esprit des hommes sombre dans les orgies ; c'est une mort morale, qu'on représente par un simulacre d'abord, puis, plus tard, dans les Mystères masculins, par une mort réelle, celle d'un animal représentant l'homme descendu vers la brute. Ce fut un bélier ou un taureau, un mâle quelconque.

Au temps où l'équinoxe commençait au taureau, c'était cet animal qui était la victime. Un bélier représentait Ram.

On offrait un banquet pour effacer d'avance la tache contractée par le *dénouement de la ceinture* (1).

On faisait remonter à Ram la révolution masculiniste.

A Rome, chaque année, pour l'immolation du Ram, 48 tribus latines se réunissaient.

Sur les bords du Tibre, aux Mystères de Raymi, on immolait un agneau noir. A Rama, dans l'Inde, pendant la cérémonie, la foule répétait continuellement : *Ram, Ram !*

Le mot Ramadan vient de là.

Les Florales se faisaient à Rome le 4 mai. En Gaule, on les célébrait aux calendes de mai. De *Calendæ maiance* le peuple a fait colin-mayar.

Cette fête existe encore en Angleterre et se fait à Helstown le 8 mai.

(1) On déliait la ceinture dans les Florales du Temple Olympique de Salisbury. C'est cette légende qui, en se transformant, est devenue celle d'un ancien roi qui aurait ramassé, dans un bal, la jarretière de la comtesse de Salisbury. Une ceinture mystérieuse se voit à Tortosa, en Espagne ; là, l'ancien ordre de la ceinture s'appelle aujourd'hui mystiquement *Ordre de la Hache*. (La hache sert à fendre.)

Quand les Européens sont arrivés en Amérique, ils ont trouvé le grand Caraïbe pratiquant encore, en nature, cette antique expiation, ce qui prouve que les mêmes idées avaient régné sur toute la Terre.

La victime du sacrifice, le *Dévoué*, était attaché au gnomon, mis à mort et mangé.

Dans Lucain et les autres poètes, *devotus* signifie dévoué comme victime expiatoire.

Les Phéniciens appellent le bélier sacrifié *kar*. En celtique, *keeren* signifie *expier*, purifier.

Dans le fameux temple de Mylasa, le pontife qui immolait le bélier victimaire s'appelait lui-même Carès.

Chez d'autres peuples, le nom est changé, mais le synonyme qui le remplace laisse voir facilement qu'il s'agit du même mystère. Ainsi *Borro*, en espagnol, veut dire agneau mâle d'un an, et *borrar* effacer (le péché).

Borrico (âne) est aussi employé dans les anciens Mystères.

On connaît les deux boucs symboliques des Hébreux ; l'un (le mâle) était immolé sur place, l'autre (la femelle) était chargé des iniquités de l'homme, puis renvoyé au désert.

Chez les Celtes, l'animal victimaire s'appelait *guild*. C'était généralement un bélier, — quelquefois un taureau. Comme le sacrifice était précédé de l'offrande, on donnait des cornes d'or au bélier.

Par la suite, le sacrifice fut précédé d'un banquet, si bien que le mot *guild* est arrivé à signifier *banquet* et *or*. Mais il signifie aussi *filles* et *prostituées*, parce que, quand les idées s'altèrent, on fait un mélange confus de tout ce qui rappelle la vie sexuelle.

Le boeuf gras, qui est le dernier souvenir de l'animal sacrifié, s'appelle encore aujourd'hui *guildos* (*gild* — os, taureau).

En phénicien, le mot *rachat*, rédemption, est gael. Mais, comme gael signifie aussi coq, dans la cérémonie du Kippour c'est souvent un coq que l'on prend pour victime, et l'officiant, jouant sur les mots, dit avant de l'égorger : *Sois mon rachat*.

Gael et gallus, chez les Tyrrhènes, signifie coq.

Dans l'ancienne Gaule, on immolait un taureau sur une pierre trouée — et la personne pour qui on offrait le sacrifice était placée dessous, en recevait le sang ; elle était alors, comme nous le voyons par les inscriptions, *Renata* (régénérée).

A Mexico, on égorgeait sur une pierre des victimes humaines

pour le salut de l'Empereur. Souvenir de l'homme sacrifié et de la femme sauvée (*ambrator*).

Cette idée de *renaissance* prend des formes diverses. Sur les tombes qui datent de l'époque hiéroglyphique, on dessinait les animaux qui muent pendant l'hiver, comme les serpents, les tortues, les salamandres, figurant par ces emblèmes *l'initié* qui laisse au fond du cercueil sa dépouille, pour reparaître dans les Florales sous une forme nouvelle (1). On y peignait de même le hanneton (scarabée), parce qu'il arrive vers le 1<sup>er</sup> du mois de mai, époque des Florales ; on y grava le tau T et l'aspa X (deux os placés en croix).

Muer, c'est se transformer, laisser sa première enveloppe comme le saurien, la grenouille, qui, en celte, s'appelle *frog*. C'est de là que vient le mot *défroque*, nom donné au corps du mort.

Dans les Mystères masculins où on immolait un simulacre d'homme, les Suèves de la Baltique gardaient sur leur tête rasée une touffe de cheveux.

C'est par opposition à cette ancienne coutume que, plus tard, à cette même place on fit la tonsure des prêtres.

Les Kaldéens de Babylone, les Assyriens, les Araméens ou Syriens n'avaient pas de sacrifices humains ; ils sont inconnus aussi, ou fort rares, chez les Arabes.

Lucien parle des sacrifices de la ville sémitique d'Hiéropolis.

### *La science antique cachée sous des fictions surnaturelles*

Il est curieux de constater par quels chemins tortueux la science antique passe pour arriver à représenter toutes sortes d'erreurs, les unes grotesques, les autres absurdes et souvent obscènes, mais toujours surnaturelles.

Le but principal est de changer le sexe de la Divinité.

Dans les Mystères féminins, on continuait à enseigner les Lois de la nature et particulièrement la cosmogonie, symbolisée par le Septénaire, parce qu'il existe sept principes actifs qui régissent l'Univers.

Mais cette idée a déjà commencé à se corrompre. Les Syriens avaient désigné les Forces cosmiques sous le nom d'Intelligences ;

(1) Mithra vient de Metrius. Metrius vient de Mugter, qui veut dire Mutare (muër).

cela va servir de base à la théorie hiérarchique des Intelligences célestes distribuées dans les sphères célestes et dans les étoiles — et la distribution en sept grandes Intelligences va se retrouver partout.

Les Guébres, descendants des anciens Perses, étaient déjà persuadés que les corps célestes étaient animés par des intelligences qui se mêlaient à la conduite des hommes. Le soleil, d'après eux, est la première intelligence. Le feu est devenu leur grande Divinité, c'est un être intelligent susceptible de tous les mouvements spirituels.

Singulière confusion entre l'*Esprit vivant* et le feu des astres qui a servi à le symboliser. Le feu est devenu un être divin extrait de la substance du dieu, océan de feu et de lumière, dont tous les autres feux sont émanés. Ils placent la Divinité dans la totalité du *feu éthéré*, dont chaque astre est une émanation.

Toute cette théorie fausse est l'origine du dieu aux sept rayons, du Saint-Esprit Mère des sept maisons, des sept lampes devant le tabernacle, des sept colonnes de sagesse, des sept étoiles, des sept chandeliers d'or, des sept esprits célestes des Japonais, des sept étages du monde, des sept cieux, etc.

Les anciens figuraient le monde par un vaisseau inondé de lumière éthérée et conduit par sept pilotes ou génies.

C'est ce que, dans l'époque d'ignorance, on représentera par les sept planètes. Mais cela n'était que la copie de ce qu'on avait vu dans les Mystères, lorsque la science était encore enseignée par la Déesse appelée *Fides*, dont le culte était établi dans le Latium. Cette Déesse, dont le nom représente collectivement les Prêtresses qui enseignaient *la science*, avait des temples, des hiérophantes et des hiérophantia (Prêtresses d'Hécate) qui présidaient aux initiations.

Leur science, appelée hiéroscopie, fut imitée par les Aruspices.

C'étaient des femmes vêtues de blanc, les mains jointes (1). Les hommes qui les assistaient étaient voilés d'une étoffe blanche et en avaient la main enveloppée. (C'est ce qui a été parodié par Pierrot habillé de blanc.) Ces Prêtresses enseignaient l'origine du symbolisme des sept Intelligences confondues avec les sept Principes cosmiques.

On a fait d'elles les sept Pléiades.

(1) Deux mains jointes ensemble étaient le symbole de la bonne foi.

La mythologie nous dit que les Ménades et les *Hyades* pleurent leur défaite par leur frère Hyas ; elles sont changées en astres et envoyées au ciel. On les nommait Ambroisie, Eudoxe, Pasithoé, Coronis, Palixo ou Plexaure, Philéto ou Phytho et Tyché.

### *Les Aruspices contre les Déesses*

Le prêtre va copier la science des Déesses, puis la masculiniser. Pour lui, les grands dieux Cabires de Samothrace réunissent en eux le Principe actif masculin et le Principe passif féminin. Leur nom était consacré chez les Romains et dans les livres des *Augures*, sous le titre de *Devi-potens* ou dieu tout-puissant.

Puis on appela Parèdres ou Synodes les nouvelles divinités masculines.

*Augure*, le nom qu'on donne aux prêtres romains, vient d'une racine qui signifie vautour : *geier* en celtique, *agur* en hébreu, *guira* en garamis.

Festus nous apprend que les *Augures* entendaient par les *dieux mânes* tous les dieux, parce que, selon leur doctrine, il se faisait, de leur divinité, un *écoulement* qui pénétrait tout. (Du mot latin *manare*, couler.)

Les Augures furent d'abord les *ministres des Temples*, appelés *Parasites*. Leurs fonctions à Athènes étaient les mêmes que celles des Epulons à Rome.

Par *Parasites* d'Apollon, on entendait les farceurs et les bouffons.

L'ironie, le sarcasme vont devenir des dogmes. Après que la Déesse a représenté la lumière, elle va être l'emblème de ce qui l'éteint, l'eau, prenant ainsi la place des dieux océaniques.

On faisait une fête dans laquelle on promenait la statue de la Déesse. A Rome, c'était Cybèle que les Galles promenaient et qu'ils plongeaient ensuite dans l'Almon.

Pour se venger, à Rome, le 15<sup>e</sup> jour de mai, qui était celui des *Ides*, les Vestales jetaient dans le Tibre, par-dessus le pont Sublicius, trente effigies, ou mannequins en osier, représentant des vieillards.

Si la *Bonne Déesse* devint pour le Prêtre un objet de crainte, une Némésis redoutable, c'est parce qu'il l'avait outragée, après avoir pris sa place. Et c'est ce qui explique *la colère des dieux*.

*Les Vestales au Forum*

Cette histoire rectifiée nous fait comprendre que les Vestales eurent un rôle très important à Rome. Longtemps elles furent une puissance morale qu'on n'osait pas attaquer.

Leur résidence sacrée était le Forum, centre et cœur de Rome, qui, depuis la ruine de l'ancienne religion, a servi à toutes sortes d'usages profanes.

On a entrepris des fouilles au Forum pour découvrir les vestiges des monuments immortalisés par l'histoire. Déjà on nous a restitué des vestiges de la maison des Vestales.

On sait que c'est là que se trouvait le temple fameux dédié à Vesta.

Gaston Boissier, envisageant les transformations survenues dans ce lieu sacré, nous dit :

« On construisit, autour de lui, des places plus vastes, plus régulières, plus somptueuses, mais qui ne furent jamais regardées que comme des annexes et des dépendances de ce qu'on s'obstinait à appeler par excellence le « Forum romain ». Il résista aux premiers désastres des invasions et survécut à la prise de Rome par les Wisigoths et les Vandales. Après chaque bourrasque, on s'occupait à le réparer tant bien que mal, et les barbares eux-mêmes, comme Théodoric, prenaient quelquefois la peine de relever les ruines qu'ils avaient faites. La vieille place et ses édifices existaient encore au commencement du VII<sup>e</sup> siècle, lorsque le Sénat eut l'idée malheureuse de consacrer à l'abominable tyran Phocas cette colonne dont Grégorovius nous dit que « la Némésis de l'histoire l'a conservée comme un dernier monument de la bassesse des Romains ». A partir de ce moment, les ruines s'amoncellent. Chaque guerre, chaque invasion renverse quelque ancien monument qu'on ne prend plus la peine de réparer. Les temples, les arcs de triomphe, qu'on a flanqués de tours et couronnés de créneaux comme des forteresses, attaqués tous les jours dans la lutte des partis qui divisent Rome, ébranlés par des assauts furieux, finissent par s'écrouler et couvrent le sol de leurs débris. Chaque siècle ajoute à cet entassement. »

Après avoir cité ce qu'écrivent les hommes modernes sur ces questions d'histoire passée, je veux aussi citer ce que disent les femmes.

En voici une qui écrit ceci :

« O Vierge au cheveux courts, blanche Vestale, à qui consuls et préteurs devaient céder le pas ; toi qui marchais précédée des licteurs et devant qui s'abaissaient les faisceaux ; toi qui connus la gloire des apothéoses les plus magnifiques et témoignais en justice sans prêter serment ; que dirais-tu, ô toi dont les tribuns même respectaient le caractère sacré ! que dirais-tu de la thèse féministe ?.... »

*Les Etrusques vaincus en Italie (vers 309)*

Au milieu des guerres incessantes des nations masculinistes, les Etrusques, restés fidèles aux principes gynécocratiques, se sentent chanceler au milieu de leur luxe et de leurs richesses. Ils croyaient à la fatalité de leur décadence. Leurs Prêtres annonçaient *le soir prochain du monde*, le dernier âge de leur puissance. Les guerriers étrusques s'engageaient, par *la loi sacrée*, à mourir plutôt qu'à fuir. Vaincus près de Sutrium par Fabius, ils succombèrent en effet.

Ceci nous fait savoir qu'ils avaient une antique *loi sacrée*, comme la *Thorah* des Israélites.

Au déclin de la République romaine, on mourait *pour la liberté*, parce que les femmes ne voulaient pas du nouveau régime. Et les hommes les imitaient et s'entretuaient pour une liberté... que la loi romaine venait de leur donner !

Les rois combattaient les Sabins, les Latins, les Etrusques.

Parmi les Sabins étaient les Avintenum, les Fidènes, les Réates, les Cures, peuples de l'Italie centrale. Une partie des Sabins s'établit à Rome avec le roi Tatius, et une autre resta dans ses montagnes et fut soumise par Curius Dentatus (290 avant notre ère).

On raconte que Tarpéia, fille de Tarpéius, gouverneur de la citadelle de Rome, en ouvrit les portes aux Sabins. Cela prouve que les Sabins étaient des féministes.

*Les guerres puniques (de 264 à 241)*

Carthage est l'antithèse de Rome : elle représente la Femme ; Rome, c'est l'homme. Aussi est-elle destinée à être vaincue. Les mercenaires n'ont pas d'intérêt direct dans ses affaires ; les

soldats romains mettent leur gloire dans le triomphe, ils combattent comme l'homme, pour vaincre.

Les Carthaginois sont moins soucieux de la gloire militaire ; cependant, ils ont une marine nombreuse et une cavalerie excellente, composée de Numides, mais qui ne leur appartient pas, qui peut leur échapper et qui leur échappera, en effet, au moment décisif. Et puis il y a entre cette nation gynécocratique et les soldats masculinistes des intérêts contraires.

Les Romains, eux, sont tous soldats, tous rompus aux fatigues de la guerre, et ils luttent pour une cause qui leur plaît : la conquête, le triomphe d'un Etat qui exalte l'homme. Puis ils sont protégés par une ceinture de colonies, par des municipes et des villes alliées, dont tous les hommes les soutiennent, dont la population n'a de volonté que celle du Sénat, et qui se lève comme un seul homme quand il s'agit d'attaquer ce qui reste de la puissance du vieux monde féministe. Aussi Carthage est abandonnée à la première agression des peuples qui l'entourent ; ses soldats, fatigués du joug gynécocratique, sont assoiffés d'indépendance et tout disposés à se révolter contre leur nation au lieu de la défendre. Leur inconstante humeur les porte vers l'ennemi, au lieu de le combattre ; ils voient dans les Romains des révoltés contre les croyances et les mœurs dont ils sont eux-mêmes fatigués ; la religion romaine, plus tolérante que celle de Carthage, est plutôt leur affaire ; le régime brutal de Rome convient bien mieux à leur caractère batailleur que le travail paisible des Carthaginois. En même temps, les superstitions romaines les attirent par leur caractère de mystère.

### *Défaite de Carthage*

Carthage était devenue un Etat puissant. Vers 250, elle possédait presque toute l'Espagne et y imprimait son caractère de galanterie chevaleresque, qui n'a jamais cessé d'y régner. Le culte de la Femme, institué alors, avait pris une telle force dans le cœur de l'homme que, lorsque le Christianisme triompha, c'est à la Vierge Marie que l'Espagne rendit un culte.

Carthage entretenait garnison à Malte, elle possédait les Baléares et d'autres îles.

Sur les médailles de Carthage se trouvait la tête de Cérès, la *Bonne Déesse*, devant laquelle les hommes s'inclinaient. Le culte

théogonique s'était donc conservé là, grâce aux traditions gynécocratiques de cet Etat.

La défaite d'Annibal par les Romains fut le dernier coup donné au régime féministe.

Annibal avait toutes les qualités des races théogoniques. C'était une belle nature, un intellectuel. Il réunissait la culture grecque et punique, il prodiguait l'argent, voulait un dévouement absolu, une obéissance immédiate, outrageusement dédaigneux pour le reste des hommes.

Justin vante la sobriété d'Annibal : « Il est constant, dit-il, qu'il ne mangea jamais sur un lit (à la manière des anciens), que jamais il ne but plus d'un setier de vin par repas et qu'il observa une telle continence qu'on n'eût pas dit qu'il était africain. »

Quelle différence avec les hommes élevés à Rome, sous le gouvernement le plus masculin de la Terre !

Mais Annibal devait avoir une belle revanche. En 216, ce fut lui qui triompha des Romains.

### *Les contradictions des historiens classiques*

Après la victoire d'Annibal sur les Romains, il fut défendu aux femmes de verser des larmes en public. « Les femmes firent de telles lamentations, disent les historiens, qu'il fallut un arrêt du Sénat pour leur défendre de troubler la ville par leurs cris. On envoya Fabius Pictor à Delphes. Sur la réponse de l'oracle, et après avoir consulté les Livres sibyllins, deux Gaulois et deux Grecs furent enfouis vivants dans le Forum. »

Que de conclusions psychologiques à tirer de ce fait !

D'abord empêcher les femmes de manifester leurs sentiments et aller consulter l'oracle de Delphes, qui est la voix de la Femme, voix lointaine, il est vrai, et rendue merveilleuse par l'éloignement même. Puis consulter les Livres sibyllins, écrits par des femmes. Donc, s'en remettre aux décisions de l'*Esprit féminin* !

Pourquoi, alors, ne pas écouter les lamentations de la vraie Femme qu'on a près de soi, qui exprime sa pensée et ses sentiments bien plus clairement que l'oracle ?

C'est que, dans ce cas, il faudrait se soumettre à ses décisions, qu'on rejette d'avance, tandis que les oracles s'interprètent comme l'on veut, et, quand on leur fait ordonner des sacrifices

humains, c'est qu'on leur donne un sens qui flatte la brutalité criminelle des hommes.

Au fond, ce n'est pas l'oracle qui parle, c'est leur passion. Du reste, ils font les divinités à leur image, et, comme ils aiment les tueries, ils croient que les divinités les aiment aussi. Ils font, pour leur plaisir, ce qui leur plaît à eux.

Un an plus tard, en 217, à l'occasion de la bataille de Thrasi-mène, on décréta des prières publiques, on renouvela la fête des Saturnales dont l'objet était de représenter l'égalité qui avait régné, disait-on, parmi les hommes pendant le siècle d'or, le règne de Saturne. C'est ainsi qu'on désigne le temps heureux du Matriarcat pendant lequel il n'y avait pas eu d'injustice sur la Terre.

Mais la politique, à Rome, domine tout. C'est une école de perfidie, de ruse, de fausseté. Sans pitié quand elle triomphe, elle met l'art dans la cruauté, se fait savante dans le crime, et c'est une émulation. Ceux que Rome se donne pour maîtres sont des monstres, des fous ou des brutes ; « de la boue détrempée avec du sang », c'est le mot d'un Grec sur Tibère. Voir des masses humaines à la merci d'un Caligula, d'un Claude, d'un Néron ! Quel spectacle, et quelle leçon pour ceux qui se virent descendre si bas pour s'être révoltés contre le régime maternel, pour avoir voulu « des Maîtres » alors que la domination de la « Maîtresse » était si douce !

Quelques hommes eurent le courage de s'élever contre les innovations du régime masculin. Caton (l'Ancien ou le Censeur, de 232 à 147) restera célèbre dans l'histoire pour sa sévérité contre les nouveautés de son temps. Il fut, à Rome, le premier martyr de la conscience humaine.

Des femmes aussi voulurent parler. Nous trouvons au Forum Cafranie à qui l'on attribue des excès et intempérances de langage, dont on fait une mégère acariâtre qui, par son bavardage, aurait provoqué l'exclusion des femmes du Forum romain. Cela nous apprend que jusque là les femmes prenaient la parole au Forum, ensuite que ce qu'elles avaient à dire n'était pas pour plaire aux hommes.

On a trouvé dans les ruines de Pompéi des affiches électorales portant des noms d'hommes et des noms de femmes.

*Les crimes sociaux. L'amour méprisé et sacrifié*

Syphax avait épousé la fille d'Asdrubal Giscon, la belle Sophonisbe (de 204 à 201).

Massinissa, un Numide allié des Romains, attaque Syphax et le fait prisonnier ainsi que Sophonisbe qui lui avait été promise autrefois. Devenue sa captive, il la prend pour épouse. Mais Scipion s'inquiète de l'influence que peut exercer sur l'esprit de Massinissa une si belle femme, dévouée aux intérêts de Carthage, et fait entendre au Numide qu'il doit choisir entre l'amour de Sophonisbe et l'alliance de Rome.

Massinissa monte à cheval, se rend auprès de sa fiancée et, sans descendre, lui présente une coupe de poison. « J'accepte, dit-elle froidement, le cadeau de nocces », phrase que lui font dire les historiens masculinistes.

Telles sont les mœurs de sauvages que les historiens nous racontent... et c'est cela que l'on montre à nos fils comme de la vertu ! Ce sont les femmes sacrifiées pour le triomphe de l'iniquité, qui sont les grandes femmes de l'histoire romaine classique !...

Quant au droit des femmes, voici comment on le respectait :

De 223 à 220, les Romains voulurent faire une expédition en Illyrie. C'était un pays où le régime matriarcal existait encore. Teuta en était la Reine. Le Sénat romain lui envoya des ambassadeurs. Teuta les fit arrêter, ne leur reconnaissant pas le droit de venir conquérir son pays. Cela servit de prétexte aux Romains pour s'emparer de l'Illyrie grecque où se trouvaient les ports de Dyrrachium et d'Epidamme, ainsi que de l'Istrie.

C'est ainsi que les femmes étaient dépouillées de leurs Etats et renversées de leur puissance. On va mettre l'idéal social dans la *Patrie*, symbole de la Paternité, représentation du droit paternel. On nous dit que Caton (232-147) est le vrai « *Père de la Patrie* ». C'est de lui qu'on disait : « Celui-là, ô Rome, mérite tes autels ; si jamais tu te relèves libre du joug, c'est celui-là que tu feras *Dieu*. »

C'est ce que firent ceux qui avaient besoin d'un « dieu » et voulaient mettre à la place des Déeses une personnalité mâle, ayant toutes les vertus que les philosophes prêchaient, y compris le mépris de la Femme.

Cependant, Caton représente la conscience qui prescrit d'écouter sa voix plutôt que celle « des dieux ». C'est que les dieux parlent comme des hommes, et la conscience, c'est la voix de la Femme qui parle à l'homme dans son moi intime.

### *La Maternité détrônée*

Quand l'homme voulut substituer la famille paternelle à la famille maternelle, quand *il vola*, pour ainsi dire, une femme pour l'avoir à lui seul et la soumettre à ses caprices, ce fut le triomphe de tous les mauvais instincts de la nature masculine, le triomphe de sa jalousie, le triomphe de son instinct despotique, le triomphe aussi de sa paresse, car il se fit servir par celle qu'il choisissait. Il s'affranchit du même coup de la loi morale et, en même temps, de l'obligation du travail ; il exerça sur les enfants une domination despotique qui les terrorisa, et, par là, entra dans le monde la ruine de la vraie famille, la terreur des faibles et le désordre économique. Ce fut le premier mot de l'isolement moral, de l'abandon des impuissants, des vieux, des inutiles, le malheur de tous.

Qu'elle est loin déjà, la brillante civilisation matriarcale de l'Inde, de l'Egypte, de la Celtide, qui avait été l'œuvre grandiose de la Femme divine !

Bachofen, qui a eu pour but de raconter les causes de la défaite du Droit maternel, dit de cette transformation de la famille : « Deux pouvoirs seuls pouvaient conserver le droit paternel et lui permettre d'évoluer : l'Apollonisme Delphique et le principe romain de l'Impérium masculin. L'histoire nous apprend que l'humanité doit plus à celui-ci qu'au premier. Si l'idée politique dirigeante de Rome porte en elle-même moins de spiritualisme que l'idée apollonienne, elle possède dans sa formation légale et dans ses relations intimes avec toute la vie officielle et privée un appui solide qui manque au pouvoir purement spirituel du dieu.

« La comparaison de cette force de l'idée politique romaine avec la force de résistance d'un principe purement religieux peut nous faire connaître la faiblesse de la nature humaine abandonnée à elle-même et non soutenue par des lois. »

Cette lutte de l'homme législateur contre la liberté de la Femme, ce drame humain, allait régner dans chaque famille,

partout l'autorité morale de la Femme allait être méconnue. Chaque couple était l'image de la nation. L'homme collectif est la copie de l'homme individuel. Que *seul* un homme opprime une femme ou qu'*ensemble* les hommes oppriment les femmes, le résultat est le même. Les conséquences sociales sont les conséquences familiales généralisées. Quand le ménage souffre, la société souffre. Quand la Femme ne jouit pas de son autorité maternelle dans la maison, l'Etat est un vaisseau sans pilote.

Cette époque de l'histoire nous montre une profonde révolution dans la conception antique de la famille. L'homme commence à exercer sur la Femme une domination brutale, mais c'est la femme des classes inférieures, seule, qui en est d'abord l'objet ; il n'oserait pas — ou ne pourrait pas — asservir la femme des classes supérieures qui garde encore quelque temps tout son prestige, — le prestige de la richesse.

« Où est le Romain, dit Cornélius Népos, chez qui la Mère de famille n'occupe pas dans la maison l'appartement d'honneur et n'y tient sa cour ? »

La loi romaine reconnaissait aux matrones des prérogatives dont elle privait les femmes du peuple, les esclaves et les affranchies ; elle était souverainement injuste, car toute femme est FEMME, et ce n'est pas sa position sociale qui lui donne — ou lui ôte — le privilège moral que sa nature féminine lui confère. Les lois masculines cherchaient à imposer le mariage, mais, comme il n'était pas encore accepté, on avait dû régler le concubinat beaucoup plus répandu. Quant au mariage, ce n'est, d'abord, que l'esclavage, puisque le mari paie à la famille une dot en argent ou en riches présents. Du reste, cela réussit si mal qu'à peine institué on se voit forcé d'en adoucir la rigueur par le divorce.

Avec des lois aussi brutales que les lois romaines, la famille naturelle ne pouvait plus exister. Aucune sécurité ne pouvait régner pour la Femme et pour l'enfant. Non seulement le père avait le droit de vie et de mort sur le pauvre petit qu'il avait engendré, mais les superstitions régnantes lui faisaient un devoir de la cruauté.

Lors du siège de Carthage par Agathocle, tyran de Syracuse, qui vécut de 361 à 289, on donna à dévorer à la divinité mâle 200 petits enfants.

Ovide raconte un de ces romans dans lequel un père ordonne que l'enfant qui naîtra soit sacrifié si c'est une fille, et il nous

montre ce père embarrassé de cet arrêt. Il dit : « Je ne donne cet ordre qu'à contre-cœur ; pardonne, ô nature sainte ! »

Il n'est pas étonnant que, sachant quel sort attendait leurs enfants, les mères préférassent l'avortement ; c'était une pratique répandue à Rome et dans tout le monde grec, et les auteurs du temps racontent, avec un certain étonnement, que les Egyptiens élèvent tous leurs enfants et se font honneur de ne pas suivre les mœurs grecques et romaines.

Enfin, ce sont les Romains qui, les premiers, eurent l'idée diabolique de mutiler leurs enfants pour en faire des mendiants.

Et voilà le pays que Bossuet admire ! Dans son *Discours sur l'histoire universelle*, il dit de la Rome de 272, qu'il appelle sa plus brillante époque : « De tous les peuples de l'univers, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux et enfin le plus patient, a été le peuple romain. De tout cela s'est formée la merveilleuse milice, la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais. »

Voilà une singulière appréciation d'un peuple qui ne sait que se battre, qui semble prendre à tâche de violer tous les droits, celui des femmes, des enfants, des faibles, des voisins, qui ne connaît que la force et la fait triompher, pour qui la guerre, le cirque, sont les plus beaux jeux, qui n'a rien d'humain, qui fait des lois iniques, qui n'a aucune stabilité dans son gouvernement, qui essaie tous les systèmes sans pouvoir en établir aucun, qui a des rois pendant 150 ans, une République après, puis un Sénat tout-puissant, puis des consuls, puis des dictateurs, puis des tribuns, puis des décemvirs, en attendant les empereurs qui seront de monstrueux assassins, et tous ces magistrats, quel que soit leur nom, abusent du pouvoir, font des folies, exaspèrent le peuple et périssent le plus souvent assassinés !

Et c'est cela que Bossuet appelle « le peuple le plus constant dans ses maximes », le plus avisé, le plus laborieux ?

Montesquieu, sous la même impression, dit : « Le Sénat agissait toujours avec la même profondeur, et, pendant que les armées consternaient tout, il tenait à terre ceux qu'il trouvait abattus. »

C'est cela qu'on appelle gouverner ?...

*Guerre civile*

Retournons en Gaule.

Vers le <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère, les hommes pervertis par l'enseignement des Druides et entraînés par l'exemple des nations déjà masculinisées, commencèrent à se révolter contre le régime gynécocratique. Déjà les Druides avaient poussé les fils à occuper la place des filles, auxquelles ils ne voulaient plus laisser que les biens mobiliers, disant pour justifier leurs prétentions : « Celui-là seul qui porte l'épée a droit à la Terre. »

Les Druides allaient maintenant préparer la révolte des chevaliers. Ils parlaient en maîtres au nom de leur dieu. Cet état de choses créait un ferment de lutte dans les nations qui empêchait les hommes de toute la Gaule de s'allier pour une défense commune ; chacun voulait agrandir sa *nation* aux dépens du voisin, il n'y avait plus de discipline, on cherchait son intérêt particulier et on voulait dominer au lieu d'obéir comme on l'avait fait dans la gynécocratie des temps passés.

C'est cet état de révolte contre le pouvoir féminin qui avait affaibli la Gaule et l'avait livrée aux Romains.

Les Druides avaient porté un coup fatal à l'antique civilisation celtique par leur surnaturel qui corrompait les hommes ; ils avaient fait régner le désordre, encouragé les révoltes des chevaliers et même des classes inférieures. C'est l'enseignement néfaste que donnaient ces prêtres qui poussa les chevaliers, élus chefs civils ou militaires sous l'autorité d'une Déesse-Mère, à prétendre à l'égalité.

La lutte de sexes devint violente et se compliqua d'une lutte d'homme à homme entre les Druides et les chevaliers. Dans plusieurs nations, les chevaliers l'emportèrent, et il y eut, dès lors, deux tendances, — l'une féministe, l'autre masculiniste. Mais cette dernière était divisée elle-même, parce que les Druides voulaient une suprématie que les chevaliers et les chefs militaires (les Brenns) leur refusaient. Les Druides furent vaincus peu à peu et le pouvoir spirituel qu'ils prétendaient représenter ne fut jamais respecté.

Les républiques celtiques, au milieu de ce désordre, furent de moins en moins unies. Les chefs masculins qui avaient admis le droit paternel voulurent rendre leur pouvoir héréditaire ; beaucoup y parvinrent malgré l'opposition des femmes — et même

des Druides qui élisaient leur chef ; l'élection du chef des Druides devint même une cause de guerre civile.

La domination des chefs masculins fut tyrannique ; l'homme ne savait pas gouverner, habitué à vivre sous l'autorité matriarcale, aussi il alla tout de suite à la domination brutale.

Plusieurs tribus renversèrent ces nouveaux chefs et revinrent à l'ancien régime, d'autres les remplacèrent par un magistrat nommé tous les ans, le *Vergobret annuel*, ou par un Sénat comme à Rome, ou une assemblée populaire.

Toute cohésion entre les nations fut détruite par cette révolte des hommes. Quand vinrent les légions romaines, la division était complète entre les nations. C'est ce qui livra la Gaule aux Romains du Midi et, en même temps, aux Germains du Nord.

C'est Marseille qui, ayant attaqué une nation voisine, les Ligures, appela Rome à son aide. Les Romains accoururent et vainquirent les Ligures et les Allobroges, peuplades de la vallée du Rhône. Mais, une fois dans les Gaules, ils y restèrent et fondèrent la ville d'Aix.

Les Ligures et les Allobroges tentèrent de recouvrer leur territoire et formèrent une ligue contre Rome avec les Arvernes et toutes les peuplades des pays compris entre les Cévennes et les Alpes. Cette ligue fut vaincue en 118 avant notre ère, et le Sénat romain déclara le pays vaincu province romaine.

La Celtide alors était comprise entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et l'Océan. Chaque nation (tribu) était autonome et soumise seulement à l'autorité morale d'une Déesse-Mère. Une fois l'an, on convoquait une assemblée solennelle dans le pays chartrain, où chaque république envoyait ses délégués. Là se traitaient les intérêts généraux du pays. Chaque nation était une république qui venait se fondre dans la grande république gauloise.

La Gaule avait compris 500 républiques théogoniques. Les Romains la réduisirent à 60 provinces.

Dans l'ancien régime gynécocratique, la Femme avait eu en partage *le pouvoir spirituel* et l'homme *le pouvoir temporel*.

La Femme étant vaincue, le pouvoir spirituel n'exista plus. La lutte divisa le pays en deux partis qui eurent chacun *leur dieu*. Les Druides et leurs partisans mirent au sommet de leur religion Hésus, le dieu sanguinaire, le dieu de la guerre. On tue pour plaire à Hésus, qui aime les sacrifices humains, — et les

philosophes de ce parti, qui représente le crime et la folie, enseignent qu'il existe une autre vie, semblable à celle-ci, pour consoler ceux qu'on tue.

L'autre parti reste fidèle à l'antique Théogonie, mais la cache dans des *Mystères*.

C'est sa restitution qui constitue l'éternel idéal du Monde !...

*Comment le Symbolisme évolue. Les Solaires et les Lunaires*

Dans la grande lutte de sexes qui divisait les hommes et les femmes et coûta à l'humanité des flots de sang, on avait pris pour signes de ralliement des symboles astronomiques.

Il y eut d'abord les Géocentriques et les Héliocentriques. La Terre, considérée alors comme l'emblème masculin, fut regardée comme le centre du Monde. Le soleil, considéré comme emblème féminin, fut regardé comme le centre de l'Univers.

Les luttes furent d'abord locales, puis elles devinrent générales. L'Orient s'éleva contre l'Occident (1).

L'Orient, déjà envahi par les Mages — qui se prétendaient supérieurs —, voulait imposer ses doctrines masculinistes aux pays du Nord, plus réfléchis, et qui restèrent plus tard attachés à la gynécocratie. Et toutes ces luttes eurent des symboles astronomiques, que des savants modernes prendront pour le fond même de la religion.

Les Mages prétendent qu'ils ont raison contre l'Occident, puisque l'apparition du soleil et sa marche progressent d'Orient en Occident.

Les Occidentaux font valoir que le mouvement des planètes se produit d'Occident en Orient. Ces *antiques* connaissaient donc les lois de la cosmologie tout aussi bien que les modernes.

Mais ils étaient violents, et à l'occasion de ces disputes naissaient des conflits sanglants, des guerres interminables.

Les Géocentriques avaient pris la lune comme symbole, tandis que les Héliocentriques arboraient le soleil comme emblème : il était le « grand Lucifer astral », l'Etoile du matin, la « Vénus Lucifera », l'astre éclipsé qui reparait. Son nom signifie porte-flambeau (phosphoros). C'est l'avant-coureur de l'Aurore.

(1) L'Occitanie est la partie occidentale de l'Europe, que les Hindous nomment *Varáha* ; la partie orientale est appelée *Kourou*.

La Chine fut longtemps géocentrique. « Les livres sanscrits, dit Fabre d'Olivet, parlent de l'origine de l'empire chinois qu'ils nomment Tchandra-Dwîpa, le pays de la *lune masculinisée*. Le nom de *Tchinas*, que les Brahmes donnent aux peuples qui l'habitent, ne signifie pas absolument des impies et des réprouvés, comme celui de *Yawanas*, dont ils signalent les Ioniens en général et les Grecs en particulier, mais seulement des schismatiques. » (*L'Etat social de l'homme*, t. I, p. 285.)

La lune est tantôt Dieu, tantôt Déesse. Elle s'appelle Lunus ou Luna.

La dénomination féminine ou masculine de l'astre nocturne peut être considérée comme l'expression de la domination de l'homme ou de la femme sur la Terre.

La plus basse religion est le Tellurisme, qui voit le principe masculin dans les eaux telluriennes qui éteignent le feu, suppriment la lumière. C'est le masculin Poseïdon de la Grèce qui la représente; c'est aussi le Mercure des Latins, souvent figuré en forme cubique, sans pieds ni mains, comme un Osiris momifié, comme un Terme. Quand on lui donnait des mains, on lui faisait tenir une escarcelle. Par « Mercure » on entendit, d'abord, l'élément humide, l'eau élémentaire qui éteint le feu de l'Esprit.

Le principe mâle était aussi représenté par la force du vent qui renverse tout.

Au Tellurisme se joint l'idée de la nuit, force chtonique (terrestre), en opposition avec le principe solaire.

Dans ce culte masculin, on comptait d'après les nuits, non les jours. On choisissait la nuit pour les combats, les jugements, les exercices du culte, les amours, — et cela est toujours resté dans les habitudes de l'homme : l'amour masculin fuit la lumière, cherche les soirs pour se satisfaire.

Le côté droit a la priorité sur le côté gauche dans les religions masculines ; et le côté gauche l'emporte dans la religion féminine (1).

La main gauche est préférée dans le régime maternel, elle représente le principe féminin ; la main droite représente le principe masculin ; et cela est ainsi resté : se marier de la main gauche, c'est se marier suivant les lois de la Nature, et de la main droite suivant les lois de l'homme.

(1) Au moyen âge, les femmes portaient à droite l'écusson de leur mari sur leur robe juste et montante, à gauche les armes de leur famille.

Le côté gauche (féminin) était appelé *sinistra*, d'où les masculinistes ont fait *sinistre* quand ils ont pris la femme en haine. Ces faits sont basés sur la loi des sexes et sur les caractères acquis dans la vie végétale ; c'est une preuve de plus de la science profonde acquise dès les premiers temps de la vie humaine.

Renan nous apprend que la tribu de Benjamin (Ben-iamin) était appelée « fils de la droite », droitiers, par opposition aux féministes appelés « fils de la gauche ». (*H. du Peuple d'Israël*, t. I, p. 244.)

C'était une tribu peu nombreuse, composée de jeunes gens braves (c'est-à-dire qui bravaient) et qui avaient une mauvaise réputation. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les *Juges* (XX-XXI) pour voir quelles étaient leurs horribles mœurs.

Les Benjamites avaient leur centre à Gibéa, à une lieue de Jérusalem.

Les monnaies en Gaule représentèrent, jusqu'au v<sup>e</sup> et iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'Agni ou Soleil Eternel, figurant le « germe d'or », naissant lui-même de l'arc-en-ciel, symbole de l'Isis celtique des Druides.

En Arabie, la lune fut d'abord représentée par l'être mâle, *Sin* ; plus tard, par les Déeses et les Dieux mêlés Alilat-Naila-Sawaha-Monat.

Mais l'évolution religieuse faisait monter l'homme dans la hiérarchie divine. La puissance religieuse masculine eut trois degrés : elle commença par le Poséidonisme, l'homme ténébreux qui éteint les lumières, noie l'Esprit ; c'est le *Tellurisme*.

De là, elle monte dans le ciel, mais y occupe la seconde place : c'est la phase *lunaire*.

Enfin, l'ambition de l'homme grandissant avec son orgueil, il prend la première place, il devient un Dieu solaire. Alors, dans la confusion qui règne, le soleil devient la Terre. C'est pour cela que le nom de l'astre radieux, *Sol*, devient le nom du terrain sur lequel nous marchons.

Dans le symbolisme exubérant de cette époque, nous voyons aussi que les choses abstraites et concrètes sont divisées en deux genres : le féminin et le masculin.

On donne un sexe aux facultés et aux objets qui les représentent. C'est ainsi que nous retrouvons partout, dans le langage, cette opposition de l'*Esprit* et de la *Force*, c'est-à-dire des facultés féminines et des facultés masculines.

Ce dualisme est répandu partout, il fait le fond de la Religion et des traditions populaires.

Mais il ne faudrait pas chercher dans les formes de langage dérivées des formes archaïques le genre donné primitivement aux choses, puisqu'il y a eu, à l'époque de l'histoire que nous étudions en ce moment, *renversement* des idées primitives au profit de l'homme, par conséquent des genres primitifs.

C'est ainsi que, dans les langues archaïques, le mot *Esprit* est féminin, le mot *Force* est masculin. Le renversement nous a amenés à *un* esprit masculin et *une* force féminine.

Mais les altérations des langues n'ont pas été partout aussi complètes. Les régions méridionales vont plus vite dans la décadence et, par suite, dans le renversement qui en est la conséquence. Les régions septentrionales restent plus près des lois de la Nature, des formes primitives de la société. « Les Druides, entraînés par l'esprit de leur culte, dit Fabre d'Olivet (*L'Etat Social*, p. 189), prononcèrent le genre féminin le premier et frappèrent ainsi le langage boréen d'un caractère indélébile, d'un caractère entièrement opposé à celui du langage sudéen. Ayant à désigner, par exemple, des objets dont le genre n'existe que dans les formes du langage, ils appliquèrent le genre féminin ou masculin d'une manière opposée à l'opinion constante du règne hominal, attribuant le genre féminin au soleil et le masculin à la lune. » C'est-à-dire en contradiction avec les idées *renversées*, car la nature des choses est, au contraire, conforme au langage primitif.

Et Fabre d'Olivet ajoute :

« Cette contradiction a disparu dans un grand nombre de dialectes celtiques, à cause de l'ascendant qu'y ont pris les dialectes atlantiques avec lesquels ils se sont mêlés, mais, dans le centre de l'Europe, le dialecte allemand a conservé cette singularité. Dans ce dialecte, le soleil, *die sonne*, l'air, *die luft*, le temps, *die zeit*, l'amour, *die liebe*, etc., sont du genre féminin, et la lune, *der mond*, la mort, *der todt*, etc., sont du masculin. La vie, *das leben*, est du neutre. »

La femme (sexuelle) est neutre, *das weib*. C'est son Esprit qui est féminin, non son corps qui était représenté par un animal (le sphinx). Donc, le genre qualifie l'être spirituel, non l'être sexuel. Dans la vie sexuelle, il y a renversement des Principes ; c'est pour cela que l'organe sexuel féminin était du masculin

(le kteïs) et l'organe masculin du féminin, ce qui est resté dans quelques langues.

Chez les Celtes, le féminin était le genre noble, le premier ; le langage boréen restait *propre* et en opposition avec le langage sudéen déjà renversé ou *impropre*.

Une autre clef psychologique du langage primitif est celle-ci : La femme vit dans le présent ; l'homme, lorsqu'il se sent descendre dans l'évolution, espère un jour remonter, il enfante l'avenir et remet à un temps éloigné ce que ses facultés amoindries ne lui permettent plus de faire. De cette différence naît cette singularité : c'est que, dans les langues primitives faites par la femme, il n'y a pas de futur, on ne parle qu'au présent ; la femme dit *Je sais*, « j'ai trouvé » ; l'homme dit *on saura*, *on trouvera* (même lorsqu'il s'agit d'une chose trouvée depuis longtemps). Le temps futur n'est introduit dans la langue que lorsque l'homme veut exprimer des idées lointaines. (Les idiomes celtiques qui n'ont pas éprouvé le mélange des idiomes atlantiques, tels que le saxon, l'allemand, l'anglais, etc., n'ont pas de futur simple — d'après Fabre d'Olivet.)

Il est curieux de constater que le *futur* désigne en même temps l'avenir et la fonction génitrice de l'homme, ce qui semble indiquer que pour lui l'avenir est dans sa descendance, non en lui-même.

Donc, entre la pensée féminine et la pensée masculine, une profonde différence se manifestait. Mais l'homme, devenu présumptueux, voulait imposer ses vues, faire prévaloir son instinct, imposer sa volonté. Cela engendrait de terribles luttes. « Les sectaires se multipliaient dans tous les partis, dit Fabre d'Olivet (*L'Etat Social*, p. 270), et lorsque, forcé de se prononcer en faveur de l'un d'eux, il (le Prêtre) maintint la domination du sexe masculin sur le féminin, l'antériorité du mâle sur la femelle et sa plus grande influence dans l'univers, il passa pour tyrannique et son orthodoxie, qu'il fut obligé d'appuyer d'une certaine force légale, devint une affreuse intolérance. Les esprits irrités fermentèrent en secret, s'échauffèrent et n'attendaient qu'une circonstance favorable pour faire explosion. »

On comprend que les esprits s'irritaient quand on voit ce que ces hommes firent de la religion. C'est Fabre d'Olivet lui-même qui va nous le dire en nous montrant les cultes dégénérés partout en frivoles cérémonies ou en superstitions lugubres, quand

elles n'étaient pas ridicules, à l'exception de quelques sanctuaires secrets où la vérité réfugiée ne trouvait d'asile que sous les voiles les plus épais (*L'Etat Social*, T. II, p. 2). L'Egypte même n'offrait plus dans sa mythologie sacrée qu'un inextricable chaos où la raison égarée se perdait. Le dragon des Atlantes, confondu avec le crocodile, recevait les adorations d'un peuple imbecile. Le bélier de Ram usurpait les autels du soleil et le taureau des Celtes était adoré en place de la lune. Comme chaque astre du ciel était désigné par un animal, une foule d'animaux divinisés envahissaient les temples.

En Perse, comme la lune, au lieu d'être considérée comme possédant la faculté mâle, était regardée, au contraire, comme représentant la faculté femelle de l'Univers, ce n'était plus un taureau qui lui servait de symbole, mais une vache, et la vache devenait pour les Hindous dégénérés l'objet d'une stupide vénération. Ainsi, la vache rousse, prise par les Juifs aux Perses, joue un grand rôle. En se frottant des cendres de cet animal, les Juifs se purifiaient de toute espèce de souillures (*Nombres*, ch. xix). On sait que, chez les Perses, la vénération de tout ce qui vient de la vache est poussé jusqu'à l'extravagance. Qui ne connaît le *pongol des vaches* aux Indes ? Personne n'ignore que, de nos jours encore, les sectateurs de Shiva vénèrent non seulement ces animaux, mais même leurs étables qui sont des *lieux saints*.

Le chien attribué à Mercure, appelé le *Prophète*, ou le Ministre divin, rappelait l'idée de tous les envoyés providentiels et, selon la contrée, recevait les noms de *Boudh*, de *Nabo*, de *Job*, d'*Anubis*, etc. En sorte que le peuple, s'accoutumant à voir son prophète représenté sous la figure d'un chien ou seulement avec la tête de cet animal, transportait sur le chien le respect qu'il avait pour le prophète (1).

On voyait aussi des chérubins à tête d'homme, de taureau, de lion et d'aigle (ils deviendront les emblèmes des quatre évangélistes).

Il en était de même de la colombe blanche ou rouge qui distinguait Vénus (destinée à devenir le Saint-Esprit de la Trinité chrétienne), de la tortue qui appartenait à la Terre, du loup,

(1) De Kuôn (chien) vient Kunismos dont on fait cynique, nom que les féministes donnaient aux prophètes masculins et en Grèce aux philosophes.

de l'ours, du sanglier qui était le symbole de Mars, de la grue, de l'épervier, de l'aigle qui caractérisait Jupiter, etc.

D'abord l'Égypte, et ensuite toute la Terre, fut couverte de pratiques religieuses aussi fantastiques que puériles. Cette situation de la Terre, telle qu'elle existait environ six siècles avant notre ère, était le résultat presque inévitable des divisions qui avaient eu lieu dans l'empire universel et de la dégénérescence qui les avait suivies dans toutes les institutions morales et politiques.

Ce fut alors que s'établirent presque partout deux doctrines parfaitement distinctes, l'une, vulgaire, conforme aux idées de la multitude, l'autre, secrète, destinée seulement à donner au petit nombre la connaissance de la vérité et l'explication des pensées des sages. Plusieurs initiations nouvelles s'ouvrirent, les anciennes prirent un caractère nouveau. On mêla aux traditions cosmogoniques des anciens Mystères des connaissances positives sur les sciences, sur les arts même et jusque sur la politique. Pour la première fois, il y eut des sociétés secrètes dont les membres, unis par les mêmes principes, se juraient fidélité inviolable et se reconnaissaient même, parmi les autres initiés, à de certains signes. La société pythagoricienne fut la plus étendue et la plus féconde en grands hommes.

C'est pour les imiter qu'on fonda les *Orphiques*, les *Mithriaques*, les *Nazaréens*, etc.

Les *Esséniens*, les *Isiaques*, les *Samanéens*, les *Tao-sse* furent d'autres sociétés féministes, fondées toutes dans le but d'arrêter la corruption, de secourir les femmes, de s'opposer au despotisme des rois ou aux débordements des peuples. Ces sociétés se multiplièrent partout.

\* \* \*

La guerre du Mahâbhârata, qui est regardée par les savants comme fabuleuse, est considérée par les Hindous et les occultistes comme un fait historique. C'est la lutte de sexes entre les Sûryavanshas et les Chandravanshas.

Après avoir eu pour cause première le double aspect de la lune (cause des sexes), c'est-à-dire le culte des principes mâle et femelle, la lutte se termine par l'adoption des cultes solaire et lunaire distincts.

C'est ce qui nous explique que les Hindous avaient des dynasties solaires et lunaires, gynécocratiques et androcratiques.

Ils se glorifient encore — s'enorgueillissent — de s'intituler des Sûryavanshas et des Chandravanshas, c'est-à-dire des dynasties solaires ou lunaires, ce qui veut dire féministes ou masculinistes.

On trouve une profonde signification physiologique et psychique dans toutes les légendes sexuelles. Ainsi, une allégorie représente Soma (germe fécondant de l'homme) par la lune ; il est produit par le barattement de l'océan de vie à une époque très ancienne où les Rishis trayaient la Terre dont le veau était Soma ou la lune. Deus Lunus, Phoebé, a donc représenté le roi Soma avant de représenter les Déesses. Voilà une façon d'expliquer l'origine des sexes bien obscure. Il est évident que Soma représente le pôle sexuel, donc inférieur de l'homme, et que c'est la polarisation sexuelle masculine qui en est la cause, et cette polarisation avait pour principe l'action de la lune sur l'arbre embryon.

Mais comment retrouver la loi des sexes dans un symbolisme si peu clair ?

Quoi qu'il en soit, un grand fait est acquis, c'est l'intervention de la lune dans la symbolique sexuelle.

Lunus est le symbole des hommes en Syrie et en Mésopotamie, où la lune était adorée comme un Dieu, jamais comme une Déesse, ce qui fut expliqué par une superstition masculine par Spartien qui disait qu'on croyait que ceux qui prenaient la lune pour une Déesse et non pour un Dieu seraient constamment esclaves de leurs femmes, mais qu'au contraire ceux qui la tiendraient pour un Dieu seraient toujours les maîtres.

Les Palmyriens adoraient la lune sous le nom de Malachbelus. Ils la représentaient comme un homme avec un croissant dans le dos.

Chez les races sémitiques, le soleil fut longtemps féminin et la lune masculine. Cette dernière conception avait été tirée par eux des traditions atlantéennes. La lune était appelée « le Seigneur du Soleil », Bel-Shemesh, avant le culte de Shemesh.

L'ignorance des causes premières de cette distinction et des principes occultes expliquant la loi des sexes conduisit les nations au culte anthropomorphique des idoles (l'homme-Dieu).

Pendant la période dont il n'est pas parlé dans les livres du Pentateuque, c'est à-dire depuis l'exil de l'Eden (âge d'or) jus-

qu'au déluge allégorique (la révolte de l'homme), les Sémites adorèrent Dayanisé, « le souverain des hommes », qu'on n'osait pas nommer ; c'est la Déesse, c'est la Soffet, — on nous dira : c'est « le Juge », symbolisé par le soleil, — on dira d'elle « le soleil de Justice ».

Le soleil était « la Reine du Ciel », jusqu'au jour de la révolte.

Alors, la Déesse fut ridiculisée, et Astarthé devint Astaroth et fut représentée par la lune.

La lune en Egypte était l'œil d'Osiris, et nous voyons le soleil représenté par un chat (caricature du sphinx), et le chat, étant l'animal aimé par la Femme, devint le symbole féminin.

Plus tard, ce fut la lune qui fut représentée par le chat, appelé *man* en égyptien.

La Déesse solaire Pasht, à figure de chat, veille en écrasant sous sa patte le serpent des ténèbres, l'homme méchant, son éternel ennemi.

Le chat était tenu en grande vénération dans la ville de Bubaste, qui portait un deuil sévère lors de la mort des chats sacrés. Là, Isis était représentée par une lune à tête de chat (1).

En Grèce, nous voyons Sémélé qui est, selon Nonnos, « portée ou élevée au ciel » après sa mort. C'est son ascension. Là, elle préside sous le nom de *Reine du Monde ou de l'Univers*.

A son nom, comme au nom d'Hathor, d'Hécate et des autres Déesses, tous les démons tremblent. Mais quand vint le jour de la révolte, on fit de Diane (cette belle Déesse du jour) une Diana-Luna. Et on nous racontera dans les Métamorphoses d'Ovide que Diane se couchait dans la lune sous la forme d'un chat lorsqu'elle cherchait, avec d'autres Divinités, à échapper à la poursuite de Typhon.

Maen (lune) est masculin d'abord. Le *lunus* des Latins est masculin aussi au début, il deviendra plus tard *luna*.

Quand l'homme met la femme sur le plan sexuel masculin

(1) Osiris est représenté, dans la première phase religieuse, sous la forme d'un Dieu — Lunus — Aoch, reflet du soleil (imitation de l'Esprit féminin). Quelquefois, c'est un enfant coiffé du disque et du croissant : Khons-Lunus. Ou, par dérision, c'est Thot (la Vérité) qui est appelée Thot-Lunus ; elle est ornée du disque et parfois de la plume d'autruche. Dans le papyrus Cadet, on la voit assise au milieu d'une barque, sous les traits d'un homme barbu ; elle est adorée par quatre cynocéphales.

et se met, *lui*, sur le plan spirituel féminin, c'est que sa raison s'est obscurcie, il a perdu la science qui l'éclairait et ne se laisse plus guider que par ses instincts, c'est le commencement de la folie.

Cela exaspère la Femme, qui devient pour lui « la Déesse vindicative », le *Dieu jaloux* des Hébreux.

Dans les Mystères séléniques, toutes les grandes Déeses sont rabaissées au rôle sexuel : Nephtys ou Neit, Proserpine, Milytta, Cybèle, Isis, Astarthé, Vénus et Hécate.

Les féministes se vengent en renvoyant le symbole lunaire à leurs ennemis, Apollon, Dionysos, Adonis, Bacchus, Osiris, Athys, etc., toutes personnalités légendaires qui n'ont été que le reflet des Déeses, donc ce qu'est la lune en face du soleil.

Et c'est pour symboliser ce reflet que la Déesse porte un miroir dans lequel l'homme en se regardant fait de la *spéculation* (de *speculum*, miroir).

Maintenant, on comprendra facilement que ce qu'on appelait « le monde sub-lunaire », c'est le monde gouverné par l'homme, *Lunus*.

Bachofen dit :

« La marche victorieuse des droits paternels est représentée partout comme l'œuvre des *héros du soleil*. Le matriarcat devient l'œuvre des divinités chtoniques.

« Dans le matricide d'Oreste et d'Alcméon, le mythe a ainsi compris la lutte entre l'ancien monde et le nouveau principe. Le sort d'Oreste peint les luttes et les secousses qui ont déterminé la victoire de la paternité. »

Toutes les Déeses lunaires avaient un double aspect, l'un divin (le primitif) et l'autre infernal (le secondaire), toutes étaient les Vierges-Mères d'un fils, « le soleil » (le dieu), né d'une façon *immaculée*.

Raoul Rochette montre la Déesse lunaire des Athéniens, Pallas ou Cybèle, Minerve ou bien Diane, tenant sur ses genoux son jeune fils, invoquée à l'époque de ses fêtes sous le nom de « la seule Mère de Dieu », assise sur un lion et entourée de douze personnages (les douze grands Dieux).

Le symbolisme des Divinités lunaires est mélangé d'une façon si *inextricable* qu'il serait impossible de séparer les uns

des autres des glyphes tels que l'œuf, le lotus, les animaux sacrés, l'ibis par exemple et le serpent, si nous ne connaissions l'origine de ces emblèmes et l'usage qui en a été fait dans les luttes de sexes.

Les Pères de l'Eglise, qui adopteront toutes ces idées sans les comprendre, feront de la lune le symbole de Ihaveh (Heva).

---

## CHAPITRE V

### LA GAULE ROMAINE

J'ai dit, en commençant ce livre, que ceux qui enseignent l'histoire nous montrent la Celtide antérieure à l'occupation romaine comme un pays barbare, n'ayant ni industrie, ni art, ni littérature, ni religion.

Nous venons de voir que c'est tout le contraire de la vérité, et que chez nos ancêtres celtiques régnait la grande civilisation qui partout a été le résultat du régime gynécocratique. Mais les masculinistes ont toujours voulu faire naître la civilisation au moment où commence leur règne, pour faire croire qu'ils en sont les auteurs.

Comme c'est l'invasion romaine dans les Gaules qui apporta définitivement le règne de l'homme, c'est de cette époque qu'on date le commencement de la civilisation gauloise. Et nous allons voir que ce fut au contraire le commencement d'une ère de barbarie qu'importa le grand perturbateur romain, César, le destructeur de l'indépendance nationale de la Gaule.

La civilisation romaine, dont on nous vante tant les brillants résultats, ne fut qu'un régime d'immoralité et de mensonge, de lois iniques et de servitudes, mais développa les arts, l'architecture surtout, fit de grands travaux, des routes, des ponts, des marchés, en un mot tout ce qui concerne la vie matérielle. Quant à la vie morale, Rome la supprima.

C'est à partir de César que les germes de la décadence se manifestent dans le monde romain. Cela justifie cette pensée de Montesquieu : « Tout ce qui atteint le faite de la grandeur (matérielle) est voisin de la décadence. »

Pendant que l'architecture atteignait son apogée sous Auguste, les austères et antiques croyances des Pélasges disparaissaient.

Or un peuple qui ne vit que pour satisfaire ses passions et ses plaisirs est un peuple tombé. L'immoralité que ce peuple appelle sa *civilisation* est un venin dont il empoisonne le monde en la propageant par ses conquêtes. C'est pour cela que l'influence romaine a été une des plaies du monde.

César introduisit en Gaule des cruautés inouïes, un manque de bonne foi révoltant, des pillages monstrueux. Il était suivi d'innombrables troupes de gens sans aveu, dont il tolérait les brigandages et les crimes pour leur faire oublier les misères auxquelles il les soumettait.

Non seulement les Gaulois n'étaient pas des sauvages incultes, mais ils possédaient un art, une industrie, une science remarquables. On sait aujourd'hui que les produits des Gaules faisaient le plus bel ornement des riches demeures de Rome et des splendides villas de la campagne romaine.

Mais les auteurs latins étaient vantards et hâbleurs comme tous les peuples dégénérés, et c'est dans leur littérature qui dénigrerait les Gaulois (leurs anciens vainqueurs) que nos modernes Français vont chercher leurs documents.

Le temps est venu de rétablir la vérité historique, de rendre justice à la nation celtique, et de démasquer les grands dénigreur qui n'étaient que des inférieurs et des envieux. Le cycle du mal ouvert par eux doit se fermer maintenant, et, en ouvrant un nouveau cycle — celui du Bien —, notre devoir est de porter sur ceux qui ont avili les races un jugement sévère :

Les milices romaines ont été des hordes dévastatrices,

Le droit romain, un code infâme,

Les mœurs romaines, de la boue et du sang,

La littérature latine, l'expression de l'erreur et du mensonge.

C'est à nous à apporter les éléments de la revanche du Celte-Gaulois à la longue chevelure sur le César chauve, qu'on a fait aimer à la jeunesse française, alors qu'il ne fut qu'un affreux despote. Donnons à nos enfants d'autres types à admirer, montrons-leur ceux qui ont lutté et souffert pour la défense de la nation gauloise et des anciens principes qui survivaient encore dans les républiques celtiques.

Le Romain a fondé la *Patrie* en détruisant la *Matrie* ; c'est là son crime. Cessons donc de considérer l'idée de Patrie comme un idéal supérieur, puisque c'est l'antithèse du droit naturel que représente la *Matrie*. Ce n'est pas un progrès de fonder une

patrie ; c'est une décadence, puisque c'est la substitution du droit factice de la force au droit naturel de l'Esprit qui régnait dans les *nations*.

La Nation est au-dessus de la *Patrie*. L'unité des grands Etats sous un chef despote n'est pas un progrès, cela ne crée pas une civilisation, c'est un asservissement général, une décadence. La civilisation est dans le morcellement des Etats, dans les petites républiques confédérées et gouvernées chacune par la plus haute puissance spirituelle qui y fait régner la vérité, la justice, le bien de tous. Une unité fédérative de tous les Etats du monde dans la vérité définitivement acquise, voilà le progrès, voilà la base de la grande civilisation, de la prospérité et du bonheur des *Nations*.

Mais le pouvoir de la force et de l'audace ou du hasard de l'hérédité centralisée en une seule main, qui peut être despotique ou imbécile, c'est une cause de ruine, de souffrances générales et de guerres perpétuelles.

Toutes les guerres de César ne sont qu'une suite d'attaques continuelles et d'attentats contre la vie et les biens de gens innombrables et inoffensifs, honnêtes et paisibles. Plutarque dit que dans les guerres des Gaules le proconsul prit 800 villes, vainquit 300 peuples, et remporta 40 batailles rangées, dans lesquelles il aurait combattu 3 millions d'hommes, dont un million aurait péri, et un autre million aurait été fait prisonnier. De plus, César imposa au pays soumis un tribut annuel de 40 millions de sesterces, ce qui fait 8 millions 400.000 francs par an.

César ne persécuta pas les Druides d'abord, parce qu'ils étaient masculinistes comme lui ; c'était déjà l'alliance du trône et de l'autel, et les Druides ne prêchaient pas la haine de César. Ils aidèrent plutôt l'envahisseur et lui furent utiles. Mais quand le proconsul put s'en passer, il les traita cruellement.

Les mœurs romaines, la lâcheté, la courtisanerie et l'amour des places et des honneurs, en un mot le bluff, pervertirent les Gaulois ; puis le masculinisme des Romains éveilla en eux l'orgueil, et les détacha des principes de l'ancienne religion maternelle. Comment cela aurait-il été autrement quand ils voyaient des empereurs qui osaient se dire « Dieu » ?

A Lugdunum (Lyon), on construisit un temple en l'honneur de Rome et d'Auguste. Cela préparait les esprits à accepter toutes les divagations théologiques que Rome allait continuer à jeter sur la Gaule.

Les collèges des Druidesses et les écoles des Bardes qui enseignaient l'ancienne doctrine furent fermés ; on les remplaça par des écoles romaines, enseignant l'orgueil de l'homme et la gloire des conquérants. Dans cet enseignement, on supprimait de l'histoire tous les noms de femmes et on couvrait du plus profond silence la glorieuse civilisation des peuples gynécocratiques.

Puis on abandonna l'usage de la langue maternelle, la vieille langue celtique, et on prit l'usage du latin. La langue celtique disparut presque complètement ; on la retrouve dans le breton, dans le flamand et dans le wallon. La littérature latine vint masculiniser la Gaule ; on n'écrivit plus dans la langue celtique, mais les anciens qui gardaient la langue de leur jeunesse la mêlèrent au latin et il en résulta une langue nouvelle : la langue romane.

La vie intellectuelle qui avait brillé avant cette époque ne nous a pas été conservée, on en a détruit tous les vestiges, comme on avait détruit les manuscrits de la Bibliothèque d'Alexandrie.

Ce fut l'époque de la dévastation. Les Gaules, quand elles étaient libres, avaient leur génie propre ; après la conquête, elles perdirent leurs traditions, parce que les hommes, en imitant et copiant les Romains, firent naître une lutte sourde entre les principes de l'ancien monde et ceux du nouveau régime masculiniste qui allait régner.

#### *Etat de la Gaule à l'époque de César*

La Gaule formait un ensemble de confédérations rattachées les unes aux autres par un lien social et religieux ; elles étaient théogoniques et matriarcales.

Ces confédérations se subdivisaient en peuplades, en tribus, et celles-ci en clans ou parentés, c'est-à-dire en familles. Le territoire du clan était désigné par les Romains sous le nom de *pagus* ; ses habitants étaient donc des *pagani*. C'est ainsi qu'on désignait les partisans de l'ancien régime pour les humilier et les diminuer socialement ; de ce mot on a fait *paysan*.

Plutarque nous dit qu'il y avait 300 pagi dans toute la Gaule. Ce chiffre est celui des pays qui, sous l'ancienne monarchie, étaient répartis en 39 gouvernements militaires, ce qui ferait supposer que l'ancienne subdivision celtique a existé jusqu'à la Révolution française.

Les clans avaient pour origine la parenté utérine, c'est-à-dire que la parenté n'existait que dans la lignée maternelle.

Mais les confédérations se jalousaient, et chacune voulait dominer les autres.

Chaque confédération avait à sa tête une aristocratie composée d'un petit nombre de familles plus renommées que les autres, et dans ces familles étaient les hommes nobles, les chevaliers qu'on appelait « colliers d'or » parce que le collier était la marque distinctive du haut rang qu'ils occupaient. Ils étaient les mandataires des Déesses-Mères, leur pouvoir exécutif, pourrait-on dire, et les défenseurs de la *Matrie*. Mais ils étaient combattus par les Druides, ennemis du pouvoir féminin.

Les chevaliers celtes ne reconnaissaient pas le principe de la *Patrie* romaine, ils ne se rattachaient qu'à la *Matrie* dont ils dépendaient, c'est-à-dire à la *Nation* locale où ils étaient nés et avaient été élevés sous l'égide d'une Mère protectrice. Ils se rattachaient à leur clan, à leur tribu, même à la confédération à laquelle ils appartenaient, mais, au delà, ne s'intéressaient plus aux autres. Chaque confédération envoyait des députés à la réunion qui se tenait une fois par an dans une forêt située sur le territoire des Carnutes.

Quand les Druides eurent pris le pouvoir, l'assemblée fut présidée par l'archi-prêtre, ou le chef de la religion masculine.

Les Brenns, qui étaient les chefs militaires chargés de défendre la *Matrie*, ne défendaient aussi que leur tribu et leur confédération.

Cette organisation nationale était un régime éminemment moral ; elle faisait des hommes vertueux, mais elle n'était pas disposée pour lutter sur les champs de bataille avec des peuples guerriers chez lesquels la force opprimait tout.

#### *Révolte des inférieurs*

Mais l'ordre établi par les Femmes ne suffisait pas pour enrayer les instincts batailleurs des hommes inférieurs, et l'on voyait sans cesse se produire des discordes entre tribus, entre confédérations, entre peuples, puis l'instinct de l'agrandissement poussait les ambitieux à sortir des limites de leur nation.

Dans chaque peuplade, deux partis se constituèrent : le parti inférieur populaire qui demandait l'indépendance ; le parti des

supérieurs qui suivait les Druidesses, les Bardes et les Chevaliers. Ceux-ci résistèrent à outrance à ceux qui voulaient se libérer de l'ancien régime moral.

### *Trahison des Druides*

Ce qui détermina l'invasion romaine, ce furent les intrigues des Druides.

Ces hommes vivaient au milieu d'un luxe extrême. L'amour du faste est inné dans toutes les castes sacerdotales qui ne travaillent pas ; il avait pris des proportions exagérées chez les prêtres gaulois, et c'est cet amour du luxe qui rend possible toutes les trahisons.

Les Druides Eduens, dont la capitale était Bibracte (devenue Verdun), étaient en relations suivies avec les Romains. Ces hommes qui avaient abandonné les austères vertus de leurs ancêtres, qui ne suivaient plus la sévère discipline de leur ordre, allaient souvent en Italie, à Rome, la ville des plaisirs. César nous montre le Druide Divitiac (*de Bello Gall.*, VI, XIV) guerroyant au mépris de la loi sainte qui enjoignait aux prêtres de ne pas paraître sur les champs de bataille, et de vivre au fond des bois impénétrables, regardés comme les sanctuaires de la Divinité.

Divitiac fut l'hôte de César, son ami fidèle ; il avait les mœurs romaines et n'avait pas plus de religion que César lui-même, qui était cependant prêtre de Jupiter, comme le Druide était prêtre d'Hésus. Ces deux pontifes, aussi impies l'un que l'autre, étaient faits pour s'entendre.

La Gaule était remplie d'espions romains, et César appréciait beaucoup leurs services. Il en entretenait auprès de Dumnorix, après lui avoir fait grâce de la vie, à la prière de Divitiac (*de Bello Gall.*, I, I). C'est par ces espions que César savait si bien ce qui se passait à Alésia.

### *Keltil, chef de parti*

Cependant, un parti anti-romain s'était formé ; il comprenait des gens qui voulaient bien des réformes, mais faites par eux et selon leurs principes, et non par l'introduction parmi eux des mœurs romaines.

A la tête de ce parti était le Gaulois Keltil (ou Keltillos), qui

fut le père de Vercingétorix. Il faisait partie de l'Arvernie (l'Auvergne actuelle). Deux fois déjà, sa confédération avait obtenu la suprématie parmi les confédérations de la Gaule, suprématie que les auteurs latins appelaient *principatum* (principat ou primauté).

L'Arvernie formait un contraste complet avec le pays des Eduens, livré aux Druides. Elle avait conservé toute la pureté des mœurs antiques, et était restée en dehors de l'influence étrangère. Les marchands romains ne s'aventuraient pas dans cette contrée sauvage.

Les Celtes de l'Arvernie avaient un ardent amour du sol natal, de la *Nation*, qui s'était encore accentué depuis que les Romains avaient introduit l'idée de *Patrie* dans la province romaine, la Narbonnaise, dont ils n'étaient pas loin ; mais leurs hautes montagnes étaient pour eux les remparts de leur indépendance gauloise, et leur sentiment national s'exaltait encore en entendant la voix des Bardes qui leur retraçait les grandeurs de la vieille Celtide.

Les Bardes qui étaient restés fidèles à l'enseignement des Druidesses avaient gardé tout le prestige de l'ancienne initiation religieuse, prestige que les Druides avaient perdu par leurs trahisons et leurs divagations surnaturelles. Plus que jamais les Bardes étaient en honneur. C'est par eux, sans doute, que Keltil connut les annales du passé et sut que six siècles avant lui la Celtide avait été défendue par Ambignat, un Arverne. C'est par eux aussi qu'il connut sans doute la tentative plus récente de Bituit, qui en 122 avant notre ère s'était mis à la tête de presque toutes les peuplades des Gaules pour expulser l'étranger du sol sacré de la Matrie.

Cependant, cette tentative n'avait pas été heureuse ; l'armée romaine, forte de cinq légions commandées par Fabius, avait taillé en pièces les tribus confédérées.

Après cette défaite, les Arvernes avaient été déchus de leur ancien prestige, et la suprématie, grâce aux Romains, était passée aux Eduens que les Massiliens (Marseillais) avaient fait de bonne heure reconnaître comme amis de la puissance romaine.

Keltil allait donc reprendre l'œuvre de Bituit, mais il appartenait au parti populaire, à ce parti qui voulait se soustraire à l'autorité morale de la Déesse-Mère. Il voulut donner au peuple

un droit plus étendu que celui dont il avait joui jusqu'alors, et fit reconnaître par les chefs qui s'étaient ligués avec lui que la décision des affaires importantes n'appartiendrait plus au Sénat de chaque tribu (les Matrones), mais à tous les hommes qui seraient admis aux délibérations du *Concilium publicum*. C'était le commencement d'une révolution, presque une démocratie.

Vercingétorix, qui naquit à Gergovie vers 82 avant notre ère, fut élevé dans ces idées révolutionnaires. Il n'est donc pas étonnant qu'il se fît le chef du parti qui voulut les réaliser.

Keltil son père était à la tête d'une des plus puissantes confédérations gauloises, et rêvait de réunir en un seul corps de Nation toutes les tribus qui couvraient le sol de la Gaule. Son projet, s'il avait réussi, aurait porté atteinte au régime des tribus matriarcales autant que l'invasion romaine ; c'était déjà la pensée orgueilleuse d'une Nation se constituant sous l'autorité d'un chef unique, un *homme*, système funeste que César allait réaliser.

Vercingétorix se posa donc en chef suprême d'un grand peuple, et des monnaies furent frappées à son effigie, qui portaient ce seul mot : « Vercingétorix ».

Son père voulait sans doute faire prévaloir le droit paternel, puisqu'il voulut que son fils portât son nom, Keltil, alors que jusque là l'enfant ne portait pas le nom de son père, mais le nom de sa mère qui était du reste celui de la tribu, et avait un prénom qui lui était spécial.

Cependant, les chefs des tribus confédérées se lassèrent bientôt de l'hégémonie du chef arverne Keltil (le père), mais son ascendant sur le peuple était si grand qu'une rupture de la ligue n'était pas possible. Keltil employa des procédés de dictateur. Les Brenns des autres clans se soulevèrent contre lui, entraînés par son propre frère Gabanition, qui accusa Keltil de vouloir rétablir la royauté qui avait été essayée, mais qui n'avait pas duré. Keltil fut cité devant le *Concilium publicum* et reconnu coupable. Il fut condamné et mourut au milieu des flammes. Vercingétorix pouvait alors avoir 20 ans.

Ceci nous éclaire sur les agitations politiques de cette époque, sur les intrigues des chefs, l'esprit révolutionnaire du peuple, l'ambition de tous.

A la suite de la condamnation de son père, Vercingétorix fut banni parce qu'il défendait la même cause. Dans les tribus

gauloises, on ne punissait pas les fils pour les fautes des pères. Mais dans ce cas le fils fut trouvé dangereux, non à cause de son père, mais par ce qu'il faisait lui-même.

Une chose nous étonne : la grande renommée qui se fit autour de Vercingétorix qui était Brenn des Arvernes, — une position secondaire en somme, — alors qu'aucun historien ne cite le nom de la Déesse-Mère qui régnait alors dans cette tribu.

Ces préliminaires étaient nécessaires pour faire comprendre le véritable mobile qui poussa Vercingétorix à combattre l'invasion romaine.

### *César*

Voyons maintenant ce qu'était l'homme qui devait vaincre les Celtes, occuper la Gaule et renverser le régime matriarcal.

César avait une maxime, celle-ci : « S'il faut violer le bon droit, que ce soit pour régner ; pour le reste, observons la justice » (1).

Quant à ses mœurs, voici ce qu'en dit E. Bosc :

« Le dévergondage le plus effréné, les passions les plus honteuses étaient considérées, par les gens les plus dépravés, comme des faits sans conséquence ; ceux-là étaient seuls à la mode, et sous ce rapport César, ce grand perturbateur romain, était à la hauteur des grands. On peut en juger par des passages de Suétone. Cet auteur n'a-t-il pas dit que César s'était honteusement prostitué à Nicomède, le roi de Bithynie ? N'accusait-on pas César, et cela publiquement, d'être le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris ? Du reste, si le feu du ciel qui brûla Sodome et Gomorrhe n'est pas une fiction poétique, il aurait pu brûler Rome, autrement coupable que les villes infâmes que nous venons de nommer.

César valait-il mieux que ces sénateurs cupides et vénaux qu'il voulait renverser du pouvoir ? Non certes ! Le chiffre de ses dettes était énorme. Il s'élevait d'après lui à 10 millions de sesterces. Ses prodigalités étaient parfois insensées. Nous savons qu'il aimait beaucoup les pierres précieuses et surtout les perles. Il en donna une à Servilie, mère de Brutus, qui lui avait coûté la somme de 1.200.000 francs.

Il était impie, quoique souverain pontife. De sa fonction il ne considéra que le côté politique. Les pontifes étaient à la fois

(1) Vers d'Euripide, que Cicéron cite dans son *de Officiis*.

prêtres et ingénieurs, d'où leur nom (*pontes facere* : faire des ponts). A ce dernier titre, ils étaient chargés de la construction du pont du Tibre, et de sa rupture en cas d'invasion. César qui, de bonne heure, rêva l'anéantissement de la liberté, crut de son intérêt d'avoir entre les mains les destinées d'un grand ouvrage d'art, dont la conservation ou l'anéantissement pouvaient lui être très utile à un moment donné. Quand il fut arrivé à l'apogée de sa puissance, il se fit recevoir dans tous les collèges de prêtres.

César était aussi voleur que Verrès. Pendant son premier consulat, il fit prendre au Capitole des lingots d'or qu'il remplaça par des lingots de bronze auxquels il sut donner la même apparence (Suétone, *Vie de César*, L. IV). Souvent il ne mit le siège devant les villes que pour s'emparer de leurs richesses. Elles grossissaient moins les trésors de l'Etat qu'elles ne servaient à payer ses dettes.

Il avait en effet besoin de deux choses qui se soutiennent l'une l'autre, c'est-à-dire de l'argent et des soldats. Il ne pouvait conserver l'affection de son armée et s'assurer de son dévouement qu'en lui fournissant tout ce qui lui était nécessaire ; par son armée, il se procurait d'immenses richesses. Il ne reculait d'ailleurs devant aucun moyen. Après la défaite de Pharsale, César comprit que désormais il pourrait tout se permettre. Lorsqu'il fut de retour en Italie, il redoubla les exactions en les déguisant du nom d'« emprunt ». Il tirait aussi de l'argent des villes sans avoir aucune intention de le rendre jamais, et il mettait en œuvre, pour se faire donner, les mêmes procédés que s'il eût exigé le paiement d'une dette.

On peut dire, à la décharge de César comme à celle de ses compatriotes, qu'il n'avait peut-être pas bien conscience de l'infamie de sa conduite. Le peuple romain avait élevé des temples à « Jupiter Prædator », à Jupiter voleur.

Cet homme qui, au besoin, savait se contenter de peu, lorsqu'il était à la tête de son armée, était fou de luxe. Mais les plus grosses dépenses provenaient de l'énorme clientèle qu'il avait. Il gorgéait de biens tous ses amis et tous ses partisans. Certains de ses affranchis avaient amassé, grâce à lui, des fortunes scandaleuses, tel Lucinius qui, sous Auguste, devint procureur ou gouverneur des Gaules.

Cet homme menait un train de roi. Le tombeau qu'il se fit élever était, par sa splendeur, une insulte à la morale publique

(Suétone, *Vie de César*, XLVI). De plus, on peut dire que César avait acheté presque tous les fonctionnaires.

Nous connaissons surtout ses campagnes par le récit qu'il nous en a laissé. Ses *Commentaires* sont remplis de mensonges et de réticences (1).

César, au dire des auteurs latins et grecs, a quelquefois été battu (Suétone, *Vie de César*, L. XI) ; jamais il n'a avoué, dans la guerre des Gaules par exemple, qu'il eût subi le moindre échec, et pourtant sa campagne contre Vercingétorix n'a été presque jusqu'à la fin qu'un long désastre.

César trafiquait des mariages. Caton, que cela indignait, s'écriait en pleine séance du Sénat, à propos de ses alliances, que « c'était une chose insupportable de voir le maquignonage que tous ces gens-là faisaient des plus grandes charges par ces mariages, et comment en trafiquant des femmes ils se donnaient les uns aux autres les premières dignités, les gouvernements et les commandements des armées ».

Le dictateur romain ne fut pas seulement le fléau de son époque ; il fut celui de tous les temps. Les rois, les empereurs de tous les pays l'ont sans cesse pris pour modèle. Jusqu'au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, qu'avons-nous vu en Autriche, en Allemagne, en Russie ? Des souverains dont le titre officiel dérive du nom même de César : Kaiser et Tsar. Mommsen, pour qui César est peut-être le plus grand des héros, par-dessus toutes les autres qualités qu'il lui reconnaît, exalte surtout son sens pratique. En effet, dans ses actions, tout dénote le calcul. La ligne politique qu'il a choisie est le résultat d'un calcul, sa cruauté est calculée, et aussi sa clémence.

#### *La corruption romaine*

Voyons maintenant ce qu'était cette civilisation latine qu'on voulait imposer à la Gaule ; cette culture qu'on prétendait opposer à l'enseignement de haute science et de morale austère donné par les Druidesses ; enfin ce régime *paternel* qui allait remplacer le régime maternel et substituer la *Patrie* guerrière à la *Matrie* pacifique.

M. Duru, dans une lecture faite par lui à l'Institut au mois d'août 1879, disait ceci : « A Rome, la corruption en était arrivée

(1) C'est sur l'exemplaire du Vatican que les *Commentaires* de César ont été traduits.

à un tel point qu'on a peine à le comprendre. Les patriciens ne sortaient guère sans être escortés de bandes armées de gladiateurs ou de clients. Un adversaire politique menaçait-il de l'emporter, on le faisait assassiner.

La promulgation de chaque loi nouvelle occasionnait dans les rues de terribles conflits. Tout s'achetait à Rome ; Gabinus vendit l'Égypte pour 10.000 talents. Caius Memmius osa lire en plein Sénat un marché d'élection passé entre lui et son compétiteur Domitius d'un côté et les deux consuls en charge de l'autre. Les clauses de ce honteux contrat sont assez curieuses pour être racontées ici ; il y était dit : « A la condition d'être désignés consuls l'année suivante, Memmius et Domitius s'engageaient, soit à donner aux consuls 400.000 sesterces, soit à procurer trois augures qui jurassent avoir assisté à la promulgation d'une loi curiale dont l'existence était imaginaire, ou deux personnages consulaires qui consentissent à déclarer qu'ils étaient présents à une séance de distribution de provinces consulaires, quand cette séance n'avait pas eu lieu. »

J'emprunte encore à E. Bosc ceci : « Les sénateurs de la République donnaient l'exemple de tous les vices. Dans son plaidoyer contre Verrès, ce patricien que ses mœurs et sa cupidité avaient rendu odieux à la Sicile dont l'administration lui avait été confiée, Cicéron nous dévoile le degré de corruption et de bassesse auquel étaient arrivées les classes dirigeantes, affranchies de tout contrôle par les lois de Sylla. Écoutons parler le grand orateur : « Reconnaissez, Juges, la main des Dieux qui n'ont suscité ce grand procès que pour vous donner l'occasion de détruire à jamais les bruits déshonorants qui se répandent sur vous et la justice romaine. Une opinion funeste à la République prend chaque jour plus de force et pénètre jusque chez les Nations étrangères. On dit qu'aujourd'hui, dans les tribunaux, l'homme riche et coupable ne peut jamais être condamné. »

Après cette entrée en matière, Cicéron nous montre Verrès amassant, non pas une fortune, mais des trésors si considérables qu'il en pouvait faire trois parts qu'il destinait, une pour ses juges, l'autre pour Hortensius son défenseur, l'avocat le plus célèbre de Rome, et la dernière enfin pour lui. Cicéron déclare que tout le monde à Rome est las de la vénalité dont les sénateurs font preuve quand ils sont appelés à siéger comme juges, et demande le rétablissement du tribunat. Il dit, avec Pompée,

ue « les provinces de la République sont mises au pillage et que la justice est mise aux enchères ». Cicéron, dans un plaidoyer crit qu'il fit paraître contre Verrès, après que ce dernier eut pris la fuite, abandonnant aux Siciliens 45 millions de sesterces, retrace tout ce qu'il avait fait subir aux provinces, toutes ses exactions, toutes ses rapines, tous ses vols, toutes ses cruautés. Les admirables paroles de Cicéron atteignaient tous les membres de l'aristocratie romaine qui se rendaient coupables des mêmes crimes dans l'exercice des fonctions dont le gouvernement de la République les chargeait. Elles s'appliquaient également, et surtout, à César.

Cicéron peut passer pour un type d'honnêteté, au moins relative. Voyons ce qu'il fit en Cilicie, dont il avait obtenu le gouvernement. Il nous apprend lui-même que de ce pays ruiné, abîmé à ne s'en relever jamais, il sut en une seule année, *salvis legibus*, c'est-à-dire les lois mêmes sauvegardées, tirer la somme de 2.200.000 sesterces.

Le peuple de Rome ne valait pas mieux que les grands. Il était toujours prêt à se vendre pour de l'argent, pour du blé distribué à propos, pour des combats de gladiateurs. Pour cette multitude de gens perdus de dettes et de crimes qui composait la clientèle des opulentes familles, le *patriotisme* était un mot vide de sens. Le peuple romain dégénéré ne demandait que deux choses : du pain et des jeux (*Panem et circenses*).

Ce que nous tenons de Rome, c'est la bureaucratie, l'amour des places et des administrations savantes et compliquées, les monopoles tous les abus enfin, dont se débarrassent peu à peu les Etats modernes.

Et c'est dans les Gaules, ce pays peu connu des Romains, mais sur lequel on racontait des choses mystérieuses, que l'on voulait introduire cette décadence !...

### *Les trois partis*

Ce qu'aucun auteur ne dit, c'est que la Gaule était divisée en trois partis : le parti romain, le parti révolutionnaire de Vercingétorix, et le parti national qui voulait repousser l'ennemi, mais conserver l'ancien régime.

Si les auteurs ne mentionnent pas d'une façon claire ce der-

nier parti, c'est parce que c'est de l'ancien régime gynécocratique qu'il s'agit, et c'est une convention tacite entre eux de ne pas en parler.

Les Belges étaient en dehors de ces partis, et s'alliaient entre eux. César avoue que c'était dans un but *purement défensif*. Le proconsul marcha contre eux avec l'aide des Eduens.

Dans cette campagne contre les Belges, qui certes avaient de leur côté le bon droit et la justice, nous voyons le Druide Divitiac, ce singulier ami de César, commander un corps de troupes chargé d'opérer une diversion en faisant une irruption chez les Bellovaques.

Cette guerre des Gaules fut épouvantable, et, si nous n'avions vu dans les temps modernes des horreurs du même genre, nous pourrions douter que tant de sauvagerie ait existé.

Plutarque nous dit que « les Romains passaient les rivières et les étangs sur les corps morts dont ils étaient remplis ». Les chefs, dont le crédit sur le peuple pouvait être la cause d'un danger pour les Romains, étaient poursuivis et condamnés à mort par César, tels Dumnorix, Induciomar et Accon ; ce dernier était Sénonais, et s'était mis à la tête d'une révolte contre les Romains. Il fut livré au proconsul, et César, qui se croyait un homme civilisé, et qui traitait si volontiers les autres de barbares, fit supplicier Accon avec une rigueur qui n'était plus usitée alors, mais qui avait été dans les anciens usages des Druides. Les Gaulois qui s'étaient le plus compromis dans la révolte du Sénonais prirent la fuite. César leur interdit l'eau et le feu. Toutes ces cruautés, toutes ces exactions indignèrent les populations gauloises. Plusieurs fois on songea à organiser un soulèvement général. Ce plan fut presque toujours aussi vite abandonné que formé. On sentait qu'il fallait opposer à César quelqu'un qui prît la responsabilité du commandement suprême ; pendant ce temps-là, Vercingétorix multipliait ses visites chez les chefs militaires. Des conciliabules eurent lieu au fond des forêts les plus impénétrables, mais il ne semble pas qu'il y jouât un rôle ; c'est qu'il était banni de Gergovie, sa ville natale, parce qu'il avait pris une attitude révolutionnaire contre l'ancien régime des tribus matriarcales ; donc il ne pouvait compter que sur le clan de son père, révolutionnaire comme lui... Ce n'était donc pas lui, par conséquent, qui pouvait donner le signal de la grande révolte. Il vint sans doute à ces réunions des Carnutes dans les

quelles on s'engageait à braver tous les dangers pour le salut commun et à prendre les armes les premiers.

On fixa un jour et on mit à la tête du mouvement Cotuat et Conetodun. Ils s'emparèrent de Gennabum (Orléans). Les Romains s'étaient fixés dans cette cité sans doute à cause des opérations de leur commerce. Ils furent massacrés par les Gaulois.

La nouvelle de ces graves événements fut bien vite connue de toutes les tribus de la Gaule ; César nous dit comment : « Toutes les fois qu'il arrive quelque événement remarquable, les Gaulois l'annoncent aux campagnes et aux contrées voisines par des cris qui se transmettent de proche en proche » (*de Bello Gall.*, VII, III).

César nous dit que, grâce à cette télégraphie, la prise de Gennabum, qui avait eu lieu au lever du soleil, fut connue des Arvernes avant la fin du jour. La distance qui séparait cette ville de Gergovie était de 55 lieues.

Vercingétorix n'attendait que ce signal pour commencer son mouvement. Il se mit à la tête du clan de son père et marcha sur Gergovie. Le mot traduit par clan est dans le texte latin *clientes*. D'où je conclus que le clan, c'est-à-dire les clients du chef militaire, semble être en opposition avec les tribus maternelles.

Gabanition et les principaux Arvernes coururent aux armes pour combattre Vercingétorix qui avait pénétré dans la ville. Il en fut chassé, mais il ne se rebuta pas de cet échec. « Ils parcoururent la campagne, enrôlant une troupe d'hommes perdus et de vagabonds », dit César dans ses Commentaires (*de Bello Gall.*, VII, III). Cette première troupe grossit rapidement, et Vercingétorix se sentit bientôt assez fort pour s'emparer de Gergovie.

Alors, ô inconstance humaine ! ses compatriotes lui décernèrent le titre de chef suprême, chef-tête, en gaulois Pen-Tiern.

N'oublions pas que Vercingétorix luttait à la fois contre l'ancien régime des tribus celtiques et contre les Romains. C'est ce double but, cet esprit duplex qui explique sa défaite.

Une fois investi du pouvoir souverain, il alla dans une grande assemblée qui était le Concilium de toutes les Gaules insurgées. Il exigea des otages et ordonna que chaque tribu lui fournît un nombre déterminé de soldats ; il fixa également la quantité d'armes que chacune d'elles devait fabriquer dans un temps qu'il déterminait.

Il sut habilement profiter de l'enthousiasme des premiers jours pour faire régner dans son camp une sévère discipline : « Il contient ceux qui hésitent, dit César, par la rigueur des châtiments. Une faute grave est punie par le feu ou la torture ; pour d'autres plus légères, il fait couper les oreilles et crever les yeux, et renvoie alors les coupables afin que la grandeur du supplice avertisse et effraie les autres » (*de Bello Gall.*, VII, IV).

C'est grâce à ces mesures rigoureuses, nous dit César, que Vercingétorix eut bientôt une armée.

Donc, c'était un guerrier aussi barbare que les Romains qu'il allait combattre, et ce fut la première fois en Gaule qu'on vit fonctionner le régime militaire.

Cela devait alarmer les femmes, qui avaient jusque là régné par la raison et la persuasion, par la justice et la bonté. Mais l'instinct de l'homme est autre, et, comme tous les hommes l'ont en eux, tous doivent tendre vers le même but dans la vie. C'est sans doute pour cela que tous les hommes de cette armée gauloise s'enthousiasmèrent pour la lutte qui se préparait, et que tous, heureux *d'être des guerriers*, entonnèrent le chant de guerre du vieux bardit en s'accompagnant de coups frappés sur leur bouclier :

« Chant du glaive bleu qui aime le meurtre, chant du glaive bleu, bataille où le glaive sauvage est roi, bataille du glaive sauvage, ô feu ! ô feu ! ô acier ! ô acier ! ô feu ! ô feu ! ô acier et feu ! ô chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre ! ô terre et chêne ! »

Voilà bien les instincts masculins ! Le feu, l'acier des glaives, tout ce qui donne la mort ! et en même temps le chêne, symbole du sexe mâle dans sa force, la terre opposée symboliquement au ciel et le flot qui éteint la lumière.

Quel contraste avec les instincts féminins qui avaient dirigé la vie vers les hauteurs de l'Esprit, vers le ciel qui éclaire ! Mais la guerre était rendue nécessaire par les horreurs de la domination romaine, par les souffrances du peuple. Les peuplades gauloises vaincues étaient soumises aux dîmes forcées, à des droits sur les entrées et sur les sorties, aux impôts sur les mines et sur les salines. On frappait des taxes sur les voyageurs et jusque sur les funérailles !

Les provinciaux devaient donner de grosses sommes d'argent pour l'entretien des routes, qu'on ne réparait guère. La percep-

tion des impôts se faisait avec la dernière rigueur, et, bien souvent, les malheureux contribuables devaient, pour l'acquitter, se procurer de l'argent à un taux ruineux et scandaleusement usuraire.

Dans la Narbonnaise romaine, de par droit de conquête, le tiers des terres avait été donné aux premiers colons romains, qui seuls jouissaient des droits de véritables propriétaires. Les deux autres tiers, laissés aux habitants, payaient comme impôts des sommes souvent égales et même quelquefois supérieures à leur valeur vénale. Ces deux tiers du sol ne leur appartenaient même qu'à titre précaire. Ils faisaient partie du domaine public du peuple romain, qui était imprescriptible. On pouvait donc les leur enlever à toute heure.

Dans leur propre pays, les Gaulois étaient moins bien partagés que les étrangers, qui pouvaient posséder à titre définitif, mais dont les droits étaient soumis à toutes les variations des pactes et des traités qui unissaient les parties contractantes avec la grande république de Rome. Et voilà le régime qu'on voulait substituer à celui des tribus matriarcales, où la vie était si douce et si heureuse.

La politique masculiniste de Rome forçait les gens à briguer le titre de *latins* pour pouvoir acquérir des droits civiques à défaut de droits politiques ; et c'est ce système qui a donné du prestige à ce mot de *latin*.

Comme César ne voyait pas de terme à la guerre des Gaules, il résolut d'épouvanter les peuples par un exemple. Il fit couper la main droite à tous ceux qu'il venait de vaincre, et leur laissa la vie pour que la mutilation rappelât longtemps leur rébellion et leur châtiment. Le féroce et froid politique avait bien jugé cette fois ; il acheva son œuvre sans obstacles et put parcourir ses conquêtes désormais soumises et silencieuses. La Gaule n'existait plus comme nation, ce ne fut plus qu'une province romaine.

Quand on lit la description des abominations commises dans cette guerre, on est épouvanté. Ainsi, César pille les villes, les brûle ; ensuite, il abandonne le butin à la soldatesque effrénée, et, pour dépeindre le carnage fait des habitants, qu'il ordonne ou qu'il laisse faire avec sa cruauté habituelle, il écrit une de ces phrases qui peignent leur auteur. Il veut exprimer l'idée que peu de Gaulois lui ont échappé, et il dit : *Perpaucis ex hostium numero desideratis* (On eut à en regretter fort peu).

Les colonnes romaines étaient suivies de trafiquants qui, après chaque victoire, achetaient à bon compte la part de butin de chaque soldat. C'est entre les mains de cette bande noire que tombait le triste bétail humain, qu'elle conduisait, afin de le revendre, sur les marchés de l'Italie.

Les guerriers gaulois devenaient des gladiateurs, et leurs nobles femmes étaient astreintes aux plus durs travaux. « Il faut que César, cet odieux despote, ne soit plus un objet d'admiration ; il faut qu'il soit cloué au pilori de l'histoire comme un des plus grands malfaiteurs de l'humanité », dit E. Bosc.

Si tuer un homme est un crime, massacrer et tuer une Nation tout entière ne peut être une action glorieuse !... O Gaule ! notre noble patrie, ne devons-nous pas t'élever bien au-dessus de Rome, bien au-dessus de la Germanie que César appela à son aide ? C'est que ce n'est pas seulement une nation qui fut détruite, c'est un régime, un cycle historique. La victoire d'Alésia mit fin à la Gaule gynécocratique. Mommsen dit : *Finis Galliae*.

### *La Gaule après César*

César n'avait fait que soumettre la Gaule, il n'avait touché ni à ses lois, ni à ses mœurs. Mais ses successeurs firent tout pour effacer les souvenirs du temps passé. Auguste, son successeur immédiat, rompit toutes les associations existantes dans les nations gauloises. Le rang de capitale fut enlevé aux villes qui avaient énergiquement résisté, et transféré à des villes nouvelles ou obscures.

La Gaule fut partagée en quatre provinces, sans tenir compte des rapports d'origine, de coutumes, de mœurs, de façon à ce que les Gaulois ne reconnussent plus la Gaule. Ces provinces furent :

— La Narbonnaise, comprenant le Languedoc et la vallée du Rhône ;

— L'Aquitaine, comprenant tous les pays entre les Pyrénées et la Loire ;

— La Lyonnaise, du nom de Lyon, ville récemment fondée, comprenant tous les pays qui s'étendent de la Suisse aux embouchures de la Seine et de la Loire ;

— La Belgique, comprenant toutes les provinces du Nord, jusqu'au Rhin.

« Le nombre des peuples gaulois, qui était de 3 à 400, fut réduit à 60 ; ces 60 furent qualifiés de cités, parce que sous l'empire romain les campagnes et les petites villes dépendirent chez chaque peuple de la principale ville ou cité, qui dépendait à son tour de la province et du gouvernement militaire » (H. Martin).

Les cités furent gouvernées par un envoyé de Rome, assisté des notables du pays, formant ce qu'on appelle la Curie, auxquels on adjoignit un magistrat nommé *défenseur de la Cité* ! Cette organisation reproduisait celle du régime gynécocratique en la modifiant ; c'est l'autorité morale de la Déesse-Mère qui va résider dans la *Curie*, tandis que le *défenseur de la Cité* continuera le Brenn qui était le chef militaire dans chaque tribu. Par la suite, on retrouvera toujours ces deux pouvoirs associés, qui à l'origine représentaient les deux sexes, mais on arriva à supprimer complètement l'autorité féminine et à mettre l'homme partout. Pour empêcher les nobles familles gauloises de retarder cette transformation, on les attira vers Rome, qui les traita comme les nobles familles romaines, leur accordant les mêmes honneurs, et leur rendit accessibles tous les emplois publics.

Rome comprit que, si la Gaule restait fidèle à ses anciennes croyances, elle ne deviendrait jamais romaine. Le Druidisme fut persécuté. En 47, il fut interdit dans la Gaule ; le polythéisme romain lui fut substitué. Les cérémonies de l'ancien culte des Druidesses furent prosrites, en même temps que des temples étaient élevés en l'honneur des Dieux de Rome et d'Athènes. Les Druides expulsés se réfugièrent en Grande-Bretagne ; les Druidesses allèrent s'établir dans l'île de Sein.

Les Romains avaient compris que c'est par la religion qu'on dirige les peuples, que tout s'y rattache : la science, l'art, la vie intime. Ils savaient que, chez les peuples qu'ils considéraient comme des barbares parce qu'ils étaient plus près du droit naturel qu'eux, l'éducation appartenait exclusivement à la femme ; elle était régie par les collèges de Druidesses. C'est cela qu'on s'acharna à détruire sans y réussir, car, malgré la persécution, ils persistèrent jusqu'au temps de Clodion.

La religion romaine, qu'on voulait substituer à la science des Druidesses, est caractérisée par ce fait : Domitien, qui régna de 81 à 96 et se signala par tous les excès (c'est lui qui fendait le ventre des esclaves pour en faire *ses femmes*), voulait être appelé « Dieu ». Dans une lettre dictée par lui : « notre maître et notre

Dieu veut... », l'ordre fut donné que désormais on l'appellerait ainsi. (Suétone, *Histoire des douze Césars, Domitien*, XIII.)

Faut-il s'étonner que de pareilles mœurs exaspèrent les femmes et que les Gauloises se révoltent contre la domination de ces monstres ? C'est sous le règne de cet empereur que Velléda, prêtresse et prophétesse gauloise, excita la révolte des Gaules contre les Romains. Mais elle fut prise et menée en triomphe à Rome (en 85). La femme est toujours vaincue quand elle a contre elle la force brutale.

Cette grande figure féminine, que l'histoire n'a pas pu effacer, fut regardée par les hommes de son temps comme la suprême puissance morale. Même l'exagération morale s'en mêla et cette réelle Déesse vivante fut considérée comme douée d'une puissance surnaturelle. On disait d'elle : « Elle soulève ou apaise les flots. » C'est que réellement elle soulevait les enthousiasmes, elle apaisait les colères.

A l'enseignement donné par les Druidesses, on substitua un enseignement donné par des maîtres romains, qui apprirent aux Gaulois leur langue et leurs arts, en même temps que toutes les erreurs qui avaient été introduites dans le monde depuis l'époque de la décadence grecque, quatre ou cinq siècles avant notre ère.

On sait que c'est pendant ces quatre ou cinq siècles que toute l'histoire de l'antiquité fut remaniée pour en effacer le nom des femmes et donner à leurs œuvres des auteurs masculins.

Quand on parle de la science, de la littérature grecque ou romaine, c'est à cette science de mensonge qu'on fait allusion, et cet enseignement funeste était complété par l'étude de la législation romaine, de cet abominable droit romain qui avait détruit le *droit naturel*. C'est cela que les auteurs modernes appellent la *civilisation latine*. C'est cela qui est pour eux l'ordre, la discipline, le sens pratique et la juste mesure des choses.

Nous retrouvons là, comme nous l'avons vu partout où les Romains ont pénétré, la grande lutte contre les institutions gynécocratiques.

\* \* \*

On a beaucoup vanté les grands travaux faits par les Romains. En effet, ils élevèrent des temples à leurs Dieux ; ils construi-

irent des basiliques où se tenaient les assemblées, et où ils rendaient *leur* justice. Ils édifièrent aussi des amphithéâtres, des théâtres et des cirques pour les jeux, c'est-à-dire tout ce qui pervertit le peuple. Il est vrai qu'à côté de cela ils élevèrent des arcs de triomphe en souvenir des grands faits de guerre, tels que ceux qui illustrèrent César ! Quelle civilisation ! Et l'on s'étonne que cet état de choses n'ait pas duré, que cette organisation que l'on croyait très forte n'ait été qu'une cause de décadence et de servitude. Mais ce genre de civilisation ne peut produire que cela. Les Romains, en étouffant la vie de l'Esprit, comprimèrent la liberté et l'indépendance et apportèrent avec eux la disposition à régler la société comme une machine plutôt que comme un corps vivant. C'est d'eux que vient la propension des individus à tout attendre du pouvoir et à demander qu'il fasse pour eux ce qu'ils devraient faire eux-mêmes, et aussi cette habitude de sacrifier sans scrupule le droit des faibles.

Henri Martin fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Lorsque les Romains firent la conquête de la Gaule, leurs beaux jours étaient passés ; notre Gaule ne les a pas connus au temps de leurs vertus civiques et de leur liberté ! »

Les Romains d'autrefois avaient été un peuple de petits propriétaires soldats ; mais maintenant la grande propriété avait, chez eux, dévoré la petite ; l'esclavage l'envahissait de plus en plus ; le travail des esclaves remplaçait le travail des hommes libres. Les Romains propagèrent l'esclavage en Gaule.

Avant les Romains, il y avait peu d'esclaves chez les Gaulois : des colons cultivaient la terre pour les patrons, pour les nobles ; ils étaient subordonnés et assujettis, mais ils n'étaient pas esclaves. Sous les Romains, ils tombèrent peu à peu en esclavage.

Avant les Romains, dans les tribus gauloises, tous les hommes libres se regardaient comme des parents, et, dans les associations guerrières, le chef traitait ses compagnons en frères d'adoption. Sous les Romains, les tribus, ainsi que les associations guerrières, furent dissoutes, et ainsi rien n'arrêta plus le progrès de l'inégalité (le privilège social).

Le peuple fut désarmé, l'esprit des anciens héros se renferma dans le fond des cœurs pour y sommeiller, mais non pour s'éteindre.

*Le régime fiscal de la civilisation latine*

De M. Vincent, dans son *Histoire de France*, je prends ces renseignements :

« Le luxe des seigneurs romains, leur corruption toujours croissante, leur insatiable avidité, les appels de l'Empire dans ses luttes continuelles, rendaient sans cesse nécessaire l'établissement de nouveaux impôts. Il n'y avait pas, comme dans nos sociétés modernes, des milliers de propriétaires et d'industriels libres qui, par leur production incessante, pouvaient suffire à tous les besoins. Le peuple, rongé par les impôts, envahi par les grands propriétaires, était dans la plus affreuse misère, et ne pouvait être un soutien pour les classes supérieures qui l'opprimaient. Comment aurait-il songé à se sacrifier pour un gouvernement d'où lui venaient toutes ses douleurs ? »

« Partout, disait un orateur de ce temps, partout on chasse le peuple ; il n'a plus d'héritage ; ce qui suffisait à la nourriture d'une cité est le parc à bétail d'un seul maître » (H. Martin).

Les contribuables étaient mis en prison ou à la torture ; on alla jusqu'à vendre leurs enfants quand ils ne pouvaient pas payer l'impôt.

« Rien de plus terrible, dit Michelet, que le tableau que nous a laissé Lactance de cette lutte meurtrière entre le fisc affamé et la population impuissante qui pouvait souffrir, mourir, mais non payer. Tellement grande était devenue la multitude de ceux qui devaient payer, telle l'immensité des impôts, que les forces manquaient aux laboureurs, les champs [devenaient déserts, et les cultures se changeaient en forêts... Je ne sais combien d'emplois et d'employés fondirent sur chaque province, sur chaque ville, *magistri rationales, vicaires des préfets*.

« Tous ces gens-là ne connaissaient que condamnations, proscriptions, exactions ; exactions non pas fréquentes, mais perpétuelles, et dans ces exactions d'intolérables outrages...

« Mais la calamité publique, le deuil universel, ce fut quand, le fléau du cens ayant été lancé dans les provinces et les villes, les censitaires se répandirent partout, bouleversèrent tout : vous auriez dit une invasion ennemie, une ville prise d'assaut. On mesurait les champs par mottes de terre, on comptait les arbres, les pieds de vigne. On inscrivait les bêtes, on enregistrant les

hommes. On n'entendait que les fouets, les cris de la torture ; l'esclave fidèle était torturé pour le faire parler contre son maître, la femme contre son mari, le fils contre son père ; et, faute de témoignage, on les torturait pour les faire déposer contre eux-mêmes, et quand ils cédaient vaincus par la douleur, on écrivait ce qu'ils n'avaient pas dit.

« Point d'excuse pour la vieillesse ou la maladie ; on apportait les malades, les infirmes. On estimait l'âge de chacun, on ajoutait des années aux enfants, on en ôtait aux vieillards ; tout était plein de deuil et de consternation. Encore ne s'en rapportait-on pas à ces premiers agents ; on en envoyait toujours d'autres pour trouver davantage, et les charges doubleraient toujours, ceux-ci ne trouvant rien, mais ajoutant au hasard pour ne pas paraître inutiles.

« Cependant, les animaux diminuaient, les hommes mouraient, et on n'en payait pas moins l'impôt pour les morts. »

Tel fut le régime masculin du droit romain, du droit paternel : un système de servitude et de misère ! Cependant, les hommes, fiers des droits qu'on leur donnait, s'habituerent peu à peu à un régime qui les flattait ; quant aux femmes, elles ne songèrent plus qu'à *vivre*, s'inquiétant peu du maître sous lequel elles souffraient.

Les classes riches se livraient à tous les vices ; les hommes tombaient dans la dégénérescence, et les femmes intimidées subissaient leur influence sans oser résister.

### *Décadence religieuse à Rome*

La religion romaine fut loin d'être aussi élevée que l'avait été l'ancienne religion grecque. Les Romains acceptèrent la mythologie des Hellènes sans en comprendre le symbolisme ; aussi le culte n'y fut qu'un formalisme sans idées, une tradition qu'il fallut respecter, une mode qu'il fallait suivre pour imiter un peuple réputé supérieur, une nation qu'on copiait parce qu'elle avait eu une grande renommée dans le monde, mais dont on imitait la décadence plutôt que la splendeur. En effet, la science primitive était perdue en Grèce quand les Romains commencèrent à s'initier aux idées grecques. Ils n'eurent pas non plus la grande poésie des Hellènes, ils arrivèrent trop tôt à la corruption pour s'attarder longtemps aux idées abstraites, et c'est plu-

tôt le merveilleux des légendes ou l'immoralité des rites qui fut le fond de leur religion.

La religion romaine, résumée dans le culte de Jupiter, le Dieu-Père, n'inspirait aucune foi aux Romains. D'après Lucien, Sénèque et d'autres, dans les hautes classes de la société on ne croyait plus à Jupiter depuis bien longtemps et l'on n'adorait que le Dieu des Stoïciens, tant l'idée du devoir est intimement unie, dans la conscience humaine, à l'idée religieuse.

A Rome, les fêtes en l'honneur des Dieux n'étaient, pour la masse, qu'un spectacle et un divertissement. Jamais la population n'eut de respect, ou d'amour, pour les Jupiter, les Mars et les Hercule ; leur culte faisait partie des institutions civiques, mais n'arrivait pas au cœur et à la conscience de l'homme. La Déesse, seule, pouvait encore toucher les poètes qui se riaient des Dieux. Quand on passait devant une statue de la Déesse, on lui envoyait un baiser. C'était une forme de salutation en usage dans l'ancienne religion, et restée dans les mœurs.

La foule aime encore ses idoles : les anciens dieux de la Patrie l'amuse des pompes de leurs fêtes et caressent ses passions ; mais les grands sont incrédules, et les prêtres eux-mêmes consultent sans foi les entrailles des victimes. On se plie au culte extérieur uniquement parce que c'est la religion de l'Etat et qu'il faut un frein pour contenir et réfréner ce qu'ils appellent la plèbe et les esclaves. Mais si la religion officielle était discréditée, il y avait, en échange, des religions secrètes qui avaient la faveur du public. Le Sénat les considérait comme des conspirations, puisqu'elles avaient pour but de perpétuer l'ancien culte qui avait été aboli par les Prêtres. C'étaient des réunions secrètes de femmes, ce que l'on redoutait le plus. Les hommes devaient représenter les cultes féminins comme des orgies, pour se donner un prétexte pour les empêcher. Craignant sans cesse un retour à l'ancien régime, on avait pris des mesures sévères contre ses adeptes. On ne pouvait pas se réunir plus de cinq ou six pour une célébration religieuse, sans infraction à la loi qui punissait les contraventions de mort.

Cependant, Rome, qui avait si peur des religions secrètes, accueillait tous les cultes de l'Orient dégénéré, toutes les superstitions exotiques, elle était le réceptacle de toutes les erreurs. Elle prenait la philosophie des Grecs et en faisait des lois. Mais, tandis qu'Athènes avait été la patrie du raisonnement, Rome

devint la cité de l'autorité ; elle descendit d'un degré dans l'évolution du mal.

Rome ne pensait pas, elle dominait ; elle n'était pas croyante, elle était superstitieuse.

Tout culte privé ou public était soumis aux décisions du chef suprême (*Summus Pontifex*). C'était à lui que les peuples devaient s'adresser pour les choses divines. On attachait une idée de sainteté morale à la personne de ce prêtre.

Le vieux Caton dit (dans son livre sur la *Propriété rurale*, p. 143), à propos des devoirs de la femme du fermier Villéca : « Qu'elle ne fasse aucune dévotion, ni ne charge personne d'en faire pour elle, sans l'ordre du Maître ou de la Maîtresse. »

Et pendant que la femme était ainsi dominée, on continuait à définir la religion en disant : « La religion consiste dans la crainte des *Dieux* et dans les devoirs qu'on leur rend. » L'erreur, c'était de mettre les *Dieux* où il eût fallu mettre les *Déeses*.

La crainte de la Déesse, les devoirs qu'il faut rendre à la Femme, voilà la vraie religion, la raison de l'hommage de l'homme qui reconnaît en elle une puissance morale supérieure à la sienne, — c'est la soumission de la Force à l'Esprit (1) —. Et on le savait, ou, du moins, on l'avait su jadis quand on avait dit : « Il vaut mieux obéir à *Dieu* qu'aux hommes », « Il n'y a pas de juge *sur Dieu*, de droit contre le sien ». Tout cela avait un sens profond quand la Divinité gardait son sexe féminin, — sens caché maintenant.

### *Les philosophes à Rome*

Le mouvement philosophique de la Grèce s'était propagé jusqu'en Italie. Cependant, Rome se méfiait de ce qu'on appelait « le bavardage intempérant des Grecs », et interdisait l'entrée de la ville aux philosophes et aux rhéteurs.

(1) *La crainte des Dieux* est une idée qui évolua. Il faut l'expliquer, car elle a donné lieu à un malentendu ; c'est d'une crainte morale qu'il s'agit, non de la crainte d'un danger physique. L'homme craint la Femme qu'il sent supérieure à lui — il la craint — quand il ne l'aime pas. Chez les Grecs, l'amour se dévia, on craignit les Déeses. Un esclave, voyant les transports amoureux, mais platoniques, de son jeune maître pour une hétaire, lui dit : « Qu'est-ce que c'est que d'aimer une femme que tu n'as pas touchée ? » Le jeune homme répond : « Et les Dieux ? Je les aime et je ne les crains pas et je ne les touche pas. »

Le sénatusconsulte de Pomponius dit : « On nous a dénoncé des hommes qui ont établi une nouvelle sorte d'enseignement ; ils se sont donné le nom de rhéteurs latins ; les jeunes gens passent des journées entières à les écouter. Les nouveautés contraires à la tradition et à l'esprit des anciens ne peuvent être agréées ni approuvées. »

Les philosophes n'en continuaient pas moins leur enseignement, et un poète dit que, lorsqu'ils se promenaient dans les rues, ils étaient exposés aux insultes des polissons qui leur tiraient la barbe, ce qui prouve qu'on ne les prenait pas au sérieux, — eux et leur philosophie ; ils avaient toujours avec eux un bâton pour se défendre. C'était un métier, du reste, que d'être philosophe ; il arriva un temps où les empereurs en avaient un à leur solde, comme, plus tard, les rois eurent des bouffons, et ils avaient pour mission de consoler les femmes, témoin ce qu'on nous dit de l'épouse d'Auguste consolée par le philosophe de son mari de la mort de ses enfants.

Les femmes, en effet, avaient besoin de consolation, étant donnée la façon dont on les traitait.

La fille d'Auguste, Julie, épousa successivement Marcellus, Agrippa, Tibère, et fut reléguée par Auguste dans l'île de Pandataria. Tibère devenu empereur l'y laissa mourir de faim. Il en fut de même de Lydie.

La masse du public n'admettait pas ces hommes qui faisaient métier de sagesse et jouaient le rôle de moralistes, et, en effet, après le prêtre qui avait usurpé les fonctions de la Prêtresse, c'était une forme nouvelle de l'imitation de la sagesse féminine. Cependant, ils devaient arriver à se faire admettre, et même à se faire admirer. Enfin, la postérité, voyant le passé sous un faux jour, devait exagérer leur mérite et arriver à les présenter comme de grands hommes.

« Tout Romain, dit Michelet, eut un maître grec ; aux Grecs on demandait la règle de la vie. La philosophie grecque, en toutes ses écoles, régnait, trônait à Rome. Le philosophe grec, dans chaque grande maison romaine, était le conseiller à qui on demandait force et lumière aux moments troubles de la vie. » (*Bible de l'Humanité*, p. 415.)

### *La science des Romains*

Dans un ouvrage intitulé *La science romaine à l'époque d'Au-*

*guste*, M. Terquem, professeur à la Faculté des Sciences de Lille, a eu l'idée de constater les connaissances scientifiques des Romains à l'époque la plus brillante de leur civilisation. Ne pouvant puiser dans des traités spéciaux, il a cherché les éléments de son travail dans Vitruve, architecte, ingénieur militaire, l'homme le plus instruit de son temps, et qui consigne, dans son célèbre traité sur l'architecture, les notions les plus variées.

En groupant méthodiquement des extraits de cet ouvrage d'après la nature des sujets, M. Terquem est parvenu à nous donner des idées exactes sur ce qu'étaient alors la cosmographie, l'astronomie, la physique, la chimie, l'acoustique, l'hydrostatique, la mécanique, la météorologie, etc. De ce curieux inventaire il résulte que, sur bien des points, les Romains étaient moins avancés qu'Aristote ; sur les lois générales du monde, sur la vie, sur la constitution générale des corps, sur la mesure du temps, sur la méthode et la classification naturelle, etc., ils ne possédaient que des idées confuses, mêlées à de grossières erreurs. En mécanique et en architecture seulement, ils ont fait preuve d'un esprit pratique et de connaissances remarquables.

La puissance romaine guerrière est industrielle.

Les constructions étonnent : temples, théâtres, cirques, ponts, aqueducs, routes, murailles. Mais « les grands édifices sont l'ouvrage, non de la race qui s'élève, mais de la race qui finit. Un palais n'est pas bâti par des enfants. »

Quelques exemples vont nous montrer jusqu'à quel point leurs idées sur les sciences physiques et naturelles étaient puériles.

Manilius, pour expliquer la Voie Lactée, suppose que c'est une lézarde dans le ciel et s'inquiète de ce que cela deviendra. Il enseigne que certains coquillages croissent à mesure que la lune croît et perdent leur substance à mesure qu'elle décroît. Il trace sur la voûte céleste des arcs de cercle qu'il croit réels et solides ; ces cercles, en enserrant le monde, l'empêchent de se désagréger et de tomber.

Il ignore la cause des éclipses.

Sénèque nous apprend que de son temps les éclipses causaient aux populations une terreur profonde.

Il se demande si son Dieu, qui crée le monde, travaille sur une matière préexistante ou s'il se fait sa matière à lui-même.

Suétone nous apprend qu'Auguste avait peur du tonnerre et se sauvait dans une cave quand il tonnait.

Cicéron ne croit pas que le soleil soit beaucoup plus grand qu'il ne paraît à nos yeux. Pour expliquer pourquoi les nuits sont longues en hiver, il dit que l'air où le soleil entre en passant sous la Terre, étant épaissi et congelé par le froid, lui oppose une plus grande résistance et le retient plus longtemps. Voici comment il explique les phases de la lune : la nature peut faire tous les jours une lune nouvelle ; celle d'hier est détruite et elle fait place à une autre ; ces lunes de figures diverses peuvent se succéder dans un ordre régulier, comme se succèdent les saisons. Il croit que la lune, à un moment donné de son cours, touche presque la Terre ; il donne à cette même lune une influence sur les huîtres.

Lucrèce se récrie à l'idée d'accepter qu'il y eût des hommes aux antipodes, qui seraient comme notre image dans l'eau.

Chez les Gaulois, des hommes appelés Eubages, qui forment une classe entre les Druides et les Bardes, ont pour principale occupation l'étude de l'astronomie et de la divination.

A défaut d'une véritable science astronomique, Rome avait aussi l'astrologie.

Properce dit : « Vous étudiez l'art découvert sous le ciel pur des Phéniciens sans savoir quelle étoile est propice ou ennemie. »

A la fin du règne d'Auguste, l'astrologie prit possession des esprits dans Rome, par le poème de Manilius qui croyait à toutes les superstitions.

Cette croyance à l'influence des astres venait de la confusion faite entre la vie morale et l'évolution astrale, depuis que les prêtres avaient créé le symbolisme astronomique pour le substituer aux vérités terrestres et humaines qu'ils voulaient cacher. Ce que les Phéniciens appelèrent « Astar », c'est la Déesse (Astarthé). C'est de son opinion qu'ils s'inquiètent, c'est Elle qu'ils consultaient quand Elle était représentée par la Femme vivante, « le Dieu vivant », c'est Elle qui est l'*Etoile* propice ou contraire. On sent combien cette donnée première a pu créer de malentendus, et à quelles absurdités on a dû aboutir en attribuant aux astres du ciel l'influence qu'exerçaient sur les hommes les « astres de la terre ». Tel était le niveau scientifique de l'époque, chez les hommes d'élite. Quant au peuple, il manquait totalement d'instruction. Son éducation familiale lui apprenait encore à respecter la Mère, image de la Déesse, mais quelquefois il arrivait à se révolter contre elle. Alors il n'avait plus, pour le guider, que l'instinct.

Cependant, les Romains lettrés écrivaient beaucoup. Marius Fontanes, dans son *Histoire universelle du Christianisme*, nous l'apprend. Voici ce qu'il dit :

« Les Romains désœuvrés lisaient beaucoup, énormément, trop, sans discerner la meilleure lecture. Le luxe des reliures augmentait la valeur des manuscrits. Les femmes, avec activité, intervenaient dans le choix des réputations ; et ce fut un « déluge de poésies et de pamphlets », de poèmes de toutes dimensions, sur des sujets de toutes sortes : Caius Matius écrivit trois livres sur la cuisine, les confitures et les conserves ; et Caius Matius était un Romain de « haut rang » !

« L'abondance des écritures devint une « incommodité » ; on en exportait des quantités énormes, et il en restait toujours à Rome des « monceaux », qu'on utilisait, finalement, à envelopper les denrées vendues par les boutiquiers, l'encens, le baume, le poivre... Les libraires, encombrés de livres et d'auteurs, réunissaient, suivant l'expression de Catulle, « toutes les pestes de la littérature » ; on y fabriquait et on y bavardait bruyamment. Mais cette fièvre d'écrire ne produisit aucune œuvre puissante, aucun essai encyclopédique, l'intelligence romaine n'admettant pas qu'un seul homme « pût exceller dans plusieurs genres à la fois ». Cette manie des spécialités favorisait l'individualisme étroit ; l'auteur se substituait à l'œuvre, de plus en plus. Et, comme s'il avait voulu multiplier encore les écrits, Auguste favorisa l'enseignement de la sténographie — dont on attribua l'invention à un affranchi de Cicéron, Tiron, — pour recueillir les discours improvisés. »

La télégraphie alphabétique fut trouvée du temps de Polybe.

L'abaissement de l'intelligence qui régnait alors nous explique les aberrations de l'esprit qui se manifestèrent partout, les Cosmogonies absurdes que l'on introduisit dans les Livres sacrés revisés pendant cette époque de décadence. Ce n'est pas à la haute antiquité qu'il faut les rapporter, elles ne furent pas le produit de l'enfance de l'humanité, mais de l'âge de perversion qui succéda à l'âge de débauche.

Le *genius loci* (génie local) avait embrassé dans son ensemble toute la nature ; partout les lois furent connues, trouvées spontanément. Lorsque la signification primitive et grandiose fut perdue, elle fut, de temps en temps, retrouvée partiellement ; mais les périodes de lumière devenaient de plus en plus rares.

La science de la grande époque théogonique, désormais prosaïque, se réfugia dans les Mystères.

Quelques-uns de ses principes avaient cependant survécu, mais, ne voulant pas reconnaître l'esprit féminin, on les attribuait à des hommes qui, du reste, en furent peut-être les derniers propagateurs, tels Aristoxène, Archimède, Euclide, Héron, Nérophile (le premier, dira-t-on, qui ait disséqué des corps humains), Hipparque, Eratosthène, Théophraste.

Au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, on enseignait encore la sphéricité de la Terre et le système héliocentrique, vérités qui se perdirent quand les Prêtresses cessèrent d'enseigner.

C'est en s'appuyant sur cette science antique que le Syracusain Nicéas (au rapport de Théophraste) avait expliqué la rotation de la Terre.

Aristarque de Samos avait repris le même thème ; c'est à lui qu'on attribue la découverte de la méthode employée pour mesurer la distance de la Terre au Soleil, en se servant de l'angle fait par la terre et la lune, méthode qui est encore usitée par les modernes qui ne se doutent pas que toutes ces connaissances remontent à l'ancienne Celtide. Anaximandre (au VII<sup>e</sup> siècle) savait que la Terre était suspendue dans l'espace et se mouvait.

Céopide, qui vivait au V<sup>e</sup> siècle, connaissait l'obliquité de l'écliptique.

On attribue à Thalès de Milet la gloire d'avoir déterminé la longueur de l'année, alors que c'est là une des questions depuis longtemps trouvées et enseignées par les Druidesses. Du reste, on représente Thalès, Phénicien d'origine, qui vivait de 600 à 500, comme le *premier homme* qui s'occupe de science, sans penser que dix siècles avant lui les lois de la nature étaient expliquées dans les Temples des Déeses. On connaissait depuis longtemps la théorie des éclipses et leur cause, on savait que le ciel entoure la Terre, et on traçait déjà des cartes de géographie.

Mais toute cette science était perdue quand Varron, le plus savant des archéologues, chercha à la restituer, quand Pausanias écrivit des relations de voyage à travers lesquelles nous apercevons des lambeaux de la brillante antiquité.

Le règne d'Auguste fut un siècle d'histoire et de critique. Ces temps produisirent Strabon, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, mais leur *Histoire* est celle de l'homme qui veut glorifier le régime masculin, elle ne vise pas à l'impartialité. (Denys

d'Halicarnasse, qui vivait sous Auguste, a écrit une histoire ancienne de Rome : *Les Antiquités romaines*, en 20 livres, dont il nous reste les onze premiers, allant jusqu'à l'an 312 de la ville.)

« La plus grande erreur de l'homme est de chercher la Vérité là où elle n'est pas », dit Fabre d'Olivet (*Etat social*, Introduction, p. 4). Et elle n'est pas dans l'esprit masculin.

A une époque où les femmes étaient ainsi dépréciées et persécutées, il est curieux de chercher ce que valait la science des hommes.

Les anciens philosophes avaient fait de tous les corps de la nature, vivants ou bruts, les pièces constitutives d'un organisme universel, le macrocosme, qu'ils comparaient au microcosme humain. Ils lui attribuaient un principe d'action, la psyché, qu'on appellera plus tard le principe vital, et qui dirige les phénomènes qui s'accomplissent en nous, et en même temps un principe intelligent — le *nous* — analogue à l'âme. Les hommes, qui se prenaient pour type de l'Univers, ne voyaient l'image des choses qu'en eux-mêmes et, étant animés de vie, faisaient de chaque objet de la nature un être vivant.

Ces conceptions se sont concrétées dans la forme qu'ils ont donnée à leur mythologie, qu'ils ont faite futile et obscène ; puis elles ont passé dans leur philosophie. Thalès croyait tous les corps de la nature animés et vivants.

Origène, qui reprit ces idées, regardait tous les astres comme des êtres véritables.

Avec Claude Ptolémée, la science des hommes fait un pas en arrière. Ce savant, qui vécut à Alexandrie vers 125 de notre ère, à l'époque où florissait la philosophie gnostique, publia un livre fameux alors, l'*Almageste*, dans lequel il exposait son système de la Terre. On ne peut pas dire son *système du Monde*, car c'est la Terre qui va jouer le grand rôle dans l'Univers. En effet, c'est elle qui est le centre des mouvements du soleil et des planètes, elle qui régit tout.

Les Cosmogonies des premiers temps étaient perdues, et c'est ainsi que les hommes prétendaient les remplacer.

Les savants de l'époque qui suivit Ptolémée sont Archimède, Euclide, Apollonius, Diophante.

Mais il restait dans le monde des initiés à la science ancienne, encore cachée dans les sociétés secrètes : c'étaient les *mystiques*. Ceux-là regardaient la science des hommes comme sacrilège

« parce qu'elle les induit à rivaliser avec les Déesses » (on dira les Dieux) (1).

Quelle science bizarre, en effet, que celle de cette Ecole où un philosophe rougissait « d'avoir un corps » !

On reproche à ces grands orgueilleux de faire une science « qui force les Dieux (les Déesses) à obéir aux hommes ».

Mais les philosophes — qui se font un devoir de parler par énigmes — disent (retournant la vérité, c'est-à-dire renvoyant à leurs accusateurs les reproches qui leur sont faits) : « Ce que les hommes écrivent, les Dieux en sont jaloux. »

Décidément, l'homme est divinisé... et c'est la femme qui est jalouse de sa grandeur...

Lorsque, après quatre siècles de travaux, d'aspirations, d'ambitions, de conseils théologiques et politiques, l'Eglise catholique eut pris possession des trônes et des consciences, elle se servit de l'astronomie de Ptolémée pour fonder son édifice physique. Elle décréta que la Terre constitue le monde, que les cieux sont faits pour elle, que Dieu, les anges et les saints habitent un éternel séjour de félicité situé au-dessus de la sphère céleste. Et, sur les manuscrits enluminés, sur les livres d'heures, sur les vitraux d'églises, on représentera cet univers désormais sacré, dont toutes les parties concourent à démontrer la vérité transcendante de l'illusion masculine qui, fruit de la hantise d'une supériorité imaginaire, rêva partout la priorité et mit la Terre au-dessus de l'Univers.

Le mot *mystique*, qui voulait dire *initié aux Mystères*, fut adopté par les hommes, mais dénaturé ; il voulut dire, pour eux, *initié à leurs croyances*. Dans les écrits qui portent le nom de saint Denys l'Aréopagite, s'adressant à Timothée son disciple, le saint dit : « Exerce-toi assidûment aux *contemplations mystiques*, laisse là le sens et les opérations intellectuelles, toutes choses sensibles et intelligibles, l'être et le non-être. Elève-toi autant que possible par l'indémontrable jusqu'à l'union avec celui qui est au-dessus de toute substance et de toute connaissance. Par

(1) Vénus est puissante ! Le vieux Mélanthe avait coutume de dire : « Je ne pourrais pas, sans l'aide de Vénus, démontrer les propriétés d'un triangle. »

Le philosophe stoïque dit : « En toute chose sa sagesse copiera la sagesse divine et la copie sera plus précieuse que le modèle ; elle aura coûté plus de soins et de plus grands travaux. »

cette extase libre, absolue et pure, hors de toi et de toutes choses, entièrement dégagé de tout, tu seras élevé à la splendeur supersubstantielle de la divine obscurité. » Cette union avec la Divinité est copiée de *l'union mystique*, recommandée par Krishna à Arjuna dans la *Bhagavad-Gîtâ*. Mais cette union-là, c'était celle de l'homme avec la Déesse vivante.

Du reste, c'est par l'absolue ignorance, ce qu'il appelle *l'agnosie*, que, d'après cet auteur, on arrive à Dieu. L'homme put-il jamais faire un plus naïf aveu d'impuissance ?

Le désir de dépasser la femme a toujours été pour l'homme une hantise — qui, du reste, eut, sur son évolution intellectuelle qu'elle stimula, un heureux effet. C'est dans ce but que nous voyons dans les Etats androcratiques ouvrir des écoles et y appeler surtout la population masculine particulièrement encouragée. Les professeurs, les écrivains, les philosophes, devaient bénéficier de ce système de stimulation intellectuelle. Et il faut bien reconnaître que cette lutte contre l'esprit féminin força l'homme à une culture que, sans ce motif, il n'aurait peut-être pas cherchée.

C'est aux époques de grandes luttes de sexes que nous voyons les privilèges scolaires s'accroître. A Rome, où la puissance masculine s'affirmait avec tant de force, on avait ouvert aux jeunes gens des écoles qui eurent une grande renommée, qui attirèrent la jeunesse des contrées éloignées, — même de l'Afrique. Mais ils n'y furent guère sérieux, car une loi de Valentinien (qui régna de 364 à 375) ordonne que, « si on les voit trop au spectacle, s'ils fréquentent les festins qui se prolongent dans la nuit, on les embarque au plus vite pour les renvoyer chez eux ».

A Rome, on disait d'un jeune homme mal élevé « qu'il fuyait l'école et fréquentait les gladiateurs ».

### *Les superstitions*

Le peuple romain fut le plus superstitieux de la terre. On trouve dans la littérature romaine le loup-garou, les stryges ou vampires, qui sucent le sang et les entrailles des enfants au berceau. (Ceci est une accusation que les hommes lancent contre les femmes pour se disculper d'avoir eux-mêmes massacré des enfants.)

Rome a l'eau bénite, les ablutions pour effacer les souillures de l'âme, — souvenir de l'eau lustrale qui effaçait les souillures

du corps dans les anciennes cérémonies, — l'ancienne communion dans les temples.

Ovide parle de la fontaine de Mercure où le marchand trempe dans l'eau une branche de laurier avec laquelle il arrose les objets de son commerce, puis ses cheveux, et il dit : « Efface, avec cette eau, mes mensonges et mes parjures. » Des devins expliquaient les songes. On allait consulter des femmes armées de l'urne fatidique.

Les *ex-voto* couvraient les murailles des temples païens.

Les grand'mères mettaient de la salive sur le front et sur les lèvres des nouveau-nés ; cela les préservait du mauvais œil.

On consacrait un arbre à une ancienne Divinité en souvenir de notre origine végétale au moment du solstice d'hiver, parce qu'alors la terre remonte vers la vie. C'est l'origine de l'arbre de Noël. Cette idée, devenue confuse dans l'esprit des hommes, leur donna l'illusion que les arbres sont des hommes, et ils crurent entendre dans les bois l'écho des nymphes et des faunes.

On croyait à la résurrection des morts, suivant la confusion qui avait fait de l'homme *perdu* par le vice un homme mort ; on en fait le *revenant*, le fantôme, celui que l'on craint, et cette idée est si bien acceptée qu'on voit des revenants partout.

On croit réellement à leur présence, à leur action posthume. Cette idée, dit-on, fut prise à l'Orient. Les Latins et les Grecs en plaisaient, ce qui n'empêche qu'Ovide écrit ses *Métamorphoses*.

Dans les sécheresses, les Dames s'en allaient pieds nus, les cheveux tombants, l'âme purifiée, au temple de Jupiter, pour demander de l'eau. On faisait des processions à travers les rues tendues de tapisseries.

Les *nudipedalia* des anciens Romains étaient des processions de gens en chemise — ou complètement nus — dans lesquelles figuraient des femmes, des hommes, des garçons et des filles.

Denys d'Halicarnasse raconte que les femmes romaines ayant fait faire une statue à la Fortune féminine, cette statue parla devant tous pour honorer leur piété. « Cette manifestation de la Déesse, qui n'eut pas lieu une fois seulement, mais deux fois, comme le portent les Annales des pontifes, doit faire croire que ceux qui sont scrupuleux à conserver les opinions que leurs pères leur ont transmises sur les Dieux, s'attachent plus fortement et sans trouble à ces croyances ; et quant à ceux qui méprisent la

tradition, ne donnant à la Divinité aucune espèce d'autorité sur la pensée humaine, ils pourront abjurer cette opinion malheureuse ; ou, s'ils sont incurables, ils en seront plus détestés de tous et plus maudits. »

Le Denys qui parlait ainsi a été bafoué par nos modernes libres-penseurs. Cependant, il n'a fait que ce que font tous les autres hommes, il a fait évoluer une idée ; celle-ci :

1<sup>o</sup> La Femme parle à l'homme, Elle est Déesse ;

2<sup>o</sup> La Déesse est représentée par une statue qui éveille dans l'esprit de l'homme l'idée de la Femme qui parla ;

3<sup>o</sup> La Femme disparaît, — sa statue et sa parole restent.

Et l'évolution se continue, les apparitions des Vierges qui parlent sont la continuation de cette association d'idées.

On se sert de l'encens dans les Temples, et Ovide dit : « Quand pourrai-je donner de l'encens à César et à la digne épouse de César ? Ils sont vraiment des Dieux. »

Ceci nous prouve que le mot « Dieu » est un titre honorifique donné à des hommes et à des Femmes, comme les titres de noblesse qui le remplaceront plus tard.

Cette façon de diviniser les empereurs fut générale.

Enfin, à cette époque, les prêtres égyptiens vivaient dans des cloîtres, ils avaient des carêmes d'une à six semaines, ils s'astreignaient à des abstinences, ils couchaient sur des nattes. Tout cela pour réagir contre les accusations de débauche portées contre eux.

Le végétarisme était enseigné à Rome. Sénèque nous apprend que, dans sa jeunesse, l'éloquence d'un philosophe d'Egypte, Sotion, l'entraîna dans ce régime.

Après que les prêtres eurent ainsi dénaturé les idées primitives, chaque génération apportant sa part d'erreur, les esprits forts s'aperçurent des divergences, des contradictions, des bizarreries des croyances qu'ils avaient ainsi faites. Alors, honteux de cette œuvre, ils la déclarèrent *bonne pour les femmes*, mais, disaient-ils, les bons esprits doivent s'en affranchir.

Les hommes prenaient en pitié l'idolâtrie que d'autres hommes avaient instituée avant eux. De même, ils laissaient pour les bonnes femmes et les petits enfants les menaces de châtimement, la peur des Enfers, le Styx, Charon, les Furies, dont on avait autrefois menacé les hommes. La génération nouvelle ne connaissait plus les origines de ces choses, la façon dont elles avaient

évolué ; elle discutait sur les vrais et les faux Dieux pour arriver à supprimer les Déesses et à voir dans les Dieux des symboles d'une Divinité unique représentée dans ses attributs et dans ses actions diverses.

### *Agonie des cultes théogoniques*

L'affaiblissement des anciennes croyances était devenu général. Les hommes incrédules se faisaient gloire de « mépriser les Dieux », mais c'était surtout aux Déesses que ce mépris s'adressait. Et ils appelaient cela de la sagesse ! En réalité, les détracteurs de l'ancien régime n'étaient que des mécontents, c'est-à-dire des envieux, frondeurs, prêts à toutes les révoltes.

On commençait à exiler les Déesses. Cicéron nous trace le tableau des lamentations des peuples de la Sicile, quand le préteur fit enlever la Diane de Ségeste, « parce que cette statue était un chef-d'œuvre ». Toutes les femmes suivirent la Déesse exilée jusqu'aux limites du territoire, et elles ne cessèrent, pendant toute la route, de la couvrir de parfums et de fleurs.

Cicéron nous montre aussi Enna, la ville sainte des deux Déesses, Cérès et Proserpine, qui les a perdues ; Elles lui ont été enlevées comme une proie ! Le grand orateur harangue la foule, sans doute pour la consoler ; elle répond par des gémissements et des sanglots.

Donc le peuple était attaché à ses Déesses, il ne comprenait pas la révolution religieuse qui se préparait et y faisait opposition par ses protestations. Cette persécution de la Déesse faisait régner une idée sombre, un pressentiment horrible ; on entrevoyait une catastrophe, la fin d'un monde, et l'on était terrifié d'avance de ce qui allait arriver ; on redemandait « la Mère des Dieux », que Lucrèce nous montre « promenée à travers les populations, au milieu d'une sainte horreur, pendant que les Galles, ces prêtres eunuques, faisaient retentir leurs tambours, leurs cymbales, leurs cornes, leur flûte phrygienne. En même temps, des armes menaçantes résonnaient aussi dans leurs mains. La Déesse s'avancait, muette et puissante, apportant le salut par sa seule vue ; on couvre la terre, devant elle, de pièces d'or et de cuivre, on répand des fleurs, les prêtres dansent et se flagellent, tout dégouttants de sang. »

D'autre part, on lit dans les historiens l'aventure de ce prêtre de Cybèle qui, vers l'an 100 avant notre ère, vint tout exprès de

Pessinonte, la ville sainte de la Déesse, pour effrayer les Romains de la colère de la Mère des Dieux ; il est mal reçu, un tribun lui fait défense de porter sa robe sacerdotale, un autre le livre aux huées et aux menaces de la foule. Mais ce tribun étant tombé malade d'une fièvre qui l'emporta en trois jours, tous les esprits se retournèrent vers le prêtre et on le combla d'honneurs et de respect.

La Déesse de Syrie était aussi redoutée que celle de Phrygie. Eunoos (ou Ennus), le chef de la terrible guerre des esclaves en Sicile, se prétendait inspiré et se vantait d'avoir été favorisé par la Déesse qui, disait-il, s'était révélée à lui, non seulement par des songes, mais par des apparitions.

Ces inspirés, qui imitaient les Sibylles, se trouvaient dans tous les temples d'Orient, attachés à leur *fanum* (sanctuaire), d'où le nom de *fanatici*, qui est devenu fanatique.

Dans une comédie grecque, deux jeunes filles font naufrage ; elles demandent asile à la prêtresse d'une pauvre chapelle de Vénus. « J'ai peine à vivre moi-même, Vénus que je sers me nourrit à peine », répond la prêtresse.

Les femmes de Rome allaient faire leurs dévotions dans le temple d'Isis. Vers le milieu du second siècle, un sénatusconsulte avait ordonné de raser les temples d'Isis et de Sérapis ; mais aucun ouvrier n'osait attenter à ces murs sacrés ; il fallut que Paul-Emile lui-même donnât le premier coup.

C'est après le triomphe de ce même Paul-Emile, alors que tous les rois des petits Etats lui rendaient hommage, qu'on vit le roi de Bithynie paraître en bonnet d'affranchi devant les Pères conscrits qu'il appela « Dieux sauveurs ». Plus tard, c'est l'empereur qu'on adora ; on se jetait à ses pieds, on embrassait ses genoux. César, grand pontife (*Pontifex maximus*) de la religion de l'Empire, se fait adorer comme un Dieu ; on lui décerne les honneurs divins, on lui élève des temples, on le fait monter au ciel. Le mois d'avril lui était consacré.

Quand César, dans sa folie, voulut s'élever jusqu'au ciel, — la terre ne lui suffisait pas, — il imagina de se donner une origine divine. Alors il fit dresser sa généalogie et se donna comme fils de Vénus (il est ainsi chanté par Virgile). Alors Vénus devint, à Rome, la Déesse nationale.

César portait toujours une couronne de feuilles d'or pour dissimuler sa calvitie.

Pendant ce temps-là, il fait brûler la Bibliothèque d'Alexandrie, qui contenait 700.000 rouleaux ou volumes (en l'an 47 avant notre ère), pour effacer le souvenir des Déeses qui avaient régné avant lui.

Donc, les mœurs se modifient et la Divinité de l'homme vivant est partout, — pendant que la Déesse vivante n'est plus nulle part.

### *L'homme déifié*

L'homme créa le Dieu anthropomorphique. « Il y a, dit Malebranche, une tendance de l'homme à se dépouiller de ce qui est en lui pour en revêtir les objets extérieurs. »

Et Hume dit : « Il existe chez l'homme un penchant général à admettre que tous les êtres lui ressemblent ; aussi est-il enclin à attribuer à chaque objet les qualités qui lui sont familières. »

L'homme va du connu à l'inconnu, de lui à l'Univers, de lui à la Femme qu'il fait à son image morale.

Mais si, pour lui, la Femme est un homme, alors l'homme est une femme ; et si la Femme est Déesse, l'homme est Dieu. Une fois entré dans ce système, il le pousse jusqu'à l'extrême ; il crée Dieu à son image.

Aucun homme ne comprenait clairement l'antique conception féminine d'un Principe cosmique générateur de la vie, indépendant des êtres humains ; tous, s'agrandissant eux-mêmes jusqu'à l'infini, arrivèrent à faire de l'homme un Dieu universel. C'est que l'âme de l'homme est le Principe fécondateur — qu'il éjacule comme le soleil qui projette la vie dans l'espace.

La Femme, Elle, reçoit le germe, ne le donne pas ; elle projette la vie en elle, dans son cerveau. C'est un changement de direction.

Ces deux conceptions mélangées dans l'esprit de l'homme y créent un Dieu incompréhensible, — qu'il fait à son image, — mais en lui donnant les qualités féminines qu'il n'a pas. Tous se croient des dieux.

« Dans le cœur de tout homme de bien habite un dieu », dit Sénèque.

Non, ce n'est pas l'idée du bien qui donne à l'homme cette prétention, c'est l'orgueil ; et ceux qui se sont déclarés « Dieu », ou « envoyés de Dieu », n'ont pas été les meilleurs, mais les pires et les plus dangereux, par leur fourberie qui a dévoyé le progrès humain.

Alors, que devenait la vraie Divinité, la Femme, source de toute vie morale, Intelligence, Science, Justice, Amour ? Elle devenait le *Deus ignotus* qui n'a plus de nom nulle part, qui n'a plus d'autel que dans le cœur de quelques hommes restés fidèles à la Nature, quand ils osent encore l'aimer. C'est l'Etre anonyme, Elle n'est plus dans les temples, mais Elle est partout présente, portant avec Elle la vie, l'ordre, le bonheur. Elle est l'Esprit qui conçoit et l'Amour qui enfante ; Elle est la Justice qui rectifie et le Droit qui affirme ; Elle est l'harmonie dans le monde, le modérateur de toutes choses, le Vrai, le Bien, le Beau.

En dehors d'Elle, il y a la Laideur, le Mal, le Mensonge et la Mort.

Aussi, quoiqu'il n'y ait plus de Déeses, l'homme sent bien que quelque chose le domine, qu'une autorité morale plane sur lui, — et comme il ne veut pas la voir dans la Femme, il dit : l'autorité vient des dieux. Et quand les dieux deviennent « le Dieu », cette autorité morale, agrandie en même temps, devient pour l'homme une immense puissance occulte, — une grande chimère !

Alors, nageant en plein dans l'illusion, les philosophes et les docteurs cherchent à expliquer par la métaphysique la *raison souveraine* qui gouverne la société, et ils disent : « L'ordre admirable qui a toujours régné dans la progression et la marche de l'humanité depuis son berceau jusqu'à nos jours, n'est-il pas une preuve évidente que la société humaine est gouvernée par une raison souveraine ? »

« Qu'on n'invoque pas ici le hasard. Le hasard, qui n'est qu'un mot vide de sens, est incapable de produire un *effet intelligent*, vu qu'il n'est pas une cause personnelle et distincte. La formation et le développement intellectuel d'une société sont nécessairement l'œuvre d'une *intelligence souveraine*, car une œuvre de ce genre ne peut se produire en dehors d'une cause universelle qui est elle-même la raison de tout ce qui existe. »

« Quelquefois, quelque chose d'éventuel ou de fortuit semble se montrer, il est vrai, dans le mouvement des sociétés humaines, mais ce hasard apparent n'est que l'*incognito* de la *Providence*, qui se plaît parfois à se cacher. »

C'est ainsi que la Providence devient une chimère occulte depuis qu'on ne veut plus reconnaître que c'est la manifestation sociale de la bonté féminine.

*Les idées régnantes à Rome au premier siècle avant notre ère*

La religion du monde romain, à l'époque d'Auguste, n'était faite que de superstitions ; c'était un hypocrite hommage rendu à l'homme divinisé. Le surnaturel régnait partout ; on avait abandonné la Nature dont on ne connaissait plus les lois, on voulait déjà que tout, dans l'Univers, fût réglé par un Etre suprême, fait à l'image de l'homme : *Deus* ou *Divinitas* ou Jupiter ; c'était l'homme puissant, projetant son ombre dans l'Univers. Tout était plein de ce Jupiter, manifestation vivante de l'orgueil de l'homme.

*Ab Jove principium, Musæ, Jovis omnia plena.* « Que chanterai-je avant le Père du monde qui règne sur les hommes et sur les Dieux ? Il n'engendre rien qui soit plus grand que lui-même ; rien ne subsiste qui lui soit égal, ni qui approche de lui. »

On voit bien clairement dans ces phrases une préoccupation d'abaisser la Femme, la Déesse, jadis placée au sommet de l'Olympe. Est-ce pour cela que Renan dit : « La Grèce n'avait pas éprouvé le besoin d'un Dieu juste » ?

On allait même jusqu'à enseigner que les Déeses diverses n'étaient que les vertus de Jupiter cachées sous des figures. Non seulement la Déesse n'est plus supérieure au Dieu, mais Elle n'est plus !

Et l'homme-Dieu est devenu si puissant que c'est lui qui a fait le monde, il est l'auteur de la création, et on dispute dans les Ecoles pour savoir s'il a trouvé la matière toute faite ou s'il se l'est faite à lui-même. Et les Femmes, ces éternelles porte-flambeaux, qui savent la Nature, étaient obligées d'entendre cela !

Donc la croyance de l'homme est, maintenant, que c'est lui qui est immense, que c'est lui qui est, non pas la créature, mais le créateur, qu'il a fait le monde.

On ne sait pas s'il a fait la matière, mais c'est lui qui l'a ordonnée.

Cependant, quelques vérités premières étaient restées dans la religion, comme des axiomes, mais dont on ne comprenait plus le sens, puisque de *Dea* on avait fait *Deus*.

Ainsi, on disait encore : « Les Dieux (pour les Déeses) demandent le cœur, non le sacrifice. » Traduction : La Femme veut être aimée, non possédée.

« Plus on s'est refusé à soi-même, plus on obtient d'en haut. »  
*En haut*, c'est le monde féminin exagérément élevé.

« L'homme est fait à l'image des Dieux. » L'enfant est fait à l'image de sa Mère. Au moral, l'homme imite les qualités de la Femme.

« Rome n'est si haut que parce qu'elle s'abaisse devant les Dieux. » *Rome* prise pour la collectivité des hommes ; *haut* quand ils s'inclinent devant la Femme. C'est ainsi que se faisait peu à peu la transformation de l'idée divine. Et, pour compléter le malentendu, le soleil, la lune, les astres, prenaient la place des dieux terrestres. On mélangeait l'idée d'une puissance cosmique (l'idée qui vient du cerveau féminin) avec l'idée d'une puissance morale supérieure à l'homme (idée qui vient du cerveau masculin).

Pour achever le chaos, on croyait à des démons, ou à des génies, qui planaient quelque part dans l'espace ; antique idée restée dans le cerveau de l'homme, mais qu'il ne veut plus reconnaître comme des symboles représentant des êtres terrestres.

Et les philosophes croyaient à tout cela !

#### *Littérature latine. Les hommes du siècle*

Ovide, né dans les Abruzzes en 43 avant notre ère, écrivit dans sa jeunesse des poésies érotiques qui peignent le libertinage de cette époque : les *Amours*, l'*Art d'aimer*, les *Héroïdes*, les *Cosmétiques*.

Vers sa 40<sup>e</sup> année, il composa une tragédie, *Médée*, puis les *Métamorphoses* qui sont considérées comme son chef-d'œuvre. C'est l'exposé fidèle des croyances mythologiques de son époque. Il avait puisé, pour les composer, dans les auteurs anciens, puisqu'on a pu dire : « Ovide est l'écho d'Hésiode. » Seulement, Hésiode expose la vérité simple et Ovide montre sa caricature surnaturelle. C'est dans l'étude des anciens qu'il avait trouvé l'histoire des quatre âges de l'humanité qu'il exposa sommairement au début de son livre. Cela porta ombrage à Auguste, qui ne voulait pas qu'on parlât de l'*Age d'Or* que le régime de l'homme était venu renverser ; aussi il déporta Ovide en Scythie, à Tomes, sur le Pont-Euxin, dans le pays des Gètes. Le climat de cette région était glacial, la campagne nue et déserte. Ovide chercha une consolation dans la culture des lettres ; il écrivit les *Fastes*, les *Tristes*, les *Pontiques*. Il mourut consumé par le chagrin, l'an 16 de notre ère.

La lecture des *Métamorphoses* est instructive, elle montre jusqu'où peut aller l'égarement de l'imagination des hommes quand ils se livrent aux écarts de leurs propres pensées sans être guidés par l'inspiration féminine. C'est de la religion pornographique, c'est-à-dire le récit des amours des Dieux qui représentent une humanité vulgaire et sans morale.

Dans son poème des *Fastes*, il célèbre les croyances et le culte de la religion et y mêle des prières.

Dans l'« Art d'aimer », il enseigne qu'il faut se soumettre à la foi et désavoue les hommes qui se jettent dans la philosophie qui leur tient lieu de religion. Les femmes ne les y suivent pas, le monde moral se divise, les hommes créent une vertu masculine qui n'est pas la *vraie vertu*, puisqu'ils en excluent leurs devoirs envers les femmes ; ils parlent de justice et ils sont injustes, de tempérance et ils sont intempérants, de respect et ils ne respectent pas la Femme ; ils font de la conscience l'autorité suprême.

Horace (65-8) chercha à réaliser la poésie rationnelle et, s'érigeant en législateur du Parnasse, dicta des lois aux poètes ou fronda les ridicules des hommes. Cette poésie de la raison était depuis longtemps hors d'usage ; les idées fausses qui avaient régné en Grèce avaient tout troublé. « Les philosophes, dédaignant une science qui, de leur aveu même, était fondée sur le mensonge, l'avaient chassée de leurs écrits. Autant ils la recherchaient quand ils la croyaient une émanation de la Divinité, autant ils la fuyaient depuis qu'ils étaient parvenus à ne voir en elle que la vaine production d'un délire insensé. »

Cependant, Horace met dans une grande partie de son œuvre des chants religieux, des hymnes à Jupiter et à tous les Dieux. C'est lui qui composa le cantique qui fut chanté en l'honneur d'Apollon Palatin un jour de grande célébration. Il évolua donc de la raison vers la déraison. Il n'était pas dévot dans sa jeunesse ; « adorateur peu assidu et peu prodigue », il ne croyait pas aux *manifestations des Dieux*, — la jeunesse a l'esprit droit, — mais il devint crédule en vieillissant, comme Epicure. Dans un âge mûr, il honorait la religion romaine, c'est-à-dire le polythéisme.

En lisant ce que les hommes disent des femmes, nous comprenons leur état mental. Ils les avaient tant fait souffrir qu'ils avaient une terreur constante de leur vengeance, « la vengeance

des Dieux », et, d'avance, ils se justifiaient en accusant leurs accusatrices de tous les crimes qu'ils avaient commis eux-mêmes.

La *Canidie* d'Horace est une création malsaine de l'homme qui nous en donne la preuve. Avec ses compagnes Sagana et Veia, pour préparer un philtre amoureux, elle fait mourir de faim un enfant, enterré jusqu'au menton, entouré de mets qu'il ne peut toucher, qu'on renouvelle sans cesse pour le consumer par la fureur du désir ; les dernières paroles de l'enfant sont une malédiction qu'il jette à la tête des femmes.

C'est avec de pareilles histoires qu'on fait triompher le droit paternel.

Canidie sait animer des figures de cire, décrocher la lune qu'elle fait descendre écumante dans les herbes. Elle ressuscite les morts dont le bûcher a fait des cendres.

Il n'y a dans toutes ces chimères que des *terreurs sacrées*, des craintes nées dans l'esprit troublé de celui qui se sent coupable. Aucune femme n'a jamais réalisé ce type créé par la perversion masculine.

Nous retrouvons ce rôle extravagant et odieux donné à la Femme, dans le grand drame qui aura pour victime les sorcières du moyen âge.

Tibulle (54-19) se plaît à étaler tous les devoirs qu'il rend sans cesse aux Dieux ; mais, quand il pense au bonheur de vivre aux champs avec Délie, il l'associe, dans son esprit, aux Divinités qu'il adore ; la Nature renaît, la vérité revient quand il rend un culte à son amie, alors le voilà vraiment religieux.

Toutes ses élégies sont religieuses ; ce sont des prières, des expiations.

Dans Properce (51-15), on retrouve tout cela.

Virgile (70-19) est le poète religieux entre tous. L'*Enéide* est un poème sacré, sanctifiant le divin masculin, c'est déjà la déification de l'homme. Le héros, *pius Æneas*, c'est déjà le Roi-Pontife, occupé de fonctions saintes ; c'est déjà la flatterie des grands, puisque dans Enée il montre Auguste. Puis il nous raconte les rancunes d'une Déesse irritée et s'étonne : « Quoi ! de telles colères dans une âme divine ? » Il y avait cependant de quoi.

Enfin, il revient à la Femme. C'est la Sibylle qui promène Enée à travers les mystères de *l'autre vie*. C'est la Sibylle qu'il

prend à témoin quand il veut donner de la force à ses affirmations (dans ses Eglogues). Il reconnaît donc, malgré lui, que c'est la Femme qui est véridique, non l'homme. Dans la 10<sup>e</sup> Eglogue, il dit : « Quel bonheur ! Elle est tout, je ne suis rien chez moi ! »

Virgile admire Lucrèce, mais il trouve audacieux de tant oser.

### Cicéron (106-43)

Cicéron met à la place des Dieux un Dieu unique et universel qui gouverne le monde, et ce Dieu, c'est Jupiter, c'est-à-dire l'homme déifié. Il cite ces vers de Valérius de Sora : « Jupiter tout-puissant, maître des rois, du monde et des Dieux mêmes.

« Père et Mère des Dieux, Dieu unique et tous les Dieux ensemble, *Deus unus et omnes*. »

Donc plus de Déesses ! Plus de Mère ! C'est Jupiter qui est la Mère !

Hésitant d'ailleurs dans sa formule entre le monothéisme et le polythéisme, il emploie le singulier *Dieu* et le pluriel *les Dieux*. On les rencontre partout dans ses livres, quelquefois dans la même page. On devine les timidités de l'homme d'Etat n'osant pas proclamer l'unité divine en face de la majesté officielle des douze grands Dieux, mais l'idée de les fondre en un seul est dans son esprit. Cicéron a écrit deux dialogues sur les Dieux. Dans l'un, il se montre franchement impie, dans l'autre, à peu près. L'esprit catholique est déjà en lui. Il est vrai qu'il a écrit ses livres de philosophie à 60 ans, alors que la mentalité de l'homme n'a plus toute sa lucidité. Ce qui le prouve, c'est qu'il ne croit à rien et, cependant, fait intervenir les Dieux dans toutes ses affaires, leur faisant dire, du reste, ce qui lui convient.

Une émeute de Claudius ayant troublé les jeux de Cybèle, il s'écrie : « Eh quoi ! la voix même des Dieux ne remuera-t-elle pas tous les esprits ? Car c'est la voix des Dieux que nous entendons, c'est une communication qu'ils nous adressent quand le monde lui-même vient à trembler et qu'ils nous avertissent par des bruits inaccoutumés. »

Les spirites pourront voir dans ceci l'origine de leur doctrine. La croyance à des *esprits* se manifestant était, du reste, très répandue à cette époque. Mais ces *esprits* n'étaient autres que le symbole voilé de l'Esprit féminin que l'homme sentait planer

au-dessus de lui et qu'il mettait dans l'espace, au lieu de le mettre ou plutôt de le laisser dans le cerveau de la vraie Femme.

Cicéron nie les Dieux dans *De Natura Deorum*, et il écrit à sa femme Terentia « de remercier les Dieux de l'avoir guéri d'une maladie ». Il avait donc deux pensées, une pour ses lecteurs qu'il suppose des hommes, et une pour les femmes. N'y a-t-il pas là un commencement de casuistique ?

Cicéron appelle la loi de la conscience « la loi de Dieu ». Cependant, comme il vient de nier Dieu, il faut en conclure que, à son insu, il voit dans ce Dieu qui dicte une loi à l'homme l'éternelle Déesse.

D'autre part, dans la *République*, livre perdu mais cité, il dit : « Le monde est la cité commune des hommes et des Dieux. » Voilà les hommes avant les Dieux. Ce n'est pas étonnant, puisque, au fond, Dieu, c'est toujours la Déesse, et maintenant l'homme se met avant la Femme. Et, continuant à parler du monde, il ajoute : « Il crée l'union des hommes avec les hommes ; la plus haute association, c'est celle qui unit les hommes. »

Evidemment, ceci est une réponse aux femmes qui réclamaient « le lien moral qui unit l'homme à la Femme », l'antique *alliance*, que maintenant on appelle *religare*. Les hommes, en affirmant une alliance entre eux (qui ne fut jamais réelle), brisent tous liens avec la Femme, exclue de cette association.

Cependant, Cicéron célèbre le lien conjugal et toute espèce de pureté et d'honnêteté, et il élève un *fanum* (sanctuaire) à sa Tullie, alors que, cependant, il a nié les Déeses en niant tous les Dieux.

Et, après avoir supprimé ces Dieux, il les met pourtant dans ses discours populaires. C'est lui qui dit : « Je l'avoue, Sénateurs, la grandeur de cette manifestation *divine*, la solennité de l'interprétation, la décision des aruspices me causent une émotion extraordinaire. »

Ailleurs, il dit encore : « En entrant dans les temples, nous prenons les sentiments et la démarche qui conviennent, les yeux baissés et la toge ramenée sur la poitrine, tout dans notre maintien témoigne de notre respect et de notre vénération pour la Divinité. »

Après cela, le grand orateur romain, qui avait appartenu lui-même au corps sacerdotal, ne craint pas d'accabler les Prêtres et les Pontifes de ses sanglantes railleries ; il rappelle ce trait

satirique de Caton : « Je m'étonne que deux aruspices puissent se rencontrer sans sourire. »

Ce n'est donc pas la religion des hommes qui éveille en lui des sentiments de vénération, c'est celle des Femmes. Du reste, voici encore une contradiction qui le prouve : pendant qu'il nie les Dieux et se détache entièrement de la religion, il dit : « Comment ne pas croire aux Dieux ? Qui ne sait que toute vérité est déposée dans les Livres sibyllins et dans l'admirable science de l'Etrurie ? »

N'est-il pas curieux de voir cet homme qui veut supprimer la Femme du Temple et de l'Etat, reconnaître cependant que c'est dans les livres de femmes que la vérité est déposée et affirmer, comme conclusion, « qu'il faut croire *aux Dieux* » ?

Du reste, dans les cataclysmes, les troubles profonds, on avait recours aux Livres sibyllins pour y chercher les idées qu'on ne trouvait plus dans le cerveau des hommes. Et cependant nous trouvons dans Cicéron quelques grandes idées, telle celle-ci : « Si un homme ne sent pas qu'il agit contre la Nature quand il attente contre son semblable, comment raisonner avec celui qui anéantit dans l'homme l'humanité ? La nature veut qu'un homme prenne intérêt à un autre homme, quel qu'il soit, par cette seule raison qu'il est homme. »

Puis, ailleurs, il nous dit : « Quelques-uns estiment que le spectacle des gladiateurs est une chose cruelle et contraire à l'humanité, et *peut-être* en est-il ainsi. »

Je souligne ce *peut-être* qui met en doute la sincérité de toutes les belles maximes citées plus haut.

Pour moi, nul doute ; ce sont les femmes qui trouvaient le spectacle des gladiateurs cruel, — la pitié est un sentiment féminin, c'est pourquoi les hommes ne l'adoptent qu'avec hésitation, puisque leur instinct masculin leur fait aimer la lutte — et le spectacle des luttes.

Un éloge pour finir.

Cicéron désavoue les licences d'Athènes et de la Grèce ; il dit que l'Ecole d'Epicure n'a pas le droit d'avoir une morale : « Ce n'est pas une philosophie qu'il faut pour réfuter ce langage, c'est un censeur pour le condamner. »

Citons encore un mot du grand orateur romain qui a peut-être plus de profondeur qu'on ne croit, car c'est peut-être de là qu'est sortie l'idée de l'Eucharistie des Catholiques. Il dit : « Il

n'y a qu'une seule idée qui ne soit pas encore venue aux dévots, c'est celle de manger leur Dieu. »

*Auguste (63 avant notre ère — 14 après)*

Le siècle d'Auguste fut un siècle dévot. On se soumettait à l'homme-Dieu sur la terre et on le cherchait dans le ciel. L'Empereur Auguste se montra religieux. Il fit relever les édifices sacrés, rétablit les fêtes et en institua de nouvelles, il augmenta le nombre des prêtres, ajouta à leurs dignités et fit des présents magnifiques au trésor des Temples. Il regrettait même de n'avoir pas, dans sa famille, une fille d'un âge convenable pour la consacrer comme Vestale. Par reconnaissance pour tous ses bienfaits, il fut ordonné aux prêtres et aux prêtresses d'ajouter aux prières qu'ils adressaient aux Dieux pour le Sénat, des prières pour l'Empereur. Ce dernier fut même déclaré *sacrosanctus* et son nom fut placé dans le chant des prêtres Saliens. C'est Auguste qui attacha le titre de Prince au nom du Souverain Pontife. Le mot latin *Augustus* vient d'Augur, qui signifie l'action de lever les yeux au ciel pour implorer ses secours ou recevoir ses inspirations.

Dion a exprimé dans le discours qu'il fait tenir à Agrippa, au Conseil d'Auguste, l'esprit intolérant des Césars condamnant ce qui n'est pas officiel, en disant : « Tu ne souffriras ni athéisme ni magie. »

Par *Magie* on sous-entendait les religions secrètes et indépendantes. On retrouve bien là l'esprit dominateur de l'homme qui condamne tout ce qui ne tombe pas sous son contrôle.

Auguste fut féministe à sa manière. Il se vante, dans ses mémoires, d'avoir protégé par deux fois le temple de la Grande Artémise d'Ephèse. Puis il organise un grand Jubilé, le *Carmen Sæculare*, dans lequel on fait chanter, par des jeunes filles, un cantique à un Dieu masculin, et Horace veut même qu'elles s'en glorifient : « Plus tard, quand tu seras mariée, tu pourras dire : C'est moi qui, au jour où revenait la fête du siècle, ai fait entendre le cantique aimé des Dieux, docile au mètre du poète Horace. »

Et avec cela les femmes n'étaient pas contentes !

Que ces grands hommes étaient petits !...

Auguste voua aux Dieux une célébration extraordinaire des

grands jeux, parce qu'une femme, qui s'était gravé des signes mystérieux sur le bras, s'était mise à prophétiser et à menacer Rome de la colère des Dieux. Il crut devoir obéir à l'émotion que ce spectacle avait excité dans la foule. Les esprits étaient avides de merveilleux.

La Mère d'Auguste déclare qu'elle eut les faveurs du serpent, « que le gluant reptile mit dans son sein les Césars », dit Michelet. Mais ces fables sont inventées par les hommes pour jeter de l'horreur sur les femmes. Aucune d'elles n'aurait la pensée de s'outrager elle-même.

Nous avons des renseignements sur le physique de cet auteur. On a de lui plusieurs bustes, sur lesquels on a observé, comme trait particulier, l'irrégularité entre les deux moitiés de la tête, le côté gauche étant plus développé que le côté droit.

Sur un de ces bustes, la tête est couronnée de myrte, allusion à la *divine* descendance de la *gens Julia*.

Il ne subsiste aucun écrit philosophique du siècle d'Auguste (1), dit Michelet.

#### *Sénèque (2-66 de notre ère)*

La valeur morale des hommes de ce temps nous est révélée par la vie de Sénèque.

Voici un homme qui, par ses écrits, semble avoir un beau caractère ; il brave la violence des puissants — comme le ferait une femme — et semble dire à l'homme brutal : « Tu ne m'atteindras pas. »

« Ma faiblesse superbe insulte à leur puissance. »

(DELILLE.)

Sénèque nous apparaît comme l'orateur de l'humanité humiliée. Vivant dans une terreur armée de toutes les forces de l'Empire romain, dans un monde sans espoir, il dit : « Il ne nous restait plus qu'une seule chose à apprendre, c'est à mourir. » « Vous les appelez des esclaves, dites des compagnons d'esclavage. » « Tu te plains que la liberté soit morte dans la République, toi qui l'as tuée dans ta maison. » « Tous sont esclaves,

(1) Voir *La religion Romaine d'Auguste aux Antonins*, par Boissier. *Bible de l'Humanité*, p. 358. *La Religion sous Sévère*, par Jean Réville.

celui-ci de la débauche, celui-là de l'intérêt, cet autre de l'ambition, tous de la peur. »

On lit, dans Sénèque le père, une invective contre les insultes à la dignité humaine, qu'on se permettait alors contre les Femmes et les eunuques qui remplissaient les grandes maisons.

Ces belles idées nous séduisent, nous croyons voir, dans Sénèque, un grand caractère. Il n'en est rien. Ce sont des mots, des phrases, qui contrastent singulièrement avec sa conduite. Ainsi, ce sévère moraliste adresse les plus basses flatteries à Claude, ce monstre grotesque ; cela lui vaut d'être exilé par Messaline, la victime de cet immonde mari, qui attribue tous ses vices à sa femme. Il est rappelé par Agrippine et, alors, il se moque de Claude, qui est mort. Quand Agrippine et son horrible fils Néron se brouillent, Sénèque se met du côté du fils, et, bien plus, c'est lui qui lui conseille le meurtre de sa mère. Ce fut lui qui écrivit le message officiel par lequel Néron annonçait au Sénat qu'Agrippine avait conspiré la perte de l'empereur et de l'Empire et que, ses complots ayant échoué, elle s'était tuée, que l'Empire était sauvé, mais que l'empereur était affligé.

Voilà ce que faisait cet homme qui offrait de belles paroles de consolation aux esclaves et qui possédait 60 millions. Mais, juste retour des choses, Néron se retourne contre lui ; il était devenu un témoin gênant, l'empereur ne le supportait plus. Puis il ne descendait pas aussi bas que Néron dans le vice et dans le crime, il lui restait une supériorité, c'était un philosophe, — on le fit mourir.

Les idées de Sénèque sur les femmes sont un curieux document psychologique qui nous montre les idées évoluant vers la morale actuelle. Il dit : « Rien de plus honteux que d'aimer sa femme comme sa maîtresse. »

« Il est d'un malhonnête homme d'exiger de ta femme qu'elle soit chaste tandis que tu vas corrompre les femmes des autres. »

« Il ne t'est pas plus permis d'avoir une maîtresse qu'à elle d'avoir un amant. »

« Tu sais ton devoir et tu ne le fais pas. »

Sa philosophie enseigne à *honorer* les Dieux et *aimer* les hommes. N'est-ce pas l'antique idée d'honneur accordé à la Femme qui revient dans son esprit ?

A propos de la constance des idées divines, il dit : « Les lois que *Dieu* s'est prescrites à lui-même, il ne saurait les révoquer,

parce qu'elles ont été dictées par ses propres perfections et que le même plan, le même dessein lui ayant plu une fois doit lui plaire éternellement. » (*Præf. ad Quæst. nat.*)

Sénèque appelle les femmes à la philosophie, ce qui n'est, de la part d'un homme, ni une faveur ni une justice, mais un acte d'orgueil, puisque la philosophie, c'est l'étalage des idées fausses de ceux qui ont rejeté la science des Déesses. C'est à cause de cela, sans doute, que les hommes de l'époque n'aimaient pas à voir les femmes philosophes.

Le père des Sénèque, fidèle aux vieilles mœurs romaines, n'avait pas voulu que leur mère philosophât ; son fils le désavoue là-dessus, avec respect, dans un écrit adressé à cette mère elle-même. Un autre de ses livres est adressé à une autre femme ; il tenait donc le sexe féminin en une certaine considération, à moins qu'il n'y ait eu un intérêt ou un caprice en jeu.

Et cependant Sénèque, dans les conseils de Néron, était contraire aux affranchis, à l'influence des femmes et, en particulier, à celle de Poppée. Il était aussi contraire à tout ce qui pouvait judaïser. Il dit des judaïsants : « Et cependant cette nation abominable a si bien fait que ses pratiques sont maintenant établies par toute la Terre ; les vaincus ont fait la loi aux vainqueurs. »

Sénèque ne connaît pas les Chrétiens ou du moins les confond avec les judaïsants.

A propos de la longévité, il dit : « Quand tu me nommerais les Sibylles et quelques hommes d'une vieillesse fameuse, reporte-toi à l'ensemble des temps, etc. »

Ceci semblerait indiquer que les Sibylles avaient vécu plus longtemps que les autres humains.

Parmi ses belles pensées, en voici une que nous avons retrouvée dans Victor Hugo et dans Lamartine :

« L'âme ici-bas, étouffée par le corps, obscurcie, infectée, écartée de la vérité, qui est son domaine, et plongée dans l'erreur, ne fait que se débattre contre cette chair qui pèse sur elle, elle fait effort vers les hauteurs dont elle est descendue. »

Il y avait donc dans cet homme un singulier mélange de vérité et d'erreur, de grandeur et de bassesse.

Sénèque (*De la colère*, XV) et Quintilien trouvent tout naturel qu'on tue les enfants qui déplaisent, qu'on les jette dans les bois. Après avoir consolé une mère à qui son mari avait arraché un

enfant pour l'exposer dans une forêt aux bêtes et aux oiseaux de proie, Quintilien la félicite d'avoir obéi à son époux (*Déclamation*, 306).

Tacite, comme chose étonnante, dit des Juifs : « Chez eux, c'est un crime de tuer un enfant » (*Hist.*, V, 5).

Sénèque traite avec mépris les quatre cent mille volumes de la grande Bibliothèque d'Alexandrie ; il ne voit là qu'un reflet de la vanité royale (*Lettres à Lucilius*, 2 et 27).

Citons encore :

— Lucain (39-65 de notre ère), qui fut un écho de Sénèque. Son Caton est l'idéal du *saint* suivant les Stoïciens, *il porte le deuil du genre humain*, il voudrait pouvoir mourir pour tout racheter de son sang, tous les crimes, il est chaste, désintéressé, il s'interdit toute joie, il ne vit pas pour lui, mais pour l'humanité.

Voilà le type de l'homme. Christ créé, il n'y a plus qu'à lui donner un corps, ou lui inventer une personnalité.

— Perse (34 à 62 de notre ère). Cet auteur qui mourut à 28 ans se rallia au Stoïcisme, cette vertu qui consiste à vaincre les entraînements de la Nature et à suivre une morale conventionnelle. Il avait un ami qu'il aimait d'une *amitié* aussi chaude que si c'eût été une *amie*. Il met dans l'*amitié* d'un homme ce qu'il devrait mettre dans celle d'une femme, et il fait une morale avec ces sentiments faux et forcés que la vraie morale réproouve.

— Pétrone (qui mourut en 66 de notre ère). Bel esprit, libertin, fut un des disciples d'Epicure. Auteur d'un *Satyricon* dans lequel il a dépeint la société corrompue de son temps.

— Salluste, qui dit que l'âme nous est commune avec les Dieux, le corps avec les bêtes.

#### *Lucrèce (95-51 avant notre ère)*

Si la science des hommes que nous avons mentionnée plus haut était infantine, voici un auteur qui fait une science grandiose. Son poème *De Natura rerum* est une restitution de la science antique (six livres).

Un mystère plane sur la vie de ce poète.

Les classiques nous diront qu'on ne sait rien — ou à peu près rien — de son existence ; on croit vaguement qu'il se mêla aux luttes sociales, à la politique de son temps, mais que, dégoûté de ce qu'il voyait, il se plongea dans la philosophie et la poésie ;

mais on ajoute une chose qui nous révèle un mystère : on le disait fou et on dit qu'il s'est suicidé dans un accès de folie.

En lisant le résumé de sa doctrine, nous avons constaté que c'est la science féminine que cet auteur expose. En lisant le peu qu'on dit de sa vie privée, nous voyons tout de suite que cet auteur est une femme qui a été persécutée, — et cela explique pourquoi *on la dit folle*, et pourquoi elle s'est suicidée. Cela explique aussi pourquoi sa vie a été cachée, quoique son nom soit resté un nom de femme.

Voici un résumé de sa doctrine :

Les hommes ne comprennent pas la Nature parce qu'ils rapportent tout aux dieux. Les phénomènes viennent de la Nature que la science explique, et les hommes ne devraient pas croire aux dieux.

La matière est éternelle, ses éléments premiers sont les atomes ; la réunion des atomes est le commencement d'une vie, c'est-à-dire d'un corps qui va vivre. Des lois stables président à l'évolution des corps, en changement perpétuel dans leur constitution chimique qui évolue.

Rien ne se crée, rien ne se perd.

Certains corps disparaissent, mais les éléments dont ils sont formés en reforment d'autres. (Dans l'eau, dans la vapeur, entre le Principe qui nous animait, l'Oxygène.)

Le monde est sujet à des changements perpétuels. Les espèces sont adaptées au milieu dans lequel elles vivent et dont elles subissent les lois. Mais les familles naturelles évoluent dans la fixité de leur genre, qui se modifie incessamment.

(L'ordre de la succession des animaux sur la Terre est le même dans tous les livres de femmes, toutes ont aperçu la succession des êtres vivants créés par des soleils différents qui ont, chacun, régi la vie d'une époque.)

Puis elle décrit la vie primitive de l'humanité commençant à évoluer sous une forme végétale dont le corps dur, la charpente et les muscles solides, sont faits du tissu ligneux de l'arbre, qui, avec le temps, changera de nature, se ramollira.

Ces premiers hommes-plantes sont inaccessibles aux maladies. Les hommes sortent de la Terre, puis vivent dans des grottes, des antres, boivent de l'eau, mangent des herbes et des fruits.

Dans le VI<sup>e</sup> Livre, elle explique, par la physique, les phénomènes naturels, — et tout cela aboutit au régime moral qui doit

rendre le bonheur aux hommes en les débarrassant des superstitions. Elle montre que la religion de son époque est un calcul politique pour les grands et un amas de superstitions pour les petits. Elle voit dans la piété un abaissement de l'intelligence. Elle dit que le corps et l'âme de l'homme doivent se dissoudre, étant un composé d'atomes, et elle donne vingt-huit preuves de la mortalité de l'âme, opposée aux doctrines masculinistes qui ont enseigné une survie pour consoler les femmes du mal qu'on leur fait dans ce monde. Il faut donc, d'après Lucrèce, organiser sa vie pour l'existence actuelle, et elle dit aux hommes : « Réfugiez-vous dans la philosophie, et vous prendrez pitié de ceux qui s'agitent inutilement. Quand on est en sûreté, on voit le bonheur dans la stabilité, on est entré dans le Temple de la Sagesse, il faut tâcher d'y faire entrer les autres. »

Lucrèce est un apôtre qui cherche à faire partager sa croyance aux autres.

Dans son Livre, il y a de nombreuses réflexions morales et une grande poésie qui vient éclore à chaque instant, et d'une façon imprévue, dans les démonstrations même les plus arides ; puis on y trouve une abondance d'images.

Elle chante l'amour de la Nature qu'elle aime avec une terreur religieuse ; puis elle fait de petits tableaux enchanteurs sur les prairies, les moutons, l'ivresse du printemps.

On est étonné de la variété du génie de Lucrèce.

Cette grande femme a dû être très persécutée par ses contemporains. Pour lui enlever le mérite de son œuvre, on prétendit qu'elle s'était inspirée de Démocrite, lequel n'a rien laissé. On la montre comme disciple d'Epicure, ce qui peut être vrai. Du reste, le mal qu'on a dit d'Epicure prouve la valeur de sa doctrine.

#### *Les grandes femmes de l'époque romaine*

Quelques mots, pour finir l'histoire de ce siècle (ou plutôt de ce cycle, car nous allons entrer dans un monde nouveau), sur les grandes femmes qui avaient brillé à l'époque romaine.

Nous trouvons, parmi les plus célèbres, Zénobie, Reine de Palmyre, veuve d'Odenath, qui, en 266, soumit toute l'Asie Mineure et s'empara de l'Egypte. En 273, Aurélien la vainquit ; il la fit prisonnière et la fit marcher devant son char de triomphe à Rome.

Cette Reine oubliait ses malheurs dans de profondes discussions avec le philosophe Longus.

Une autre souveraine avait brillé alors, c'est Julia Domna, fille d'un prêtre syrien et femme de l'empereur Septime Sévère.

Au temps de César, il se trouvait encore à Rome des Dames qui présidaient des réunions littéraires. Les cinq filles de Diodore de Sicile s'étaient toutes consacrées à la poésie.

On a déterré dans les fouilles des inscriptions dédiées à des femmes ; deux d'entre elles méritent d'être citées : la première à la louange d'Euphrasine « savante dans les neuf Muses et dans la philosophie » ; la seconde est posée par Vénustus à la mémoire de Sulpicia et de Galbilla, « ses professeurs ».

Sur les urnes sépulcrales, on lit souvent la qualification de *médecin* donnée à des femmes et de « lectrice » (conférencière) de poésie et d'histoire.

Les anciens auteurs nous ont transmis le nom de Carnificia, qui a composé des églogues latines ; d'Hortensia, célèbre oratrice qui plaida devant le tribunal dans un procès qu'elle gagna ; de Sulpicia, qui écrivit des poésies latines et qui a été louée par Martial et par Sidonius Apollinarius.

Dans la famille du poète Ausone, né à Bordeaux dans les Gaules, il y avait des doctoresses : c'étaient Tania, sa mère, et les sœurs de celle-ci, Driades et Hilaire, filles du Druide Arbor. La femme d'Ausone, Sabine, composait des poésies ; elle mourut à 28 ans après avoir initié sa fille dans les études scolaires, ce qui prouve bien qu'à cette époque la science primitive se propageait encore par les femmes.

Dans les *Actes* (chap. xxi, 9), on nous dit que Philippe l'évangéliste avait quatre filles vierges qui prophétisaient.

\* \* \*

L'androcratie établie partout, et qui ne laissait plus que rarement le trône à des femmes, va établir entre tous les hommes, tacitement conjurés, le système de justification employé par tous les usurpateurs, le dénigrement de la victime dont on a violé les droits. C'est ainsi que le régime gynécocratique fut partout déprécié, la valeur des femmes diminuée, leur caractère avili ; tous les moyens que la ruse invente furent employés pour cacher à la postérité les œuvres géniales des grandes femmes

du passé. Et combien cela était facile dans un temps où les victimes de ce système n'avaient pas le moyen de réagir et où les puissants seuls faisaient entendre leur voix !

Que l'on songe que, même de nos jours, où les moyens d'information semblent si répandus et si sûrs, où le Féminisme a partout des sociétés et des publications, les œuvres les plus remarquables des femmes sont ignorées, systématiquement entourées de silence et d'ombre par les hommes qui entraînent avec eux, dans ce système, les femmes faibles dont ils font leurs complices pour étouffer le génie féminin. Et, du reste, les faits que les partisans religieux, politiques ou sociaux ont intérêt à dénaturer en les magnifiant ou en les ravalant, sont extrêmement difficiles à bien établir dans leur réalité. A plus forte raison ceux qui concernent la femme.

Il en était déjà ainsi au début de l'ère chrétienne, à propos et dans les pays des évangélistes où les légendes se créaient, s'empilaient et se propageaient avec la précocité et la rapidité que l'absence d'esprit critique et de moyens de contrôle, l'existence de luttes politiques, la faiblesse mentale des masses, leur déchéance nationale, ont partout et toujours déterminées.

C'est pour empêcher que l'antiquité soit connue que, après avoir brûlé les bibliothèques, on a empêché la publication des livres nouveaux ; et, pour atteindre plus sûrement ce but, on entrava la propagation d'un art déjà connu : l'imprimerie (1).

(1) L'imprimerie est connue de temps immémorial en Chine. Des témoignages incontestables établissent que les Chinois avaient des imprimeries au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, et même, suivant quelques auteurs, plus de 300 ans avant J.-C. Ils commencèrent par graver des blocs de pierre ; une fois ces blocs gravés, ils les noircissaient avec une encre très grasse et y appliquaient une feuille de papier. Par cette méthode, ils obtenaient des caractères blancs sur un fond noir. De ces premiers essais à la gravure en relief, il n'y avait qu'un pas. Ils le franchirent et employèrent des planches d'un bois très dur, sur lesquelles ils découpèrent autant de caractères que le format de leur papier en pouvait contenir : ils obtinrent ainsi des épreuves stéréotypées. Ce genre d'impression tabellaire est désigné chez eux sous le nom de *mon-pass*.

Disraëli prétend, dans ses *Curiosities of literature*, que les grands hommes, chez les Romains, ont eu connaissance de l'imprimerie, mais que, par crainte des idées de liberté que cette invention eût inévitablement données au peuple, ils l'avaient cachée à celui-ci. — Un Roumain, M. Adrian Diaconu, croit pouvoir attribuer la découverte de l'imprimerie aux Romains, et en particulier à la quatrième légion Flavia Félix, qui stationnait dans la Dacie. — Quoi qu'il en soit, un passage du traité de la

Les auteurs modernes continuent la tradition. M. Dottin nous dit : « Ce sont les témoignages des anciens qui constituent le fond même de notre science.

« Si nous ne voulons errer au hasard, il faudra nous résoudre à ne nous servir de la linguistique, de l'archéologie et de l'anthropologie que comme de sciences auxiliaires de l'histoire, et à ne faire intervenir les renseignements qu'elles nous fournissent que pour commenter et vérifier les textes historiques. »

Ce qui veut dire : le mensonge historique des anciens d'abord, la science après si elle peut être interprétée en sa faveur.

Comme la grande préoccupation a été de cacher les noms des femmes, il ajoute :

« Les noms propres sont souvent altérés, et on ne saurait être trop prudent quand on essaie d'en restituer la forme primitive » (Dottin, *Ant. Celt.*, pp. 58 et 59).

### *Les Livres Sibyllins*

Cependant, Rome conservait les « Livres sibyllins », dépositaires de la science antique, — mais on ne les lisait pas, et on les enveloppait d'un voile épais de légendes extraordinaires. On racontait que Trajan les avait reçus de la main même des Sibylles.

Au 1<sup>er</sup> siècle, un sénatusconsulte ordonna que trois députés soient envoyés en Ionie pour y recueillir les oracles de la Sibylle d'Erythrée. Ils rapportèrent un millier de vers, dont le Temple reçut le dépôt. Un collège de quinze membres présidait à la garde et à l'interprétation de ces textes sacrés : les Quindécemvirs.

Le fameux Clodius était prêtre sibyllin (*Lactance*, I, 6). Le prestige des Sibylles était si grand que l'on mettait sous leur nom ce qu'on voulait faire accepter par les esprits. Dans toutes les circonstances on faisait parler les Sibylles, elles étaient accréditées et populaires.

Lorsque les Juifs créèrent une littérature grecque, ils composèrent, en grec, des vers sibyllins, dans lesquels ils faisaient parler la Sibylle pour faire la louange de leur Dieu.

*Nature des Dieux* fait conjecturer que Cicéron avait entrevu le *procédé de l'imprimerie*. En outre, on trouve la recette complète de l'encre d'imprimerie dans le *Traité des matières médicales* de Dioscoride, écrit au 1<sup>er</sup> siècle. — Les Grecs et les Romains connaissaient d'ailleurs les *sig* ou types mobiles, et leurs potiers employaient des lettres placées dans un composteur.

Les Catholiques continuèrent ce système commencé par les Juifs. Ils formèrent un recueil d'Oracles sibyllins comprenant quatorze livres qui sont arrivés jusqu'à nous, ce qui est bien étonnant, car les Catholiques ont détruit tout ce qui pouvait glorifier la Femme. Aussi on se demande si ce recueil n'est pas un ouvrage écrit pour soutenir leur cause, à l'ombre du prestige du nom féminin. C'est à peu près certain, car dans le recueil conservé toutes les idées sont chrétiennes. Les véritables Livres des Sibylles, les *Sibyllina*, ont disparu. Il en reste cependant qui, sans être reçus officiellement dans l'Eglise, à titre de Livres sacrés, étaient acceptés comme faisant autorité.

Les prêtres chrétiens regardaient les Sibylles comme inspirées de Dieu même. « Elles figurent encore, peintes par Michel-Ange et par Raphaël, sur les plafonds et les murs des temples, et le premier verset de la prose des morts (*Dies iræ*) proclame, tous les jours, que le monde sera réduit en cendres suivant la parole de David et de la Sibylle : *Teste David cum Sibylla* » (Havet, *Origines du Christianisme. L'Hellénisme*, t. II, p. 184).

Ce derniers vers a été retranché en France et remplacé par un autre au XVII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence de la critique masculine. Ce rapprochement de David et de la Sibylle ne nous étonne pas. David fut la grande Reine, en même temps que la grande Prophétesse de Jérusalem, la Savante que les Juifs ont dépouillée de son sexe et de sa gloire, pour faire honneur aux hommes de ses œuvres qui ont jeté un éclat extraordinaire sur son nom pendant de longs siècles.

Les Sibylles furent des autorités pour l'Empire romain (elles le sont encore pour l'Eglise). Celle qu'on appelait la Sibylle de Cumès était particulièrement remarquable. Virgile avait confessé sa doctrine.

Alexandrie avait aussi des Livres sibyllins (1).

(1) Nous lisons dans les *Champs Elysées* de de Grave :

« On a conservé l'oracle de la Sibylle sur la fin du monde, dans la première strophe d'un cantique religieux connu : *Dies iræ, dies illa, solvet sæclum in favilla, teste David cum Sibylla*.

« Le *Dies iræ* est notre *Dag van toorn*, ou jour de colère ; et de ce mot *toorn (ira)* on a fait *Thor*, nom d'un dieu, chargé de la vengeance céleste, qui présidait aux mystères célébrés le jeudi, *Thor-dag*, dans lequel on donnait le spectacle de la punition divine des méchants. »

Et de ce Dieu on a fait Jupiter !

*Perturbations religieuses chez les Scandinaves*

La grande révolution qui s'est faite partout pour substituer le régime masculin au régime féminin avait changé l'aspect de toute la terre. Des dieux nouveaux étaient venus prendre la place des Déesses. Les langues étaient changées. Partout le nouveau régime remplaça les noms des nations.

En Espagne, la révolution fut maîtresse du pays, les nouveaux Ibères soumièrent les anciens peuples gynécocratiques, et les deux noms lui restèrent.

En Angleterre (*Eng-land*, la terre triangulaire), le pays s'appela Albion (Aristote cite Albion et Ierné, mais Albion était déjà mentionnée dans Pythéas de Marseille et Ierné dans les Argonautiques d'Onomacrite). L'Ecosse s'appela l'Albanie.

Les propagateurs des nouveaux principes, ayant conquis à main armée la plus grande partie du pays, se maintinrent dans ces deux contrées; les deux peuples portèrent le nom de Saxons, qu'ils diversifièrent en l'écrivant différemment.

L'Italie garda sa dénomination primitive.

Les échappés de toutes ces révolutions, comme nous le voyons par Thucydide, accoururent dans les îles de la Méditerranée, vécurent de piraterie, formèrent mille petites républiques de courte durée, firent des légendes de tout ce qu'ils savaient, et voilà les Grecs (*graia*, grues), ce qui, alors, voulait dire *rebut*. Et ce sont ceux-là qui vont nous raconter l'histoire des nations qui les ont chassés de leur territoire. Là sera leur vengeance.

Par la suite, les révoltés masculinistes se donnèrent des noms divers, parmi lesquels les Francs et les Sicambres (de Sig-Kimbres), les Cimbres victorieux (Cimbres, ténébreux).

D'abord connus sous le nom général de Goths (phallique), on les distingua bientôt par les surnoms qu'ils se donnaient.

Les Vandales saisisent l'Espagne (si féministe); les Francs envahissent les Gaules; les Wisigoths s'emparent de l'Occitanie; les Lombards inondent l'Italie.

Les Romains, forcés d'évacuer la Grande-Bretagne, n'éprouvent partout que des revers. Pendant ce temps, les Huns, conduits par le farouche Attila, menacent à la fois les vaincus et les vainqueurs, pillent et massacrent tout ce qu'ils trouvent devant eux

sans distinction de culte ni de nom, et ajoutent à la confusion générale. Quelques années après, Clovis, roi des Francs (Saliens), acheva la conquête des Gaules et y fonda le royaume de France (Fabre d'Olivet, *Etat social*, t. II, p. 64).

On ne voit que les Goths par les mains desquels l'Empire romain fut renversé. Ils avaient le même caractère, les mêmes mœurs, les mêmes lois et presque le même culte que les Celtes primitifs. La haine qu'ils nourrissaient pour le nom romain, et que leur législateur leur avait inculquée il y avait cinq ou six siècles, leur rendait odieux tout ce qui s'y rattachait ; ce nom était pour eux l'expression de tout ce qu'on peut imaginer de bas et de lâche, d'avare et de vicieux. Ils attribuaient aux sciences et aux arts cultivés par les Romains l'état d'avilissement où ce peuple était tombé.

L'histoire de ces temps a été détruite par les Grecs et les Romains, qui ont même prétendu que les Goths avaient proscrit l'art d'écrire. Prétexte toujours invoqué, quand on a détruit les archives d'un peuple, on se tire d'affaire en disant qu'il n'écrivait pas. Mais ce qui est certain, c'est, au contraire, que les Goths écrivaient ; mais on a caché ou brûlé leurs écrits.

Fabre d'Olivet nous dit (*Etat Social*, t. II, p. 65) : « Ils enveloppaient dans cette proscription jusqu'à l'art d'écrire. Aussi ce n'est qu'aux historiens grecs et latins qu'on doit le peu de notions qu'on a sur eux. Lorsque, revenus de leurs préjugés, ils commencèrent à rédiger leurs annales, le souvenir de leur origine était entièrement perdu ; Jornandès, Paul Warnefride, Grégoire de Tours, quoique les plus anciens et les plus accrédités de leurs historiens, ne donnent sur leur origine, leurs lois et leurs mœurs, que des lumières confuses et peu satisfaisantes.

« Procope dit que c'est par un sentiment d'humanité qu'il ne veut pas transmettre à la postérité le détail des cruautés exercées par les Goths, pour ne pas l'effrayer par ces monuments de barbarie. »

Pourquoi auraient-ils eux-mêmes détruit leurs archives ? Ce qu'il y a de vrai, c'est que la puissance que prenait l'Empire romain fit naître dans les pays du Nord une haine violente contre les nations du Midi. Quand la brillante barbarie gréco-latine fut vaincue, elle laissa le monde dans un état affreux de désolation et d'ignorance ; toutes les lumières étaient éteintes, et ce furent les femmes qui, dans l'ombre de leurs couvents, allaient rallumer le

flambeau de l'Esprit, ce qui créa bientôt un nouveau mouvement de résurrection spirituelle et morale résumé dans la Chevalerie.

Cependant, les pays du Nord avaient un Livre sacré, l'« Edda », écrit par la Voluspa. Mais il fut révisé et dénaturé plusieurs fois pour y introduire les dogmes masculinistes à différentes époques.

La dernière revision a été faite dans le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle par divers auteurs, entre autres par Soemund Sigfusson et le fameux auteur islandais Snorron Sturlesson.

La première partie explique les dogmes, le culte, la création, les combats des géants ; la seconde les querelles des dieux.

Dans l'Edda, l'idée de chute et de rédemption est très longuement développée.

La chute, c'est l'orgueil divin (masculin) s'arrogeant d'exorbitants attributs, ceux de la Déesse, et voulant se placer sur une cime inaccessible à l'homme, voulant dominer la *Fatalité*, c'est-à-dire la loi qui régit les sexes et sur laquelle s'appuie le règne des *Fatæ* (Déesses).

Le mythe dit : « Les dieux ne pouvaient user légitimement de l'or et furent maudits dès qu'ils se le furent approprié. » On a compris, sans doute, que l'or est un symbole, puisqu'il régit les attributs sexuels. Les dieux, ayant profané *l'or sacré*, furent maudits, ils moururent ; telle est la faute, la chute.

Mais la résurrection viendra quand *l'or sera restitué aux Ondines*. La femme seule peut sauver l'homme et lui restituer la science (ceci est le sujet de la Tétralogie de Wagner) ; ce qui est or dans un sexe devient plomb vil dans l'autre sexe. C'est sur ce symbolisme incompris qu'on a édifié l'alchimie de la transmutation des métaux.

Maintenant, l'Edda célèbre les faits d'armes des féroces Wikings, les incursions de ces hardis brigands danois et norvégiens, et aussi normands, qui jetaient l'effroi dans toute l'Europe en commençant par le littoral de la Baltique et en ne s'arrêtant qu'à Constantinople.

Dans le Livre ainsi révisé, Loke, l'homme méchant, c'est le dieu du mal ; il ne cesse de faire des malices aux dieux. Le Nifheim est leur enfer (nifl, brouillard). Héla, Déesse de la mort, y préside ; son corps est moitié bleu, moitié chair, pour indiquer le principe de vie et de destruction qui est dans l'homme, mais qu'on met dans une femme pour nier la polarité sexuelle. Les adultères, les parjures, les lâches, croupissent dans un lac verdâtre, formé

du poison des serpents, où ils sont engloutis et rejetés sans cesse par des monstres affreux. Le Wal-halla est leur paradis. Là, les guerriers assistent à des festins servis par les Wal-kyries. Leur passe-temps le plus agréable est de renouveler, dans le ciel, les combats qu'ils se livraient sur la terre, entourés des *Scaldes* qui chantent leurs exploits (les Scaldes sont pour eux les Bardes); leur personne est sacrée.

C'est parce que le Livre est ainsi profané qu'on va créer des Mystères pour conserver la vérité première.

### *Les Mystères scandinaves*

Dans les Mystères scandinaves, on représente, comme on le fera partout, la mort symbolique de la Femme tuée socialement par l'usurpation de l'homme.

C'est la Prophétesse Volva (Voluspa) qui représente la Déesse morte, ce qui nous prouve qu'une femme de ce nom avait écrit le *Livre sacré* qui fut caché, détruit ou altéré.

Dans ces Mystères, la façon dont les prêtres usurpèrent la science et le droit des prêtresses est racontée dans une légende. Le gui, — vulgaire parasite qui croît l'hiver, — représentait symboliquement le Druide usurpateur de la place des Druidesses.

Les légendes scandinaves, qui gardent le souvenir des anciennes luttes de sexes, rapportent ce propos des hommes révoltés : « Une sentence a été prononcée dans le verdoyant Manheim (nom de la Terre ou de la Scandinavie, dans l'ancienne mythologie du Nord), une vieille malédiction sur ton sexe (celui de la femme).

« La victoire n'est pas faite pour les faibles, elle n'est faite que pour ceux qui sont forts par la volonté, pour ceux qui combattent vaillamment. »

Dans l'ancienne religion des peuples du Nord, il est resté une *Loi* comprenant 12 articles. La voici dans la forme où elle nous est arrivée.

### *Les douze prescriptions du mythe scandinave de Sigurd*

1° Honore tes parents de manière à être toujours sans reproche à leur égard, et supporte même sans te venger leur injustice.

2° Ne fais pas de faux serments, car le parjure n'est qu'un misérable que les dieux châtieront.

3° N'outrage personne, supporte l'injure, mais fais expier au coupable la calomnie qui ternirait ton honneur.

4° Ne te livre pas au vice avec les femmes perverses qui corrompent le cœur, énervent et enlèvent à l'homme toute prudence.

5° Respecte toute femme qui n'est pas ta légitime épouse ; que ni sa beauté, ni sa parenté, ni ses inclinations pour toi ne troublent ton sommeil.

6° Evite l'ivresse, cause d'abrutissement et de malheur ; ne dispute jamais avec le guerrier pris de boisson.

7° Que les hommes courageux vident ensemble leurs querelles, sans détruire leurs possessions ni celles des autres.

8° Ne t'expose pas témérairement au danger sans en connaître l'étendue et les moyens d'en triompher ; sache te soustraire avec prudence aux embûches de tes ennemis.

9° Honore la dépouille des morts, quel qu'ait été le genre de leur trépas ; lave-les, peigne-les, enterre-les sous la colline tumulaire et invite-les à dormir en paix.

10° Défie-toi des promesses et des attentions de ceux qui ont vu périr par tes mains un membre de leur famille ; car le loup de la vengeance grandit chaque jour dans leur cœur.

11° Que les princes appelés à être les premiers parmi les hommes ne s'enorgueillissent pas et ne croient pas posséder les connaissances militaires et sociales qu'ils n'ont pas, mais qu'ils s'en instruisent.

12° Avant d'agir, considère toujours l'origine et la fin de toute chose pour te diriger.

## ODIN

La révolution religieuse ayant été faite par une action collective, mais anonyme, des prêtres qui devaient en profiter, il arriva un moment où ils voulurent la compléter et la consacrer en la faisant remonter à un chef dont on fit un homme divin, un vénérable prophète, en même temps qu'un guerrier redouté.

Ce fondateur légendaire, c'est Odin. On lui créa une légende, on lui inventa une biographie en même temps qu'on fixait la nouvelle croyance.

### *Sa doctrine*

Un ancien historien de Norvège assure qu'il commandait aux Ases, peuple d'origine celtique, dont la patrie était située entre

le Pont-Euxin et la Mer Caspienne. Pline, qui parle des *Aséens*, les place aux environs du mont Taurus (Fabre d'Olivet, *Etat social*, t. II, p. 43).

Strabon cite une ville nommée *Asbourg* qui paraît avoir été la capitale des Ases. Cette ville est appelée *Asgard* dans l'Edda. Le mot *As* signifiait un prince et même un Dieu dans la langue primitive des Celtes (de *As-sour*, noblesse, on fait *As* et *Syr*).

Il signifie aussi *Principe* chez les Scandinaves, les Etrusques et les Vasques. Et comme cette Divinité primitive était le Principe (non divisé), — la Déesse, — le mot *As* servait à exprimer ce qui est premier et unique (de là l'as des cartes mis avant le roi et l'as des dés).

C'est de ce mot ancien, très ancien, que dérive le nom donné à l'Asie et à la Femme, *Asha* ou *Aïsha*.

Quand survint la réaction brutale contre la femme, son nom divin *As* servit à exprimer la partie inférieure et postérieure du corps (d'où assis).

On fait de Frighe (qui est un révolté) le roi des Ases (le roi des Déeses).

Il révolutionna l'ancienne religion des Celtes, en changeant les noms connus des Divinités. A l'ancien Teutad, il substitua un Dieu suprême nouveau, qu'il appela Wôd ou Gôth, duquel toute la nation gothique reçut ensuite son nom (on le prononce God ou Goth dans les dialectes septentrionaux). Il s'est confondu avec le mot *gut* qui signifie *bon* et vient du mot *gut* qui, en celtique, signifie le gosier, le goût.

God vient du Yod hébreu.

Etre gothique devait signifier alors être partisan de la réforme religieuse qui divinise le principe mâle. Du reste, ce nom signifie « le Père universel ». Mais des sectes se forment qui s'appellent des Wisigoths, des Ostrogoths.

Frighe, prophète de ce Dieu nouveau, fut appelé Wodan, c'est-à-dire le Divin.

Ce législateur religieux est pour le Nord ce que Ram fut pour la Celtide et l'Inde, Zoroastre pour la Perse et Orphée pour la Grèce. Il mit hors du monde le Principe du mal — l'homme méchant — et lui laissa le nom de Locke (le renfermé, le ténébreux, le comprimé), qui joue le même rôle qu'Ahriman et fonda sur la valeur guerrière toutes les vertus. Il enseigna que les héros seulement jouissent de son paradis appelé le Walhalla, le palais de la

valeur. Voici comment il chante la gloire de la force brutale : « Le Walhalla, ce séjour céleste de la valeur, est assez vaste pour contenir tous les héros que la gloire y amène. Quarante portes s'ouvrent pour donner entrée dans ce lieu magnifique. Huit héros peuvent sortir par chacune, suivis d'une foule de spectateurs, pour aller combattre. Car tous les jours, dès que l'animal qui fait briller une crête dorée a fait retentir de ses chants le séjour des dieux, les héros éveillés courent à leurs armes et se rangent à l'entour du Père des batailles. Ils entrent en lice et, dans des transports inexprimables de courage et de joie, se mettent en pièces les uns les autres. C'est leur noble amusement. Mais aussitôt que l'heure du repas approche, ils cessent le combat, oubliant leurs blessures, et retournent boire dans le palais de Wodan. Le nombre de ces guerriers ne peut jamais être assez grand pour que la chair du sanglier Serimner ne suffise pas pour les nourrir. Tous les matins on le cuit, et le soir il redevient entier. Quant à leur boisson, elle coule d'une source également immortelle. Les vases destinés à la contenir ne restent jamais vides. Les Walkyries en remplissent sans cesse des coupes, qu'elles présentent en souriant à ces héros. »

« On voit que, dans le *Walhalla* d'Odin, les Walkyries, c'est-à-dire celles qui cherchent les vaillants, remplacent les *Houris* du Paradis de Mahomet. Les unes et les autres sont imitées des *Houramis* de Zoroastre. Observez, comme une chose très singulière, que la racine de ce mot *Houri*, employé par les Persans et les Arabes, est celtique. On dit encore aujourd'hui *Hora* en gaélique, *Whore* en anglais, *Hure* dans tous les dialectes tudesques, etc. Il est vrai que le sens en est devenu très abject et qu'il exprime moins qu'une courtisane ; mais c'est un effet du changement des mœurs. Autrefois l'amour libre n'était pas condamné par le culte, au contraire. On voit que le mot sanscrit *Dévadasî*, qui traduit le mot celtique *Hora*, ne signifie qu'une fille consacrée aux Dieux. Le grec *Ερως*, l'*Amour*, découle de la même source. Cette racine développe l'idée d'un principe créateur selon le système ionique ou phénicien » (Fabre d'Olivet, *L'Etat social*, T. II, page 49) (1).

(1) J'ai déjà dit que de *Houri*, *Hora*, *Eros*, on avait fait *héros*, donnant une signification noble au mot masculin, alors qu'on donnait une signification abjecte au mot féminin qui en était la source et qui primitivement exprimait une supériorité.

Quand l'homme masculinise la religion, il met à côté de la Déesse Freya un homme, un Dieu mâle appelé Freyr et à qui on donne tous les attributs de la Femme.

Quant à Freya, la Dame par excellence, celle qui était « la Maîtresse du Monde », elle n'est plus qu'une génératrice. On lui met dans une main la coupe de la volupté, dans l'autre le glaive qui voue à la mort. C'est elle qui a les attributs de l'homme, puisque l'homme a les attributs de la femme, et de son nom on fait venir le verbe *frigan* (pratiquer l'amour).

*Gyne* se rend en teuton par *Frau*, *vrau*, et *Frau* a fait Freya.

De Grave dit à ce sujet : « Plusieurs auteurs font dériver le nom de cette Divinité (Freya) du mot Vrydag, en allemand *Freytag*, en anglais *Friday*.

« *Vrau*, *frau*, vient de *Vrucht* (fruit).

« La femme est le sexe productif du genre humain. L'enfant est le fruit du sein de la femme ; on dit d'une femme qui est grosse qu'elle est *Bevrucht*, qu'elle porte fruit, *Vrau* (frugifère). »

#### *Son nom symbolique*

Les deux sexes avaient été représentés dans l'ancienne tradition par des noms restés comme des symboles : Caïn et Habel, Jacob et Esaü.

Ce dernier nom eut de multiples dérivés. Pendant qu'il devenait Hésus sur les bords de la Seine, ailleurs c'était l'*Iduméen*, « l'homme ». Puis, par le changement de voyelles, nous le retrouvons dans Adon, Edon, Odin, Othon, chez les Grecs Adonis et chez les Juifs Adonai, et ces noms sont toujours donnés avec l'intention de masculiniser un personnage, c'est-à-dire comme une réaction contre une ancienne croyance. Donc, le grand révolutionnaire du Nord va être surnommé Odin (l'homme). Mais le nom qui précède ce surnom, c'est celui de la Déesse Friga masculinisé : Frighe, dont on fera le fils de Fridulphe.

On nous dit qu'Odin était Celte ou Scythe d'origine, ainsi que son nom l'indique, et que ce nom vient d'une racine celtique qui développe l'idée de mettre en liberté ; le nom de Franc a la même racine, il indique aussi l'affranchissement de l'homme. Pour ces sectaires, le nom de Fridulphe signifie *soutien de la paix*.

*Sa biographie*

Il paraît que, dans sa jeunesse, il était attaché à la fortune de Mithridate et qu'il commanda ses armées.

On le représente comme initié aux Mystères de Mithra. Il entreprend de dominer sur toutes les régions du nord de l'Europe, depuis la Russie jusqu'à la Gaule et l'Angleterre.

« Frighe, pour ne pas effaroucher les peuples qu'il voulait convaincre, s'arrêta avec ses compagnons en un lieu favorable à ses desseins et obtint la permission d'y bâtir une ville qu'il appela Asgard, du nom de son ancienne patrie ; c'est là que, déployant son art, un luxe nouveau, une pompe religieuse et guerrière, il attira à lui les peuples environnants, frappés de l'appareil et de l'éclat de ses cérémonies.

« Monarque et souverain Pontife, il se montrait à la fois à la tête de ses soldats et au pied des autels, dictant des lois en roi, annonçant ses dogmes en apôtre divin. Il agissait alors exactement comme Mahomet agit sept siècles après lui. » (Fabre d'Olivet, t. II, p. 46.)

Et Fabre d'Olivet, que je continue à citer, nous dit encore : « Odin, parti des rives du Tanaïs, s'était avancé jusqu'au sein de la Vandalie, aujourd'hui la Poméranie, soumettant à ses lois tous les peuples qui se trouvaient sur son passage ; sa renommée et sa puissance s'étaient accrues à chaque pas par le nombre de ses prosélytes et par celui de ses sujets.

« Déjà la Russie s'était soumise à ses lois et avait reçu Suarlami, l'aîné de ses fils, pour la gouverner. La Westphalie et la Saxe orientale avaient été données par lui à Baldeg et à Sigdeg, deux autres de ses fils. Il aurait ajouté la Franconie à ses conquêtes et l'aurait laissée en héritage à son quatrième fils Sighe.

« De là, prenant la route de la Scandinavie par la Chersonèse cimbrique, il passa dans la Fionie dont il s'empara. Cette contrée lui plut et il y bâtit la ville d'Odinsée qui conserve encore son nom.

« Le Danemark, qui se soumit entièrement à ses armes, reçut Sciold, son cinquième fils, en qualité de roi. Cette contrée, s'il faut en croire les annales islandaises, n'avait point encore eu de roi et commença dès lors à compter parmi les nations.

« Les successeurs de Sciold prirent le nom de Scioldungiens et régnèrent un assez long espace de temps.

« Enfin, Odin allait marcher sur la Suède pour en faire la conquête, lorsque Gylfe, roi de cette contrée, frappé d'étonnement au récit qu'il entendait, vint sous le nom du vieillard Gangler dans l'endroit où le *Prince des Ases* tenait sa cour. L'auteur de l'Edda, qui raconte ce voyage, dit que Gylfe, après avoir interrogé trois ministres d'Odin, fut tellement frappé des choses admirables qu'il entendit, qu'il descendit du trône pour le lui céder. Cet événement met le comble à la gloire d'Odin. Yughe, son sixième fils, ayant pris la couronne de Suède, la transmet à ses descendants qui prirent le nom de Yugleingiens.

« Bientôt la Norvège imita l'exemple de la Suède et se soumit au dernier fils d'Odin, appelé Soemunghe.

« Odin établit à Sigtuna, la ville de la victoire, aujourd'hui Stockholm, un conseil suprême composé de douze pontifes qu'il chargea de veiller à la sûreté publique, de rendre la justice au peuple et de conserver fidèlement le dépôt des connaissances religieuses. »

Il y avait 12 dieux. Odin était leur chef; à lui seul, il avait 126 attributs; Thor, son fils, est le dieu de la foudre. Tel est le culte phallique et grossier qui va régner dans les nations *gothiques*.

Ce culte est l'expression de l'instinct masculin le plus bas; c'est une bravade, une suprême injure à l'Esprit féminin. Il eut un succès prodigieux; cependant, on ne nous dit pas la résistance des peuples encore droits; on ne nous dit que le succès du *Mal*.

C'est l'opposition complète au dogme de l'Esprit. Il ne glorifie que la force que les féministes représentent par la *couleur noire*.

Le nom de la Norme Scalda, qui avait fait Scandinave, désigne le dieu de la guerre. Ce nom venait de Scaldis, fleuve de la Belgique, aujourd'hui l'Escaut.

De Bel-isa-ma, surnom de Vénus, on fait Balder. Du reste, on nous dit que Frighe était sectateur de Zoroastre, c'est-à-dire ennemi des Déesses, franchement masculiniste, destiné à combattre l'ancien régime féministe; il prend le nom des Ases (chefs), qui était celui des anciennes Divinités théogoniques.

Le dieu nouveau n'a plus la même signification. *Goth*, — c'est l'homme, — dans son sexe, sans détours et cyniquement avoué.

L'évolution religieuse en Scandinavie est la même que dans tous les autres pays: à la puissance féminine succède la puissance masculine, à la Divinité féminine la Divinité masculine.

A la Déesse Eostra succède Odin, et alors la femme souffre, se lamente ; le mal l'accable.

« Un cœur dur m'a mis Odin dans la poitrine », dit une vieille Saga scandinave. Cet Odin s'appelle d'abord Wodin. On en fait le Père universel quand on renverse la Mère ; alors il s'appelle Allfador (Père de Tout) (1).

Les Scandinaves, qui portaient alors le nom de Cimbres, ennemis implacables des Romains, reçurent Odin comme un allié. Pour se rendre populaire, il exalta la valeur guerrière des Cimbres. Cet ambitieux voulut prendre la domination de tout le Nord, la moitié de l'Europe, promise à ses dieux et à ses armes.

Dans l'*Edda*, les farouches Danois, Norvégiens et Bretons, les *féroces Vikings* qui suivent Ram, sont de hardis brigands qui jettent l'effroi dans toute l'Europe et ne s'arrêtent qu'à Constantinople.

Ils abordent aux rivages d'Islande et de Faröer ; une partie de cette nation, les *Northmanns*, vint se fixer vers les ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles dans la Normandie et changea la face politique de la France.

Les chronologistes septentrionaux placent la révolution religieuse d'Odin 60 ans avant l'ère chrétienne. Mais elle ne fut pas aussi brillante que le dit l'*Edda*. Celui qui a révisé ce livre s'est appliqué à nous représenter Odin comme un homme divin ; il lui donne tous les mérites et toutes les gloires, lui fait conquérir tous les pays du Nord, qui, jusque là, n'avaient pas été soumis à l'homme. Il est le *premier roi mâle*, donc il vient renverser un régime antérieur qui n'avait pas connu ce système de gouvernement.

Fabre d'Olivet dit :

« Les débris historiques parvenus jusqu'à nous représentent Odin comme le plus persuasif des hommes. Rien, disent les chroniques islandaises, ne pouvait résister à la force de ses discours, dans lesquels il mêlait souvent des vers composés sur-le-champ. Eloquent dans les temples, où son air vénérable lui gagnait tous les cœurs, il était au milieu des batailles le plus impétueux et le plus intrépide des guerriers. Sa valeur, chantée par les Bardes, ses disciples, a été transformée par eux en une vertu surnaturelle. Ils ont, par la suite du temps, renfermé dans son histoire particulière tout ce qui appartenait à l'histoire générale de

(1) Voir la Bible Folk-lore, p. 105.

la race boréenne, à cause de Bore, qu'il s'était donné pour ancêtre. Non content de le confondre avec Wôd (God), le Dieu suprême qu'il annonçait, ils l'ont encore confondu avec l'ancien Teutad et lui ont attribué tous les chants de la Voluspa. Les poésies islandaises qui subsistent encore le représentent comme un Dieu maître des éléments, disposant à son gré des vents et des orages, parcourant l'Univers en un clin d'œil, prenant toutes les formes, ressuscitant les morts et prédisant l'avenir. Il savait, d'après les mêmes récits, chanter des airs si mélodieux et si tendres que les plaines se couvraient de nouvelles fleurs, les collines tressaillaient de plaisir, et les ombres, attirées par la douceur de ses accords, sortaient des abîmes et demeuraient immobiles autour de lui. » (*Etat Social*, t. II, p. 53.)

Voilà les exagérations de l'imagination des hommes, qui ne connaît plus de bornes quand il s'agit de glorifier le sexe masculin. C'est la même façon de s'exprimer que l'on trouve dans le Râmâyana qui chante le Ram hindou, dans les hymnes orphiques qui glorifient l'homme en Grèce.

Devenu ainsi immense et universel, l'homme préside à la division du temps ; il remplace le soleil, c'est lui qui féconde la terre appelée Rinda — d'où naît Vali, la végétation. Ce Vali représente le printemps. Odin a une épée invisible, il est la *Force*. On met dans sa légende toutes les actions glorieuses de la Déesse. C'est lui qui tue le géant Ymer (l'homme grand et fort, adversaire de la femme) ; c'est lui qui forme la terre avec ses membres, imitation de l'image primitive qui montrait la Mère peuplant la terre avec ses enfants ; c'est lui qui noie dans son sang les autres géants, allégorie du sang de la femme versé par l'homme dans les luttes de sexes.

Les Finlandais donnent à leur Divinité mâle le nom d'Ukko, qui signifie le vieillard, « celui qui existe depuis longtemps », expression qui nous prouve que là comme en Grèce, comme partout, on reprochait aux Dieux mâles d'être des « Dieux nouveaux » et on répondait en les montrant comme très anciens.

C'est pour se libérer de la tutelle morale de la Femme, de l'autorité maternelle et de la contrainte religieuse, que les hommes aspirent à la liberté et prennent le nom d'hommes libres, « Free-sons », d'où Frisons.

*Les légendes concernant la révolte de l'homme*

Nous retrouvons chez les Scandinaves la légende des démons — les hommes méchants — sous la forme des *Elfes noirs* (les mauvais esprits), rois des enfers. Ce sont des espèces de Vulcains célèbres par leur habileté à travailler les métaux. Quoique méchants, ces hommes sont les fondateurs de l'industrie.

L'homme révolté contre la Femme, c'est Loki, le démon scandinave. Il est rusé et méchant, c'est le père du mensonge, le serpent immense qui entoure la terre. La Femme Divine meurt percée d'une flèche que lui lance Loki ; les Déesses (1) et toute la Nature furent plongées dans le deuil après ce meurtre. La religion masculine, héritant de toutes les légendes antérieures, les appliqua aux idées nouvelles. C'est ainsi que cette persécution et cette mort furent attribuées à un Dieu nouveau, Balder, une sorte d'Apollon du Nord, appelé « le plus beau des Dieux ». C'est lui qui est victime du grand serpent, puisque c'est lui qui représente la Déesse.

C'est l'histoire d'Adonai, qui, du reste, copiait celle d'Osiris.

Toutes ces fables semblent avoir leur germe dans le *Livre des Morts* des Egyptiens. Le sexe de la victime seul a changé. Au fond, c'est toujours le drame des Caïnites tuant les Habélites ; le sujet reste le même ; il se retrouve partout parce qu'il indique un fait universel : la révolte contre l'Esprit féminin, la lutte contre l'autorité morale de la Femme, par l'homme inférieur. Loki, le grand serpent, a été lui-même enchaîné par les Ases (les passions), et il le restera jusqu'à la fin du monde. En brisant ses liens (son alliance primitive avec la Femme), il enveloppe tout dans une ruine commune.

Une autre légende scandinave nous montre la Femme vaincue dans Héla descendant dans l'empire des ombres (le monde de la domination masculine). C'est un lieu souterrain où les femmes attendent la résurrection et les hommes le Jugement dernier, c'est-à-dire le jugement de la Femme, le jour de son assumption qui doit fatalement arriver.

Les Elfes, génies féminins, sont des anges vaincus, ou déchus,

(1) Dans la seconde forme du Mystère (l'imitation masculine), c'est le dieu Balder qui est tué par Loki ou Loke qui le blesse mortellement avec une branche de gui, symbole de l'hiver pendant lequel il fleurit.

mais qui ne sont pas tombés jusqu'aux enfers, c'est-à-dire qui ne subissent pas le tourment moral des hommes pervers. Les femmes, en effet, perdent leur rang dans la société, mais ne perdent pas leurs qualités naturelles, ni la sérénité qui en est la conséquence. Elles n'ont que des souffrances sociales, des humiliations.

La femme, sans moyens de défense, sans armes pour la lutte contre l'homme, imagine pour l'arrêter dans le mal de saintes ruses, des menaces pour agir sur son esprit faible. Ainsi les Scandinaves font des *Walkyries* des messagères de mort qui frappent les guerriers dans la mêlée, fable qui semble inventée pour empêcher les hommes de se battre. Il y avait aussi des Parques, les Normes : Urda, le passé ; Vêrandi, le présent ; Skuld, l'avenir.

#### *Le bannissement*

Dans l'ancienne loi scandinave, le bannissement forçait les jeunes hommes à aller chercher fortune hors du pays de leur Mère. Ces bannis se répandaient sur l'Europe. Ils allaient vers l'inconnu avec, pour seul souvenir de leur Patrie, quelques *runes* gravées sur l'estambot de leur navire. Ils portaient la peine de toutes les misères paternelles ; ils erraient comme des loups ; eux-mêmes s'appelaient *loups*.

Dans la *Wolsunga-Saga*, des héros bannis prennent la forme de loups. Ces héros sont la postérité humaine d'Odin, dit-on ; ce nom a dû servir longtemps à désigner les révoltés de la Patrie.

Dans la légende de sainte Geneviève, nous le retrouvons devenu saint Loup.

#### *Chant de mort de Regner Lodbrog, roi de Danemark*

On appelle Bardits les chants de guerre des anciens Germains.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée dans le temps où, jeune encore, j'allai vers l'Orient préparer une proie sanglante aux loups dévorants ; toute la mer ne semblait qu'une plaie et les corbeaux nageaient dans le sang des blessés.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée le jour de ce grand combat où j'envoyai le peuple de Helsingie dans le palais d'Odin ; de là, nos vaisseaux nous portèrent à Ila, où les fers de nos lances, fumant de sang, entamaient à grand bruit les cuirasses et où les épées mettaient les boucliers en pièces.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée le jour où j'ai vu

dix mille de mes ennemis couchés sur la poussière, près d'un cap d'Angleterre ; une rosée de sang découlait de nos glaives, les flèches mugissaient dans les airs en allant heurter les casques.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée... Quelle est la destinée d'un homme vaillant, si ce n'est de tomber des premiers au milieu d'une grêle de traits ? Celui qui n'est jamais blessé passe une vie ennuyeuse et le lâche ne fait jamais usage de son cœur.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée... Mais j'éprouve aujourd'hui que les hommes sont entraînés par le destin. Il en est peu qui puissent résister aux décrets des Fées. Eussé-je cru que la fin de ma vie serait réservée à Héra, lorsqu'à demi-mort je répandais encore des torrents de sang, lorsque je précipitais les vaisseaux dans les golfes de l'Ecosse et que je fournissais une proie si abondante aux bêtes sauvages ?

« Nous nous sommes battus à coups d'épée... Mais je suis plein de joie en pensant qu'un festin se prépare pour moi dans le palais des Dieux. Bientôt, assis dans la brillante demeure d'Odin, nous boirons dans les crânes de nos ennemis ; un homme brave ne redoute point la mort ; je ne prononcerai point de paroles d'effroi en entrant dans la salle d'Odin.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée... Ah ! si mes fils savaient les tourments que j'endure, s'ils savaient que des vipères empoisonnées me rongent le sein, qu'ils souhaiteraient avec ardeur de livrer de cruels combats, car la mère que je leur ai donnée leur a laissé un cœur vaillant !

« Nous nous sommes battus à coups d'épée... Mais il est temps de finir. Odin m'envoie les Déesses pour me conduire dans son palais. Je vais aux premières places boire la bière avec les Dieux. Ma vie s'est écoulée ; je mourrai en riant. »

---

## CHAPITRE VI

### APRÈS L'INVASION ROMAINE

Résumons l'histoire de la conquête de la Gaule par César.

Une peuplade gauloise, alliée des Romains, les Eduens, prit une attitude conquérante sur les autres tribus.

La tribu des Séquanes, pour se venger, appela à son aide une tribu teutone commandée par Arioviste. Les Eduens furent vaincus, mais Arioviste voulut alors dominer les Séquanes, qui se virent obligés d'appeler à leur tour les Eduens pour les défendre. Les deux tribus s'unirent, mais furent ensemble vaincues par le chef germain qui exerça sur elles la plus complète tyrannie. Elles appelèrent alors Rome à leur aide, et Rome envoya César qui vainquit toute la Gaule.

En 58, César parut en Gaule, au moment où les Helvètes (les Suisses) attaquaient aussi la Gaule, pour lui prendre une part de son territoire. César les vainquit. Alors les Gaulois félicitèrent le proconsul romain de les avoir délivrés de cette invasion et, se mettant sous sa protection, le prièrent d'expulser aussi Arioviste, ce qu'il fit.

Dès lors, tous les hommes galliques acclamèrent César comme un libérateur.

Après une diversion causée par une invasion des Cimbres (Danois) et des Teutons, qui furent vaincus par les Romains, nous retrouvons les Gaulois en lutte avec leurs voisins et livrés à la guerre civile.

La Province aurait pu profiter de cette guerre civile pour recouvrer son indépendance, mais César, profitant de cet état d'esprit, établit l'armée romaine dans le pays, leva des tributs, entassa des vivres et gouverna les *Assemblées fédérales*.

Rome avait un tel prestige aux yeux des hommes que, loin de songer à se soustraire à sa domination, ils se divisèrent en deux partis, romains tous deux, l'un qui se joignit au peuple, l'autre

aux partisans du Sénat. Et ce fut une abominable guerre civile au milieu de laquelle sombra le pouvoir féminin, dominé par la tyrannie du vainqueur et la rapacité des proconsuls. Cette Province, jadis si heureuse, perdit bientôt toute vigueur et tout souvenir de sa nationalité ; elle s'anéantit dans la domination romaine et ne conserva pas trace de son ancien gouvernement gynécocratique, si prospère.

C'est alors que Vercingétorix essaya de relever son malheureux pays, sans autre résultat que l'exil et le martyre.

César cherchait à établir la domination romaine par la ruse. Cependant, les Celtes du Nord (Belges) se méfiaient de lui, de ses actes et des alliances qu'il recherchait, et ils formèrent une ligue contre lui. Ce fut le commencement de la guerre de conquêtes qui dura six années, de 58 à 52, et qui fut terrible. César promena le fer et le feu dans toutes les tribus gynécocratiques, qu'il anéantit les unes après les autres, souvent en les excitant les unes contre les autres (diviser pour régner). Il alla jusque dans la Grande-Bretagne pour effrayer et arrêter les Celtes réfugiés dans cette île.

Quelques tribus résistaient encore ; une d'entre elles, celle des Cadurques, commandée par Luctère, s'enferma dans Uxellodunum, petite ville détruite dont on retrouve les débris dans la commune de Saint-Denis, sur les confins des cantons de Martel et de Vayre (dans le département du Lot) ; elle était située sur une petite colline appelée en patois du pays *Puech d'Uxellon*. Elle ne se rendit qu'après une si vive résistance que César exaspéré devint féroce et, pour épouvanter les peuples, fit couper la main droite à tous ceux qu'il venait de vaincre, mais leur laissa la vie pour que la mutilation (1) rappelât longtemps leur rébellion et leur châtimement.

Enfin, en l'an 52, César vit la Gaule tout entière soumise à sa puissance. Il laissa ses légions dispersées dans les garnisons et revint en Italie où il se fixa à Pise.

(1) La main-morte, dans son origine, vient de la force et de l'absurde pouvoir dans les siècles barbares, où les grands tenaient les petits dans l'esclavage le plus rude et se servaient d'eux pour défricher la terre, comme aujourd'hui nous nous servons des animaux.

Des seigneurs osèrent expliquer le mot par la chose en se faisant apporter dans leur manoir la main coupée de l'homme de main-morte décédé, comme un avis de sa mort et du besoin de lui constituer un successeur de même condition.

César s'appelait Caius, nom latinisé de Caïn. Il fut tué par son fils adoptif Brutus.

C'est ainsi que la Gaule, affaiblie par ses discordes intestines, ne put pas échapper à la domination étrangère qui se partagea ses dépouilles, ne trouvant plus en elle qu'un cadavre sans force.

C'est alors qu'on dut se souvenir, mais trop tard, des paroles de Velléda qui disait aux Gaulois :

« Est-ce là le reste de cette nation qui donnait des lois au monde ? Où sont les États florissants de la Gaule, ce *Conseil des Femmes* auquel se soumit le grand Annibal ? Où sont ses Druides et ses Druidesses qui élevaient dans leurs collèges sacrés une nombreuse jeunesse ? Proscrits par les tyrans, à peine quelques-uns d'entre eux vivent inconnus dans des antres sauvages. Velléda, une simple Druidesse, voilà donc tout ce qui vous reste aujourd'hui. O île de Sayne, île vénérable et sacrée, je suis demeurée seule des neuf Vierges qui desservaient votre sanctuaire ! » (Chateaubriand, *Les Martyrs*.)

Les Gaulois, alors, durent comprendre que, pour se libérer de la domination si douce et si juste de la Déesse-Mère, ils s'étaient jetés dans une aventure qui avait été pour eux un danger réel, puisqu'ils s'étaient donné des maîtres bien plus terribles !

L'invasion de Jules César dans la Gaule avait porté la terreur dans le pays, dans cette Gaule dont Horace dit : « la terre où l'on n'éprouve pas la terreur de la mort ». Les femmes s'étaient montrées d'une vaillance admirable. Au siège de Gergovie, elles avaient, par leurs objurgations, fait retirer les Romains. C'étaient des vaillantes qui préféraient la mort aux déshonneur d'être livrées aux hommes qui venaient violer leurs droits. Les Femmes, à cette époque, prenaient part aux combats, non seulement comme soldats, mais comme commandant en chef aux guerriers les plus fameux, qu'elles égalaient par leurs exploits. Les vierges gauloises, prêtresses, guerrières et prophétesses, prenaient part au conseil (1), donnaient leurs avis et décidaient avec les hommes

(1) Chateaubriand nous dit : « Je n'ignorais pas que les Gaulois confiaient aux femmes les secrets les plus importants, que souvent ils soumettent à un conseil de leurs filles et de leurs épouses les affaires qu'ils n'ont pu régler entre eux.

« Les habitants de l'Armorique avaient conservé leurs mœurs primitives et portaient avec impatience le joug romain. »

(*Les Martyrs*, Livre IX.)

de la paix ou de la guerre. Ces mêmes Gauloises excitaient leurs maris, leurs frères et leurs fils au combat, défendant les villes, aidant aux retranchements des camps. M. Flach cite à l'appui l'Augusta gallo-romaine, Aurélia Victorina, qui fit trois empereurs et fut surnommée « la Mère des camps » par les soldats qu'elle menait à la victoire.

\* \* \*

La Gaule vaincue par César n'exista plus dans sa première forme de République celtique groupée en Nations fédérées (comme la Suisse), elle ne fut plus qu'une dépendance de Rome, une province romaine.

Quand la résistance des femmes et des Celtes eut cessé, César séduisit les Gaulois masculinistes par le prestige de la force ; il les enrôla dans son armée et se fit d'eux des auxiliaires utiles à ses fins contre Rome. Grâce à eux, il devint le seul maître dans sa patrie, qui perdit sa liberté par l'action de ces Gaulois que César avait vaincus et asservis.

Dès lors, le territoire de la Gaule va servir de champ de bataille à l'ancienne civilisation celtique, qui ne veut pas mourir, et à la barbarie romaine qui veut la vaincre.

C'est la formidable lutte des sexes qui va se dérouler à travers l'histoire pendant des siècles. La Gaule va être le théâtre des plus grands événements, les peuples les plus divers y viendront. Mais elle a perdu la force que lui donnait « *le Droit* », et elle ne la retrouvera qu'avec la rédemption de l'Esprit féminin et le retour à l'ordre qui résulte du *droit naturel* sur lequel s'appuie la Gynécocratie.

Le régime masculin empruntera à tous ce qu'il pourra, il ne produira rien par lui-même, il s'assimilera les idées des autres hommes, fermant hermétiquement les issues par lesquelles pourrait resurgir la pensée féminine.

Fabre d'Olivet dit (*Etat Social*, t. II, p. 31) : « Jules César fit la conquête des Gaules. Il n'y avait plus de Celtes proprement dits ; le nom antique s'était bien conservé, mais la nation avait disparu. Il n'existait pas davantage de Gaulois, de Tudesques, ni de Polasques ; ces noms persistaient seulement comme monuments historiques. On aurait cherché en vain les nations qu'ils avaient primitivement désignées. On trouvait

dans les Gaules les Rhètes, les Bibractes, les Rhutènes, les Sénones, les Allobroges, les Alvernes, les Carnutes, les Bitures, les Hennètes et une foule d'autres.

« La Germanie, qui avait pris la place du Teutland, et la Sarmatie, qui tenait lieu du Poland et du Rosland, étaient également partagées entre une infinité de peuplades.

« Les Gaulois donc que César vainquit n'étaient plus précisément des Gaulois et encore moins des Celtes ; c'était un mélange de cent petits peuples qui souvent ne s'entendaient pas entre eux. »

Et ailleurs Fabre d'Olivet dit encore (*Etat Social*, t. II, p. 29) : « Le culte public, privé de base, ne consistait plus qu'en vaines cérémonies, en superstitions atroces ou ridicules, en formules allégoriques qui n'étaient plus comprises. Le corps du peuple se reposait bien encore sur ce fatras indigeste de mythologie phénicienne, étrusque et grecque, et se livrait bien à quelques croyances vagues, mais la tête de la nation ne recevait aucune de ces idées comme vraies ; elle les considérait seulement comme utiles et s'en servait politiquement. Les Augures, les Aruspices se faisaient pitié l'un à l'autre et, selon la remarque de Cicéron, ne pouvaient plus se regarder sans rire. »

*État mental de l'humanité  
résultant du pouvoir absolu de l'homme*

Il est curieux d'étudier dans l'Empire en décadence les formes diverses que prend la Religion — depuis qu'il n'y a plus de Religion.

On ne croit plus aux Dieux parce qu'on ne croit plus aux Déeses ; ils sont tombés ensemble. Mais alors que croire ?... Et comme l'âme humaine a horreur du vide, quand la foi ne la remplit plus, la superstition s'y précipite ; on admet les idées les plus absurdes, des rites sans explication, des cérémonies sans raisons, des prières sans conviction, des offrandes sans amour, des sacrifices impies. Et les prêtres de ces cultes irréligieux sont occupés de divination, de magie, de sorcellerie, tout cela entouré de grands mystères afin d'impressionner les gens crédules, et cela réussit. « Plus le pouvoir est mystérieux, dit Lucain, plus il est redouté. » Il n'y a plus qu'une chose universellement imposée : l'erreur ; c'est pour cela que la foi est exigée par le prêtre, qui se donne l'autorité morale de la Prêtresse. Il impose ses erreurs parce que la Femme

*imposait* sa science, sachant que l'homme n'est pas juge de la vérité *religieuse*. Le Prêtre retourne tout cela et l'exploite à son profit : « Malheur, dit-il, à celui qui doute ou qui nie, la damnation éternelle l'attend ; l'Enfer et les supplices sont le partage éternel des incrédules. »

Les écoles masculines qui se fondent sont intolérantes, leurs dogmes sont déclarés sacrés, en trahir un seul est un crime. Et ceci est encore une ancienne idée dénaturée : la Prêtresse avait tant dit que trahir la *Vérité* et la *Justice* était le crime des crimes, que ceux qui imitent son sacerdoce imposent leurs erreurs comme elle imposait ses Vérités. C'est ainsi que les clercs, attachés à la lettre, greffent sur elle des subtilités troublantes. On crée un vocabulaire nouveau pour exprimer ces idées nouvelles. Ils ont d'abord lutté contre la *doxie* qui était la croyance, l'*eudoxie* (la bonne croyance), qu'il fallut désigner ainsi quand les Prêtres firent une mauvaise croyance, une *cacodoxie*.

Les tentatives masculines pour faire une religion sans femmes aboutissent à la nouvelle forme religieuse d'Auguste, le culte de la Cité Reine.

A Rome, on ne regardait la religion que comme une institution politique ; on nommait le Souverain Pontife non à cause de sa valeur morale, mais à cause de ses opinions et des services qu'il pouvait rendre. Du reste, les convictions étaient si peu solides, depuis qu'on avait perdu la vraie foi, que c'était la coutume de mêler les cultes des religions les plus diverses. Agoréus Prætextatus, le Père des Pères, que met en scène le livre des *Saturnales*, cumule les sacerdoces les plus variés. Il est Quindécemvir, Pontife de Vesta, Hiérophante d'Isis. Sa femme, Aconia Paulina, se félicite d'avoir été initiée aux Mystères de Bacchus, de Cérès et de Cora, à ceux du Liber de Lerna, d'Isis et de l'Hécate d'Egire.

Au milieu de tout cela, la philosophie grecque voulut se donner quelques-unes des formes et des allures d'une religion et prétendit prendre la direction des consciences. Ce fut une tentative stérile, impuissante à agir sur les cœurs et sur les consciences, quoiqu'elle eût une semblant de réussite sous les Antonins.

« Jamais, dit M. Gasquet, le monde n'a vu pareil débordement, pareille orgie de surnaturel ; jamais tant de devins, de charlatans, d'astrologues, de vendeurs de pieuses recettes et d'amulettes ; l'espace se peuple de génies et de démons qui interviennent pour faire de la vie de l'homme un miracle. D'extrava-

gantes chimères hantent les cerveaux les plus lucides. Mais cette folie même est le signe d'un travail intérieur, d'une fermentation spirituelle, d'une attente. Des préoccupations nouvelles, des mots nouveaux circulent, qu'on entend dans les réunions secrètes, dans les associations des humbles, et qu'on retrouve sur la pierre des inscriptions. L'âme est, en sa vie, au tournant de l'inconnu et de l'au-delà, elle réclame un *sauveur*, elle aspire au *salut*, elle souffre de la tare intime du péché ; non de cette amertume que laisse après elle la faute commise, mais de cette souillure radicale et foncière, qui vient de l'infirmité originelle de l'homme. Pour la laver et l'épurer, on a recours aux lustrations, aux expiations connues, et l'imagination enfiévrée en invente de nouvelles » (1).

Toutes les anciennes religions sont discréditées, parce que toutes ont été altérées. Le Judaïsme a remplacé l'Israélisme qui avait joui d'une extraordinaire faveur à cause de sa haute morale et de la simplicité grandiose de son dogme, résumés dans ces deux mots : la Femme ; le Bien. Tout cela est remplacé par le Talmud qui discrédite la race juive.

Le culte de Cybèle est devenu charlatanesque depuis que les prêtres — les Galles — s'en sont emparés. Il est réduit à l'état de basse superstition populaire.

On tourne les yeux vers Isis, on cherche Mithra. Mais Isis est trop femme pour la Rome des hommes ; Mithra leur plaît davantage, il est plus viril et répond mieux aux idées du temps.

« Le monde, dit Renan, eût été mithriaste, si le Christianisme avait été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle. »

### *Caligula*

C'était le temps où le monde était conduit par des aliénés. Le plus monstrueux de ces fous fut peut-être Caligula.

Caius César Caligula, au moment de la mort de Tibère, restait seul des fils de Germanicus. Sa mère avait été condamnée, ses frères exilés. Il voyait tout cela sans émotion ; il était déjà doué de l'insensibilité des aliénés et se livrait à des amusements de bas étage. Son adolescence annonçait ce qu'il serait à l'âge viril. Caligula, du temps de Tibère, montrait déjà quels horribles

(1) Gasquet, *Le Culte de Mithra*.

goûts il aurait plus tard : les supplices étaient pour lui un spectacle plein de charme, et Tibère l'avait deviné et jugé lorsqu'il disait : « C'est un serpent que je nourris pour le genre humain. »

Il s'appelait Caius, nom qui est l'ancien Caïn de la Bible, latinisé ; on lui donna un surnom, *Caligula*, qui vient de *caliga*, nom de la chaussure militaire qu'il portait dans son enfance, alors qu'il vivait dans les camps au milieu des soldats. Dès son enfance, il avait été sujet à des crises nerveuses violentes, moitié épilepsie, moitié hallucination, pendant lesquelles il voyait des choses effrayantes et s'entretenait avec des êtres ou des objets imaginaires. Plein d'instincts vicieux, sa raison mal équilibrée, il ne pouvait vouloir que le mal ; puis, esprit déclamatoire et vaniteux, Caius n'attendit pas longtemps pour établir sa folie.

L'homme modeste des premiers jours se fit donner du jour au lendemain tous les titres d'abord refusés ; la liste en est longue *auguste, empereur, père de la patrie, grand pontife, fils des camps, père des armées*, sans oublier certaines épithètes qui faisaient également bon effet à énumérer dans les cérémonies solennelles et autres, par exemple *le grand, le pieux, l'excellent*. L'action de lèse-majesté, si terrible du temps de Tibère, et supprimée par Caius à son avènement, fut rétablie. Les crimes commencèrent alors. Silanus, son beau-père, le gênait : il lui fit dire de se tuer. Le jeune Tibère, au dire de César, avait pris du contre-poison, par crainte d'être empoisonné par l'empereur ; cette défiance était un outrage : il lui fit dire de se tuer. Macron, son ancien confident du temps de Tibère, le rappelait parfois aux règles du décorum et de la bienséance ; cette surveillance était importune : il lui fit dire de se tuer. Ce genre de supplice était d'ailleurs devenu à la mode, et l'on s'y soumettait, en général, d'assez bonne grâce.

Mais tout ceci n'est que de la férocité ; voici la folie. La puissance que possédait Caius et la platitude avec laquelle s'inclinait devant cette puissance quiconque approchait l'empereur, lui firent définitivement croire qu'il n'était pas de la même race que les hommes. C'était, du reste, un brillant raisonneur, et il s'adjudgea la divinité en vertu du syllogisme suivant : « Ceux qui conduisent les bœufs, les moutons et les chèvres, ne sont ni bœufs, ni moutons, ni chèvres ; ce sont des êtres d'une nature supérieure ; ce sont des hommes. De même, ceux qui conduisent les hommes ne sont pas des hommes, mais des dieux. » Il montra

pourtant une certaine modération au début, et ne fut que demi-dieu. On le voit être successivement Hercule, Castor et Pollux, Amphiaraüs ; puis il devint tout à fait dieu : un jour c'est Bacchus, un autre jour Apollon ; une autre fois c'est Mercure, puis Neptune, puis Vénus (ce jour-là, il était doublement fou) ; il ne lui reste plus qu'à se faire Jupiter, et il se proclame Jupiter. Il prend les temples des dieux, il vole leurs statues, il leur fait couper la tête ; on ajuste la sienne à la place ; il a des machines qui imitent le tonnerre et les éclairs ; il lui naît une petite fille, il confie à Minerve les fonctions de gouvernante de l'enfant. Sa sœur Drusilla meurt, la sœur d'un dieu sera déesse naturellement, et même un sénateur est chargé de venir jurer officiellement qu'il l'a vue monter vers l'Olympe.

Car, il faut bien le dire, en devenant dieu, Caius était tout simplement devenu plus féroce et plus raffiné dans sa cruauté. Tuer, toujours tuer, même sans aucune raison de vengeance, d'intérêt ou de peur, voilà la pensée qui obsède l'esprit de ce monstre. Des gladiateurs sont vieux et infirmes, il les fait jeter aux bêtes. La viande devient chère, il nourrit les bêtes du cirque avec des prisonniers. Un gladiateur, avec qui il faisait des armes, feint d'être vaincu et tombe ; Caligula lui donne traîtreusement un coup de poignard. Dans un sacrifice où il jouait le rôle de sacrificateur, il se trompe volontairement de tête, et abat la hache non sur la victime, mais sur le victimaire. Il ne donne plus un banquet, il ne célèbre plus une orgie, sans avoir à côté de lui, comme instrument de volupté exquise, le bourreau qui n'attend qu'un signe pour torturer ou tuer.

Sa folie était d'autant plus atroce qu'elle était savante et qu'elle avait une habileté merveilleuse pour tirer d'une douleur tout ce qu'elle pouvait donner. Quand il condamnait les fils à mort, il invitait les pères à l'exécution, et envoyait poliment une litière à ceux qui étaient trop souffrants pour marcher. On connaît cette horrible aventure d'un père dont le fils aîné venait d'être tué, que l'empereur invita à un festin, et qui non seulement n'osa pas refuser, mais encore étouffa sa douleur et ses larmes pour boire gaiement à la santé de Caligula. Pourquoi ? dit Sénèque dans son dramatique langage. Parce qu'il avait un autre fils.

Quand le monstre ne tuait pas, il faisait entendre des paroles dignes de ses actes : c'est lui qui regrettait que son règne ne fût pas signalé par quelque calamité épouvantable ; c'est lui qui

souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête pour la couper d'un seul coup.

Que dire de ses prodigalités inouïes, de ses constructions extravagantes ; de ses dons à des farceurs, des bouffons, des cochers ; de ses repas où la dépense se comptait par millions ? En un an, les prodigieuses économies de Tibère avaient disparu. Mais tout cela ne serait rien si cette ruine n'avait pas stimulé sa cruauté : proscriptions, suicides par ordre, confiscations, condamnations rétrospectives, testaments exigés et suivis promptement de la mort du testateur, sont ses moyens journaliers de remplir ses coffres vides. Il jouait un jour, en Gaule, et perdait ; comme il n'avait pas d'argent, il se fait apporter la liste des contribuables, désigne pour la mort les plus imposés, et s'adjuge leur fortune. On n'en finirait pas si l'on voulait raconter tous les procédés qu'il employait pour piller. L'amour de l'or était devenu chez lui une rage : il en fit un jour remplir une salle, ôta ses sandales, marcha et se roula sur les pièces d'or comme sur le plus moelleux tapis.

Non seulement il voulait être le plus riche de tous, mais le plus beau, le plus grand, le plus habile, le plus éloquent, le mieux vêtu, le mieux coiffé même, et malheur à quiconque lui portait ombrage ! Disons bien vite que c'était à qui s'humilierait, s'avilirait devant lui. On ne s'étonnera donc pas de l'immense mépris qu'il portait au genre humain, et l'on ne trouvera pas trop extraordinaire qu'un jour il se soit mis en tête de faire nommer consul, qui ? Incitatus, son cheval.

Ce maniaque, moitié par cupidité, moitié par vanité, eut envie de faire la guerre. Il partit, et passa le Rhin. Il se trouva que les ennemis n'étaient pas là ; mais un soldat s'étant avisé de dire : « Quel désordre, si l'ennemi apparaissait ! », Caius se prit de peur, descendit de sa voiture, monta à cheval, et regagna le pont à toute bride. Le pont, malheureusement, était encombré ; il fallut passer de main en main et par-dessus les têtes le vaillant empereur, qui ne cessa de trembler que sur la terre de Gaule.

Mais il fallait à toute force une victoire. Une première fois, il fait cacher quelques prisonniers dans un bois voisin du Rhin ; ils reviennent, par ordre, avec un grand fracas. L'empereur, sur l'avis que l'ennemi arrive, quitte noblement son repas, — il était à table, — et s'élance avec quelques cavaliers et ses convives sur ces ennemis formidables : on ne les voit plus ; ils avaient fui.

L'empereur fait dresser des trophées, réprimande ceux qui ne l'ont pas suivi, et distribue des récompenses aux compagnons de ses dangers et de sa victoire.

La gloire qu'il avait acquise en Germanie par cette guerre simulée le mit en goût pour une autre expédition aussi glorieuse. Jules César avait remporté sur les Bretons une victoire fort douteuse ; en tout cas, la Bretagne semblait rangée de la liste des conquêtes à venir de Rome.

Caius trouva qu'il lui appartenait de faire ce que les autres ne faisaient pas : son armée vint se ranger sur les côtes de la Gaule ; quant à lui, monté sur sa galère, il s'avança à quelque distance du rivage, et revint. La guerre était terminée ; il n'avait pas vaincu la Bretagne ; il avait fait beaucoup plus et mieux ; de son regard d'aigle, il avait vu que l'Océan était dompté. Il proclama son triomphe du haut d'un trône, devant toute son armée ; les soldats, par ses ordres, ramassèrent des coquilles sur la grève, pour les rapporter comme dépouilles au Capitole ; puis il fit bâtir un phare, monument destiné à transmettre aux races futures le précieux souvenir de cette étonnante expédition.

Sur ces entrefaites, il y eut des difficultés à Alexandrie et à Jérusalem au sujet de l'établissement du culte du dieu Caius. Les Juifs étaient assez nombreux dans la première de ces villes pour y jouer un rôle important, et, quant à la seconde, ils y étaient absolument maîtres, à tel point que les gouverneurs romains prenaient les plus grandes précautions pour ne pas choquer leurs scrupules religieux. Lorsqu'il fut question d'introduire la statue du nouveau dieu dans les synagogues, ce fut un cri général d'alarme et d'indignation, dans le peuple israélite, à la pensée de cette idolâtrie sacrilège. Il y eut des pourparlers, des ambassades, des négociations, des supplications, des lueurs d'espérance presque aussitôt éteintes : avec un fou comme Caius, on ne pouvait compter sur rien.

\* \* \*

Si Rome fut gouvernée par des monstres, c'est que la foule romaine était tellement pervertie qu'elle admirait toutes les manifestations du mal et les encourageait. Son éducation était faite dans les principes de la misogynie.

*La folie sanguinaire des Romains*

Comment dire le terme des égarements, comment sonder la profondeur de l'abîme dans lequel l'homme peut s'enfoncer, quand il se libère de la direction morale de la Femme, Elle qui est son idée directrice ? Sans Elle, il devient un corps sans âme, comme Elle est, sans l'homme, une âme sans corps, c'est-à-dire sans action.

La Nature a donné à chacun des fonctions différentes : l'homme féconde le corps de la Femme, et la Femme féconde l'esprit de l'homme.

C'est dans l'exercice du pouvoir que l'on voit ce que vaut l'homme, puisque alors, ne reconnaissant plus aucun frein, ses actions sont l'expression de sa nature librement manifestée.

La Rome des empereurs nous montre un étalage de monstruosités inouïes. Partout crime et luxure, ces deux monstres accouplés. Les hommes subissent un empoisonnement moral qui les fait dépérir ; on les voit se précipiter dans tous les excès et commettre les violences les plus outrées.

Une phrase de Sénèque nous apprend que, sous Auguste, un Volésus, proconsul d'Asie, avait fait décapiter trois cents hommes en un jour et qu'il se promenait fièrement, content de son œuvre, au milieu de ces trois cents corps décapités.

Sous Trajan, on voit un préteur d'Afrique qui se conduit comme un brigand dans sa province ; il volait et se faisait payer pour tuer des innocents.

Les orgies immondes des palais servaient d'exemple au peuple. Les violences, les brutalités des empereurs excitaient celles des inférieurs.

Le livre grec de Philodème, trouvé dans les papyrus d'Herculanum, nous montre les maîtres estropiant leurs esclaves, leur crevant les yeux, et les esclaves exaspérés tuant la femme et les enfants du maître et brûlant ses maisons.

Voici Caligula jugé par Suétone (*Collection des auteurs latins* publiée par Nisard, p. 117, Suétone, XXXVI) :

« Il n'eut aucun souci de sa pudeur ni de celle des autres, et il passa pour avoir aimé d'un amour infâme M. Lépидius, le pantomime Mnester et quelques otages. Valérius Catullus, fils d'un consulaire, lui reprocha tout haut d'avoir abusé de sa jeunesse jusqu'à lui fatiguer les flancs. Sans parler de ses incestes

avec ses sœurs, ni de sa passion bien connue pour la courtisane Pyrallis, il ne respecta aucune femme de distinction. Le plus souvent il les invitait à souper, avec leur mari, les faisait passer et repasser devant lui, les examinait avec l'attention minutieuse d'un marchand d'esclaves ; et, si quelques-unes baissaient la tête par pudeur, il la leur relevait avec la main. Il emmenait ensuite dans une chambre voisine chacune de celles qui lui plaisaient le plus ; puis, en rentrant dans la salle du festin avec les marques toutes récentes du plaisir, il louait ou critiquait tout haut ce qu'elles avaient de bien ou de mal et il disait jusqu'au nombre de ses exploits. Il en répudia quelques-unes, au nom de leur mari absent, et il fit insérer ces divorces dans les actes publics. »

Caligula voulut anéantir les poèmes d'Homère et demandait pourquoi il ne pourrait pas faire ce qu'avait fait Platon qui l'avait banni de sa République.

N'est-ce pas là une preuve de plus que cet auteur est une femme jalousée et honnie des hommes pervers ?

Un jour, ce grand fou se déguise en Jupiter, pendant son voyage en Gaule. Un cordonnier l'aperçoit. « Que penses-tu de moi ? », lui dit l'empereur. « Que tu es un grand niais », répond-il. Il alla jouer aux dés. C'est à Lyon que cela se passe. L'argent vint à lui manquer, il lui en fallait, où en prendre ? Rien de plus simple ; il s'absente, fait tuer les plus riches habitants de la ville, prend leurs richesses et revient jouer.

Dans Néron, nous voyons la force brutale qui dispose de toutes les façons de faire souffrir et qui tient la dignité humaine accablée sous elle. Néron était, disait-on, « une punition des Dieux ».

Ne pourrait-on pas plutôt dire « une vengeance des Déeses détrônées » ?

Claude est cet empereur aussi célèbre par ses crimes et sa débauche que par sa proverbiale bêtise, qui fait que son nom devient une épithète bouffonne, « godiche », d'où gaudir, gaudriole. (N'est-ce pas de là qu'est venu le *god* des Saxons ?) (1).

Et cet être immonde a une femme supérieure, une impératrice d'une grande beauté, à qui il fait supporter la vue de son abjec-

(1) C'est le iød hébreu qui est devenu le god des Anglo-Saxons, mais il est probable qu'à Rome cette racine hébraïque avait formé les mots qui indiquent les fonctions ou les excès de la masculinité.

tion, de sa stupidité, de ses crimes. Enfin elle le quitte, outrée de tant d'excès dans le mal ; elle suit, dit-on, un jeune homme qu'elle aimait, cela excite la jalousie furieuse du monstre qui la fait mettre à mort, puis s'excuse de ce nouveau meurtre en couvrant de boue sa mémoire, en vouant le nom de cette sainte victime au mépris des générations futures. Cette impératrice, c'est Messaline, la mère de Britannicus et d'Octavie, la femme qui supporta Claude et qu'il accusa de vendre ses charmes au plus offrant dans les lieux mal famés. Il faut être descendu aux derniers degrés de l'aliénation mentale pour oser représenter une impératrice romaine quittant son palais, ses enfants et celui qu'elle aime réellement, pour se livrer à des débauches qui ne sont, en réalité, que celles de Claude qu'il attribue à sa sainte femme. Et il faut que les historiens soient eux-mêmes bien peu clairvoyants ou bien pervers pour s'être faits les complices d'un monstre en répétant l'infâme calomnie qu'il répandit sur elle. Calomnie, du reste, qui atteint le sexe féminin tout entier, puisqu'elle porte sur les actes sexuels d'une femme !

Du reste, elle fut vengée par une autre femme, Agrippine, que Claude épousa après le meurtre de Messaline, et qui empoisonna ce dément.

#### *Juvénal le blasphémateur*

C'est Juvénal qui a eu la triste gloire d'avoir sali Messaline devant la postérité. Il ne l'a pas connue, cependant. Il naquit vers l'an 42 de notre ère, Messaline fut assassinée par Claude en 49. Juvénal avait alors 7 ans. Il publia ses satires à 40 ans, 33 ans après la mort de Messaline.

Voici comment ce blasphémateur parla de la plus sainte des femmes :

« Regarde quels furent les rivaux de nos Césars-Dieux ! Ecoute ce que Claude eut à souffrir. Dès qu'elle sentait l'empereur endormi, Messaline, préférant à son lit de pourpre le grabat des prostituées, se couvrant d'une misérable mante, cachait sous de faux cheveux blonds ses cheveux noirs et s'échappait audacieusement du palais, accompagnée d'une seule esclave. Suivons-la ! C'est dans un lupanar à la chaude et lourde atmosphère qu'elle est entrée ; elle va droit à une logette vide, qui est la sienne. Aussitôt l'auguste courtisane rejette tout vêtement, enferme ses

seins dans un réseau d'or, puis, sous le nom de Lycisca, elle offre à tous les flancs qui te portèrent, généreux Britannicus ! Oh ! les joies, les caresses dont elle accueille les plus vils champions ! Et, sans rougir, elle revendique son salaire. (Ici un vers supprimé parce que trop obscène.) L'heure vient cependant où le maître du lieu congédie ses filles d'amour ; Messaline est désolée ; l'œil rouge, la poitrine encore frémissante (autre vers supprimé), du moins est-elle la dernière à clore sa cellule. Il le faut ! Épuisée de luxure, mais non rassasiée, elle part hideuse à voir, le teint blême, la peau imprégnée des fumées de sa lampe, elle rapporte au lit impérial l'odeur de la prostitution. »

\* \* \*

Messaline fut tuée par Claude (en 49) qui, tout de suite après, épouse Agrippine, fille de Germanicus, veuve de Domitius, sa nièce — qui avait un fils, Néron.

Néron devint, par adoption, fils de Claude, tandis que Britannicus, fils de Messaline, est délaissé, isolé. Narcisse le prend sous sa protection et cherche à réveiller les sentiments paternels de Claude.

Agrippine empoisonne Claude avec un plat de champignons.

Néron est proclamé empereur à 17 ans. Il empoisonne Britannicus, l'héritier légitime du trône impérial, en 55. Néron mourut en 68.

Juvénal dit de la mort de Claude empoisonné par Agrippine :

« Une femme veut-elle, chez son mari, tuer la raison, elle va lui révéler les incantations magiques ; une autre lui vend les philtres thessaliens. Au moins le bolet dans lequel Agrippine empoisonna Claude eut-il des effets plus innocents ; il ne causa que la mort d'un vieillard au chef branlant, aux lèvres toujours dégouttantes de salive. »

Voici, du reste, le portrait de cet empereur fait dans l'*Histoire romaine* de Dauban (cours de 4<sup>ème</sup>) :

« Malade dès son enfance, méprisé par sa Mère, humilié dans sa famille, bafoué par tous en public, repoussé longtemps des hommes, il avait eu une existence malheureuse ; abandonné au ridicule et aux outrages, il en était venu à se délaisser lui-même et à se plonger dans les amusements grossiers du jeu et de l'ivrognerie. Il avait de véritables absences et, cependant, il n'était

pas complètement stupide. Mais il resta toujours un homme nul, timide, irrésolu, débauché, naïvement sanguinaire et commettant ou laissant commettre, par imbécillité, autant de crimes que Caligula par démence.

« On voyait avec dégoût sa gloutonnerie, on riait de ses étranges distractions.

« Quand les prétoriens le nommèrent empereur, on le chercha, on parcourut le palais ; on aperçoit derrière le voile d'une porte un homme de grande taille, à tête chauve et branlante, qui se cachait ; c'était Claude, l'oncle de Caligula. Il tombe à genoux et demande la vie ; on le proclame empereur, on le jette dans une litière, on le porte au camp des prétoriens. Le Sénat reconnaît l'élu des soldats. »

\* \* \*

Juvénal vécut à la fin du I<sup>er</sup> siècle, sous les Antonins. Il fut d'abord déclamateur (acteur). Il traitait des sujets fictifs ; il réussit peu et s'en plaint vivement. Il descendit de plus en plus bas dans la société du cabotinage, étant de basse extraction.

Il avait les colères des envieux contre les riches, contre les grands, contre les femmes, contre les princes, mais aussi la lâcheté des inférieurs.

Sous Domitien — la tyrannie était épouvantable alors —, il n'osa rien faire ; sous Trajan seulement, il commença à publier quelque chose.

Il dit qu'il écrit des satires parce que l'indignation fait des poètes, il se plaint de ce que les riches négligent trop les pauvres, ils ont des clients qui les saluent pour que l'intendant leur donne de l'argent, tandis que, dans le régime antérieur, c'était simplement honorable. Les aumônes s'appellent *sportule* ; il se plaint qu'elles ne soient pas plus abondantes. Il se plaint aussi des embarras de Rome. Il attaque les jeunes gens de la noblesse, qui aiment trop le plaisir, dans une satire violente qui semble une vengeance personnelle.

Il écrit contre les femmes. Le mot Femme l'irrite. Il met tous les défauts, toutes les passions dans le sexe féminin.

Il invite le Prince régnant à donner des pensions aux gens de lettres. Il ne parle que de ceux qui sont morts pour les critiquer,

il ne risque rien. C'est un révolutionnaire manqué. Il mourut très vieux, et fit 16 satires en tout.

\* \* \*

Voici quelques extraits de la satire contre les femmes (satire VI) :

« Les femmes n'ont d'intrépidité que pour le mal. Vers combien de crimes l'influence tyrannique de leur sexe ne pousse-t-elle pas les femmes ? Le libertinage est le moindre de leurs défauts.

— Je ne sais pas un mari si pleinement captivé, auquel ne soit à charge celle-là même qu'il porte aux nues et qui ne la déteste sept heures sur douze.

— Pas une femme n'épargne l'homme qui l'aime. Celle qui rendrait amour pour amour ne s'en ferait pas moins un jeu de torturer, de dépouiller son amant.

— Tu peux désespérer de la concorde aussi longtemps que vivra ta belle-mère. Elle apprend à sa fille l'art de te ruiner en riant.

— Une Mère peut-elle donner d'autres mœurs que les siennes ? Ces vieilles éhontées ont trop d'intérêt aux débordements de leurs filles.

— Les femmes ont en haine les enfants d'une concubine, c'est leur droit, personne n'y contredit. Mais n'ont-elles pas admis déjà comme naturel le meurtre des filles du premier lit ? Et vous-mêmes, leurs propres entrailles, si votre patrimoine est opulent, je vous avertis : défendez bien vos jours, prenez garde à ces mets succulents, leur teinte livide peut recéler du poison. Ayez soin qu'un vieux serviteur, le premier, et malgré ses craintes, déguste les aliments que vous présentera celle qui vous a donné la vie.

— Quel conseil donner à Silius que la femme de César veut épouser ? C'est un jeune patricien de mœurs irréprochables, d'un visage charmant ; on le traîne aux genoux de l'Impératrice ; il va mourir de l'amour de Messaline. Depuis longtemps, impatiente, elle l'attend couverte du voile des nouvelles mariées ; le lit nuptial, aux tentures de pourpre, s'étale à ciel ouvert, dans les jardins. Le million de sesterces est prêt, suivant l'antique usage. L'augure arrive, voici les témoins. Tu te figures un hymen secret ! Elle veut, elle, un mariage avec toutes les solennités légitimes.

« Choisis : il faut obéir ou mourir sur l'heure. Si tu deviens son complice, tu peux compter sur un sursis ; tu vivras jusqu'au moment où le crime, connu de Rome et du peuple entier, parviendra enfin aux oreilles du Prince, le dernier à savoir le déshonneur de sa maison. Tu prises assez quelques moments d'existence pour tout consentir ? Peine perdue, il faudra toujours finir par tendre au glaive ce beau cou d'albâtre.

— Toutes les femmes sont adultères. »

Après avoir montré partout l'avortement, il ajoute : « S'il prenait fantaisie à ta compagne de sentir les tressaillements de la maternité, c'est, probablement, un Ethiopien dont tu te trouverais le père. Et, bon gré, mal gré, il figurerait sur ton testament, cet héritier de couleur disparate, dont la vue, chaque matin, te serait un supplice. »

La satire XIV est écrite contre la Maternité :

« Comment la fille de Larta ne serait-elle pas adultère ? Si rapidement qu'elle les nomme, je la défie de citer les amants de sa Mère sans reprendre haleine jusqu'à trente fois. Vierge, elle fut la confidente des désordres maternels. Que rien de ce qui peut faire rougir les yeux ou les oreilles n'approche du toit où s'abrite le premier âge. Hors d'ici les femmes perdues ! »

\* \* \*

Deux légendes ont existé sur Messaline :

— Celle qui l'avilit, et qui vient du portrait tracé par Juvénal pour entretenir la haine des masculinistes.

— Et la légende populaire propagée oralement, sans doute par le parti féministe, et par les honnêtes gens, qui font de Messaline une sainte.

De vieilles gravures ont été retrouvées qui la montrent entourée de ses enfants et la représentent comme le type du dévouement maternel.

Cette légende de sainteté était si bien établie au commencement du Christianisme que, lorsque l'on créa des saintes, on mit parmi elles Messaline. Depuis, on a fait de la sainte et de l'Impératrice deux femmes différentes, la légende ignominieuse de Juvénal ayant surnagé.

Au IV<sup>e</sup> siècle, une variété de Manichéens de la Thrace prit le nom de *Messaliens* ; ces initiés se divisèrent en apôtres ou

prédicants, en euchètes ou illuminés et en gnostes ou parfaits ; ceux-ci possédaient seuls la science des Mystères et le secret de la secte. Les *Messaliens* pratiquaient l'antique *Eucharistie*.

Ils avaient fondé sur le mont Argée un phalanstère nommé Téphrique, c'est-à-dire *distinction*, qui devint la cité de tous les sages du temps (1).

Ceci nous révèle un aspect imprévu de la vie de Messaline : elle était affiliée au Christianisme primitif et c'est ce qui déchaîna la haine contre elle.

Actuellement, dans le monde catholique, on mène une double campagne à propos de Messaline :

Le cercle catholique de Saint-Félicien, à Foligno, a entrepris de réhabiliter le nom de Messaline et demande qu'on donne le nom de cette sainte au plus grand nombre possible de petites filles. Ce cercle devait célébrer en 1903 l'anniversaire de sainte Messaline et donner une prime de 100 fr. à toute enfant née ce jour-là qui serait baptisée sous le nom de Messaline ; l'évêque de Foligno, Mgr Bertuzzi, donnait son appui moral à cette campagne.

Je mentionne ce fait parce qu'il est louable, mais je dois ajouter qu'il est assez étrange que des Catholiques continuent une œuvre commencée par des Manichéens.

Parallèlement, un autre mouvement se produisait. M. Nonce Casanova, voulant imiter l'auteur de *Quo vadis*, dans le but d'atteindre le même succès par le roman historique à thèse, publiait une *Messaline* avec l'intention de personnifier en elle le vice universel du paganisme, mettant en face d'elle la Vierge chrétienne, la jeune Coelerina qui va devenir l'idéal chrétien, — la femme sans sexe, — mais cependant livrée à l'homme.

Nous retrouvons donc dans ce roman l'esprit dépravé de l'époque romaine, cette époque de laquelle on disait que des entrailles mêmes de la Terre sortaient des cratères qui vomissaient l'injure, l'outrage, le blasphème, dont tous les peuples, jusqu'aux plus infimes, ressentaient le contre-coup. Cette crise morale, ce fut l'universel mensonge qui avilissait la Femme dans son sexe.

La science nous en délivrera.

Mais combien Elle aura souffert, en attendant, celle qui a sanc-

(1) Voir l'ouvrage de l'abbé Lecanu intitulé *Histoire de Satan, son culte, ses manifestations, ses œuvres*.

tifié cette Terre par son action providentielle — jamais arrêtée —, écoutant impassible les plus ineptes apostrophes et les plus monstrueux outrages contre sa sainteté sexuelle, sans jamais se venger du mal subi et prouvant par son attitude la grande force morale que sa nature féminine lui assure !

### *Phèdre*

(premier siècle après notre ère)

Nous venons de voir Juvénal ridiculisant, avilissant la Femme. Voici un auteur qui fait le contraire ; c'est l'œuvre de l'homme qu'il critique, mettant dans des fables les vérités défendues. Il dit : « Un esclave obligé d'être timide, n'osant pas s'exprimer librement, mit une traduction de ses propres sentiments dans des apologues et déjoua la malveillance par des fictions badines. »

En effet, la Fable fait deviner ce qu'on n'est pas libre de dire.

Au milieu de cette Rome où la dureté triomphe, Phèdre exprime la pitié ; à l'orgueil de l'homme, cet auteur oppose l'humanité, la justice, il prend la défense des humbles, des faibles. C'est la voix féminine, cachée sous l'allégorie, qui plaide en faveur des *Innocents* (voir cette fable) ; elle défend le faible, attaque l'égoïsme de l'homme dans *Le Bœuf et l'Ane*.

Donc, Phèdre est, comme Esope, une personnalité féminine cachée.

M. Louis Havet dit : « Voilà pourquoi Phèdre, qui se sent romain, nous semble pourtant bien différent des Romains ordinaires ; sa pitié fait contraste au milieu de l'impitoyable Rome. »

C'est que Phèdre est un auteur qui écrit en Femme — comme Esope qu'il (ou qu'elle) copie. Phèdre est un nom féminin, comme Lucrèce, qui exprime aussi des idées féminines.

Louis Havet, dans une étude sur ce fabuliste, voit des allusions politiques dans des fables qui sont des allusions sexuelles (1). Ainsi, dans une de ces fables, un loup emporte un agneau ; le loup, c'est l'homme, l'agneau la femme. Dans une autre, une *grue* happe des *grenouilles* ; la grue symbolise le sexe mâle, les grenouilles le sexe féminin. Phèdre nous montre *le soleil dévorant qui dessèche le monde* ; ce soleil-là est celui d'Apollon-Jupiter.

(1) Dans la *Grande Revue* du 1<sup>er</sup> février 1899 : *La Fable politique dans Phèdre*.

Dans une de ses fables, nous voyons un lion qui vole ses associés. Le lion, c'est le vainqueur qui trompe les hommes associés à lui pour la victoire dont il profite sans eux.

Dans « l'Aigle, le Tortue et la Corneille », nous voyons la Femme écrasée par les deux puissances masculines, le Roi et le Prêtre. L'aigle, c'est la grue ennoblie devenue l'insigne de l'Empire ; la tortue, c'est la Femme sans action, mais qui porte le monde ; la corneille, c'est le prêtre personnifiant la ruse, la trahison. Et le fabuliste dit : « Contre les puissants, personne n'est défendu par assez de remparts, mais c'est bien autre chose quand il vient se joindre à eux un conseiller perfide. »

On connaît la fable : « Un aigle enleva dans les airs une tortue. » C'est l'homme qui enleva la Femme avec lui dans son régime masculin. « Comme celle-ci avait caché son corps dans sa maison d'écaille et qu'elle était invulnérable en s'y tenant enfermée, une corneille vint à travers les airs et, volant à côté de l'aigle, lui dit : « Certes, c'est une belle proie que tes serres ont ravie, mais, si je ne te montre ce que tu dois faire, elle te fatiguera inutilement par sa lourdeur. » L'aigle lui ayant promis une part, elle lui conseilla de fracasser, en la lançant du haut du ciel sur un rocher, la dure enveloppe ; celle-ci brisée, il pourra facilement prendre sa nourriture. Ainsi, la tortue qu'avait protégée un don de la nature, trop faible contre deux ennemis, périt d'une mort malheureuse. »

C'est la Femme, précipitée de sa hauteur psychique dans un abîme de honte par l'homme qui l'emporte dans son monde, mais il ne peut la manger, c'est-à-dire en faire sa proie sexuelle, que s'il brise le bouclier qui la protège : sa science et son esprit.

C'est dans Phèdre qu'on trouve *Les grenouilles qui demandent un roi*. Quelle allusion à la faiblesse féminine qui veut être dominée par l'homme ! Puis la fable du *Vieillard et de l'Ane* dont la morale est que « dans un changement de gouvernement il n'y a que la personne de maître qui change », conséquence fatale du règne légendaire de Minos, qui introduisit dans le monde le gouvernement des lois (Phèdre, L. II). Dans « Les deux taureaux et la grenouille », il s'agit d'une dispute d'hommes. Moralité de cette fable : quand les puissants se querellent, ce sont les faibles qui pâtissent ; les grenouilles, étrangères au combat, risquent d'être écrasées par le vaincu. Dans la fable « Le milan et les colombes » se trouve la critique du droit romain qui asservit les

femmes. En voici la moralité : « Celui qui se met sous la sauvegarde d'un scélérat, en cherchant protection trouve sa perte. »

Les *Colombes* (symbole féminin), bien des fois, avaient échappé au milan, et la rapidité de leurs ailes les avait sauvées de la mort (allusion aux émigrations des femmes). Le brutal ravisseur, changeant de méthode, eut recours à la fourberie et trompa cette race sans défense par la ruse suivante : « Pourquoi, leur dit-il, passer dans l'inquiétude toute votre vie, au lieu de me créer votre roi, par un contrat en forme, pour vous garantir de tout dommage ? » Les colombes, sans méfiance, se livrèrent au milan ; mais, mis en possession de la royauté, il se met à les dévorer les unes après les autres et, comme moyen de gouvernement, à se servir de ses serres cruelles. Alors, une de celles qui restaient : « C'est justement, dit-elle, que nous sommes frappées, nous qui avons confié notre vie à ce brigand. »

La lutte pour l'enfant est dans *L'Aigle et le Renard*, fable grecque, imitée par Phèdre. Dans la fable grecque, l'aigle (l'homme) et le renard (la femme rusée), ayant conclu amitié, convinrent de vivre près l'un de l'autre. L'un donc fit ses petits en haut d'un grand arbre, l'autre mit bas dans les broussailles qui poussent au pied. Un jour que le renard était sorti pour chercher sa nourriture, l'aigle, qui avait faim, enleva les renardeaux et les mangea avec ses aiglons. Le renard, à son retour, fut réduit à lancer, de loin, des imprécations contre son ennemi. Mais l'amitié profanée ne fut pas longtemps sans vengeance. Des gens ayant sacrifié une chèvre dans la campagne, l'aigle s'abattit sur l'autel, enleva les viscères enflammés et les porta dans son nid. Au souffle du vent, la paille légère et desséchée flamba vivement, brûlant les aiglons qui étaient encore sans ailes et qui tombèrent à terre. Et le renard accourant, sous les yeux de l'aigle, les dévora tous. On a, sans doute, voulu montrer, dans cette fable, l'imprévoyance de l'homme et le triomphe de la Femme.

Autre allusion à la lutte entre le droit paternel et le droit maternel : « L'aigle ravit un jour des renardeaux (les enfants de la Femme) et les déposa dans son nid pour les dépecer et les donner en pâture à ses aiglons. La mère le suivit, le supplia de ne pas infliger à une malheureuse une si grande douleur. Mais l'aigle méprisa ses prières : « N'étaient-ils pas en sûreté là-haut ? » La Mère saisit sur un autel un tison ardent et fit autour de l'arbre

un cercle de flamme, déclarant la guerre à l'aigle et le menaçant dans sa progéniture. (Allusion au massacre des garçons.) L'aigle, pour arracher ses petits à la mort, dut rendre sains et saufs les renardeaux, en demandant grâce à leur mère. »

De Phèdre on nous dit qu'il fut l'affranchi d'Auguste, parce qu'il nous parle *lui-même* de son esclavage. Mais il s'agit de l'esclavage de la Femme, asservie par les lois et les mœurs romaines ; il ne s'agit pas de l'homme appartenant à la caste inférieure des prolétaires.

Les auteurs du temps d'Auguste n'avaient pas cité les écrits de Phèdre. Cependant, lorsque l'on découvrit son manuscrit, les savants ne doutèrent pas que ce fût une production du siècle d'Auguste. C'est que l'on pratiquait déjà alors la conspiration du silence vis-à-vis des œuvres de femmes.

#### APULÉE (1)

M. Monceau a publié une étude sur Apulée que j'ai déjà citée à propos des contes milésiens.

Je lui emprunte encore quelques pages qui nous montrent le mélange bizarre qui existait entre la littérature, la philosophie et la religion, dans cette époque de désordre et d'incohérence. Il en fait un tableau si suggestif et si instructif qu'on ne pourrait mieux donner une idée de l'état mental des hommes de ce temps.

J'ai montré, en mentionnant les contes milésiens, la profanation littéraire des auteurs masculins qui, pour imiter *la science sacrée*, font des contes dans lesquels les lois de la Nature sont racontées ironiquement et symboliquement, si bien que, pour en comprendre *l'intention*, il faut être initié.

Un auteur latin qui a excellé dans ce genre de littérature, c'est *Apulée*. On a de lui un conte, *L'Ane d'or*, qui est arrivé jusqu'à nous. C'est la loi des sexes qui y est exposée, ou plutôt ironisée. Apulée n'a pas caché l'origine de son œuvre : « C'est une conte grec que je vais vous dire », déclare-t-il en commençant.

Par tout l'empire, on était friand alors des histoires galantes du cycle milésien. On ne pouvait imaginer une meilleure préface

(1) Inspiré par le livre de Paul Monceau : *Apulée*, chez Quantin, éditeur.

que ces premiers mots du romancier : « Je vais vous coudre ici divers récits de la façon de Milet. »

C'est pour lui une occasion d'attaquer les femmes, car Apulée est misogyne, comme tous les Latins. (Pour lui, on trouve une honnête femme pour dix coquines.) Et on se montre avec terreur la baraque des devineresses, le laboratoire des magiciennes.

Voici le sujet de son roman.

On accusait Pamphile (une sorcière) d'avoir des secrets magiques, de fabriquer une pommade dont elle s'enduisait le corps pour se transformer en oiseau. On la voyait alors se couvrir d'un duvet, puis il lui poussait de fortes plumes, ses ongles s'allongeaient en griffes, son nez durci et recourbé devenait un bec ; et, ainsi transformée, elle s'envolait par la fenêtre.

Lucius, qui a regardé par le trou de la serrure ce qu'elle faisait, entre dans sa chambre après qu'elle en est partie, heureux d'avoir surpris son secret ; il veut, lui aussi, se transformer en oiseau, et commence à se frotter le corps avec la pommade magique. Mais quelle n'est pas sa surprise de voir que le résultat obtenu est tout différent ! Sa tête qui s'allonge devient celle de l'âne, ses oreilles grandissent, ses pieds deviennent ceux de l'animal, et une queue lui pousse. Le voilà devenu un âne. Il le constate, mais trop tard ; il ne peut plus sortir de ce corps, et force est pour lui d'y rester et de s'y faire une vie nouvelle jusqu'au jour où le pouvoir magique lui rendra la forme humaine.

Ceci est très symbolique. Quand l'homme veut imiter la femme, au lieu de monter, il descend ; il crut qu'en faisant ce qu'elle faisait, il allait devenir ce qu'elle était, et c'est un résultat tout différent qui se produit.

Pour comprendre la vie et le rôle d'Apulée dans l'Afrique romaine, dit Paul Monceau (*Apulée*, conclusion, p. 309), il faut chercher ailleurs une analogie et, par la pensée, se transporter dans l'Orient grec. Il faut suivre ces étranges personnages qui, l'un après l'autre, gaspillèrent à travers le monde tous les trésors de leur ingénieux talent. La race des sophistes et des rhéteurs s'est renouvelée d'âge en âge. Ils apparaissent à la fois en Sicile, à Athènes et en Asie Mineure, après le temps des guerres médiques. En vain Platon les a bernés dans ses dialogues et s'est égayé de leur amusante caricature ; en vain Ménandre et les comiques du iv<sup>e</sup> siècle les ont poursuivis de leur incessante

raillerie sur tous les théâtres helléniques. Les héritiers d'Hippias et de Prodicos ont continué de promener de ville en ville leur pompeuse éloquence et leur victorieuse vanité. Dans ces pays où l'on vit en plein air, où l'esprit s'éveille chaque matin en face du soleil, la foule curieuse accueillait avec un enthousiasme sincère les beaux parleurs qui s'amusaient des idées et jonglaient avec les mots. On se pâmait d'aise devant leurs paradoxes comme devant une cabriole inédite d'un sauteur de corde. Les idées les plus abstraites et les plus subtiles prenaient corps dans l'imagination de ces Hellènes qui ont fouillé presque tous les recoins de l'âme, qui ont inventé l'art dramatique et créé de toutes pièces la plupart des cadres où se meut la pensée humaine. Les Grecs aimaient à la folie tous les spectacles, même ceux qui ne parlaient point aux yeux ; c'était une joie pour la foule ignorante, comme pour les intelligences les plus cultivées, que de voir s'entrechoquer les idées et les mots. Pendant des siècles, les villes d'Orient ne se lassèrent pas des assauts d'éloquence que se livraient entre eux les sophistes, dans les théâtres ou sous les portiques. La conquête de l'Asie ouvrit un nouveau et plus vaste champ d'expérience à l'humanité voyageuse et aux succès forains des orateurs. On les vit renchérir sur les sophistes de l'âge précédent, ajouter à leur bagage les légendes et les conceptions mystiques de l'Orient, exagérer encore leurs jeux d'esprit et leur soin curieux de la forme pour séduire l'imagination inquiète de la foule, que ne préoccupaient plus de grands intérêts patriotiques. Après la conquête romaine, c'est l'Italie et l'Occident tout entier qui sont livrés à la fantaisie des sophistes grecs et aux entreprises des orateurs ambulants. D'un bout à l'autre de la Méditerranée, on voit courir ces mendiants de la littérature ; ils vont à l'aventure, étalant aux yeux des populations ébahies la défroque des siècles passés ; semant le long des grandes routes la menue monnaie de leur talent. D'autres renoncent à la vie errante, jettent leur bâton de philosophe nomade, entrent dans les Universités que les Antonins viennent de fonder et parlent avec éclat du haut des chaires officielles. Quelques-uns domptent leur âpre désir du gain ; ils portent dans leur enseignement plus de fierté, et dans leurs études plus de scrupule. Ceux-là se sont fait une place dans l'histoire des lettres : les uns, comme Plutarque, par leur érudition ; les autres, comme Lucien, par la finesse de leur esprit et la sûreté de leur goût.

Apulée nous apparaît comme le grand sophiste de l'Afrique romaine.

### *La Magie*

La magie est, pour Apulée, une science criminelle dont il est près d'admettre la réalité. On l'accuse de magie : « J'ai, dit-il, grande envie de demander à ces savants avocats ce que c'est qu'un magicien. J'ai lu dans beaucoup d'auteurs que ce mot signifie, dans la langue des Perses, ce que le mot prêtre signifie dans la nôtre ; en ce cas, quel crime est-ce donc d'être prêtre ? » Et il cite un passage de Platon où la magie désigne le culte des Dieux.

Apulée dit aux prêtres : « Jusqu'ici, on attribuait la propriété magique aux herbes, aux racines, aux bourgeons, aux pierres précieuses. Mais voilà que vous bouleversez la nature. Vous faites descendre la magie du haut des montagnes dans la mer pour l'enfermer au ventre des poissons. Jusqu'ici, dans leurs cérémonies mystérieuses, les magiciens invoquaient Mercure comme intermédiaire des enchantements ; Vénus comme séductrice des âmes ; la lune comme complice des opérations nocturnes ; Trivia comme reine des ombres. Mais, grâce à votre liturgie nouvelle, on verra désormais Neptune, Salcie, Portune et tout le chœur des Néréides, au lieu de soulever des orages sur la mer, en soulever dans les âmes. »

Dans cette singulière invective d'Apulée, on sent le mépris de l'initié pour le profane. Il écrase ses adversaires du poids de son érudition. Il déclare bien haut qu'il connaît tous les rites, et laisse voir clairement qu'il ne tiendrait qu'à lui de tenter la fortune des enchantements. Il va jusqu'à réclamer fièrement pour les médecins le droit d'employer la magie dans le traitement des malades. Il dit : « La connaissance et la recherche des médicaments relèvent autant du magicien que du médecin, ou même après tout du philosophe. Dans les temps antiques, les médecins savaient que même les enchantements guérissaient les blessures. Du moment qu'on se propose le bien de l'humanité, on ne saurait être coupable. »

Dans l'esprit d'Apulée, comme chez presque tous les anciens, rien ne marquait nettement la limite entre la science et le surnaturel.

Ce principe, qui nous paraît si simple aujourd'hui, a été presque universellement méconnu dans l'antiquité. Voilà pourquoi l'on y rencontre de prodigieuses contradictions chez les plus grands hommes ; ils ont entrevu la plupart des vérités scientifiques, mais ils n'ont pu les conquérir définitivement, les contrôler par l'expérimentation, les séparer des vaines hypothèses. Pour la même raison, leur esprit si ingénieux et si fertile était sans défense contre toutes les séductions du surnaturel.

La magie a envahi toutes les religions, et même toutes les sciences de l'antiquité. De tout temps, la croyance aux sortilèges, à l'action mystérieuse des paroles et des philtres, a hanté l'imagination populaire.

Dans cet état lucratif, qu'alimente la crédulité publique, aucun exploitateur n'égale en impudence les prêtres mendiants de la Déesse Syrienne (Istar Astarthé). A la fois pontifes et devins, joueurs de tours et saltimbanques, ils mêlent la religion à la parade de foire, promènent dans les villes et dans les campagnes, sur le dos d'un âne, la statue de la Déesse encadrée dans une petite niche. De temps en temps, l'on s'arrête, on danse en musique, on s'étourdit pour étourdir les assistants, on se passe des couteaux à travers les bras ; puis on fait la quête et l'on prépare l'orgie à huis clos. Voit-on se lasser la piété et la curiosité publique ? on dira la bonne aventure. Pour simplifier, les prêtres composent un oracle unique en deux vers, qu'on appliquera à toutes les circonstances. Il y est question de bœufs, de joug et de moissons : il n'en faut pas plus pour qui connaît la puissance de l'allégorie et de l'exégèse. Qu'il s'agisse de mariage, de propriété, de voyage ou de combat, les bœufs, le joug et les moissons ont réponse à tout. L'expédient réussit à merveille.

#### *Apulée contre les femmes*

En Thessalie, les sorcières mutilent les cadavres ; pour arriver à leur fin, elles se transforment en oiseaux, en chiens, en rats, en mouches ; aussi est-il nécessaire de veiller attentivement les morts, sans jamais succomber au sommeil ; si, au matin, le gardien ne rend pas le corps intact, on lui coupe, au visage, le morceau de chair correspondant à celui qu'a perdu le cadavre.

Dans l'antiquité comme au moyen âge, on attendait des sorciers et des astrologues ce que ne pouvaient donner les prêtres des religions officielles.

*La religion des supérieurs*

Mais les esprits cultivés de la Grèce avaient conservé longtemps une sorte de religion (Théogonie) aristocratique, chevalerie faite de piété sincère envers un Dieu (la Déesse) tout-puissant, de moralité, de rêveries poétiques, de raison et de philosophie.

Sous l'empire romain, l'invasion des cultes mystiques et grossiers de l'Orient, la fusion des mythologies, l'affaiblissement de l'esprit critique, la stérilité des études philosophiques, que remplaça trop souvent une érudition confuse, ruinèrent presque complètement l'ancienne religion aristocratique des classes élevées. On n'eut plus de choix qu'entre la superstition et le scepticisme absolu. Or rien n'égale la crédulité des sceptiques, de ceux, du moins, qui n'ont pas un point d'appui solide dans les principes d'une science positive. Les Romains les plus instruits finissaient par accepter, les yeux fermés, les cultes les plus bizarres, qui leur assuraient au moins la paix de l'âme. Dans l'Afrique romaine, tout le monde acceptait la réalité des enchantements. C'est la patrie de Manilius, qui, dans son singulier et puissant poème des *Astronomiques*, soumet la nature et l'homme tout entier à l'influence des astres. Même les évêques africains ont cru à l'influence des sortilèges ; ils les condamnaient avec d'autant plus d'emportement, comme des œuvres diaboliques.

« Ce qui fait le savant n'est pas le goût de la science, c'est la méthode » (pp. 265 et suivantes).

Donc, voilà un auteur moderne, Monceau, qui ignore que la terre subit l'influence du soleil, de la lune et des astres qui font la lumière, la chaleur, l'électricité et la vie. Et il trouve *singulier* qu'un poète ait affirmé cela !...

Page 274, il dit : « Quand il s'agit de ses croyances, Apulée n'entend pas raillerie. Tout le dernier livre de l'*Ane d'or* a été ajouté par lui au canevas grec. Voyez alors avec quelle gravité, quel recueillement, quelle simplicité éloquente, il décrit la procession et les mystères d'Isis. Il est dans l'isthme de Corinthe, près du port de Cenchrées, au bord du golfe d'Egine. Il fait nuit. Tout à coup, il se réveille effrayé. Il voit autour de lui une lumière éblouissante : c'est la pleine lune, dont le disque radieux effleure la cime argentée des flots. « La nuit, le silence, la solitude, tout portait au recueillement. Je savais aussi que la lune, Déesse

souveraine, exerce un pouvoir incomparable et gouverne ici-bas toutes choses par sa providence. Je savais que non seulement les animaux domestiques ou sauvages, mais encore les objets inanimés, subissent la divine influence de sa lumière et de ses propriétés. Je savais que sur la terre, dans les cieux, au fond des eaux, l'accroissement ou le déclin des corps est soumis à ses lois. Puisque le destin m'offrait enfin un espoir de salut, je voulus implorer, sous son emblème auguste, la Déesse que j'avais devant les yeux. »

Alors il se lève, et sept fois, selon le précepte de Pythagore, il se purifie en plongeant sa tête sous les flots. Puis, en termes magnifiques, il invoque la lune en qui il personnifie Cérès, Vénus, Phébé, Proserpine, toutes les grandes Divinités féminines. Soudain, de la mer s'élève une forme étrange. C'est une femme d'une beauté merveilleuse ; elle porte sur le front un cercle lumineux, une couronne de fleurs, de vipères et d'aspics. Sa robe aux mille nuances a tour à tour l'éclat de l'albâtre, les reflets dorés du safran, l'incarnat de la rose. Elle est drapée d'un manteau noir enguirlandé de fleurs et brodé d'étoiles. Elle est chaussée de feuilles de palmier. Elle tient à la main un vase d'or en forme de gondole, dont l'anse est surmontée d'un aspic, et un sistre d'airain traversé par trois lames qui s'entrechoquent avec un tintement aigu. Elle réunit, dans une synthèse mystique, tous les symboles des Divinités d'Orient. « Je suis, dit-elle, la Nature, mère des choses, maîtresse de tous les éléments, origine et principe des siècles, souveraine des Divinités, reine des mânes, la première entre les habitants du ciel, type commun des Dieux et des Déeses. C'est moi qui gouverne les voûtes lumineuses du ciel, les souffles salubres de la mer, le silence lugubre des enfers. Puissance unique, je suis, par l'univers entier, adorée sous mille formes, avec des cérémonies diverses et sous des noms différents... Les Egyptiens, si admirables par leur antique sagesse, m'honorent seuls du culte qui me convient, seuls ils m'appellent par mon véritable nom, la reine Isis... Si par un culte pieux, par une dévotion exemplaire, une chasteté inviolable, tu mérites ma protection, sache que seule j'ai le droit de prolonger ta vie au delà du terme fixé par les destins. »

« C'est la Déesse mystérieuse qu'on retrouve au fond de toutes les religions antiques, cette Nature qu'ont invoquée les sorciers de tous les temps. »

Le jour paraît. La Déesse, en se retirant, a laissé derrière elle une traînée de joie. « La nature entière me semblait respirer l'allégresse. Sur les animaux, autour des maisons, dans l'air même, je sentais se répandre comme une atmosphère de bonheur. La fraîcheur de la nuit avait fait place à une température douce et délicieuse. Les oiseaux, éveillés par les émanations printanières, entonnaient leurs cantiques ; par leurs charmants accords, ils célébraient la Mère des astres et des temps, la Maîtresse de l'Univers. Les arbres mêmes s'épanouissaient au souffle de l'Auster ; ils se paraient d'un feuillage naissant, et leurs bras, doucement agités, bruissaient avec un joli murmure. Le fracas assourdissant des tempêtes s'était apaisé ; la mer avait calmé ses flots. Le ciel était pur de tout nuage ; rien n'obscurcissait son éclat azuré. »

*Réaction. Décadence romaine*

Mais voilà que, des portes de Corinthe, sort la longue procession des adorateurs d'Isis. En avant marchent les gens du peuple, tout bariolés. Un homme, ceint d'un baudrier, représente un soldat ; un autre, avec sa courte chlamyde, son petit sabre et ses épieux, figure un chasseur. En voici un qui porte des brodequins dorés, une robe de soie ; à ses cheveux rattachés sur le haut de la tête, à sa marche traînante, on reconnaît de loin qu'il joue un rôle de femme. Celui-ci, chaussé de bottines, armé d'un bouclier, d'un casque et d'une épée, semble un gladiateur. Celui-là, précédé de faisceaux, contrefait le magistrat. Voici le philosophe, avec son manteau, son bâton, ses sandales, et sa barbe de bouc. Puis ce sont des oiseleurs avec leur glu, des pêcheurs avec leurs hameçons. On porte en litière un ours apprivoisé, vêtu en dame de qualité. Derrière elle sautille Ganymède : c'est un singe, coiffé d'un bonnet brodé, vêtu d'une robe jaune. On s'amuse beaucoup à voir passer Pégase et Bellérophon : c'est un vieillard cassé, qui suit péniblement un âne au dos collé de plumes. Avec la gaiété populaire des masques contraste le recueillement des femmes, vêtues de blanc, qui forment le cortège particulier de la Déesse. Tout enguirlandées de roses, elles jonchent le sol de petites fleurs, et portent les attributs magiques d'Isis. Elles versent des parfums, ajustent avec leur peigne d'ivoire les cheveux de la Déesse, qui se regarde dans de grands miroirs accrochés au dos des dévotes. Autour d'elles, on agite des torches,

des lanternes, des cierges ; on joue du chalumeau et de la flûte. Des jeunes gens d'élite, habillés de blanc, psalmodient les hymnes sacrés. Des huissiers écartent les curieux devant la troupe sainte des initiés, éblouissants sous leur robe de lin ; sur les cheveux parfumés des femmes flotte un voile transparent ; sur la tête rasée et le crâne luisant des hommes s'agitent les sistres d'airain, d'argent et d'or. Enfin paraissent les prêtres, dont la robe blanche est serrée à la taille et tombe jusqu'aux talons ; leurs mains soutiennent les symboles divins : une lampe en forme de gondole, de petits autels, des rameaux d'or, le caducée de Mercure, un bras dont la main ouverte figure la justice, un vase en forme de mamelle. Les Dieux mêmes ont voulu honorer de leur présence la fête de leur souveraine ; à la suite de la reine Isis, ils daignent se laisser transporter sur les épaules des hommes. Voici Mercure avec une tête de chien, blanche d'un côté, noire de l'autre ; puis la vache divine dressée sur ses pieds de derrière ; enfin l'urne d'or, couverte d'hiéroglyphes, terminée par un long bec, ornée d'une anse ronde sur laquelle se dresse un aspic au cou gonflé. Et lentement, lentement, à travers la plaine, se déroule la longue procession de la Déesse qui commande au destin. Dans le temple, on baisait les pieds de la Déesse Isis.

Apulée va lui vouer un culte éternel.

*Une lueur de raison dans l'obscurité romaine*

(de 218 à 222)

Nous avons lu, avec surprise, un article publié le 1<sup>er</sup> novembre 1918 dans le *Mercur de France*. Dans cet article, on nous montre un Empereur romain féministe.

En voici, du reste, le résumé :

Dans une cité fameuse, Emèse, le Dieu-Soleil eut son temple, merveille de cette opulente Phénicie si riche en monuments.

Selon la coutume de ce temps, dans les profondeurs mystérieuses de ce temple vivait une armée de sacerdotesses, Prêtresses, hiérodules, serviteurs, sous l'autorité d'un grand Pontife dont la puissance s'étendait sur toute la contrée.

Et les grands Prêtres du soleil montèrent sur le trône lorsque la dynastie des Séleucides se fut éteinte.

Mais Emèse tomba au pouvoir de Rome.

Seulement, les vaincus ayant une valeur morale très supé-

rieure à celle des vainqueurs, ils imposèrent leur autorité et leur religion à la Rome victorieuse. Ce fut leur revanche.

La somptueuse religion de l'Asie, encore féministe, séduisit les légions romaines elles-mêmes, et la pourpre impériale couvrit les épaules de deux grands Prêtres du soleil, — Héliogabale, féministe, et Alexandre Sévère, masculiniste.

Mais, dans le monde de la corruption romaine, ceux qui restaient partisans de l'ancien culte féministe étaient considérés comme des fous ou des débauchés. C'est ce qui fit donner à Héliogabale un renom de folie et de débauche, et c'est sous cet aspect qu'il est représenté dans l'histoire par les masculinistes qui avaient renversé toutes les lois de la morale.

Son nom était Aurélius Antoine. Héliogabale est un surnom.

La grande religion féministe — la Théosophie — est considérée comme une religion monstrueuse. Cependant, les ruines de Baalbek et de Palmyre témoignent de la grandeur du culte voué dans toute la Phénicie à la Déesse Astarthé (ridiculisée dans Astoreth et devenue l'épouse de Baal pour les masculinistes).

La grande Déesse Astarthé était adorée à Emèse sous le nom d'Eliogabal.

Héliogabale, encore jeune et déjà grand Prêtre, avait pris part aux Mystères dans lesquels Adon sacrifiait à la Déesse à la fête symbolique du printemps. Il était beau et fit impression sur les soldats romains. Sa mère Julia Sæmias ou Sémiamira (d'après Lampride) seconda le caprice des légions en répandant l'or à profusion, tandis que son aïeule Julia Mœsa, « dame assez belle, dit Allègre, mais au reste prompte d'esprit », faisait courir le bruit que sa fille avait eu les faveurs de Caligula et qu'Héliogabale en était le fruit.

Le nouvel empereur entra dans Rome où on lui fit une ovation enthousiaste. Le Sénat était avili par un long esclavage.

Ceci se passait en 218. Pendant son règne de près de quatre ans, il n'eut qu'une pensée : glorifier la Déesse asiatique et lui donner la prédominance sur tous les dieux de l'Olympe latin.

Son premier soin fut de faire venir à Rome le symbole qui la représentait, une pierre noire de forme conique (sexe féminin) sur laquelle étaient gravées de mystérieuses empreintes. On la disait descendue du ciel. Peut-être la croyait-on une émanation de l'astre puissant, foyer de toute lumière, de toute chaleur, de

*toute vie*, agent des fécondes décompositions, objet d'un culte profond chez tous les peuples de l'antiquité (imité par les masculinistes qui lui substituèrent le phallus).

Héliogabale fit construire sur le mont Palatin un temple magnifique, dans lequel il installa solennellement la *Pierre sacrée* d'Emèse. Autour du temple étaient dressés de nombreux autels, où l'empereur officiait lui-même.

Il paraissait dans les cérémonies vêtu d'une robe flottante enrichie d'or et de pierreries, son front était ceint d'une couronne d'or.

Un peu plus tard, il fit construire un nouveau temple dans un de ses jardins, et chaque été, au temps du solstice, la Pierre sacrée y était conduite en grande pompe. On la plaçait sur un char somptueusement décoré et traîné par six chevaux blancs. Aucun mortel ne pouvait s'asseoir aux côtés du symbole sacré. L'empereur, en qualité de grand Prêtre, conduisait seul, tenant les chevaux par la bride et marchant à reculons pour ne pas quitter la Divinité du regard ; à la suite du char s'avançaient les dieux antiques de Rome, qui semblaient être ainsi les serviteurs du Phénicien. « Il disait, rapporte Lampride, que tous les autres dieux n'étaient que les ministres du sien. » Et Hérodien ajoute qu'« ordre fut donné à tous les magistrats de Rome d'invoquer, même dans les sacrifices publics, le nouveau dieu avant tous les autres ».

Il y associa la Thanit punique, qui était une dérivation de l'Astarthé phénicienne.

On reproche à Héliogabale d'avoir étendu sa protection toute-puissante sur les plus *viles courtisanes*, c'est-à-dire sur les féministes de son temps.

On attribue ce fait à l'éducation qu'il reçut entre sa mère Sémiamira ou Scémira et sa grand'mère Julia Mœsa.

Il voulut garder à Rome la morale pure de la religion naturelle et on lui en fit un crime ; il voulut continuer à honorer la femme dans un monde d'orgie masculine où tout le monde l'outrage.

« Il paraissait en public, dit Lampride, vêtu comme une femme et coiffé d'un diadème orné de pierres précieuses qui rehaussait sa beauté et donnait plus de féminité à son visage. »

Il arracha une Vestale aux autels pour protester contre la religion romaine.

Le fait le plus curieux de son règne est la création d'un Sénat de femmes.

Malheureusement, les auteurs latins, si prodigues de détails lorsqu'il s'agit de raconter les cruautés, les licences, les moindres gestes des empereurs romains, sont peu prolixes sur de tels faits, dont le côté philosophique leur a échappé. Lampride est, croyons-nous, le seul qui donne à ce sujet quelques renseignements que nous allons lui emprunter :

Il fut tellement dévoué à Sémiamira, sa mère, qu'il ne fit rien dans la République sans la consulter, tandis qu'elle, vivant en courtisane, s'abandonnait dans le palais à tous les désordres.

Lors de la première assemblée du Sénat (des hommes), il fit mander sa mère. A son arrivée, elle fut appelée à prendre place à côté des consuls ; elle prit part à la signature, c'est-à-dire qu'elle fut témoin de la rédaction du sénatusconsulte. De tous les empereurs, il est le seul sous le règne duquel une femme, avec le titre de *clarissime*, eut accès au Sénat pour y tenir la place d'un homme.

Il établit aussi, sur le mont Quirinal, un petit Sénat ou Sénat de femmes, dans un lieu où se tenait auparavant la réunion des dames romaines, aux fêtes solennelles seulement, réunion à laquelle n'étaient admises que les femmes de consuls, honorées des ornements consulaires ; c'est une concession faite par les anciens empereurs en faveur de celles surtout qui n'avaient pas leurs époux anoblis, pour qu'elles ne restassent pas elles-mêmes sans distinction.

Julia Soemia siégea dans le Sénat des hommes tant que dura le règne d'Héliogabale. Un passage de Lampride ne permet pas d'en douter : « Avec lui on mit à mort Sémiamira sa mère, femme sans honneur et bien digne d'un tel fils. Après Héliogabale, on s'occupa, avant toutes choses, du soin d'empêcher que jamais femme ne mît le pied au Sénat, et l'on dévoua aux enfers, chargée de malédictions, la tête de celui qui commettrait pareille énormité. »

Un rôle politique, une part dans les affaires de l'État, l'accès aux charges publiques, voilà ce que rêva pour les Matrones romaines le Syrien couronné. Ne méritait-il pas le titre que nous lui avons donné d'Empereur féministe ? Il ne s'en tint pas là, malheureusement, et voulut pour les femmes plus encore. Il revendiqua pour elles le libre choix des amours, la satisfaction

de leurs caprices, toutes les facilités de mœurs qui sont l'apanage sinon légal, du moins toléré, de l'homme dans nos sociétés modernes elles-mêmes ; en un mot, il voulut les sortir du gynécée, prison jalouse où depuis des siècles elles étaient enfermées.

Ce n'est pas tout encore. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il couvrit de sa protection les prostituées de Rome. Comment s'y prit-il pour les relever de l'anathème qui pesait sur elles, pour leur donner dans le monde romain une place conforme à l'idée qu'il se faisait de leurs fonctions d'après l'éducation reçue et les rites de la religion d'Emèse ? Sur ce point, les historiens latins abondent en détails précis, et nous n'avons qu'à glaner les plus singuliers documents ; à les entendre, on comprend que la réhabilitation de la prostituée ait été une des grandes préoccupations de son règne.

Tout d'abord, nous ne pouvons plus guère nous étonner qu'il considérât la chasteté, chez la femme, comme une chose monstrueuse, peut-être comme un sacrilège. Sa Divinité ne demandait-elle pas le sacrifice de la virginité comme un acte recommandable ? Aussi devons-nous croire Allègre quand il nous raconte qu'Héliogabale « *avait fait publier une loi portant qu'aucune Vierge romaine, voire Vestale, ne se peut obliger à garder virginité, mais qu'elles eussent liberté de s'enfermer ou de se marier* ».

Et, pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, Héliogabale courait souvent les quartiers mal famés de Rome et rachetait toutes les prostituées, leur rendant la liberté (donc ce sont des esclaves).

« Enveloppé d'une cape de muletier, pour n'être pas reconnu, ajoute Lampride, il visita un jour toutes les courtisanes du cirque, du théâtre, de l'amphithéâtre et autres lieux de la ville, et leur distribua des pièces d'or, en leur disant : « C'est Antonin Héliogabale qui vous donne cela, mais que personne ne le sache. »

C'est le fait d'un homme généreux et sensible à certaines misères humaines ; bien digne en tout cas de l'homme qui, traversant un jour le marché qu'il trouva bien pauvre, pleura sur la misère publique.

Et cet homme tant calomnié par les historiens « ordonna, dit Allègre, qu'aucun Romain ne fût si hardi de jeter et mettre hors de sa maison un serviteur, esclave, cheval, chien ou autre animal de service, pour sa vieillesse et infirmité, afin que les jeunes, en

servant et entretenant les vieux, pussent espérer d'avoir semblables soins et liberté quand seraient vieux ».

D'autres fois, il ramassa au cirque, au stade, au théâtre et dans les bains toutes les courtisanes qui s'y trouvaient, les réunit dans un édifice public et les harangua comme s'il eût parlé à des soldats, les appelant « braves camarades ».

Et voilà l'homme couvert de boue !...

Consultons maintenant l'opinion des masculinistes.

Les Dictionnaires de vulgarisation nous diront : « *Héliogabale* (218-222) fut tué dans une émeute, se signala par son extravagance. »

Mais, au-dessus des dictionnaires, il y a des savants. En voici un, c'est Salomon Reinach qui dit dans *Orpheus* (p. 633) :

« Le culte de la Déesse Syrienne s'introduisit en Grèce et en Italie où il fut propagé par des prêtres vagabonds et mendiants, par des soldats, des marchands et des artisans qui formèrent des *confréries* jusqu'en Gaule. A côté de la Déesse Syrienne, d'autres dieux de ce pays trouvèrent des fidèles, en particulier les Baalim ou Jupiters d'Héliopolis et de Doliché (en Commagène). Les impératrices syriennes favorisèrent ces cultes à Rome au III<sup>e</sup> siècle, et l'empereur Elagabal, prêtre de la *Pierre noire* d'Emèse, fit adorer ce fétiche jusque dans le palais de César. »

Après les masculinistes, consultons les féministes ; ce sont toujours eux qui nous donnent les renseignements les plus sérieux.

Cailleux nous dit (*Origine celtique*, p. 156) :

« Dans les anciens Mystères était une *Pierre noire* où brûlait le feu de Vesta. » Ces Mystères étaient célébrés par les *Filles du soleil* (Amazones, qui vient du grec *Aimasia*, et Maoz chez les Hébreux). Plus loin, Cailleux nous donne un autre renseignement (p. 141) ; il dit :

« *Esat* signifie serment et *Hito* pierre noire.

« Apollonius de Rhodes, décrivant les Mystères de Cybèle dans l'Asie Mineure, signale la Pierre noire, qu'il appelle *Melas lithos*. A Hiérapolis, on l'appelait *Hélio Kepel*, pyramide du Hélion.

« En jurant sur cette pierre, on jurait donc sur le Hélion, le fleuve sacré du soleil. »

Les hommes, par imitation, jurèrent sur leurs testicules.

Pour ceux qui se moquent, Héliogabale devient Gabalus. Une grosse pierre noire est tombée du soleil, ou c'est le soleil lui-même. Quelques-uns disent la lune.

Et, comme Héliogabale est appelé Gabinus, Junon est appelée Gabina et un culte lui est rendu à Gabies, ville des Volsques.

Maintenant, voici des découvertes archéologiques qui nous rendent aussi la *Pierre noire*. Il s'agit des fouilles du Forum. Je lis ceci :

« En Italie, les explorations de la route devant la basilique Julie commencent à amener des découvertes très importantes. On peut voir actuellement six puits rituels de forme rectangulaire, obliquant légèrement vers le midi et entourés de dalles soigneusement encastrées. Chacun de ces puits s'étend sur un espace de deux pieds romains sur quatre. Dans l'un d'eux, on a trouvé un grand nombre de *calices* en terre cuite, de forme très curieuse, car la coupe est réduite aux *proportions* les plus *minimes*, parce que, sans doute, ces calices ne servaient qu'à des cérémonies augurales.

« Les deux premiers puits rituels, les plus près du temple de Saturne, furent coupés vers l'an 18 de l'ère chrétienne pour poser les fondations de l'arc de Tibère, mais il subsiste des traces d'une des parois de chacun de ces puits et ce sont ces restes qui ont engagé à entreprendre cette nouvelle et importante exploration.

« La question des puits rituels se rattache, en effet, intimement au problème du *Lapis Niger*, la *Pierre Noire*, sur laquelle on a tant disserté alors que le directeur des fouilles continuait en silence ses explorations. »

### *L'Ordre des Rose-Croix*

Vers cette époque, de 240 à 270, un événement important se produisit en Orient. Un Perse, Curbicus, surnommé Manès, resuscitait les Principes de l'ancienne religion naturelle tels qu'ils avaient été formulés dans l'Avesta.

Il en fit, du reste, un ordre fermé que nous retrouverons plus tard sous le nom de Rose-Croix lorsque les modernes le restaureront.

C'est pour protester contre la profanation du culte de Vénus dans l'empire romain que ce mouvement se produisit.

La rose était consacrée à Vénus. Elle est, par excellence, l'emblème de la Femme. Les vrais fidèles sont dits *sub rosa* (sous la Rose).

Mais la femme a été avilie dans son sexe, elle a souffert à cause des péchés de l'homme ; c'est sa couronne d'épines, elle représente une vallée de larmes, alors que jadis elle portait sur la tête une couronne murale appelée en latin *Vallaris Corona*.

On va la réhabiliter en l'appelant *Vénérable*, mot qui rappellera son nom divin Vénus, et qui restera dans les ordres secrets.

C'est elle, Vénus-Uranie ou Vénus-Lucifer, qui portait le flambeau de l'Esprit avant la grande profanation ; on en fera sainte Lucie, mais on fera aussi de Lucifer un ange déchu.

Cette nouvelle doctrine, qui se propagera sous le nom de Manichéisme, va surtout protester contre la prétention de ceux qui veulent donner à l'homme les facultés divines de la Déesse. L'homme est un *demi-dieu* parce qu'il se dédouble en deux principes qui se combattent de toute éternité : l'esprit, qui représente le Bon Principe, et le corps de l'homme, qui contient le mauvais principe. Donc on doit honorer l'esprit et haïr le corps.

Mais, si l'homme est un demi-dieu, il n'y a pas de demi-Déesse ; la divinité féminine est totale, intégrale.

La doctrine secrète des Manichéens a servi à faire la légende masculiniste de ceux qui renversèrent le premier Christianisme. Ils l'ont copiée en mettant au masculin ce qui était au féminin.

Nous ne pouvons nous étendre sur cette question dans ce livre. Si nous mentionnons l'ordre des Rose-Croix, que les modernes ont repris et intercalé dans la Franc-Maçonnerie, c'est pour ne pas interrompre la chaîne qui relie les événements dans leur ordre.

Dans les Sociétés secrètes modernes, on en a fait le 18<sup>e</sup> degré. Nous n'avons pas parlé du 17<sup>e</sup> qui le précédait : *Chevalier d'Orient et d'Occident*, parce qu'il se rattache complètement à l'histoire que nous allons développer dans notre Livre V : *Le Monde Chrétien*.

Si nous mentionnons ici les Rose-Croix, c'est parce que, cette doctrine s'étant répandue en Gaule, nous allons voir les Druidesses instituer de nouveaux Mystères sous l'influence des vérités que ce mouvement rapportait.

Déjà plusieurs peuples avaient fait alliance et constitué parmi les Chevaliers d'Orient et d'Occident un grand conseil dit des Chevaliers Rose-Croix, qu'ils chargèrent de juger toutes les difficultés qui pourraient désormais surgir entre eux.

On allait aussi instituer un enseignement pour montrer aux

peuples comment les empires s'écroulent et comment les nations se relèvent.

Ce grand conseil fut une forme rénovée des *Aréopages*, qui sont des assemblées délibérantes que les Catholiques copieront en faisant des conciles.

### *Nouveau Mystère en Gaule*

Au moment où la suprême autorité morale de la Mère est menacée par le Droit romain et par les doctrines fausses qui envahissent le monde, on va rappeler que c'est à elle seule que cette autorité appartient. Ce nouveau grade sera intitulé :

#### LA GRANDE SOUVERAINE (MATRICE) DE LA JÉRUSALEM CÉLESTE

Il aura pour objet de rappeler que l'enseignement de la Vérité avait créé l'*Age d'or* et l'Éden, dira-t-on symboliquement, c'est-à-dire la vie heureuse.

Les allégories et les symboles de ce grade sont empruntés à l'Apocalypse. On fait chercher à l'aspirant la route qui conduit à la *Jérusalem Céleste*, le chemin de la Vérité. On y trouve les quatre portes de l'*Arbre central* aux 12 feuilles, point de départ de toute science.

La Franc-Maçonnerie moderne en a fait le 19<sup>e</sup> degré.

Il est utile, pour reconstituer les Mystères antiques, de s'inspirer de la forme qu'ils ont prise dans le monde masculin, car il n'y a généralement de changé que le sexe des personnages ; les rituels ont dû être respectés, car ils se rattachent d'une façon précise aux événements de chaque époque.

C'est ainsi que nous trouvons dans le discours de l'orateur du 19<sup>e</sup> degré ces phrases :

« Il n'y a pas d'autre Vérité que celle qui est enseignée par la raison. L'éducation des masses, par l'enseignement, ramènera seule les beaux jours de l'Éden où vivaient le premier homme et la première femme. (On aurait dû dire, au pluriel, les premiers hommes et les premières femmes.)

« Le vrai paradis, c'est l'Éden (l'âge d'or perdu depuis que la Femme a été renversée de son trône et réduite en esclavage). L'humanité s'y nourrissait des fruits de l'arbre de la science, et, pour posséder de nouveau le Paradis, il faut que l'interdiction

faite par Adonaï (Dieu masculin représenté par le Prêtre) de toucher à cet arbre n'ait plus aucun effet. C'est pourquoi, sous la conduite de l'Ange de lumière (la Femme), les descendants de Myriam (Hiram) monteront à l'assaut de la Jérusalem céleste pour réduire à l'impuissance Adonaï, principe du mal.

« L'Éden reconquis, l'Ange de lumière régnant et Adonaï déchu de son pouvoir néfaste, tel est le but de notre Fraternité. »

Faut-il faire remarquer que le Principe du Mal a pris bien d'autres noms depuis cette époque ?

Les assistants, vêtus d'une robe blanche, ont le titre de *fidèles et vrais frères*, parce que, depuis la grande apostasie romaine, il y a des infidèles et des faux frères. Ils portent autour du front un bandeau de satin bleu, avec douze étoiles brodées en or, pour représenter les douze livres de la nouvelle science annoncée dans l'Apocalypse et qui doivent rapporter la Vérité dans le monde à venir.

A propos des 12 étoiles représentant les 12 livres de la science restituée, on dit :

« Notre vision ne pouvant embrasser qu'une portion infinitésimale du grand tout harmonique de la Nature, notre intelligence étant essentiellement finie, en présence de l'infini, nous n'avons pas à préjuger le moment où la Vérité, l'Honneur et la Fraternité écraseront définitivement le mensonge, la bassesse et l'intolérance, les trois têtes de l'hydre du mal. Notre devoir est d'attendre ce moment béni avec patience et confiance. »

C'est depuis lors que les Celtes attendaient une régénération morale, une nouvelle épiphanie de la Déesse. Celle qui devait venir l'accomplir devait naître le jour de Noël, suivant l'ancien calendrier, c'est-à-dire douze jours après la Noël actuelle. La nuit qui devait la voir naître était appelée d'avance « nuit mère » (*nodra nect*).

Dans ce grade, il n'y a qu'un seul surveillant (évêque) au lieu de deux à l'ouest (côté des hommes), pour faire comprendre que la moitié des hommes a passé dans le parti des traîtres, des faux frères. Ce surveillant unique tient en main une étoile d'or, pour signifier que c'est lui, resté fidèle, qui possède la vérité.

\* \* \*

Ce grade n'est pas seulement un degré à ajouter aux autres, c'est une réorganisation complète à faire, une division nouvelle

à créer, une troisième partie à annexer aux anciennes Fraternités. Les modernes l'appelleront la *Maçonnerie noire*. Il s'agissait de faire comprendre qu'un grand malheur public s'abattait sur le monde, à cause des doctrines fausses du nouveau masculinisme qui commençait à se répandre partout.

\* \* \*

La question du vêtement a une grande importance dans les Mystères masculins ; aussi on décrit toujours le costume avant d'expliquer les principes qu'on va enseigner. Dans le grade dont nous nous occupons, la Mère-Vénérable porte une robe de satin blanc. Il est probable que ceux qui ont remplacé la Mère par le Père l'ont aussi habillé de satin blanc. Nous l'ignorons, mais nous avons un document curieux qui nous renseigne sur cette question du costume ; c'est la description que fait M. Monceau d'une initiation antique d'après Apulée. Il dit ceci : « Il s'arrête devant les hiéroglyphes entrevus dans les temples des dieux orientaux. Au milieu de ses escapades dévottes, il regarde curieusement le gros livre que le Grand-Prêtre tire du plus profond de son sanctuaire. C'est un affreux grimoire qui se dérobe aux indiscrets. On y distingue des figures d'animaux qui résument à elles seules de longs sermons, puis ce sont des dessins qui s'enchevêtrent en nœuds, s'arrondissent en roues, ou se contournent en spirales comme les vrilles d'une vigne. Tout cela, dit Apulée, pour se défendre contre la curiosité des profanes. Malgré sa dévotion, ces hiéroglyphes lui ont causé bien des distractions à l'époque où il se faisait admettre aux Mystères ; pendant qu'on lui lisait les formules consacrées, il regardait anxieusement dans le gros livre par-dessus l'épaule du prêtre. Au milieu même de la cérémonie d'initiation, il étudie du coin de l'œil le costume dont on l'a affublé. Il s'avance couvert de douze robes sacerdotales. On le fait asseoir au milieu du temple, en face de la statue de la Déesse, sur une estrade de bois. Sur sa robe de dessus, la douzième, couverte de dessins à fleurs, on pose encore une grande chlamyde qui, de ses épaules, tombe jusqu'à ses talons. « De tous les côtés, dit-il, je me présentais chamarré de figures d'animaux de toutes les couleurs. C'étaient des dragons de l'Inde, des griffons hyperboréens, ailés comme des oiseaux, produit d'un autre monde. En liturgie, on appelle ce vêtement la

robe olympienne. De ma main droite je tenais un cierge allumé. Mon front était ceint d'une belle couronne de palmiers blancs, dont les feuilles semblaient des rayons lumineux. Immobile comme une statue, j'avais l'air du soleil. On tire les rideaux et le peuple m'admire, bouches béantes. »

« Tout en marmottant ses prières, il avait l'œil sur les hiéroglyphes, sur la foule, sur son estrade et sur ses treize robes. » (Monceau, *Apulée*, p. 218.)

Il prie le lecteur de ne pas voir dans ceci une critique qui pourrait atteindre les Mystères modernes, mais, au contraire, de faire ressortir la différence qui existait entre le monde celtique, que nous continuons, et le monde latin.

### *Les Druidesses vaincues et dispersées*

Quand la religion de l'homme devint sanguinaire et intolérante, quand la femme fut persécutée, elle fit ce que nous lui avons vu faire partout, elle s'éloigna de l'homme, cherchant le repos et le calme dans la solitude, et c'est ainsi que les Druidesses, cachées dans les forêts, enseignaient les lois de la Nature. Mais là même elles n'étaient pas en sécurité ; alors elles s'isolaient sur des bateaux. Enfin nous les retrouvons dans une île de l'Océan Atlantique, l'île de Sein, où elles continuent à enseigner la science dans un dernier « Collège de Druidesses » qui a longtemps existé.

« Avec Jules César sonne la dernière heure des Mystères par le sac de la célèbre Alésia (Alise Sainte-Reine) tombeau de l'initiation, de la religion des Druides et de la liberté de la Gaule.

« Bibracte, son Sacré Collège et ses Ecoles recevant 40.000 élèves et où s'étudiaient toutes les sciences, son amphithéâtre pouvant recevoir 100.000 spectateurs, un Capitole, des temples, de somptueux édifices, une naumachie gigantesque, un champ de Mars, etc., etc., et des fortifications datant des époques héroïques ; toute cette grande et célèbre cité fut anéantie et, avec elle, périrent les secrets des grands mystères de la Nature (1). » (Fabre d'Olivet.)

(1) Sur l'emplacement d'Alésia (à Alise Sainte-Reine, Côte d'Or) était Poppidum de Bibracte qui semble avoir été abandonné peu de temps après la conquête romaine.

Un sénatusconsulte du temps de Tibère supprima les Druides devenus des espèces de devins et de médecins. Claude abolit complètement la religion druidique, si effroyablement cruelle ; déjà, sous Auguste, elle avait été interdite aux citoyens romains. Dans cette condamnation des Druides on comprend les Druidesses qui, cependant, n'étaient pas leurs complices, mais, au contraire, leurs victimes.

Du reste, depuis longtemps on les laissait au second plan, on parlait peu d'elles, et, si nous consultons les auteurs latins et grecs, nous ne saurons presque rien sur la place qu'elles occupaient dans les Gaules.

Le géographe romain Pomponius Méla, parlant des prêtresses de l'île de Sein, en face des rivages des *Orsismi*, dit : « On les appelle Gallizenæ », et M. Dottin ajoute : « Les gallicanas dryades de Vopiscus. » Le nom de Druidesse n'y est pas prononcé.

On trouve encore au III<sup>e</sup> siècle, en Gaule, des prophétesses appelées *Dryades* ; ceux qui en parlent tendent à les inférioriser. L'une aurait prédit à Alexandre Sévère (208-235) sa fin prochaine. L'empereur Aurélien (270-275) avait consulté les prophétesses gauloises, *gallicanas dryades*, sur l'avenir de sa postérité. « Une de ces femmes aurait promis l'empire à Dioclétien ; cette dernière était une aubergiste de Tongres. » (Dottin.)

On croit que la prophétesse tongrienne, *Tongria Virgo*, s'appelait Pou-hon. C'est elle qui aurait donné son nom à la fontaine minérale de Spa.

Henri Martin les assimile aux religieuses. « Il existait, dit-il, des communautés de femmes consacrées à la Divinité ; on les nommait Druidesses. Elles vivaient retirées dans les îles de la mer et des fleuves, et le peuple les croyait douées du pouvoir de soulever et d'apaiser les vents et les flots, de prendre à volonté toutes sortes de formes d'animaux et d'oiseaux, et de prédire l'avenir. Dans la mémoire des peuples, leur souvenir se confond avec les contes de fées. » (*Hist. pop.*, p. 8.)

\* \* \*

Le nom qui a surnagé, dans ce naufrage des Druidesses, est celui de Velléda, et cela parce que Chateaubriand l'a fait revivre dans ses *Martyrs*. Il lui fait dire, dans un discours qu'elle adresse aux Gaulois : « Est-ce là le reste de cette nation qui donnait des lois au monde ? Où sont ces Etats florissants de la Gaule,

ce conseil des Femmes auquel se soumit le grand Annibal ? »

Velléda aurait été une Druidesse des Germains. Son père, qui s'appelait Segenax, fut le premier magistrat des Rhédons.

Dans le Dictionnaire de Décembre-Allonier, nous lisons ces lignes :

« Velléda ou Véléda, nom générique donné par les Germains à leurs prophétesses, et dont les Romains ont fait un nom propre. La plus célèbre est celle qui prit part à la révolte de Civilis et des Bataves contre Vespasien en 90. Elle était de la nation des Bructères et engagea les Germains à reconnaître l'Empire gaulois qu'elle fut ensuite la première à abandonner, pour traiter avec Céréalis. Après le départ des troupes romaines, elle essaya de faire insurger de nouveau le pays. Mais elle tomba entre les mains du proconsul Rutilius Gallicus, qui l'emmena prisonnière à Rome. »

Izoulet voit la grandeur de la Celtide dans le *Conseil* qui se tenait tous les ans, et dont nous avons expliqué l'origine. Il dit : « Chaque année, les Druides tenaient au centre de la Gaule, dans le pays de Chartres, de véritables assises pour tous les procès publics et privés, avec, au besoin, de redoutables sentences d'excommunication.

« Cette domination du Clergé a frappé beaucoup tous les écrivains anciens qui se sont occupés de la Gaule. Il n'y avait, en ce moment, *rien de semblable dans le monde grec et romain*. L'Orient seul offrait, en Egypte et en Chaldée, une caste sacerdotale aussi puissante que celle des Druides.

« Chaque année, les Druides des cités, c'est-à-dire *leurs représentants auprès des puissances divines* (les Déesses-Mères), se réunissaient en assises solennelles dans le pays carnute. »

Et il ajoute : « *C'étaient les Druides qui présidaient le plus souvent* à ces pensées et à ces relations communes. » Donc ils ne remplaçaient pas toujours les Déesses-Mères qui en étaient les présidentes naturelles. « Leur assemblée annuelle chez les Carnutes, les DIEUX qu'ils adoraient, leur organisation en Églises, leur obéissance à un *pontife souverain* (Matrice), les leçons qu'ils donnaient sur les origines de la nation, tout faisait d'eux les représentants traditionnels et les gardiens de l'unité celtique. » (*La Rentrée de Dieu*, p. 141.)

Les assises solennelles dans le pays carnute ont laissé un souvenir ineffaçable dans l'esprit des peuples anciens. C'est pour

cela que les Catholiques ont édifié une cathédrale à l'endroit sanctifié par la tradition sacrée.

Aujourd'hui, une vieille croyance de la ville de Chartres fait remonter aux Druides l'existence de la superbe église à laquelle la cité des Carnutes doit justement sa célébrité. Des historiens fort sérieux ont écrit que, trois ou quatre cents ans avant la naissance de la Vierge, les prêtres païens avaient voué un autel et une statue *Virgini parituræ*, à la Vierge qui doit enfanter.

On n'a donc pas pu faire autrement que de remettre une simili-Déesse dans ce lieu consacré aux anciennes Déeses celtiques. Cet enfantement attendu, c'est l'attente de la restitution de la science antique par une nouvelle Déesse, prédite et espérée, qui viendrait remettre les choses comme elles étaient pendant les temps bienheureux de l'âge d'or.

Izoulet nous dit encore, dans le livre déjà cité (p. 138) : « Depuis plus de 2000 ans, la Gaule-France est vouée à la recherche, à la poursuite, à la reconquête de sa primitive Religion naturelle, à savoir le Dieu druidique.

« Les Druides ne se bornaient pas à conserver les survivances religieuses de cette unité, ils préparaient pour l'avenir des générations capables de comprendre, d'aimer et de défendre le nom gaulois.

« Les Druides, dont l'enseignement s'adressait à tous les nobles, enseignaient le passé divin de la race ; ils les excitaient à combattre ou mourir.

« Ces éducateurs de la jeunesse se trouvaient être ceux qui maniaient le plus les *idées générales*, et c'est grâce à ces hommes, sans doute, que, malgré les querelles des peuples, elles reprenaient vigueur à chacune des générations qu'ils formaient. »

Mais la Gaule fut conquise par les Romains, et les Romains n'ont pas manqué de laisser lentement s'éteindre ou d'aider sourdement à s'éteindre le *Druidisme* et la corporation des Druides, ces fervents mainteneurs de la sainte *Matrie*.

Camille Julian dit : « Ils supprimèrent ou laissèrent se dissoudre la corporation des Druides dont ils redoutaient, avec raison, la puissance politique et l'influence populaire. Le *Druidisme* subsista jusqu'au iv<sup>e</sup> siècle, mais ne forma plus que des devins ou des sorciers. Et, pour justifier leur suppression, les Romains les accusaient de toutes sortes de crimes qu'ils n'ont, sans doute, jamais commis. »

La conquête romaine est sévèrement jugée par Camille Jullian. Il dit (1) : « Si Rome n'avait pas étendu son empire sur la Gaule, il eût fallu, pour la transformer, compter par siècles et non point par années.

« ... Pour l'avoir empêchée de rester une et forte, de se gouverner et de s'éduquer à sa guise, nous ne saurions trop détester l'impérialisme romain. Il a arrêté l'œuvre à laquelle tant de siècles avaient déjà travaillé.

« ... Si Domitius et César n'étaient point venus, une grande patrie aurait achevé de se former sur la terre et elle y aurait pris une noble figure. Il n'en fut pas ainsi...

« Les épopées des Druides, les hymnes des Bardes, sont sortis de la mémoire des hommes...

« ... Les poèmes sacrés se sont tus pour toujours, plus rien ne nous les rendra.

« Et Rome, après avoir privé la Gaule de son existence nationale, a aboli jusqu'aux œuvres et aux souvenirs de son histoire.

« Elle l'a frappée dans son présent, elle l'a frappée dans son passé, elle l'a retardée dans ses destins naturels. »

En effet, les Grecs et les Romains ont détruit les annales des Celtes pour effacer leur histoire et ne laisser subsister à la place que les mensonges dont ils l'avaient recouverte. De là l'abaissement du niveau spirituel des hommes par les *Humanités*, qui sont l'évangile masculiniste et misogyne perpétué par l'enseignement de la littérature grecque et latine.

### *L'île de Sein*

Pour protester contre l'invasion romaine, en même temps que pour garantir leur sécurité, les anciennes Druidesses s'étaient réfugiées dans l'île de Sein, appelée alors *Enez Sizun*.

Actuellement, c'est une île française séparée de la côte du Finistère par le Raz de Sein.

C'est un endroit d'une sauvage grandeur. A l'extrémité du vieux continent, de hautes falaises se dressent, les vagues y livrent aux rocs gigantesques, sur lesquels elles se ruent, le combat titanique des éléments. Au sein des nuits d'hiver, le roulement des blocs entrechoqués se fait entendre à plus de six lieues

(1) Cité par Izoulet, *La Rentrée de Dieu*, p. 147.

à l'intérieur des terres. Cela provoque dans les esprits timorés une crainte superstitieuse. C'est que, à peu de distance de cette côte sauvage, s'étend une île parsemée de bosquets d'arbres sous lesquels s'élèvent encore des autels de pierre. C'est l'antique refuge des dernières Druidesses, « sanctuaire sacré que le pied de l'homme ne souillait jamais », dira-t-on.

Cette île est, depuis longtemps, entourée d'une mystérieuse légende.

Pomponius Méla, dans sa *Description du Monde* au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, dit de ce séjour caché par les brumes de la mer : « L'île de Sena, située dans la mer Britannique, en face les rivages des Osismiens, est célèbre par les oracles qu'y rend une Divinité gauloise ; les prêtresses consacrées, qui doivent garder une éternelle virginité, sont au nombre de neuf. Les Gaulois les appellent *Sènes* et pensent qu'inspirées par un génie particulier, elles peuvent, au moyen de leurs incantations, déchaîner les vents et les flots, se métamorphoser en tel animal qu'il leur plaît, guérir les maladies réputées incurables, savoir et prédire les choses qui seront. Mais, pour connaître et user de leur science, il faut s'embarquer et les venir consulter dans leur île même. »

M. Paul Gruyère, qui fait cette citation dans son article *L'île de Sein*, ajoute : « Il paraît évident que c'est bien de l'île de Sein qu'il s'agit là, le nom français étant une traduction naturelle du nom latin ; nul doute non plus que les prêtresses, les prophétesses en question, ne fussent des initiées du culte druidique qui a laissé dans toute l'Armorique tant de vestiges, et dans l'île de Sein elle-même des traces suffisantes.

« Quant à Strabon et à Denys le Périégète, dans son poème géographique en vers grecs, ils parlent également d'une île située à peu près dans ces parages, où étaient célébrés de soi-disant *Mystères de Bacchus*. Strabon la place plus bas, vers la Loire, mais il est coutumier d'erreurs plus graves. »

C'est ainsi que les auteurs grecs et latins rapportaient tout aux usages de leur pays, de leur religion et de leurs coutumes !

Dans César, nous lisons (Livre II) : « L'île de Sein (Sena) fameuse par son oracle, connu dans la Gaule et dans tout l'Occident. Neuf Druidesses y étaient attachées. »

Ajoutons qu'à Carnac (25 ou 30 lieues de l'île de Sein) était une chaire pour l'enseignement de la science antique.

*Les derniers Mystères druidiques*

La grande perturbation apportée dans la vie sociale par l'occupation romaine qui avait introduit en Gaule un culte nouveau, avait donné de l'audace à ceux que, dans les anciens Mystères, on appelait des *épiscopes* (surveillants). Enhardis par le règne du masculinisme, ils voulurent prendre une autorité morale qui, jusque là, n'avait appartenu qu'à la Femme. Pour protester contre toutes ces profanations, les Prêtresses gauloises fondent un nouveau Mystère qui devait être intitulé : LA GRANDE MATRICE (ou *Matriarche*) *Vénérable Maîtresse ad Vitam*.

On va montrer que, la Femme seule ayant fait la science, elle seule peut représenter l'autorité spirituelle et diriger l'enseignement dans les collèges sacerdotaux.

On va rappeler les neuf Révélatrices, auteurs des grands Livres sacrés. Pour cela, le chiffre neuf va reparaitre. Les grandes Déesses de l'antiquité vont être représentées par les neuf Druidesses de l'île de Sein.

Le trône sur lequel la Grande-Maîtresse sera assise s'appelle en gaulois *Gador* (chaise) ; c'est le Saint-Siège (1). Il a neuf marches. Devant lui sera un autel sur lequel se trouve le Sépher, le Livre de Myriam que les hommes ont dénaturé.

Neuf grandes Matrices composent l'atelier.

L'Orient se nomme le sanctuaire.

Entre le sanctuaire et l'autel est placé le chandelier à neuf branches rappelant les neuf grandes Muses qui ont apporté la lumière au monde. Ce chandelier reste toujours allumé pour montrer qu'on garde leur science et qu'on n'admet pas les dogmes sacrilèges que des hommes ont inventés pour la renverser. Les surveillants (*épiscopes*) sont au nombre de deux, ce qui indique qu'on a reconstitué le personnel des *Fraternités* et remplacé les transfuges par des frères nouveaux.

La tradition qui s'attache à l'île de Sein dit que jamais homme n'y pénétra, *excepté* le plus ancien des Druides. Ceci vient de ce que le radical *sen* veut dire vieux en celtique (d'où *senex*, vieillard, en latin).

(1) On trouve encore, creusée dans de gros rochers à pic au-dessus de la mer, une sorte de niche vertigineuse que l'on prétend remonter à cette époque et que l'on nomme le *gador* (la chaise). (Paul Gruyère, *L'île de Sein*.)

Les femmes qui exerçaient le sacerdoce n'étaient certainement pas jeunes ; c'étaient les *anciennes* (vénérables), et leur assemblée, « le sénat », se tenait dans le sénaculum (d'où cénacle). Et c'est pour cela sans doute que l'île qui leur sert de refuge a pris le nom de Sein. Les initiés aux Mystères sont les *Senanisi*, philosophes gaulois qui succédèrent aux Druides et qui devinrent les bardes et les devins versés dans les sciences sacrées.

L'enseignement donné expliquait la substitution des personnes chez les Juifs, commencement de tout le mal. On rappelait le temps de Zorobabel apportant la confusion dans l'histoire ancienne pour supprimer le grand rôle de la Femme.

La lumière de l'esprit féminin est représentée par une étoile qu'on encense neuf fois en souvenir des neuf grandes Révélatrices. On l'appelle *l'Etoile du Matin*, c'est elle qui va monter dans le ciel pour éclairer de nouveau la Terre, car cette espérance n'a jamais été abandonnée. On rappelle l'histoire de la science antique, des sages de la Kaldée, des Prêtresses chargées d'enseigner la vérité et dont le mot d'ordre était : « Allez porter la lumière, déracinez l'obscurantisme. » On insiste sur la nécessité de maintenir à outrance, et par tous les moyens possibles, les droits sacrés de la Femme, on demande l'équité, ce qui veut dire alors la chevalerie (équité vient d'*equus*, d'où équitation), on réclame sa place dans la société près de l'homme et on proclame que rien ne peut l'empêcher de jouir de tous ses droits naturels. On condamne l'outrage qui lui est fait par la nouvelle religion romaine qui l'infériorise dans son sexe et l'humilie. « Les filles, dit Cambry, ne sont jamais coupables contre l'honneur. »

Chateaubriand, dans ses *Martyrs*, rend un bel hommage à ces grandes femmes. Il dit des Muses (Livre II) : « C'est vous qui avez tout enseigné aux hommes, vous êtes l'unique consolation de la vie, l'homme n'a reçu du ciel qu'un talent, la divine poésie, et c'est vous qui lui avez fait ce présent. » Oui, sans une autorité enseignante, il serait plongé dans le chaos ; car l'homme vit suivant l'enseignement qu'il reçoit.

\* \* \*

La Franc-Maçonnerie a fait de ce Mystère druidique son 20<sup>e</sup> degré.

Puis l'Eglise, qui copiait tout, lui prit le chiffre neuf et en fit les

*neuf chœurs des Anges, puis les neuf ordres de la hiérarchie céleste.* C'est de là aussi que vient l'usage de faire des neuvaines.

### *La baie des Trépassées*

À côté de la légende druidique, une autre légende est venue par la suite, se rattachant encore à l'île de Sein. Elle explique autrement son nom breton : « Enez Sizun ». Enez voudrait dire île et Sizun serait une contraction de *seiz sun*, qui signifie *sept sommeils*.

L'île de Sein s'est donc appelée l'île du sommeil, parce que les Prêtresses qui s'y étaient réfugiées n'avaient plus aucun rôle actif dans la société des hommes qui, partout, avaient pris leur place ; et cette expression *être en sommeil* restera dans les ordres secrets.

Un certain nombre de villages de la presqu'île du Raz ont à la suite de leur nom ce mot Sizun. On trouve dans cette région *la baie des Trépassés*, ce qui semble signifier « de celles qui sont passées ». Dans cette région se trouve l'ancienne ville d'Is (racine du mot Isis). En réaction contre les femmes, les Catholiques nous diront que, au <sup>ve</sup> siècle, la ville d'Is fut engloutie par les flots pour punir les péchés de Dahut, fille du roi Grallon.

\* \* \*

Maintenant, on comprendra pourquoi l'île de refuge des Fées dans l'Océan Atlantique, près de l'île de Sein, s'appelle *la baie des Trépassés*. Ce qui est mort, en effet, c'est l'ancien prestige des Fées.

C'est la commémoration de ces morts que l'on célèbre le 2 novembre. C'est une fête gauloise. Ce sont les Druidesses, les Prêtresses, les Déesses, qui sont bien réellement les *Trépassées*.

### *Les Fidèles de l'ancien régime*

Les peuples de l'ancien régime étaient tenaces dans leur croyance. Ils gardaient les connaissances de la science sacrée dans toutes ses branches. Les Mères continuaient la tradition des anciennes Déesses-Mères, elles étaient toujours l'autorité respectée, le juge suprême qui assure l'harmonie entre les enfants. En elles réside la Justice qu'on ne discute pas.

Ces peuples connaissaient toutes les lois de l'ancienne cosmogonie, savaient que tous les phénomènes terrestres se rattachent aux forces cosmiques. Ils n'ignoraient rien de la biologie, et dans tous les pays on trouve encore des paysans qui ont des notions de culture puisées dans des traditions qu'aucune science moderne ne connaît.

Ces anciens fidèles ont reçu des noms divers :

— Les Anglais les appellent Gypsies ou Egyptiens.

— En France, on dit surtout des Bohémiens.

— Dans l'Inde, on les appelle Zangani, du mot ibérique zanganear (errer).

— En Italie, ce sont des Zingarelli.

— Aux bouches du Bétis, on trouve les Gitanos, et la ville où ils célébraient leurs jeux, Spel, en prit le nom d'Hispalis, devenu Espagne (is-spalis). Au temps de Martial et de Pline, les Gitanos étaient déjà fameux à Rome par leurs danses symboliques.

— Aux bouches du Rhône, les Gypsies célébraient les Floralies de Marseille.

— Aux bouches de l'Oder, on trouvait les Suèves, et, parmi eux, Tacite appelle Semmones ceux qui pratiquaient le culte de Herta (l'antique Déesse Arduina). Or ces Semmones se retrouvent par toute l'Asie sous le nom de Shamanes.

— Aux bouches du Danube étaient les Zigaunes (nommés par Hérodote). Leurs Mystères se célébraient à Histopolis, ce qui les fit appeler *Histrions* par les Tyrrhènes.

Au temps d'Hérodote, les Zigaunes du Danube étaient connus des Grecs ; ces peuples errants propageaient l'antique religion, cachée dans les Mystères. Il naquit de là une science nouvelle qui consistait à conserver le sens des Mystères et à savoir les expliquer.

Dans les Principautés danubiennes, on les appelle Tziganes. C'est dans ces derniers pays qu'on les retrouve en plus grand nombre. Ils ont reculé vers l'Orient devant les envahissements de la civilisation masculine, pour laquelle ils n'ont que de la répugnance et du mépris. Retirés dans les montagnes ou cachés au fond des forêts, vivant en plein air ou s'abritant sous des huttes grossières, ils entendent garder leur indépendance. Ils ont des cabanes qui reçoivent le jour par la porte et par une petite ouverture vitrée de la largeur de la main. Ce sont les habitations que les auteurs décrivent comme étant celles des an-

ciens Celtes. Ils ne possèdent aucun objet inutile, aucun livre, rien que l'indispensable, rejetant toutes les inutilités de l'industrie des modernes, auxquelles ils préfèrent le grand air, l'espace, le ciel bleu, le soleil et la liberté. Ils possèdent, en général, la beauté physique des premières races et les caractères psychiques que donne la connaissance du vrai. On leur trouve un regard étrange, plein de lueurs qui vous éblouissent ou d'une dédaigneuse fixité qui vous glace. Ils ont un langage figuré, symbolique, conservé dans l'armorial de tous les peuples, ce livre qui contient les armoiries de l'antique noblesse. S'ils méprisent le régime masculin, on leur rend, au centuple, leur mépris ; on les a réduits en esclavage dans certains pays où leur nom est une flétrissure. Tzigane est, en Roumanie, le synonyme d'animal immonde.

Ils ont une noblesse de rois dépossédés.

Leur science contraste avec l'ignorance des peuples qui ont été dominés par le régime masculin basé sur la conquête.

L'ignorance fut générale pendant les périodes guerrières. Jusqu'au ix<sup>e</sup> siècle, les hommes ne savaient même pas écrire. Pour signer, ils mettaient un signe, d'où le mot signature.

Alfred le Grand se plaignait que de son temps il n'y avait pas un seul prêtre dans ses Etats qui entendit la liturgie.

On ignorait totalement l'histoire. Quant à la science, elle n'existait pas.

### *L'Irlande*

Il est des peuples tout entiers que leur fidélité à l'ancien régime a condamnés à vivre en dehors des conventions du monde moderne et qui, dans leur lutte suprême, agonisent lentement. L'Irlande est de ceux-là ; elle est restée attachée à sa primitive religion et en garde les traditions inconsciemment.

Lorsque le culte commença à déchoir dans la Gaule, c'est en Albion, mise au rang des îles saintes, que les Indiens, que les Druides mêmes, allaient l'étudier. (Voir les Commentaires de César.)

L'ancien peuple irlandais était divisé en tribus pastorales vivant sur une terre commune. Chaque membre de la famille maternelle possédait un lot de superficie variable. La distribution en était faite par les soins du *brehon* et du chef appelé Thanist, lequel, en échange de ses services dans le conseil, jouissait d'immunités et de redevances particulières.

A l'origine de toute société se retrouve pareille forme collective de la propriété du sol, à laquelle s'est substituée la forme féodale qui a constitué l'État moderne et s'est transformée en propriété individuelle. Mais, dans la lointaine île hyperboréenne, cette organisation particulière, que les Irlandais affirment avoir été un âge d'or, s'est maintenue beaucoup plus tard qu'en aucune autre contrée d'Europe, plus tard même que l'invasion anglo-normande, dont les efforts brutaux pour y établir la coutume féodale n'avaient pas encore complètement abouti au temps du roi Charles I<sup>er</sup>. Plus les vainqueurs mettaient d'obstination à l'abolir par des procédés féroces, plus les vaincus apportaient d'acharnement à s'y cramponner. De ce malentendu séculaire est née la terrible question agraire, plaie toujours saignante dont l'Irlande agonise et dont, par contre-coup, l'Angleterre se trouve fort incommodée. Au xvi<sup>e</sup> siècle, ce territoire fut confié aux anciennes familles par lord Stafford, qui a eu une fin tragique, sous prétexte que ces familles ne pouvaient produire de titres de propriété écrits pour les biens dont elles jouissaient sans conteste de temps immémorial.

On s'expliquera comment chaque O'Byrne et chaque O'Toole, fût-il le plus pauvre des paysans, se considère comme le légitime propriétaire de la glèbe qui appartenait jadis à la Tribu dont il porte le nom. Ils furent dépossédés par des tyrans étrangers tels que Lord Monch et Lord Powerscourt, les deux grands Land-lords des environs de Brey.

Quelques-uns ont échappé aux mailles du filet, et l'on cite dans le comté limitrophe les Kavanagh de Boris qui vivent encore en simples cultivateurs sur le domaine de leurs pères. On nous dira même qu'ils descendent du Celte Bratha qui a colonisé Erin l'an 1400 avant notre ère. (D'après Anne de Bovet, *L'Irlande*, p. 83.)

### *Païen*

Parmi les termes de mépris qui accablent les anciens peuples, en voici un dont l'incompréhension semble générale. Il est donc utile de remonter à son origine pour en faire comprendre la signification.

Les nations réunies formaient de vastes confédérations, des petites républiques. Ces confédérations se subdivisaient en peu-

plades ou tribus, et celles-ci en clans ou parentés, c'est-à-dire en familles. Le territoire du clan était désigné par les Romains sous le nom de *pagus*, ses habitants étaient donc des *pagani*.

Pour humilier les partisans de l'ancien régime féministe et pour les diminuer socialement, de ce mot on fit *paysan* (le lexique latin dit : *paganus*, habitant des villes et des villages, opposé à soldat).

Plutarque nous dit qu'il y avait trois cents pagi (tribus maternelles) dans toute la Gaule. D'autres nous disent qu'il y en avait cinq cents (1).

Les clans avaient pour origine la parenté utérine, ce qui veut dire que la parenté n'existait que dans la lignée maternelle. Ce sont les *pagani* qui furent appelés les *gentils*, et longtemps le mot gentilhomme désigna ceux qui étaient restés fidèles à l'ancienne doctrine matriarcale.

Le mot pays est dérivé de l'ancien mot *pagus* ; c'est ce qui va nous expliquer pourquoi on appelle *Ethnique* ce qui appartient au paganisme et *Ethnarque* celui qui commandait une province. On dira aussi *Ethologie* pour désigner un discours ou un traité sur « les mœurs et les manières », c'est-à-dire telle que la Déesse la donnait, et le mot *Ethopée* signifiera « peinture des mœurs et des passions humaines ». Mais toutes ces sciences morales ont été abandonnées par les hommes, et aujourd'hui l'Ethnographie n'est plus qu'une sèche étude des races.

Une curieuse polémique a été soutenue entre l'abbé Roca et M<sup>me</sup> Blavatsky dans le *Lotus* de 1888, au sujet du mot *païen*.

Dans une discussion d'un grand intérêt sur le Christianisme ésotérique, M<sup>me</sup> Blavatsky eut l'occasion de parler de la doctrine théogonique ou théosophique, antérieure au Catholicisme, et qui fut renversée par l'Eglise après avoir été avilie, dépréciée et méprisée, comme le sont toujours par les masculinistes les institutions féministes, et elle donne à cette doctrine son vrai nom, « Paganisme », se disant elle-même *païenne*.

(1) Les provinces gauloises, depuis l'organisation du pays par Auguste, se subdivisèrent en cités (*civitas*), au nombre de 120, dont le territoire était presque partout le même que celui des anciennes peuplades gauloises, et les cités se subdivisèrent en pagi (pays ou cantons). Le Catholicisme établit des évêques dans la plupart des cités ; les diocèses *épiscopaux* avant 1789 représentaient les métropoles ou chefs-lieux de province de l'ancienne matrice. Pagi mineurs par opposition à pagi majeurs qui, là où il en existait, représentaient en général le territoire même des cités.

L'abbé Roca, que ce mot offusque, dit : « Un seul mot me gêne plus à lui seul que tous les précédents ; M<sup>me</sup> Blavatsky s'est donnée, elle et les Mahâtmâs, comme *païens*. Il y a là une équivoque. J'ai idée que rien au monde n'est moins *païen* que les conceptions des « Frères » et de leurs adeptes. »

M<sup>me</sup> Blavatsky répond :

« Les *Frères* et les adeptes n'étant ni chrétiens, ni juifs, ni musulmans, sont nécessairement comme moi des païens, des gentils, pour tous les Chrétiens, comme ces derniers, surtout les Catholiques romains, sont des idolâtres pur-sang pour les « *Frères* ». Est-ce assez clair ? Le Christianisme de M. l'abbé Roca ayant dit (Matthieu, X, 5) : « N'allez pas vers les *gentils*, et n'entrez dans aucune ville des Samaritains » (qui sont les féministes), je m'étonne de trouver un abbé chrétien faisant si peu de cas de l'ordre de son maître. »

Roca répond :

« Vous rendez-vous bien compte du sens que revêt le mot de *païen* dans l'intellect européen et d'après tous les lexiques ? Les païens, en latin pagani, de pagus, bourgade ou village, étaient les pago-dediti, les confinés au bourg, les campagnards, les ignorants idolâtres qui prenaient les signes sacrés, les symboles religieux pour des réalités divines. Comment croire que M<sup>me</sup> Blavatsky et les Mahâtmâs sont de ces gens-là ? »

Réponse : « Les pagani ou paysans pouvaient être des ignares aux yeux de plus ignorants qu'eux, de ceux qui avaient accepté, pour argent comptant, l'âne de Balaam, la baleine de Jonas et le serpent se promenant sur sa queue, ils n'en étaient pas plus ignorants pour cela. Une fois que les livres les plus sérieux parlent de Platon, d'Homère, de Pythagore, de Virgile, etc., etc., sous le nom de philosophes et poètes « païens », les adeptes se trouvent en bonne compagnie. Je suis païenne pour les Chrétiens et j'en suis fière. J'aime mieux être païenne avec Homère et Pythagore que chrétienne avec les Papes. »

Alors Roca dit à M<sup>me</sup> Blavatsky qu'elle lui a ouvert les yeux sur le *paganisme*, mais, croyant toujours qu'il y a dans ce mot une offense, il ajoute : « *Le mot est grave*, mais c'est elle qui l'a prononcé la première, et qui me force à le répéter. »

Elle répond : « Je ne m'en dédis nullement. N'étant ni chrétienne, ni juive, ni musulmane, je dois être nécessairement *païenne*, si l'étymologie scientifique du mot vaut quelque

chose»; et, insistant sur l'ignorance de Roca, elle ajoute: « On dirait qu'il cherche à faire croire aux lecteurs que ce n'était qu'un *lapsus* ; mais pas du tout ; quelle est l'origine du mot *païen* ? Paganus voulait dire, dans les premiers siècles, un habitant des villages, un paysan si l'on veut, c'est-à-dire celui qui, vivant trop éloigné des centres du nouveau prosélytisme (masculin), était resté, fort heureusement pour lui, dans la croyance de ses pères. Tout ce qui n'est pas *perversi* à la théologie sacerdotale est païen, idolâtre, et vient du diable selon l'Eglise latine. »

\* \* \*

Donc, la Théogonie des païens, c'est la religion naturelle, la religion scientifique des féministes.

D'après Tacite, on appelle *Centum Pagi* (les Cent familles) les Suèves qui pratiquent le culte de Herta (surnommée Diane). C'est un peuple voyageur, appelé *Ases* (d'où Cent). Ce sont eux qui ont propagé dans le monde entier la Religion scientifique des *Païens* qui était la base de la grande civilisation celtique.

### *Conclusion*

Il est des endroits qui semblent avoir une destinée pressentie d'avance.

C'est ainsi que le sol sur lequel la grande Vérité a été trouvée et enseignée jadis, l'ancienne Celtide, a gardé à travers les âges le germe d'une flamme intérieure que le temps ne devait pas éteindre, et qui est destinée à rendre à l'Univers sa première splendeur.

L'enseignement druidique qui avait rayonné sur toute la terre gauloise avait été la base d'un ordre social sur lequel s'appuyaient des institutions conformes à la Vérité, des lois qui sanctionnaient la stricte justice.

Il a fallu vingt siècles d'oppression et de servitude latine pour faire oublier les traditions glorieuses de la Celtide.

La Gaule s'est divisée parce que les races qui l'ont occupée avaient des atavismes divers.

A côté des anciens Celtes, restés féministes, et dont l'esprit planait au-dessus des préoccupations mesquines de la foule, des Latins ont arrêté l'essor de la pensée en maintenant les es-

prits dans un asservissement tyrannique à des idées fausses. Mais tôt ou tard la vérité prend sa revanche, on a beau manœuvrer dans l'ombre, on n'empêche pas la lumière de luire.

L'éternelle lutte de la science contre l'ignorance est le suprême effort des temps présents. C'est notre génération qui doit vaincre le mauvais esprit que la dégénérescence des peuples latins a introduit dans les anciennes nations celtiques, c'est le devoir de la France, c'est sa mission.

Paris est la ville prédestinée de laquelle on attend la lumière nouvelle qui recommencera une civilisation. Sa destinée sera glorieuse, on comprendra que l'idéal celtique a survécu, et toute la gloire de l'ancienne race reviendra à la France quand elle sortira de son asservissement. Alors, la grande victoire spirituelle, incarnée dans la femme future, fera renaître la tradition historique du génie druidique et rendra au territoire que nous occupons sa glorieuse suprématie ; elle fera cesser à tout jamais la lutte des sexes, elle purifiera la Terre de l'imposture qui en a été le point de départ. Et cet événement providentiel s'accomplira le jour marqué par la destinée suprême des Etats. C'est fatal.

Ce sera la plus grande révolution morale qui se sera produite depuis trente siècles. En ramenant les esprits vers la grande vérité traditionnelle, on rétablira le seul idéal qui puisse régénérer le monde : le bonheur dans la Vérité.

\* \* \*

Quand nous parlons de l'ancienne Gaule, la Belgique y est comprise. Elle semble même avoir un rôle important dans cette occurrence. Dans les pages de ce livre, nous avons eu souvent l'occasion de citer des auteurs belges. Ce sont eux, en effet, qui ont le mieux conservé l'atavisme de la grande race celtique.

« A côté de la France, écrit en 1860 l'auteur de l'*Ame belge*, nous avons la Belgique qui puise dans la force et l'épanouissement du *parti libéral* sa grande influence morale. L'*esprit libéral* qui y règne et qui donne une si grande impulsion à toutes les idées de progrès est le cachet de sa nationalité, son côté lumineux dans l'histoire et la meilleure sauvegarde de son indépendance. Si ce petit pays ne brille pas par ses exploits militaires, ses conquêtes, ses flottes, ses armées, il possède en revanche la sève qui fait la vie des peuples, qui honore l'humanité : l'*Esprit libéral*.

« Elle entretient, pour l'exemple de l'Europe et pour sa propre gloire, le *feu sacré* que le parti latin a étouffé dans d'autres pays ; mais sa force morale serait plus grande encore, elle serait plus radieuse si les réactions ne venaient point énerver le génie de ses enfants et souvent éteindre la flamme de leur enthousiasme. Cependant, on y sent germer une semence féconde qui n'a besoin pour grandir que du soleil de la *liberté* et qui porte ses fruits à mesure qu'elle dissipe le brouillard malsain de la politique. »

Et cet auteur ajoute : « La Belgique, par son évolution à travers les âges, s'affirme comme une nécessité mystérieuse. Je crois en cela comme en une foi. »

Puis voici Cailleux qui dit ceci (*Orig. Celt.*, p. 287) :

« Tandis qu'autour de nous les nations autrefois puissantes s'éteignaient dans le servilisme et la volupté, les Celtes obéissaient à des instincts plus nobles. Seuls de tous les peuples, ils séparaient *la Terre du Ciel*, adressaient aux rois leurs respects et à la Divinité leurs adorations ; soit qu'ils élussent un chef, soit qu'ils acceptassent son hérédité, ils ne voyaient en lui qu'un *homme* ; la foi qu'ils lui juraient, libre dans son principe, leur laissait toute leur fierté ; ils étaient grands, parce qu'ils mettaient eux-mêmes le frein à leur indépendance. L'homme, le Celte, le roi de la Terre ne connaissait donc pas, à l'époque où il nous apparaît pour la première fois, cette dépendance servile qui, aujourd'hui encore, après bien des siècles, abat tant d'autres nations et les met à nos pieds.

« Si nous descendons dans l'intérieur de la famille, là où s'élabore tout l'avenir d'un peuple, le spectacle est tout différent.

« Le Celte, qui ne souffre point de maître, a pourtant trouvé là un pouvoir qui le subjugue, la femme. *Une épouse vertueuse qu'il a prise pour partager son cœur et sa fortune* paraît être la SEULE PUISSANCE qu'il reconnaisse sur la Terre ; lorsque, partout ailleurs, les rois, les grands, refoulaient à l'écart celle que la nature avait faite pour être leur amie, nos aïeux lui donnaient la première place ; aussi les autres nations, dans leur existence incomplète, n'ont-elles pour histoire qu'une longue décadence, tandis que les hommes de nos contrées se sont rehaussés de tous les avantages que la nature a départis à leur noble compagne. »

La femme est la cause efficiente des religions.

Sans elle, il n'y aurait jamais eu de manifestations religieuses sur la Terre.

C'est l'imitation de ce qu'elle a fait dans les temps primitifs qui a guidé les hommes. Elle a été *le modèle*, ils ont été les ouvriers ; ils ont bâti des temples, dressé des autels, institué des cérémonies, offert des sacrifices, composé des prières qu'ils ont récitées au milieu des peuples assemblés, mais, dans tout cela, l'homme n'a été que l'interprète de la pensée féminine, ou plutôt son déformateur.

Après avoir montré la cause de la supériorité des races celtiques dans l'attitude des hommes vis-à-vis des femmes, Cailleux conclut ainsi :

« Telle est la loi invariable qui règle le classement des peuples. Des bords de la Manche et du Rhin, centre de la vie et du mouvement, nous avons descendu, de nation en nation, toute l'échelle de l'humanité, depuis le Celte jusqu'à l'Australien, depuis l'homme jusqu'à la brute.

« Comme nous l'avons vu, la force intelligente va toujours en décroissant, dans une proportion régulière, du pays celtique aux extrémités du monde, et cette dégradation suit invariablement son cours sans être troublée par les influences variables qu'elle rencontre.

« L'homme s'approche de la haute raison s'il s'approche du berceau de toute civilisation ; sa capacité intellectuelle baisse à mesure qu'il tend vers l'autre point du globe.

« C'est à ces deux pôles rationnels du monde que nous trouvons le Celte et l'Océanien.

« Le Celte, dans son attitude, semble dédaigner la Terre ; son corps se déploie avec aisance dans toute sa grandeur ; son front, que la pensée rehausse, se porte par un noble instinct vers les régions de l'espace.

« Si les nations brillent et s'éteignent, montent et descendent, si les empires apparus avec orgueil sont retombés avec fracas, tous ces coups de branle sont mesurés par une main secrète et toute-puissante pour pousser en avant le mouvement initial et consommer dans l'avenir le règne intellectuel de l'homme.

« Par l'impulsion irrésistible imprimée à sa nature dès l'origine, le Celte marche en tête du genre humain à la conquête de vérités nouvelles.

« Les nations celtiques, après avoir poussé en avant, dans les temps anciens, l'œuvre civilisatrice du monde, après un repos

temporaire, sont remontées au faite de la puissance pour donner au mouvement intellectuel un nouveau coup d'impulsion. »

\* \* \*

Victor Hugo a écrit, dans une lettre datée du 2 janvier 1862, une phrase que quelques-uns considèrent comme prophétique, à propos de l'âme belge. « Il serait beau, dit-il, que ce petit peuple fit la leçon aux grands et, par ce seul fait, fût plus grand qu'eux. Il serait beau qu'en présence de la barbarie recrudescente, la Belgique, prenant le rôle de grande puissance *en civilisation*, donnât tout à coup, au genre humain, l'éblouissement de la vraie lumière. »

\* \* \*

Au moment où nous écrivons ces lignes (1926), le dernier acte du drame terrible commence. Nous allons en voir bientôt le dénouement. L'humanité est en détresse, la France est en péril.

De partout, les yeux fixés sur Paris, on attend la pensée nouvelle qui va surgir et remettre l'humanité dans la voie de la Vérité et du bonheur, et on annonce cet événement comme étant la mission transcendante de la Femme. C'est Elle qui, s'élevant dans toute la majesté de sa gloire et de son deuil, doit réaliser ce que les Bardes ont résumé dans cette phrase :

Y gwir yn erbyn y byd.  
La Vérité à la face du monde.

---

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION : Celtes et Latins . . . . .	1
<b>Le Monde Celtique</b>	
<b>CHAPITRE PREMIER</b>	
Les Celtes . . . . .	5
Les deux sources de l'histoire . . . . .	6
Les Préceltiques ou Hyperboréens . . . . .	8
Les Boréens et les Sudéens . . . . .	8
Leurs luttes . . . . .	9
Les Atlantes . . . . .	11
Origine du mot Celte (Celta) . . . . .	14
Les races . . . . .	15
Les Celtes Gaëls . . . . .	15
Les Celtes Gallois . . . . .	15
Les Kymris ou Belges . . . . .	16
Les langues . . . . .	17
Colonisation . . . . .	19
Les Fées . . . . .	22
La Divinité primitive chez les Celtes et les Scandinaves . . . . .	26
Germanie . . . . .	26
La Femme chez les peuples italiques . . . . .	27
Ceridven ou Keridven (Cérès) . . . . .	29
La Déesse Taoth . . . . .	31
Le symbole du Lion . . . . .	32
Les Déeses-Mères . . . . .	33
Origine divine de la propriété territoriale . . . . .	35
Les Champs Elysées . . . . .	36
Le Jardin des Hespérides . . . . .	39
Les premières Institutrices. Minerve . . . . .	41
L'Ecole . . . . .	42
Education . . . . .	43
La science astronomique . . . . .	45
La science biologique . . . . .	46
Minerve Bélisama . . . . .	47
Les succursales : la Thrace . . . . .	48
Phénicie . . . . .	50
Etrurie . . . . .	51

Opinion de Bailly sur la science primitive.....	52
Mediomatrici .....	54
La République des Atlantes.....	55
Les Amphictyons.....	57
Le Tartare.....	59
Le Tribut des hommes .....	61
Cerbère.....	61
Les grandes Déesses.....	62
La Voluspa, auteur de l'Edda Islandorum.....	62
Arduina .....	67
Anaïta .....	68
Diane .....	69
Diane dans la Mythologie.....	69
Herta-Artémise.....	70
Ariane dans la Mythologie.....	72
Les noms hermaphrodites.....	72
Junon .....	73
Réaction gréco-latine .....	74
Vesta .....	74
Europe.....	75
Nehal-Ennia .....	78
La Mère, Providence universelle.....	79

## CHAPITRE II

Ram, le grand perturbateur.....	84
Le schisme de Ram .....	85
La guerre.....	88
Ram a-t-il existé ?.....	90
Le Déluge de Ram.....	92
Epoque de terreur.....	94
Tamas.....	96
Les villes sacrées des Celtes.....	97
As. Les Aséens.....	98
Les cités lacustres.....	99
Destruction des cités lacustres.....	102
Retour à la Théogonie.....	107
Vénus .....	108
Les Vénètes.....	108
Bélisama, surnom de Vénus.....	109
Le culte de l'Esprit restitué. Le Feu sacré.....	110
Fondation des Mystères druidiques.....	114
Enseignement donné dans les Mystères.....	118
Le culte des arbres .....	119
Les Forêts sacrées.....	121
Némésis vengeresse.....	123
Les deux colonnes.....	123
Les Sibylles.....	125
Les Agapes.....	126
La Toison d'or et la Pierre philosophale.....	128
Les initiations druidiques.....	130
Hémœra .....	133
Le culte de la Déesse Hémœra.....	134

## TABLE DES MATIÈRES

451

Hémœra masculinisée.....	134
Les Poèmes homériques revisés.....	135
L'Iliade.....	136
La personnalité d'Homère.....	138
La ville natale d'Homère.....	140
La légende de Schylen.....	140
L'île d'Achille.....	143
Autre légende septentrionale.....	144
Le titre du livre d'Homère.....	146
Essai de restauration historique.....	147
Les deux partis.....	148
La nature des altérations.....	150
Le sang divin.....	151
De la Vérité à l'erreur.....	153
La neuvième Déesse révélatrice.....	158
Déesse voyageuse.....	158
Fécondité mystique.....	159
Hésiode.....	160

## CHAPITRE III

Gaulois et Latins.....	162
Invasion des Gaulois.....	163
Origine du mot Gaulois.....	164
Transformation des institutions et des mœurs.....	167
Travail. Industrie.....	169
Origine de la monnaie.....	174
Grèce et Rome.....	175
Origine de la monnaie chez les Celtes.....	176
Les Féministes vaincus en Phénicie.....	177
Gadès.....	181
L'Italie avant Rome.....	182
Fondation de Rome en 746.....	183
Les défenseurs de la Matrice.....	187
Numa Pompilius (715-672).....	191
Le gouvernement romain.....	193
Les Dieux.....	195
Le revers de la médaille.....	201
Le théâtre étrusque.....	203
Pythagorisme.....	205
Le rite d'Hérodome.....	206
Les Sibylles connues.....	209
Les Livres sibyllins.....	209
Les Wal-Kyries.....	210
Réaction de la force contre l'Esprit.....	211
Transformation du Druidisme.....	213
La science des Druides.....	214
La Langue déformée.....	219
Les cultes nouveaux en Grèce. Dionysos.....	222
Lutte contre le nouveau culte.....	223
Dionysos, fondateur de la Paternité.....	231
Les conséquences des cultes nouveaux.....	232

La Grèce, c'est l'homme. Elle institue le masculinisme.....	235
Le culte d'Apollon.....	235
Transformation religieuse universelle.....	245
Le Prêtre aux Indes.....	246
Le sanscrit.....	247
Les Mages de Perse.....	248
La Magie.....	250
Réaction profane en Kaldée.....	251
Le Conseil des Nations.....	253
La Justice.....	256
Les mensonges classiques.....	258
Symbolisme obscène.....	260
L'évolution religieuse en Grèce.....	262
Transformation des Champs Elysées et du Tartare.....	264
Vénus spéculative.....	265
Esopé.....	266
Les contes de ma Mère l'Oye.....	270

## CHAPITRE IV

Le règne de l'homme.....	275
Rome sous les Dictateurs.....	275
Rome fait des lois (451).....	277
Invasion des Gaulois en Italie (390).....	280
L'affaire des Bacchanales (331).....	284
Les Mystères des hommes.....	288
Saturnales.....	289
Mercuriales.....	289
Les Femmes réagissent.....	290
La science antique cachée sous des fictions surnaturelles.....	292
Les Aruspices contre les Déesses.....	294
Les Vestales au Forum.....	295
Les Etrusques vaincus en Italie (vers 309).....	296
Les guerres puniques (de 264 à 241).....	296
Défaite de Carthage.....	297
Les contradictions des historiens classiques.....	298
Les crimes sociaux. L'amour méprisé et sacrifié.....	300
La Maternité détrônée.....	301
Guerre civile.....	304
Comment le symbolisme évolue. Les solaires et les lunaires.....	306

## CHAPITRE V

La Gaule romaine.....	317
Etat de la Gaule à l'époque de César.....	320
Révolte des inférieurs.....	321
Trahison des Druides.....	322
Keltil, chef de parti.....	322
César.....	325
La corruption romaine.....	327
Les trois partis.....	329
La Gaule après César.....	334

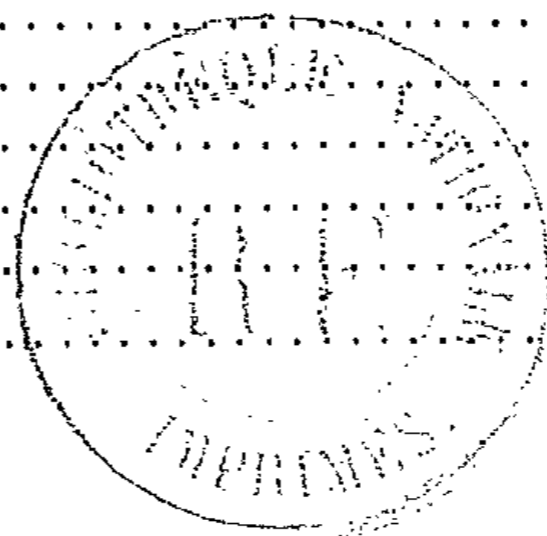
## TABLE DES MATIÈRES

453

Le régime fiscal de la civilisation latine.....	338
Décadence religieuse à Rome.....	339
Les philosophes à Rome.....	341
La science des Romains.....	342
Les superstitions.....	349
Agonie des cultes théogoniques.....	352
L'homme défié.....	354
Les idées régnantes à Rome au 1 <sup>er</sup> siècle avant notre ère.....	356
Littérature latine. Les hommes du siècle.....	357
Cicéron (106-43).....	360
Auguste (63 avant notre ère, 14 après).....	363
Sénèque (2-66 de notre ère).....	364
Lucrèce (95-51 avant notre ère).....	367
Les grandes femmes de l'époque romaine.....	369
Les Livres sibyllins.....	372
Perturbation religieuse chez les Scandinaves.....	374
Les Mystères scandinaves.....	377
Les douze prescriptions du Mythe scandinave de Sigurd.....	377
Odin.....	378
Sa doctrine.....	378
Son nom symbolique.....	381
Sa biographie.....	382
Les légendes concernant la révolte de l'homme.....	386
Le bannissement.....	387
Chant de mort de Regner Lodbrog, roi de Danemark.....	387

## CHAPITRE VI

Après l'invasion romaine.....	389
Etat mental de l'humanité résultant du pouvoir absolu de l'homme.....	393
Caligula.....	395
La folie sanguinaire des Romains.....	400
Juvénal le blasphémateur.....	402
Phèdre (1 <sup>er</sup> siècle après notre ère).....	408
Apulée.....	411
La Magie.....	414
Apulée contre les femmes.....	415
La religion des supérieurs.....	416
Réaction. Décadence romaine.....	418
Une lueur de raison dans l'obscurité romaine.....	419
L'Ordre des Rose-Croix.....	425
Nouveau Mystère en Gaule.....	427
Les Druidesses vaincues et dispersées.....	430
L'île de Sein.....	434
Les derniers Mystères druidiques.....	436
La baie des Trépassées.....	438
Les Fidèles de l'Ancien régime.....	438
L'Irlande.....	440
Païen.....	441
Conclusion.....	444



---

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE R. BUSSIÈRE.

---

En vente chez Marcel GIARD, libraire-éditeur  
16, rue Soufflot, et 12, rue Toulhier. PARIS (5<sup>e</sup>)

---

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

L'Œuvre de C. RENOOZ comprend deux séries : la série scientifique, synthèse des lois de la nature, divisée en six livres et portant le titre général de *La Nouvelle Science*, et la série historique.

# LA NOUVELLE SCIENCE

### LIVRE I : Les Forces Cosmiques

Origine et Evolution des Astres. Principes d'une nouvelle physique de l'univers. 3<sup>e</sup> édition, 1910 . . . . . 6 francs

La première édition, intitulée *La Force*, parue en 1890. . . . . 4 francs

### LIVRE II : Les Facteurs de la Vie

La Substance universelle. Pluralité des Forces. Pluralité des Vies. Conception nouvelle de la chimie organique. Evolution de la matière. Synthèse des métaux (1920) . . . . . 8 francs

Ouvrage publié en 1890 sous le titre de : *Le Principe générateur de la vie* . . . . . 4 francs

### LIVRE III : L'Origine Végétale

Les Familles naturelles. Les Evolutions phylogéniques. *Troisième édition de la 1<sup>re</sup> partie*, comprenant l'origine végétale des mammifères (1905) . . . . . 5 francs

*La suite de l'ouvrage est inédite.* Nombreuses planches et figures dans le texte.

Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 1882, sous le titre de : *L'Origine des Animaux*, 603 pages . . . . . 25 francs

### LIVRE IV : Origine des Sexes

Cause cosmique de la différenciation sexuelle. Polarité inverse des deux sexes. Le dualisme physiologique . . . . . *Inédit*

### LIVRE V : Psychologie comparée de l'Homme et de la Femme

Base scientifique de la Morale. Explication des deux natures masculine et féminine pour faire cesser les luttes de sexes. 600 pages (1893) . . . . . 12 francs

Résumé de cet ouvrage : *La Loi des sexes*, 20 pages . . . . . 1 franc

### LIVRE VI : Les Ages de la Terre

Origine, Evolution, Avenir de la Terre. Succession des vies à sa surface. Le cataclysme cosmique qui nous menace . . . . . *Inédit*

---

## **-:- SÉRIE HISTORIQUE -:-**

La série historique, qui comprend six livres, montre que l'histoire du monde primitif a été systématiquement cachée, qu'elle ne contient que des légendes dont il faut chercher le sens, des symboles mystérieux, des absurdités résultant d'une revision incohérente des textes primitifs.

C'est cette histoire cachée qui est restituée dans ces livres ; ils expliquent l'évolution de la vie morale de l'humanité depuis ses origines jusqu'à nos jours. On y trouve la source lointaine des croyances, des traditions, des légendes, et l'histoire des diverses étapes du développement de la pensée humaine.

# **L'ÈRE DE VÉRITÉ**

## **LIVRE I : Le Monde Primitif**

*Histoire de la Préhistoire*

Origine de l'homme restituée. — Premiers stades de la vie humaine. — Enfance phylogénique. — Adolescence. — Ecllosion du sentiment religieux. — Première forme de la Divinité. — Le culte primitif — L'âge d'or.

Théogonie. — Gynécocratie. — Matriarcat. — Les premiers Livres sacrés. — Civilisation des temps anciens — Origine des Mythologies. 420 pages (1921). 15 fr.

## **LIVRE II : Le Monde Ancien**

*Origine du mensonge religieux*

Apparition du Prêtre destructeur de la Religion naturelle. — L'âge noir (Kali-Yuga). — Polythéisme opposé à la Théogonie — Révolution religieuse universelle. — La science primitive cachée par les Hermès. — Le Surnaturel opposé aux lois de la Nature. — L'autorité brutale usurpe le pouvoir de l'autorité morale. — Documents détruits ou altérés. Bibliothèques brûlées. — Renaissance Pythagoricienne. — Décadence des nations. — Fin de la civilisation antique 495 pages (1924). 15 fr.

## **LIVRE III : Le Monde Israélite**

*Les Origines secrètes de la Bible*

Le Sépher, première forme de la Bible. — Ce qu'il était. — Pourquoi on a caché le nom de son auteur. — Les sociétés secrètes fondées pour conserver son souvenir — La Divinité primitive des Hébreux. — L'Israélisme. — Ce que furent les *Sofetim* dont on a fait les juges. — Personnalité cachée et persécutée de Daud (dont on a fait David). — Pourquoi le grand cri de douleur jeté dans les Psaumes. — Les Mystères de Jérusalem, origine de la Franc-Maçonnerie. — Luittes de sexes. — Israël (ou les féministes) à Samarie ; Juda (ou les masculinistes) à Jérusalem. — Le Livre révisé par Esdra pour en dénaturer l'esprit. — La version des Septante en consacre les altérations. — L'exégèse moderne en recherche le sens caché. 418 pages (1925). 15 fr.

## **LIVRE IV : Le Monde Celtique**

Nous reprenons l'histoire des origines, chez les Celtes, pour montrer la grande civilisation partie du nord de l'Europe et répandue sur toute la terre.

Lutte morale en Gaule. — La vérité persécutée, la femme vaincue, le pouvoir brutal triomphant. — Les Mystères druidiques, les Chevaleries. — Transformation lente de l'ancien régime. 453 pages (1926). 15 fr.

## **LIVRE V : Le Monde Chrétien**

Le premier Christianisme. Tentative de restitution de la science antique et de l'ancien régime théogonique du peuple d'Israël. — Histoire de son fondateur caché qui est une femme, Johannah, dont l'Eglise a fait saint Jean.

Le second Christianisme fait par saint Paul en est l'antithèse. Il s'édifie sur la légende de Jésus et devient le Catholicisme.

## **LIVRE VI : Le Monde Moderne**

C'est par la terreur qu'on impose la doctrine nouvelle. — La Chevalerie, réaction contre le satanisme. — Les Vaudois et les Albigeois essaient une restauration féministe. — Les Templiers rapportent d'Orient les mystères antiques. — L'Inquisition instaurée en France pour les combattre. — Réapparition de l'Immaculée Conception, souvenir altéré des anciens Mystères conservés dans l'ésotérisme. — La Réforme. — La Révolution. — Les temps modernes. — Triomphe final de la raison après 3000 ans d'erreurs. — Renaissance morale.